JOËLLE

DÉSIRÉ-MARCHAND



ALEXANDRA DAVID-NÉEL VIE ET VOYAGES

ITINÉRAIRES GÉOGRAPHIQUES ET SPIRITUELS

Alexandra David-Neel

ARTHAUD

Joëlle Désiré-Marchand

ALEXANDRA DAVID-NÉEL VIE ET VOYAGES

ITINÉRAIRES GÉOGRAPHIQUES ET SPIRITUELS

ARTHAUD

Joëlle Désiré-Marchand

Alexandra David-Néel Vie et voyages

Itinéraires géographiques et spirituels

Flammarion

Arthaud
Maison d'édition : Flammarion

avril 2009

ISBN numérique : 978-2-08-127387-0
N° d'édition numérique : N.01EBNN000012.N001
ISBN du PDF web : 978-2-08-127388-7
N° d'édition du PDF web : N.01EBNN000013.N001

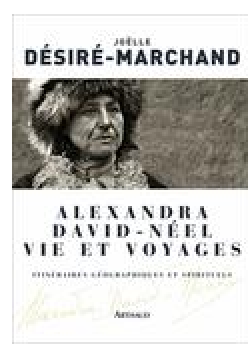
Le livre a été imprimé sous les références :
ISBN : 978-2-7003-0208-0
N° d'édition : L.01EBNN000174.N001

206 616

Le format ePub a été préparé par Isako (www.isako.com)

Présentation de l’éditeur :

Alexandra David-Néel est considérée comme la plus grande exploratrice du XX siècle. Après une adolescence fugueuse, elle déploya ses multiples talents de cantatrice, journaliste, féministe, orientaliste, franc-maçonne, écrivain, tout en choisissant le buddhisme comme chemin spirituel, voie tout à fait inhabituelle à l'époque.



© Foundation Alexandra David-Néel

Animée par une soif insatiable de voyages et de liberté, elle sillonna l'Europe et l'Afrique du Nord, puis la plupart des pays d'Asie. Elle y accomplit l'exploit qui la rendit célèbre : en 1924, après 2000 kilomètres de marche dans des conditions extrêmes elle est la première Occidentale à entrer dans la capitale du Tibet, alors interdite aux étrangers.

Complétée par des documents et des cartes inédits, cette biographie permet de comprendre la personnalité d'une femme exceptionelle.

Table des matières

Pour Emmanuel
et nos deux filles, Annabelle et Soline.

« Marche comme ton cœur te mène et selon le regard de tes yeux. »

L'Ecclésiaste, XII, 1

Devise d'Alexandra David-Néel

Préface de Marie-Madeleine Peyronnet

Les voyages d'Alexandra David-Néel, particulièrement ceux effectués en Inde, en Chine et au Tibet, ont plutôt été des séjours. Ceux-ci ont duré plus de vingt-cinq ans, échelonnés de 1890 à 1946.

Il nous a été très difficile de faire le puzzle de sa vie – Alexandra David-Néel n'ayant vécu que cent un ans – et vingt-sept ans après son dernier grand voyage, celui pour lequel le passeport est inutile, nous pensions que ces vingt-cinq années passées en Asie l'avaient été en trois séjours. Des documents récemment retrouvés nous prouvent que ce n'est pas trois mais quatre séjours pendant lesquels Alexandra David-Néel n'a cessé de voyager et d'étudier, car pour celle que certains ont si joliment baptisée la « femme aux semelles de vent », l'exploration allait de pair avec l'étude.

Les itinéraires de ces milliers de kilomètres, en particulier au Tibet, ont été parcourus dans des conditions souvent difficiles, traversant parfois des portions de territoires non cartographiées. C'est probablement ce point précis qui a suscité chez Mme Joëlle Désiré-Marchand le désir de refaire l'itinéraire de cette voyageuse-reporter-orientaliste qui a osé partir à l'aventure à une époque où les jeunes filles étaient élevées pour tenir parfaitement le rôle de la femme au foyer.

En 1987, Joëlle Désiré-Marchand entre en relation épistolaire avec moi, me faisant part de son désir d'écrire un article sur l'« espace géographique d'une recherche intérieure », celui d'Alexandra David-Néel.

Très enthousiaste, je réponds que les archives sont à sa disposition.

Rendez-vous pris, Joëlle Désiré-Marchand arrive à Digne-les-Bains et, devant la somme de documents mis à sa disposition, il n'a plus été question pour elle d'écrire un article, mais elle a pensé que le sujet méritait un livre. Elle ne prévoyait pas, en cet instant, que ce livre nécessiterait sept années de travail, de recherches et plusieurs voyages sur les traces d'Alexandra David-Néel.

D'où la différence entre son travail et celui des biographes conventionnels : tout d'abord, cette étude est le résultat d'une double

passion de l'auteur pour la cartographie, dont c'est la profession, et pour l'œuvre d'Alexandra David-Néel dont la lecture s'inscrit dans le cadre d'un intérêt plus général pour les philosophies orientales. Cette passion était indispensable pour mener à son terme un travail aussi volumineux, aboutissement de nombreuses années de réflexion et de recherches. Seule la passion permet de se lancer dans des actions déraisonnables au premier coup d'œil, mais réalisables dès lors que l'on s'y attelle avec la volonté et la ténacité nécessaires…

D'autre part, en tant que cartographe-géographe universitaire, l'auteur a entrepris cette recherche après avoir constaté que les voyages de l'exploratrice comportaient encore de nombreuses énigmes, et que la connaissance que l'on en avait restait d'autant plus fragmentaire qu'ils n'avaient jamais été cartographiés. Après avoir constaté aussi que le personnage d'Alexandra David-Néel continuait à susciter des opinions divergentes, voire polémiques, issues d'avis émis souvent *a priori* comme le sont les opinions de ceux qui se prononcent sur un sujet sans s'être donné la peine de l'approfondir.

Joëlle Désiré-Marchand a donc voulu répondre aux questions qu'elle se posait elle-même sur le personnage et sur les voyages d'Alexandra David-Néel : qui était cette femme hors du commun ? Pourquoi est-elle partie aussi loin, à la découverte de civilisations si différentes de la sienne ? Ses voyages avaient-ils un but, une logique, ou furent-ils une suite de pérégrinations désordonnées ? Les a-t-elle vraiment tous réalisés, en particulier cette extraordinaire randonnée à Lhassa dont certains détracteurs ont douté ? Si les circuits ont bien eu lieu, dans quelles conditions matérielles les a-t-elle effectués ? Et surtout par où est-elle passée ?

Pour répondre à toutes ces questions, Joëlle Désiré-Marchand a d'abord rassemblé le maximum d'informations concernant le personnage d'Alexandra David-Néel en faisant de nombreux séjours à la Fondation A. David-Néel à Digne où j'ai bien voulu, certes, lui ouvrir les archives… et lui faire part de nombreux souvenirs personnels. Mais l'auteur ne s'en est pas tenue à cette seule source d'informations, elle l'a complétée par l'étude de nombreux livres et cartes, consultés dans plusieurs grandes bibliothèques et centres de documentation : par la confrontation des notes d'Alexandra David-Néel avec les récits d'autres voyageurs ayant parcouru les mêmes régions ; par la recherche d'autres témoignages dont l'un confirme la présence d'Alexandra David-Néel à Lhassa en 1924. Joëlle Désiré-

Marchand a donc suivi une démarche scientifique en y apportant toute la rigueur de la recherche universitaire. Après avoir réuni toute cette masse d'informations, elle a à la fois rédigé le texte de l'ouvrage et réalisé la cartographie des itinéraires suivis par l'exploratrice.

Enfin, ce texte n'est pas seulement un commentaire géographique et cartographique, il s'attache à suivre le développement de la personnalité d'Alexandra David-Néel en montrant son originalité comme ses contradictions, ainsi qu'en replaçant l'orientaliste dans le contexte historique et sociologique du siècle si riche en événements qu'elle a connu.

Les cartes, quant à elles, présentent tous les itinéraires suivis par la voyageuse au cours de sa longue vie. Pour la première fois, nous pouvons ainsi suivre Alexandra sur le terrain si vaste de ses pérégrinations. Cela permettra à ceux qui souhaitent marcher « sur les pas d'Alexandra David-Néel » de refaire telle ou telle partie de ses périples !

Cet ouvrage, qui dépasse largement le cadre d'une biographie, est de plus enrichi par de nombreux extraits de textes inédits d'Alexandra David-Néel que les lecteurs auront sans aucun doute grand plaisir à découvrir…

Je suis certaine que ce livre va combler les lecteurs d'Alexandra David-Néel qui ont tant reproché aux éditeurs d'avoir escamoté les cartes incluses dans les premières éditions. Ces cartes étaient, reconnaissons-le, partielles et approximatives et n'avaient rien à voir avec l'énorme travail réalisé par Joëlle Désiré-Marchand, que je me permets de féliciter et de remercier, car c'est LE LIVRE que je souhaitais voir édité avant de rejoindre Alexandra David-Néel, celle à qui je dois tant !

Marie-Madeleine Peyronnet

AVANT-PROPOS
À LA SECONDE ÉDITION

La première édition de ce livre remonte à treize ans. Pour la première fois, une biographie d'Alexandra David-Néel se trouvait soutenue par les cartes détaillées de tous ses itinéraires, réalisées par nos soins. Épuisé, ce livre faisait l'objet d'une demande de lecteurs potentiels depuis plusieurs années. Par ailleurs, des documents inédits ont été légués récemment à la Fondation A. David-Néel : plus de quatre cents lettres écrites par Mme Néel à sa première collaboratrice et amie, Maria Lloyd, entre 1930 et 1966. S'y ajoutent quatre copies de lettres adressées par l'exploratrice au professeur d'Arsonval, en 1938 et 1939, lorsqu'elle se trouvait bloquée dans les Marches tibétaines durant la guerre sino-japonaise. Il y en eut certainement d'autres, sans doute perdues pendant cette époque de conflit généralisé. Ces archives de grand intérêt justifiaient une seconde édition complétée. L'ouvrage se trouve donc enrichi d'informations nouvelles qui précisent notre connaissance de la vie de l'exploratrice. Un chapitre consacré aux deux grands « collaborateurs-serviteurs » de Mme Néel, Aphur Yongden et Marie-Madeleine Peyronnet, a été aussi ajouté.

Réduites au format de la présente collection, tout en restant bien lisibles, les cartes d'itinéraires réalisées pour la première édition ont été conservées. Elles permettent de suivre l'orientaliste dans ses cheminements, en parallèle avec la lecture de ses propres livres.

En 1958, âgée de 90 ans, Alexandra écrivit cette phrase clairvoyante sur l'évolution du Tibet (dans son introduction à *La Connaissance transcendante*) :

« Avant que les transformations qui s'opèrent actuellement dans cette haute région n'en aient si profondément modifié l'aspect physique et l'atmosphère mentale jusqu'à rendre méconnaissable son ancien visage de demeure des dieux et de sages supérieurs aux dieux, il est bon, sans doute, de dresser un inventaire des idées qui y ont été élaborées. »

Les événements des dernières décennies lui ont donné raison. La mutation forcée imposée au Toit du monde par le pouvoir chinois ne faisait

alors que commencer. La création de la « Région autonome du Tibet » en 1965 amputa le Tibet historique de la moitié de son territoire, les parties orientale et nord-orientale étant incorporées à des provinces chinoises. Aujourd’hui, le Tibet se trouve en grand danger d’effacement culturel et de folklorisation touristique sous l’afflux incessant d’immigrants chinois, phénomène encore facilité depuis 2006 par l’ouverture de la voie ferrée Golmud-Lhassa. La sinisation de Lhassa semble désormais accomplie. Cette évolution rapide que les Tibétains n’ont pu que subir donne encore plus de poids au témoignage d’Alexandra David-Néel qui connut le Tibet dans son authenticité.

Introduction générale

Née en 1868, décédée en 1969, Alexandra David-Néel a connu une longévité exceptionnelle qui lui permit de vivre la mutation sans précédent subie par l'Europe et le monde au cours de ces cent un ans. Enfant sous le Second Empire, elle suivra avec beaucoup d'attention les événements de mai 1968 retransmis par la radio ! Deux biographies, écrites grâce aux archives privées de la Fondation Alexandra David-Néel, ont déjà décrit la vie de la célèbre voyageuse (J. Brosse, J. Chalon – voir bibliographie).

Pour notre part, nous avons replacé le personnage dans le cadre de son époque, tenté de comprendre les motivations de cette femme peu ordinaire qui sillonna pendant plus de trente-cinq ans une grande partie de l'Europe, de l'Afrique du Nord et surtout de l'Asie, enfin élucidé les raisons de parcours aussi sinueux que dispersés. Nous avons reconstitué et cartographié les pérégrinations d'Alexandra David-Néel de la manière la plus détaillée possible… ce qui n'avait jamais été fait. Pour la première fois, ses vingt-trois ans de cheminement en Asie et les dizaines voire les centaines de milliers de kilomètres qu'elle y a parcourus sont visualisés dans leur totalité, avec le maximum de précision tant en ce qui concerne la localisation géographique que le calendrier des voyages.

Nous avons pour cela travaillé avec les carnets de l'exploratrice, d'importantes notes inédites, et une vaste documentation complémentaire (livres, cartes, atlas, images de satellites…). Ce livre comporte en outre de nombreux documents inédits (extraits de lettres, notes de voyages, écrits divers). Un témoignage capital, recueilli en 1993, atteste enfin la présence d'Alexandra à Lhassa au début de l'année 1924, présence que certaines personnes avaient contestée, faute de preuve tangible ; le document ici reproduit clôt le débat.

Si Alexandra David-Néel est particulièrement connue pour ses explorations au Tibet, il ne faut pas oublier qu'elle a circulé dans la plupart des pays d'Asie avant de pouvoir atteindre le but qu'elle s'était fixé comme un défi : Lhassa, la ville bouddhiste interdite aux Occidentaux, la capitale sacrée d'un Tibet qui excitait alors l'appétit colonialiste des Anglais, des

Russes et des Chinois. Avant le Tibet, Alexandra a parcouru l'île de Ceylan, l'Inde, le Sikkim, le Népal, la Birmanie, le Japon, la Corée et l'immense Chine. L'ampleur de ses déplacements relève de l'exploit lorsqu'on sait qu'elle voyagea d'abord seule, puis accompagnée d'un jeune serviteur tibétain qu'elle adoptera en 1929 : Aphur Yongden. Celui-ci se dévoua totalement à celle qu'il considéra comme son maître spirituel autant que comme sa mère adoptive. Les épisodes mouvementés, tantôt tragiques, tantôt comiques qui marquent les voyages de ce couple étrange hissent au rang de l'épopée une série d'aventures pittoresques dont la recherche spirituelle ne fut jamais absente.

Nous replacerons donc dans l'espace, mais aussi dans le temps les péripéties, les événements et les rencontres qui donnent tout leur sel à ces « *Voyages extraordinaires* » (titre d'une série d'ouvrages écrits par Jules Verne, qu'Alexandra admirait beaucoup). L'évocation du contexte historique (régimes politiques, explorations, missions religieuses, révolutions, mentalités, mutations des sociétés…) permet de mettre en évidence l'originalité de la personnalité d'Alexandra par rapport à celle des femmes de son temps, tout comme l'originalité de son engagement spirituel, et l'originalité de sa démarche face à celle des autres explorateurs ou voyageurs de cette époque. Car au-delà des récits laissés par la voyageuse plane un message philosophique qui s'adresse au plus profond de l'âme humaine et qui continue à susciter aujourd'hui encore curiosité et enthousiasme. Les périples d'Alexandra David-Néel à travers tant de pays lointains s'inscrivent dans une recherche intérieure : voyages hors du temps, voyages hors des modes, voyages initiatiques pour tous ceux qui, comme elle, essaient de répondre aux questions essentielles de l'existence ! Mais qu'on ne s'y trompe pas : c'est loin de tout prosélytisme qu'Alexandra David-Néel a transmis dans ses livres ce qu'elle avait appris au cours de ses voyages. À chacun d'y puiser matière à ses propres recherches et réflexions ! Alexandra n'a jamais eu de disciples en Occident, elle n'a jamais joué le rôle de maître à penser… et pourtant ! Nombreux furent ceux qu'elle inspira et dont elle bouscula les certitudes. Toujours plus nombreux sont ceux qui se passionnent pour ses voyages, pour son personnage, pour son œuvre.

Les moments « majeurs » de la vie de l'exploratrice correspondent à ses deux grands voyages : le premier de 1911 à 1925, le second de 1937 à 1946. La carte géographique se révèle le moyen d'expression privilégié pour

suivre les déplacements d'un individu. Aussi avons-nous établi et réalisé une collection de quarante cartes, permettant de couvrir toutes les pérégrinations de notre voyageuse ! Des photographies anciennes et récentes visualisent les paysages qu'elle a admirés, présentent les personnages qu'elle a rencontrés. Le lecteur disposera ainsi des points de repère nécessaires pour accompagner Alexandra et localiser les lieux étranges dont elle parle !

Autres lieux, autres temps ! Pour revivre les voyages d'Alexandra David-Néel, commençons par oublier les caractéristiques de notre époque. Gommons de notre esprit la vision d'un univers coloré par la publicité, l'omniprésence des médias, le découpage politique actuel, la répartition des conflits, la rigidité des frontières, les transports rapides, les télécommunications, la prolifération de l'information et de l'image, l'émancipation de la femme occidentale… Rien de tout cela n'existait au siècle dernier, durant la jeunesse de notre héroïne qui en 1900 entre dans sa trente-deuxième année.

C'est un monde déjà ancien et fort différent du notre que nous vous invitons à découvrir en compagnie d'une femme hors du commun, un monde qui appartient à l'histoire mais dont le trait d'union avec notre époque reste la quête spirituelle, recherche éternelle des hommes de tous les temps.

PREMIÈRE PARTIE

LA RÉALISATION TARDIVE D'UNE VOCATION D'EXPLORATRICE : ALEXANDRA DAVID-NÉEL DE 1868 À 1911

Introduction

> « Fillette, je m’étais éprise du mot de Pierre Valdo[1] : “Le monde est une charogne et ceux qui s’y attachent sont des chiens.”
> Je l’avais inscrit sur un carton et appendu au mur de ma chambre. Je viens de faire de même dans mon ermitage, mais, au-dessous de la parole de l’hérétique méridional, j’ai écrit : “Le monde est un mirage et ceux qui paraissent s’y attacher ne sont que des ombres.” »
>
> Alexandra David-Néel – *Lettre du 11 juin 1916*[2].

Alexandra David-Néel évoque ce souvenir le 11 juin 1916 alors qu’âgée de 46 ans elle séjourne au Sikkim. Ces quelques lignes, extraites d’une lettre adressée à son époux, résument selon nous son parcours intellectuel, sa vie et son œuvre.

Durant son enfance, la petite Alexandra avait donc choisi comme thème de réflexion cette pensée terrible d’un « hérétique » du Moyen Âge. Voilà qui dénote une étrange tournure d’esprit, une désespérance métaphysique aussi précoce qu’inattendue. Le thème de sa méditation surprend autant que la violence de l’expression. Qui était donc cette jeune Alexandra si singulièrement pessimiste ?

Il faut en effet remonter à l’enfance de l’exploratrice pour comprendre la logique de son personnage et la genèse de ses fameux voyages, pour comprendre les raisons qui l’ont poussée à partir et à consacrer sa vie à l’étude des philosophies orientales. Mais dans ses livres, Alexandra David-Néel parle aussi peu de son enfance que de sa vie privée : à peine quelques souvenirs sont-ils évoqués dans *Le Sortilège du mystère* et dans *Sous des nuées d’orage*, pratiquement rien dans les autres. Nous ne saurions que très peu de choses sans l’immense travail de classement, d’archivage et de

publication accompli par sa dernière collaboratrice, Marie-Madeleine Peyronnet, à l'origine de la Fondation Alexandra David-Néel[3].

Marie-Madeleine Peyronnet a fait publier deux ouvrages essentiels après la mort d'Alexandra David-Néel : *La correspondance à son mari – Journal de voyage* et *La Lampe de Sagesse* (voir bibliographie), ouvrages qui rassemblent l'un, une partie de la volumineuse correspondance d'Alexandra[3], l'autre, un recueil de pensées (extraits de notes personnelles, de lettres ou de différents ouvrages). Ces textes sont d'autant plus précieux qu'ils n'étaient pas destinés à la publication du vivant de l'orientaliste.

Si Alexandra accepta l'idée d'une édition partielle de sa correspondance (voir la préface de M.-M. Peyronnet dans le *Journal de voyage*), elle ne sut rien sans doute de *La Lampe de Sagesse*. Peut-être n'aurait-elle pas aimé l'intrusion du public dans ses pensées les plus profondes et les tourments de sa jeunesse. Elle était très discrète, secrète même, pour tout ce qui concernait sa vie personnelle (comme nous l'a confié Marie-Madeleine Peyronnet). Cette initiative éditoriale sert cependant parfaitement le personnage d'Alexandra en rendant celle-ci plus humaine et plus tourmentée que ne le laissent supposer tous les livres qu'elle a elle-même livrés au public. La terrible Alexandra David-Néel aurait-elle eu un cœur ?

---

1 Pierre Valdo vécut au XIIe siècle et fonda la secte dite des Vaudois. Il aurait abandonné le riche commerce qu'il tenait à Lyon pour rassembler autour de lui les « pauvres de Lyon » et les « humiliés lombards ». Persécutée, la secte se réfugia dans les vallées des Alpes ; certains membres adhérèrent par la suite au protestantisme.

2 Voir notes en fin de volume.

3 Cette correspondance a fait l'objet d'une édition augmentée en 2000, publiée sous le titre *Correspondance avec son mari. Édition intégrale 1904-1941*.

L'ENFANCE PARISIENNE D'UNE FILLETTE MAL AIMÉE

La future exploratrice voit le jour le 24 octobre 1868 à Saint-Mandé (aujourd'hui dans le Val-de-Marne), près de Paris, sous le nom de Louise Eugénie Alexandrine Marie David. Les parents surnomment leur fille « Nini », diminutif d'Eugénie. Le prénom « Alexandra » ne deviendra usuel que bien plus tard : c'est elle qui le choisira comme nom de scène et de plume lorsqu'elle chantera et écrira ses premiers articles.

La mère, Alexandrine Borghmans, native de Bruxelles, est d'ascendance nordique (hollandaise, au-delà scandinave, et plus loin encore… sibérienne). Alexandra tiendra beaucoup à cette pointe d'hérédité asiatique, qui lui vient d'une arrière-grand-mère maternelle (Lettre du 6 juillet 1917). Mme David a 36 ans à la naissance de sa fille. Très catholique, elle semble faire preuve d'un rigorisme étouffant, reflet du milieu bourgeois et austère dont elle est issue. Son mari, Louis David, vient de Touraine. Âgé de 53 ans en 1868, il descend d'une famille protestante. Fils d'instituteur, instituteur lui-même au début de sa vie professionnelle, il a quitté l'enseignement pour le journalisme, activité qui lui permet d'exprimer ses idées socialistes. Alexandra rappellera que son père fut exclu de l'enseignement par l'évêque de Tours à cause de ses engagements politiques. Militant républicain, opposé à l'autorité de Louis-Napoléon Bonaparte, il a été exilé à la suite du coup d'État du 2 décembre 1851. Choisissant la Belgique, il s'y est marié (en 1854), avant de rentrer en France dès que l'amnistie des proscrits le lui a permis. À la naissance de sa fille, Louis David se déclare « sans profession »[1]. Depuis 1859, les David sont installés au 57, cours de Vincennes, à l'est de Paris. La maison, démolie lors d'une restructuration du quartier, se trouvait à l'emplacement du n° 61 ou 63 de l'actuelle avenue de Paris, juste après l'hôpital militaire Bégin[2].

Il convient de rappeler les événements historiques qui se déroulèrent pendant les premières années de la vie d'Alexandra, car son père, passionné de politique, ne manqua pas de l'instruire à sa façon sur la dureté des répressions gouvernementales de l'époque. Nous sommes alors à la fin d'un

Second Empire qui s'essouffle. La guerre déclarée à la Prusse le 19 juillet 1870 entraîne l'écroulement brutal de l'Empire : Napoléon III est fait prisonnier avec son armée le 2 septembre. La petite « Nini » est âgée de 2 ans.

La République est proclamée le 4 septembre 1870 et l'Assemblée nationale, nouvellement élue, désigne Adolphe Thiers comme chef du pouvoir exécutif. Les troubles politiques perdurent cependant car la population est divisée sur la suite à donner à la guerre : si la province semble de plus en plus favorable à l'armistice, le peuple de Paris, qui a tant souffert du siège de la capitale, souhaite la poursuite des combats et réclame plus de justice sociale. Devant cette hostilité grandissante des masses parisiennes, Thiers transfère le gouvernement à Versailles. Les Parisiens se sentent dépossédés ; la foule élève des barricades. Paris est aux mains des insurgés. La Commune représente le premier contact d'Alexandra avec l'histoire, et ce souvenir lui restera toute sa vie.

La Commune proclame la séparation de l'Église et de l'État, la lutte des classes, la laïcité des écoles publiques. Elle adopte le calendrier révolutionnaire et le drapeau rouge. Le gouvernement réagit le 21 mai 1871 : les troupes dirigées par Mac-Mahon entrent dans Paris. La Commune s'achève dans un bain de sang qui fera trente mille victimes. Les derniers insurgés sont exécutés au pied d'un mur, au cimetière du Père-Lachaise :

« Après la fusillade, alors que hâtivement on entassait les cadavres dans les tranchées creusées à cette intention », un monsieur de 56 ans, Louis David, mène sa petite fille de deux ans et demi auprès de ce mur (Lettre du 19 mars 1913). L'intellectuel idéaliste, le sympathisant des mouvements populaires, l'ancien proscrit, l'ex-maître d'école voit à nouveau sombrer ses espoirs dans les progrès humains et sociaux. Bouleversé par l'horreur de la réaction gouvernementale et conscient de son rôle éducatif, il ne veut pas que son enfant s'enferme dans les mêmes illusions que lui. Voilà pourquoi il s'empresse de montrer à la fillette cet endroit terrible qui sera surnommé plus tard le « mur des Fédérés ».

Qu'éprouve Alexandra ? En sort-elle indifférente, effrayée, traumatisée « par la férocité humaine » ? Nous ne le saurons jamais. Les images de cette tragédie s'estomperont peu à peu, mais « une vague vision » lui restera toujours en mémoire : elle en fera part à son mari dans sa lettre datée du 19 mars 1913, écrite à Bénarès. Nini retiendra bien la leçon de son père.

C’est peut-être ce jour-là qu’Alexandra commença à prendre du recul avec le genre humain, point de départ du long trajet en solitaire que sera sa vie.

Quelle est la réaction de Mme David à l’annonce de cette sortie « pédagogique » ? L’indifférence sans doute, non qu’elle soit dénuée de jugement, mais parce que sa fille ne l’intéresse guère. La très dévote Alexandrine est restée, semble-t-il, sur la déception de n’avoir pas donné naissance à un garçon : elle rêvait d’un fils qui serait devenu… évêque (187)[3]. Les sentiments ne se commandent pas : Alexandrine n’aime pas sa fille. Celle-ci en gardera toute sa vie une profonde amertume, perceptible dans les mots très durs qu’elle emploie toujours pour parler de sa mère, « cette pauvre femme dont la déception n’a su se muer qu’en rancune et en méchanceté contre l’enfant très innocente de sa déconvenue »[4].

On ne manque de rien chez les David, sauf de cette étincelle de bonheur si nécessaire aux enfants. À l’âge où il devient père de famille, Louis David est déjà un vieil homme, austère et grave, mûri précocement par l’épreuve de l’exil. Patriarche au regard profond et à la barbe blanche, il inspire bien davantage le respect que la joyeuse familiarité unissant aujourd’hui les pères et leurs enfants.

Le portrait de Mme David révèle un caractère dur, tout entier de rigueur et de sévérité. Ayant quelque fortune dans les tissus belges, elle s’intéressait davantage au prix des marchandises et aux offices religieux qu’aux rêveries romantiques. Ce qui ne l’empêchait pas de lire volontiers des romans d’aventures, tels ceux de Fenimore Cooper, évasion bien anodine d’une femme frustrée dans sa personnalité par le puritanisme de son époque et le poids culturel d’une Église hostile aux plaisirs de la vie.

Nini arrive au foyer de ses parents quatorze ans après leur mariage. L’unité du couple repose sur un intérêt matériel commun et la force de l’habitude. « Mes parents : deux statues qui sont restées plus de cinquante ans en face l’une de l’autre, aussi étrangères maintenant que le premier jour de leur rencontre, toujours fermées l’une à l’autre, sans aucun lien d’esprit et de cœur », écrira Alexandra dans une lettre du 11 novembre 1904. L’exemple de ce couple sans amour la dégoûtera à jamais de la vie conjugale et familiale.

Après les événements de la Commune, Nini passe les vacances de l’été 1871 en Touraine, chez sa grand-mère paternelle. Profitant d’un instant d’inattention des « grandes personnes », elle s’échappe du jardin familial pour voir de plus près la route si mystérieuse qui passe devant la grille !

Goût précoce de l'aventure ? Peut-être : « Le jardin était vaste ; j'aurais pu y exercer amplement l'activité de ma toute petite personne, mais l'"au-delà" me fascinait déjà », rappellera Alexandra dans l'un de ses livres. Appel muet d'une enfant mal aimée ? Peut-être aussi : il est si difficile d'être la fille de Louis et d'Alexandrine David.

La République s'installe peu à peu dans la paix retrouvée. Deux tendances se manifestent de plus en plus nettement dans le pays : une France de la tradition et de l'ordre moral soutenue par l'Église très influente ; une France progressiste et anticléricale penchant vers le positivisme et la morale laïque. La franc-maçonnerie, à laquelle appartient Louis David, joue un grand rôle et regroupe des représentants de la moyenne et petite bourgeoisie ainsi que quelques dirigeants politiques.

Nini, âgée de 5 ans, donne une nouvelle preuve de sa volonté d'indépendance en s'échappant une deuxième fois… pour explorer le bois de Vincennes. Pour elle, il s'agit vraiment d'une « exploration » motivée par la curiosité. Mais ne serait-ce pas une véritable fugue ? Car la famille a maintenant les yeux et le cœur tournés vers un petit frère né le 26 janvier 1873, et on imagine la souffrance de Nini, profondément blessée dans son amour-propre par cette préférence injuste : pourquoi une fille serait-elle moins aimée qu'un garçon ? L'animosité d'Alexandra à l'égard du sexe masculin trouve-t-elle son origine dans cette jalousie enfantine ?

Le petit frère décède à l'âge de six mois et Nini retrouve sa place d'enfant unique. La fillette aime la nature, surtout les arbres et les promenades dans le bois de Vincennes, elle vibre au Guignol des Champs-Élysées… Parallèlement, elle commence l'étude de la musique et apprend à lire avec toute la fougue qui la caractérise. Elle se passionne pour les récits de voyages et les aventures imaginaires de Jules Verne, auteur qu'elle n'oubliera jamais et auquel elle fera souvent référence (265). Son père lui a offert un atlas : les cartes géographiques et les noms étrangers de contrées lointaines la font rêver.

Alexandra a 6 ans lorsque ses parents décident de retourner en Belgique. Les David s'installent au sud de Bruxelles, à Ixelles, commune aujourd'hui intégrée à la capitale de la Belgique. Ils ont déménagé plusieurs fois et habité rue de Dublin[5] avant de se fixer au 105, rue Faider[6]. Cette dernière maison familiale existe toujours, bourgeoise dans la sobriété de ses deux étages, maison belge traditionnelle, contiguë à d'autres demeures du même

style, alignées au long d'une rue calme. C'est à Ixelles qu'Alexandra passera ainsi la plus grande partie de sa jeunesse.

> « Dans la maison de mes parents, menue fillette de 6 ans, je m'absorbais pendant de nombreuses heures dans la lecture des récits de voyages de Jules Verne. Leurs héros peuplaient de leurs exploits mes rêveries enfantines. […] Ma résolution était prise… Comme eux, et mieux encore si possible, je voyagerais !… »
> *L'Inde où j'ai vécu*, Préface.

Beaucoup plus tard, juste avant la mort de son père en décembre 1904, elle reviendra dans ce même décor et les souvenirs jailliront : « Tout le passé triste revit pour moi entre les meubles familiers témoins de ma misérable jeunesse… Je passe mes nuits à pleurer devant ces mêmes meubles qui ont vu mes précoces désespoirs de fillette. »[7]

Alexandra est âgée de 36 ans lorsqu'elle écrit ces lignes chargées du poids douloureux d'une jeunesse qui l'a meurtrie et qu'elle n'a pas oubliée.

---

1 Acte de naissance d'Alexandra David-Néel (Archives de la Fondation A. David-Néel).

2 Nous remercions Maurice-Émile Giard, ancien maire-adjoint de Saint-Mandé, pour cette information concernant l'histoire complexe des rues de sa commune. Suite à une décision locale, les numéros des maisons furent modifiés : de 1869 à 1874, année de départ de la famille David, le « 57, cours de Vincennes » devint le « 7, cours de Vincennes ».

3 Les nombres entre parenthèses renvoient à la bibliographie.

4 Lettre du 24 août 1905.

5 En 1960 Alexandra, âgée de 92 ans, se remémorera son ancienne adresse de la rue de Dublin : « En septembre 1891, je suis installée rue de Dublin. J'y ai établi ma chambre au 2e étage. » (Carnet. Inédit)

6 Après avoir habité au 17, rue de Dublin (de 1891 à 1894), la famille David s'installera au 105, rue Faider (de 1895 à 1897). Nous remercions le Belge Hughes Robaye (du Cercle d'histoire locale d'Ixelles) et Frank Tréguier pour cette précision.

7 Lettre du 10 décembre 1904.

L'ÉTONNANT STOÏCISME D'UNE JEUNE FILLE SOLITAIRE

Dès leur installation à Ixelles, les David mettent leur fille en pension comme beaucoup de parents du XIXe siècle. Le premier établissement est une école calviniste particulièrement austère où elle reste jusqu'à l'âge de 10 ans. Puis, comme l'enfant y perd la santé d'une manière inquiétante, sa mère l'inscrit dans un pensionnat catholique plus « douillet » *:* le couvent de « Bois Fleuri ». C'est là qu'elle poursuivra sa scolarité. Alexandra rapportera avec humour quelques souvenirs de cette époque dans *Le Sortilège du mystère.*

L'horizon de la fillette, puis de l'adolescente, se réduit donc le plus souvent aux murs de son établissement scolaire. Alexandra confiera à Marie-Madeleine Peyronnet que ses parents restaient des mois sans venir la chercher, parfois même une année entière !

Alexandra assume sa solitude et, puisqu'elle doit se débrouiller dans la vie, ce sera avec fierté, ne serait-ce que pour montrer aux adultes qu'elle existe et qu'elle n'est pas n'importe qui ! Beaucoup plus tard, on lui reprochera son immense orgueil et son incapacité d'aimer : ces deux traits de caractère, indiscutables, proviennent sans doute largement de cette jeunesse passée dans l'isolement affectif, un isolement renforcé encore par l'expérience de l'« enfermement » dans un pensionnat : « Moi, je n'ai rien eu, rien qu'un orgueil qui était mon refuge, qui me tenait lieu de tout. » (Lettre du 27 septembre 1904.) Compte tenu de son tempérament étonnamment fort et de ses capacités intellectuelles, le mode d'éducation reçu par Alexandra l'éloigna de toute sentimentalité et la conduisit à s'épanouir d'une part dans un individualisme farouche, d'autre part dans le domaine spirituel.

Mais ce serait commettre une lourde erreur que de jeter la pierre à Louis et à Alexandrine David. À la fin du XIXe siècle, l'enfant est loin d'occuper la place qui est la sienne aujourd'hui dans la société occidentale. Faute des moyens modernes en matière de contraception, d'hygiène et de soins, les naissances sont nombreuses et beaucoup d'enfants meurent en bas âge. Les

parents sont souvent moins attachés à leur progéniture et les dures conditions de vie font qu'il n'est pas rare que de jeunes enfants soient abandonnés à eux-mêmes. Les romans de l'époque montrent quantité de ces personnages poignants, à commencer par *Poil de carotte* de Jules Renard, *Cosette* de Victor Hugo, les héros de *Sans famille* d'Hector Malot, *Oliver Twist* ou *David Copperfield* de Dickens.

Si Alexandra ne connaît pas de problèmes matériels, ses tourments sont d'ordre psychologique, spirituel, et suffisamment intenses pour orienter définitivement sa vie d'adulte. La psychologie contemporaine a montré le rôle essentiel de l'enfance dans le développement de la personnalité, surtout en ce qui concerne le domaine affectif : le cas d'Alexandra semble particulièrement édifiant à ce sujet.

Lorsque les David reviennent en Belgique, en 1874, Léopold II en est le souverain depuis neuf ans. La vie politique s'articule alors autour d'un conflit idéologique qui oppose la gauche anticléricale et la droite catholique, la première souhaitant en particulier réserver le domaine de l'instruction à l'État, la seconde garder le système de l'enseignement confessionnel. Le problème de l'instruction des filles n'est pas encore résolu en ce qui concerne l'obligation scolaire et surtout la place à accorder à l'enseignement laïque, mais cela ne gêne pas les David qui choisissent des écoles religieuses pour leur fille. Alexandra a la chance d'appartenir à un milieu relativement aisé et d'un bon niveau intellectuel, elle ira donc à l'école.

Vers l'âge de 7 ou 8 ans, sans doute encouragée par son père, la fillette abandonne la religion catholique pour adhérer à l'Église réformée, ce qui ne l'empêche pas d'être admise au couvent catholique de « Bois Fleuri » quelques années plus tard. Elle se plonge avec délices dans tous les ouvrages religieux et philosophiques qu'elle rencontre : « L'habitude de philosopher depuis que j'ai 13 ans m'a créé un esprit très à part. » (Lettre du 13 décembre 1912.) D'elle-même elle approfondit la lecture de la Bible, dont certains livres répondent mieux que d'autres à ses aspirations. Ce n'est pas tant le mystérieux poème d'amour du Cantique des cantiques qui retient son attention, que L'Ecclésiaste, dont les pages contiennent toute la sagesse de l'humanité : « Vanité des vanités, dit l'Ecclésiaste, vanité des vanités, tout est vanité. » (I, 1-2.) Un peu plus loin, Alexandra est séduite par le premier verset du deuxième chapitre dont elle fera un jour sa devise : « Marche comme ton cœur te mène et selon le regard de tes yeux. » (XII,

1.) Elle médite sur ces idées essentielles tout en étudiant les différentes tendances et sectes du christianisme, celle des Vaudois par exemple. Notre jeune héroïne a alors 12 ans, nous sommes en 1880. À cette époque, l'Église joue un rôle essentiel dans la vie des États aussi bien en Belgique qu'en France. Élève d'un établissement religieux, Alexandra est donc parfaitement représentative de son temps.

Dans cette ambiance de dévotion, elle se laisse gagner par une vague de mysticisme : rien de plus normal pour une préadolescente laissée à ses propres réflexions. Prête à accueillir cette « sensation de l'éternel », ce « sentiment océanique » décrit par Romain Rolland, Alexandra recherche le contact direct avec l'Absolu, s'élevant ainsi au-dessus de la misérable condition humaine. La voici même tentée par la vie monastique… mais une visite au Carmel, où son ancienne gouvernante avait pris le voile, l'en dissuade très rapidement : « Le mystère ne doit pas être approché si l'on veut que son sortilège subsiste. » (*Le Sortilège du mystère.*) Elle n'est pas faite pour la vie de recluse, même si des années plus tard, elle éprouvera une joie infinie à vivre dans un ermitage… ouvert, il est vrai, sur l'un des paysages les plus grandioses de la planète : les contreforts de l'Himalaya !

L'expérience directe du mysticisme n'est-elle pas le moyen le plus orgueilleux de dépasser la médiocrité de la condition humaine ? La quête spirituelle chez Alexandra procède, dès l'enfance, de cette démarche. Éprouvant la plus grande humilité devant l'Absolu qu'elle nomme encore Dieu, elle ne peut se départir d'un immense orgueil vis-à-vis de ses semblables. Elle s'incline devant le sacrifice de Jésus mais est incapable de ressentir la moindre attirance pour cette humanité dont elle a déjà constaté le caractère à la fois mesquin et impitoyable. Elle gardera cette attitude durant toute sa vie, l'écrivant de fort belle manière à son mari le 23 septembre 1906 :

> « Si la stupidité, l'indignité de la plupart m'ont donné en face des hommes un grand orgueil de moi-même, je change de ton dans le secret de mon âme et le publicain qui se tenait à l'entrée du Temple n'osant s'avancer et se frappant la poitrine était un monument d'orgueil à côté de ce que je suis. »

L'indifférence quasi totale de ses parents, conjuguée à sa propre fierté, semble avoir bloqué chez elle tout élan de sentimentalité et de sympathie

pour autrui. La vie religieuse catholique implique le don de sa personne dans l'amour du Christ et du prochain, la paix intérieure, l'humilité, l'obéissance… Alexandra est tout le contraire : tourmentée et orgueilleuse, elle n'a pas encore trouvé sa place dans le monde. Recherchant le sublime, elle pose sur l'humanité un regard d'entomologiste.

D'où un déchirement intérieur et des tourments qui dureront des années. Lorsqu'elle étudie les croyances religieuses, Alexandra doit « les inventorier, en trouver le sens, en discuter […] le bien-fondé » (*Le Sortilège du mystère*). Elle cherche à comprendre, elle réfléchit, elle raisonne… attitude peu compatible avec l'adhésion totale que requiert la foi. Alexandra n'est pas faite pour la vie religieuse, Alexandra ne fait pas don de sa personne, Alexandra ne se donnera jamais ni à Dieu ni à quiconque.

Toutes les doctrines religieuses, parareligieuses ou pseudoreligieuses l'intéressent. Une amie de pension lui fait découvrir le bulletin d'une secte d'origine orientale, La Gnose Suprême, dont le siège est installé à Londres. Les théories présentées semblent suffisamment étranges pour aiguiser la curiosité d'Alexandra.

Ouverte à toutes les connaissances, elle se plonge avec autant de passion dans la philosophie des Anciens, en particulier celle des Stoïciens : « Ne pas souffrir ; c'est là, me semble-t-il, la grande, l'importante affaire », écrira un jour Alexandra à son mari (Lettre du 23 mars 1913), lui rappelant qu'elle s'y emploie depuis sa petite enfance, « d'instinct ». Tel est donc le but des recherches de notre philosophe en herbe : trouver une théorie à la fois satisfaisante sur le plan intellectuel et applicable dans la réalité quotidienne, pour éviter la souffrance qu'elle craint au plus haut point dans son âme d'adolescente.

Épictète fut l'un des représentants les plus prestigieux de cette École. Ancien esclave, il vécut dans un dépouillement volontaire propice aux méditations qui firent de lui un sage et un maître à penser réputé. Son *Manuel* influença profondément Alexandra. Épictète distingue deux types d'éléments dans l'existence : ceux qui dépendent de nous (nos jugements, nos tendances, nos désirs, nos aversions) et ceux qui ne dépendent pas de nous (notre corps, la richesse, la célébrité, le pouvoir…). Les premiers doivent être reconnus, acceptés et maîtrisés, les seconds doivent nous laisser indifférents. La raison seule doit guider notre comportement. Alexandra trouvait là un guide spirituel digne de ses aspirations et de ses ambitions intérieures.

À l’exemple de Marc-Aurèle, dernier grand représentant de l’école stoïcienne, elle écrit ses pensées dans des carnets : « Soyons victorieux de nous ; étouffons jusqu’au désir d’un bonheur terrestre et nous trouverons le vrai bonheur dans l’étude, dans une conscience pure et dans l’union avec Dieu. » (Extrait de *La Lampe de Sagesse*.)

Dans les premières pages du livre intitulé *Sous des nuées d’orage*, Alexandra rappelle que, s’inspirant de biographies de « saints ascètes », elle s’exerçait « secrètement, à un bon nombre d’austérités extravagantes : jeûnes et tortures corporelles » et couchait sur « un lit de planches ». « L’esprit, pensais-je, devait mater le corps et s’en faire un instrument robuste et docile propre à servir ses desseins, sans faillir. » Elle pratique ces exercices avant même d’avoir 15 ans. Le confort, l’élégance, la coquetterie, préoccupations considérées traditionnellement comme typiquement féminines, la laissent complètement indifférente.

Il s’agit donc de discipliner le corps autant que l’esprit, et le stoïcisme semble être un moyen bien plus qu’un but spirituel, car Alexandra ne perd jamais de vue son principal objectif : voyager !

> « Mon second “départ” eut lieu dix ans plus tard. Je profitai, pour m’esquiver, de la liberté plus grande dont je jouissais pendant une villégiature au bord de la mer du Nord et, durant quelques jours, je parcourus à pied la côte belge, passai en Hollande et m’y embarquai pour l’Angleterre. Je ne rentrai qu’après avoir épuisé le contenu de ma bourse de fillette. »
>
> *Sous des nuées d’orage.*

Alexandra a 15 ans au moment de cette deuxième « fugue » (selon son propre terme). Ses parents ont alors l’habitude d’aller en villégiature près d’Ostende, à Mariakerke. Si notre héroïne est partie de cette station, cela signifie qu’elle a parcouru au moins 50 km à pied le long de la côte, franchissant la frontière néerlandaise au nord de Knokke, puis pris un ferry pour traverser le large estuaire de l’Escaut occidental avant d’embarquer enfin à Flessingue (Vlissingen). Cette traversée maritime donne à l’Angleterre l’allure attirante de pays lointain : expérience passionnante pour une future voyageuse, et surtout véritable aventure ! Car peut-on imaginer, en cette fin de XIXe siècle, une jeune demoiselle de bonne famille circulant sans son chaperon ? La rebelle Alexandra se moque bien des

convenances. La voici en bottines, portant chapeau, ombrelle et sac à main, respirant à pleins poumons l'air vivifiant de la mer du Nord et marchant d'un pas ferme vers une destination qu'elle a choisie en fonction… de ses économies.

Forte de cette expérience parfaitement réussie, elle récidive deux ans plus tard, donc à 17 ans, vers une autre destination et cette fois par le train : « Un train m'amena en Suisse, je traversai le Saint-Gothard, à pied, et gagnai l'Italie, préludant, sans m'en douter, aux longs voyages pédestres que je devais effectuer, plus tard, en Asie. » À court d'argent, elle finira par appeler sa mère qui viendra la chercher sur les bords du lac Majeur… Peu importent les inévitables remontrances qui s'ensuivent : Alexandra garde au cœur la joie immense de la liberté, du grand air et de la découverte d'horizons nouveaux. La jeune fille testait sa résistance physique, ses aptitudes à la survie en milieu étranger, sans douter un seul instant d'elle-même. Elle voyageait comme les héros de son enfance, la longueur et la durée des escapades étant directement proportionnelles au volume de sa bourse.

Lorsqu'elle évoque ses souvenirs de pensionnat, Alexandra ne fait jamais référence à des maîtres, des professeurs ou des directeurs de conscience qui auraient pu l'impressionner : aucun d'eux ne semble donc l'avoir véritablement influencée. D'elle-même elle approfondit les sujets qui l'intéressent et se forge une philosophie personnelle de l'existence. Les programmes scolaires des écoles de filles accordent alors une place privilégiée aux travaux manuels (travaux d'aiguille notamment), à l'économie domestique et à la morale, car l'idéal est de former de futures mères de famille aussi capables que respectables, des gardiennes de foyers épanouies et irréprochables… Un idéal bien éloigné, semble-t-il, des préoccupations de notre jouvencelle. Jusqu'à quel âge poursuit-elle ses études générales ? Nous l'ignorons.

Après le pensionnat, Alexandra aurait commencé une formation d'infirmière bien qu'elle eût souhaité se lancer dans des études de médecine. Aussi étonnant que cela puisse paraître, elle se serait inclinée devant l'opposition de sa mère pour qui la médecine n'était pas une affaire de femmes.

> « Quand j'étais jeune fille, j'avais le goût des sciences et je voulais étudier dans ce sens : tout d'abord devenir docteur en médecine. Ma

> mère m'en a empêché. Être bachelière es-sciences lui paraissait équivaloir à un brevet de femme de mauvaises mœurs. »
> Lettre au professeur d'Arsonval, Chengtu, 30 octobre 1939 (inédite).

La jeune fille devient membre d'une œuvre charitable et passe une partie de son temps dans les hôpitaux de Bruxelles : « Je fais des visites de charité à l'hôpital St-Jean. Je suis toujours intensément religieuse et unitarienne. »[1] Alexandra au service des malades ? On a peine à le croire… Rêvant de voyages, elle aurait certes pu s'illustrer sur le terrain des armées ou sur celui des colonies, mais elle manquait singulièrement de cet altruisme qui porte à placer son énergie au service des autres. Alexandra n'a rien d'une Florence Nightingale.

Notre héroïne ne sait pas trop vers quelle voie s'orienter. N'a-t-elle pas un moment songé à devenir missionnaire ? (*La Lampe de Sagesse*.) Elle a la chance de pouvoir hésiter car dans un milieu moins ouvert et surtout moins fortuné, son avenir aurait été décidé par ses parents.

Mme David essaie d'intéresser sa fille au commerce des tissus en la faisant admettre, comme stagiaire dirions-nous aujourd'hui, dans un magasin lié à ses propres affaires. L'expérience se solde par un échec. Les dernières illusions maternelles s'envolent : il n'y a décidément rien à espérer d'une fille aussi rétive et incompréhensible !

À 18 ans, Alexandra décide soudain de devenir artiste lyrique : l'idée lui vient un soir en assistant à un spectacle en compagnie de sa mère ! Notre héroïne prenait des cours de piano depuis son enfance car il était de bon ton dans les familles bourgeoises qu'une jeune fille apprenne le chant et la pratique d'un instrument autant que la broderie ou le dessin. Mais Alexandra est alors une sensitive passablement exaltée, elle aime la musique non pas comme expression d'un art ordonné, codifié et structuré, mais comme vecteur de sons magiques propres à éveiller mille sensations troublantes dans son corps d'ingénue. Un concert la transporte dans un monde de rêve qu'elle quitte à regret, toute frissonnante et bouleversée :

> « L'art, pensai-je, me ferait une vie à côté de la vie ; une existence aussi belle, aussi grande que l'autre est mesquine et basse… Par lui, j'irais, messagère d'idéal, portant de par le monde l'oubli passager des vulgarités quotidiennes, l'heure de rêve où les cœurs battent, où les âmes s'ouvrent en l'illusoire domaine où se contentent les aspirations

> secrètes, les élans refrénés : tout ce qu'il y a de beauté, de grandeur en l'esprit humain !… »
> *Le Grand Art*, Alexandra Myrial (pseudonyme d'Alexandra David-Néel).

Avec beaucoup de difficulté, elle obtient l'autorisation de ses parents de s'inscrire au Conservatoire royal de musique de Bruxelles. En 1889, après trois années d'études, Alexandra gagne un premier prix de « chant théâtral français ». C'est le seul diplôme que nous lui connaissons.

---

1 Extrait d'un carnet de 1960 : Alexandra a 92 ans lorsqu'elle se remémore sa jeunesse bruxelloise.

La voie difficile d'une femme résolue

Les profondes mutations économiques qui caractérisent la fin du XIXe siècle obligent la société à évoluer et la place de la femme donne lieu à des controverses enflammées ainsi qu'à des mouvements sociaux et politiques de plus en plus amples. Cependant, les mentalités restent lourdement ancrées dans la ligne des traditions, et le devenir des fillettes se calque le plus souvent sur le modèle maternel. Comme ce fut le cas pour les générations précédentes, le destin des jeunes filles de la bonne société se borne encore généralement à deux options, choisies d'ailleurs par les parents : le mariage ou le couvent. L'indomptable Nini choisit une troisième voie : celle de la liberté, voie ô combien difficile et téméraire…

Admirable Élisée Reclus qui prône l'égalité entre les deux sexes à une époque où les ouvriers déclenchent une grève lorsqu'une femme se fait embaucher, à une époque marquée par l'influence de penseurs antiféministes aussi éminents qu'Auguste Comte, Jules Michelet ou Proudhon, à une époque où les femmes doivent se battre pour obtenir le droit à l'enseignement secondaire et supérieur, à une époque enfin où la très puissante Église ne leur accorde que trois statuts honorables : celui d'épouse soumise, celui de mère et celui de servante… les trois allant de pair, bien entendu. L'abnégation féminine est quasiment élevée au rang de loi de la nature !

Il n'est pas question pour Alexandra de se glisser dans le cortège des femmes victimes d'une oppression mentale d'autant plus sournoise qu'elle est présentée comme naturelle. La future exploratrice refuse par avance l'idée de fonder un foyer qui l'enchaînerait. Elle ne croit pas à l'amour ou refuse d'y croire : Le « vaste emportement d'aimer » célébré par l'insatiable Victor Hugo lui semble un redoutable piège dans lequel elle ne veut pas se fourvoyer. Alexandra estime n'avoir pas encore terminé ses études. Son prix de chant lui fait plaisir certes, mais la philosophie et la recherche spirituelle la motivent davantage, et elle sait que dans ces domaines, elle a encore beaucoup à apprendre. Avec l'appui de son père, Alexandra poursuit

donc à son gré une formation toute personnelle dans les branches qui l'intéressent.

La rigidité des dogmes chrétiens, la toute-puissance de la hiérarchie catholique, le rôle mineur réservé aux femmes, la bigoterie caricaturale et l'étroitesse d'esprit de nombreux fidèles – au premier rang desquels figure sa mère – l'ont peu à peu éloignée de la religion de sa jeunesse. Alexandra ne rejette pas le Christ, elle ne le rejettera d'ailleurs jamais : c'est l'Église bâtie par les hommes comme une forteresse au service des États tout autant qu'à celui d'un Dieu opportunément terrifiant qu'elle renie. Où est l'amour de Jésus dans une telle Église ?

Bien des années plus tard, en 1946, à l'âge de 78 ans, juste avant son retour définitif en Europe, Alexandra séjournant au Grand Hôtel de Calcutta descendra pour le dîner le soir du Vendredi saint, elle observera l'assemblée où paradent de nombreux militaires, et elle notera dans son carnet :

> « Dans la salle à manger pleine de défenseurs de la Civilisation Chrétienne, y en a-t-il un qui pense à Jésus, ce soir de Vendredi Saint qui est dit commémorer sa veillée au Jardin des Oliviers ?… J'en doute. Je dois être la seule à penser à Lui, moi qui ne suis pas son disciple, qui ai rejeté le Christianisme. »

Elle pense aussi à Jésus lorsqu'elle évoque l'assassinat de Gandhi (*L'Inde où j'ai vécu*). Elle rappelle que, soutenu par tout un peuple, le Mahatma non violent s'effondre en invoquant Râm, le roi-chevalier, le héros combattant de l'épopée indienne, tandis que le Christ, abandonné par tous, demande à Dieu de pardonner à ses bourreaux. La véritable non-violence n'est-elle pas dans le sacrifice de Jésus ? se demande-t-elle.

En cette fin du XIXe siècle, le christianisme est la religion établie d'un vieux monde sclérosé par les préjugés d'un puritanisme étroit et autoritaire. Alexandra a besoin d'exotisme, d'espace, de découvertes. L'orientalisme, qui connaît alors une grande vogue, lui apporte le dépaysement qu'elle attend. Les religions orientales proposent une vision cosmique qui lui plaît : elle sent qu'il y a là un univers spirituel extrêmement riche à étudier. Une certaine dimension ésotérique l'attire aussi. Les Indes la font rêver : un projet de voyage germe déjà dans son esprit.

Le subcontinent indien fait partie de la Couronne britannique depuis 1858 et la reine Victoria (1819-1901) porte le titre d'Impératrice des

Indes depuis le 1er janvier 1877. Douée d'un sens aigu des réalités, Alexandra décide que la première chose à faire est donc d'améliorer sa connaissance de la langue anglaise. Avec l'indispensable soutien financier de ses parents, elle part pour l'Angleterre, embarquant une nouvelle fois à Flessingue plutôt qu'à Ostende… pour le plaisir d'« allonger » son voyage ! « Merveilleusement seule », elle savoure ces heures de navigation avec un plaisir infini. Un tel comportement n'étonne plus aujourd'hui, mais il était d'une rare audace en 1889, en ce temps où l'esprit d'indépendance était encore interdit aux filles !

Alexandra ne part pas à l'aveuglette, elle a organisé son séjour de manière précise. Par l'intermédiaire de son ancienne amie de pension, Margot, elle était entrée en relations avec Mrs Morgan, adepte de la Gnose Suprême. La secte possède à Londres un club offrant salles de réunions, bibliothèques et surtout chambres d'hôtes. C'est là que notre voyageuse va loger pendant plusieurs mois, séjour capital qu'elle nous relate avec beaucoup d'humour dans le premier chapitre du *Sortilège du mystère*. Personnages pittoresques et anecdotes drolatiques s'y succèdent dans une atmosphère d'occultisme très typée. Ce petit monde « extravagant » mais sympathique intéresse Alexandra, mais elle ne se laisse pas impressionner.

N'oublions pas que l'occultisme et le spiritisme firent fureur à cette époque. Ils se rattachaient au vaste mouvement qui se développa en réaction contre les excès du matérialisme scientiste prôné en France par Auguste Comte. À l'affût des manifestations d'un hypothétique au-delà, Alexandra est donc parfaitement dans le vent ! Profitant de tous les avantages qui lui sont offerts, notre demoiselle passe de longs moments dans la « captivante » bibliothèque de la société, où elle consulte tout à loisir les traductions de nombreux ouvrages philosophiques et religieux des Indes et de la Chine. Elle fréquente aussi la riche bibliothèque du British Museum et, par ailleurs, fait connaissance avec différents membres d'une autre société, la Société théosophique.

Cette association internationale, fondée en 1875 à New York par Helena Petrovna Blavatsky et le colonel Henry Steele Olcoot, avait installé son quartier général en Inde, à Adyar, près de Madras en 1882 (203). L'association s'était fixé trois objectifs : prouver que toutes les religions du monde se valent, promouvoir l'étude des littératures et des religions de l'Orient, étudier les sciences occultes et développer les pouvoirs psychiques de l'individu. Mais trop d'extravagances et d'abus flagrants nuisirent

rapidement à la réputation du groupe, et certains historiens n'ont pas hésité à le qualifier de « caricature de la pensée indienne » et à traiter Helena Blavatsky de « virago romanesque » incapable de dépasser le niveau du « marc de café et de la boule de cristal » (Ch. Commeaux). Fruit d'une « érudition fantaisiste et peu sûre », la doctrine qu'elle propose apparaît à d'autres comme le résultat d'une « invraisemblable compilation d'enseignements contradictoires […] ne pouvant séduire, en règle générale, que des gens de demi-culture » (A. Faivre).

Alexandra garda ses distances vis-à-vis de la Société à laquelle elle adhéra néanmoins dès 1892… dans un but utilitaire, comme nous le verrons plus loin. Elle y nouera de fidèles amitiés (Lettre du 2 décembre 1915).

Ce séjour à Londres est essentiel : c'est là qu'Alexandra commence à étudier sérieusement les philosophies orientales, qu'elle découvre les traductions des textes de l'Inde ancienne, l'immense littérature sacrée des Veda et Vedânta, les gigantesques poèmes épiques de la mythologie indienne et certaines œuvres des philosophes de la vieille Chine comme Mo-Tse ou Yang-Tchou… dont elle publiera des extraits commentés quelques années plus tard. Notre héroïne est ravie : elle étudie à sa guise ses sujets favoris dans un cadre idéal et sans la moindre contrainte !

Pour notre jeune voyageuse, les sociétés à caractère ésotérique furent un moyen d'entrer en contact avec certains milieux de l'orientalisme. Car, en dehors de ces sociétés plus ou moins sérieuses, ce domaine restait celui d'érudits et de spécialistes dont les ouvrages, guère accessibles, n'étaient pas destinés au grand public, fût-il cultivé. Alexandra est la première à regretter l'absence d'ouvrages de vulgarisation et l'un de ses buts sera justement d'en écrire :

> « Parmi toute cette littérature l'on en est à chercher le manuel simple, élémentaire, dirai-je, propre à satisfaire le lecteur désireux de s'éclairer mais disposant d'un temps restreint et ne possédant aucune culture spéciale préparatoire. »
>
> *Le Modernisme bouddhiste et le Bouddhisme du Bouddha*, 1911.

Tout en se familiarisant avec la langue anglaise par des entretiens quotidiens avec une Londonienne qu'elle a engagée pour cela, elle étudie les traductions d'ouvrages orientaux et en recopie de larges extraits. Certains textes sont édités dans les langues vernaculaires du nord et du sud

de l’Inde, d’autres le sont dans la langue sacrée originelle : l’aspirante orientaliste comprend qu’il lui faudra étudier le sanscrit si elle veut pénétrer l’esprit même des documents originaux, forcément déformés par les traductions, si subtiles soient-elles, tant la structure de cette langue ancienne diffère de celle des langues européennes. Ce sera son prochain objectif : pour l’atteindre, elle choisit sa ville natale, Paris.

La veille de son vingt et unième anniversaire, Alexandra se trouve à Assche, en Belgique. Le 23 octobre 1889, elle écrit dans son carnet : « La loi me donne, dès demain, la libre disposition de ma personne et de ce qui m’appartient. Il y aurait honte à moi de ne pas m’émanciper, aussi, et de rester sous la tutelle de mes passions et de mes habitudes. » Majorité signifie indépendance et responsabilité civile ; une nouvelle vie commence pour Alexandra qui entend bien en profiter. Ses parents s’inclinent devant sa volonté de se rendre à Paris.

Elle ne connaît personne là-bas, mais grâce à la recommandation de Mrs Morgan, la branche française de la Société théosophique accepte de mettre un logement à sa disposition. L’une des deux chambres disponibles au 30, boulevard Saint-Michel lui est donc attribuée. À la différence de son homologue londonien, le club parisien se révèle inconfortable, sans distinction, sans cordialité et surtout sans intérêt sur le plan spirituel. Néanmoins le logement est là, peu onéreux, et la voyageuse s’y installe pour un séjour parisien qui durera trois ans, fertile en expériences de toutes sortes, plus ou moins heureuses, plus ou moins réussies.

De 21 à 23 ans, Alexandra vit donc selon son bon plaisir, partageant son temps entre la fréquentation des milieux occultistes et les cours de civilisations et de langues orientales, le tout agrémenté par les « ravissements » d’un musée Guimet tout neuf, inauguré en 1889.

La « religion spirite » s’étant répandue comme une traînée de poudre sur le vieux continent, Alexandra ne tarde pas à se faire admettre dans quelques cercles parisiens : occultistes, spirites et autres adeptes de la parapsychologie se réunissent en général le soir et les séances se prolongent tard dans la nuit. Une faune disparate en quête de phénomènes étranges se trouve ainsi assemblée sous l’œil foncièrement curieux de notre héroïne : adeptes sincères et naïfs, aristocrates en mal de sensations nouvelles, mystificateurs prêts à toutes les supercheries, sectataires farfelus… Alexandra évolue dans ce milieu en gardant la tête froide, assistant à de multiples réunions et séances nocturnes, nouant des relations qui peuvent

lui être utiles, essayant de démêler le vrai du faux, la part d'imaginaire et de duperie dans des manifestations ou des attitudes qui tournent parfois au grotesque (voir *Le Sortilège du mystère*).

Dans la journée, Alexandra suit divers enseignements au Collège de France, à la Sorbonne et à l'École des Hautes Études. Elle assiste aux cours mais ne passe aucun examen. Si ce statut d'étudiante libre est habituel au Collège de France, rien ne l'empêcherait de suivre un cursus universitaire complet à la Sorbonne comme le fait Marie Curie et comme le feront de plus en plus de jeunes femmes. Ce n'est pas la voie qu'elle choisit. Comme les intellectuels anarchistes, elle estime que la culture est une acquisition personnelle n'ayant aucunement besoin de la reconnaissance officielle que sont les diplômes. Ce faisant, elle commet une erreur « stratégique » qui lui coûtera cher : le milieu universitaire ne reconnaîtra jamais ses travaux. Elle ignore alors que ces messieurs les professeurs dédaignent et méprisent trop souvent ceux qui ne sortent pas de leurs rangs. Alexandra s'en apercevra plus tard et ne manquera pas de les critiquer violemment chaque fois qu'elle en aura l'occasion. Elle restera longtemps en bons termes avec un professeur éminent, Sylvain Lévi, l'un des plus grands orientalistes de son époque. La voyageuse deviendra même une amie de la famille[1], avant de se fâcher avec le maître quelques années après son retour de Lhassa (Lettre du 3 mars 1929).

Sous la IIIe République, les ministres chargés de l'instruction accordent à l'histoire une place privilégiée dans l'enseignement supérieur car c'est un excellent moyen de développer la conscience patriotique des jeunes gens. Les cours suivis par Alexandra présentent eux aussi les civilisations orientales sous un angle essentiellement chronologique et événementiel. Mais la jeune femme ne ressent pas l'appel de l'histoire ; elle n'a pas la rigueur d'une historienne, ni surtout l'indispensable goût du passé. Ce qui l'attire, ce sont les croyances et les pratiques actuelles, c'est la spiritualité du monde oriental contemporain, c'est l'approfondissement d'une religion qui répond à ses aspirations les plus intenses : le bouddhisme, auquel elle semble adhérer dès cette époque. Ne prendra-t-elle pas plaisir à rappeler qu'elle fut la première bouddhiste de Paris ? D'un autre côté, ses expériences chez les occultistes lui semblent vraiment très éloignées des témoignages dont elle a lu les récits à Londres. Que sont ces gens sans envergure en comparaison des grands yogis de l'Inde ? Elle sent que ces initiations parisiennes ne la mèneront pas bien loin.

En dehors de tout engagement politique, Alexandra fréquente aussi le milieu des intellectuels anarchistes dont l'un des maîtres à penser vient de rentrer à Paris après plusieurs années d'exil : Élisée Reclus, un vieil ami de la famille David. Il restera dans la capitale jusqu'en 1894, date à laquelle il quittera définitivement la France pour s'installer à Bruxelles.

Élisée Reclus fut l'un des penseurs anarchistes militants les plus connus de son époque, et en même temps un brillant intellectuel, un savant généreux, pionnier de la géographie contemporaine, auteur d'une œuvre admirable (voir bibliographie). Il croyait au progrès social, à la fraternité, à la coopération. Pour lui, le progrès humain, cette « Révolution faite à l'amiable » évoquée par Victor Hugo, allait de pair avec le progrès scientifique. D'une grande bonté, il essayait de faire passer ses idées humanistes dans son œuvre géographique.

Ses amis, formant autour de lui ce qu'il est convenu d'appeler un « cercle d'affinité », abordaient les sujets les plus divers dans des discussions passionnées. Les thèmes de ces échanges concernaient en priorité la société en pleine mutation. Car les bases idéologiques du monde occidental vacillent alors avec le développement de la grande industrie. Les idéalistes croient de toute leur âme à la possibilité d'établir une société plus juste, plus fraternelle, plus équilibrée, plus heureuse, plus libre enfin ! (voir 22, 174, 175, 192, 196, 197, 198, 212.)

Le courant de pensée libertaire qui émane du groupe d'amis conforte la jeune femme dans son indépendance foncière. Plus que la science géographique ou l'humanisme d'Élisée Reclus, c'est son anarchisme qui séduit l'esprit de la future exploratrice. Tout comme son père, Alexandra restera l'amie fidèle du vieux savant jusqu'à sa mort en 1905.

Cette vie irrégulière, voire fantaisiste, finit par affecter la santé et le moral d'Alexandra. Sans plan de carrière, sans objectif professionnel, encore impensables pour une femme du XIXe siècle, elle ne sait pas très bien où elle va. On ignore tout de la vie privée qu'elle mène à cette époque, mais il est permis de penser qu'elle connaît des déceptions. Le néant de son existence lui saute parfois aux yeux, elle sombre alors dans des moments de dépression.

> « Pour ranimer mon cœur desséché il ne faudrait peut-être, qu'un mot de sympathie, mais, nul ne le dira et c'est pour jamais que tout amour est mort en mon âme déchirée. C'est mon corps qui va à leurs

> assemblées, et qui vit de leur vie, mais mon cœur est enfoui dans un profond sépulcre, et la pierre est scellée ; et, jamais, ce Lazare ne trouvera de sauveur pour le ressusciter. »[2]

Effet de style d'une romancière en herbe ou parole sincère d'une jeune fille blessée avant d'avoir vécu ? Pensée terrible en tout cas, et sans appel. Alexandra se mure d'elle-même dans une solitude de cœur qui semble irrévocable.

---

1 Correspondance conservée à la Fondation A. David-Néel.
2 Cité par M.-M. Peyronnet dans *Dix ans avec Alexandra David-Néel* (voir bibliographie).

LA DÉCOUVERTE DE L'INDE DANS LES ANNÉES 1890

Remarques liminaires

Alexandra découvre l'Inde pour la première fois entre 1890 et 1901. Les dates exactes, la durée, les détails de cette découverte restent mal connus. Le premier voyage est rendu possible par un héritage qu'Alexandra touche à sa majorité en octobre 1889 (elle l'évoque dans *L'Inde où j'ai vécu*). Il eut peut-être lieu dès l'année suivante, en 1890-1891, mais rien ne permet de l'affirmer.

En revanche, un séjour en Inde au cours de l'année 1896 est attesté par deux notes d'hôtel (voir le chapitre suivant). Soixante et un ans plus tard, en 1957, Alexandra fera allusion à ce périple de 1896 dans un entretien enregistré à Genève[1]. Elle se remémorera une nouvelle fois ce voyage en 1960 (elle a alors 92 ans) en notant les étapes de son trajet Marseille-Hanoï[2].

Un autre voyage daterait de 1899-1901 : « 1er voyage – Ceylan-Inde-Indochine-Kwantung – 1899-1901 – 18 mois », écrira Alexandra devenue encore plus âgée… en oubliant cette fois le voyage de 1896 car, ainsi que le rappelle Marie-Madeleine Peyronnet, Mme David-Néel n'avait pas toujours une mémoire précise des dates.

Deux articles écrits par Alexandra au tout début du XXe siècle montrent qu'elle avait assurément déjà vu l'Inde à cette époque. Dans *Les Mantras aux Indes* (1901), la voyageuse évoque des scènes observées « sur les bords du Gange » ; dans *Le Pouvoir religieux au Thibet – Ses origines*[3] (1904) (voir bibliographie), elle se souvient d'un « temple campagnard dont l'humble silhouette se détachait sur le fond majestueux des cimes du Kintchindjinga ».

Les itinéraires précis et les dates exactes de ces premiers périples comptent moins ici que les impressions de la voyageuse qui découvrait le monde auquel elle aspirait depuis plusieurs années. Celles-ci nous ont été restituées avec bonheur par l'orientaliste dans *L'Inde où j'ai vécu*.

***

Les années 1890 se révèlent plus prometteuses pour Alexandra qui bénéficie d'un héritage légué par sa marraine. Le temps n'est-il pas venu d'aller à la rencontre de ce qu'aucun professeur européen ne pourra lui transmettre, à savoir le vécu des philosophies orientales, la connaissance réelle du milieu, en un mot la pratique ?

Il fallait oser, toute jeune femme[4], partir à l'autre bout du monde. Il fallait oser s'engager à ce point dans l'orientalisme, sachant que l'Église de sa jeunesse condamnait sévèrement un mouvement d'idées prônant la découverte de religions jusque-là méconnues, désormais concurrentes dans le recrutement des âmes. Le mouvement théosophique devient même une cible de choix pour la hiérarchie catholique qui traite les Théosophes d'« égarés », de « charlatans pervers », de spirites effrénés, de mystificateurs comiques menant une « œuvre de perdition » au service des démons (225).

Le XIXe siècle, époque coloniale, suscite des amateurs de nouveaux horizons. Les agences de voyages comme l'Agence Cook qui renseignent et aident les voyageurs, connaissent des débuts prometteurs appuyés sur des « réclames » efficaces. Leurs bureaux n'hésitent pas à fournir guides, plans, cartes aux candidats à l'exotisme. En France, les « Messageries maritimes » jouent un peu ce rôle, avec une fonction d'agence de voyages cependant moins développée : les Messageries restant avant tout une compagnie de transports maritimes. Alexandra, qui n'a rien d'une écervelée, réunit sans doute le maximum d'informations pratiques sur les transports maritimes, sur Ceylan et sur l'Inde.

La première étape, Marseille, marque le premier pas vers un monde qu'elle ne connaît qu'à travers les livres et les objets exposés dans les salles du musée-temple qu'elle affectionne, un monde vers lequel elle se sent irrésistiblement attirée. Dans ses bagages : les *Oupanishads*, la *Bhagavad-Gîtâ* et un assortiment d'Écritures bouddhiques. Dès le départ, Alexandra déteste les conversations futiles des autres passagers qui seraient tout disposés à lui tenir compagnie. Ils ne savent pas à qui ils ont affaire : Mademoiselle David a l'Orient dans la tête, Mademoiselle David n'aime pas être dérangée ni jouer les femmes du monde, Mademoiselle David songe à une carrière d'orientaliste, Mademoiselle David effectue un

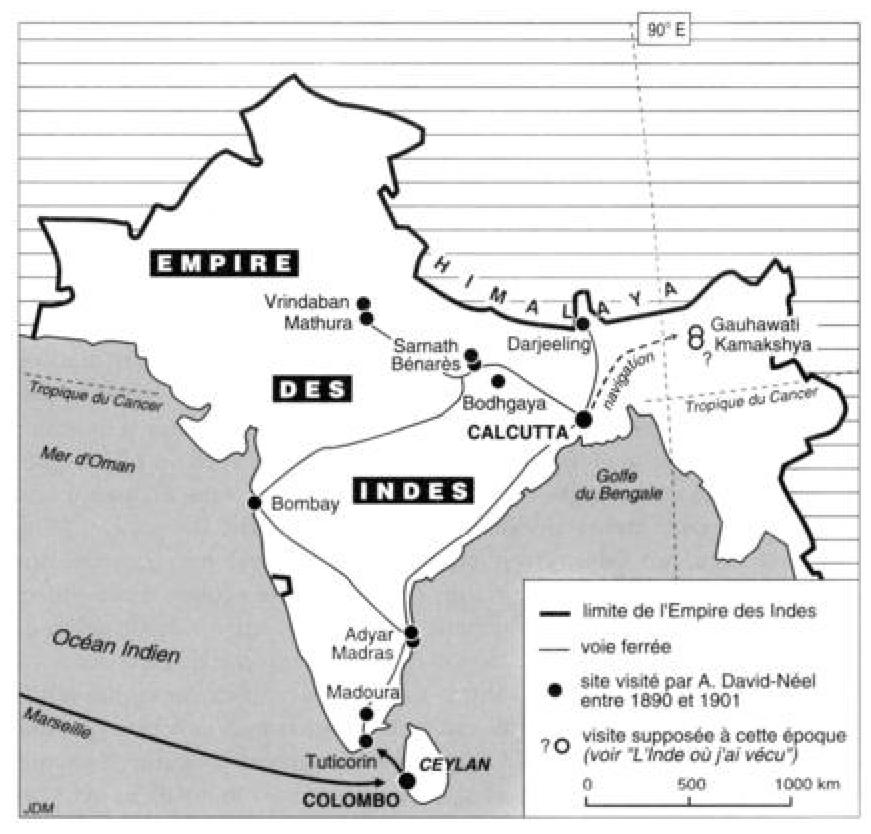
« pèlerinage mystique » ! (*L'Inde où j'ai vécu*). Au risque de passer pour une jeune femme peu sociable, ce dont elle se moque, elle se retranche dans une solitude qui lui permet de savourer au mieux chaque instant du voyage et de consacrer de longs moments à la lecture de ses livres favoris.

Alexandrie, Port-Saïd, la mer Rouge, les berges desséchées du désert arabique, l'escale torride au port anglais d'Aden, l'océan Indien enfin durant une semaine au rythme envoûtant des nuits tropicales…

Arrivée à Colombo : pour la première fois de sa vie, Alexandra pose le pied sur l'île de Ceylan ! Colombo, port de près de 200 000 habitants à la fin du XIXe siècle, est le relais classique des voyages européens vers l'Extrême-Orient : il est normal et même nécessaire d'y faire escale avant de se rendre en Inde. En outre, l'île est décrite par tous les visiteurs comme un véritable paradis, couvert d'une végétation tropicale merveilleuse, et surtout c'est un haut lieu du bouddhisme, comme le sait Alexandra (voir carte 1).

Pour l'heure, elle se laisse porter par sa curiosité et le plaisir de la découverte : premières nuits à l'hôtel le plus proche du débarcadère, l'Oriental Hotel, et quelques jours consacrés à flâner dans les rues de la ville. Tout est nouveau et pittoresque, comme ce magnifique parc de canneliers qui fait son admiration ! Une chose lui est désagréable cependant : l'appel insistant des « boutiquiers »… mais c'est la coutume dans le pays, il faudra s'y habituer. La voyageuse s'installe ensuite dans l'hôtel qui portera plus tard le nom fameux de Galle Face Hotel.

Carte 1 : LA DÉCOUVERTE DE L'INDE
DANS LES ANNÉES 1890



Son objectif étant de découvrir la réalité du bouddhisme, elle décide de visiter quelques-uns des nombreux temples de la région, en commençant par un petit, dont elle ne donne pas le nom. Elle s'y rend en *rickshaw* (pousse-pousse). Première impression : déconcertante, brutale, violente… Elle n'était pas préparée à ce Bouddha couché (symbolisant le Maître à l'heure de quitter son corps) ripoliné en jaune canari ! Alors qu'elle avait en tête les nobles statues de bronze du musée Guimet, la voilà devant une représentation qui lui semble du plus mauvais goût : cette couleur serait bien plus à sa place sur un masque de carnaval que sur le corps du Bouddha mourant, « celui dont la pensée reste vivante dans l'esprit d'une petite élite… » !

Puis c'est la visite du temple plus important de Kelaniya, situé à quelques kilomètres de Colombo, et la même représentation du Bouddha couché. Alexandra devra accepter bon gré mal gré ce style criard et sans nuances : elle voulait du bouddhisme vécu, en voilà !

Elle sait qu'il y aurait encore bien d'autres choses à découvrir à Ceylan, mais il est temps de partir pour l'Inde, sa principale destination. Embarquement à Colombo pour Tuticorin, le port indien le plus proche, situé au sud de la péninsule : une nuit de navigation… une nuit d'horreur : « Jamais, au long de ma longue vie de voyageuse, je n'ai vécu un plus dégoûtant cauchemar. » (*L'Inde où j'ai vécu*.)

Alexandra embarque sur un « rafiot » qui n'a rien à voir avec le confortable transatlantique de la première partie du voyage. D'un côté du bateau, un salon étroit et six minuscules cabines réservées aux quelques passagers de première classe, de l'autre, une « cohue d'indigènes » entassés sur le pont avant. Une violente tempête se déchaîne dès le début de la nuit, chassant rats, cancrelats, cloportes et autres insectes de leurs cachettes habituelles. La gent animale envahit le salon et les cabines. Alexandra refuse de s'allonger sur sa couchette. Elle essaie de passer la nuit tant bien que mal sur un fauteuil pliant, non fixé… qui la projette contre les parois à chaque coup de roulis ou de tangage, et qui ne s'avère pas un meilleur rempart contre les envahisseurs. La population indigène, quant à elle, a été enfermée de force dans les cales… par souci de sécurité : l'équipage craignait en effet que la mer ne balayât les individus s'ils restaient sur le pont. Mais les issues ont été clouées, et des hurlements s'échappent du fond du bateau. Le pauvre bâtiment arrive cependant à bon port.

Après cette épreuve dont elle se souviendra toute sa vie, Alexandra se sent complètement revigorée dès qu'elle pose pied à terre : « Dans la clarté rosée du matin, c'était l'Inde de mes rêves que je venais d'atteindre. »

Elle prend le premier train pour Madoura, (« Madoura » ou « Madura » sur les cartes françaises, « Madurai » sur les cartes anglaises), l'ancienne capitale dravidienne du Coromandel. Un missionnaire vient s'asseoir dans son compartiment. Encore blême de la nuit terrible qu'il vient lui aussi de subir, il manque de défaillir en entendant sa compatriote commander un copieux « breakfast » ! Ayant déjà oublié les affres de la nuit, notre voyageuse prend des forces, puisque l'occasion s'en présente : on ne sait jamais ce que l'avenir réserve à ceux qui partent vers l'inconnu ! Elle a beau conseiller au prêtre d'en faire autant, celui-ci en est incapable.

À Madoura, Alexandra loge dans le « dortoir réservé aux dames », aménagé dans la gare. Contrairement aux autres Européens qui en général rechignent devant ces auberges de gare, trop bruyantes et trop indigènes,

l'atmosphère très « couleur locale » ne lui déplaît pas. Elle s'y trouve seule, ce qui lui convient parfaitement.

Madoura est l'une des villes sacrées du brahmanisme, une ville de pèlerinages qui compte quasiment autant de temples que d'habitations ! Après une nuit réparatrice, la voyageuse se rend à l'immense temple dédié à Sundareswar (un des noms de Shiva, le dieu créateur et destructeur) et à Mînakshi (son épouse, un des noms de Shakti, l'Énergie universelle).

Les rues animées offrent ce qu'elles ont de plus flatteur à la nouvelle venue : senteurs des aromates, des jasmins, des fruits et des roses, et toutes ces couleurs que l'on dirait issues d'une palette de feu créée pour les dieux. Des rouges flamboyants, des vermillons d'une rare intensité, des verts aux mille violences, des bleus profonds, des jaunes éclatants attirent un regard de tous les instants : noués en guirlandes de fleurs somptueuses, posés en cônes réguliers sur les étalages des échoppes, ou portés divinement par les femmes en saris. Tableaux superbes d'un pays de lumière !

Le sanctuaire est d'architecture complexe, comme il se doit pour un grand monument religieux. Dans un premier vestibule occupé par un bazar, Alexandra cède, comme tout le monde, à la tentation d'acheter quelques babioles colorées, objets de piété et bijoux de pacotille qu'elle gardera d'ailleurs en souvenir. Puis elle pénètre plus avant dans l'immense monument de granit rouge. Mais l'on n'accède pas facilement à la demeure des dieux, surtout lorsque l'on porte une tenue européenne : l'enceinte sacrée est protégée par de multiples enclos, portiques, terrains, et autres espaces de transition. Son accès est interdit aux non-hindous ainsi qu'aux hindous de basses castes. Alexandra n'a pas encore l'expérience qui lui permettra bien des années plus tard d'accéder au saint lieu. Pour cette première fois, elle se contente de visiter les parties autorisées. Impression de grandeur amplifiée par le jeu des ombres, sensation presque palpable d'une religiosité magique à laquelle notre voyageuse s'abandonne avec délices. Les êtres fantastiques de la mythologie hindoue sont là autour d'elle, sculptés par centaines sur les énormes colonnades : dieux, démons, fleurs, animaux… Ils sont partout, tapis dans les ténèbres des corridors, dissimulés dans le dédale du labyrinthe, masqués par l'obscurité d'une voûte si démesurément haute que les faibles lumières des lampes ne l'atteignent pas : Alexandra sent leurs « présences » qui hantent les lieux. Fascinée, elle s'attarde jusqu'à la tombée de la nuit, assistant même à un culte vespéral : le cortège de Parvati traverse le temple deux fois par jour,

aux sons des gongs, des clochettes, et des conques que l’écho démultiplie. Alors que de nombreux voyageurs européens ne voient là que monstrueuse idolâtrie, la lucide Alexandra se laisse envoûter par le mystère de Brahma l’Ineffable ! Vingt ans plus tard, de nouveau à Madoura, elle se souviendra encore de « cette première griserie du parfum de l’Inde ». (Lettre du 18 novembre 1911.)

Puis Alexandra reprend le train, le South India Railway en direction de Madras, le plus vieil établissement de la Compagnie des Indes Orientales, ville de près de 500000 habitants, très marquée par l’influence britannique avec ses larges avenues, ses grands hôtels et surtout ses jardins magnifiques. Mais ce n’est pas Madras qui intéresse la voyageuse : elle se rend dans un village voisin, à Adyar, pour visiter le siège de la fameuse Société théosophique. Comme tout nouvel arrivant, c’est en traversant le pont qui enjambe la rivière Adyar qu’elle découvre le bâtiment principal : un vaste immeuble d’un étage, au milieu d’un parc magnifique, des colonnades blanches, un toit en terrasses, un immense banian à l’ombre généreuse… À l’intérieur, les murs du hall d’entrée sont garnis de panneaux représentant Jésus, le Bouddha et divers personnages des grandes religions du monde, ainsi que les emblèmes de la franc-maçonnerie[5] ; l’atmosphère feutrée respire le calme. Une superbe bibliothèque, des chambres d’hôtes et plusieurs pavillons sont à la disposition des adeptes. En plus de ses activités de type ésotérique, la Société accomplissait une œuvre sociale non négligeable : elle créait et gérait des écoles pour les enfants de basse caste, en particulier pour les petits intouchables, et soignait ces enfants, presque toujours malades ou souffrant de carences. Alexandra est membre de la Société depuis le 7 juin 1892, adhésion fort utile sur le plan pratique puisqu’elle permet de bénéficier d’avantages appréciables sur le terrain (logements et bibliothèques)[6].

Après un séjour dont on ignore la durée, notre voyageuse rassemble ses bagages et part vers la ville sainte par excellence, Bénarès. Un long trajet en chemin de fer la conduit vers le nord du pays, un long trajet dans des contrées de plus en plus brûlées par une sécheresse qui n’en finit pas, un trajet éprouvant dans des campagnes de plus en plus pauvres. Nouvelle expérience, terrible celle-là : la découverte de la misère des populations affamées par des disettes que les gouvernements ne parviennent pas encore à enrayer. Des centaines de mendiants squelettiques à chaque arrêt du train,

des gosses n'ayant parfois plus la force de courir pour venir tendre la main, des petits corps décharnés réduits à manger de la terre pour se mettre quelque chose dans le ventre… « Je suis venue chercher l'Inde des méditations sereines, l'Inde des sages anachorètes vivant dans l'ombre fraîche et parfumée des forêts, et j'ai rencontré l'Inde desséchée, brûlante, tragique de la famine. »

Le pèlerinage se poursuit. N'est-il pas le but du voyage ? Alexandra s'intéresse alors autant à l'hindouisme qu'au bouddhisme. Elle veut d'abord mieux comprendre les aspects religieux des trois branches de l'hindouisme : le shaktisme, le shivaïsme et le vishnouisme. En ce qui concerne le bouddhisme, elle est alors bien plus tournée vers celui du sud, le Petit Véhicule, que vers celui du nord, le Grand Véhicule, ou vers celui du Tibet et de la Mongolie, le Véhicule tantrique.

Arrivée à Bénarès, la ville de Brahma, de Shiva et de Vishnou, celle aussi de Ganga, la déesse et le fleuve. Bénarès, la ville de toutes les croyances, de toutes les misères, de tous les espoirs du monde. Bénarès, l'une des plus anciennes cités de la terre, bâtie au cœur de l'immense plaine du Gange, sur un site propice, à la confluence du fleuve et de deux petits affluents, la Varana et l'Asi, car les dieux aiment l'eau purificatrice ! Témoin de l'histoire de l'Inde depuis l'arrivée des Aryens, Kashi (devenue Bénarès) a traversé le temps, immuable à travers les luttes dynastiques, fidèle à ses millions de dieux comme à elle-même. Elle est devenue le lieu le plus vénéré des hindouistes, mais les autres religions y ont porté aussi leur empreinte. Si bien que les croyants les plus divers se rencontrent dans la ville éternelle : hindous, bouddhistes, jaïns, sikhs, musulmans, chrétiens… Les dieux veillent sur la cité où l'on compte près de deux mille temples.

Mais on ne découvre pas une ville aussi foisonnante en quelques jours : Alexandra s'installe pour plusieurs mois, car il lui faut comprendre, assimiler, savourer, s'imprégner de ces images de démesure qui mêlent aussi brutalement piété et vie profane. De tels contrastes ne manquent pas de l'étonner, comme ils surprennent tous les regards occidentaux.

Passer des heures dans le dédale de la vieille ville, avec ses ruelles encombrées d'étalages multicolores, ses bruits baroques et incessants, ses métiers de toujours, ses venelles aux odeurs âcres, ses vaches nonchalantes, ses mille petits sanctuaires, ses images de divinités offertes à tous les passants… Ici chacun est un pèlerin en puissance.

Passer des heures près du Gange vénéré, assurément divin sous les reflets incomparables des levants et des couchants. Accepter aussi l'odeur des bûchers funéraires, sans parler du choc visuel des immondices et de quelques cadavres emportés par les eaux… « Je me rappelle l'étonnement et le dégoût que me causa la vue du cadavre déjà mutilé et le ventre ouvert, d'un tout jeune bébé dont un chien dévorait tranquillement les entrailles. Le flot avait poussé le petit corps contre la rive… »

Passer des heures en barque à admirer les silhouettes magiques des palais et des temples, longer les ghâts avec la lenteur indispensable au respect du lieu, pendant des kilomètres, essayer de comprendre le regard enflammé de tous ces gens qui descendent offrir des fleurs au fleuve-dieu avant de s'immerger et de boire une gorgée de l'eau prodigieuse.

Passer des heures à observer la population qui se presse sur les ghâts : pèlerins saluant le soleil et les points cardinaux avant de procéder à leurs ablutions rituelles, femmes redrapant leurs saris avec une élégance millénaire, gosses jouant dans l'eau sainte avec tout le plaisir de leur âge, vieillards et malades attendant la mort avec sérénité puisqu'ils seront à jamais délivrés de toute réincarnation…

Alexandra observe aussi les « saints professionnels », ces hommes venus de nulle part, qui semblent jaillis de la nuit des temps : les *sadhous* et les *sannyâsins*, vêtus de soleil ou de cendre, le corps orné de quelques traits de couleurs rituelles. Riches de leurs seuls objets de piété et de toute la foi de l'univers, ces personnages en quête d'absolu, ces fous de Dieu sont parfois de vrais mystiques, parfois d'habiles charlatans. Alexandra prendra plaisir à en piéger quelques-uns au cours des voyages suivants ; cette fois elle n'est pas encore rassasiée de ce spectacle insolite.

Conquise par le monde indien, la jeune voyageuse écoute, apprend, achète des textes. Elle lit beaucoup, se promène et fait connaissance avec Swâmi Bashkarânanda, « un vieil ascète qui vivait nu dans un jardin de roses » au milieu de ses disciples. Il passe ses journées à enseigner ou à méditer. La nuit il dort dehors sur une natte, à l'abri d'un auvent, même durant l'hiver, qui est rigoureux dans cette région. Alexandra sait lui faire comprendre le profond intérêt qu'elle porte aux religions indiennes : il accepte de lui transmettre une partie de ses connaissances en philosophie, et de lui donner des cours de sanscrit. « Quand je le quittai, il posa sur mes épaules une écharpe de couleur rituelle et murmura à mon oreille quelques mots que j'emportai pieusement dans ma mémoire… » C'est exactement

cela qu'elle était venue chercher en Inde. Elle le considérera comme son premier maître et ne l'oubliera jamais, revenant dans le jardin de roses à chacun de ses séjours à Bénarès.

Bien qu'elle ne l'ait pas précisé, il est plus que probable qu'elle se soit rendue à Sarnath, haut lieu du bouddhisme situé à moins de 10 km au nord de Bénarès. Comment, séjournant longuement à Bénarès, ne serait-elle pas venue se recueillir dans le parc des Gazelles, ce jardin où Siddartha Gautama, devenu le Bouddha, prononça son premier sermon et mit ainsi en mouvement la « Roue de la Loi » ?…

Puis elle reprend le train en direction du nord-ouest, vers deux sites tout aussi célèbres : Mouttra (*Mathura* sur les cartes) et Brindaban (*Vrindavan*), lieux d'enfance de Krishna, le dieu le plus aimé de l'Inde. C'est en tout cas ce que l'on peut supposer puisque bien des années plus tard, en 1951, Alexandra rappellera qu'elle se rendit plusieurs fois dans ces localités (*L'Inde où j'ai vécu*). Leur facilité d'accès (Mathura se situe à 600 km au nord-ouest de Bénarès, sur la grande ligne ferroviaire menant à Delhi) et leur célébrité permettent de penser qu'elle les a visitées dès son premier séjour en Inde.

Bien que l'atmosphère des lieux n'ait rien à voir avec l'omniprésente dévotion ressentie à Bénarès, Alexandra est très sensible au charme des quais de la Yamuna et « à la poésie mystique du décor ». Les deux localités sont bâties le long de cette rivière sacrée, affluent du Gange. La voyageuse découvre pour la première fois le « berceau » de Krishna… qu'elle regarde avec autant de scepticisme qu'elle en manifeste devant les reliques présentées dans les églises d'Occident. Un peu plus loin, c'est une balançoire portant un petit Krishna installé dans la nacelle ; on lui assure que c'est bien dans cette balançoire que le petit dieu jouait… Alexandra ne peut s'empêcher de tirer la cordelette et de balancer Krishna, devant l'air un peu soupçonneux du brahmane-gardien, qui la reconduit vers la sortie.

Elle retrouve d'autres balançoires portant d'autres petits Krishna un peu plus loin vers le nord, sur les premiers contreforts boisés de l'Himalaya. Des oratoires ont été aménagés dans ces régions magnifiques où vivent de nombreux saints hommes et où les Anglais viennent passer l'été. Dans l'un de ces sanctuaires, elle observe, amusée, un grand gaillard de soldat indien qui balance Krishna avec l'air le plus sérieux et le plus recueilli du monde. « Oh ! Inde absurde et merveilleuse !… » Il n'empêche que quelques instants plus tard, Alexandra, souriant intérieurement mais se comportant

comme les autres pèlerins, n'hésite pas à faire une belle révérence de cour… à Krishna et à balancer une nouvelle fois le petit dieu… par courtoisie, dit-elle ! Mouttra est aussi riche de souvenirs sacrés pour les bouddhistes : les reliques de plusieurs disciples du Bouddha y sont vénérées.

Alexandra quitte ensuite ces régions septentrionales pour se diriger vers l'est, vers Calcutta, toujours en chemin de fer. Le long du trajet, elle fait sans aucun doute une étape à Bodhgaya, le lieu de pèlerinage le plus sacré des bouddhistes. C'est là que Siddartha Gautama reçut l'illumination qui fit de lui le Bouddha, c'est-à-dire l'Éveillé, l'Éveillé à la Connaissance. Une future orientaliste, déjà quasi bouddhiste, libre de son programme de voyage, et de passage dans la région, est forcément venue se recueillir à Bodhgaya. Elle y reviendra d'ailleurs plus longuement en 1912, « pour la dernière fois », notera-t-elle dans son agenda.

La voici maintenant à Calcutta, métropole animée mais sans intérêt particulier sur le plan religieux. Capitale de l'Empire cependant (elle ne cèdera la place à Delhi qu'en 1911), c'est un centre industriel de plus d'un million d'habitants, associé à un grand port fluvial. Carrefour ferroviaire, Calcutta est reliée au nord du pays par voie ferrée jusqu'à Darjeeling, la station d'altitude fréquentée par les familles anglaises, et la porte de l'Himalaya. Dans l'intention de visiter quelques temples bouddhistes bâtis sur les premiers contreforts de la chaîne, Alexandra prend le train jusqu'à Darjeeling. Nous en avons la certitude grâce à cet article qui sera publié en 1904, dans lequel elle fera allusion au « Kintchindjinga », aperçu depuis un petit temple situé dans la campagne (*Le Pouvoir religieux au Thibet – Ses origines*). Comme elle ne reviendra pas dans la région avant 1912, cet article se rapporte bien à un souvenir des premiers voyages.

Sur les cartes de l'époque, le Kanchenjunga est nommé *Kintchindjinga*. Troisième sommet de la chaîne himalayenne, après l'Everest (8848 m)[7] et le K2 (8620 m), il culmine entre 8585 m et 8 597 m selon les cartes, et se situe sur la ligne de crête qui marque la frontière entre le Népal et le Sikkim (voir les cartes du séjour au Sikkim).

Lorsque le temps s'y prête, Darjeeling offre un panorama d'une splendeur exceptionnelle, composé d'une série de plans successifs dignes des plus somptueux décors de théâtre. Une scène magique à la mesure des dieux ! Mais ici tout est naturel. Aux premières pentes garnies du vert délicat des théiaies impeccables succèdent les arrière-plans montagneux de

plus en plus bleutés dans l'estompage du lointain… sous la couronne superbe du grand Kanchenjunga. Le dieu imperturbable et bienveillant règne sur l'ensemble du territoire en offrant aux populations la lumière éblouissante de ses neiges éternelles, diamants étincelants sous le bleu quasi tibétain d'un ciel sans nuages ! Premier contact avec les splendeurs himalayennes, première approche du bouddhisme « lamaïste », tableaux fabuleux gravés dans sa mémoire… (Le bouddhisme tibétain était qualifié de « lamaïsme » au XIXe et au début du XXe siècle.)

Il faut songer au retour après cette période de vagabondage mystique si riche en expériences, en enseignements, en couleurs, en images. Alexandra a vécu pleinement ces premiers contacts avec le monde indien, acquis indispensable à une future orientaliste. Notre héroïne rapporte aussi des informations, des documents, des données recueillies sur le terrain, bref des « matériaux » qu'elle pourra exploiter dans les travaux qu'elle a l'intention d'entreprendre dès son retour en Europe.

---

1 *Entretiens avec Alexandra David-Néel – Tibet, Inde, Chine*. 2 CD-audio. Radio Suisse Romande et Éditions Zoé. 2006.

2 Notes écrites par Alexandra en 1960 et retrouvées en 2005 dans les archives de la Fondation.

3 Le mot « Tibet » était jadis orthographié avec un h : « Thibet ».

4 Alexandra a 22 ans en 1890.

5 Le siège de la Société théosophique répondait encore à cette description lorsque nous l'avons visité au cours d'un voyage en Inde en 2004.

6 Document Archives de la Fondation A. David-Néel, et lettre du 2 décembre 1915.

7 Altitude du Mont Everest : 8848 m ou 8850 m selon les sources d'information.

UNE SINGULIÈRE CANTATRICE (1893-1900)

Louis David, le père d'Alexandra, avait cessé toute activité professionnelle depuis son mariage. Son épouse disposait d'une honnête fortune et le couple vivait sur les revenus de ce patrimoine. Aussi bien en Belgique qu'en France, le développement de l'économie favorisa la hausse des profits jusqu'aux années 1880-1895. Un certain essoufflement apparut ensuite dans les affaires, secoué par des crises épisodiques. Celles-ci furent aggravées en France par plusieurs scandales financiers : krach de l'Union générale, chute du Comptoir d'escompte, affaire du Panama dont le paroxysme se situe entre 1891 et 1893… Armand Reclus, officier de la marine française et frère des géographes Élisée, Élie et Onésime Reclus, avait fait partie de l'expédition chargée d'explorer l'isthme de Panama en vue de rechercher le meilleur tracé pour le canal devant faire communiquer l'océan Atlantique et l'océan Pacifique. Quand on sait les liens d'amitié unissant les familles Reclus et David, on peut se demander si les parents d'Alexandra ne furent pas de ces innombrables rentiers séduits par un projet qui devait se terminer par une déplorable catastrophe financière.

Contrairement à d'autres familles, les David ne sont pas totalement ruinés, mais la baisse de leurs revenus les oblige à restreindre leurs dépenses. Alexandra doit maintenant chercher à gagner sa vie : elle a 25 ou 26 ans. Pour la première fois de son existence, la voici confrontée à de sérieux problèmes matériels. Ce n'est qu'un début…

Il n'est pas question pour elle de renoncer à se faire un nom dans l'orientalisme, mais il n'est pas question non plus d'entrer « au service » de quelqu'un ou de quelque entreprise que ce soit. Elle n'envisage à aucun moment de devenir, ne serait-ce que provisoirement, institutrice, infirmière, ou employée… Son idée fixe est la liberté, son seul diplôme un prix de chant qu'il est temps d'exploiter. En retravaillant sa voix de soprano elle devrait réussir, et, qui sait, peut-être faire fortune ? De fait, Alexandra se produit sur différentes scènes belges en 1893, comme le montrent les programmes conservés à la Fondation : le 1er janvier 1893, participation de Mademoiselle David à la « Neuvième Matinée musicale » de la Société

Bruxelles-Attractions ; le 24 décembre 1893, participation au « Grand Concert vocal et instrumental » donné à la Société royale d'harmonie de Vilvorde… Elle s'établit ensuite à Paris où l'art musical français connaît son apogée avec des créateurs tels que Debussy, Ravel, Fauré, Massenet, Messager, Saint-Saëns, Satie…

Est-il possible de concilier orientalisme et vie d'artiste ? Difficilement, et cela ne fait guère sérieux. Alexandra le sait : dès lors qu'elle aura d'autres moyens de subsistance, elle ne révélera jamais cette carrière. Ce n'est qu'après sa mort, en 1969, que Marie-Madeleine Peyronnet découvrira plusieurs lettres de Jules Massenet ainsi que quelques costumes et accessoires de scène gardés en souvenir par l'ex-cantratrice.

Sous la IIIe République, l'art lyrique ne jouit pas du respect qu'il inspire aujourd'hui et, dans cette période des « cocottes » l'amalgame est souvent fait entre vie d'artiste et vie légère. Une femme qui monte sur scène pour interpréter des rôles d'amoureuses ou d'amantes passionnées ne correspond guère au modèle féminin prôné à l'époque par ces mêmes messieurs qui entretiennent en cachette quelque « théâtreuse ». Mais les grandes voix sont admirées et Alexandra ne dédaignerait pas d'être reconnue à sa juste valeur. Le chant est une école extraordinaire de volonté et de maîtrise de soi, qualités dont notre héroïne est pourvue de nature. Si Alexandra ne fit pas partie des divas de la fin du siècle, elle atteignit cependant un niveau suffisant pour que Jules Massenet vînt l'écouter et lui adressât plusieurs lettres de félicitations avant de lui confier le rôle de Manon (Lettres de 1896-1897 - Archives de la Fondation A. David-Néel).

Alexandra aime la musique et elle sait s'adapter aux situations. Toutefois, dans le cas présent, son austérité foncière ne tarde pas à se révéler en parfaite contradiction avec le monde de paillettes et d'artifices dans lequel elle évolue. Son orgueil naturel se trouve malmené devant la concurrence de rivales parfois prêtes à tout pour réussir, et, comme les autres, elle est obligée de passer des auditions, d'attendre le bon vouloir d'un directeur de troupe pour obtenir un engagement, de se présenter ici et là dans l'espoir d'être acceptée pour un spectacle. La future exploratrice découvre encore un monde nouveau : celui des artistes qui débutent sans grands moyens matériels. Les repas sont maigres, la chambre sans confort. Ses besoins sont heureusement aussi modestes que ses moyens financiers. Si cette gêne momentanée ne fait pas peur à une stoïcienne de cœur, entraînée aux austérités… le succès serait quand même le bienvenu !

Dans le même temps, elle se bat pour pénétrer dans le milieu du journalisme. Ses idées et ses relations vont lui ouvrir quelques portes de la presse théosophique, de la presse socialiste et, bientôt, de la presse féministe.

Les trois premiers articles d'Alexandra conservés à la Fondation A. David-Néel datent de 1893 : ils ont paru dans *Le Lotus Bleu*, la revue de la Société théosophique (voir bibliographie). Le suivant paraîtra deux ans plus dans le numéro 20 de *L'Étoile Socialiste – Revue populaire hebdomadaire du socialisme international*, éditée à Charleroi en Belgique. Le sujet ne concerne ni la politique ni la vie sociale mais, peut-on s'en étonner, le bouddhisme ! Alexandra répond à un article paru deux mois plus tôt, qui avait présenté sa chère philosophie sous un angle erroné. Elle saisit l'occasion pour rappeler aux lecteurs qu'il y a « un abîme entre la philosophie attribuée au prince Siddartha (le Bouddha Çakya-Muni) et les discours prêtés dans les Évangiles à Jésus de Nazareth. […] Tandis que l'une dit au pauvre, au malheureux étreint par la douleur : “Résigne-toi, courbe le front !”, l'autre lui crie : “Combats la souffrance, cesse d'être la victime de ta propre stupidité”. » L'auteur conclut avec cette phrase péremptoire : « Toute souffrance est un désordre. » Si le titre de l'article est empreint de la modestie que l'on attend d'un travail de débutante : « Notes sur le bouddhisme », la signature brille d'un éclat ô combien symbolique : « Mitra ». Pour ses premiers écrits, Alexandra choisit en effet comme pseudonyme le nom d'un dieu de l'Inde ancienne. Et pas n'importe quel dieu, l'un des deux plus vénérés de la religion védique, avec Varuna ! Mitra, dieu solaire, veille à l'amitié entre les hommes, tandis que Varuna, omniscient et compatissant, juge les actions humaines. Tous deux règnent sur un monde de lumière. Mademoiselle David est bien décidée à tourner le dos à la puissance des ténèbres !

Libre-pensée, socialisme, féminisme et franc-maçonnerie constituent ce que les historiens appellent les « alliances démocratiques » qui caractérisent l'avant-garde de la société française sous la IIIe République (80). Alexandra s'inscrit dans ce vaste courant progressiste qui secoue la vie du pays à la fin du siècle. Elle adhère bientôt à la franc-maçonnerie. Fille de franc-maçon, elle est admise probablement dès 1893[1] dans la première obédience acceptant des femmes, le Rite écossais international. Tout anarchiste qu'elle soit, Alexandra se plie à la hiérarchie de l'ordre. Elle accepte et pratique les rituels qui lui permettront d'atteindre beaucoup plus tard le trentième degré.

Outre l’attrait du mystère représenté par cette société plus que « discrète », est-ce la « recherche de la vérité » hors de toute contrainte dogmatique ou l’idéal humaniste prôné par les « Frères Trois-Points » qui intéressent la future exploratrice ? L’ensemble sans doute.

En s’engageant dans la franc-maçonnerie, Alexandra renie une fois de plus son Église d’origine, car les relations entre catholicisme et franc-maçonnerie ne furent jamais aussi conflictuelles qu’à la fin du XIXe siècle. La dernière encyclique, promulguée par Léon XIII en 1884, dresse un violent réquisitoire contre la société maçonnique.

En 1895, Alexandra décroche un engagement de première chanteuse aux opéras de Hanoï et de Haïphong. Elle embarque avec la troupe, en direction de l’Extrême-Orient. L’aspirante-orientaliste trouve là une nouvelle occasion de se rendre dans le continent de ses rêves. Elle passe une partie de l’année 1896 en tournée dans la péninsule indochinoise, et en profite pour faire quelques excursions en Chine du sud.

Ne pouvant s’empêcher d’écrire, Alexandra prend l’habitude de correspondre avec son père. Elle lui raconte sa vie de cantatrice, bientôt fort applaudie, mais peu à peu jalousée par ses compagnes. Sans les lettres paternelles, qu’elle gardera toute sa vie, nous ne saurions rien des succès lointains d’Alexandra Myrial dans *La Traviata*, *Les Noces de Jeannette*, *Mireille*, *Thaïs* ou *Lakmé*.

Mais Mademoiselle Myrial n’est pas une cantatrice ordinaire. Si elle apprécie les applaudissements et la réussite matérielle que lui procurent enfin des cachets raisonnables, elle se comporte de manière étrange : peu encline au libertinage, elle préfère consacrer ses loisirs à visiter des temples ! Elle profite de son séjour en Indochine pour s’informer des pratiques locales du bouddhisme. La voici qui se penche sur le Mahâyâna de l’Annam et du Tonkin. Comme en Inde, elle passe des instants merveilleux qui lui resteront toujours en mémoire. Ainsi à Saïgon :

> « J’ai passé, ici, une des plus délicieuses heures de ma vie, une nuit, sur une route, arrêtée devant une villa cachée derrière un rideau de gigantesques palmiers éventails. La villa était perchée sur un monticule, ornée de lanternes chinoises qui balançaient dans les ténèbres des dragons lumineux ; à l’intérieur, des musiciens jouaient en sourdine des airs étranges… La nuit était pleine d’étoiles, de parfums… » Lettre du 15 janvier 1917.

Alexandra Myrial gagne sa vie sous la lumière artificielle des projecteurs tandis que Mitra brûle d'accéder à la lumière intérieure que l'on devine sous les paupières baissées de Çakyamouni ! Sa vraie passion est spirituelle. La cantatrice-orientaliste lance un regard aiguisé sur les manœuvres de ses compagnes et sur les intrigues qui ne manquent pas de se nouer entre les membres de la troupe, ici et là au fil des semaines. À son retour en Europe elle en tirera un manuscrit qu'elle ne parviendra pas à faire éditer. Intitulé *Le Grand Art. Mœurs de théâtre. Journal d'une actrice*, imparfait sur le plan littéraire, ce texte est le seul document inspiré par cette vie d'artiste que la future exploratrice ne révélera jamais. De l'aveu même de leur auteur, les lignes cachent des allusions personnelles, sans qu'il s'agisse toutefois d'une biographie. Le texte appartient à ce genre littéraire qu'Alexandra reprendra bien plus tard dans ces ouvrages superbes que sont *Le Lama aux cinq sagesses* et *Magie d'amour et magie noire* : le récit romancé. Genre ambigu qui mêle adroitement le réel et la fiction, une manière comme une autre de ne rien dévoiler de sa vie personnelle.

Le Grand Art témoigne des conditions de vie précaires que connaissent les artistes de second rang. Les femmes surtout, rémunérées par des cachets de misère, n'ont souvent d'autres ressources que de gagner les faveurs d'un « protecteur » qui leur assurera au moins le gîte et le couvert. À chaque escale, les bagages hétéroclites des uns et des autres révèlent « une détresse si lamentable et si grotesque à la fois que les larmes, prêtes à poindre aux yeux attendris, sont refoulées en un éclat de rire et que le rire, brusquement s'achève en un sanglot… »

De retour à Paris, Alexandra rêve de chanter à l'Opéra Comique ou au Théâtre de la Ville. Mais la compétition est redoutable. Malgré ses succès en Extrême-Orient, malgré le soutien de Jules Massenet, malgré l'aide de son père qui essaie de faire jouer d'anciennes relations, elle ne parvient pas à se faire engager à des conditions acceptables. Les cachets qu'on lui propose sont insuffisants. Nouvelle leçon d'humilité. Comme il faut bien vivre, elle accepte les tournées pas forcément glorieuses en province pendant deux ans. Le 24 octobre 1898 Alexandra fête ses 30 ans.

Années difficiles donc, mais années d'un certain bonheur grâce à la présence de Jean Haustont, l'ami qui va vivre à ses côtés pendant quelques années. Alexandra succomberait-elle enfin au charme masculin ? Elle le rencontre par l'intermédiaire de la Société théosophique. Bruxellois de naissance, Haustont fait aussi partie des amis anarchistes d'Élisée Reclus.

Pianiste, compositeur, à l'occasion chef d'orchestre, il s'intéresse à la théosophie et à la Chine. Enfin, il n'a rien de ce qu'Alexandra déteste chez les hommes, « l'animal en qui la nature commande impérieusement cet instinct qui pousse le mâle vers la femelle » (*Le Grand Art*). C'est un romantique, un être suffisamment délicat pour être accepté par l'indomptable Alexandra. Deux notes d'hôtel de 1896, au nom de « M. et Mme Myrial », attestent que Jean et Alexandra ont visité ensemble une partie de l'Inde à ce moment-là. « Monsieur Myrial » faisait sans doute partie de la tournée en Extrême-Orient, comme en témoigne le programme de *Faust* donné à Hanoï et à Haïphong (archives de la Fondation). De 1897 à 1900, Alexandra et Jean partagent le même logement, au 3, rue Nicolo, à Passy. Ensemble ils composent *Lidia*, drame lyrique en un acte (paroles d'Alexandra Myrial, musique de Jean Haustont).

Si la future exploratrice se laisse un moment guider par de tendres sentiments, ce trouble ne va pas jusqu'à lui faire abandonner son indépendance. L'union libre est, à l'époque, très mal considérée par la bourgeoisie bien-pensante mais approuvée par les anarchistes, Élisée Reclus en tête. C'est le mode de vie que choisissent Jean et Alexandra. On ignore d'ailleurs s'ils songèrent jamais à se marier. Le musicien connaît les idées de sa compagne, il sait que le mariage lui répugne et qu'elle ne supporterait pas de se voir imposer le moindre « devoir », qu'il soit conjugal, familial ou social : « Le devoir est l'obligation d'accomplir certains actes en général désagréables… Pas plus que le droit, le devoir n'a de base raisonnée et scientifique », écrit-elle dans *Pour la vie*, véritable profession de foi anarchiste rédigée, à ce moment-là, lors d'une villégiature au bord de la Méditerranée. Ce texte sera réédité en 1970 dans *En Chine*, puis en 1998 et en 2003 avec d'autres écrits libertaires[2]. En mai 1968, lors de la révolte des étudiants, Alexandra demandera à Marie-Madeleine Peyronnet, sa secrétaire, de le lui relire, et elle l'approuvera de nouveau, le jugeant même encore trop faible. Il ne s'agit évidemment pas d'un manifeste politique au sens activiste du terme, mais d'une présentation vigoureuse de ses conceptions du monde et de la société. C'est un hymne à l'individualisme et à la recherche de la liberté personnelle, seuls moyens d'atteindre le bonheur dans le présent et de vivre pleinement sa vie, but suprême de l'existence. « L'obéissance, c'est la mort », y déclare-t-elle en prélude à son chapitre sur l'autorité. Comment imaginer qu'une telle femme accepte la condition d'épouse que lui proposait ce XIXe siècle finissant…

Bien que non engagée sur le plan politique, « Mademoiselle Myrial » a ses idées sur la société et elle tient à les exprimer. Il faut reconnaître que rien ne lui échappe et qu'elle fait preuve d'une étonnante perception des problèmes : l'autorité, la propriété, le savoir, le droit et les devoirs, le travail, le bonheur, les religions, la justice, la famille… tout y passe. Alexandra joue les Yang-Chou ou les Mo-Tse, philosophes chinois dont elle a lu des traductions et dont elle exposera plus tard les théories.

Si notre regard du début du XXIe siècle, technologique et robotisé, considère ce document comme extraordinairement décapant et original, il ne faut pas oublier que la plupart des idées qu'elle développe étaient dans l'air. L'époque voit en effet fleurir les écrits anarchistes. Alexandra connaît les grands textes de son ami Élisée Reclus (qui acceptera de préfacer son texte), elle a lu Max Stirner, qui prône l'individualisme, l'initiative personnelle et la désobéissance, Bakounine qui rejette les dogmes religieux et philosophiques comme autant de mensonges, Malatesta, Kropotkine et bien d'autres. Tous cherchent les moyens d'établir un meilleur équilibre social, car la misère s'étale partout dans les faubourgs, dans les ateliers, dans les usines, dans les mines, le fossé s'est creusé entre la bourgeoisie et les classes défavorisées de la population.

Ce n'est donc pas tant dans l'originalité des idées qu'il présente qu'il faut voir l'originalité de *Pour la vie*, mais bien dans le sexe de son auteur. Si les talents féminins sont de plus en plus reconnus en 1900, dans le domaine des lettres en particulier, et dans celui des arts en général, si quelques portes s'ouvrent dans celui des sciences, les dames sont encore considérées à bien des égards comme des « sous-citoyennes » (le droit de vote, on le sait, ne leur sera accordé en France qu'en 1945). Les féministes se battent avec énergie pour faire reconnaître les droits de la femme dans la société, mais la « femme politique » telle que nous la connaissons aujourd'hui n'existe pas encore. Or la déclaration d'Alexandra s'apparente à un discours politique au sens général du terme. Elle agit comme « un » penseur ou comme « un » philosophe, en suivant l'exemple de ses amis anarchistes, et c'est en cela qu'elle innove. Les femmes engagées dans l'activisme politique sont extrêmement rares : Louise Michel fut une exception. Alexandra ne lui ressemble guère – elle dédaigne bien trop ses contemporains pour se lancer dans un combat du même genre. Mademoiselle David se fait plaisir en exprimant des idées qu'elle mettra en pratique seulement pour elle-même et par elle-même.

Les éditeurs parisiens refusent bien sûr un essai aussi provocateur. Le texte sera finalement édité à Bruxelles par « J. Haustont » (Jean lui-même) dans la collection d'écrits anarchistes formant la « Bibliothèque des Temps nouveaux », imprimée chez les frères Haustont[3]. Dans la même collection, on relève quelques grands noms de l'époque : Kropotkine, Tolstoï, Nettlau, Malatesta… On imagine la fierté d'Alexandra.

À la fin de l'année 1899, Alexandra Myrial est engagée pour une tournée à l'Opéra d'Athènes. Le contrat vaut pour trois mois, de novembre 1899 à janvier 1900. Pour ce déplacement d'ordre professionnel, notre artiste-philosophe part seule (nous le savons par une lettre de M. David qui s'inquiète un peu de voir sa fille quitter son compagnon). Alexandra se réjouit de cette tournée dans la patrie de Socrate, de Platon, d'Aristote et d'Épictète, l'un de ses premiers maîtres spirituels. Le voyage a lieu en hiver et commence mal : la tempête fait rage jusqu'au Pirée.

La Grèce de 1900 n'est pas celle que nous connaissons aujourd'hui. Le territoire correspond à la moitié de la superficie actuelle : la Macédoine et l'Épire, les îles asiatiques appartiennent encore à la Turquie (voir la carte du voyage en Grèce). Le pays vient seulement de se libérer du joug ottoman. Le Royaume de Grèce n'a pas un siècle, il date de 1829. État neuf mais d'un archaïsme encore effrayant dans les campagnes, la Grèce se relève à peine du terrible obscurantisme dans lequel l'avait précipitée l'invasion turque. Athènes est en pleine renaissance.

Sur place, Alexandra visite l'Acropole, les ruines du temple de Zeus et la tour d'Éole. Mais l'archéologie ne l'attire guère. Elle n'est pas de ceux qui se pâment devant des fragments de murs ou les restes éboulés de colonnes ouvragées. Les vestiges, fussent-ils ceux de cités prestigieuses, ne révèlent que des fantômes, derniers témoins d'une ambition architecturale rongée par le temps. Alexandra préfère jouir de l'« harmonie lumineuse du ciel et de la mer », de ce décor merveilleux où les « dieux revivent et se comprennent », où les marques sur le sable ne sont pas autre chose que les traces laissées par la ronde des nymphes (*Le Grand Art*). Elle aime arpenter les sentiers pierreux des collines environnantes, ceux de l'Hymette, du Pentélique, du Parnès ou du Lycabette, à la recherche de quelque sage anachorète – philosophie oblige. Et elle en rencontre en effet sur les pentes du Lycabette puis, plus loin d'Athènes, dans les montagnes de la Morée, aujourd'hui « Péloponnèse ».

Telle que nous la connaissons maintenant, nous sommes en droit de penser qu’Alexandra n’a pas quitté la Grèce sans essayer de s’approcher de la demeure des dieux : le mont Olympe. Mais elle n’a pu l’escalader puisqu’il est alors situé dans l’Empire ottoman ! (voir la carte). Si l’altitude du mont Olympe (2917 m) n’est pas comparable à celle du Kanchenjunga, la mythologie qui s’y rattache est tout aussi riche. Dans *Le Grand Art*, l’auteur fait allusion à une tournée en Grèce qui se serait terminée dans la déroute totale, la troupe n’ayant pas été payée comme convenu par l’organisateur. Réalité ou fiction ? En revanche, sa rencontre avec plusieurs sages semble attestée par le projet d’ouvrage sur lequel elle travaillera en 1901. Son texte évoque « l’ermite de Morée, celui du Péloponnèse, le solitaire de Lykabetta » et d’autres personnages fréquentés au cours de son voyage en Inde. Le livre ne sera jamais achevé.

Carte 2 : LE VOYAGE EN GRÈCE
Novembre 1899-janvier 1900

De retour à Paris, Alexandra se trouve à nouveau confrontée à la nécessité de chercher d’autres engagements. Le mouvement féministe l’intéresse de plus en plus. Elle se sent concernée et pense avoir son mot à dire… ou plutôt à écrire. Dans son agenda de 1900, elle annonce un autre

projet de livre, sur le thème de « La femme dans l’amour et le mariage ». Son propos : analyser ce « champ de lutte entre les deux sexes ».

> « Pourquoi l’acte sexuel est-il considéré comme devant répugner aux femmes qui ne s’y soumettent que par faiblesse ?… Cela ne peut être que dans le cas où tel individu répugne à telle femme et, alors, cette répugnance à s’unir à lui, n’est que le dégoût qu’inspire tout acte que l’on accomplit sans le désirer.
> Dans le cas contraire, il n’y a pas de défaite de la femme, mais victoire en l’accomplissement de son désir. Elle n’est pas en infériorité, en “passivité”, en soumission dans l’amour. Elle est agissante et doit être libre comme l’homme. »
> Agenda, A. David-Néel, 17 février 1900.

Les trois mois passés loin de son compagnon ne semblent pas avoir affecté cette vagabonde impénitente qui, bientôt, songe à repartir. Le moindre attachement n’est-il pas un piège qu’il importe d’éviter à tout prix ?

La destination suivante est le Pays basque espagnol, mais on ignore les motifs de ce nouveau voyage. A-t-elle l’intention d’écrire un article sur la situation politique de cette région troublée par les mouvements anarchistes ? Si article il y eut, celui-ci n’a pas été retrouvé. Alexandra connaît déjà la France, la Belgique, le Luxembourg, sans doute une partie de l’Allemagne, bien sûr l’Angleterre, quelques coins d’Italie et de Suisse, enfin la Grèce. L’Espagne manquait à son palmarès. Elle y part seule, au printemps.

La péninsule ibérique n’est certes pas l’Inde, mais le pays reste encore largement fermé au tourisme en dehors des sites majeurs, et le royaume espagnol est fort en retard sur le plan économique et social par rapport à ses voisins européens. En 1900, il faut encore de l’audace à une femme pour se lancer dans un tel voyage.

Après une étape à Biarritz, station à la mode depuis le Second Empire, la vagabonde passe par Irun, puis sillonne les routes de l’Espagne au gré de son inspiration.

De retour à Paris, elle se remet au travail. Deux articles paraissent en 1900 sur des thèmes significatifs de ses préoccupations du moment : « De l’importance des influences ambiantes au point de vue

philosophique » et « Autorité paternelle ». Dans le premier, Alexandra évoque le rôle joué par le milieu extérieur (naturel ou soigneusement construit) dans la transmission atavique des habitudes religieuses et philosophiques :

> « L'enthousiasme soulevé par Luther en Allemagne eut-il pu naître dans cette Italie sceptique et artiste qui révolta si profondément le réformateur ?… L'Italie, et principalement l'Italie du sud, est aussi païenne que sous les Romains. Un récent voyage en Grèce m'a permis de constater que si les superstitions y ont quelque peu changé de forme, le paganisme règne sur la majorité de la population tout comme aux temps antiques. Le christianisme n'a triomphé qu'en empruntant les formes du paganisme pour les adapter tant bien que mal à l'esprit juif. »

Elle-même rencontra en Inde un missionnaire chrétien qui, après vingt ans de séjour en terre hindouiste, avait fini par croire à l'existence réelle du dieu Rama, qu'il appelait « le grand diable », et à sa présence dans le bâtiment central du temple de Madoura (voir *L'Inde où j'ai vécu*). Le décor et la mise en scène sont essentiels dans la transmission des croyances. Alexandra rappelle sa propre expérience vécue dans le temple de Madoura :

> « À Madura, malgré le calme des galeries où s'entrecroisent les éléphants et les vaches, malgré les rites singuliers et les sacrifices répugnants, j'ai compris la terreur sacrée dont parlent les anciens. L'architecture, l'encens et la musique ont amené plus de fidèles aux autels de tous les dieux que les discours de leurs ministres, tant les influences extérieures ont de pouvoir sur l'homme. »

Le second article aborde un sujet tout à fait différent mais qui touche son auteur aussi sûrement que les religions : l'autorité paternelle. Alexandra saisit le prétexte de récents faits divers pour prendre la défense des enfants maltraités. Elle s'insurge aussi contre les peines de prison que l'on « inflige à certains enfants qui ont commis quelques larcins » et réclame le « droit à l'éducation par l'État ».

La cantatrice-journaliste obtient ensuite un engagement pour l'Opéra municipal de Tunis. Elle part assez brusquement, seule, sans même se donner la peine d'aller saluer ses vieux parents à Bruxelles. Monsieur David en est attristé. Il ne cache pas sa déception en apprenant que Jean

reste à Paris. Son cœur de père se réjouissait à l'idée que sa fille, dont il sait le caractère difficile, avait rencontré « le » compagnon qui lui convenait. Le comportement d'Alexandra le déroute à nouveau. De son côté, Mme David ne se fait guère d'illusions sur les sentiments de sa fille à son égard. S'ils sont fiers de leur unique enfant, tous deux souffrent de son indifférence.

Mais pas un instant ils ne peuvent imaginer que leur fille s'installera en Tunisie…

---

1 Une « Louise David » figure parmi les premières femmes qui furent initiées à la franc-maçonnerie en 1893. Merci à Madame Antonina Marceau pour cette information.

2 En 2003, avec divers écrits de jeunesse, textes rassemblés sous le titre *Féministe et libertaire*. Éditions Les nuits rouges. (Voir bibliographie).

3 Les frères sont Charles et Jean Haustont, amis d'Élisée Reclus et de son cercle d'intellectuels anarchistes. Charles, luthier, possédait le matériel d'imprimerie sur lequel étaient tirés les textes de la Bibliothèque des Temps nouveaux.

TUNIS ET PHILIPPE NÉEL (1900-1904)

Tunis « la blanche, la fleurie » : près de 200000 habitants en 1900, une ville cosmopolite avec 50000 Israélites, 35000 Italiens, 9 600 Français, des Turcs, des Espagnols, des Maltais… et des indigènes, eux-mêmes d'origines variées (Berbères, Maures, Arabes…). La Résidence générale française y est installée depuis l'instauration du protectorat en 1881. Le Bey s'appelle Sidi-Ali. C'est un homme avisé, aimable et favorable à la modernisation de son pays.

Comme l'antique Carthage au temps de sa splendeur, la ville est active et animée. C'est de loin la plus grande agglomération d'Afrique du Nord : à la même époque, Alger ne compte pas encore 100000 habitants. En plus de ses fonctions administratives, Tunis est l'un des marchés les plus vivants de la Méditerranée, c'est aussi un port de commerce accessible depuis peu aux gros navires, et un centre industriel en plein essor (métallurgie, minoterie, huilerie…). Tunis possède un avant-port, La Goulette, petite ville de 5000 habitants située quelques kilomètres au nord, sur la baie.

Une politique de développement économique et de grands travaux a été mise en place par le gouvernement français depuis vingt ans. Parmi les axes de cette politique, l'extension des infrastructures de transport, en particulier du réseau ferroviaire. 1000 km de voies ferrées existent déjà : les lignes Tunis-Bône, Tunis-Bizerte, Tunis-Hammamet-Sousse. Il faut doubler ce réseau en le prolongeant vers le sud et vers l'intérieur du pays. Pour la conception et la gestion des infrastructures, on fait appel à des ingénieurs français. Parmi eux, Philippe Néel, diplômé de l'École Centrale.

Philippe Néel a 39 ans en 1900. C'est un « colonial », un de ces hommes décidés qu'anime un certain esprit de conquête. Bien sûr Tunis n'est pas Tananarive, Saïgon ou Chandernagor… Le protectorat se situe à proximité de la métropole. Mais ici aussi le dépaysement saute aux yeux. Tout est à construire. On y fait œuvre de pionnier dans la plupart des domaines, celui de la technique en particulier. Et le mode de vie est tellement plus libre que sur le vieux continent figé dans ses habitudes bourgeoises ! Ici le quotidien est un délice ensoleillé pour les cadres métropolitains.

Une notice généalogique de la famille Néel, établie par une nièce de Philippe, précise que son oncle rencontra Alexandra lors d'un « voyage universitaire au sud de l'Algérie » (Archives de la Fondation). La future exploratrice profitait en effet de son séjour à Tunis pour voyager à nouveau et faire des recherches sur « les traces d'idolâtrie ou de polythéisme chez les Musulmans-superstitions-légendes-fétiches-pratiques… ».

Dans son agenda de 1900, à la date du 15 septembre, Alexandra a noté : « *Hirondelle prima volta* ». Trois mots lourds de conséquences. Ce jour-là et pour la première fois, elle fut invitée sur le voilier de Philippe Néel, *L'Hirondelle*. L'événement est assez marquant pour être consigné… aussi discrètement que possible.

Philippe comprend vite qu'Alexandra n'est pas une femme comme les autres. Cette petite chanteuse de 1,56 m n'a rien de l'artiste « facile » et frivole. Elle voyage, elle écrit, elle se passionne pour des sujets originaux, voire bizarres ! Elle est intelligente, cultivée, elle a de la personnalité. Bref, c'est une femme digne d'intérêt, comme on en rencontre peu dans les colonies. De son côté, Alexandra n'est pas vraiment indifférente au charme de l'ingénieur. La fréquentation de cet homme élégant et distingué lui fait plaisir. Jean Haustont était discret et inoffensif, Philippe Néel se comporterait plutôt en séducteur.

À la fin de son contrat, Mademoiselle Myrial ne rentre pas à Paris. Jean et elle resteront donc bons amis. Elle conservera le petit appartement qu'elle louait rue Nicolo, où Jean sera toujours le bienvenu.

Alexandra vivait jusque-là dans des pays de lumière tamisée et ouatée, dans la France du nord ou en Belgique. Le ciel vif et la découpe aiguisée des horizons méditerranéens la séduisent. Depuis sa découverte de l'Orient, elle aspire à plus de soleil. Les grandes avenues de Tunis lui plaisent, mais aussi les venelles de la médina, la foule bariolée qui déambule dans les souks, l'air de La Goulette, les vieux rêves de Carthage, et ce golfe ouvert sur l'Asie. La vagabonde s'installe à La Goulette, dans une villa qu'elle baptise *La Mousmé*. Elle préfère le petit port à la ville française de Tunis, plus chaude que le bord de mer. Le cadre est tellement plaisant, avec cette baie ensoleillée, et toutes les facilités offertes aux résidents français : un domestique ne coûte presque rien. Les esprits romantiques imagineront sans peine que la présence de Philippe Néel n'est pas étrangère à sa décision. Qui sait ? Le soleil accomplit parfois des prodiges… Sans doute l'ingénieur y est-il en effet pour quelque chose.

Mais plus que jamais Alexandra est décidée à se faire un nom dans l'orientalisme, dans le journalisme et dans la littérature. Elle sait que sa carrière de cantatrice devra s'interrompre un jour ou l'autre, et le chant n'est pas sa vraie vocation. Ce qu'elle aime par-dessus tout, c'est écrire. Voilà une ambition à laquelle elle ne renoncera jamais.

Le contrat de Tunis semble être le dernier engagement musical de Mademoiselle Myrial. À partir de 1900 la future tibétologue se lance de manière décisive dans ses travaux favoris, tout en abandonnant Mitra dans les brumes de son passé de débutante. Elle signera désormais ses écrits sous le pseudonyme qui l'a fait connaître sur scène. Le moment est venu, lui semble-t-il, d'exploiter de manière systématique les « matériaux » rapportés de ses voyages et de franchir une étape en passant du dilettantisme au professionnalisme.

De 1900 à 1904, Alexandra diversifie ses activités et déploie une énergie débordante pour tenter de se faire connaître. En se fixant à Tunis, elle n'a pas choisi la solution la plus facile car le monde de l'édition, de la presse et de la littérature est concentré à Paris. Mais Alexandra n'a jamais été à un voyage près, et elle n'hésite pas à effectuer tous les déplacements nécessaires pour rencontrer un directeur de revue ou un responsable d'édition.

Jean lui rend visite à Tunis, où il passe même l'été 1902. L'amitié sincère qui perdure entre les deux anciens compagnons ne se démentira jamais, même après le mariage d'Alexandra. Plus tard, celle-ci enverra toujours un exemplaire de ses livres à Jean, et ils continueront à se rencontrer de temps en temps.

En quatre ans, Alexandra met en route les deux livres cités plus haut, elle publie une dizaine d'articles, devient une « collaboratrice libre » de *La Fronde*, prononce des conférences, abandonne définitivement le chant, fait un voyage en Espagne, fréquente le milieu ésotérique des Rose-Croix, prend la direction artistique du Casino de Tunis… mais échoue dans le roman : aucun éditeur n'accepte *Le Grand Art*.

Ses articles traitant de différents aspects de l'Orient sont d'abord édités dans des revues de sociologie, d'ethnographie ou d'anthropologie (*Revue de sociologie et d'ethnographie*, *Bulletins et mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*) : « Un mot sur le bouddhisme » (1901), « Les mantras aux Indes » (1901), « Les moines-soldats de l'armée coréenne » (1904)… Puis elle s'oriente vers le *Mercure de France* : « Les

congrégations en Chine » (VIII-1903), « Notes historiques sur la Corée » (I-1904), « Religions et superstitions coréennes » (III-1904), « Le clergé thibétain et ses doctrines » (VI-1904), « Le pouvoir religieux au Thibet. Ses origines » (XII-1904), déjà cité. Elle restera fidèle au *Mercure* durant presque toute sa « carrière », si l'on peut s'exprimer ainsi. La tenue de ces articles montre que leur auteur avait acquis dès ce moment une excellente connaissance de l'Asie, du bouddhisme en général et du « lamaïsme » tibétain en particulier. Le *Mercure de France* avait été repris en 1890 par Alfred Valette. La revue s'adressait à une élite intellectuelle souhaitant lire autre chose que de l'information et de la politique (histoire, économie politique, art, littérature, ésotérisme, religions étrangères…).

En 1900, la profession de journaliste, au sens moderne du terme, ne fait que démarrer. La première école, l'École supérieure de journalisme de Paris, fut fondée en 1899 par l'Américaine Dick May, française d'adoption (86), qu'Alexandra rencontrera à Paris en 1909.

Elle-même n'envisage nullement de suivre une telle formation pour devenir une vraie journaliste : les conseils de son père, qui avait un moment dirigé *Le Courrier d'Indre-et-Loire*, lui suffisent amplement. La seule et unique méthode qu'Alexandra accepte est l'expérience personnelle, la formation sur le terrain. Elle a choisi de se spécialiser dans les thèmes exclusivement culturels qui la passionnent. La « pâture » habituelle des journalistes (actualité, politique, affaires, économie…) l'intéresse de trop loin pour qu'elle accepte d'y consacrer tout son temps et de devenir une professionnelle attachée à un journal. Elle préfère envoyer des articles quand bon lui semble à des revues susceptibles d'être intéressées.

C'est ainsi qu'elle adresse quelques contributions à *La Fronde* : « L'enseignement dans les universités populaires » (1902), « Les femmes et les études sociales » (1902)… *La Fronde* est le journal féministe fondé en 1897 par Marguerite Durand, elle-même ancienne comédienne. Ce quotidien, qui deviendra mensuel avant de disparaître en 1905, avait pour particularité de n'employer que des femmes, aussi bien à la rédaction qu'à l'administration ou à l'imprimerie (75, 80, 150).

Alexandra envoie aussi quelques papiers aux journaux engagés que sont *Le Soir* de Bruxelles, et *L'Aurore,* quotidien parisien fondé en 1897 par Ernest Vaughan, un ancien directeur d'usine, proscrit pour son soutien à la Commune de Paris, devenu journaliste lors de son exil… à Bruxelles. Alexandra reste donc fidèle au milieu progressiste qu'elle connaît bien.

Ernest Vaughan voulait faire de son quotidien un « journal dévoué aux intérêts du peuple » (86). Dans une lettre à son mari, Alexandra rappellera qu’elle a côtoyé Georges Clemenceau lors de la fondation du journal : Clemenceau fut en effet l’un des principaux animateurs du quotidien.

Les publications apériodiques d’Alexandra Myrial ne lui permettent pas de gagner sa vie. L’opportunité qui se présente en 1902 de prendre la direction artistique du casino de Tunis la soulage donc sur le plan matériel. Gagnée par l’atmosphère du lieu et séduite par la vie aisée des résidents français, Alexandra se glisse avec facilité dans un nouveau rôle : celui de femme du monde ! La fréquentation de Philippe Néel explique sans doute cela. Écrivant ses textes le jour, elle assume sa nouvelle fonction le soir au casino. Ce n’est pas la première fois qu’elle joue plusieurs personnages…

Une lettre de Louis David à sa fille, écrite le 4 mai 1903, nous apprend que celle-ci s’apprête à partir pour l’Espagne, via Alger. Alexandra part, semble-t-il, dans le but de s’informer avant d’écrire un article sur l’Espagne. Nous apprenons un peu plus loin, de la main de sa mère, que la voyageuse devra profiter de cette occasion pour se renseigner sur la situation politique du pays, car la famille possède des valeurs dans les chemins de fer espagnols et Mme David voudrait bien savoir si ses titres sont en sécurité !

L’Espagne traverse alors une période difficile et le roi, Alphonse XIII, n’a que 17 ans en 1903. Le pays se relève d’une guerre ayant abouti à la perte d’une grande partie de son empire colonial, il est agité de mouvements régionaux (catalan et basque en particulier), des conflits sociaux éclatent depuis quelques années, et l’activisme anarchiste y trouve une audience de plus en plus inquiétante pour le pouvoir en place.

Alexandra avait indiqué à ses parents qu’elle passerait par Alger. Cela signifie qu’elle a traversé l’Afrique du Nord en chemin de fer, avant de prendre le bateau pour l’Espagne. En Algérie, la voie ferrée est construite jusqu’à Oran et Tlemcen. Une importante ligne de navigation relie Oran à Carthagène en Espagne : c’est sans doute là qu’Alexandra embarqua pour traverser la Méditerranée (la traversée dure alors douze heures). Mais nous ne savons rien de précis sur son périple qui dura environ un mois.

Toujours en ce début de siècle, c’est encore l’attrait du mystère et de l’ésotérisme qui conduit Alexandra à fréquenter les « Rose-Croix ». Mais elle ne se laisse pas abuser par les mystificateurs plus ou moins extravagants : son sens inné du réel reste en éveil. Un chapitre plein

d'humour corrosif est consacré à Joséphin Peladan dans *Le Sortilège du mystère*.

Ses multiples activités permettent à Alexandra d'acquérir une certaine notoriété dans les domaines qui lui sont chers. Elles l'aident aussi à oublier un violent conflit intérieur qui va la ronger jusqu'au 4 août 1904, date de son mariage avec Philippe Néel.

Car on ne peut appeler autrement la lutte qu'elle va perdre contre elle-même en acceptant le mariage. Les épaisses murailles qu'elle avait édifiées autour de son cœur pour se protéger de tout engagement sentimental s'étaient fissurées devant Jean Haustont, elles vont s'écrouler devant Philippe Néel. Pas immédiatement, bien sûr, il y faudra du temps. Il n'est pas question pour Alexandra de tomber dans ces faiblesses qui vous rendent dépendant de quelqu'un d'autre – la pire des calamités à ses yeux. Elle hausse les épaules quand Philippe se vante de l'amener à cet amour qu'elle rejette encore. C'est comme un défi qu'ils se lancent l'un à l'autre.

Cette crise qu'elle traverse durant les quatre années qui précèdent son mariage dépasse en intensité toutes celles qui l'avaient affectée jusque-là. Sa conception de l'existence, élaborée au fil des années comme un raisonnement mathématique, se trouve peu à peu battue en brèche. La lucide Alexandra avait choisi, une fois pour toutes, la raison comme guide exclusif de sa vie : la voilà peu à peu confrontée à un sentiment qu'elle avait toujours repoussé et qui cette fois semble prendre le dessus. Alors que la plupart des féministes revendiquent leur autonomie de célibataires, la féministe qu'elle est s'apprête à abandonner son indépendance… Les anarchistes prônent l'union libre qu'elle a elle-même pratiquée, or la voilà presque disposée à passer devant un représentant de la loi française pour officialiser son union… La stoïcienne dont l'idéal était de parvenir à l'indifférence qui permet de surmonter les peines et les joies tel un promontoire brisant les flots, se trouve submergée par un sentiment qu'elle ne parvient pas à endiguer. Que dire enfin de la bouddhiste qu'elle s'efforce de devenir depuis plusieurs années… Horrible impression de se renier, de trahir ses engagements antérieurs, de renoncer à ses choix les plus solides, et qui plus est de déchoir en tombant dans le lot commun. La fière Alexandra serait-elle à son tour victime de ce « piège ridicule où tombent les quelconques » ? (Lettre du 3 octobre 1904.)

Il existe d'autres raisons aussi pour en venir à cette extrémité jusqu'alors impensable. Alexandra a 36 ans en 1904. C'est déjà un âge sinon

respectable, du moins limite, pour une femme en ce début de siècle. Alors qu'en Angleterre ou aux États-Unis la femme seule a acquis le statut de « célibataire », avec l'indépendance active et positive qu'il implique, en France elle est encore considérée de manière péjorative comme une « vieille fille » et laissée souvent en marge de la vie sociale : les pesanteurs sociologiques et religieuses font qu'elle passe pour avoir échoué dans la vocation féminine du mariage et de la procréation. Il y a évidemment de brillantes exceptions, et les féministes revendiquent de plus en plus la possibilité de choisir leur mode de vie, mais le modèle de la femme épanouie en tant qu'épouse et mère triomphe encore dans la plupart des esprits.

Alexandra sait également qu'une femme sans profession fermement établie et durable, comme c'est son cas, a beaucoup de mal à subvenir à ses besoins. En outre, sa fonction de directrice artistique d'un casino d'Afrique du Nord ne l'aidera guère à se faire reconnaître comme une intellectuelle orientaliste… Sur le plan social, une femme est gagnante dans le mariage : c'est une évidence. Alexandra est trop perspicace pour négliger un tel atout.

Et puis ce sentiment qui la pousse vers Philippe n'est pas si négatif… L'amour existerait-il vraiment ? Et peut-il finalement apporter ce que le commun des mortels appelle le bonheur ? Ce bonheur qu'elle avait toujours méprisé car trop ordinaire et trop bêtement bourgeois ; elle commence pourtant à y goûter, contre son gré pourrait-on dire. Elle le reconnaîtra elle-même, dans sa lettre du 10 juin 1913, en se rappelant leur maison de Tunis : « J'avoue que je m'étais un peu prise moi-même à la petite douceur bourgeoise et insidieuse des tables fleuries, des repas quelque peu délicats et de ce rien de luxe qui enveloppe la “belle grosse maison”. »

À la différence de Jean Haustont, Philippe Néel ne partage guère les goûts d'Alexandra : il déteste en particulier la philosophie. Elle lui reprochera encore longtemps après leur mariage, comme dans cette lettre du 7 septembre 1915, écrite de son ermitage sikkimais : « Ne pouvoir parler à personne d'études, de philosophie… supplice pénible. Je l'ai enduré des années à Tunis. Un mot jeté au hasard sur des questions religieuses ou philosophiques te faisait l'effet de divagations de déments. »

Philippe a mauvais caractère mais il est intelligent : c'est une valeur essentielle, dont elle le flattera dans plusieurs lettres. Amateur de « bonne musique »[1], il a aussi d'« énormes qualités pratiques d'ordre, d'économie,

de travail »[2]. En dehors de sa profession, c'est tout simplement un épicurien, il aime les plaisirs de la vie, ceux de la chair en particulier :

> « Mon petit, tu as été un monsieur qui "s'est amusé" pour employer l'expression triviale courante, toi-même m'as souvent parlé de la place que la volupté devait tenir dans la vie d'un être bien portant. Veux-tu me laisser te dire une chose : tu n'as jamais su ce qu'est la sensualité… la grande… celle des "tout cerveaux" ! »
> Lettre du 14 mars 1912.

Mais rien n'est encore décidé. La crise atteint son paroxysme quand Alexandra s'aperçoit que Philippe a eu l'aplomb de lui mentir. Il lui avait affirmé qu'elle seule comptait désormais et qu'il ne gardait aucun souvenir, photos ou lettres, de ses anciennes conquêtes féminines. Flattée dans son orgueil, Alexandra l'avait cru… jusqu'à ce qu'elle ouvre le tiroir de son bureau. Qu'il ait eu l'outrecuidance de se moquer d'elle la blesse au plus haut point dans son amour-propre. Pour elle, c'est la pire des insultes et des humiliations. Elle hait le mensonge et toute forme de bassesse, même la plus anodine.

Alexandra apprend en outre, en cette année 1904, qu'elle a une rivale. Surmontant sa répugnance, elle va discuter avec Philippe des conditions de sa rupture avec la dame en question et suggère qu'il lui verse une sorte de rente ! Irréductible, difficile, altière certes, mais magnanime et pas méchante cette Alexandra : « Imbéciles étaient ceux qui me trouvaient égoïste et sans cœur. Je ne me prodiguais pas en petites sentimentalités, en petites sensibleries, mais j'aurais pu aimer grandement qui m'en aurait paru digne, qui m'aurait aimée de même. » (Lettre du 10 décembre 1904.)

Superbes lignes, qui ne sont pas sans rappeler ce poème chinois de Wu Cao :

> « Je voudrais pouvoir pleurer,
> Mais cela n'est pas facile ;
> Alors je m'efforce de rire.
> Ne pouvant cacher ma tristesse,
> J'essaie de me montrer sans cœur ;
> Mes voisins s'y sont trompés,
> Ils disent que je suis intelligente ! »
> Wu Cao (Wu Ts'ao), 1799-1862, traduction René de Boisguérin.

Malgré tous les griefs accumulés contre le beau Philippe, malgré leurs divergences de goûts et de pensées, Alexandra accepte le mariage. Elle sait qu'au fond, son futur époux est quelqu'un de très honorable. Et puis sans doute l'aime-t-elle… à sa façon. Mais elle gardera de cette période un souvenir atroce qu'elle évoquera encore dix ans après leur mariage, alors qu'elle séjourne à Gangtok, capitale du Sikkim :

> « Je croyais qu'avec le temps, avec l'âge, la réflexion t'était venue, que tu avais enfin compris l'abîme de tortures morales où tu m'avais jetée autrefois, que tu avais songé à ces quatre années passées à La Goulette et durant lesquelles ma raison avait presque sombré. »
>
> Lettre du 1er juin 1914.

Ainsi donc Alexandra David allait, par son mariage, ajouter à son nom de naissance celui de Néel. Philippe Néel descend d'une famille dont les origines sont connues jusqu'au Xe siècle : celle des Néel de Saint-Sauveur, « Vicomtes du Cotentin, seigneurs des Iles et autres lieux ». L'un des ancêtres fut beau-frère de Guillaume le Conquérant et chef du 1er corps à la bataille d'Hastings en 1066. *(selon la notice généalogique établie par une nièce de Philippe Néel– Archives de la Fondation).* Saint-Sauveur-le-Vicomte est une petite localité située dans le département de la Manche, au centre du Cotentin. Alexandra écrivait Néel sans accent et prononçait Nèl, comme Philippe avait coutume de le faire :

> « La prononciation correcte est Néel et le nom s'écrivait ainsi autrefois. La famille tire son origine de Jean Néel le Vieux, un compagnon d'armes du Comte de Normandie, Guillaume le Conquérant qui fut anobli par lui, comme vicomte de Saint-Sauveur, au XIe siècle.
>
> Plus tard, la famille embrassa le protestantisme et, après la révocation de l'Édit de Nantes plusieurs de ses membres émigrèrent en Angleterre pour fuir les persécutions religieuses. Là, le nom finit par être écrit sans l'accent sur l'e et être prononcé à la façon anglaise : nil. Quant à moi, j'écris Neel sans accent mais je prononce nèl. »
>
> Note d'A. David-Néel à son éditeur allemand Brockhaus, 8 mars 1935[3].

Selon Guy Néel (maître de conférences à l'université de Picardie-Jules Verne), qui s'est penché en tant qu'onomasticien sur l'origine de son

patronyme, le vocable serait affilié à la branche des « Nigellus-Niyel-Neyel-Néel ou Niel » que l'on retrouve en phonétique normande. Le nom de Neel portait bien un accent qui a disparu chez ceux qui se sont établis en Angleterre. Les Neel sont d'anciens Néel normands.

La branche familiale dont Philippe est issu avait effectivement émigré à Jersey suite à la révocation de l'Édit de Nantes (1685). L'accent s'y est perdu, conformément aux habitudes linguistiques anglaises.

Philippe Néel est né le 18 février 1861 à Alais (Alès) dans le Gard. Son père, natif de Jersey, venu en France comme missionnaire méthodiste, épousa la fille du pasteur d'Anduze. Le couple eut dix enfants. Philippe est donc de souche huguenote… heureusement, car lui dira un jour Alexandra : « Je ne t'aurais jamais épousé si tu avais été catholique. Je sais bien que nous ne sommes l'un et l'autre que de lointains huguenots, l'un des dits huguenots est bouddhiste et l'autre… mécréant. Mais n'importe, il y a la tradition, un certain pli de pensée. » (Lettre du 2 décembre 1915.)

C'est un point commun non négligeable aux yeux d'Alexandra. Philippe, lui, n'attache guère d'importance à la question religieuse.

L'ingénieur à la Compagnie du chemin de fer Bône-Guelma, 43 ans, et la « femme de lettres » (la profession d'Alexandra est ainsi mentionnée dans le livret de famille), 36 ans, se marient le 4 août 1904 au consulat de France à Tunis sous le régime de la séparation de biens.

---

1 Lettre d'Alexandra David-Néel à Madame Llyod, 24 janvier 1939. Inédite.

2 Lettre d'Alexandra à son mari, 22 septembre 1907.

3 Extrait de la dernière édition du livre de Marie-Madeleine Peyronnet : *Dix ans avec Alexandra David-Néel*, Éditions Fondation Alexandra David-Néel. 2005, p. 235.

UNE ÉPOUSE… PAR CORRESPONDANCE (1904-1911)

La correspondance échangée entre Alexandra et son mari commence le 11 août 1904, une semaine après leur mariage. Elle durera jusqu'à la mort de Philippe Néel en 1941. Les époux vivront peu de temps ensemble mais ils maintiendront pendant trente-sept ans un dialogue exceptionnel de qualité. La fidélité épistolaire de Philippe n'a pas été suffisamment soulignée. Elle est pourtant remarquable. Il ne faut pas oublier que cet homme, habitué à une présence féminine, verra son épouse s'éclipser pour un temps indéterminé… sept jours après leur mariage ! Leur vie commune, ou du moins telle en apparence, ne durera guère, sans cesse entrecoupée par les déplacements d'Alexandra. Or, non seulement il ne rompra pas, non seulement il ne divorcera pas, mais il acceptera de servir à sa femme de correspondant, d'archiviste, de garde-meuble, de confident, d'exutoire émotionnel, et surtout d'agent bancaire, voire éditorial, lorsqu'elle effectuera ses grands voyages en Asie. Pendant des années il sera le seul lien d'Alexandra avec l'Occident. Et lorsqu'elle aura un besoin absolu de ce lien qu'il pourrait briser en la laissant se débrouiller, il n'interrompra jamais le contact. Pourquoi ? Combien de maris du début de ce siècle auraient accepté une telle situation ?

« Agent bancaire » ne signifie pas « banquier ». Au moment de son mariage, Alexandra possède un capital personnel de 77696 F de l'époque (187[1]). De 1904 à 1911, elle augmentera son portefeuille par l'achat de nouvelles valeurs. Le document récapitulatif qu'elle a intitulé « Titres achetés par moi par l'intermédiaire du Comptoir d'escompte de Tunis » montre d'ailleurs sa prédilection pour les obligations diffusées par les compagnies de chemin de fer, ce qui est logique après tout : Compagnie Bône-Guelma, Chemin de fer Victor-Emmanuel, Chemins de fer fédéraux (Suisse)… Elle possédait aussi des obligations de la Compagnie nord-espagnol, et de celle des Wagons-lits. C'est une société belge qui gérait son capital : Maurice Rosart et Cie, établie à Ixelles.

Toute sa vie Alexandra s’intéressera aux cours de la Bourse et sera préoccupée par des problèmes de finances, de monnaie, de dévaluations, de changes, de dépôts, de retraits… En digne fille de « rentiers », elle fera d’ailleurs preuve d’un sens certain des affaires. Philippe lui servira d’intermédiaire bancaire durant ses grands voyages, en lui envoyant les sommes qu’elle demande, celles-ci lui appartenant en propre. Pour preuve ces extraits de lettres :

> « Je ne peux pas me permettre de disposer de quoi que ce soit de mes fonds en Belgique sans ton assentiment. Quelles que puissent être, à ce sujet, les dispositions de notre contrat, tu as été trop bon pour moi pour que je m’en prévale ; il y a là une question de délicatesse. Je considère cet argent comme t’appartenant autant qu’à moi, donc décide si tu dois m’abandonner à mon sort ou essayer au prix de sacrifices, de m’en tirer. »
> Lettre du 3 mars 1920, Kum-Bum.

Du cœur de l’Asie, Alexandra enverra des procurations à son mari afin qu’il puisse réaliser les différentes opérations dont elle le charge. C’est ainsi qu’il prendra en mains la gestion du portefeuille de son épouse. Loyal jusqu’à sa mort, Philippe Néel jouera le rôle de soutien logistique à celle qui resta toujours lointaine, dans tous les sens du terme… Et il ne refusera pas de l’aider financièrement lorsque, isolée et démunie, elle en aura le plus besoin, lors de son séjour en Inde en 1924-1925, au retour du voyage à Lhassa. Malgré leur longue séparation, Philippe enverra à son épouse les fonds qui lui permettront de rentrer en Europe. Autre extrait :

> « Les procurations sont au nombre de deux. La première t’autorisant à opérer le transfert des valeurs de ma mère à ton compte, signant pour moi. Ensuite, pour te laisser plus de latitude, je t’en ai envoyé une autre te donnant pleins pouvoirs de tout gérer en Belgique pour moi, en mon absence, c’est une procuration générale. »
> Lettre du 12 mars 1921, Lanchow-Kansu.

La mansuétude de Philippe apparaît d’autant plus louable que la loi française lui était totalement favorable en tant qu’époux. Alexandra n’était pas sans connaître les articles du Code civil relatifs au mariage, en particulier l’article 213 : « Le mari doit protection à sa femme, la femme

obéissance à son mari. » Elle savait que l'épouse devait habiter au domicile conjugal et que son mari pouvait user de la force pour la faire revenir si tel n'était pas le cas, qu'il pouvait lui couper les vivres, etc. On n'en finirait pas d'énumérer les droits du mari, qui s'étendaient jusqu'à celui du regard sur la correspondance de sa femme, chose inacceptable pour une Alexandra ayant déjà derrière elle un passé de célibataire anarchiste… Le divorce, institué en 1792, aboli en 1816, avait été rétabli en 1884.

On peut penser que la fiancée indocile mena des discussions acharnées pour obtenir des garanties sur un avenir d'épouse. Pas question pour elle d'accepter le statut habituel de femme soumise, pas question de renoncer à toute vie personnelle, pas question non plus d'abandonner sa vocation d'orientaliste. Alexandra se marie, oui, mais…

Philippe avait rencontré en elle une personne exceptionnelle, il le savait. Trop sûr de lui sans doute, « Don Juan » maladroit face à celle qui ne ressemblait en rien à ses « liaisons de café-concert »[2], il avait pensé qu'il parviendrait à la « sédentariser », si l'on peut utiliser ce terme géographique qui, dans le cas d'Alexandra, est parfaitement adéquat. Mais la nomade rétive ne se laissera pas « fixer ».

Les premières années du mariage seront les plus difficiles et mèneront le couple au bord de la rupture. Philippe proposera plusieurs fois à Alexandra une séparation officielle, qu'elle refusera. « Une vie très bourgeoise m'eut convenu. Tu es l'antithèse de cela – toi – d'autres te l'ont dit et je crois qu'ils avaient raison. […] Si la vie t'est trop dure près de moi, je te dirai ce que tu m'as écrit de Paris en novembre 1904, je suis prêt à te rendre ta liberté », lui écrit-il en 1906[3].

Philippe finira par s'incliner, renonçant à exiger un divorce qu'il aurait pu obtenir avec certitude et à son avantage. Il aménagera sa vie du mieux possible, dans la tristesse de n'avoir pas su retenir celle qu'il avait souhaité comme compagne. La séparation interviendra de fait dès 1911 puisque la voyageuse ne reprendra plus la vie commune après cette date. Sur le plan sentimental, Philippe n'avait pas de rivalité à craindre du côté d'Alexandra, sachant la sorte d'aversion physique qu'elle éprouvait pour la gent masculine, et qu'il avait un moment espéré lui faire dépasser. Elle lui sera fidèle en effet, ce qui dans ces circonstances ne relève pas de l'exploit.

Aussi étrange que cela paraisse, Alexandra gardera pourtant très longtemps en tête l'idée de regagner le domicile conjugal, même après de nombreuses années d'absence. Et elle ne manquera pas de s'étonner du peu

d'empressement manifesté par Philippe chaque fois qu'elle lui fera part d'une telle éventualité. Le sens des réalités, si évident chez l'ex-cantatrice, semblait alors lui échapper…

Si Philippe n'avait pas accepté de conserver, de classer et de réexpédier les lettres de son épouse, nous n'aurions pas aujourd'hui le plaisir de lire les très belles pages qu'elle lui adressa durant tous ses déplacements, avant même d'entreprendre ses pérégrinations asiatiques. La plupart des lettres d'Alexandra furent publiées, à l'initiative de Marie-Madeleine Peyronnet, sept ans après la mort de l'exploratrice, sous le titre *Journal de voyage – Lettres à son mari*. Certaines lettres ont évidemment disparu, d'autres ont été détruites (les plus intimes sans doute). Complétées par les agendas de poche qu'Alexandra avait l'habitude d'utiliser, elles permettent de suivre les circuits, les réflexions, les activités, les problèmes et les soucis de tous ordres qui émaillent la longue vie de celle qui va devenir une sorte de philosophe errante, à la recherche permanente de la sagesse et… d'une maison d'édition ! On ne triche pas dans une correspondance privée, on ne triche pas dans un courrier entre époux, on ne triche pas dans les notes que l'on porte au jour le jour dans son agenda. C'est ce qui fait la valeur humaine de ces documents ; c'est aussi ce qui nous aide à mieux cerner la personnalité d'une épouse aussi indéfinissable.

11 août 1904 : Alexandra écrit de Vizille, petite bourgade française située au sud de Grenoble. Elle informe Philippe qu'elle s'est rendue à La Mure (à 20 km au sud de Vizille) en attendant de repartir pour Bourg d'Oisans (30 km à l'est). Alexandra visite donc les Alpes, seule. « Tu me manques mon ami, et beaucoup, cela me surprend… ah ! l'habitude ! »[4]

On peut reprocher beaucoup de choses au caractère de la voyageuse, mais sûrement pas l'hypocrisie. Elle est d'une franchise parfois excessive. Pourquoi voyage-t-elle seule une semaine après son mariage ? Nous l'ignorons. Le carnet de 1904 nous apprend que le couple avait quitté Tunis le 8 août pour Marseille, dans l'intention de se rendre à Plombières, dans les Vosges, station thermale à la mode. On venait y « prendre les eaux », comme on le faisait à Contrexéville ou à Vittel.

Ils se quittent donc après un très court séjour dans la station thérapeutique, se retrouvent à Épinal le 2 septembre, avant de se séparer une nouvelle fois presque aussitôt. Philippe rentre alors à Tunis où l'appellent sans doute ses activités professionnelles. Alexandra se dirige vers Bruxelles (non sans visiter au passage l'Alsace et la Lorraine) pour

rendre visite à son père, malade. Puis, elle prend le chemin du retour mais s'arrête à Paris. Trois mois plus tard, elle s'y trouve encore. Curieux débuts de vie officiellement commune ! Les seules relations qu'Alexandra entretienne avec Philippe sont épistolaires. Elle ne peut se comporter en véritable épouse. C'est au-dessus de ses forces. Elle sait que Philippe en souffre, elle-même s'effondre moralement. C'est le début d'une nouvelle période de dépression :

> « Je te l'avais bien dit d'avance : je ne suis pas jolie, je ne suis pas gaie, je ne suis pas une femme, l'on ne saurait s'amuser auprès de moi… Pourquoi as-tu persisté, t'es-tu entêté ? »
> Lettre du 27 septembre 1904, Paris.

> « Nous avons fait un singulier mariage, nous nous sommes épousés plus par méchanceté que par tendresse. Ce fut une folie, sans doute, mais elle est faite. La vraie sagesse serait d'organiser, maintenant, notre vie en conséquence, telle qu'elle peut convenir à des êtres de notre tempérament. »
> Lettre 3 octobre 1904, Paris.

Elle ne laisse pas Philippe sans nouvelles, elle lui écrit même souvent et de longues lettres. Il lui répond, mais trop brièvement à son goût, et elle s'en plaint. C'est qu'il n'éprouve pas le même besoin viscéral de confier ses réflexions à une feuille de papier. En homme qui vit « tout à fait sur la terre », selon l'expression qu'elle utilisera un jour à son propos[5], il lui fait cependant remarquer qu'elle ne joue pas son rôle d'épouse. La sédentarité minimum qu'implique une vie de femme mariée, le contact physique avec un homme, une certaine dépendance financière même partielle, la routine d'un quotidien trop bien réglé, les soucis d'un ménage même atténués par des domestiques… tout cela lui fait horreur.

Épouse… par correspondance, c'est le statut qui lui convient. Mais elle voit bien que Philippe accepte mal cette situation pour le moins étrange et à laquelle il n'était pas vraiment préparé. Il n'est cependant pas question de laisser dans la peine ce *Mouchy* ou cet *Alouch*, auquel elle tient malgré tout, comme elle n'a jamais tenu à aucun homme ! (*Mouchy* est un diminutif de *Mamamouchi*, *Alouch* signifie « mouton » en arabe : Philippe était frisé.) Il a besoin d'une présence féminine, ne serait-ce que pour tenir sa maison, aussi va-t-elle lui suggérer de garder auprès de lui cette dame dont elle avait

« négocié » le renvoi peu de temps avant leur mariage. Ce ne serait que provisoire évidemment, en attendant son propre retour… Cette idée lui vient d'ailleurs assez rapidement à l'esprit puisqu'elle l'évoque dès le 7 octobre 1904, deux mois après leur union officielle.

L'ex-rivale assumera donc la fonction de… gouvernante d'un mari à l'épouse absente. Mais tout cela ne se conclut pas de gaieté de cœur.

> « Laisse donc tout cela, et songe que je serai très heureuse de te retrouver, que je t'ouvrirai mes bras très grand et que je te dirai : viens, mon pauvre Mouchy, viens si tu veux, pauvre Alouch qui a rencontré trop tard une Mousmée trop vieille, essayons avec tous les débris qui sont en nous d'édifier un bonheur où nous puissions trouver le repos. Essayons de nous comprendre mutuellement… »
> Lettre du 11 novembre 1904, Paris.

Entre deux phrases spleenétiques, Alexandra sait faire preuve d'une humble tendresse, inattendue sous sa plume. Mais la lecture de quelques lignes remplace-t-elle une épouse absente ? Philippe patiente en faisant aménager la maison de la rue Abd'el Wahab qui deviendra le domicile conjugal (Lettre du 25 janvier 1916).

La vagabonde promet de revenir dès que ses activités auront pris bonne tournure. Car si elle séjourne à Paris, c'est aussi pour travailler : elle a lancé une véritable offensive dans les milieux littéraires et journalistiques afin de consolider sa position de « journaliste et femme de lettres », sous le pseudonyme d'Alexandra Myrial. Elle a bien précisé à Philippe qu'elle souhaitait conserver cette dénomination sous laquelle elle commence à être connue, et qu'aucun rapprochement ne doit pouvoir être fait entre l'ingénieur et l'orientaliste. Chacun son domaine.

En novembre, elle lui annonce – sans plus de précision car elle sait que cela ne l'intéresse guère – qu'elle va commencer « un ouvrage de vulgarisation sur la philosophie hindoue ». Elle évoque également ses après-midi chez Rachilde, l'épouse du directeur du *Mercure de France*, une relation précieuse entre toutes. C'est dans ce salon qu'Alexandra croise un jour Colette et Willy… Mais que Philippe se rassure : si la mode est aux Claudine, aux amitiés féminines, elle-même n'éprouve aucun penchant pour ce type de relation.

3 décembre 1904. Alexandra est appelée à Bruxelles au chevet de son père, mourant. C'est lors de ce séjour dans la maison familiale que ses tristes souvenirs d'enfance lui reviennent en mémoire. Mme David est souffrante elle aussi. Garde-malade par la force des choses, Alexandra sent son moral s'effondrer une nouvelle fois :

> « Je regrette bien sincèrement de ne pas croire à quelque religion bien absurde en laquelle je puisse m'absorber. C'est un invincible besoin pour les yeux trop clairvoyants d'oublier la hideur des autres et de soi-même en la contemplation d'une lanterne magique les promenant en pleine fantasmagorie. »
>
> Lettre 7 décembre 1904, Bruxelles.

Louis David s'éteint le 20 décembre 1904 à l'âge de 89 ans. Il est enterré à Uccle, commune voisine de Bruxelles. Âgée de 72 ans, Mme David n'a plus que la triste perspective d'une vieillesse aigrie et solitaire. Après ces moments éprouvants, Alexandra aspire à la chaleur, au soleil et au réconfort : elle retourne à Tunis.

Si elle a définitivement renoncé à faire publier *Le Grand Art*, les contacts qu'elle a pu prendre ou consolider avec différentes revues durant ces quatre mois passés à Paris, lui permettent de bien augurer de son avenir d'orientaliste. Elle retrouve avec plaisir un mari enfin heureux, et découvre sa nouvelle maison.

Philippe a su lui organiser un espace personnel : une chambre particulière. Et la maison est belle, avec son salon ouvert sur un patio dissimulé aux regards indiscrets par ses hauts murs. De luxuriantes plantes vertes, quelques frises en carreaux de faïence du pays, des accessoires mobiliers en rotin donnent à la résidence un air de gaieté encore accentué par le soleil. Le piano n'a pas été oublié, indispensable dans un intérieur de musicienne. De style arabe en ses débuts, la maison va se charger peu à peu de statuettes, d'objets et d'ouvrages orientaux qu'Alexandra avait rapportés de ses voyages. Carrefour des civilisations… à l'image du protectorat et des habitants du lieu !

En juillet 1905, Alexandra se rend de nouveau à Paris, puis à Bruxelles où son grand ami Élisée Reclus est décédé le 4 juillet. Elle revoit sa mère, et la mésentente qui s'était estompée surgit à nouveau :

« Tout en moi lui déplaît, comme tout lui déplaisait en mon père. Je lui ressemble tant !… Je suis la fille de l'homme qu'elle n'a pas aimé, je suis sa fille à lui seul, malgré le sang dont elle m'a faite et le lait dont elle m'a nourrie. Je suis un parasite (tiens, comme mon taenia) qui a grandi en elle… Voilà, mon ami, ce qui attend les femmes imprudentes pour chercher dans la maternité la consolation d'une union mal assortie. »

Lettre du 24 août 1905, Bruxelles.

Dans la même lettre, Alexandra annonce à son mari qu'elle ne veut pas d'enfant. L'exemple de sa mère lui a servi de leçon. La maternité est un risque qu'elle refuse de prendre. En outre, elle a conscience que les charges et l'engagement d'une mère de famille sont incompatibles avec son besoin d'indépendance et son goût exclusif pour les études.

L'absence de lettres jusqu'en août 1906 laisse à penser qu'Alexandra séjourne à Tunis jusqu'à cette date. Les deux époux semblent avoir trouvé, au moins provisoirement, une ligne d'entente, une sorte de consensus, un équilibre fragile étant donné leurs différences de caractères et de conceptions de l'existence.

Alexandra travaille assidûment durant les années 1905-1906. Elle publie des articles dans le *Courrier européen*, le *Mercure de France*, le *Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris*, et même dans *La Dépêche tunisienne*, sur des thèmes aussi variés que « La question religieuse au Japon – La séparation des Églises et de l'État », « La séparation chez les protestants », « Moukden : notes historiques », « L'idée de solidarité en Chine au ve siècle avant notre ère » (voir bibliographie).

Si Alexandra vit en Tunisie, elle suit de près les événements qui se déroulent en métropole et ailleurs dans le monde. Ceux-ci lui inspirent plusieurs articles, ainsi la guerre entre les Russes et les Japonais sur le terrain de la Mandchourie.

Alexandra participe au congrès de la Libre Pensée qui se tient à Paris en 1905. Elle y prononce une allocution sur la « morale laïque ». Le concept même de « morale laïque » est-il envisageable ? Qu'est-ce que le Bien et le Mal ? Et quelle « autorité nébuleuse » peut prétendre les définir et les imposer ? Avec les libres-penseurs, Alexandra propose de passer cette morale au crible de la raison et de ne l'accepter qu'après démonstration de

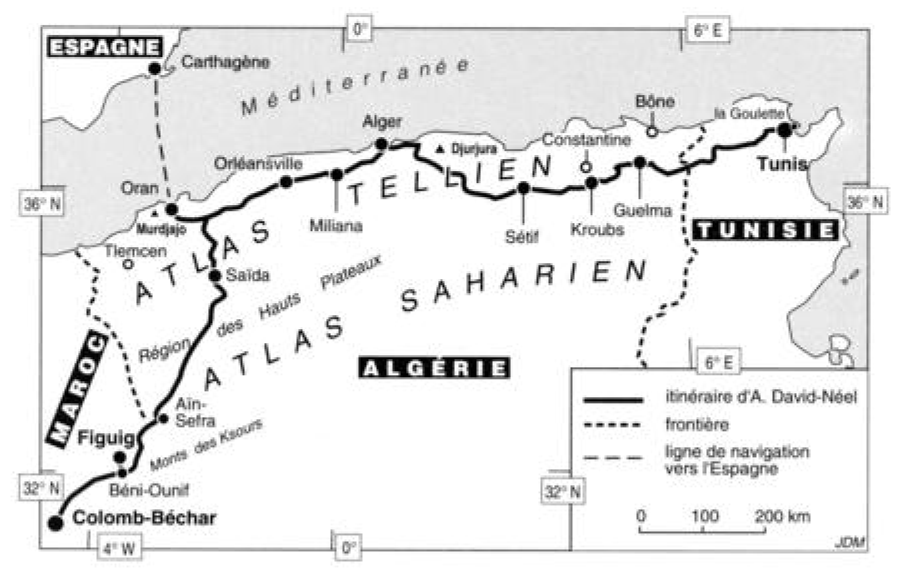
son utilité. Et la congressiste de conclure en citant « les paroles de hautaine sérénité d'un antique philosophe » qu'elle appelle son Maître : « Soyez à vous-mêmes votre propre flambeau et votre propre recours. Celui qui fait de la vérité son flambeau et ne cherche pas d'autres recours, celui-là poursuit la bonne manière de vivre. » Alexandra Myrial conclut ainsi sa communication sur une parole essentielle de ce Bouddha qu'elle ne nomme pas, laissant aux auditeurs le soin de découvrir qui peut être cet « antique philosophe ».

Elle participe aussi au congrès des femmes italiennes et en donne un compte-rendu dans *La Dépêche tunisienne.* À partir de 1906, la journaliste philosophe abandonne son pseudonyme pour signer ses nouvelles contributions sous son nom de jeune fille : Alexandra David.

Le mois d'avril 1906 est consacré à un grand voyage en Afrique du Nord (voir la carte 3). Alexandra quitte Tunis le 5 avril par chemin de fer. Elle prend la ligne du Tell qui longe la côte et conduit de Tunis à Oran par Guelma, Kroubs, Alger, Miliana et Orléansville. Le parcours jusqu'à Oran, d'environ 1 200 km, se fait en trois jours. Après avoir visité Oran, elle emprunte la voie de pénétration menant en direction du Sud vers le Sahara et la frontière marocaine. Les paysages des Atlas et des hauts plateaux l'enchantent, la splendeur des couchers de soleil dans le désert, la vision des caravanes avançant au pas mollement rythmé des chameaux, la densité du silence des grands espaces naturels… « Impression très profonde », note-t-elle dans son carnet.

Puis c'est la découverte de la palmeraie de Figuig située aux confins marocains, une superbe palmeraie de plus de 100000 arbres, à 500 km au sud d'Oran, en bordure nord du Sahara : « La steppe tibétaine et le Figuig, vu du col de Zenaga, demeurent pour moi ce que j'ai vu de plus impressionnant au monde », écrira-t-elle à son mari le 2 novembre 1915, alors qu'elle séjourne dans une cabane d'anachorète dans le haut Sikkim.

Carte 3 : LE VOYAGE AU SAHARA
Avril-mai 1906



Retour à Alger le 20 avril, mais la ville ne plaît pas à la voyageuse qui préfère de loin les hamadas du haut Sahara ou les ondulations sableuses des barkhanes. Arrivée à Tunis deux jours plus tard. Au total, plus de 3000 km parcourus en un mois. Sensible à la magie du désert, Alexandra en tire aussitôt une nouvelle : *Devant la face d'Allah*, publiée dans *Le Soir* de Bruxelles en 1909 ; le dernier épisode de cette dramatique histoire d'amour se déroule à Colomb Béchar !

En juillet, Alexandra se rend une nouvelle fois en Belgique. Elle regagne Tunis trois semaines plus tard après avoir visité… Lourdes et son sanctuaire sur le chemin du retour ! À la mi-août elle quitte de nouveau La Goulette, cette fois pour Londres. Elle passera la fin de l'été et l'automne chez Margot, son amie de pension. Son but : perfectionner encore sa connaissance de l'anglais dont la pratique courante lui est indispensable. En réalité, Alexandra est incapable de rester auprès d'un mari dont elle ne supporte pas la présence « rapprochée ».

De Londres, la correspondance reprend de plus belle. La fidèle épouse écrit tous les deux ou trois jours à un mari « désemparé » par une nouvelle période de solitude. Dans son courrier, Alexandra fait alterner les phrases de réconfort et les reproches réitérés. Les deux époux sont au bord de la rupture, leurs relations sont plus tendues que jamais. Le 20 septembre 1906, Philippe envoie une lettre de mise au point à Alexandra :

« Vois-tu mon amie, quand l’affection est absente entre gens appelés à vivre ensemble, les relations deviennent extrêmement difficiles. Elle seule peut aplanir les heurts de caractère et d’esprits entiers et différents. Tu me parles toujours de confiance et d’intimité complètes de l’esprit. Comment pourraient-elles exister entre gens qui ne voient pas de même, qui ne sentent pas de même, si aucun d’eux ne fait le sacrifice de soi au profit de l’autre.

[…] Tu ne m’aimes plus, ma pauvre amie, et au moins en cela, as-tu le mérite de la franchise : tu me l’as souvent répété : “je n’aime que moi”. Immensément orgueilleuse, tu ne vois que par Toi et pour Toi et tout gravite autour.

[…] Que faire maintenant ? Comme toi je n’ai plus de colère. J’ai une lassitude extrême, ne sachant où aller, que chercher, qu’essayer.

[…] Je ferais volontiers quelques sacrifices pour te savoir plus calme ; tu me diras que pour des dieux seuls l’idéal se rencontre, la paix se trouve. Mais où sont-ils les dieux ?

Veux-tu essayer de quelque lointain voyage ?

Réfléchis, penses-y, mon amie. Tu me trouves prêt à te rendre les services que tu pourrais me demander. Je t’ai donné de moi ce que je pouvais. Tu l’as méprisé comme tu méprises tout. Je n’y puis hélas rien. Adieu, ma pauvre chère. Nous sommes deux pauvres malades aux nerfs usés. Hélas, nous ne pouvons guère nous entendre. Moi, j’essaye au moins de te donner mon appui. »

Trois jours plus tard, Alexandra lui répond avec une élégance mêlée de sarcasme :

« Revenons à toi, à ta lettre. Je la crois sérieusement et sincèrement écrite. Le “toi” que tu y dépeins ressemble plus à ce que tu es réellement, il me semble, que le gnostique fin de siècle que tu m’avais voulu paraître, l’intellectuel-esthète dont les pires luttes ne sauraient déranger l’harmonie savante des plis de sa tunique, qui peut, au milieu des plus grossiers entraînements de la bête, garder un clair sourire sur des lèvres immuablement dédaigneuses, une élégante sérénité dans un cerveau qu’habitent toutes les indulgences et tous les mépris. »

Lettre du 23 septembre 1906, Londres.

Nouvelle lettre deux jours plus tard :

> « Eh ! bien alors, mon cher Mouchy, il reste ce que tu appelles mon “incommensurable orgueil” qui a été irrémédiablement blessé. Comment a-t-il été possible que je n’aie pas produit une autre impression que Clarisse ou Catherine, que je t’aie inspiré les mêmes sentiments et que toi, amateur de romans, tu aies cru en commencer un avec moi. Je t’avouerais que j’ai été longtemps à me pénétrer de cette réalité qui me paraissait si inouïe qu’elle n’entrait pas dans mon cerveau. Oh ! l’épouvantable calvaire que j’ai gravi depuis six ans… »
> Lettre du 25 septembre 1906, Ealing[6].

La lettre se termine sur des considérations beaucoup plus aimables pour Philippe, qualifié de « meilleur des maris que l’on puisse rêver »… À tel point qu’Alexandra lui écrit une autre lettre dans la soirée, pour le remercier encore plus nettement de la sollicitude dont il fait preuve à son égard, et du cadeau merveilleux qu’il vient de lui promettre :

> « “Veux-tu essayer de quelque lointain voyage”, m’as-tu proposé. T’es-tu douté en écrivant cela que tu écrivais la phrase la plus propre à me toucher parce qu’il me semble qu’il y a de ta part une intention tout spécialement bienveillante de m’offrir celle des choses du monde qui me tient le plus à cœur. Je la retiens, ton offre, mon ami ; je t’en demanderai sans doute un jour l’exécution… mais pas aujourd’hui. Aujourd’hui je suis lasse et traînerais partout, avec moi, ma lassitude et mes soucis. »
> Lettre du 25 septembre 1906 – soir, Ealing.

Quinze jours plus tard, Alexandra rentre à Tunis ! La voyageuse ressuscite tout simplement après une longue période de neurasthénie. Cette perspective de voyage lui redonne la vie ! Montrant une perspicacité tout à son honneur, Philippe le cynique a trouvé le moyen de se faire pardonner. Bien que la solitude lui soit pénible, il offre à sa femme la possibilité de s’absenter longuement pour un « lointain voyage » – belle preuve de générosité et d’intelligence… Tout voyage en Asie dure alors forcément plusieurs mois : le seul trajet aller-retour s’étale au moins sur quatre semaines. Mais Philippe ne sait pas encore ce qui l’attend : le voyage d’Alexandra durera… quatorze ans !

Complexes, conflictuelles, aux limites de la répulsion et de la passion, ainsi se maintiendront les relations entre Alexandra et Philippe jusqu'en août 1911, date du départ de Madame pour son fameux voyage. Les deux « célibataires-époux » essaieront d'organiser tant bien que mal une vie commune impossible. Figée dans le souvenir traumatisant de l'échec familial qu'elle a connu dans son enfance, Alexandra refuse toute fusion qui pour elle équivaudrait à une perte d'identité personnelle : elle n'y est pas prête, ou plutôt la réussite de leur vie de couple n'est pas son but. La bouddhiste qui plus tard saura expliquer avec la plus grande clarté que l'ego n'est qu'une illusion (dans *Le Bouddhisme du Bouddha),* n'a pas encore admis cette vérité pour elle-même. Son individualisme acharné la pousse à tout faire pour réussir dans la voie qu'elle a choisie, et rien ne justifie un quelconque renoncement au but qu'elle s'est fixé. Elle continue donc à mener la vie qui lui plaît, même si cela ne convient pas à Philippe. Un homme plus classique, et surtout moins large d'esprit, aurait sans doute imposé le divorce à une épouse aussi manquante. Philippe ne l'a pas exigé et il propose même un long voyage : c'est bel et bien le mari idéal. Elle vient d'en prendre conscience et saura désormais lui dire sa gratitude tout au long de sa correspondance.

Dans *Le Bouddhisme du Bouddha,* Alexandra rappelle les devoirs réciproques des époux bouddhistes, tels qu'ils sont présentés dans le *sutta* intitulé « Enseignement donné à Sigâla » :

> « Le mari doit aimer sa femme
> — En la traitant avec respect
> — En la traitant avec bonté
> — En lui étant fidèle
> — En s'employant à la faire honorer par autrui
> — En lui donnant les vêtements et les parures dont elle a besoin.
> La femme doit montrer son affection envers son mari :
> — En dirigeant sa maison avec ordre
> — En se montrant hospitalière envers ses parents et amis
> — En vivant chastement
> — En étant une ménagère économe
> — En montrant de l'habileté et du zèle dans tous les soins qui lui incombent.

Ce tableau nous montre une division bien nette du rôle des deux époux selon les mœurs antiques, sans qu'il paraisse que l'un d'eux soit sacrifié à l'autre ou placé sur un pied d'infériorité, car l'on remarquera que, contrairement aux dispositions habituelles des codes religieux ou civils qui nous sont familiers, il n'est point question, ici, d'obéissance et de sujétion de la femme vis-à-vis de son mari. »

Alexandra David, *Le Bouddhisme du Bouddha*.

---

1 *Dix ans avec Alexandra David-Néel*, M.-M. Peyronnet, à partir de l'édition de 1992. (Voir bibliographie).

2 Lettre de Philippe Néel à Alexandra, 1906 (date exacte non précisée : sans doute fin septembre). *Correspondance avec son mari. Édition intégrale 1904-1941*, p. 59.

3 Même lettre, p. 60.

4 Lettre du 11 août 1904.

5 Lettre du 26 février 1912.

6 Ealing : c'est le quartier de Londres où habite Margot.

La notoriété d'Alexandra David-Néel avant 1911

Alexandra se rend parfaitement compte qu'elle a beaucoup papillonné jusque-là, sans parvenir à s'imposer vraiment dans le domaine qui lui est cher. Elle a publié des articles, c'est vrai, mais aucune étude volumineuse susceptible de retenir l'attention des spécialistes ou celle d'un plus large public. Il est donc temps de sortir quelque chose de solide, qui serait une sorte de tremplin pour la suite de sa « carrière ». L'étude sur Meh-Ti qu'elle vient d'achever (*Socialisme chinois – Le Philosophe Meh-Ti et l'idée de Solidarité*) dépasse les 150 pages : c'est bien, encore faut-il qu'un éditeur lui fasse confiance. Or notre orientaliste a choisi une voie extrêmement difficile, celle du parcours individuel. Elle n'appartient à aucune école, elle n'est soutenue ni présentée par aucun spécialiste. Elle veut réussir par elle-même et non dans le sillage de quelqu'un. Cette mentalité caractéristique des individualistes anarchistes restera la sienne jusqu'à sa mort.

Pour des raisons prosaïques d'empires coloniaux, les Britanniques s'intéressent davantage aux questions d'Extrême-Orient que les Français, plus tournés vers l'africanisme. Alexandra pensait, avec juste raison, qu'elle avait de meilleures chances de faire éditer son étude sur Meh-ti à Londres plutôt qu'à Paris (cela ne l'empêche d'ailleurs pas d'envoyer un résumé à la Société d'anthropologie de Paris : ce résumé paraîtra sous la forme d'un article de huit pages dans le Bulletin du 19 juillet 1906).

Son livre sur Meh-ti est en effet accepté par l'éditeur londonien Luzac. Le texte sortira en 1907. Une réédition est due à Marie-Madeleine Peyronnet qui le présentera à nouveau dans *En Chine* en 1970, deux ans après la mort de l'auteur. Cette étude est le premier grand texte spécialisé qu'Alexandra ait terminé. On a vu qu'elle avait commencé plusieurs ouvrages mais sans jamais les achever (en excluant *Pour la vie* et *Le Grand Art* qui ne sont pas du domaine de l'orientalisme).

Le philosophe chinois Meh-Ti (ou Mo-Tse) vécut au ve siècle avant J.-C., peu de temps après Kong-Tse (Confucius). Le traité qu'il écrivit faillit disparaître à plusieurs reprises au cours de l'histoire mouvementée de

l'ancienne Chine. Il comprend une série d'écrits épars datant d'époques différentes, rédigés par des disciples : l'enseignement du Maître resta oral, conformément à la tradition. On y montre comment le comportement idéal de l'individu vivant dans la société se trouve facilité par la pratique de l'« Amour universel ».

C'est cette notion qui avait intrigué Alexandra. Y avait-il un rapport entre l'« Amour universel » proposé par Meh-Ti, la compassion bouddhiste et éventuellement la charité chrétienne d'un saint Paul par exemple ? Elle comprit rapidement que l'amour universel de Meh-Ti (ou Mo-Tse) avait un but très pragmatique, comme on pouvait s'y attendre de la part d'un sujet de la vieille Chine féodale : pour le philosophe, ce sentiment est une méthode de gouvernement comme une autre. L'être humain, foncièrement égoïste, trouvera plus d'avantages que d'inconvénients à agir de manière altruiste. L'amour réservé à quelques individus conduit aux conflits et à la guerre, l'amour universel et égalitaire est source de paix et de calme social. Cette méthode ne procède pas d'une disposition de cœur particulièrement grandiose, mais d'un raisonnement qui vise à conserver le bon ordre public.

Alexandra avait pensé que le rappel de cette théorie pouvait intéresser les lecteurs par le biais du thème social qui en est le centre. Les sociétés occidentales, alors agitées par des conflits violents, sont à la recherche de toute solution capable de les résoudre. Le problème mobilise non seulement les hommes politiques mais aussi les penseurs de tous les bords, en particulier les socialistes et leurs sympathisants. L'idée de « solidarité » est à ce moment-là au cœur de leurs débats.

Mais Alexandra ne connaissait pas suffisamment la langue chinoise pour traduire directement le texte original, qualifié de très difficile par les spécialistes. Elle informe le lecteur que sa propre traduction s'appuie sur différents travaux britanniques, en particulier sur ceux du missionnaire sinologue James Legge. Elle fait aussi référence à J. Edkins et rappelle ses contacts avec l'éminent sinologue français Édouard Chavannes, dont elle avait suivi les cours à Paris. Un collaborateur chinois, dont elle ne donne malheureusement ni le nom ni les qualités, l'a enfin beaucoup aidée.

Alexandra présente des extraits du traité philosophique susceptibles de donner aux lecteurs « une idée assez nette des doctrines de Mo-tse », écrit-elle dans sa préface. Puis elle commente ces « morceaux choisis » et évoque les questions sociales d'actualité. À l'occasion, elle donne son opinion sur les sujets qui la touchent personnellement : « Les enseignements de Mo-tse

sur la question de la liberté de vouloir et d’agir n’offrent, on a pu le constater, qu’un très médiocre intérêt. »

C’est dire qu’elle ne fait pas un exposé de type scientifique qui impliquerait objectivité, impartialité et exhaustivité. Les notes et renvois aux sources bibliographiques sont rares. Mais Alexandra ne dit pas avoir écrit un ouvrage de référence, elle ne prétend pas se poser en spécialiste :

> « Nous n’avons pas, je le répète, songé un seul instant à faire œuvre de sinologues, de philologues et à nous adresser au monde des savants spécialistes. Ce n’est ici qu’un ouvrage de vulgarisation destiné au public lettré et l’on y a, à dessein, laissé de côté tout ce qui, par suite de difficultés très grandes du texte, aurait été susceptible d’être interprété de façon erronée. »

Alexandra termine son ouvrage par des « mélanges », extraits de « paroles canoniques » et d’« opinions diverses ». Certains préceptes ont dû lui plaire particulièrement : « L’homme énergique réussira toujours ce qu’il s’efforcera d’accomplir. » « Lorsqu’on possède un grand savoir il faut faire part de ses connaissances aux autres. »

Elle conclut sur une idée de Mo-Tse qu’elle ne peut qu’approuver, à savoir « que la valeur personnelle constitue seule la véritable noblesse et, seule, donne droit à des témoignages de déférence ». Notre orientaliste de vocation a trouvé un « créneau » dans l’édition : la vulgarisation qui permet à un public éclairé mais non spécialiste de découvrir des textes peu connus. Fière de son succès, Alexandra rentre à Tunis.

Le suivi et la sortie du livre en 1907 l’aident à faire face aux idées noires qui ne tardent pas à surgir de nouveau. La neurasthénie l’assaille dès qu’elle séjourne aux côtés de son mari pour une période de durée… indéterminée.

> « Jusqu’à ce mariage, mes yeux se tournaient devant moi, j’ébauchais des plans. Soudain, toute espérance morte et ligotée dans une sorte de torpeur qui empêche la révolte, j’ai senti que je commençais à mourir et c’est une agonie que je vis maintenant avec, parfois, de brusques sursauts d’horreur… d’épouvante. Mes yeux ne voient plus que les choses passées. Ma vie est achevée et je me nourris de ce qu’elle a été. Mes cheveux grisonnent, les rides s’accentuent, ma figure me devient étrangère. Elle prend chaque jour davantage la ressemblance de ma

mère. Ce n'est plus moi que je vois dans les glaces, mais son masque à elle, ses traits dont je hais la vulgarité. Je me surprends à faire ses gestes… à penser comme elle. »
Carnet, 24 mai 1907.

Et le malaise s'éternise. Alexandra ne parvient pas à surmonter sa déprime. Philippe conseille un éloignement salutaire, qu'elle accepte aussitôt. Un séjour dans les Alpes lui semble la meilleure solution pour retrouver la santé. Philippe approuve ce choix. Elle quitte Tunis dès le mois d'août, pour se rendre d'abord à Paris et à Bruxelles où elle effectue différentes démarches. Puis elle s'installe pour un mois en Haute-Savoie, à Monnetier, petite bourgade située en bordure du pittoresque Mont Salève. La Suisse est à quelques kilomètres.

Le séjour en montagne lui fait beaucoup de bien. Elle éprouve une joie réelle à se retrouver seule au milieu de la nature, à respirer le grand air, à vivre à l'hôtel, c'est-à-dire sans obligations domestiques, à oublier la présence des serviteurs tunisiens qu'elle ne supportait plus, bref à s'affranchir de son rôle de maîtresse de maison qui lui pèse tant. Elle se retrouve elle-même, libre, et n'oublie pas de dire sa reconnaissance à Philippe. Il sait désormais qu'elle n'est heureuse qu'en voyage… et loin de chez eux.

Alexandra profite de son séjour pour aller « voir du monde à Genève », rencontrer des personnes qui pourraient lui être utiles pour ses travaux. Malgré l'échec du *Grand Art*, elle n'a pas encore renoncé à la littérature générale. Dans sa lettre du 5 octobre, elle annonce à Philippe qu'elle a commencé à écrire un livret d'opéra et une nouvelle inspirée de son voyage à Figuig. Mais si le sujet est bien en place, la forme ne vient pas : « Je trouve mes phrases plates, banales, ne ressemblant en rien à ce qui chante dans ma tête… », écrit-elle à son mari. Le séjour se termine par quelques jours à Montreux, sur la rive suisse du lac Léman, où de « très anciennes connaissances » l'ont invitée. Le 16 octobre, elle retourne à Paris.

Le 30 octobre, rien ne va plus. Alexandra est de nouveau abattue par une crise brutale de neurasthénie. L'effet bénéfique du séjour en montagne se trouve balayé par la dépression qui reprend de plus belle. Même un spectacle à l'Opéra-Comique ne lui apporte plus aucun plaisir. Tout la fait souffrir, ses nerfs ne supportent plus rien.

Malgré son mauvais état de santé, elle assiste le 30 novembre à une séance du « Conseil des Femmes qui est une sorte de fédération de tous les groupes féministes français et fait, à son tour, partie d'une fédération internationale ». Ces dames proposent à Alexandra de participer au congrès de Rome qui se tiendra au printemps suivant. En même temps elle renoue avec ses anciennes connaissances de *La Fronde*, accepte invitations et réunions, tout en restant fidèle aux « 5 heures de Rachilde du *Mercure* ». Mais la vie mondaine lui paraît bien futile. Elle rentre à Tunis à la mi-novembre.

Son mauvais moral ne l'empêche heureusement pas de travailler puisqu'elle publie plusieurs articles en 1907 et 1908. Deux sont consacrés à la civilisation japonaise : « Les divins ancêtres des Mikados », « Notes sur la philosophie japonaise ». Le sionisme, qui ne la laisse pas indifférente, est abordé dans : « Les colonies sionistes en Palestine ». Et si le bouddhisme reste son sujet privilégié : « Quelques écrivains bouddhistes contemporains », les problèmes de société ne sont pas oubliés : « L'instruction des indigènes en Tunisie », « La libération de la Femme des charges de la Maternité ».

En avril 1908, Alexandra part à Rome où elle participe au congrès des femmes italiennes. La voyageuse, heureuse de ce nouveau déplacement, est invitée en tant que journaliste mais aussi en tant que militante. Elle présente un texte que nous allons détailler. Les réceptions abondent ; ces dames sont même reçues chez la reine Marguerite, puis au Vatican où le pape Pie X leur accorde une audience.

La communication écrite d'Alexandra fait trente-huit pages. Elle sera éditée l'année suivante sous le titre *Féminisme rationnel* (éd. de La Société Nouvelle, Paris, Mons). Son originalité est d'aborder la question de la place des femmes dans la société… sous l'angle bouddhiste !

Le Bouddha Çakyamouni avait d'abord constaté l'existence de la souffrance humaine. Ensuite il avait cherché les causes de cette souffrance, puis les moyens de la vaincre afin de permettre à l'être humain d'accéder à la délivrance. C'est ce qu'il est convenu d'appeler les « quatre Vérités ». Suivant la même démarche, Alexandra annonce le plan de son exposé :

> « Restreignant, aux besoins de mon sujet, le caractère universel des “quatre Vérités” bouddhiques, je constate :

> LA SOUFFRANCE. – C’est-à-dire la souffrance qui pèse sur les femmes du fait des mœurs ou de l’organisation sociale actuelles.
> LA CAUSE DE LA SOUFFRANCE. – Les causes déterminant l’état de choses, dont souffrent les femmes.
> LA DÉLIVRANCE DE LA SOUFFRANCE. – J’envisagerai si les causes créatrices de nos maux sont susceptibles d’être détruites, atténuées ou modifiées.
> LA VOIE QUI MÈNE A LA DÉLIVRANCE DE LA SOUFFRANCE. – C’est-à-dire les moyens pratiques, propres à nous libérer de nos souffrances, dans l’ordre social. »

Première question : « *Quelle est la cause de notre souffrance ?* » En bouddhiste convaincue, Alexandra assène une vérité générale à ceux et à celles qui n’y auraient pas encore pensé : « La cause de toute souffrance, c’est l’ignorance. » Elle entre ensuite dans le vif du sujet. Dès la troisième ligne, une affirmation nous est donnée, claire, nette et sans nuances :

> « La maternité, voilà l’obstacle !
> Oh ! je le sais, la phrase est irrévérencieuse, car nos mœurs hypocrites nous ont fait considérer ce sujet comme sacré. La maternité !… Ne la célèbre-t-on pas en vers et en prose selon les modes les plus lyriques ? L’enthousiasme est peut-être excessif, car pour ma part, je ne crois pas qu’il y ait motif à glorifier, avec tant d’abondance, une fonction physiologique commune à tous les êtres femelles existant dans la nature.
> … Trop de fleurs, trop de fleurs !… Trop d’épines aussi ! »

La maternité est le problème majeur auquel se heurtent les femmes : c’est que les « charges matérielles » de l’entretien et de l’éducation des enfants reposent sur leurs épaules pendant dix ou quinze ans, voire plus encore. Car les pères n’assument pas toujours leurs responsabilités. Bien que la loi les y oblige en principe, nombreux sont ceux qui ne se préoccupent guère de subvenir aux besoins de leurs familles.

Alexandra poursuit son raisonnement à la manière de Mo-Tse, en essayant de trouver des solutions satisfaisantes à la fois pour les femmes et pour l’ensemble de la société. Notre militante se fait porte-parole de la cause féminine, tout en nuançant ses propos… car il ne faut jamais

généraliser. Et elle sait bien que les choix qu'elle a faits pour elle-même sont peu courants :

> « Nous ne pouvons nous exempter de la maternité. Le refus de satisfaire à cette fonction de notre sexe peut être extrêmement recommandable en certains cas. Mais l'abstention systématique ne conviendra jamais qu'à des exceptions individuelles. Elle est sans grand effet possible, ni, du reste, souhaitable sur la masse féminine. »

Pour Alexandra il ne s'agit pas d'entrer en guerre contre les hommes car ce serait contraire à l'ordre naturel des choses de la vie. Il importe en revanche de trouver des solutions d'aide matérielle aux mères chargées de leur progéniture. Les deux devoirs prioritaires des « États civilisés » doivent être : l'instruction et la « subsistance » des enfants, c'est-à-dire la prise en charge matérielle des plus démunis. Ce n'est pas faire preuve de bonté d'âme que d'énoncer de telles propositions, c'est dans l'« égoïste intérêt de la Société ». Car en cas de manquement à ces tâches essentielles, la société verra croître le nombre de dévoyés, de vicieux, d'inutiles et de malfaisants. Tout le monde en subira alors les conséquences. Mo-Tse a fait école…

Plus que les conquêtes d'ordre politique, ce sont les revendications sociales qui doivent rester l'absolue priorité : il est vital de les préciser et de les faire aboutir. Le droit de vote ne sert à rien si la femme reste une esclave dont le seul objectif possible est sa survie et celle des enfants qui souvent lui ont été imposés. Voilà en quelques mots la position d'Alexandra :

> « Tant que le droit à la vie n'aura pas été largement reconnu à nos enfants, toutes celles d'entre nous, qui ne possèdent point de fortune, c'est-à-dire l'immense majorité, demeureront solliciteuses en face de leurs frères et leur amour maternel les poussera, comme par le passé, à toutes les abnégations, à toutes les déchéances, jusqu'à l'annihilation la plus absolue. »

Alexandra refuse de jouer les moralisatrices : la nature étant ce qu'elle est, c'est à chacun et à chacune de trouver le *modus vivendi* permettant de vivre au mieux, selon ses propres aspirations.

> « Toute la morale consiste en ce précepte : ne pas nuire à autrui, ne pas causer de douleur…

> […] La vertu d'une femme consiste, comme celle d'un homme, en sa droiture, sa probité, sa bienfaisance. Elle est honorable par elle-même et par sa conduite vis-à-vis des autres membres du corps social. Quant aux liens, passagers ou durables, qu'elle peut nouer avec ses frères, ce sont là affaires purement privées où nul n'a le droit de s'immiscer. »

L'indépendante Alexandra reprend alors ses droits lorsqu'elle affirme :

> « L'homme tient trop de place dans la vie de la majorité des femmes… Je parle de la place qu'il occupe dans la mentalité féminine… Quelle énorme quantité de jeunes filles ne grandit pas avec, pour unique rêve, la rencontre du Prince Charmant ? Les programmes des pensionnats ne se font pas faute de répéter qu'on les élève pour être épouses. Ne vaudrait-il pas mieux les élever tout simplement pour être des femmes intelligentes et énergiques, aptes au mariage s'il se rencontre, ne restant pas, à jamais, désemparées s'il se rompt un jour et sachant s'en passer au besoin.
> Cet aboutissement à l'homme, en tout et toujours, est le plus funeste des obstacles que nous avons à surmonter…
> Apprenons à nous faire une vie propre avec un champ d'activité, des mobiles qui nous soient particuliers. Soyons nous-mêmes.
> Toute la vie est là ! »

Elle poursuit son discours sur l'absolue nécessité pour les femmes de parvenir à l'« indépendance économique », le seul moyen de sortir de cette sorte d'« incapacité sociale » qui accable toutes celles dont la survie dépend d'un homme. Tout passe par l'éducation des enfants, garçons et filles. La tâche sera longue, conclut Alexandra, car les mentalités ne changent pas en une génération… « Mais l'heureuse récompense de nos efforts peut être de voir nos fils et nos filles se rapprocher de notre idéal, mettre en pratique ce que nous n'avons fait qu'entrevoir et vivre la vie que nous n'avons pu que rêver. »

Nous avons choisi de citer de larges extraits de ce texte parce qu'il est peu connu et qu'il permet de découvrir une Alexandra capable de dépasser son individualisme forcené, de mettre son énergie au service d'une cause plus générale. Le poids des mentalités était tel au début du XXe siècle que la plupart des femmes n'étaient pas prêtes mentalement à affronter le bastion

apparemment inexpugnable de la suprématie masculine dans la société. Le combat de ces pionnières, dont Alexandra, pour obtenir d'abord le premier des droits fondamentaux, celui de l'éducation, puis celui non moins essentiel de l'accès à la vie professionnelle, fut difficile et méritoire.

Ce texte montre également les conceptions extrêmement modernes de notre héroïne : née en 1868, elle a quasiment la mentalité d'une femme d'aujourd'hui. Parce qu'elle s'est heurtée pendant de nombreuses années aux difficultés de gagner sa vie en tant que femme indépendante, elle a très bien senti que rien n'était plus prioritaire que de pouvoir accéder à l'« indépendance économique ». Elle revendique ensuite le droit moral pour chaque femme de choisir le mode de vie qui lui convient : celles qui se sentent une âme de mère au foyer sont tout aussi respectables que celles qui souhaitent mener une existence plus libre. Il importe donc de donner à toutes les garanties sociales qui leur permettront de s'épanouir dans les deux types de situations.

Alexandra a vécu assez longtemps pour constater que le combat intelligent qu'elle a mené avec ses « sœurs travailleuses » ne fut pas vain. Mais pour la philosophe bouddhiste il ne faut pas attendre tout des autres, le vrai combat est d'abord individuel et personnel. C'est celui que l'on doit livrer à soi-même et en soi-même car « ce qui crée la tyrannie, c'est le consentement passif ou actif des tyrannisés. Cela seul et rien d'autre ! ».

Revenons au séjour en Italie. Toujours avide de découvertes, la voyageuse visite ensuite les principales curiosités de Rome : la chapelle Sixtine, les catacombes, le Colisée, les jardins et le musée du Vatican, la villa Médicis… Elle fait quelques promenades dans les quartiers populaires et se rend à la modeste église vaudoise où elle rencontre la femme du pasteur. C'est sans doute lors de ce séjour à Rome qu'elle rencontra Mussolini pour la première fois.

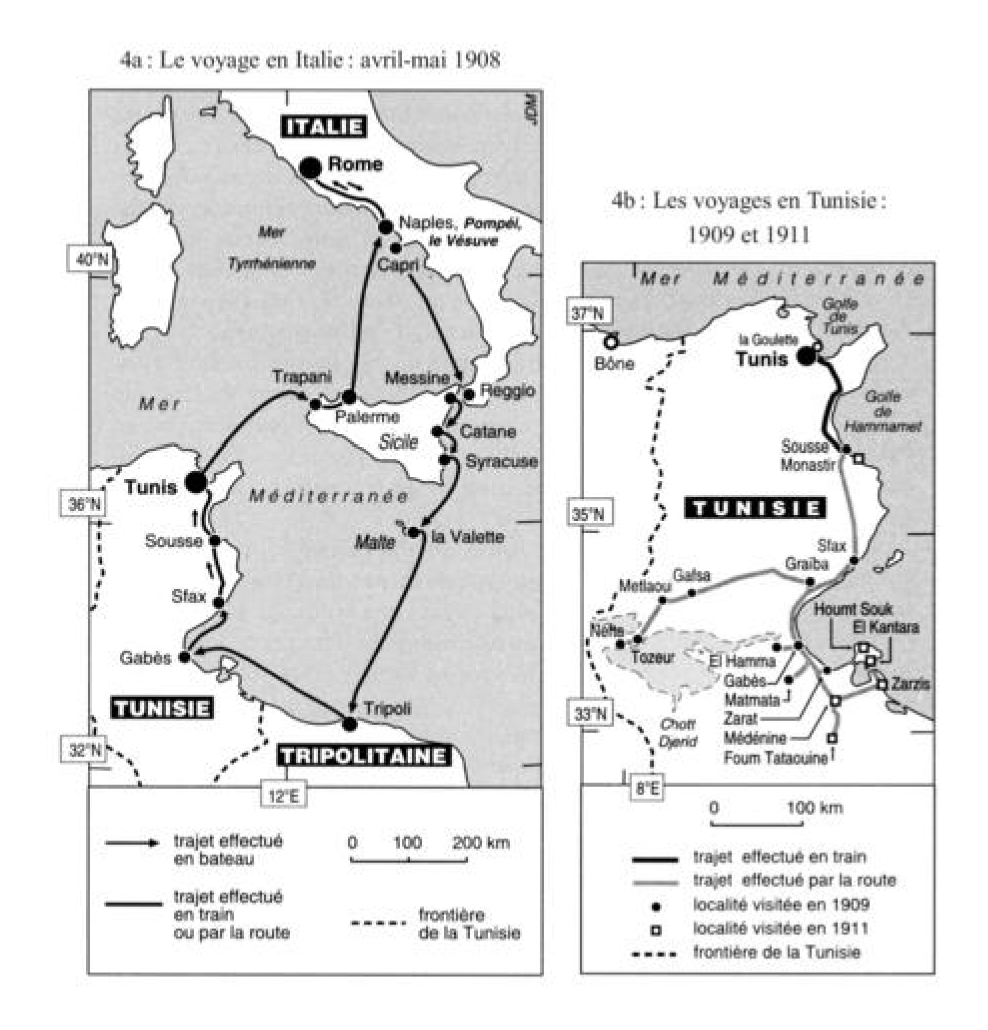
Après le congrès, il n'est pas question de rentrer directement à Tunis. Ce serait contraire à ses principes d'itinérance qui consistent en général à choisir les parcours les plus longs pour se rendre d'un lieu à un autre ! Naples est donc la prochaine étape, avec Pompéi et le Vésuve. Puis ce sera Capri, avant l'embarquement pour Messine (voir la planche 4, carte 4a). Cabotage le long de la côte orientale de la Sicile avant d'accoster à l'île de Malte. Visite de l'île en voiture dans le cadre d'une « excursion Cook ». Elle est déçue : « Impression défavorable. L'île est sans arbre, d'une uniforme couleur soufre pâle très déplaisante », écrit-elle.

Nouvelle traversée maritime avant de débarquer à Tripoli, sur la « côte barbaresque », selon l'expression usuelle. Alexandra s'offre donc une véritable croisière, style de voyage particulièrement prisé à l'époque, surtout en Méditerranée. Le soleil, les paysages merveilleux, l'exotisme, les richesses archéologiques, la diversité des étapes, la proximité des escales… tout se conjugue pour attirer l'amateur de découvertes, le curieux à l'affût d'un dépaysement tranquille. Les compagnies de navigation sont bien équipées en paquebots, les programmes parfaitement rodés. Le tourisme de croisière se développe, réservé à cette élite qui aime le confort, les grands hôtels, la vie mondaine. Pour le moment Mme David-Néel ne dédaigne pas ce genre de déplacement – elle voyagera plus tard dans des conditions ô combien plus précaires.

La Tripolitaine (Libye actuelle) fait alors partie de l'Empire turc. C'est un pays mal connu car la violence des musulmans y empêche les explorations. La capitale, Tripoli, moins dangereuse, possède un consulat italien et un consulat français. Elle compte 50000 habitants, dont très peu d'Européens, et doit sa prospérité au commerce de l'alfa ainsi qu'au passage des caravanes migrant vers le centre de l'Afrique. Alexandra n'y séjourne qu'une journée. Elle visite l'oasis en voiture, parcourt quelques rues à pied, va saluer le consul de France, et trouve la ville « en tout point semblable à Tunis ». Son opinion a de quoi surprendre car elle ne coïncide pas avec celle des autres voyageurs. Pour eux, Tripoli est l'exemple même de la ville orientale, intacte, c'est-à-dire sans ce côté bâtard qui dénature les villes partiellement européanisées de l'Algérie et de la Tunisie.

La voyageuse regagne ensuite la Tunisie en faisant escale dans les deux grandes oasis du sud : Gabès d'abord qu'elle admire beaucoup, et Sfax où elle arrive fatiguée. Un vent de sable l'empêche de circuler comme elle le souhaiterait. C'est la fin de la croisière. Alexandra remonte en voiture vers Sousse où elle rencontre Mouchy, lui aussi en déplacement. De Sousse elle prend le train pour Tunis.

Planche 4 – LES VOYAGES EN ITALIE (1908)
ET EN TUNISIE (1909 et 1911)



Nouveau voyage en été 1908, avec Philippe cette fois. Le circuit commence par une cure de deux semaines à Vichy, du 20 août au 8 septembre. Le couple part ensuite pour le port normand de Granville. Après la visite du Mont-Saint-Michel, « par une pluie torrentielle », note Alexandra, ils embarquent à destination de Jersey, berceau de la famille Néel. Philippe et son épouse rendent visite à des cousins qui habitent près de Saint-Hélier, la principale localité de Jersey. Ils quittent l'île le 18 septembre, visitent Carteret et La Haye du Puits, en Cotentin, avant de reprendre le train pour Paris.

Philippe regagne Tunis. Alexandra reste à Paris. Elle cherche un éditeur pour le livre d'une centaine de pages qu'elle a achevé juste avant de partir : *Les théories individualistes dans la Philosophie Chinoise – Yang-Tchou.*

Le 30 novembre Alexandra note dans son carnet : « Yang-Tchou est reçu chez Giard et Brière. »

Yang-Tchou est un philosophe de l'Antiquité, auquel Alexandra vient de consacrer un article envoyé au *Mercure de France* : « Un “Stirner” chinois ». Elle en rédigera un second en 1909, qui paraîtra dans le *Bulletin de l'Académie royale de Belgique*. Le livre quant à lui sortira en 1909. Il sera réédité en 1970 dans *En Chine*.

Yang-Tchou est considéré par les historiens des théories anarchistes comme le penseur chinois le plus proche de ce mouvement, d'où l'intérêt d'Alexandra pour le personnage. Reprenant la même méthode de travail que pour son ouvrage précédent, l'orientaliste nous indique qu'elle s'est appuyée sur les traductions des sinologues James Legge, Ernst Faber et surtout sur les travaux du « Docteur Fork », sans toutefois donner les références précises des ouvrages. En dehors du cercle étroit des spécialistes, Yang-Tchou était peu connu en Europe : elle va combler cette lacune. La vulgarisation qu'elle pratique est très révélatrice de ses propres intérêts intellectuels et spirituels. Alexandra compare sans arrêt Yang-Tchou et sa théorie aux philosophes et aux grands textes qui l'ont aidée à se « construire » elle-même : elle fait référence à L'Ecclésiaste, à l'Évangile de saint Matthieu, aux stoïciens, à Max Stirner, à quelques grands textes de la littérature sacrée hindoue (en particulier à la *Bhagavad Gîtâ)*, et bien sûr aux autres philosophes chinois comme Mo-Tse, Meng-Tse, Chuang-Tse, Lao-Tse (le *Tao-te-king*), Kong-Tse (Confucius)…

« Esprit indépendant », Yang-Tchou fait preuve d'un « nihilisme sans amertume » qui le conduit à penser que la vie et la mort n'ont pas plus d'importance l'une que l'autre. Le but vers lequel il faut tendre est la recherche d'un bonheur personnel en accord avec nos penchants naturels. Tout le reste n'est que vanité et illusion. La recherche des louanges et de la gloire ne se justifient pas plus que le goût du sacrifice, de la vertu ou de l'ascétisme poussé à outrance. Le bonheur est en nous-même, il ne tient qu'à nous de le découvrir : pour cela faisons confiance à la « loi intime de notre organisme », celle qui découle de la « loi générale de l'univers ». Yang-Tchou apparaît comme l'antithèse de Mo-Tse. Alexandra devait jubiler en transcrivant des idées aussi conformes aux siennes : « Ne cède rien de toi-même à autrui, conserve-toi tout entier à toi-même, nous dit-il. »

Alexandra ne publiera rien d'autre sur la philosophie chinoise. L'on peut s'étonner qu'elle n'ait pas porté son attention sur les penseurs qui

introduisirent le bouddhisme en Chine et sur ceux qui contribuèrent à lui donner son aspect particulier connu sous le nom de « Ch’an », l’équivalent chinois du « Zen ». Boddhidarma, le grand promoteur du Ch’an, arrivé en Chine aux alentours de l’année 500, devait intéresser notre orientaliste. Elle l’évoquera beaucoup plus tard, dans *Initiations lamaïques*, ouvrage publié en 1927 mais sans s’attarder sur le personnage. Pour le moment elle n’a sans doute pas le temps d’approfondir la question… car les sujets qui la mobilisent sont nombreux.

Février 1909 : Alexandra est encore à Paris, mais on ignore si elle y a passé l’hiver. Elle prolonge son séjour jusqu’à la fin du mois de mars, partageant son temps entre le féminisme, la franc-maçonnerie, la vie mondaine et ses recherches.

Sa participation à différentes séances du « Conseil national » est notée dans son agenda. Il s’agit bien sûr du Conseil national des femmes françaises (CNFF) qui existe depuis 1901. Elle fréquente ainsi des féministes célèbres comme Mme Avril de Sainte-Croix, Nelly Roussel, Maria Verone… Mme Avril de Sainte-Croix sera élue quelques années plus tard « déléguée permanente de toutes les associations féminines non gouvernementales dans le monde », à la Société des Nations. Nelly Roussel fut l’une de celles qui se battirent pour introduire la contraception et faire admettre la distinction entre sexualité et procréation : c’est elle qui préconisa la « grève des ventres » lors de la journée des mères de familles nombreuses en 1920.

En tant que membre du Droit humain, Alexandra assiste à diverses tenues de loges ; elle y anime aussi des causeries. Son temps libre est consacré aux réceptions mondaines et aux spectacles. De sa vie d’artiste, Alexandra a gardé le goût du théâtre, en plein renouveau au début de ce siècle. Elle reste fidèle aux 5 heures de Rachilde, rend visite à « Mme Reclus » (laquelle ?) et court de réunions en discussions, d’allocutions en conférences, de salons en dîners… Toute cette « agitation de fourmis » lui permet surtout de se faire connaître et d’imposer son personnage. Alexandra se montre un peu partout. Mais elle ne perd pas de vue l’ouvrage qu’elle a mis en chantier et qui lui tient particulièrement à cœur : une présentation synthétique du bouddhisme. Le 27 mars 1909 elle se décide à quitter Paris. Trois jours après elle arrive à Tunis… pour repartir la semaine suivante !

Une équipe de botanistes allemands est de passage à Tunis. Ils doivent se rendre dans le sud du pays pour y répertorier la maigre flore du désert et

celle plus abondante des oasis. L’occasion est trop belle. Alexandra connaît certes Sfax et Gabès, où elle avait accosté en revenant d’Italie. Mais l’intérieur du pays serait passionnant à découvrir, d’autant plus qu’elle a déjà circulé dans le nord du Sahara et elle pourrait ainsi comparer ses impressions. L’insatiable voyageuse se rend donc auprès des scientifiques, et elle insiste tant qu’ils finissent par l’admettre dans leur caravane.

C’est ainsi qu’elle se rend dans les monts du Matmata et sur les bords du Chott Djerid (voir la carte 4b). De sa vie Alexandra ne laissera jamais passer une occasion de voyage.

Les choses ne traînent pas : départ de Tunis le 6 avril à 7 heures du matin. Le trajet s’effectue en train jusqu’à Sousse, puis en voiture. Les pistes deviennent parfois difficiles lorsque le temps se gâte. C’est ainsi que l’équipe découvre les maisons troglodytes de Matmata sous la pluie. Le parcours ne manque ni d’imprévus ni de difficultés ; il s’avère même plus insolite que celui de Figuig qui s’était déroulé en train quasiment d’un bout à l’autre.

> « 13 avril 1909 – “Départ de Gafsa à 4h du matin pour Metlaoui et Tozeur. Déjeuner au bordj Gouiffa – Beaucoup marché à pied à cause de l’insuffisance des mulets à traîner notre voiture – Environ 15 km au moins, surtout le soir…”
> 18 avril 1909 – “Départ de Tozeur à 4h du matin – Repos et déjeuner au bordj Gouiffa – Arrivée à Metlaoui à 4h de l’après-midi – Marché environ 15 km à pied pour éviter insolation dans voiture.” »
> Carnet, 8 avril 1909.

Mais ces petites péripéties n’entament en rien le plaisir qu’elle ressent à découvrir de nouvelles régions. Elle gardera un magnifique souvenir du coucher du soleil sur la saline du Chott Djerid. Quant à la violente tempête de sable qui s’était levée le soir sur Nefta, ce fut un « spectacle étonnant, de la terrasse dominant l’oasis ». L’expédition aura duré une quinzaine de jours.

De retour à Tunis, la voyageuse se remet à la rédaction du *Bouddhisme* et écrit quelques notes pour des journaux locaux. Elle passe la fin de l’été en France : court séjour dans les Vosges (Remiremont, Luxeuil…) puis cure à Vichy comme l’année précédente. Philippe ne semble pas l’avoir accompagnée, du moins n’en dit-elle rien.

Mercredi 13 octobre 1909 : « F. Ferrer est fusillé à Montjuich à 9h », peut-on lire dans l'agenda d'Alexandra. C'est dire qu'elle attache de l'importance à l'événement. Rien d'étonnant à cela : Francisco Ferrer Guardia était un libre-penseur et le chef de file des anarchistes espagnols. Rendu responsable des émeutes qui avaient eu lieu à Barcelone en juillet, il avait été condamné à mort. Cet ami d'Élisée Reclus avait fait traduire en espagnol *L'Homme et la Terre*, œuvre majeure du géographe. Alexandra connaissait bien Francisco Ferrer, comme nous l'a confirmé Marie-Madeleine Peyronnet.

1910 est une année charnière pour Alexandra car c'est à ce moment-là qu'elle donne définitivement la priorité à l'orientalisme. Le féminisme la motive encore, bien sûr, mais elle a écrit elle-même que le premier combat devait se mener à l'échelon individuel. Or sur le plan de l'émancipation personnelle, elle fait partie des privilégiées : Philippe la laisse parfaitement libre de mener sa vie comme bon lui semble. Par ailleurs les objectifs politiques ne l'intéressent pas particulièrement : son individualisme obstiné ne la pousse guère à se battre sur ce terrain. Âgée de 42 ans, elle comprend qu'il n'est plus souhaitable de se disperser autant. Ce n'est pas en conversant dans les salons, en mobilisant son énergie pour les luttes féministes, en multipliant les articles ici ou là sur des sujets divers, en persistant dans la littérature générale, qu'elle sera prise au sérieux par les spécialistes. Il est temps de s'en tenir à l'orientalisme, un domaine immense, car là est sa vocation.

Le moment est venu de programmer ce « lointain voyage » que Philippe lui avait proposé en 1906. Il semble qu'elle ait obtenu quelques subsides du ministère de l'Instruction publique. Dans l'introduction du *Voyage d'une Parisienne à Lhassa*, elle fait allusion à une « mission » allouée en 1910 pour ses recherches en Inde. L'agenda de 1910 montre qu'elle commence à prendre ses dispositions dès le mois de janvier car un tel déplacement ne s'improvise pas : il ne s'agit pas d'un voyage d'agrément. Avant de fixer la date de son départ, il lui faut prendre des contacts, se faire connaître auprès des spécialistes asiatiques en leur envoyant tirés-à-part et exemplaires de ses travaux, s'informer des possibilités de séjour dans tel ou tel centre intéressant… Et puis son *Bouddhisme* n'est pas terminé, et elle compte beaucoup sur ce livre.

Ses premiers contacts se font en direction du Japon : elle écrit à d'éminents spécialistes de Tokyo et de Kyoto, dont le professeur Suzuki

qu'elle connaît déjà. Quelques années plus tôt, à Paris, elle a fait la connaissance de la comtesse Otani, sœur de l'impératrice du Japon, et dont l'époux est abbé d'un important temple bouddhique, le Nishi Honganji (*Le Bouddhisme du Bouddha*) : voilà une retombée positive de quelques dîners mondains… On ne peut rêver meilleure recommandation.

Ceylan est l'un des pôles essentiels du monde bouddhiste : Alexandra correspond déjà avec Dharmapala qui lui inspire le plus grand respect. Elle contacte en outre le recteur du Collège cinghalais de Galle. Et elle écrit à Nyanatiloka, spécialiste du pâli[1], qui séjourne pour le moment en Suisse, à Lugano. C'est un bouddhiste d'origine allemande : formé à Rangoon en Birmanie, il a fondé un monastère à Ceylan, près de Dodanduwa. Peu de temps après, Nyanatiloka rendra visite à Alexandra : il passera une quinzaine de jours à Tunis en mai 1910.

Le 27 juin, Alexandra termine *Le Bouddhisme du Bouddha et le modernisme bouddhiste* (voir bibliographie). Réédité régulièrement depuis 1911[2], c'est l'un de ses livres majeurs. Dans la lignée des deux précédents, cet ouvrage a aussi pour objectif la vulgarisation, mais le sujet en est beaucoup plus ambitieux. La connaissance du bouddhisme était réservée à une élite d'intellectuels spécialisés évoluant en milieu pour le moins fermé. Alexandra souhaite faire découvrir à un public plus large toute la puissance de cette philosophie qui écarte l'homme des « sentimentalités mièvres des religions amollissantes, lui répétant la vérité qu'il pressent – mais à laquelle il n'ose encore adhérer pratiquement – que le Salut spirituel, moral, social, est œuvre personnelle, qu'il n'est point de sauveurs, en aucun domaine, que l'homme est seul en face de la douleur et que, par ses seules forces, il doit et il peut la vaincre ». L'auteur n'accepte pas que la connaissance des autres civilisations se réduise en France à l'étude de l'Antiquité grecque. Il est temps aussi de montrer que le bouddhisme n'est pas cette religion figée dans le passé que présentent trop souvent les spécialistes de notre pays. C'est le second objectif du livre.

L'orientalisme connaît une vogue certaine en Occident par le biais des empires coloniaux et des expositions universelles. Alexandra choisit de meubler ce hiatus existant dans la documentation entre les ouvrages trop spécialisés, donc inaccessibles, et les brochures parfois délirantes de quelques illuminés. Elle va « donner une vue d'ensemble, à la fois claire et simple », sérieuse, juste et concise de la doctrine du Bouddha… sans omettre d'y glisser quelques commentaires personnels. Faut-il ajouter

qu’elle y réussit avec brio ? Les multiples rééditions de son livre suffisent à le montrer.

On ne s’étonne plus de la symbiose, pourrait-on dire, entre Alexandra et le bouddhisme : aucune philosophie ne peut mieux convenir à celle qui, adolescente, avait choisi les stoïciens comme modèles ! Alexandra voit dans le bouddhisme l’« une des plus hautes manifestations de la pensée humaine ». Elle sait qu’elle a un rôle à y jouer.

Après avoir rappelé les grandes étapes de la vie du Bouddha, l’auteur expose le contenu des « quatre Vérités », puis montre comment accéder à la Délivrance grâce à la méditation qui en est le moyen. Le principe de la causalité, c’est-à-dire l’enchaînement des causes et des effets (Karma et Vipâka), l’un des piliers de la philosophie hindoue, fait l’objet d’un chapitre, de même que le Nirvana, notion trop souvent galvaudée et mal comprise par les Occidentaux. Le Nirvana correspond à l’« état d’Arahat », « c’est-à-dire le plus haut degré de la sainteté-sagesse. Il s’agit donc d’un état mental réalisé sur cette terre, par un être vivant (l’Arahat) et non d’un Paradis pouvant être atteint seulement après la mort ». Le « Shangha », la communauté bouddhiste, est le thème du chapitre suivant. Alexandra termine en évoquant « deux problèmes contemporains dans le Bouddhisme moderniste » : la place des femmes dans le bouddhisme, et ce que l’auteur appelle la « question sociale ». Ces sujets retiennent particulièrement l’attention des « Modernistes » dans une Inde en pleine mutation économique. Quelle sera la position des penseurs contemporains dans une société moderne de plus en plus marquée par la « transformation de l’homme en outil vivant » ? Alexandra pose brièvement la question du bouddhisme en face de la misère sociale liée à l’industrialisation croissante.

Elle conclut sur cette phrase prononcée par Sigala devant le Maître : « Je mets ma confiance en toi, Seigneur, dans la Loi et dans la Communauté, reçois-moi comme ton disciple à partir de ce jour jusqu’à la fin de ma vie. »

27 août 1910 : Alexandra quitte Tunis pour l’Angleterre via la Belgique. Son rêve de jeunesse se réalise : elle devient « missionnaire »… mais ce n’est pas la parole du Christ qu’elle a choisi de diffuser, c’est celle du Bouddha. Ce nouveau voyage appartient à la mission qu’elle s’est fixée.

Première étape : Bruxelles. La militante participe au congrès de la Libre Pensée où elle représente Dharmapala. Alexandra devient l’un des porte-parole des Modernistes bouddhistes.

Puis elle part pour Londres où elle donne des conférences à la Société bouddhiste. Même chose à Edimbourg. Ce séjour en Grande-Bretagne lui permet de nouer des contacts fructueux : ainsi les rencontres avec Mrs Rhys-Davids, orientaliste, et avec Mrs Mabel Bode, professeur de pâli à l'Université de Londres[3], sont du plus haut intérêt pour son futur voyage. Car ces dames, très introduites dans les milieux indiens ou indianistes, pourront la recommander ou lui fournir quelques adresses.

Loin de se laisser éblouir, Alexandra conserve son esprit caustique :

> « Les gens qui "s'intéressent" à l'orientalisme sont bien insupportables. Ils vous posent des questions ahurissantes, manquent des notions les plus élémentaires et se croient, souvent, très renseignés. C'est amusant de voir ce qui gravite de cancres autour des quelques savants qui ont fondé la Société bouddhiste d'Angleterre. »
>
> Lettre du 11 septembre 1910, Charlton (Kent).

Alexandra revient à Bruxelles début novembre pour donner un cycle de conférences à l'Université nouvelle où Élisée Reclus avait enseigné la géographie comparée. Puis elle s'installe à Paris pour trois mois, reprenant des activités qui nous sont maintenant familières : conférences, causeries, dîners, tenues de loges, visites à « Mme Reclus », etc. Son agenda nous apprend qu'elle rencontre à plusieurs reprises les savants orientalistes Sylvain Lévi et Édouard Chavannes. Parmi les lieux de conférences figure la Société de Géographie. D'autre part elle fréquente un couple peu banal : les Richard. Mme Richard, Mira Alfassa devient même une amie[4]. Or cette dame est appelée à connaître un destin exceptionnel : elle deviendra la « Mère » de l'ashram de Sri Aurobindo à Pondichéry. Alexandra évoque son personnage dans *L'Inde où j'ai vécu.* Après une dernière conférence donnée à la Sorbonne le 4 mars 1911, elle regagne Tunis.

Quinze jours plus tard, elle part une nouvelle fois pour le sud tunisien en accompagnant des amis, semble-t-il : Gabès, Sfax, Médénine, Foum Tatahouine, Djerba… (voir la carte 4b). Elle n'était pas encore allée aussi loin vers le sud.

Le 27 mai, elle reçoit les premiers exemplaires de son livre *Le Modernisme bouddhiste et le bouddhisme du Bouddha*. Le 7 juin, elle écrit à l'agence Cook et aux Messageries maritimes.

Le 9 août 1911, notre héroïne quitte Tunis pour ce « lointain voyage » dont elle ignore encore la durée. Elle a 43 ans, Philippe 50 ans. Ils ne se reverront que quatorze ans plus tard ! Une nouvelle vie commence pour Alexandra : celle qu'elle attend depuis si longtemps.

---

1 Le pâli est la langue sacrée du bouddhisme du sud (Inde méridionale, Ceylan), le sanscrit est celle de l'hindouisme.

2 Sous le titre *Le Bouddhisme du Bouddha et le modernisme bouddhiste*.

3 Lettre du 11 septembre 1910.

4 Alexandra rappellera cette ancienne amitié dans une lettre qu'elle enverra à Mrs Lloyd le 20 mars 1951 (Archives de la Fondation A. David-Néel).

DEUXIÈME PARTIE

LES MILLE ET UN CHEMINS DE LHASSA : LE VOYAGE DE 1911 À 1925

Introduction

Les problèmes posés par la cartographie détaillée des itinéraires d'Alexandra David-Néel

À partir de ce chapitre, nous allons suivre Alexandra dans tous ses déplacements en Asie, à la fois par le texte et par les cartes qui l'accompagnent. Une carte générale présente d'abord l'ensemble de son périple (carte 5 : Le voyage de 1911-1925), puis une série de cartes détaillées retrace les différentes sections de son parcours. Toutes les étapes signalées par l'orientaliste dans ses livres, dans ses carnets, dans sa correspondance ou dans des documents inédits, sont localisées. Le principe sera le même pour le voyage suivant, celui de 1937-1946. Grâce à cette reconstitution cartographique, le lecteur dispose pour la première fois d'un atlas complet des voyages d'Alexandra David-Néel.

Certains récits d'Alexandra ont été publiés, dès la première édition avec un vague croquis de localisation. La maquette en fut sans doute fournie par l'auteur, et les tracés repris par des dessinateurs. Ainsi, *Au pays des brigands gentilshommes* (1933) s'ouvre sur une carte accompagnée d'une note de l'exploratrice :

> « La carte ci-contre ne constitue pas un document géographique visant à combler les lacunes et à rectifier les erreurs qui existent sur les cartes des régions peu connues que j'ai parcourues. J'ai simplement indiqué ici les itinéraires de certains de mes voyages afin de permettre à mes lecteurs de situer les endroits mentionnés dans mes livres.
> Les altitudes sont indiquées approximativement, généralement en chiffres ronds, d'après des renseignements obtenus sur les lieux ou ceux donnés par les cartes considérées comme les plus exactes. »

Ce document, en noir et blanc, présente d'une manière extrêmement schématique certains parcours d'Alexandra en Chine du nord et au Tibet. Mais il est impossible au lecteur d'aujourd'hui de retrouver les lieux cités

par l’auteur car les noms indiqués ne figurent plus sur les cartes et atlas actuels : toute la toponymie a été modifiée depuis l’édition de cet ouvrage. Les Chinois ont remplacé les noms tibétains par des toponymes chinois. Notre recherche a donc aussi consisté à retrouver l’équivalence entre les noms anciens et les noms actuels.

Un autre exemple de carte est donné dans *Voyage d’une Parisienne à Lhassa* (1927), ouvrage qui a rendu Alexandra David-Néel célèbre dans le monde entier. Nous verrons plus loin que le croquis présenté au début de ce livre se révèle en partie faux, car dressé d’après des cartes géographiques du début du siècle, lesquelles étaient localement imprécises, voire inexactes. On pourrait encore citer la carte qui figure dans *Sous des nuées d’orage* (1940) ainsi que d’autres du même style.

Tous ces croquis ont le mérite d’exister. Trop peu nombreux, trop sommaires, trop partiels, ils ne permettent en aucun cas d’avoir une vision à la fois globale et détaillée de l’ensemble des voyages de l’orientaliste. Nous avons souhaité combler cette lacune fort gênante pour les lecteurs pointilleux, admirateurs, géographes, voyageurs… ou aventuriers qui souhaiteraient marcher sur les traces d’Alexandra.

Le problème s’est révélé particulièrement ardu pour les toponymes des régions chinoises et tibétaines traversées par Alexandra, non seulement parce que les noms qu’elle cite ont disparu des cartes actuelles, mais aussi parce que les bourgades portaient, localement, à la fois un nom chinois et un nom tibétain, voire mongol, et que l’on rencontre quasiment autant de transcriptions différentes que de cartes et d’auteurs. Alexandra elle-même n’utilise pas toujours la même orthographe d’une page à l’autre. Cette complexité perdure largement aujourd’hui avec des graphies qui varient souvent d’un document à l’autre, ces variantes toponymiques laissant parfois perplexes même les spécialistes[1].

Pour la Chine, le travail de repérage fut très long car le pays est immense et les documents nombreux et épars. Les problèmes restèrent mineurs parce que les cartes anglaises et françaises établies au début du siècle étaient souvent de bonne qualité, et les documents accessibles dans les bibliothèques sont relativement abondants. La Chine n’était pas un territoire inconnu, et son ouverture obligée aux puissances coloniales européennes avait permis de multiplier les études et les travaux la concernant.

Le problème le plus difficile s’est posé avec le Tibet, encore très mal connu au début du XXe siècle, et où il n’existait pas de tradition

cartographique scientifique, ni d'orthographe officielle pour la transcription des toponymes. Interdit aux étrangers, le pays vivait à l'écart du monde en maintenant une civilisation originale qui n'avait guère changé depuis le Moyen Age. Ce n'était évidemment pas une question d'incapacité mentale ou d'ignorance. La population tibétaine a toujours compté de grands savants parmi les lamas de haut rang : mais ces derniers exerçaient leurs compétences dans des domaines comme la médecine, l'astrologie, la littérature, la religion… Les autres secteurs ne les intéressaient pas ou guère. Quant aux pasteurs nomades, ils n'ont jamais eu besoin de cartes pour se repérer.

Les anciens toponymes tibétains ont été systématiquement exclus des cartes actuelles dressées par les Chinois. Considérant le Tibet comme l'une de leurs provinces, ils occultent le plus possible les éléments culturels qui tendent à rappeler l'identité tibétaine : la toponymie est de ceux-là. Avec sa nomenclature, la carte géographique est une donnée de culture très puissante par l'image d'un territoire qu'elle présente aux lecteurs : limites des régions, choix et hiérarchie des noms figurant sur le document.

La recherche de croquis d'explorateurs et de voyageurs ayant circulé dans les mêmes secteurs qu'Alexandra, même après ses passages, la comparaison minutieuse des uns avec les autres, la consultation des cartes de plus en plus précises établies par le Survey of India au fur et à mesure qu'avançaient les relevés des fameux pandits indiens, la confrontation enfin de tous ces documents avec les cartes américaines, disponibles aujourd'hui, détaillées mais quasi muettes, nous ont permis de retrouver et de dessiner l'itinéraire décrit par l'exploratrice dans *Voyage d'une Parisienne à Lhassa.*

Carte 5 : LE VOYAGE DE 1911-1925

Il est par ailleurs frappant de constater l’impressionnante pérennité de nombreux chemins et sentiers empruntés au cours des temps par les populations voyageuses, nomades, commerçantes ou pèlerines. Au Sikkim, où Alexandra séjourna longuement, les routes ont été multipliées depuis le début du siècle, surtout depuis l’intégration du pays à la République indienne et l’ouverture mesurée du petit État au tourisme. On retrouve pourtant les anciens chemins sur les vieilles cartes anglaises. Ces dernières étant nombreuses et de bonne qualité, le repérage des villages fut aisé.

Au Tibet, les Chinois ont aussi construit de nouvelles routes et même une voie ferrée ! Mais en dehors de ces axes récents obéissant à des objectifs stratégiques, on peut repérer les chemins traditionnels sur la plupart des anciens documents. Les chemins les plus faciles à localiser sont ceux qui

suivent les fonds de vallées. Dans ce cas, les points de traversée des fleuves deviennent des éléments de repérage essentiels – nous aurons l'occasion d'évoquer le franchissement pittoresque de ces obstacles naturels qui causèrent souvent bien des soucis à notre voyageuse. À l'exception de villages-casernes et autres espaces militarisés développés pour des raisons stratégiques, on remarque aussi l'étonnante stabilité dans le temps de la localisation des villes et des villages, dès lors qu'ils se trouvaient bâtis dans des sites géographiques caractéristiques : confluences ou ponts, descentes de cols, bords de lacs, sorties de défilés montagneux, lieux de pèlerinages… Les toponymes ont pu changer, mais l'occupation humaine persiste.

---

1 Voir l'article d'A. Chayet, 1997 : « Pays réel et pays sacré, réflexions sur les toponymes tibétains ». (Voir bibliographie)

De Tunis à Ceylan, l'arrivée en Asie, 9 août-16 novembre 1911

9 août 1911

Alexandra embarque à 22 heures sur la *Ville de Naples* ancrée en rade de Tunis (quai de Bizerte). Elle songe à son premier voyage en Inde. Tout est tellement différent aujourd'hui ! Philippe attend sur le quai : il restera jusqu'au départ du bateau. Les deux époux savent que cette nouvelle séparation sera plus longue que les autres : elle est envisagée pour près de deux ans.

La jeune fille inconnue partant à la découverte d'un autre monde n'est plus qu'un souvenir. Vingt ans ont passé, vingt ans de luttes, de travail opiniâtre, vingt ans d'espoirs et de découragements, vingt ans pour en arriver là. Ce soir c'est Mme Alexandra David, orientaliste estimée, qui part en mission pour renouveler son « stock de connaissances ». Une subvention de 1000 francs lui a été accordée par le ministère de l'Instruction publique[1]. On l'attend à Colombo.

Mais le combat n'est pas terminé : il va maintenant falloir s'imposer et durer. Elle a compris que les spécialistes, les Français plus que les Anglais d'ailleurs, la considèrent davantage comme une originale que comme une collègue. Pour eux le bouddhisme est une discipline de type universitaire, relevant des sciences humaines ; pour elle c'est une foi et une raison de vivre. Si les spécialistes peuvent travailler avec passion, leur approche reste extérieure, intellectuelle, abstraite, souvent livresque. Sa démarche à elle est de type « religieux », elle s'engage de toute son « âme » (terme incongru pour parler d'une bouddhiste) dans une philosophie qu'elle veut connaître de l'intérieur, et faire connaître en dehors du cercle restreint des érudits. Sylvain Lévi, qui a de l'estime pour son ancienne élève, l'exprimera d'une excellente manière dans une lettre qu'il lui adressera quelques années plus tard :

> « Vous me demandez : Qu’est-ce que le Bouddhisme ? Je n’en sais rien. Si vous me demandiez : Qu’était le Bouddhisme en 150, en 300, en 620, au Cachemire, à Ceylan, à Khotan, chez les Sawashivadins, chez les Kâçyapiyas, etc.? Je tâcherais d’ébaucher une réponse, avec beaucoup de peine et beaucoup de réserves. Et après cette longue série de questions, j’ajouterais : le Bouddhisme est la somme de tous ces faits. Si nous arrivons jamais à dégager ce qu’ils ont de commun, nous atteindrons l’essence du Bouddhisme, mais en la séparant par une analyse arbitraire de toutes les réalités qui l’ont conditionnées. Au fond, le Bouddhisme dont vous parlez est un pur fait de conscience ; il faut “l’avoir senti vivre en soi”. Voilà qui est parfait de netteté, mais ce qui supprime les discussions. J’ai connu des gens qui “sentaient” ainsi “Dieu vivre en eux” ; d’autres “sentaient l’immortalité de l’âme”. Je me suis toujours incliné sans résistance devant ces affirmations ; elles échappent à mon contrôle. »
> Lettre de Sylvain Lévi, 20 juin 1920.

La nuit tombe, le bateau largue les amarres, la silhouette de Philippe s’amenuise, puis disparaît. Alexandra regagne sa cabine… où elle s’évanouit. Dès le lendemain, 10 août, dans sa première lettre écrite en mer, elle fera part à son mari de ce léger malaise.

La *Ville de Naples* accoste à Marseille le 11 août. Transbordement : c’est sur le *Mishima Maru* qu’Alexandra effectuera le long trajet maritime qui doit la mener à Ceylan. Elle y embarque deux jours plus tard. Le paquebot quitte les côtes françaises le 14 août 1911.

> « Il y a une place très honorable à prendre dans l’orientalisme français, une place plus en vue et plus intéressante que celle de nos spécialistes, confinés dans leur érudition sèche et morte. Cette place, j’ai senti qu’elle venait à moi. Si ma persévérance et mon travail étaient suffisants je n’aurais qu’à la prendre. J’ai vu – ce n’est pas des rêves – la cohue se pressant à mes conférences à Paris, l’auditoire nombreux que j’ai réuni à Bruxelles et j’ai vu, dans le salon de S. Lévi des hommes déserter le cercle où l’on dissertait savamment pour venir autour de moi entendre parler de philosophie hindoue vivante. »
> Lettre du 10 août 1911, en mer Méditerranée.

18 août 1911 : Bonifacio, le détroit de Messine, Port-Saïd

« Arrivée à Port-Saïd à 6h du matin. Beau temps. Trouve une ville où j'avais connu quelques cases en bois au milieu du sable », note Alexandra dans son carnet.

Puis c'est le canal de Suez et le golfe du même nom. La chaleur monte, bientôt accablante. Alexandra relève une température de 35 °C sur le pont, 36 °C dans la salle à manger, 34 °C à 35 °C dans sa cabine toute la nuit. Le temps se couvre en longeant le Djebel el Tyr. Les nuages et l'humidité persistent jusqu'à Périm. Le paquebot entre dans l'océan Indien le 23 août.

Le 30 août 1911

Alexandra débarque à Colombo pour la deuxième fois de sa vie. La ville s'est modernisée en vingt ans, mais a gardé la même blancheur, le même éclat. Alexandra retrouve avec plaisir la lumière, les couleurs, les parfums de sa première étape en Orient, les rangées de cocotiers, les parcs aux arbres géants, les fleurs pulpeuses… Ici la nature pénètre au cœur de la cité : hibiscus, camélias, frangipaniers, canneliers… La voyageuse se plaît dans ce port adossé à un océan de feuillages.

Mais Colombo ne présente guère d'intérêt sur le plan religieux. C'est une ville récente (XVIe siècle), un centre administratif et surtout un port de commerce et de transit. Alexandra n'a pas l'intention d'y séjourner longtemps. Après avoir rencontré ses amis de la « *Maha-Bodhi Samaj* » (nom local de la Maha-Bodhi Society), elle commence un périple qui va l'amener sur les sites renommés de ce sanctuaire bouddhique qu'est Ceylan.

9-13 septembre 1911 : Dodanduwa, au sud de l'île (voir carte 6)

À Dodanduwa, Alexandra retrouve son ami Nyanatiloka qui va lui donner des leçons de pâli pendant plusieurs jours. « Une foule de gens accourus pour me voir », note-t-elle avec satisfaction dans son carnet. Le 10 septembre, elle préside un meeting organisé par la Société bouddhiste théosophique pour l'inauguration d'un nouveau local destiné à l'école des

filles : la question de l'éducation intéresse toujours Alexandra, surtout celle des filles.

14 septembre : Galle

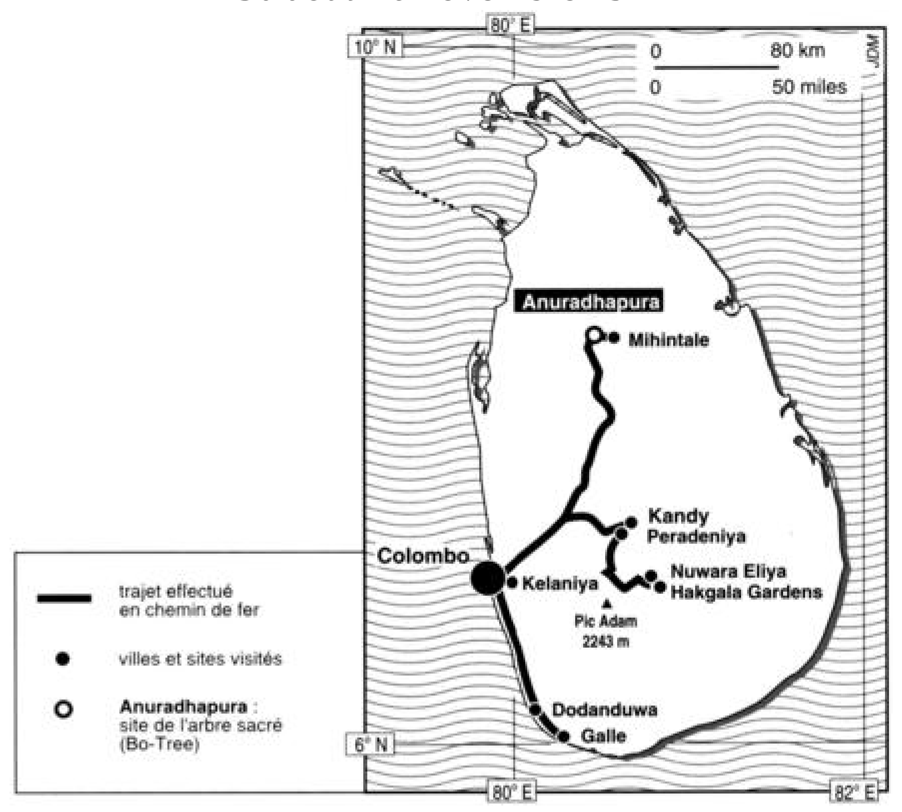
Réception et visite du temple avant le retour à Colombo. Le « *preaching hall* » est neuf et magnifique, mais la « maison des images est très mal tenue », précise-t-elle, comme si elle procédait à une inspection. Alexandra note activités et déplacements dans son agenda, sans toutefois développer ses commentaires. À cause des pluies diluviennes qui s'abattent alors sur l'île, elle hésite à plusieurs reprises à se rendre sur des sites pourtant réputés.

27 septembre : Kandy

Kandy est le centre moderne du bouddhisme cinghalais. Monastères et temples y sont légion. C'est là aussi qu'a été transférée la fameuse relique de « la Dent sacrée du Bouddha ». Alexandra n'a pas le culte des reliques, mais la simple curiosité ne l'aurait-elle pas poussée à aller y jeter un coup d'œil ? On la verrait même assez bien faire quelques offrandes… histoire de cultiver son personnage !

Elle revient à Kandy du 10 au 15 octobre, pour rayonner vers Peradeniya (baignades des éléphants sacrés), Katugastotta, Nuwara Eliya, Hakgala Gardens, autant de jardins botaniques mondialement reconnus comme des merveilles de la nature. « Tout cela est bien gentil mais je ne puis m'ôter de la tête que je suis en Suisse ou à Gérardmer », note-t-elle curieusement le 14 octobre.

Carte 6 : L’ARRIVÉE EN ASIE : CEYLAN
30 août-16 novembre 1911



7 octobre 1911 : Anuradhapura

Anuradhapura, capitale puissante entre le IVe siècle avant J.-C. et le VIIIe siècle après J.-C., fait partie des lieux vénérés par les bouddhistes. Là se trouve une relique vivante : le fameux figuier sacré, *Ficus religiosa*, vieux de 2 500 ans, et connu sous le nom de « Bo-Tree ». Il proviendrait d’une bouture de l’arbre sous lequel Çakyamouni reçut l’illumination qui fit de lui le Bouddha. C’est Sanghamita, fille de l’empereur Açoka, qui aurait apporté le surgeon vers 250 av. J.-C. La longévité de l’arbre s’explique par les soins attentifs dont il fait l’objet : lorsqu’une branche commence à dépérir, on en détache les rameaux encore vigoureux pour les replanter autour du tronc.

Alexandra va deux fois au « Bo-Tre et au Ruanweli dagoba », la première fois pour se recueillir près de l’arbre sacré, la seconde pour y observer les fidèles. Mais elle n’ajoute rien de plus. Le dagoba Ruanweli fait partie des ruines colossales d’Anuradhapura : sa hauteur dépasse celle de Saint-Pierre de Rome. Il daterait de l’époque d’Açoka (IIIe siècle av. J.-C.) et aurait été

construit pour recevoir les reliques du Bouddha. De loin, le monument ressemble à une colline verdoyante.

Du rocher sacré de Mihintale, près d'Anuradhapura, Alexandra découvre le panorama grandiose qui s'offre à tout visiteur : la nappe sombre de la forêt persistante, en place depuis des temps immémoriaux, théâtre d'une vie prodigue et sauvage que l'on devine et que l'on entend…

Le séjour d'Alexandra se termine à Colombo par un dîner au célèbre Galle Face Hotel avec le consul et quelques autres invités. Lieu typique de la vie coloniale britannique, cet hôtel renommé fut évoqué par nombre de voyageurs en escale dans la capitale. Durant ces deux mois et demi de séjour Alexandra bénéficia partout du meilleur accueil, aussi bien de la part des Britanniques que de celle des Ceylanais. Mais la voyageuse n'écrira rien sur le bouddhisme cinghalais. Et comme sa correspondance avec Philippe durant cette période a disparu, nous ne savons pas le profit qu'elle a pu tirer de son passage à Ceylan, sinon l'affirmation de sa compétence d'orientaliste auprès des détenteurs locaux de la connaissance.

---

1 Archives Nationales. Dossier F17 – 17281.

La traversée des Indes, du golfe de Manaar aux contreforts de l'Himalaya : 17 novembre 1911-27 mars 1912

Remarques liminaires

Au cours de ce « grand » voyage, Alexandra séjournera vingt-trois mois en Inde, répartis sur quatre périodes et circuits. Elle reviendra à Calcutta à la fin de son dernier grand voyage, en 1945-1946 pour neuf mois encore. Au total elle passera près de trois ans dans ce pays qui l'avait tant marquée dès les années 1890. Mais, à l'exception d'un article écrit en 1920 (voir bibliographie), il faudra attendre 1951 pour qu'elle relate une partie de ses expériences en terre indienne : c'est *L'Inde, hier – aujourd'hui – demain*, qui sera réédité sous le titre que nous connaissons : *L'Inde où j'ai vécu*. Cette année-là elle publiera aussi une traduction d'un texte de philosophie hindoue : *Astavakra Gîtâ*. Plus tard encore elle réservera quelques pages du *Sortilège du mystère* à des personnages pittoresques rencontrés là-bas.

***

17 novembre 1911 (voir carte 7)

Partie de Colombo le 16 novembre, Alexandra débarque à Tuticorin après une nuit de navigation. Comme à Port-Saïd, elle est frappée par l'évolution du paysage. Les quelques baraques qui faisaient office de port dans les années 1890 ont donné naissance à une ville.

Même évolution à Madura (Madurai) : « On a bâti, là aussi ; le Temple seul est resté le même, plus effrayant encore si possible », écrit-elle le 18 novembre. Marquée par le souvenir de sa première visite, elle retourne au sanctuaire et c'est un nouveau choc ! Après la douceur, somme toute, assez voluptueuse du bouddhisme cinghalais, la voici brutalement ramenée

au cœur de l’Inde fiévreuse et mystique. Malgré ses 43 ans, elle est encore plus impressionnée que la première fois, surtout le soir au passage de la procession des dieux, l’un de ces rituels qui remontent aux sources du brahmanisme :

> « Ah ! comment décrire cette vision, le frisson qu’elle vous fait courir par les moelles ! On est à côté de la terre, dans le monde des influences terribles et mauvaises, le domaine de l’“Autre” comme on disait au Moyen Âge. Et réellement, on le sent passer sur soi le souffle de l’“Autre”. À de longues années d’intervalle, je retrouve la même impression accrue en intensité. »
> Lettre du 18 novembre 1911, Mandapam.

17 et 18 novembre : Paumben et Rameswaram (voir carte 7)

Après une nuit passée dans la salle d’attente « de ce coin perdu » qu’est Mandapan, elle avise un batelier pour traverser le bras de mer qui sépare le continent de la petite île de Paumben et de celle de Rameswaram, où se trouve un temple remarquable. Alexandra ne le précise pas, mais Rameswaram est l’un des grands centres de pèlerinages de l’Inde méridionale. Moins connu des étrangers que celui de Madurai, le temple est un lieu de grande ferveur pour les hindous. Les Européens le visitent rarement.

C’est dans une barque assez rudimentaire qu’Alexandra, accompagné d’un boy, indispensable pour porter les bagages, franchit les récifs coralliens du détroit de Palk (voir la carte). La voyageuse ne dit pas si elle a une pensée pour le héros de l’épopée indienne du *Râmâyana* : c’est en effet le chemin exact que Râma emprunta pour pénétrer dans l’île de Lankâ où sa bien-aimée Sîtâ était retenue prisonnière. Le récit précise d’ailleurs que les récifs ont été jetés dans la mer par ses amis, les singes de Hanoumat (Hanuman) pour l’aider à franchir le détroit.

Le batelier d’Alexandra, un peu brutal, ne peut éviter un accostage tumultueux. La barque manque de chavirer, la voyageuse évite de justesse un bain de siège « indésirable », écrit-elle à Philippe. Et le débarquement a lieu à dos d’homme, comme dans les meilleurs récits d’exploration !

Puis c’est l’arrivée à Rameswaram. Munie d’une lettre d’introduction, Alexandra visite le sanctuaire en compagnie d’un brahmane mis à sa

disposition. La pluie se met à tomber avec une telle violence que les rues se transforment en rivières. Le temple ne vaut pas celui de Madoura, songe la visiteuse en achetant quelques objets de piété. Mais l'étape plutôt humide se termine d'agréable manière par un spectacle qui lui est offert à titre personnel : des petites filles brahmines exécutent pour elle une suite de danses traditionnelles. « Cela a été délicieux et très en dehors de ce que voient les touristes vulgaires. » Qu'on se le dise, Mme David-Néel n'est pas une simple touriste !

22 novembre : Trichinopoly

« L'Orient sans soleil n'est qu'un monceau d'immondices », écrit la dame dans sa lettre du 22 novembre 1911. Elle découvre l'Inde du sud-est au moment des plus fortes pluies, en fin de mousson, alors qu'elle gardait le souvenir d'un pays brûlé par les chaleurs torrides de la saison sèche. À Trichinopoly, les temples qu'elle avait visités naguère sous le soleil ont perdu toute leur luminosité, en particulier celui de Ganesha, perché sur son rocher aux trois cents marches. Déçue, la visiteuse prend le premier train pour Pondichéry.

Durant le parcours, Alexandra entame la conversation avec son voisin de compartiment, un hindou brahmane s'exprimant en anglais. Quelle n'est pas la surprise de ce dernier lorsque son interlocutrice sort de son sac un exemplaire en sanscrit de la *Bhagavad Gîtâ*, pour vérifier une citation ! Il l'invite à venir chez lui dès le lendemain pour discuter avec un ami professeur de Védas, un autre brahmane attaché justement au fameux temple de Madoura.

Alexandra a ainsi l'immense privilège d'être reçue dans une maison de brahmanes, alors que la tradition interdit à cette caste de recevoir des étrangers. La discussion s'engage et l'hindou dévoile peu à peu le secret du *chutram* du temple de Madoura, le cœur du sanctuaire, l'endroit inaccessible dissimulé derrière un voile que seule une main de brahmane peut lever ! Son interlocutrice est bouddhiste, mais peu importe : « Les bouddhistes comprennent cela de la même façon que nous », dit-il. Un frisson passe dans la petite pièce…

Ce type de rencontre sur le vif caractérise les voyages d'Alexandra. Sa qualité de bouddhiste lui permet d'être bien admise par les indigènes, civils ou religieux. Contrairement aux autres Européens, elle aura ainsi accès à

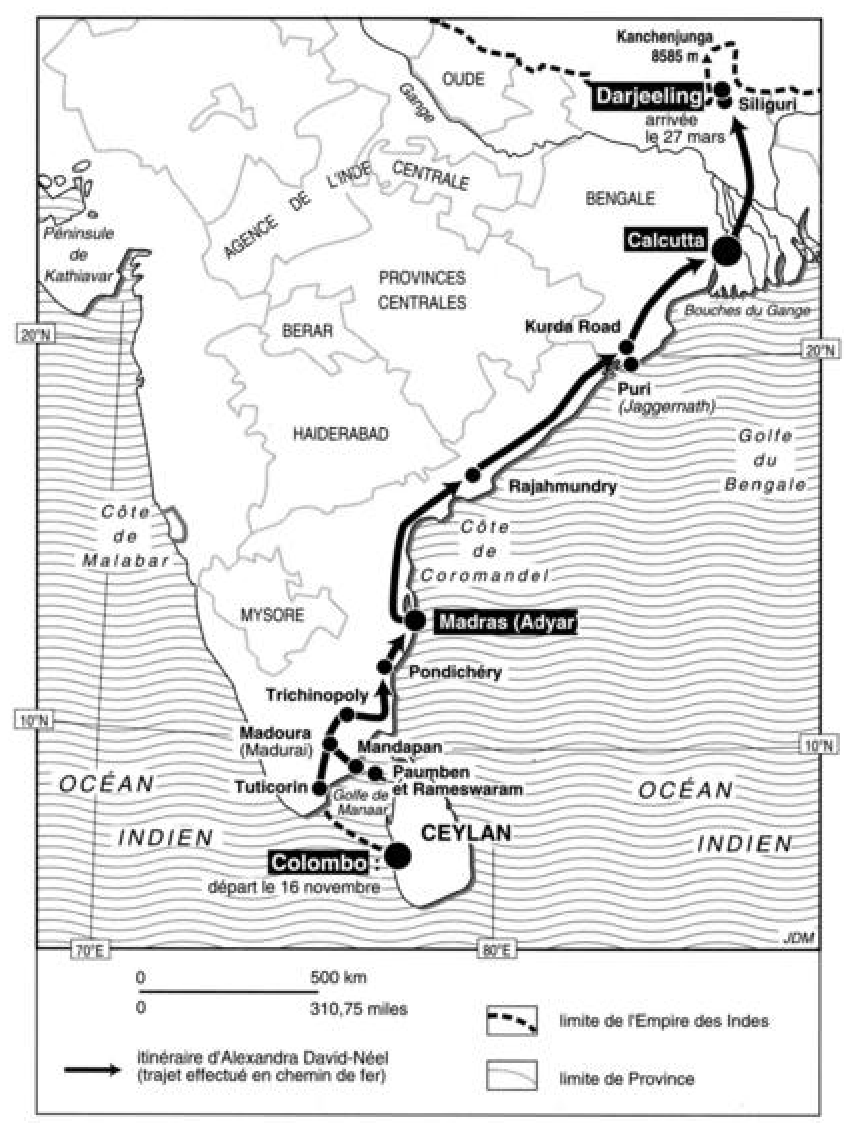
bien des lieux, des cérémonies, des fêtes normalement réservés aux Orientaux.

Pondichéry

Son étape à Pondichéry est motivée par une visite à un hindou qui lui a été chaudement recommandé par ses amis Richard. Cet homme la reçoit pendant deux heures. Alexandra trouve en lui un « interlocuteur d'une rare intelligence appartenant à cette race peu commune et qui a toute [sa] sympathie des mystiques raisonnables ». « Esprit net, rayonnement dans le regard », « magnétisme particulier », telles sont les impressions qu'Aurobindo Gosh lui a laissées.

Car c'est le futur Sri Aurobindo qui vient de lui accorder un entretien. À ce moment-là, il n'est pas encore le sage réputé dont la renommée s'étendra au monde entier : c'est surtout un ancien opposant politique. Après des études faites en Angleterre, à l'Université de Cambridge, il était revenu en Inde, animé d'un sentiment patriotique qui l'a mené en prison. Libéré, il s'est réfugié en territoire français, à Pondichéry, où il restera jusqu'à sa mort. Quand Alexandra le rencontre, il y réside depuis un an, ayant renoncé à la politique pour un monde spirituel où la liberté n'a plus de limites…

Carte 7 : LA TRAVERSÉE DES INDES,
DE CEYLAN AUX CONTREFORTS
DE L’HIMALAYA
17 novembre 1911-27 mars 1912



27 novembre-28 décembre 1911 : Madras

Madras étant l’une des principales villes des Indes britanniques, Alexandra est aussitôt abordée par la police anglaise en descendant du train de Pondichéry : sa visite à Aurobindo Gosh n’était pas passée inaperçue. L’orientaliste est surprise : elle connaissait mal le passé politique de celui qu’elle était venue consulter pour son savoir en philosophie. Mais elle n’est

pas inquiétée car elle peut présenter des lettres de recommandations qu'elle avait pris le soin de faire établir à l'India Office de Londres. Cette précaution n'avait d'ailleurs rien d'exceptionnel : tous les voyageurs étaient munis de laissez-passer permettant de circuler librement dans les différentes provinces.

À Madras, Alexandra choisit de loger au siège de la Société théosophique car « c'est un club confortable ». Elle en gardera toute sa vie le meilleur souvenir. Le premier avantage de cette auberge un peu particulière tient au prix, nettement moins élevé que celui d'un hôtel. Et puis le cadre est magnifique, et chacun y est libre de ses mouvements.

Depuis la mort de la fondatrice H.P. Blavatsky, la Société théosophique est dirigée par une Britannique, Annie Besant, ancienne journaliste, militante féministe passée à la cause indienne et théosophique. « Mrs Besant était une forte personnalité, elle ne "déraisonnait" que quand elle jugeait "raisonnable" de le faire, pour des motifs connus d'elle seule. » Et elle « savait mesurer les degrés d'excentricité qu'elle pouvait permettre à ses disciples », écrira Alexandra dans *L'Inde où j'ai vécu.*

Alexandra occupe l'une des chambres d'un superbe pavillon à colonnades blanches. « C'est Versailles : des chambres blanches, en rotondes, boiseries blanches, portes vitrées à petits carreaux. » (Lettre du 27 novembre 1911). La pièce est immense, près de six mètres sur huit, sous un plafond à peine moins haut. Elle dispose d'une salle de bains, d'une armoire, d'un « bureau ministre », d'une étagère-bibliothèque et de deux fauteuils. Au milieu de tout cela « trône avec un air de défi le lit primitif, l'ascétique lit brahmanique » : un châssis de bois sur les bords duquel est fixé un sommier composé de sangles entrecroisées. Pas de matelas évidemment, mais un luxe suprême : la moustiquaire accrochée à des bambous. Alexandra apprécie le côté un peu provocant d'un tel aménagement. Et puis c'est sur des lits de ce genre « qu'ont reposé les penseurs qui écrivirent les Upanishad et sur eux que méditent encore les penseurs de nos jours… » (Lettre du 27 novembre 1911). Le plus drôle reste la clientèle qui évolue dans ce décor :

> « À part trois érudits qui sont payés pour travailler à la bibliothèque et demeurent ici parce qu'ils y gagnent leur pain et peuvent y trouver les loisirs nécessaires pour écrire des ouvrages, pour leur compte, le reste

> (composé en majorité de vierges mûres) est plus effrayant que ridicule. Si tu voyais ces yeux égarés et entendais ces propos extravagants ! »
> Lettre du 3 décembre 1911, Adyar-Madras.

La bibliothèque étant à la disposition des membres de la Société, Alexandra en profite pour lire énormément. Elle sort aussi beaucoup, et ne refuse pas les réceptions qui peuvent l'honorer, tel ce lunch chez le gouverneur de Madras, auquel elle avait été conviée quelques jours après son arrivée.

Mais Alexandra se plaît surtout en la compagnie de ceux qui peuvent répondre à son enquête sur le védantisme :

> « Quand je parle, ici, avec les brahmanes, ils sentent que je parle la même langue, que je comprends les choses auxquelles correspondent les termes dont ils se servent. Sylvain Lévi avec toute sa science serait, pour eux, un étranger. Si varié qu'il soit, l'esprit humain n'est pas illimité dans ces manifestations. Il y a des méthodes qui conduisent aux mêmes pensées… »
> Lettre du 19 décembre 1911, Madras.

25 décembre 1911

Alexandra adresse à Philippe ses « bénédictions et toutes les extases qui flottent dans l'atmosphère hindoue, tous les parfums qui rôdent, tout l'invisible qui vous frôle sur cette terre si vieille où tant de pensées ont vécu. »

Trois jours plus tard, elle est amenée à vivre une étrange aventure. À force d'interroger les sannyâsins et de traquer les brahmanes, Alexandra a fini par se tailler une solide réputation. Curieuse de toutes les pratiques hindouistes, elle rend un jour visite à une yoguini (une femme yogi) qui avait choisi de consacrer sa vie dans l'abandon total à Vishnou. Cette dame vivait nue dans une cabane au fond d'un jardin, passant son temps en méditations et en dévotions. C'est l'un de ses disciples qui avait mené Alexandra jusqu'à son repère. Quelques jours plus tard, ce même disciple, accompagné de deux autres vishnouïstes, rend à son tour visite à Alexandra : ils viennent lui proposer de vivre de la même façon que leur gourou yoguini. C'est un immense honneur, mais qu'Alexandra ne peut pas

accepter. Ils admettent si mal son refus qu'elle doit parlementer pendant trois heures… « L'Inde d'il y a vingt siècles se dressait devant moi en son mysticisme ardent et farouche… C'était une scène d'épopée hindoue, un peu barbare, mais non sans grandeur. » On imagine facilement ces hommes au regard de braise, à la peau marquée des signes de Vishnou, profondément interloqués devant le refus de cette Européenne faussement engagée qu'ils considéraient à tort comme leur égale…

Alexandra rira plus tard de l'aventure, mais elle est impressionnée et surtout extrêmement flattée. La visite de ces messieurs, vishnouïstes certes, mais par ailleurs diplômés des universités anglaises, signifiait qu'ils la jugeaient aptes à transmettre leur doctrine en Occident, c'est-à-dire qu'elle en avait compris le fond et la subtilité. Voilà qui la confortait dans ses aspirations : le livre qu'elle se promet d'écrire « montrera un Védanta vivant et vécu ».

Le Védanta est l'ensemble des textes sacrés anciens sur lesquels se fonde l'hindouisme. Il est essentiellement contenu dans les Upanishad, écrits du VIIe au IVe siècle avant notre ère, eux-mêmes s'inscrivant dans le prolongement de textes encore plus anciens, appelés Védas (IIe millénaire avant notre ère). Les Védas, les plus anciens textes connus, nous reportent à la religion primitive de l'Inde : la religion védique. Ils sont à l'hindouisme ce que la Bible est au christianisme. Et l'hindouisme est directement issu du védisme.

Le Maître ayant le plus contribué à la connaissance de cette philosophie s'appelle Sankaracharya et vécut au IXe siècle. Il a en particulier commenté les Upanishads ainsi que ce texte qu'Alexandra cite souvent, la *Bhagavad Gîtâ*, appartenant à l'immense épopée du *Mahâbhârata*, poème de 200 000 vers sanscrits. Les 700 vers de la *Gîtâ*, « Le Chant du Bienheureux », apparaissent comme un hymne au devoir et à l'action désintéressée.

Le plaisir qu'Alexandra éprouve à progresser dans sa connaissance de la philosophie hindouiste ne lui ôte pas sa lucidité. Elle jette un regard sans complaisance sur les mœurs du pays :

> « Quant à la mentalité de la plupart de ces védantistes, elle est simplement déplorable, anti-humaine, anti-sociale et ce n'est pas étonnant qu'ils aient conduit l'Inde à l'état misérable où elle se trouve. Il faut voir cela de près, cette population d'esclaves grouillant dans le

> fumier. Qu’après cela un Vivekânanda exalte ses compatriotes, ce sont paroles en l’air que la réalité dément, car la réalité, ici, c’est sauvagerie, brutalité, égoïsme sans aucune retenue, mépris complet de l’homme pour l’homme et saleté inexprimable. Qui n’a vu la façon dont les Hindous se traitent entre différentes castes et ce qu’est la vie des “intouchables” hors castes – subdivisés eux-mêmes en multiples catégories – ne peut pas parler de l’Inde. »

Les conceptions d’Alexandra ne varieront jamais sur ce point : elle évoquera encore la dureté des mœurs de l’Inde traditionnelle dans un article qu’elle écrira en 1920 : « En Asie – L’Inde avec les Anglais » (voir bibliographie).

Vivekananda fut l’un des artisans du renouveau de la pensée indienne, et le continuateur de l’œuvre de son Maître spirituel Ramakrishna. Ce dernier vécut près de Calcutta, dans l’ascétisme, la modestie, la bonté et une spiritualité semée d’extases. Véritable saint François d’Assise de l’hindouisme, il avait atteint le plus haut degré d’évolution spirituelle, celui qui en faisait un « libéré ». Selon lui, l’humanité vénérait partout le même dieu, sous des noms différents (163, 194, 208).

Vivekananda fonda la Mission Ramakrishna en 1897 pour perpétuer l’œuvre de son Maître et pour la faire connaître en l’Occident. Lui-même, de formation universitaire, était très ouvert au monde occidental où il fit deux tournées, dont l’une surtout lui valu un véritable triomphe : celle de 1893 pour le Parlement des religions réuni à Chicago.

Dans sa lettre du 13 janvier 1911, Alexandra rappelle qu’elle avait eu l’occasion de voir cet homme et qu’il lui avait déplu par son air « hautain, suffisant, presque arrogant »[1]. Elle le jugeait brillant orateur mais impulsif, et surtout dépourvu de générosité et de bonté. Ce en quoi elle se trompait, car Vivekananda fonda nombre d’œuvres philanthropiques, une manière pour lui de pratiquer le *karma yoga* (ou yoga de l’action). Même un Vivekananda « marqué du sceau de la force qui commande aux hommes »[2] et subjugue les foules, n’impressionne pas Mme David-Néel ! La déesse sanguinaire Kâli elle-même le pourrait-elle ?

Lors de son séjour à Madras, Alexandra apprend une nouvelle sensationnelle qui donne immédiatement une orientation imprévue à son voyage :

« Me trouvant près de Madras, j'appris que le souverain du Tibet, le Dalaï-lama, avait fui son pays – alors en révolte contre la Chine – et résidait dans l'Himalaya.
Le Tibet ne m'était pas absolument étranger. J'avais été l'élève, au Collège de France, du professeur Ed. Foucaux, un savant tibétanisant[3], et possédais quelques notions de littérature tibétaine. On le comprend, je ne pouvais laisser échapper cette occasion unique de voir le Lama-roi et sa cour. »
Voyage d'une Parisienne à Lhassa, Introduction.

La première bouddhiste de Paris, celle qui vient d'écrire un livre novateur sur la doctrine, celle qui a voué sa vie à l'orientalisme, celle qui aspire à la célébrité, se doit de tenter quelque chose : elle va essayer d'obtenir une audience auprès de ce chef spirituel qui n'a jamais reçu d'étrangère.

Guidée par cet objectif, la voyageuse quitte Madras à la fin du mois de décembre. Elle prend le train en direction du nord-est, longe la Côte du Coromandel (voir la carte), passe la nuit du réveillon de fin d'année « d'assez misérable façon » dans la salle d'attente de la gare de Kurda Road, visite le grand temple de Jaggernath à Puri et arrive à Calcutta le 2 janvier 1912.

2 janvier-26 mars 1912 : Calcutta (voir carte 7)

À Calcutta, Alexandra est tout de suite fort occupée. Elle partage son temps entre la découverte des sites, les contacts avec les milieux hindouistes, et les réceptions mondaines chez ceux qu'elle considère presque comme ses compatriotes : les Britanniques.

Peu de temps après son arrivée, elle se rend au « Math » de Belur, lieu célèbre entre tous puisque c'est là qu'enseignait Sri Ramakrishna. Belur est une localité située dans la banlieue nord de la ville. Le Math, une sorte de grand monastère, fut édifié par Vivekananda en 1898 pour y perpétuer l'enseignement du Maître. Munie de lettres d'introduction établies par ses relations de plus en plus nombreuses dans les milieux religieux, Alexandra y reçoit un excellent accueil, ce genre d'endroit étant d'ordinaire fermé aux étrangers. Il faut dire que notre orientaliste use maintenant d'une tactique

éprouvée, en se présentant comme bouddhiste : c'est la meilleure des recommandations dans ce pays viscéralement religieux.

Avec la ténacité qui la caractérise, elle met aussi tout en œuvre pour atteindre son objectif. Sachant parfaitement qu'il sera difficile d'obtenir une entrevue avec le dalaï-lama, elle entre « en campagne » avec les armes dont elle dispose, à savoir une plume, de l'encre et du papier ! Elle écrit à tous ceux qui pourraient la recommander auprès des autorités britanniques et de l'entourage du chef spirituel lamaïste. Les cautions « scientifiques » pèseront d'un bon poids pour obtenir les autorisations nécessaires à l'entretien : elle écrit à la Société bouddhiste de Londres, à Sylvain Lévi, à ses amis de la Maha Bodhi Society et à bien d'autres encore, en particulier à celui qui pourrait être son intermédiaire auprès du dalaï-lama : le maharadjah du Sikkim…

Au début du mois de janvier a lieu cette gigantesque cérémonie civile que les Anglais appellent le « durbar ». George V, roi d'Angleterre et empereur des Indes depuis 1910, a transféré la capitale de l'Empire à Delhi, mais une audience solennelle est encore donnée à Calcutta en cette année 1912. Alexandra, qui n'apprécie guère ces manifestations pompeuses, assiste quand même à une partie de l'énorme défilé, haut en couleurs, qui parcourt la ville au pas des fameux éléphants, aussi somptueusement décorés que les rajahs eux-mêmes. « Un vrai spectacle de barbares », écrit-elle à Philippe. Le vice-roi, gouverneur des Indes, est alors Lord Hardinge, deuxième du nom.

Exception faite de la foule de mendiants qui se propagent dans les rues, le Calcutta des Anglais vaut Londres, explique-t-elle encore à son mari. Le fleuve même est là pour rappeler la Tamise. Curieusement, Alexandra parle toujours du Gange pour le désigner. Or le fleuve qui traverse Calcutta est l'Hougli. Le Gange coule plus au nord et se dirige vers l'est pour rejoindre la Djamuna. Alexandra, imprégnée de l'esprit religieux de l'Inde, emploie le nom de « Gange », comme les Indiens se référant à la tradition : le vrai Gange empruntait le cours de l'actuel Hougli et se jetait directement dans le golfe du Bengale. Les dieux en ayant décidé autrement, il modifia son cours au XVIe siècle, attiré par les eaux tout aussi sacrées du Brahmapoutre, (ou plus exactement de la Djamuna qui en est le prolongement). D'où cette dénomination qui ne manquera pas de surprendre les géographes. L'explication donnée par les Indiens est bien différente : avant l'arrivée des Anglais, les Portugais habitaient un village nommé Hougli, situé sur le bord

du fleuve… Ajoutons que la ville de Calcutta est encore plus récente que le cours du Gange : elle fut créée au XVII[e] siècle par les Britanniques.

La partie indigène de la ville se révèle beaucoup plus déconcertante, à cause de ses coutumes qui paraissent si cruelles aux Occidentaux : « T'ai-je dit que j'avais été avec une amie française au Temple célèbre de Kâli sur le Gange. Nous avons retroussé nos jupes jusqu'aux mollets et littéralement pataugé dans les mares de sang des sacrifices. Quel immonde charnier… » (Lettre du 9 janvier 1912).

Une autre fois, en se rendant en bateau au temple de Dakshinehwar, Alexandra photographie un cadavre flottant près de la berge, un chien essayant de ramener le corps sur le bord pour le dévorer. Au retour de l'excursion, le chien est parti, chassé par les vautours qui s'acharnent sur les restes du mort.

Alexandra est sensible à la tragédie des femmes indiennes. C'est ainsi qu'elle va rendre visite à une Américaine qui dirige l'« école des veuves hindoues ». Les veuves peuvent être des petites filles de 5 ans ou moins, car les enfants sont mariés dès leur naissance. Et « le mariage doit devenir effectif dans la semaine qui suit la première menstruation de la fillette ». Si veuvage il y a quand l'« épouse » est encore une enfant, malheur à elle car en Inde les veuves, jeunes ou vieilles, n'ont pas le droit de se remarier. Les filles tombent alors dans la misère, elles n'ont aucune ressource en dehors de la prostitution que certaines acceptent pour survivre. Cette Américaine généreuse, dont Alexandra ne cite pas le nom, apprend un métier aux petites « veuves » afin qu'elles puissent mener plus tard une vie honorable. L'orientaliste-féministe souhaitait écrire quelque chose sur « les progrès de l'éducation féminine en Inde ».

Alexandra dit aussi sa révolte contre cette coutume barbare qui voulait que la veuve accompagnât son défunt mari dans le bûcher funéraire ! Ce rite des *satis* avait été officiellement aboli en 1829 par les Britanniques, mais le poids des traditions – et la résistance à la domination occidentale – était tel qu'il n'avait pas encore disparu près d'un siècle plus tard. Certes, le spectacle était grandiose, et la femme devenait d'un seul coup objet de vénération. Mais celles qui n'avaient pas ce courage étaient rejetées de tous et finissaient leur vie dans le mépris et la misère. C'est cette Inde-là qu'Alexandra n'accepte pas. Passionnée mais lucide, elle persiste à penser que les hindouistes manquent de la plus infime parcelle d'humanisme. Ils restent inaccessibles à la vertu bouddhiste par excellence : la compassion.

La souffrance quotidienne et la misère qui s'étalent autour d'eux les laissent indifférents.

Alexandra est parfaitement satisfaite de l'évolution de son enquête sur le Védantisme. Elle accumule une somme de matériaux qui lui serviront pour ses prochains ouvrages. Car c'est maintenant certain, le livre sur le Védanta sera complété par une étude sur le « yoguisme », la présentation de quelques « leaders religieux de l'Inde contemporaine, Vivekananda et autres, enfin une étude sur les Brahmo réformistes » (Lettre du 9 janvier 1912). Sa compétence est reconnue en Inde même. Elle en a la preuve en se rendant au collège de sanscrit rattaché à l'université, où elle est reçue avec beaucoup de déférence et traitée comme « une petite altesse ». Le principal du collège met plusieurs professeurs à sa disposition pour lui donner des cours de sanscrit et répondre à ses questions. Il lui faut maintenant approfondir sa connaissance de la langue sacrée.

On lui demande parfois de faire des causeries ou des conférences sur le bouddhisme : « Les gens font cercle, s'entassent et je parle… Curieuse race, où le mysticisme prime tout », écrit-elle à Philippe, le 13 janvier. Situation parfaitement insolite : une Française prêche le bouddhisme, en anglais, dans le pays où il est né ! Alexandra signera plusieurs articles de son nom d'initiée : Sunyananda.

Autre visite dont elle se souviendra avec plaisir : celle qu'elle rend à la veuve de Sri Ramakrishna. Dans cet étrange pays la sagesse suprême n'apparaît pas incompatible avec le mariage, et les épouses des maîtres spirituels (lorsqu'ils se marient) sont des femmes privilégiées. Ramakrishna, qui s'appelait alors Gadadhar, épousa Sarada-Devi à l'âge de 23 ans, alors qu'elle n'avait que 5 ans. L'élue ne le rejoindra que treize ans plus tard et restera à ses côtés jusqu'à sa mort (163, 208). Sarada-Devi est veuve depuis vingt-six ans lorsque Alexandra la rencontre en 1912 :

> « Se trouver en face de la femme d'un dieu !… Il n'y a qu'en Inde où de pareilles choses arrivent et sont considérées comme tout à fait naturelles… La vieille dame me montre alors son visage, et c'est un bien joli visage, très jeune, extraordinairement jeune pour une femme de 60 ans et une Orientale. Elle n'a pas de rides et ses yeux sont les plus beaux du monde, pleins d'intelligence et de vie. »
>
> Lettre du 16 janvier 1912, Calcutta.

La photo de cette dame trônera bientôt à côté de celle de Philippe sur la table de chevet d'Alexandra !

Mais ce fructueux séjour à Calcutta est gâché par les soucis domestiques : son boy de Madurai est retourné chez lui et Alexandra doit lui trouver un remplaçant. Or le système social des castes rend les choses absolument cauchemardesques : « L'homme qui consent à vous nettoyer vos souliers serait à jamais déshonoré et rejeté par ses proches s'il balayait la chambre, d'autres ne peuvent pas vous servir à table et, tout au plus, veulent bien vous apporter du thé ou des fruits, mais rien de cuit. » (Lettre du 13 janvier 1912). Cette complication est une source permanente de désagréments, dont se plaignent d'ailleurs tous les Européens vivant en Inde.

Alexandra fréquente avec aisance la haute société anglaise et indienne. Les réceptions, « somptueuses et funèbres », se multiplient : dîners, thés, soirées musicales chez les Woodroffe[4] ou chez les Holmwood, quand ce n'est pas une « soirée chez de riches hindous : les Tagore » (la famille du grand poète Rabindranath Tagore), ou une « garden party chez la maharani d'Utva »… Son agenda foisonne de réceptions. Ce sont les Anglais qui ont lancé la mode de ces assemblées distinguées et brillantes, qui illustrent si bien le prestige de l'Empire. Les civilisations anglaise et indienne s'ignorent superbement, mais elles donnent alors l'illusion de se rencontrer durant un instant : rajahs magnifiques, officiers enturbannés, nobles dames en saris chamarrés, côtoyaient pour quelques heures, officiers britanniques en tenues de gala, messieurs en redingotes, ladies en grandes toilettes. Images de rêve pour la lointaine Albion…

Ajoutons à cela quelques lectures à la Société théosophique, et nous aurons une bonne idée de l'emploi du temps chargé de la voyageuse. La Société théosophique possède un centre important à Calcutta. Alexandra note sur son carnet la conférence donnée par Annie Besant le 28 janvier 1912. On peut supposer, sans grand risque de se tromper, qu'elle y assista.

Comme la plupart des Européens, Alexandra souhaite quitter Calcutta avant les chaleurs humides de l'été, car le climat y est malsain. Les épidémies, la malaria et autres fièvres tropicales font encore des ravages dans les populations autochtones. Dès le mois de février, la voyageuse commence les démarches administratives nécessaires à la poursuite de son périple. L'Inde est le pays de l'hindouisme plus que du bouddhisme : si

Alexandra est en train d'accumuler une masse d'informations sur le premier, sa préoccupation principale reste le second. La suite de son enquête portera à nouveau sur le bouddhisme.

Le 14 février 1912, le « Government House » de Calcutta lui fournit deux lettres de recommandation qui lui permettront de circuler librement dans les pays de religion bouddhiste qu'elle a inscrits à son programme : d'une part la Birmanie (première lettre), d'autre part le Sikkim (deuxième lettre – les lettres sont conservées dans les archives de la Fondation A. David-Néel). Ces deux pays font aussi partie de l'empire des Indes. Si la Birmanie est restée fidèle à l'esprit du bouddhisme originel, le Sikkim s'en est éloigné en choisissant le bouddhisme tibétain.

C'est aux portes du Sikkim que réside le dalaï-lama ! Le 26 mars, Alexandra prend le train pour Darjeeling, la station située au pied de l'Himalaya. La ténacité a payé, l'autorisation a été accordée. Avec une immense fierté, Alexandra David-Néel s'apprête à rencontrer l'un des chefs spirituels les plus mystérieux du monde.

---

1 Vivekananda passa par Paris en 1895 avant de se rendre à Londres. Il revint en France en 1900 à l'occasion du congrès de l'histoire des religions (205). C'est sans doute lors de ce rassemblement qu'Alexandra eut l'occasion d'écouter le messager de la culture indienne.

2 Expression de Romain Rolland (208).

3 Ed. Foucaux était titulaire de la chaire des langues et littérature sanscrites au Collège de France. Alexandra suivit ses cours alors qu'il était en fin de carrière puisqu'il prit sa retraite en 1894.

4 M. Woodroffe, juge à la High Court, était un adorateur sincère de Kâli. Grâce à lui, Alexandra pourra assister à des cérémonies secrètes qu'elle évoque dans L'Inde où j'ai vécu. M. Woodroffe est connu sous le pseudonyme d'Arthur Avalon.

Le premier séjour au Sikkim : 11 avril-12 octobre 1912

Remarques liminaires

En ce printemps 1912, le dalaï-lama réside à Kalimpong, petite bourgade située à 20 km à l'est de Darjeeling, au sud du Sikkim. Il attend que les derniers Chinois évacuent sa capitale, Lhassa… La grande voie qui relie l'Inde à la région de Lhassa passe par le sud du Sikkim et la vallée de Chumbi (voir la carte du retour d'Alexandra après son voyage à Lhassa : elle emprunta cette route en 1924. Voir carte 29).

Jalonnée par les luttes ou les rapprochements avec la Chine, l'histoire du Tibet s'est compliquée au XIXe siècle et au début du XXe avec l'intervention des Occidentaux. Le centre de l'Asie et le Tibet en particulier sont devenus objets de convoitise pour les Russes, les Chinois et les Britanniques.

Pour les Anglais, il n'est pas question d'« occuper » le Tibet, mais d'empêcher les Russes d'étendre leur influence en Asie, assurer la sécurité de la frontière septentrionale de l'empire des Indes et surtout de disposer de relais commerciaux. Le refus catégorique des Tibétains aboutit au lancement de l'expédition du Colonel Younghusband en 1904 et à l'entrée des Anglais à Lhassa. Résultats : fuite du dalaï-lama en Mongolie (il reviendra peu de temps après), mise en place d'un contrôle britannique sur la politique extérieure, création de quelques comptoirs commerciaux. Les Chinois ayant refusé de signer cet accord anglo-tibétain, un compromis fut trouvé en 1906 : les Anglais reconnaissaient implicitement la suzeraineté de la Chine sur le Tibet, mais ils conservaient les avantages qu'ils venaient de conquérir. Les Chinois se sentent alors dépossédés d'un territoire qu'ils considéraient déjà comme leur (35, 90, 153, 240…).

En février 1910, deux mille soldats chinois avaient été lancés sur Lhassa, entraînant la fuite du dalaï-lama en Inde. Jamais les Chinois n'avaient tenté un tel coup de force contre leurs voisins. Mais la situation se dégradait en Chine : décadence du pouvoir mandchou, éclatement de la révolution, effondrement de la dynastie Qing en 1911. La situation tourne alors à

l'avantage du Tibet qui proclame son indépendance. Les soldats chinois sont contraints de quitter Lhassa. Ce départ s'échelonnera jusqu'en 1913, mais dès le début de 1912, le dalaï-lama s'apprête à regagner Lhassa.

En 1912, le Tibet est un pays indépendant, placé dans la zone d'influence britannique. Les Anglais y disposent de trois comptoirs commerciaux.

***

26-27 mars 1912 : vers Darjeeling

L'arrivée à Darjeeling ne manque pas de pittoresque car le train n'atteint pas la ville en raison des difficultés du relief. Les premières pentes raides préhimalayennes commencent peu après Siliguri, environ 60 km au sud de Darjeeling. La fin du parcours s'effectue dans un petit tortillard local qui roule sur voie étroite (cet engin, tout droit sorti d'une gravure du XIXe siècle, existe encore, à peine plus large qu'un minibus). S'y prenant à plusieurs reprises pour négocier les lacets les plus aigus, il roule parfois si près de la paroi montagneuse qu'il suffit de tendre le bras pour y cueillir une fleur. Le convoi s'arrête maintes fois pour recharger la machine en charbon et en eau, au grand plaisir des singes venus glaner une ou deux peaux de bananes jetées par les passagers. Ce « chemin de fer joujou », écrit Alexandra, est « un peu semblable à celui qui, à Paris, conduit les visiteurs de la Porte Maillot au Jardin d'Acclimatation » (*Auprès du dalaï-lama*).

27 mars-11 avril 1912 : Darjeeling

Alexandra passe les dix premiers jours d'avril à Darjeeling, l'une des « villes de santé » les plus prisées par les Anglais. Bien que l'air soit souvent saturé d'humidité, la relative fraîcheur des températures rend l'atmosphère supportable : la ville est bâtie à flanc de montagne entre 2100 et 2300 m d'altitude. Darjeeling connaît alors son apogée. Si l'administration du vice-roi passe l'été à Simla (au nord de Delhi), celle du Bengale monte à Darjeeling – au sens propre du terme car les hauts de la ville sont réservés aux Anglais. La « reine des collines » a ce charme de toutes les villes britanniques, mais sur fond de fleurs éclatantes, de théiaies et d'Himalaya.

11 avril 1912 : vers Kalimpong (voir carte 8)

Alexandra quitte Darjeeling et pénètre dans un monde qui va lui inspirer les plus belles pages de sa correspondance. Du petit hameau de Lopchoo (Lopchu ou Lopchao selon les cartes), qui est sa première étape après Darjeeling, Alexandra écrit à Philippe :

> « Oui, très cher, je suis partie ce matin, avec mes gens. Juchée sur mon “coursier” dans le matin rose un peu lumineux, j’ai songé à Don Quichotte partant chercher l’aventure… »
> Lettre du 11 avril 1912.

Que de jubilation dans ces lignes ! On sent tout le plaisir qu’elle éprouve à partir de cette manière pittoresque, vers un lieu insolite, à la rencontre d’un personnage plus étrange encore. Le treizième dalaï-lama a accepté de recevoir Mme Alexandra David-Néel, bouddhiste et orientaliste française dont il n’avait jamais entendu parler jusque là. L’entretien a été fixé au 15 avril, un jour faste selon les astrologues ; il aura lieu à Kalimpong.

Accompagnée par ses deux serviteurs, Alexandra avance donc avec un orgueil amusé sur son cheval bai. L’heure n’est plus à la mythologie hindoue : pour la première fois de l’histoire, une Française bouddhiste marche à la rencontre d’un chef d’État pas comme les autres, à la rencontre du chef spirituel de l’une des écoles les plus importantes du bouddhisme tibétain.

D’un bout à l’autre le parcours est un chemin de montagne sinueux. Alexandra arrive fatiguée à Kalimpong, mais la fierté l’emporte sur les désagréments. Et le paysage l’étonne. La montagne est drapée de forêts tropicales, les premiers contreforts de l’Himalaya portent avec élégance fougères, lianes et mousses :

> « Du brouillard, beaucoup… de gros nuages errants par les forêts transformant les arbres en géants fantômes. Plus rien de l’Inde, ni la végétation, ni la saveur de l’air, ni la couleur dont s’enveloppe les choses. C’est Asie mongolique, Asie jaune…
> On se sent “loin” en traversant ces forêts himalayennes avec leurs arbres énormes, pourris de vieillesse, tout creux, vêtus, jusqu’au faîte, de longues mousses pendantes. Il y en a où pousse de tout, des lianes,

d’autres arbres venus d’une graine nichée en une fente de l’écorce, où pousse de tout, sauf le feuillage de l’arbre lui-même, rongé, tué par tant de parasites. C’est la jungle moins touffue, moins terrifiante qu’à Ceylan, moins horrifique avec éclat, placide, énigmatique. »
Lettre du 11 avril 1912, Lopchoo.

12-20 avril 1912 : Kalimpong

Arrivée à Kalimpong après six heures d’un cheminement marqué par la traversée de la « vallée torride et fiévreuse » de la Tista, Alexandra s’installe dans le bungalow mis à la disposition des voyageurs. Comme à Lopchoo, elle profite de ces installations rustiques mais commodes, construites à l’initiative des Anglais : les bungalows. Dans une région sans hôtels, c’est d’ailleurs la seule possibilité d’hébergement.

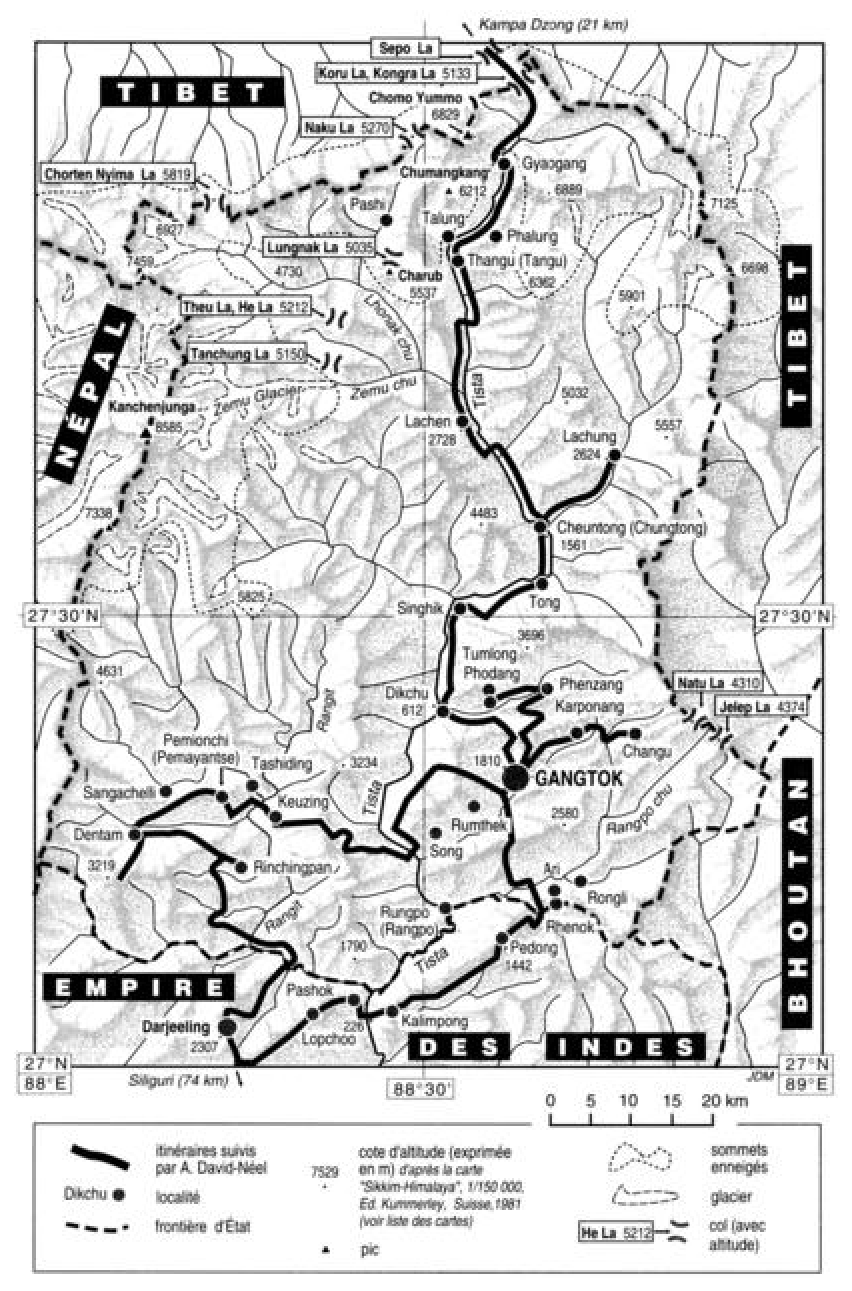
Celui de Kalimpong est spacieux, propre et confortable. Une grande chambre a été réservée à Alexandra. Tout un côté du bâtiment est déjà occupé par un hôte de marque : le fils du maharadjah du Sikkim, Kumar. Pour l’accueillir, le jeune homme s’est fait accompagner par le directeur de l’école de Gangtok (la petite capitale du Sikkim), Dawasandup, auteur d’une biographie du poète tibétain Milarepa. Il deviendra le premier professeur de tibétain et de philosophie « lamaïste » d’Alexandra.

Le lama Kasi Dawasandup est un personnage remarquable. Instruit dans le tantrisme, il connaît les sciences occultes et maîtrise la langue anglaise. Né au Sikkim dans une famille aisée d’origine tibétaine, il est devenu interprète du gouvernement britannique. Installé au Bhoutan de 1887 à 1894, il y a reçu l’initiation mystique auprès de l’ermite Guru Norbu, puis revenu au Sikkim pour des raisons familiales, a été nommé maître et directeur de l’école de Gangtok. Quelques années plus tard il participera comme interprète à la conférence anglo-sino-tibétaine de Simla (1914). Puis il sera nommé chargé de cours de tibétain à l’Université de Calcutta, où il mourra en 1923 (65, 66). Dawasandup laissera une œuvre exceptionnelle, en particulier le premier dictionnaire anglo-tibétain et la première traduction anglaise de l’un des livres sacrés fondamentaux de la sagesse tibétaine, le *Bardo Thödol*, ou *Livre des Morts tibétain*. Alexandra évoque avec humour les méthodes pédagogiques originales dans le premier chapitre de *Mystiques et magiciens du Tibet*.

À Kalimpong, le dalaï-lama et sa Cour (plusieurs centaines de personnes) résident dans « une vaste bâtisse du genre chalet à un seul étage, avec un balcon courant tout le long de la façade. Une longue allée, conduisant de la chaussée à l'habitation, avait été simulée à l'aide de hautes perches de bambou, chacune portant une de ces longues bandes d'étoffe sur lesquelles est imprimée, quelques centaines de fois, le "mantra" célèbre : "*Aum mani padme hum*" » (« Auprès du dalaï-lama »).

Le 15 avril, Alexandra arrive en « dandie », vêtue de sa « robe couleur d'aurore », c'est-à-dire orange ou saumon, telle une coreligionnaire de toujours. Une tenue européenne aurait détonné dans cette atmosphère lamaïque, et le vêtement religieux en imposait davantage. Il lui avait été conseillé. C'est qu'Alexandra ne vient pas en tant qu'Européenne mais en tant que bouddhiste – la nuance est d'importance. Le dalaï-lama n'aurait sans doute jamais reçu une voyageuse comme la Française Isabelle Massieu qui séjourna au Sikkim plusieurs années avant Alexandra (162).

Carte 8 : LE PREMIER SÉJOUR AU SIKKIM
Avril-octobre 1912



Elle est accueillie par Laden La, le chef de la police de Darjeeling, et par le chambellan qu'elle trouve « un peu crasseux ». Bien que ce soit l'usage, Alexandra refuse de s'agenouiller devant le dalaï-lama : c'est contraire à ses principes. Laden La, qui sert d'interprète, en discute avec le chambellan. Finalement elle n'aura qu'à incliner la tête pour se faire bénir par Sa Sainteté (Lettre du 15 avril 1912).

Le moment arrive enfin d'introduire la voyageuse « devant le grand Manitou », selon sa propre expression. L'audience dure trois quarts d'heure.

> « J'étais venue à Kalimpong pour causer avec le dalaï-lama des doctrines de son église. J'entendais lui parler, non des pratiques populaires, du ritualisme superficiel qui, seuls, ont été entrevus par ceux qui nous ont parlé du Lamaïsme, mais des hautes théories philosophiques du bouddhisme, souhaitant savoir ce qu'il en restait dans l'esprit des lamaïstes instruits et, spécialement, dans celui du Pontife de Lhassa. »
> Lettre du 15 avril 1912.

Le treizième dalaï-lama s'appelle « T'ub Bstan Rgya Mts'o » (Toubstan Gyamtso ou Thubten Gyatso), il est né en 1876 et règne depuis 1895. Quand Alexandra le rencontre, il a 36 ans. Vivre jusqu'à cet âge raisonnable est un exploit pour un dalaï-lama, car la plupart de ses prédécesseurs ont été assassinés très jeunes. L'avidité, l'ambition et le goût du pouvoir de quelques grands lamas de cour ont souvent eu tendance à prendre le pas sur le respect de toute forme de vie que prône la doctrine… Les vicissitudes de l'histoire ont obligé Thubten Gyatso à découvrir quelque peu les Occidentaux, et il comprendra que son pays a tout intérêt à s'ouvrir davantage sur l'extérieur, ne serait-ce que pour trouver des appuis dans sa lutte contre les Chinois. Connu pour son autorité cruelle, le XIIIe dalaï-lama sera considéré comme un grand chef d'État. Il mourra en 1933.

Alexandra le trouve beaucoup plus intelligent que sur ses portraits officiels :

> « La "retouche" chère aux photographes l'a gratifié d'un air béat, un peu endormi, un peu niais, qui n'est nullement le sien… Il me posa de nombreuses questions concernant les Bouddhistes occidentaux, mes études orientalistes, les livres que j'avais lus, etc… : et nous finîmes par convenir que je lui remettrais, en traduction thibétaine, la liste des questions auxquelles je désirais qu'il répondît, et qu'il écrirait un mémoire sur ces divers sujets. »
> Lettre du 15 avril 1912.

Se souvenant des bonnes manières apprises jadis au pensionnat, Madame l'orientaliste quitte « le Pape jaune » en lui faisant une révérence de cour dans le style le plus classique !

Puis elle rejoint le maharadjah Kumar, « pauvre petit prince héritier aux ailes coupées », dit-elle à Philippe (Lettre du 15 avril 1912). Comme nombre de jeunes Indiens, le prince héritier a étudié en Angleterre, à l'Université d'Oxford. Il a voyagé en Europe et au Japon, avant de regagner son pays. Ses séjours en Occident lui ont donné une ouverture d'esprit que ne possède pas son père. Le nom religieux de Kumar est Sidkeong Tulkou (le terme *tulkou* désigne ceux qui sont reconnus officiellement comme réincarnation d'un personnage). À ce titre, Sidkeong Tulkou est le chef religieux du Sikkim, et Alexandra trouve là un interlocuteur privilégié. Une sympathie réciproque s'établit tout de suite. Le jeune maharadjah explique à Alexandra qu'il rêverait de réformer le bouddhisme pratiqué dans son pays. Ils se reverront à Gangtok. Alexandra est comblée par ce premier contact amical et par son entrevue avec le dalaï-lama. Elle s'empresse de raconter cette journée mémorable à Philippe.

Il importe maintenant de présenter Laden La, car celui-ci va jouer un rôle important auprès d'Alexandra – en tant que Tibétain anglophone, érudit bouddhiste, et chef de la police. Nous verrons son rôle essentiel lors du voyage à Lhassa en 1924.

Né en 1876, Sonam Wabgfel Laden La appartient à une famille tibétaine établie depuis longtemps en bordure du Sikkim, dans le district de Darjeeling. Il a été l'un des premiers garçons tibétains à être éduqué par des jésuites. Très doué, il parle aussi bien l'anglais que le tibétain ou les autres langues de la région. À l'âge de 18 ou 20 ans, il a collaboré avec l'explorateur-érudit Sarat Chandra Das à la préparation d'un dictionnaire sanscrit-tibétain. Durant cette période, il a suivi l'enseignement de Lama Sherab Gyatso, supérieur du monastère de Ghoom (petite localité située au sud de Darjeeling). Fervent bouddhiste, il est lui aussi devenu un érudit.

Puis il s'est engagé dans la police de Darjeeling afin de mieux connaître les régions de l'Himalaya. Ses qualités lui ont valu d'être rapidement promu à de hautes fonctions. Laden La s'est toujours employé à favoriser les bonnes relations entre le Tibet et les Indes britanniques car il était persuadé que la stabilité politique et la prospérité économique seraient bénéfiques aux populations du Tibet et des régions frontalières. En 1910, lorsque le dalaï-lama a fui devant l'invasion chinoise, c'est lui qui a été chargé

d'organiser sa visite au vice-roi des Indes, et son séjour dans le district de Darjeeling. En 1912, il a été chargé par Lord Hardinge de négocier un cessez-le-feu avec les Chinois.

En 1913, il accompagnera en Angleterre le premier groupe de garçons tibétains envoyés étudier en Europe. En 1921 il collaborera avec Sir Charles Bell, le représentant politique britannique au Sikkim, pour consolider les relations entre le Tibet et la Grande-Bretagne. Cette mission le fera apprécier par le dalaï-lama qui l'appellera auprès de lui pour réorganiser les forces de police à Lhassa. Laden La s'installera donc à Lhassa en 1923. Il servira encore de médiateur entre le Tibet et le Népal lors de la crise diplomatique de 1929, et sera fait commandeur de l'Empire britannique en 1930, avant de prendre sa retraite l'année suivante. Cette retraite restera active, consacrée à des activités philanthropiques et religieuses. Quelque temps avant sa mort, en 1936, il collaborera à la traduction de la vie de Padmasambhava pour le *Livre tibétain de la Grande Libération*, qui sera édité par W.Y. Evans-Wentz[1].

20 avril 1912 : Pedong (voir carte 8)

Alexandra quitte Kalimpong le 20 avril pour se rendre à Gangtok. Le premier soir, elle fait étape dans le petit village de Pedong et s'installe dans le « bungalow des travaux publics » pour y passer la nuit.

Dans sa lettre du 20 avril, elle ne fait aucune allusion à la Mission catholique du village, où pourtant doit séjourner l'un des plus éminents spécialistes du Tibet : le Père Augustin Desgodins, fondateur de cet établissement où il mourra l'année suivante, à l'âge de 87 ans. Le destin ne les a pas mis en présence. Il est vrai qu'Alexandra ne cherche pas la compagnie des missionnaires : elle n'est pas là pour rencontrer des chrétiens mais des « lamaïstes » !

23 avril-3 mai : Gangtok

Alexandra met trois jours pour se rendre de Kalimpong à Gangtok. Elle éprouve une joie intense à pénétrer dans ce pays qui ne lui est pas encore familier. En Inde, elle a vécu de grands moments, elle a accumulé les découvertes, les satisfactions, les honneurs. Ici, c'est la nature retrouvée : une végétation luxuriante mais sans excès, des maisons toutes simples

dispersées sur la montagne, des rivières aux eaux propres et rapides, des habitants au regard apaisant, des chants d’oiseaux inconnus… L’Inde reste une terre de tragédie, ici règne l’harmonie. « Je dois bénir les déités propices et te bénir avec elles, mon cher Mouchy, pour toutes les heures de joie que de tels souvenirs mettront dans mes vieux jours… » (Lettre du 20 avril 1912).

Elle fait pourtant connaissance avec les innombrables petites sangsues noires, si rapides et si vivaces. Les cailloux sont humides, son cheval ne cesse de glisser, tombe même une fois… sans dommage pour sa cavalière qui se cramponne. Elle découvre aussi un climat qui peut être rude même à Gangtok, pourtant situé bien au sud des hauts sommets himalayens, à l’altitude très moyenne de 1810 m. Une violente tempête se déchaîne lorsque le petit groupe arrive dans la capitale. L’accès au bungalow devient périlleux : « Ce n’est plus pleuvoir, c’est je ne sais quoi que je n’ai jamais vu. » Ce qu’elle décrit ensuite laisse penser à une tornade (branches arrachées, grêle, vacarme du vent…).

À Gangtok, Alexandra est reçue avec sympathie par la « petite communauté minuscule d’Européens » : le résident, son adjoint, le capitaine des Cipayes, le docteur, et un lieutenant, ainsi que les épouses de ces messieurs.

Quelques jours plus tard, elle prend le thé chez le jeune maharadjah. Sa maison tient « du cottage anglais et de la maison chinoise », mais l’ensemble est de bon goût et discret. On sent bien qu’Alexandra ne peut s’empêcher d’éprouver quelque pitié pour ce « petit prince jaune » de 33 ans, un « oiselet retenu par un fil ». Un lama de haut rang est aussi invité, le jeune homme sert d’interprète :

> « Je suis très heureuse parce que ces deux adeptes de la “Secte Rouge” confirment, à leur tour, ce que j’ai avancé dans mon livre : “Le Nirvâna”, c’est la suppression de l’idée de la personnalité distincte, séparée et permanente. Je crois bien avoir été la première à écrire cela en Europe, personne n’avait découvert cette doctrine qui est pourtant si nette dans le bouddhisme. »
>
> Lettre du 26 avril 1912.

***

Le Sikkim est dirigé par la même famille depuis le XVIIe siècle, la dynastie des Namgyal (ou Namgye), d'origine tibétaine. Le premier aïeul, qui venait de la province tibétaine du Kham, s'installa au Sikkim au XIIIe siècle.

En 1912, le maharadjah en titre a 52 ans. Il est père de cinq enfants, dont trois nés d'un premier mariage : une fille née en 1876, un fils né en 1877, et Kumar né en 1879. Devenu veuf, le maharadjah s'était remarié et devint père de deux autres enfants dont un fils, âgé de 21 ans en 1912 : c'est le demi-frère de Sidkeong Tulkou qu'Alexandra évoque à plusieurs reprises dans ses lettres. Le fils aîné réside au Tibet, à Gyantze (elle y fait allusion dans sa lettre du 29 mai 1912). Il a perdu ses droits à la succession en préférant vivre au Tibet plutôt qu'au Sikkim : les Anglais ont en effet désigné officiellement Sidkeong Tulkou comme héritier du trône (56, 128, 129, 162, 242…).

Car le pays est sous la tutelle britannique depuis le XIXe siècle. Le statut du Sikkim, officialisé par le traité de Tumlong, signé en 1861, est celui d'un protectorat. Si la famille princière a été maintenue, un résident anglais séjourne dans la nouvelle capitale, imposée par les Anglais : Gangtok. L'ancien palais, situé dans la campagne, se trouvait à une quinzaine de kilomètres plus au nord, à Tumlong (il n'en reste plus rien aujourd'hui). La frontière nord du Sikkim a été fixée en 1890 dans une convention anglo-chinoise : aucun étranger ne peut franchir cette ligne sans une autorisation du résident britannique. Les Anglais ont construit quelques routes dans le sud du pays ainsi que des ponts, comme le célèbre pont métallique qui traverse la Tista, à l'extrême sud, entre Darjeeling et Kalimpong. Partout ailleurs, les déplacements se font sur des sentiers souvent « extravagants », des pistes muletières : le Sikkim a la particularité d'être un territoire exclusivement montagneux. Ce petit pays d'environ 7 000 km^2 (la superficie d'un département moyen de chez nous) va jouer un rôle déterminant dans le voyage d'Alexandra, et la marquer à jamais.

***

Première excursion : 3-7 mai 1912, vers Changu et le « Natu La » (voir carte 8)

La voyageuse est au Sikkim pour visiter ; il lui tarde de commencer la découverte du pays. Son premier objectif est un col situé à l'est de Gangtok : le Natu La (« *La* » signifie « col »), donnant sur le Tibet par la vallée de Chumbi. Altitude du col : 4310 m (carte 59 des cartes consultées). Il s'agira de camper en altitude ; l'excursion doit durer huit jours. Alexandra part bien entendu avec ses « gens », c'est-à-dire ses deux serviteurs, dont le travail est maintenant rodé.

L'itinéraire qu'elle suit, correspondant à l'un des grands axes de communication entre l'Inde et le Tibet, est un sentier de montagne… Le bungalow de Karponang[2] sert d'abri pour la nuit. Il ressemble à une cabane de chantier, mais à 2937 m d'altitude on apprécie le moindre coupe-vent. Hélas, le temps devient détestable : « orage très violent, grêle toute la nuit », note-t-elle dans son carnet de route. La petite équipe décide malgré tout de continuer, car Alexandra tient absolument à voir ce col. Mais le sentier est bientôt coupé par des congères infranchissables et il faut faire demi-tour.

Alexandra ne regrette pas d'avoir essayé. Elle a eu froid au bungalow, mais les paysages l'ont émerveillée, la lumière surtout, « cette étrange lumière himalayenne unique et surtout saisissante par les jours de soleil » (Lettre du 9 mai 1912). « Toute la route à travers la montagne est superbe de sauvage grandeur », écrit-elle dans son carnet.

15 mai-27 juin 1912 : vers le nord du Sikkim

Nouvelle excursion quelques jours plus tard, vers le nord du Sikkim. Peu de temps avant de partir, Alexandra écrit à Philippe :

> « Ah ! oui, il se prolonge ce voyage ! Et ne crois pas, mon bon ami, que ce soit à cause de mon indifférence envers toi, du peu de plaisir que je trouve dans notre home. Non pas… mais je suis emportée par quelque chose… par quelque chose qui est fait de la force de mes désirs concentrés, accumulés pendant tant d'années. Je vis des heures que je sais ne devoir jamais revivre, des heures studieuses où l'étude est autre chose que la lecture de textes morts, où elle est chose vivante, prenante, grisante infiniment. »
>
> Lettre du 9 mai 1912.

Son mari ne la reconnaîtrait plus ; elle est en pleine forme et rajeunit même, affirme-t-elle un peu plus loin dans son courrier, avant d'ajouter : « J'ai des yeux où luit toute la clarté des Himalayas. »

La voyageuse se rend d'abord à Lachung, au nord-est du pays, pour y rencontrer un révérend anglais, membre de la petite société missionnaire du village. Il lui avait rendu visite à Gangtok et lui avait dit qu'il savait parler tibétain, compétence rare et ô combien intéressante pour Alexandra.

Étape à Dikchu, à 612 m d'altitude, dans le bungalow qui est bâti au bord de la rivière torrentielle : « On est comme au fond d'un gouffre dans cette gorge si étroite avec, des deux côtés, ces hautes montagnes à pic. La nuit vient peu après mon arrivée, chaude et lourde, une vraie nuit des tropiques qui me rappelle Ceylan : 28° dans ma chambre à coucher. » (Lettre du 18 mai 1912).

Autour du bungalow : une nuit d'encre, des myriades de mouches lumineuses, un feuillage de jungle. Dans cet extraordinaire pays, on passe de la végétation tropicale des vallées encaissées aux forêts, aux pâturages, aux mousses, aux lichens, puis aux rochers des hautes altitudes, sur quelques dizaines de kilomètres. Le fond de la vallée de la Tista au sud du pays, à 230 m d'altitude, n'est distant que d'une cinquantaine de kilomètres du pic sacré Kanchenjunga dont les 8585 m d'altitude marquent la frontière sikkimo-népalaise.

Le jour suivant, l'environnement devient magnifique : bégonias, orchidées, bananiers, note-t-elle dans son carnet, un soleil éblouissant, des oiseaux multicolores « avec des queues extravagantes », « des papillons merveilleux dont certains sont eux-mêmes gros comme des oiseaux » (Lettre du 18 mai 1912).

Étape à Singhikh

Construit dans un endroit dégagé, le bungalow permet de découvrir un panorama de toute beauté. « Et tout cela est grand, démesuré !… Comment revoir encore des villes, s'asseoir encore auprès des mortels affairés, agités, quand on a vécu, ici, ces heures éloquemment silencieuses… » (Même lettre.)

21-24 mai : Lachung

De bungalow en bungalow, Alexandra arrive à Lachung le 21 mai. Il ne faut surtout pas croire que ce parcours fût improvisé. Elle s'était d'abord renseignée auprès des Anglais de Gangtok sur les circuits praticables. Elle avait acheté une carte topographique du Sikkim, établie par le Service topographique des Indes en 1906 (carte 55 de notre liste). La carte est correcte, avec un relief en hachures, les principaux toponymes, l'altitude des plus hauts sommets, les ponts et les plus grands bungalows. C'est l'une de ces anciennes cartes pliantes, entoilées, qui étaient si commodes sur le terrain. Alexandra y reporte son itinéraire au fur et à mesure, en complétant la nomenclature : elle ajoute ainsi Dikchu et Singhikh, absents de la carte. Elle dispose aussi de la liste des bungalows (édition 1911), un document officiel signé par le résident Charles Bell. Les bungalows y sont classés par route, avec indication des distances les séparant, de l'altitude des emplacements, du nombre de chambres (s'il y en a plusieurs) et de couchettes. On retient ses bungalows à la Résidence britannique de Gangtok, en payant d'avance. La dernière information donnée par ce document est la liste des itinéraires autorisés. « Gangtok-Dikchu-Singhikh-Chungtong-Lachen-Thangu-*and back* » : le chemin suivi présentement par Alexandra figure bien sur la liste… mais elle ne pourra s'empêcher d'aller un peu plus loin que Thangu !

Il pleut à Lachung. La voyageuse s'installe pour quelques jours dans le bungalow, et se remet au travail. Elle écrit à Philippe qu'elle a l'intention de reprendre la deuxième partie de son « Mémoire sur l'enseignement moral » – sujet bien singulier pour un endroit pareil, mais on se rappelle les goûts éclectiques du personnage. Elle enverra aussi un article au *Mercure* sur son entrevue avec le dalaï-lama, et un compte-rendu plus bref, sur le même sujet, au *Soir* de Bruxelles. Elle écrira enfin « une brochure, à l'usage des bouddhistes », qu'elle fera traduire en tibétain et qui sera diffusée au Sikkim. Sans oublier le *Védanta*, cela va de soi. Bref, elle a de quoi s'occuper… Par la même occasion, elle demande à son mari de garder ses lettres qui lui serviront plus tard de « journal de voyage ».

28 mai-1er juin : Lachen (voir carte 8)

Alexandra avait entendu parler du supérieur du monastère lamaïque du village (la *gompa*). Le chef des lamas de Lachen (le *gomchen*) jouit « d'une extraordinaire réputation. Une sorte de "siddipurusha" magicien et saint qui

vit la moitié de l’année hors de son couvent, seul dans une grotte, à l’abri d’un rocher dans des endroits écartés, seul, méditant, à l’exemple des grands yoguis dont parlent l’histoire et les légendes » (Lettre du 28 mai 1912).

L’un des buts de son excursion vers le nord, on l’a compris, est de rendre visite à ce Maître exceptionnel. Le révérend Owen, venu rendre visite à une Mission suédoise installée à Lachen, l’accompagnera et lui servira d’interprète.

Pour la première fois de sa vie, Alexandra pénètre dans les demi-ténèbres d’un oratoire aménagé dans le plus pur style tantrique, avec ses fresques à la « symbolique effarante », « ses masques démoniaques » accrochés sur des « piliers trapus peints en rouge violent », ses « bannières anciennes » qui pendent du plafond très bas. Le grand lama est assis sur un tapis, en posture de méditation… Alexandra est captivée par l’atmosphère du lieu, saisie par l’authenticité d’un présent qui plonge dans l’éternité…

Le gomchen interrompt sa méditation et la reçoit. Elle raconte à Philippe :

> « C’est un géant, mince sans être osseux, il porte sa chevelure en une tresse qui lui bat les talons. Il est vêtu de rouge et de jaune d’un costume tibétain très différent des lamas du Sikkim. Sa figure est extrêmement intelligente, hardie, décidée, éclairée par ces yeux spéciaux, ces yeux du fond desquels jaillit une lumière, une sorte d’étincelle, que donnent les pratiques yoguistes. »
>
> Lettre du 28 mai 1912.

Le dialogue s’engage. Le révérend traduit de son mieux des références à un monde qu’il ne connaît pas, des notions qu’il ne comprend pas… L’attitude du gomchen impressionne Alexandra :

> « Il était beau, grand, souverainement impressionnant de voir le “yogui” balayant d’un geste large tout l’entourage d’images et de symboles, le reniant : “Ils sont bons pour les gens de petite intelligence, seulement” et reprenant la pensée des “Upanishad”, la pensée maîtresse de l’Inde : “trouver tout en soi”. »
>
> Lettre du 28 mai 1912.

Alexandra vient de rencontrer celui qui acceptera, quelques années plus tard, de lui transmettre certains enseignements secrets tantriques : son futur Maître spirituel, Nga-Ouang Rinchen[3].

1er-8 juin 1912 : « Karo La » et « Sepo La », premier regard sur le Tibet interdit

Le petit village de Lachen**,** perché à 2 728 m d'altitude, est décidément très visité : des missionnaires nordiques, une Française, et voici maintenant le jeune Kumar, sa suite et tout un équipement de camping destiné… à Alexandra ! Le prince se rend à Gyantze au Tibet, pour voir son frère aîné, et se propose de l'aider à découvrir l'extrême nord de son pays.

Avant de partir, elle remonte à la gompa en compagnie du chef religieux du Sikkim : une cérémonie est prévue en l'honneur du passage de Kumar et Alexandra y est conviée. Cérémonie bigarrée et pittoresque comme savent l'être les manifestations tibétaines. Cérémonie « lamaïque » avant tout : prières, mantras, chants, musique, gestes rituels… Comme les autres participants, Alexandra effectue quelques gestes (des *mudra* qu'elle sait d'« érudition », dit-elle) : elle craint un peu de se tromper, mais il fait sombre… Puis le maharadjah se prosterne devant le gomchen, qui est décidément quelqu'un d'important. En tant qu'hôte du maharadjah, Alexandra occupe une place d'honneur, en face de lui. Maintenant, c'est le lama qui se prosterne devant le maharadjah… « J'ai l'impression d'être sur une scène de théâtre », écrit Alexandra. Puis chacun y va de son discours, l'invitée aussi, dont les paroles sont traduites par Kumar. La cérémonie terminée, tout le monde prend le thé tibétain : « c'est la grande naturalisation tibétaine » pour Alexandra. Puis les trois « grands » se mettent à discuter de la doctrine :

> « Et dans l'oratoire tantrique, je parle de la grande doctrine que ces lamaïstes ont oubliée ou qu'ils se contentent de connaître égoïstement, laissant la foule dans sa superstition grossière… Est-ce qu'il aura compris, l'ascète chevelu, qu'il n'est pas de salut égoïste et que “la tour d'ivoire” du penseur insouciant de la misère mentale des autres est une tour de perdition. »
>
> Lettre du 30 mai 1912.

Après avoir prêché le bouddhisme chez les hindous, elle renouvelle l'expérience chez les adeptes du « bouddhisme tantrique », dont l'extravagance lui semble très éloignée, voire en contradiction, avec la « doctrine initiale ».

1er juin 1912

« Départ de Lachen à 10 heures avec le maharadjah Kumar pour Tangu. Le chef lama nous accompagne, nous précédant à cheval en tournant son moulin à prières – pluie entrecoupée d'éclaircies – très pittoresque route pleine de rhododendrons en fleurs », note Alexandra dans son carnet.

À Tangu (Thangu ou Thanggu selon les cartes), le groupe s'arrête car le lama va les quitter pour retourner à Lachen. Le lama se prosterne devant Kumar, il lui tend une *khata*, une écharpe rituelle de mousseline blanche, comme le veut la coutume. Kumar passe l'écharpe autour du cou du lama. Et le gomchen accomplit alors un geste étonnant : il pose la *khata* sur l'épaule d'Alexandra. « C'est une sorte de bénédiction et d'hommage en même temps », une reconnaissance du bien-fondé de ses positions. Le lama prononce alors une phrase qui l'honore et dont elle se souviendra :

> « C'est par un effet de notre bon “karma” (d'heureuses circonstances, produit de causes lointaines et antérieures même à notre présente existence) que nous nous sommes trouvés tous les trois réunis pour réfléchir ensemble et travailler à la réforme et à la propagation du bouddhisme. »
>
> Lettre du 9 juin 1912, Tangu.

Moment de communion spirituelle, parmi les rhododendrons en fleurs, quelque part sur un sentier du haut Sikkim… Alexandra est ainsi implicitement reconnue comme capable de travailler avec Sidkeong Tulkou à une réforme des pratiques religieuses du Sikkim.

Un peu au nord de Tangu**,** Kumar laisse Alexandra pour poursuivre son propre chemin. La voilà seule avec ses gens et ses tentes, en route vers les cols de la frontière. Le paysage devient de plus en plus âpre, la végétation se rabougrit, se raréfie, puis disparaît complètement, la température baisse.

Le 4 juin, Alexandra atteint le Koru La[4] (5133 m d'altitude), puis le Sepo La[5] un peu plus bas, déjà sur le versant nord de l'Himalaya. La voilà aux

portes du Tibet. Au pied du versant : la plaine de Kampa Dzong.

Une lettre écrite à Gangtok le 7 juillet 1912, montre l'immense regret d'Alexandra de n'être pas allée plus loin. Mais Kampa Dzong, située à 21 km, est un poste militaire. Il n'est pas question d'y descendre sans autorisation. En outre, elle n'avait pas prévu l'excursion, surprise de Sidkeong Tulkou et elle ne dispose pas du matériel nécessaire pour continuer :

> « Malheureusement je suis allée dans le nord et au Tibet à l'improviste, sans vivres en quantité suffisante, sans personnel et sans avoir emporté l'argent nécessaire. […] De plus ma tente appartenait aux Travaux Publics, je ne pouvais l'emmener sans autorisation et l'autorisation de voyager un peu longuement au Tibet me serait refusée si je la demandais officiellement. […] Mais voilà j'ai raté une magnifique occasion de célébrité qui ne se représentera vraisemblablement plus. […] Après ma traversée de l'Himalaya, arrivée à la Sepo La près de Kampa Dzong, j'étais dans un vaste steppe[6]. Je ne te dis pas que le vent y était plaisant, ni chaud, mais cela pouvait se supporter. Il y avait quatre ou cinq jours de marche à faire à travers ce steppe, pour gagner Gyan-tze où il y a un bungalow pour les voyageurs. Gygatze est à deux jours de là. »
>
> Lettre, 7 juillet 1912.

En réalité Alexandra a eu froid, très froid, tellement froid qu'elle a cru en mourir : « Je réfléchis un instant et me dis qu'après tout c'était là une belle mort, parmi les solitudes majestueuses au milieu d'un voyage pareil au mien et que je n'avais qu'à prendre la chose du bon côté. » (Lettre du 9 juin 1912.) Elle revient avec le visage tuméfié, brûlé par les intempéries, le froid, le vent, et le soleil. Pourtant elle avait tenté de se protéger en multipliant les « couches de glycérine et de poudre d'amidon ». Mais le Tibet découvert sur le versant nord de l'Himalaya lui a procuré une joie à la mesure du mystère qui entoure ce territoire. Elle est éblouie par ce panorama qui la retiendra « toujours sous son charme ».

> « Pour l'instant je reste ensorcelée, j'ai été au bord d'un mystère… Oh ! cette dernière chaîne de l'Himalaya, le dernier col très large qui s'inclinait vers une pente descendant à la steppe immense, déserte, où

> s’érige, sentinelle puérile mais émouvante, le fortin de la première ville tibétaine… Ici, tous les Européens subissent l’étrange fascination. On dit “le Tibet” à voix basse, religieusement avec un peu de crainte. »
> Lettre du 11 juin 1912.

Est-il besoin de dire que peu d’Occidentaux sont allés au Tibet par le Koru La ? Plus rares encore les Occidentales, s’il y en eut jamais à ce moment-là. Aiguillonnée par la curiosité, Alexandra a fait preuve d’audace, de courage et d’endurance, étant donné son manque d’équipement et d’entraînement physique. Mais ce n’est pas un exploit car le chemin est bien connu. Les marchands tibétains l’empruntent régulièrement, l’autre route étant celle de la vallée de Chumbi. Le chemin de la Koru La fut choisi par certains explorateurs pour se rendre de l’Inde au Tibet sans éveiller l’attention : plusieurs des fameux pandits indiens, envoyés par les Anglais pour faire des relevés topographiques au Tibet, passèrent par là au début du XIXe siècle. C’est aussi celui que suivra W. Montgomery Mac Govern pour se rendre de Darjeeling à Lhassa en 1922 (171).

12 juin 1912 : Dikchu

Dans la forêt tropicale du fond de la vallée, Alexandra relève 32 °C à midi, 30 ° la nuit. Et elle note sur son carnet :

> « Très chaud – Tremblement de terre, courte secousse à mon arrivée au bungalow – Le soir je vais m’asseoir au-dehors à regarder les mouches lumineuses. Comme l’on comprend dans cette jungle chaude pleine de cris d’insectes, de vie acharnée, les rêves des yoguis, les fantasmagories des nuits sous l’arbre de la Bôdhi, comme je les vois et les sens toutes ces images de fièvre, de vie et de destruction. À moi aussi il me semble qu’il va m’arriver ou arriver quelque chose. Peut-être mon cerveau est-il trop occidental pour que le “déclenchement” se fasse et que le quelque chose arrive. Mais le quelque chose n’est-il pas peut-être déjà arrivé. Oh ! la joie d’être là, seule, perdue, inconnue. Ivresse de la solitude. »
> Carnet, 1912.

25 juin 1912 : deuxième entrevue avec le dalaï-lama

Maintenant admise dans l’entourage du jeune Sidkeong Tulkou, Alexandra bénéficie du privilège de rencontrer une seconde fois le chef spirituel bouddhiste. Le dalaï-lama est en route pour le Tibet, son passage est annoncé pour le 25 avril près du village de Rhenok, au hameau de Ari**,** au sud du Sikkim (voir carte 8). Le chef religieux arrive cette fois à cheval.

> « Voici le cortège : en tête le Pontife, beau cavalier, oui, vraiment beau cavalier, sur son cheval superbe. Vêtu d’un costume de brocart rouge et jaune, une sorte de toque crénelée sur la tête, il a l’air martial. La moustache courte, la mouche au menton, il paraît, ce matin étrangement “Louis XIII” : d’Artagnan en habit de cour. »
> *Auprès du dalaï-lama*, Mercure de France.

Alexandra a l’insigne honneur d’être à nouveau reçue en audience privée. Kumar traduit. Ils s’entretiennent des réponses que le dalaï-lama avait fait parvenir à l’orientaliste quelque temps auparavant.

L’accueil aimable du chef des lamaïstes n’empêche pas Alexandra d’écrire à son mari : « Je n’aime pas les “papes”, je n’aime pas l’espèce de catholicisme bouddhiste auquel celui-ci préside. » (Lettre du 25 juin 1912.)

Puis c’est le retour à Gangtok. En accord avec Sidkeong Tulkou, Alexandra prêche la doctrine à la gompa. Elle participe aussi aux assemblées de prières, ayant maintenant l’habitude d’accomplir certains gestes rituels, sans toutefois se prendre au sérieux : « Tout de même, ta sœur Eva fulminerait joliment si elle apprenait que ta femme pratique ce qu’elle appellerait “des rites idolâtres et païens” » (Lettre du 30 juin 1912). Elle respecte pourtant les convenances de la micro-société anglaise de Gangtok en choisissant de loger chez « les Blancs » plutôt qu’au palais, comme le lui avait proposé le maharadjah.

Dans une lettre écrite le 31 juillet 1912, Alexandra fait le point sur sa situation :

> « Je me suis lancée peut-être trop peu armée, dans une carrière d’orientaliste. Si j’avais été un mouton docile, suivant les pas des bergers attitrés, grattant modestement quelques racines déjà épluchées par eux, je n’aurais pas eu de difficultés, mais je me suis avisée de faire de la philosophie, d’éplucher de la pensée et, ceci est plus grave, de ne pas lire les textes avec le même esprit que les pontifes universitaires. Il

y a plus encore, il y a que j’ai dépassé les barrières que le dilettantisme élève entre les philosophies hindoues et l’Européen qui les étudie. Je n’ai pas cherché en elles une récréation grammaticale mais de la vie, je l’ai trouvée et je croirais être une piètre personnalité si je ne la faisais pas passer dans les livres que je vais écrire. […]

L’ambition, cela me paraît aujourd’hui bien vain, bien creux, bien mesquin. Ceux qui ont rêvé les rêves des Bouddhas sont loin, je te l’assure, des désirs de gloire humaine, leur orgueil, si tu veux appeler cela de l’orgueil, est tellement démesuré que le petit orgueil des mortels leur paraît un bien méprisable enfantillage… »

Lettre du 31 juillet 1912.

Voilà où en est Alexandra après un an de voyage au pays des sages… Elle reçoit des nouvelles de Philippe de temps en temps, alors qu’elle l’abreuve de courrier, souvent plusieurs fois par semaine. Ses relations avec lui n’ont jamais été aussi chaleureuses. Elle lui dit sa reconnaissance et son affection, qui ne semble paradoxale qu’aux esprits étroits, remarque-t-elle. Elle lui fait part de ses découvertes, ses émotions, ses expériences, ses travaux, ses étonnements, ses projets… Il est le confident, le relais entre ses deux mondes, l’Europe et son Orient à elle, tellement plus profond que celui des coloniaux ou des touristes… Elle lui envoie des photos, prises par elle-même, ou provenant de sources diverses. Quand Philippe s’inquiète du « mysticisme croissant » de son épouse, elle balaie cette inquiétude mal fondée en quelques phrases :

« Il n’est pas question que je disparaisse, comme quelques Européens l’ont fait, dans le sol mouvant de la vie religieuse orientale. Je connais le terrain depuis longtemps et sais y marcher en parfait équilibre. »

Lettre du 19 août 1912.

Alexandra reste lucide, même en prêchant le dharma. Sa compétence est maintenant bien établie. Et l’on assiste à ce phénomène étonnant : c’est le chef religieux du Sikkim qui sollicite ses conseils. Dans une lettre datée du 6 septembre 1912, Sidkeong Tulkou demande en effet à Alexandra « une indication pour une méthode de méditation et une formule de prières rituelles journalières à l’usage des monastères du Sikkim »[7].

Plus que jamais la voyageuse est décidée à poursuivre la mission dans laquelle elle s'est engagée. Car le « bric à brac païen » des temples du pays lui semble à mille lieux de l'esprit de la doctrine. Cette branche du bouddhisme a développé un vaste panthéon dont on trouve les représentations stéréotypées dans tous les temples. Si c'est l'un des aspects originaux du « lamaïsme », il choque profondément Alexandra, qui le découvre sur le terrain. À la suite d'un « meeting religieux » qui s'était tenu à la gompa de Gangtok, elle écrit dans son carnet :

> « Combien loin, tout cela, de l'arbre de la Bodhi. Je les ai laissé partir tous et suis restée seule. Et ne voyant plus les idoles mais seulement la grande pensée du Dharma, je me suis prosternée dans ma robe de sannyâsin et j'ai juré que je suivrais l'exemple du Maître et ne voulais plus avoir d'autre vie que celle dont ma robe ascétique est le symbole, me consacrerais à la mission confiée par le Bhagavad à ses disciples qui est de prêcher le Dharma pour le bien des êtres. »
> Carnet, 1912.

Le premier séjour au Sikkim s'achève, en octobre, par la visite des gompas du sud du pays : Phodang, Phenzang, Pemionchi, Sangachelli et d'autres encore. Paysages délicieux, dans cette Asie qu'elle comprend et qui la comprend.

Et puis c'est la descente vers Darjeeling, avec le regret d'avoir raté l'occasion de franchir la frontière du Tibet, et celui de quitter un monde où elle avait trouvé sa place, un monde qu'elle jugeait trop païen mais qui avait accepté ses discours sur la doctrine originelle, un monde enfin qui lui avait offert des moments inoubliables. Mais l'on ne s'abstrait pas aussi facilement de ses origines :

> « La nuit nous prend à 7 miles de Darjeeling. Nous allons dans l'obscurité complète en brûlant quelques allumettes aux tournants. À un village on arrange des feuilles de bananiers au bout d'un bambou, on les imbibe de pétrole, et on s'en sert comme torches. Kumar chante dans la nuit les chants de Milarepa, c'est infiniment impressionnant. Darjeeling avec ses hôtels éclairés me cause un sentiment pénible de répulsion. Le prince, la suite ont pris un air misérable devant cette "civilisation".

> Je me sens soudain très étrangère à eux, très loin, alors que nous étions si proches dans la jungle. Il y a là-dedans un peu de honte d'être parmi ces "*natives*". Étrange ! L'hôtel, la chambre, tout me paraît étrange. Je reviens d'un autre monde. Ce matin au son d'une musique mélancolique, nous montions vers le monastère. L'impermanence des choses. Le Nirvâna. Tout cela a été présent, réalisé pendant quelques brefs instants. »
>
> Carnet, 1912.

Le 14 octobre 1912, le prince héritier offre à Alexandra un cadeau d'une valeur religieuse inestimable : une statuette du Bouddha, qui aurait été apportée au Sikkim par le premier lama de la lignée Karmapa en offrande au supérieur de la gompa de Phodang (ou Podang). Une superbe légende entoure la statuette, à moins qu'il ne s'agisse d'un prodige… : le lama garda l'objet entre ses mains durant la montée au monastère, et lorsqu'il arriva sur les lieux, ses mains étaient remplies d'*amrita*, le breuvage d'immortalité. Alexandra est émue. Elle se promet de faire réexpédier, à sa mort, la statuette dans son pays d'origine. Et la parole sera tenue par l'intermédiaire de Marie-Madeleine Peyronnet qui rapportera l'objet de manière très solennelle en 1992[8], soit quatre-vingts ans après le geste généreux de Sidkeong Tulkou[9].

À cette étape de son grand voyage, Alexandra avait atteint le degré d'évolution intérieure qui permet de faire l'expérience du *samadhi* (elle le signale à plusieurs reprises dans son carnet), elle était imprégnée de bouddhisme tibétain et de vie sauvage. Mais à peine est-elle installée à l'hôtel qu'elle réintègre sa personnalité occidentale et renoue avec la vie mondaine. Ainsi dès le premier soir de son retour à Darjeeling, elle dîne chez les Holmwood. Le lendemain, c'est elle qui donne un « lunch » en présence de Kumar. Puis c'est la réception chez le maharadjah et la maharani de Budwan (ou Burdwan)… avant de prendre le train pour Calcutta, le 15 octobre. Le séjour au Sikkim a duré sept mois. Après un intermède au Bengale, Alexandra a l'intention de se rendre au Népal.

---

1 Ces informations biographiques nous ont été communiquées personnellement par Madame P.L. Tenduf La, la fille de Laden La, que nous remercions vivement.

2 Un bungalow existe toujours à Karponang, figurant comme « lodge » sur la carte du Sikkim publiée en 2003 par ITMB Publishing LTd de Vancouver (carte 153 de notre liste).

3 Alexandra donne le nom du gomchen de Lachen dans sa lettre du 6 juin 1919.

4 « Kongra La » sur les cartes actuelles du Sikkim (cartes 59 et 153 de notre liste). Altitude : 5133 m.

5 « Sipu La » sur la carte NH45-16C du Guide de Victor Chan (p. 919).

6 Au début du XXe siècle, le genre du mot « steppe » n'était pas fixé. C'est pourquoi A. David-Néel emploie le masculin ici.

7 Traduction de l'anglais. Lettre conservée à la Fondation A. David-Néel.

8 Thème du film *A. David-Néel du Sikkim au Tibet* (voir filmographie).

9 La statuette a été dérobée au monastère de Phodang en janvier 1994. (Épisode relaté dans les dernières éditions de *Dix ans avec Alexandra David-Néel* de Marie-Madeleine Peyronnet.)

Le voyage au Népal et le pèlerinage bouddhique : 15 octobre 1912-25 novembre 1913

Le voyage au Népal s'inscrit dans le cadre d'un pèlerinage qu'Alexandra souhaite entreprendre sur les traces du Bouddha. Le Maître est originaire d'une contrée située actuellement au sud du Népal.

16 octobre-13 novembre 1912 : *Calcutta (voir carte 9)*

Un séjour d'un mois à Calcutta s'avère nécessaire pour organiser son déplacement, accomplir les formalités, attendre les lettres d'introduction, mettre de l'ordre dans ses bagages. Dans la ville, c'est justement la grande fête donnée en l'honneur de Durga (Durga puja). Toujours intéressée par les pratiques hindouistes, Alexandra assiste à quelques-unes des cérémonies, comme celle de la plongée des statues dans le fleuve. La déesse Durga, parfois représentée avec mille bras, symbolise l'aspect victorieux, aimant et sécurisant de la Mère universelle, l'énergie universelle (la *shakti*), tandis que Kâli en représente l'aspect redoutable et sanguinaire. Durga-Kâli est l'objet de la dévotion des shaktistes.

14-17 novembre 1912 : Gaya et Bodh Gaya

L'étape à Boghgaya s'imposait. N'a-t-on pas dit que le symbole du « Bo-tree », l'arbre de la bodhi, de l'Illumination, équivalait pour les bouddhistes à celui de la Croix pour les chrétiens ? Mais si la Croix a disparu, le *Ficus religiosa* vit toujours, par l'intermédiaire de ses rejetons. L'arbre prestigieux a résisté à la haine de ceux qui ont voulu le détruire, comme le roi du Bengale au VIe siècle, ou les musulmans au XIIe siècle. Il a traversé des intempéries, telle la foudre qui le renversa en 1876. Mais il est encore debout, et l'atmosphère de paix indicible qui entoure le lieu vénéré n'a

jamais cessé d'impressionner les pèlerins ! Alexandra elle aussi se laisse prendre à la sérénité presque palpable de cet endroit mystérieux. Le 16 novembre, elle se rend près du Bo-Tree :

> « Méditation à la nuit sous le Bo-tree. Le sujet qui m'est venu spontanément est le Bouddha, après avoir quitté Gaya rencontrant l'ascète sur la route et lui disant : je suis un Jina[1]. Puis la même affirmation à Isipatana et la parole : "Je suis délivré de tous les biens humains et divins et vous aussi, disciples, vous êtes délivrés de tous les biens"… Être un Jina, c'est peut-être simplement savoir qu'on en est un. C'est en soi que la transformation doit se produire et je suis un Jina, si j'ose l'être. »
> Carnet, 1912.

17-18 novembre 1912 : de Bankipore à Raxaul

Après ce moment d'intense recueillement, Alexandra reprend le train en direction du nord, vers Bankipore et Raxaul**,** ville-frontière avec le Népal.

> « De Bankipur[2] je me suis engagée dans une série de petites lignes de chemin de fer diminuant d'importance à chaque changement de train, les dimensions des voitures se réduisant en proportion. J'avais quitté Calcutta dans une superbe voiture avec salle de bain contenant une vraie baignoire et je suis arrivée à Raxaul dans une étroite petite cabine où l'on pouvait à peine se mouvoir entre les deux banquettes. Au cours de cette dernière journée de railway j'ai aussi eu l'intermède d'une nouvelle traversée du Gange en ferry. Vingt minutes de navigation qui, cette fois, n'ont été agrémentées d'aucun échouage comme à mon retour de Darjeeling. »
> Lettre du 24 novembre 1912.

18-21 novembre 1912 : de Raxaul à Katmandou

Les Français qui ont visité le Népal sont encore très rares en 1912 : citons Isabelle Massieu en 1908, et le prince Antoine d'Orléans en 1911. Le baron et la baronne de Rothschild s'y rendront en 1913. L'orientaliste Sylvain Lévi y séjournera longuement en 1925 (148, 162, 263, 279, 286…).

Alexandra a relaté son voyage au Népal dans le livre intitulé *Au cœur des Himalayas*, édité pour la première fois en 1949, soit trente-six ans après son voyage, mais on croirait le récit écrit sur place, tant le style en est vivant.

Notre héroïne a emmené avec elle son serviteur d'origine tibétaine, Passang, pour des motifs très pragmatiques : il parle assez bien l'anglais, mais surtout il se débrouille en népalais et en hindi. Pour dormir, la voyageuse emporte désormais un lit de camp, plus propre que tous les lits de passage disponibles aux différentes étapes. Ses bagages tiennent dans quinze colis.

Comme tous les étrangers arrivant au Népal, Alexandra est attendue à la gare-frontière de Raxaul. Quasiment aussi fermé que le Tibet, le pays a dû accepter la présence d'une Résidence britannique sur son territoire à partir de 1816. La population fait preuve d'une évidente xénophobie. Si le pays est un royaume, le pouvoir effectif appartient au Premier ministre, maréchal des armées, le maharadjah Chandra Shumsher Jang Rana Bahadur. Aucun étranger ne peut circuler librement : il est obligatoirement doté d'une escorte – autant pour le surveiller que pour le protéger.

Alexandra découvre un nouveau moyen de transport : le palanquin. Dans sa lettre du 24 novembre 1912, elle décrit l'engin comme « un châssis de lit pourvu d'un toit et d'épais rideaux rouges ». Isabelle Massieu parle, quant à elle, d'une « grande boîte oblongue, haute d'environ un mètre » (162). Le véhicule est tenu par quatre porteurs, à environ quarante centimètres du sol. Le toit, trop bas, ne permet pas de s'asseoir. Il faut donc s'y allonger. Alexandra s'imagine dans un véhicule mortuaire, d'autant plus qu'elle s'est enveloppée complètement dans une large écharpe de mousseline couleur safran pour se protéger de la poussière. La caravane compte vingt porteurs, plus huit hommes qui se relaient par quatre pour porter le palanquin, plus huit autres qui se relaient pour porter les hamacs de Passang et du cuisinier… soit trente-six hommes !

Voici bientôt la jungle du Teraï. Les porteurs entonnent des mélopées en invoquant Râma, Alexandra « rêvasse un peu assoupie », tout en songeant aux tigres et à la sérénité du Bouddha… Le soir arrive, les coolies allument des torches et poussent des hurlements pour effrayer les fauves éventuels. Mais ils sont sans crainte car les animaux n'attaquent jamais ceux qui ont choisi la religion, comme la « dame saddhou » qu'ils transportent ! Conformément à la tradition, Alexandra la *sannyasin* sera donc chargée d'aller « parler au tigre » si d'aventure un animal se présentait…

Le lendemain, la voyageuse change de palanquin. Le nouveau véhicule est plus haut et muni de portes coulissantes sur les côtés. Elle peut s'y tenir assise, mais la vue se limite aux deux ouvertures latérales. On ne peut tout avoir… Plus de quatorze heures de marche en une journée. Puis c'est la montagne et un nouveau type de véhicule, le *dandie* ou chaise à porteurs. La route suivie par les audacieux qui se rendent au Népal passe alors par les cols de Sissagouri et de Chandragiri. La montée est éprouvante et dangereuse : pour le dernier col en particulier, les porteurs sont quatre autour d'Alexandra, trois autres marchent à côté, prêts à intervenir en cas de difficulté. La voyageuse préférerait marcher mais ce n'est pas l'usage, et le déshonneur retomberait sur ceux qui l'attendent à Katmandou.

Après tous ces efforts, une superbe récompense attend les voyageurs en haut du dernier col : « une vision surnaturelle », la beauté absolue du paysage. Alexandra reste « immobile, interdite » devant la splendeur du panorama. Le soleil fait surgir des reflets irréels sur les glaciers de la « barrière cyclopéenne », tandis que les pics acérés griffent le ciel profond de leurs pointes noires. Le paysage vaut bien tous les risques encourus jusque-là.

La descente est plus périlleuse encore que la montée, mais cette marche d'enfer se termine sans dommages. Voici enfin le terrain plat de la vallée. Une voiture – un grand landau – a été envoyée pour accueillir Alexandra. La voyageuse arrive à la Résidence avant ses bagages car les porteurs continuent à pied…

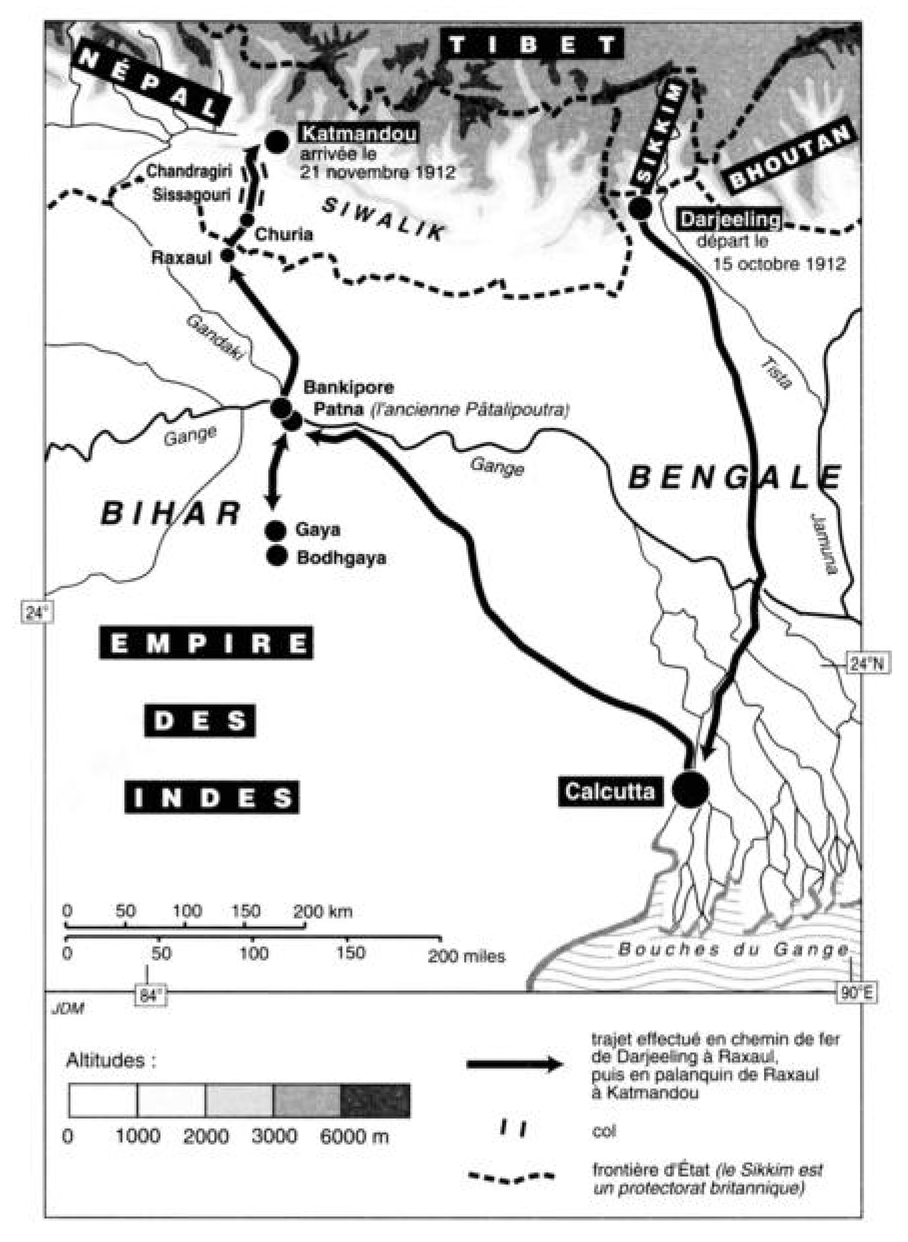
21 novembre-31 décembre 1912 : la vallée de Katmandou (voir carte 10)

Deux jours après son arrivée, Alexandra est reçue chez le maharadjah, un homme aimable et obligeant. Mais elle ne trouve pas chez lui l'intérêt que manifestait Kumar pour les questions religieuses. Le maharadjah n'est pas un homme de culte, il s'intéresse au spiritisme, et surtout à l'armée dont il est très fier. Il faut dire que les soldats du Népal sont les célèbres Gourkhas dont les ancêtres s'emparèrent du pays au XVIIIe siècle. À cette époque l'hindouisme fut favorisé aux dépens du bouddhisme.

Dans ce pays, Alexandra portera son attention à nouveau sur le brahmanisme. Mais il n'est pas facile de mener des enquêtes de terrain lorsqu'on circule en voiture avec « deux valets de pied chamarrés, un

cocher vert et or », un garde du corps et un soldat d’escorte à cheval (un « cipaye »). Alexandra dispose aussi d’un cheval de selle, « une très belle bête à robe grise » qui lui permet d’aller plus facilement ici ou là. Voilà des conditions nouvelles de recherche, un rien flatteuses, mais peu discrètes. Alexandra regrette la liberté de mouvement dont elle bénéficiait au Sikkim, la compréhension de Kumar et surtout l’amabilité des lamas et de la population « tandis qu’ici, les figures sont sombres, fermées, stupidement mauvaises », dit-elle dans sa lettre du 1er décembre 1912. Ainsi le 15 novembre, elle a toutes les peines du monde à pénétrer dans le grand stupa de Swayambhounath – interdit aux Européens, lui affirme un vieux lama mongol. Ce temple étant le haut lieu du bouddhisme népali, il n’est pas question pour Alexandra de renoncer à y pénétrer, et… elle finit par obtenir ce qu’elle voulait !

Carte 9 : VERS LE NÉPAL
15 octobre-21 novembre 1912



Jusqu'au 31 décembre 1912, elle visite ainsi les villes et les sites célèbres de la merveilleuse vallée de Katmandou : Patan l'ancienne capitale, la très pittoresque Bhadgaon (actuelle Bhaktapur), l'impressionnant site de Pachoupatinath, Bodnath (Bauddha)… Katmandou compte alors 55000 habitants. La ville est superbe, avec ses merveilleux balcons ciselés. Les fenêtres sont elles aussi ourlées par une véritable dentelle de

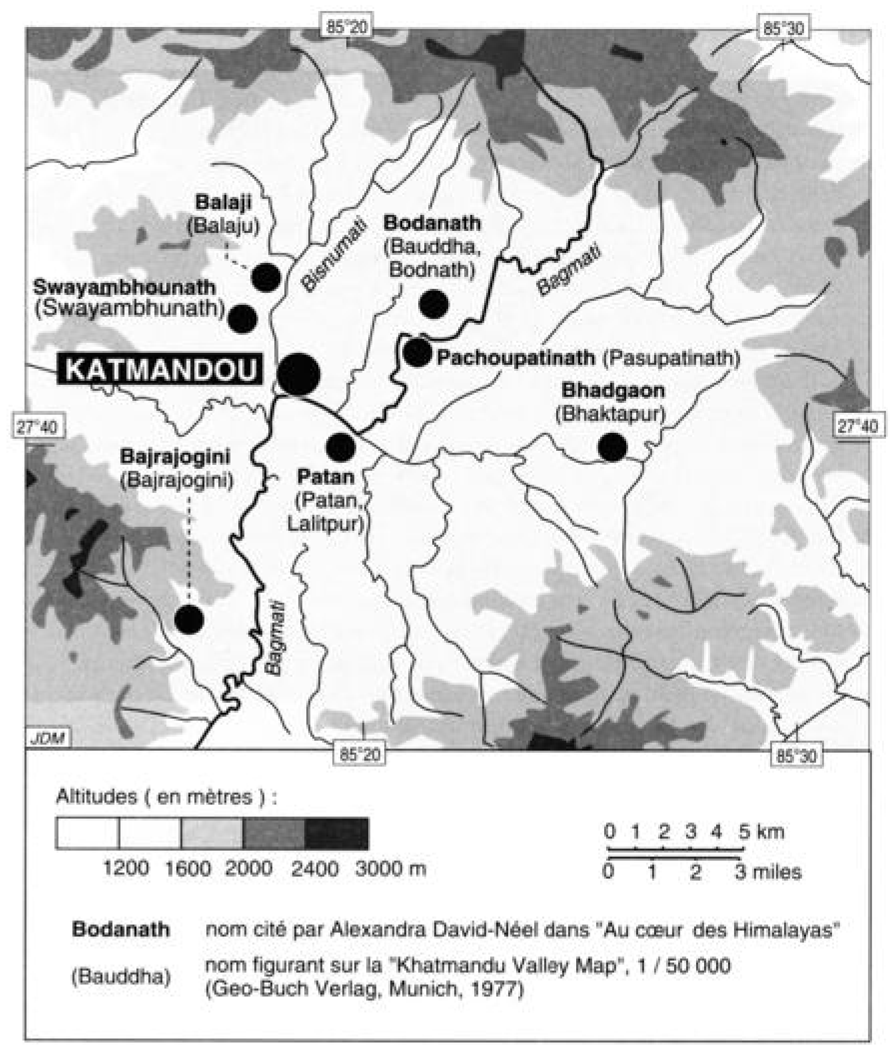
bois. Aucun véhicule ne perturbe la marche des passants, la place n'a pas encore été dénaturée par un certain tourisme de masse.

Mais les lieux passent au second plan derrière ce qu'Alexandra aime surtout découvrir : les mentalités des habitants. Les idées l'intéressent plus que les monuments, les idées de ceux qui ont construit les temples aussi bien que celles qui habitent les fidèles contemporains, en un mot les « paysages humains », selon sa propre expression. Elle rencontre des pandits, elle se renseigne sur les légendes, les pratiques, les variantes locales des croyances.

Le mode de vie des Népalais lui semble effarant tant l'hygiène y est déplorable. Une épidémie de petite vérole sévit alors dans la population de la vallée : on en attribue la cause à la déesse Sîtalâ et les malades ne se soignent pas. De nombreux enfants ont le visage « couvert de pustules et de croûtes noires », les plus grands sont défigurés. Alexandra fait vacciner « ses gens », elle-même se croyant « réfractaire à toutes espèces de contagion ». *(Au cœur des Himalayas.)*

L'esclavage est toujours en usage : il ne sera aboli qu'en 1924. Alexandra est aussi très choquée par la sauvagerie et l'ampleur des sacrifices sanglants pratiqués par les populations hindoues : des coqs, des moutons, des chèvres, même des buffles sont immolés tous les jours. La sauvagerie atteint son apogée lors de la fête de Durga : des milliers de buffles sont alors sacrifiés, le sang gicle de tous côtés… Les humains, et surtout les femmes, ne sont pas épargnés : comme en Inde les veuves doivent accompagner leur défunt mari sur le bûcher funéraire. Un prédécesseur du maharadjah, le grand Jang Bahadur, avait essayé d'interdire cette coutume aux mères de familles, mais il faudra une interdiction stricte, promulguée en 1920, pour que ce rite tende à disparaître.

Carte 10 : LA VALLÉE DE KATMANDOU
21 novembre-31 décembre 1912



Quelques épisodes drôles agrémentent heureusement le séjour de la voyageuse : un taureau, de Shiva évidemment, ayant mangé dans la main d’Alexandra, la voilà quasiment vénérée comme une déesse par son *sweeper* le paria et par Singh, un hindou qui l’a guidée en maints lieux typiques. Autre anecdote : grâce à la ruse de Passang, Alexandra peut assister, cachée dans le grenier d’une masure sordide et déguisée en garçon tibétain, à une « sorcellerie » dans le cadre du culte tantrique à Shakti, version paysanne et rudimentaire.

La voyageuse gardera un souvenir très fort de la visite de Pachoupatinath. Déjouant un moment la surveillance de ses gardes du corps, elle rend visite à un ermite renommé, Shivananda, qui l’impressionne

vivement par sa « singulière sagesse ». Guidée par le disciple qui l'avait amenée auprès du gourou, elle profite ensuite de la nuit tombante et de sa tenue de *sannyasin* pour pénétrer dans le temple de Shiva, interdit aux étrangers. Une « atmosphère mystique » extrêmement prenante se dégage du lieu sacré. C'est le genre d'instant qu'Alexandra goûte par-dessus tout. Elle aime participer au mystère de ces sanctuaires inviolés, et observer en secret les pratiques incantatoires inaccessibles aux non-hindous.

Un jour, elle se rend en pèlerinage à Nambouddha (ou Mam Bouddha) dans la montagne, à sept heures de cheval de Katmandou, là où la tradition situe l'un des épisodes les plus édifiants de la vie du Bouddha. Dans l'une de ses précédentes incarnations, le futur Bouddha vécut à une période où une intense sécheresse amena la disette aussi bien chez les animaux que chez les humains. Marchant dans les bois, il aperçut une tigresse affamée qui n'avait même plus la force de bondir sur lui pour le dévorer. Pris de compassion pour cette bête souffrante, il se dirigea vers elle et lui offrit son corps à manger. C'était le don suprême. Alexandra connaissait cette légende depuis l'âge de 10 ans, précise-t-elle, sans savoir d'où elle la tenait.

31 décembre 1912-25 janvier 1913 : vers Lumbini et Kapilavastu, région natale du Bouddha (voir planche 11, carte 11a)

Quittons maintenant la légende pour retrouver l'histoire réelle du Bouddha. Alexandra veut se rendre dans la région natale de Çakyamouni, sur les sites de Lumbini et de Kapilavastu, attestés par des fouilles archéologiques. Rumindei est le nom moderne de Lumbini, le jardin où naquit le Bouddha, près de Kapilavastu, elle-même localisée par les archéologues « sous le misérable site de Tilaura Kot », écrit René Grousset (107).

Ce n'est pas simple car ces lieux se situent dans la jungle du Téraï népalais, au sud-ouest de Butawal (Butwal). Qu'à cela ne tienne ! Alexandra jouit d'une haute réputation auprès du maharadjah qui lui fait organiser une expédition avec des éléphants, les animaux les mieux adaptés pour circuler dans la jungle. La caravane l'attendra aux abords du Teraï.

Le 31 décembre, la voyageuse quitte Katmandou, auréolée d'un prestige qu'elle apprécie à sa juste valeur. Le 1er janvier 1913, elle fait étape dans le

bungalow de Sissagouri. Six jours plus tard elle écrit à Philippe :

> « J’ai commencé l’année dans une cahute, plutôt dénuée de confort, faisant partie d’un fort népalais situé sur une arête de montagne à Sissaghari. Nuit quelque peu grelottante et réveil gélatif au petit jour… […]
>
> J’ai bien fait d’emmener mon ordonnance britannique, il a grand air et est très débrouillard. Il y a aussi un soldat népalais, mais il marche avec les bagages. La caravane est de 44 coolies portant les bagages, moi-même et 2 serviteurs, puis 4 hommes : l’ordonnance, mon jeune boy interprète, le cuisinier et le sweeper […].
>
> Le voyage (3 jours) a été très agréable quoiqu’un peu fatigant le premier jour où j’ai grimpé, à pied, un escalier de rocs branlants d’un millier de mètres de hauteur partagés sur un parcours d’un peu plus de 3 km. Un temps couvert n’a malheureusement pas permis de contempler les beaux panoramas des neiges vus lors de mon arrivée par cette même route. Les deux jours suivants ont été délicieux dans la jungle du Teraï.
>
> Je me suis arrêtée à Raxaul au bungalow de la Résidence, comme à l’aller, et je suis repartie le lendemain à 2h du matin. Nous avons roulé toute la journée pour arriver à Gorakhpur à 6h du soir (2 heures de retard seulement, cela ne compte pas pour les trains de l’Inde). Le train n’est pas arrêté qu’un gros gentleman se précipite, s’informe si je suis Mme David-Néel, se nomme lui-même et me dit qu’il m’emmène dîner. C’est le haut fonctionnaire à la tête du district (district est ici comme nos départements). Sa femme étant en Angleterre, c’est chez la préfète qu’il me conduit dans un très bel équipage. Là, une bonne chambre m’attend, un bain est prêt, je me lave, me change et je dîne avec une femme aimable, sur une table légèrement fleurie, puis le “collector” revient me prendre et l’auto de la dame me ramène à la station. Le “collector” loue pour moi un compartiment de famille qu’on détachera du train à Bridgmanganj, dans la nuit, et où je dormirai jusqu’au matin sur une voie de garage, et ne veut en aucune façon que je rembourse quoi que ce soit, sous prétexte que je suis son hôte, étant dans son district. Une fois de plus je dois répéter que ces Anglais que tu n’aimes guère sont des gens très charmants.
>
> Donc tout est bien, je passe une excellente nuit dans ma voiture. Le chef de gare qui a reçu des instructions s’empresse, le chef constable du

> poste de police apporte à mes gens le lait, le bois, tout ce qu'il faut pour préparer mon premier déjeuner. C'est parfait… et puis le tableau change. Les éléphants du Mahâraja n'apparaissent pas et le temps passe. Des gens viennent, pérorent, mais il en résulte que personne ne sait rien et qu'ils n'ont été avertis de rien. […] Mais voici qu'à 1 heure de l'après midi, le constable ramène un jeune fonctionnaire népalais qui confesse qu'il a bien reçu l'ordre de m'attendre avec des éléphants, mais qu'il ignorait la date de mon arrivée (il ment effrontément) et bref, les éléphants sont à 35 km d'ici et, naturellement, ne viendront que demain. […]
>
> Cet incident ne serait rien s'il ne me forçait à écourter mon séjour à Kapilavasthu […]
>
> Eh oui, il serait plus agréable peut-être de s'en aller tout seul, sans apparat dans le char à bœufs mais cela n'est guère possible à un Européen, encore moins à une Européenne, dans l'Inde sous peine de paraître suspect, peu respectable "undesirable" et cela devient tout à fait impossible lorsqu'on voyage comme je le fais sous l'égide de "l'India Office" et la protection du Vice-Roi. Je me console en pensant que je n'aurai pas à payer les éléphants retardataires. »
>
> Lettre du 5 janvier 1913.

La caravane n'étant pas au rendez-vous, Alexandra se rend à Lumbini-Rumindei en palanquin où elle trouve en effet le campement, installé sous les manguiers. Elle excursionne dans le secteur avec les cinq éléphants mis à sa disposition. Le camp « était pittoresque et charmant ». « Les éléphants au repos se dandinaient à l'ombre des manguiers. On eût dit une illustration dans un livre de Jules Verne, ces illustrations qui me fascinaient quand j'étais petite fille. Bienheureux ceux qui réalisent leurs rêves ; cela aussi est une béatitude, et non la moindre. » *(Au cœur des Himalayas.)*

Dans la nature de ce Teraï qui fit rêver tant d'explorateurs et d'archéologues, Alexandra est aussi heureuse qu'au Sikkim :

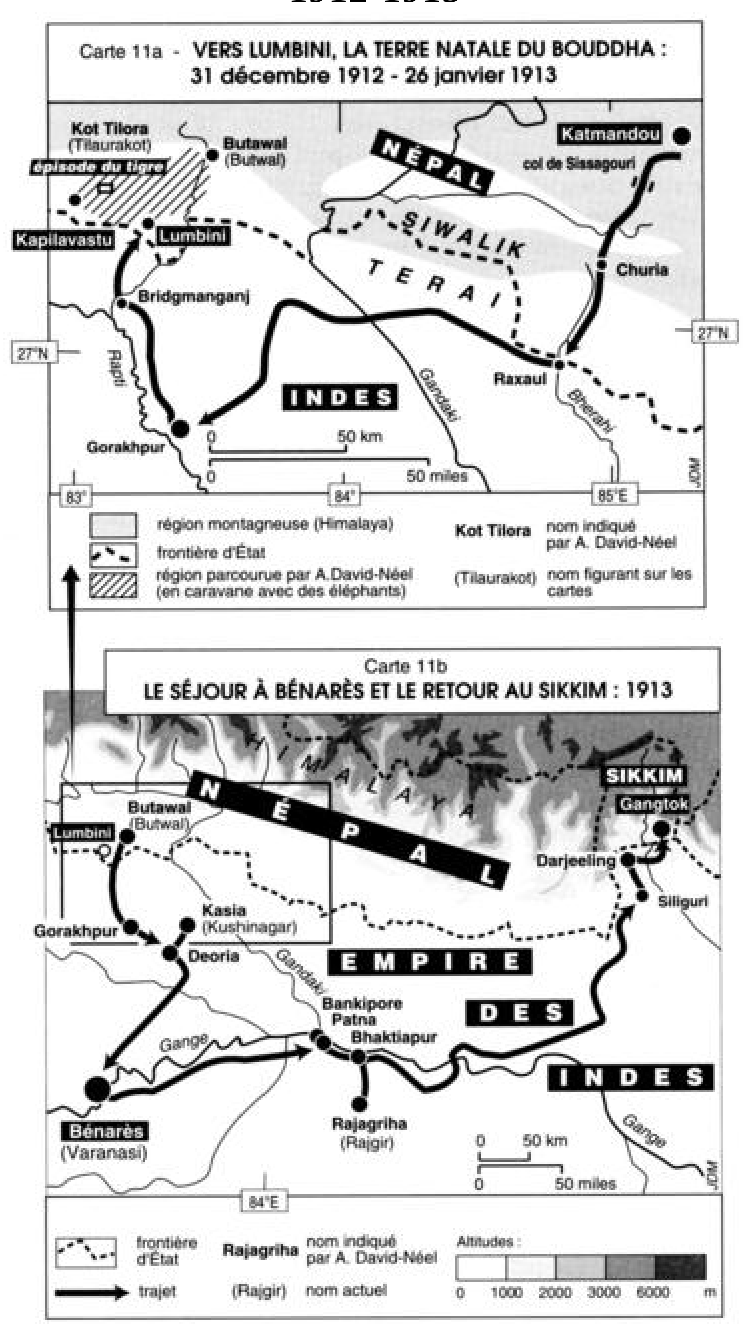
> « J'aime ces nuits de solitude dans la jungle, dans la chambre de toile. Mieux qu'en la plus rudimentaire des maisonnettes, on se sent parmi la nature, un avec les choses. La tente, mince cloison dont les parois chantent, clapotent et vivent avec le vent, la tente oiseau mouvant, aujourd'hui ici, demain… un navire de terre ferme… »

Lettre du 21 décembre 1912.

Mais les lieux restent encore sauvages et les choses ne sont pas toujours simples. Le groupe tourne parfois dans la jungle car le babou qui dirige l'expédition ne connaît pas bien la région.

> « Hélas les pèlerinages matériels sont rarement des moments de vraie ferveur. On est pris par mille détails et gêné par mille gens et choses. Les vrais pèlerinages, les seuls, sont ceux que l'on accomplit dans le silence et le secret de son esprit. J'ai voulu voir le pays du Bouddha, mais combien différente est la contrée de ce qu'elle était de son temps ! Contemporains de son époque il ne reste que les étoiles au ciel, le soleil qui se couche énorme et rouge sur la plaine immense, la lune pâle et je les regarde songeant que ses yeux à Lui, se sont levés vers eux… avec quelles pensées. »
>
> Carnet, 11 janvier 1913.

Planche 11 : LE PÈLERINAGE BOUDDHIQUE AU NÉPAL
1912-1913



Un dernier épisode survient avant de quitter ces lieux chargés d'histoire, de rêve, de ferveur, et de toute la sauvagerie de la vie animale : Alexandra campe alors près de Kot Tilora (ou Tilaura Kot). Elle s'éloigne un moment du quartier général pour aller méditer en paix. Au cours de sa concentration, elle entend un léger froissement dans les broussailles, un bruit « de pas

feutrés, précautionneux et pourtant lourds ». La curiosité l'emporte, et la candidate au *samadhi* entrouvre les paupières : un tigre la regarde à moins de deux mètres de distance ! Alexandra reste parfaitement immobile, tout en se demandant quelle est la meilleure attitude à adopter en pareille circonstance. Comme une yoguini accomplie, elle choisit de ne rien tenter et de reprendre sa méditation… Quelque temps après, elle ouvre les yeux : le tigre avait disparu.

26 janvier-4 février 1913 : vers Bénarès (voir planche 11, carte 11b)

Le 26 janvier, Alexandra arrive à Gorakhpur pour une étape de deux jours. Puis elle prend le train pour Bénarès. En chemin elle s'arrête à la gare de Deoria, où elle emprunte la voiture de la poste pour se rendre à Kasia. Pourquoi Kasia, nom actuel de l'ancienne Kusinara (Kousinârâ), ou Kushinagar (107, 180). C'est là qu'est mort le Bouddha historique, à l'âge de plus de 80 ans et que brûla son corps. Contrairement à Bodh Gaya**,** le lieu est tout imprégné de tristesse. Alexandra y reste deux jours. La peste sévit à Deoria.

4 février-22 novembre 1913 : Bénarès

Le 4 février, Alexandra arrive à Bénarès. Elle logera dans le quartier européen, dans les locaux de la Société théosophique, où elle dispose d'une chambre avec salle de bains et cuisine : « Cela ne me plaît qu'à demi d'être dans ce milieu, mais trouver un logement à Bénarès est un problème difficile », note-t-elle dans son carnet.

Son séjour va se prolonger dix mois : Alexandra y restera même durant l'été, à la saison des pluies. Elle note 40 °C à l'ombre le 25 mars 1913. Le climat lui convient mal ; malgré la chaleur elle s'enrhume souvent (Lettre du 10 mai 1916).

Pourquoi cette sédentarité soudaine ? C'est que la voyageuse se plaît dans la ville sainte. Elle prend à nouveau des cours particuliers de sanscrit, elle se replonge avec bonheur dans ses investigations sur le Védanta, et elle reçoit le meilleur accueil dans les milieux religieux les plus fermés. Sa renommée de *sannyasin* lui attire la considération des hindous, pourtant peu enclins à admirer une femme, qui plus est une étrangère. Même des

sectataires aussi exclusifs que les jaïns l'invitent à venir s'exprimer au milieu d'eux. Les jaïns sont ces adeptes qui poussent les austérités et le respect de toute forme de vie jusqu'à l'extrême. Dès la création du mouvement, le fondateur avait interdit tout repas à partir du crépuscule, de peur qu'un insecte tombé dans le bol soit avalé par mégarde… À l'origine, les jaïns comptaient parmi les plus farouches opposants à la parole du Bouddha.

À Bénarès, Alexandra est considérée comme une personnalité religieuse que l'on écoute, et ce respect lui procure un immense bonheur. Il faut bien reconnaître qu'il s'agit d'un véritable tour de force pour une Occidentale.

Alerte désagréable en avril : Philippe annonce à son épouse son intention de prendre sa retraite l'année suivante. Alexandra envisage avec angoisse un éventuel retour à Tunis :

> « J'ai une peur affreuse du retour. Nous allons être tous deux très malheureux. Jamais je ne me referai à “la vie dans la maison”. Peut-être le pourrai-je si j'étais sûre qu'en la reprenant je ne suis pas renégate à mes vœux. Mais l'autre voie, celle des Bouddhas, comment la suivre ? Je doute que me faire nonne à Ceylan ou en Birmanie serait accomplir ma vocation. La situation semble sans issue, mais combien de fois elle m'a parue telle ! »
> Carnet, 13 avril 1913.

La situation s'arrange en effet. Alexandra déploie des talents de persuasion pour faire admettre à son époux qu'elle n'a pas encore achevé ses recherches. La « petite vieille à lunettes » qu'elle se prépare à devenir doit amasser suffisamment de documentation pour écrire des livres et faire des conférences pendant toutes ses années de vieillesse. Elle se prépare un avenir d'auteur et de conférencière. Non, son voyage ne peut pas prendre fin aussi brutalement, le moment n'est pas encore venu de prendre le chemin du retour. Et Philippe comprend qu'un « oiseau ramené de force à la cage, enfoncé dans un coin, la tête sous l'aile, un oiseau qui ne chante plus » serait une bien triste compagnie (Lettre du 10 juin 1913).

À aucun moment Alexandra n'a oublié ses amis du Sikkim. Elle reste en correspondance suivie avec Sidkeong Tulkou et le gomchen de Lachen. Dans sa lettre du 2 septembre, elle explique à Philippe qu'un mouvement de réforme religieuse est en marche dans le petit royaume himalayen, réforme

qu'elle a elle-même impulsée. Certaines superstitions tendent à être rejetées et un élan pédagogique en direction des populations locales commence à se manifester, afin de ramener celles-ci à des pratiques plus proches de la doctrine originelle.

Le 5 novembre 1913, Alexandra se rend à Sarnath. Le 22 novembre, après dix mois de séjour, elle quitte Bénarès pour reprendre la route de son pèlerinage bouddhique.

23-25 novembre 1913 : Rajagriha (voir planche 11, carte 11b)

Une autre ville bouddhique manquait à son circuit religieux. Elle y arrive le 23 novembre pour une visite de trois jours. Dans l'histoire du bouddhisme, Rajagriha est connu comme le lieu des premières conversions. Devenu le chef d'un nouveau mouvement spirituel, Çakyamouni se consacrait à l'enseignement de la doctrine, entouré de disciples, de moines errants et mendiants. La communauté ne s'arrêtait que pendant la saison des pluies. De passage à Rajagriha, le Bouddha fut reçu avec beaucoup de déférence par le roi de la province, qui lui offrit une résidence pour plusieurs mois. Des conversions ne tardèrent pas à se produire. Plus tard, Çakyamouni revint à Rajagriha où il soumit un éléphant furieux lancé contre lui par ses ennemis.

> « Le départ de Rajagriha devait s'effectuer à deux heures de l'après-midi, mais les domestiques ne sont pas prêts et je manque le train. Je passe la soirée jusqu'à la nuit assise parmi les palmiers, dans un cadre très tunisien, à regarder de loin Grihakuta où le Bouddha a vécu, où il a enseigné… Je tâche de l'imaginer, sadhu entouré de disciples…
> Je couche à la gare et pars dans la nuit à deux heures du matin. Il fait froid, une nuit sans lune. Oh ! Tous les pèlerinages sont décevants. On s'agite dans les détails du voyage, bagages, hôtels ou bungalows, coolies, bruit, bakshishs quémandés… et la méditation s'enfuit. Pourtant il y a ici, un grand souffle dans l'atmosphère qui malgré tout passe sur vous et fait frissonner le tréfonds de vous-même. Quand le train m'emporte, je souhaite ardemment une parole du maître, comme s'il était vivant et s'il pouvait m'entendre, et soudain à ma mémoire se présente le passage du Mahâvagga : “Soyez à vous-même votre refuge

et votre flambeau… et quand j’aurai disparu ne pensez pas, nous avons perdu notre maître, nous sommes sans maître. Le Dharma que j’ai prêché, voilà votre maître…” Je veux voir une réponse dans cette brusque réminiscence et n’est-ce pas justement celle qu’il me fallait ? »
Carnet, 25 novembre 1913, extrait déjà présent dans la première édition du livre.

27 novembre-3 décembre 1913 : le retour au Sikkim

« Passé dans le train la nuit du 25 au 26, la journée du 26, la nuit du 26 au 27. Arrivée à Siliguri à onze heures du matin (33 heures consécutives). Au soir on m’apporte le fouet thibétain venu avec les chevaux. Un objet bien vulgaire mais si “Asie jaune” que le cœur m’en bat ! Au matin j’ai revu les Himalayas, dans le train. Pourquoi le destin m’y ramène-t-il ? Je ne sais tant le vertige de l’au-delà me ressaisit… »
Carnet, 27 novembre 1913.

Ainsi la voyageuse se dirige à nouveau vers le petit État himalayen qui l’avait accueillie si chaleureusement un an auparavant. A-t-elle reçu un appel de Sidkeong Tulkou ? Y retourne-t-elle de son propre chef ? En tout cas, sa venue est annoncée officiellement. À quelques kilomètres de Gangtok, une haie d’honneur a été formée par les élèves de l’école. Les instituteurs lui offrent l’écharpe de bienvenue. Plus loin ce sont des lamas, des notables et enfin le prince héritier lui-même qui l’accueillent en grande pompe, une *khata* à la main : « Tu vois, c’était comme Poincaré ! Comme ces différentes délégations me suivaient à mesure que je les rencontrais, j’ai fait mon entrée à Gangtok au milieu de la plus pittoresque procession que tu puisses imaginer… » (Lettre du 7 décembre 1913).

Alexandra arrive à Gangtok le 3 décembre 1913. Elle ne quittera le Sikkim qu’en septembre 1916, après avoir vécu des expériences hors du commun, surtout pour une Occidentale.

---

1 « Jina » (ou Djina) : vainqueur.
2 Alexandra écrit Bankipur selon l’orthographe anglaise. Sur les cartes françaises, c’est Bankipore.

Le retour au Sikkim :
1er décembre 1913-24 octobre 1914

Sa lettre du 7 décembre nous dévoile enfin les intentions d'Alexandra : si elle repasse par le Sikkim, c'est pour se rendre au Bhoutan, pays voisin que l'on atteint par la route du Nathu La (le col situé à l'est de Gangtok). Le Bhoutan étant aussi fermé que le Népal ou le Tibet, nul étranger ne peut s'y rendre sans une lettre d'introduction du résident britannique de Gangtok, cette lettre devant recevoir l'aval du maharadjah du Bhoutan. Or Charles Bell, actuellement en mission diplomatique en Inde, a oublié de transmettre la demande d'Alexandra au souverain du Bhoutan, lui-même en Inde. Voici donc Alexandra obligée de modifier ses projets : elle restera au Sikkim en attendant le retour de ces messieurs. Pour meubler ce séjour imprévu elle a déjà trouvé une occupation : l'étude de la langue tibétaine, aussi utile pour elle que celle du sanscrit.

Alexandra séjourne à Gangtok jusqu'à la fin de l'année. Elle occupe une chambre à la Résidence britannique. En contrepartie, il lui faut accepter quelques mondanités : thés, soirées, « jeux de patience »… avec les Européens, obligations totalement insipides aux yeux de la dame *sannyasin* ! Le respect des convenances s'impose… Alexandra prend la chose avec philosophie, tout en ayant l'impression fort désagréable de perdre son temps (Lettre du 13 décembre 1913).

Un superbe cadeau lui est adressé à l'occasion du nouvel an : une robe de lamani (dame lama), consacrée selon les rites « lamaïques ». Outre l'aspect pratique non négligeable (la robe est en drap de feutre épais et chaud), Alexandra voit dans ce présent une nouvelle marque de reconnaissance de sa qualité d'éminente bouddhiste. Car la tenue lui a été offerte par les lamas, très probablement avec l'aval de Sidkeong Tulkou.

La vie sédentaire au milieu des Européens lui pèse et Alexandra ne tarde pas à voir sa santé s'altérer, explique-t-elle dans sa lettre du 11 janvier. Les excursions restant pour elle le meilleur des remèdes, elle étrenne sa nouvelle tente de camping au début de janvier 1914 lors d'une randonnée

de trois jours au monastère de Rumthek, situé à 14 km de la capitale (voir la carte 12).

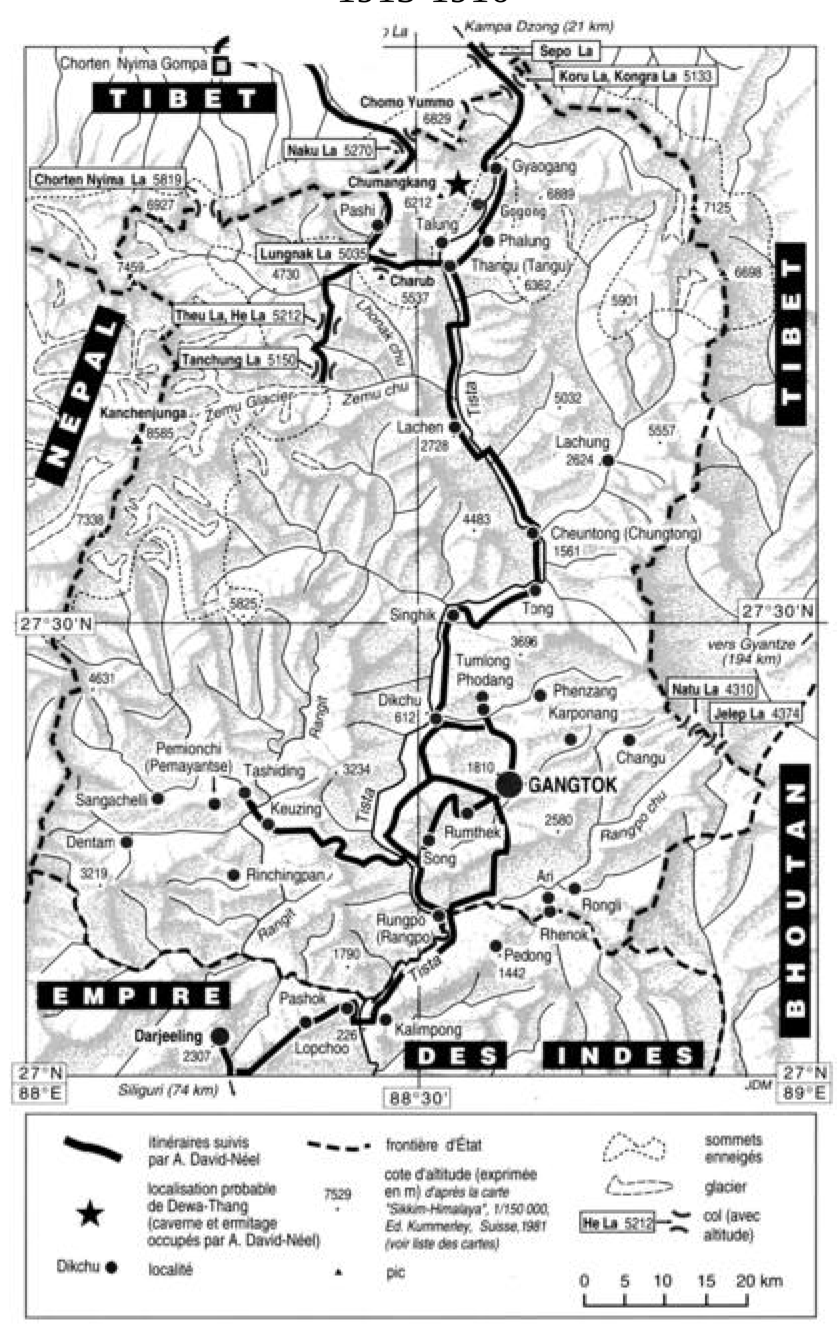
Le 13 janvier, elle repart de Gangtok pour une nouvelle excursion vers l'ouest du pays, « au cœur de la brousse » en direction du monastère de Tashiding, un lieu fameux puisque l'un des principaux acteurs de la mythologie lamaïque, le célèbre Padmasambhava y aurait séjourné. Encore appelé Guru Rimpoche ou « Né du lotus », il se servit de ses pouvoirs magiques pour imposer le bouddhisme tantrique au Tibet durant le VIIIe siècle. C'est aussi le fondateur de l'école Nyingmapa.

Alexandra est invitée à venir parler de Padmasambhava aux lamas de Tashiding. Elle arrive au monastère le 16 janvier après un trajet éreintant. Les sentiers sont extrêmement escarpés, les éboulis nombreux, il faut sans arrêt descendre et monter, le plus souvent à pied, les pentes étant trop raides pour les chevaux. Mais le site est pittoresque et charmant.

Le circuit se poursuit par Keuzing et Dikchu. En cours de route, le prince héritier Kumar apprend que son père est au plus mal. Il regagne le palais. De son côté, Alexandra souffre une nouvelle fois d'une violente crise de neurasthénie qui se déclenche le 21 janvier. Cela ne lui était pas arrivé depuis longtemps. Elle revient malade à Gangtok.

Rétablie, elle repart le 8 février en direction de Song et de Rungpo. En route, elle apprend le décès du maharadjah. Le souverain défunt n'était pas favorable à la montée de Kumar sur le trône (lettre du 13 février), mais les événements en ont décidé ainsi : Sidkeong Tulkou devient « maharadjah pour de bon, avec beaucoup d'affaires sur les bras ». Pour maintenir la dynastie, le nouveau chef du Sikkim s'est engagé à épouser une jeune princesse birmane qu'Alexandra qualifie d'exubérante et de moderne. La voyageuse assiste aux funérailles qui ont lieu à Gangtok le 16 février.

Carte 12 : LE DEUXIÈME SÉJOUR AU SIKKIM
1913-1916



Alexandra quitte à nouveau Gangtok à la fin de février pour s'installer au monastère de Phodang, dont l'abbé est Sidkeong Tulkou. C'est lui qui lui a proposé un logement dans sa gompa. Elle en est enchantée. D'autant plus que son séjour débute à une période de fêtes rituelles extraordinairement pittoresques et colorées, une véritable « orgie de sons et de couleurs » :

« Faut-il ajouter, pour t'amuser, que le maharadjah m'a envoyé un interprète spécial et que j'ai prêché cet après-midi devant un nombreux auditoire de lamas, sur un passage d'un sûtra tibétain ! » (Lettre du 12 mars 1914.)

Le sermon a été prononcé en présence du gomchen de Lachen. L'interprète était Silacara : il donnera bientôt des cours de tibétain à Alexandra. Le monastère de Phodang est de la lignée Karmapa. Alexandra occupe un appartement au premier étage à l'un des angles du bâtiment principal[1]. Elle s'y plaît beaucoup. La vie calme de la gompa lui convient à tous égards. Les lamas respectent cette dame occidentale, invitée du maharadjah, qui vient parler de la doctrine.

La coutume veut que tout religieux de quelque importance ait la possibilité de se retirer dans un endroit isolé pour faire retraite : cabane, hutte ou grotte à flanc de montagne. Alexandra aimerait bien disposer d'une petite « bastide » située à proximité de la gompa, où elle pourrait lire, méditer et travailler tranquillement. Les lamas imaginent aussitôt qu'elle cherche un véritable lieu de retraite, tel qu'en possèdent les yogis. Ils se promettent de lui faire bâtir une hutte sur l'un des sommets voisins du monastère, et l'idée vient peu à peu à Alexandra qu'une courte expérience de vie érémitique serait aussi originale que passionnante. Il ne s'agit pas de séjourner à 5 000 m d'altitude, Phodang est à 1 800 m et les montagnes environnantes sont couvertes de végétation. Mais la perspective d'une telle tentative réjouit l'orientaliste. Dans sa lettre du 21 mars, elle annonce à son mari que sa hutte est en préparation !

De son côté, Philippe apprend à Alexandra qu'il a l'intention de quitter Tunis pour Bône et de vendre la « belle grosse maison ». Il commence à prendre des dispositions pour sa retraite. Comme son épouse ne se décide pas à regagner le domicile conjugal, il s'organise tout seul sans tenir compte d'une éventuelle vie commune. « Silhouette qui devient de jour en jour plus vague », « petit fantôme lointain », ainsi apparaît Alexandra dans l'esprit de son époux. Elle a, c'est vrai, choisi de cheminer en solitaire pour un meilleur épanouissement de sa vie intérieure. Ce n'est pas le chemin suivi par son époux. Chacun en assume les conséquences. Mais l'un et l'autre ont-ils vraiment choisi ? La bouddhiste qu'est Alexandra ne croit pas au libre arbitre. L'attitude de chacun n'est-elle pas dictée par une accumulation de « causes antérieures » ? Si son comportement apparaît d'un égoïsme total, la voyageuse a trouvé sa raison de vivre dans cet immense pèlerinage

entrepris au nom du Dharma. En l'accomplissant elle ne pense pas s'être éloignée de son mari, bien au contraire :

> « Ce n'est pas, mon grand cher, que je manque d'affection pour toi. Je t'aime mieux et plus profondément que jamais, non seulement mue par la reconnaissance que je te dois mais parce que je te comprends mieux qu'autrefois. Toi aussi, tout petit aimé, tu es ce que j'ai été et ce que sont la plupart, un pauvre papillon affolé voletant autour d'une lampe, se brûlant les ailes à la flamme. Toi aussi, tu es dans la fournaise, dans la chambre de torture qui s'appelle le monde, la vie. »
> Lettre du 27 mars 1914.

Philippe, lui, juge l'attitude de son épouse selon un autre point de vue et il lui suggère la séparation officielle ou le retour au foyer. Alexandra comprend qu'il souhaite sans doute refaire sa vie avec une autre femme. Elle refuse les deux propositions : il est hors de question d'envisager une séparation puisqu'elle porte le nom de son époux « honorablement ». Quant à son retour, il est prévu et certain… mais pas tout de suite !

Bien qu'elle ne semble pas aussi éloignée de son mari que lui d'elle-même, leurs conceptions de la vie s'opposent plus que jamais. La voyageuse a réussi à se construire l'existence qu'elle souhaitait au plus profond d'elle-même. Sa fonction de « missionnaire » bouddhiste lui apporte la reconnaissance dont elle avait besoin. Pendant ce temps, Philippe tente de s'aménager une vie quotidienne qui reste bancale puisque fondée sur le malentendu initial de son mariage. Il annonce à sa femme qu'il va se mettre en quête du « cœur compatissant » qu'elle a toujours refusé de devenir pour lui. La *sannyasin* lui répond en le renvoyant à lui-même :

> « Et, en cela, tu n'es pas en dehors de la norme. Il y a longtemps que les Upanishads l'ont proclamé : c'est pour l'amour du “soi” que nous sont chers, parents, amis et toutes choses. »
> Lettre du 1er juin 1914.

La correspondance ne s'interrompt pas pour autant. Philippe ralentit la sienne, Alexandra lui en fait le reproche. Écrire et voyager, tels sont les deux besoins vitaux de notre héroïne. Jusqu'à la mort de son mari, aucun événement ne pourra couper le fil de la petite écriture délicate et appliquée,

surtout pas un différend conjugal qu'elle considère comme mineur. Correspondance ou journal ? Les deux sans doute. Alexandra vit avec Philippe à travers ses lettres. Les sujets sont des plus divers : aux reproches conjugaux succèdent les éloges, puis les récits du jour, les réflexions philosophiques, les projets, les soucis financiers, les achats de matériel (camping, livres…) et les considérations générales sur l'existence : « Et l'on demeure seul, seul comme on l'est toujours en réalité. » (Lettre du 2 juin 1914.)

Alexandra est restée en relations avec le gomchen de Lachen. Dans sa lettre du 5 mai 1914, elle nous apprend qu'il l'invite « à passer quelque temps auprès de lui, tandis qu'il résidera dans une caverne perchée dans les nuages, à la frontière du Tibet… J'ai, bien entendu, accepté avec reconnaissance une invitation qui n'a jamais, très probablement, été adressée par aucun yogi du Pays des Neiges à aucun Européen ».

La voyageuse regrette vivement de méconnaître la langue tibétaine. Les cours de son professeur, Silcara, ne lui ont pas encore donné une bonne maîtrise de l'expression.

Aphur Yongden est entré au service d'Alexandra en avril 1914. Elle mentionne son nom pour la première fois dans son carnet à la date du 28 août : « à retenir 6 p. à chacun pour 2 œufs manquant et un crayon à Aphur s'il ne le retrouve pas. » Ce gamin de 15 ans sait vite se rendre indispensable en acceptant sans broncher d'accomplir toutes les tâches domestiques que la dame lui demande. Ils ne savent pas encore qu'ils deviendront inséparables. (Sur Yongden : voir l'épilogue de cette seconde édition.)

Tout en savourant la quiétude de la vie de *sannyasin*, Alexandra n'oublie pas pour autant les nouvelles internationales. En août 1914, les journaux anglais annoncent la déclaration de la guerre en Europe. La nouvelle tombe « en soudain coup de foudre ». L'empire colonial britannique se mobilise aussitôt : « Toutes les colonies anglaises ont offert des hommes et de l'argent. Même le maharadjah du Népal vient d'offrir toute son armée pour aller combattre en Europe. Les Rajahs de l'Inde offrent des millions. » (Lettre du 10 août 1914.) Un peu plus loin, elle pose des questions à son mari sur la vie politique en France : « J'ai appris la fin tragique de Jaurès. C'est un événement bien inattendu. Quelle attitude ont les différents partis en France ? Je suppose qu'il y a unanimité de sentiment pour la défense nationale. »

Septembre 1914 : *vers le nord du Sikkim, vers le Tibet (voir carte 12)*

Le 9 septembre 1914, Alexandra quitte Gangtok pour une longue randonnée dans le nord du Sikkim, et même au-delà ! Alors que les combats font rage en Europe, la dame *sannyasin* reprend son errance tranquille à travers les rudes sentiers des Himalayas, car là est sa vie. Cette fois, le périple s'effectuera partiellement en compagnie d'un orientaliste écossais, M. Mac Kechnie, de passage dans le pays, et qu'Alexandra a invité à se joindre à sa caravane.

Le circuit est le suivant : Dikchu-Singhik, Tong (où le maharadjah Kumar et sa suite rejoignent le groupe), Cheuntong (ou Chungtong ; visite de la gompa), Lachen (visite à la Mission suédoise et à la gompa, entretien avec le gomchen venu à la rencontre du souverain), Thangu (froid plus intense, réaménagement des bagages, chargement des yaks pour le circuit en haute montagne).

Le 16 septembre, la caravane se dirige plein ouest et traverse le Lungnak La, le col situé à l'ouest de Thangu : 5 035 m d'altitude. Alexandra écrit :

> « Traversée de la Lungnak La, environ 5000 m d'altitude, mon yak glisse, je dois faire à pied la dernière partie de la montée et toute la descente. J'ai la respiration embarrassée et le cœur très fatigué. Premier camp au bord d'un petit lac dans un endroit nommé Chabruk. »[2] Carnet, 16 septembre 1914.

Puis camp dans la vallée de Lonak (le Lonak est un affluent du Zemu Chu, lui-même tributaire de la Tista). La caravane se dirige maintenant vers le sud-ouest en direction du Kanchenjunga. Le chemin franchit encore deux cols très élevés : le Theu La (5 212 m d'altitude) et le Tangchung La (5150 m). Un campement est établi peu avant le Tangchung La. Le maharadjah quitte le groupe pour retourner à Gangtok. L'orientaliste écossais et la caravane d'Alexandra poursuivent leur chemin et traversent le Tangchung La : le dernier campement est dressé à peu de distance du glacier Zemu, l'un de ces immenses fleuves de glace descendant des flancs du Kanchenjunga.

Le « paysage démesuré, catastrophique »[3] impressionne vivement Alexandra qui en reparlera bien des fois à Philippe. Ainsi dans sa lettre du 12 juin 1915 : « Il faut voir le massif de Kintchinjinga[4] se dressant sur des moraines fabuleuses, on ne se doute pas auparavant que pareille chose puisse exister. »

Le retour se fait par le même chemin.

> « Beau temps quoique peu de soleil. Traversée de la He La où l'on trouve de la neige sur le sol – 17 430 feet (5 229 m) d'altitude – Je marche un peu à la montée et à la descente vers le sommet pour me réchauffer les pieds. Le paysage est merveilleux dans sa stérilité et sa désolation. À la première traversée on n'avait pu rien voir sous la neige cinglante. J'étais sur mon yak enfouie sous mon parapluie…
>
> … Tout cela est lointain, immense, un pays pour géants ! Noté aussi tous ces jours de merveilleuses fleurettes, mousses, et lichens de colorations variées. Retraversée du Lhonak Chu très profond, les yaks y plongeant jusqu'au ventre et moi les pieds relevés sur ma monture dans l'attitude d'un singe cavalcadant au cirque. Camp dans la vallée de Lhonak de même que le deuxième jour. »
>
> Carnet, 24 septembre 1914.

Alexandra a prévu de rester trois jours à ce bivouac : elle a envoyé des gens chercher du ravitaillement à Thangu, distant d'un jour de marche. Là, elle est soudain victime d'une forte grippe et d'un mal dans l'oreille qui la fait horriblement souffrir : « Par moments je deviens folle de douleur », note-t-elle dans son carnet.

> « Je suis obligée de rester ici étant trop mal pour me mettre en route. Il fait très froid tous ces derniers jours ; le soleil brille dans le jour mais les nuits sont glaciales. En somme c'est pourtant du beau temps car il fait sec et clair. Un courrier m'est envoyé par le maharadjah (de Talung). Il contient deux lettres de Mouchy. Le maharadjah a eu un temps affreux et est arrivé trempé à Talung. Il m'envoie quatre pains qui sont les bienvenus et les 250 Rs venant de ma banque. »
>
> Carnet, 29 septembre 1914.

La caravane repart enfin le 1er octobre par une tempête de neige qui dure tout l'après-midi. Alexandra souffre encore beaucoup et le froid n'arrange pas les choses. Le camp est dressé à deux kilomètres au nord de Pashi, à l'abri des rochers. L'équipe se dirige maintenant vers le nord-nord-est, vers le col appelé Naku La qui marque la frontière avec le Tibet, à l'altitude de 5270 m (voir carte 12) :

> « Nous partons tard (vers deux heures), je ne puis me mouvoir. Nous gravissons les pentes couvertes de neige et traversons la Nago La[5] toute blanche. C'est merveilleux. Je voudrais prendre des photos, mais je suis transie, fiévreuse, sans énergie ! Nous franchissons la frontière thibétaine par 50 centimètres de neige et jouissons au soleil couchant d'une vue merveilleuse sur les monts transhimalayens.
> Sur le versant thibétain la neige se fait vite rare. Nous campons au bord d'un petit lac où il n'y a plus que quelques rares taches de neige. Vue superbe et contrée grandiose dans sa désolation farouche. »
> Carnet, 2 octobre 1914.

Dès le lendemain, la fièvre d'Alexandra tombe comme par enchantement. La caravane se dirige maintenant vers l'ouest, en direction de Nyima La Gompa :

> « La vue est toujours la même, les monts du Thibet devant nous et les Himalayas tout blancs derrière nous. La teinte des steppes est étrangement tunisienne. Ma nuit est excellente. Plus de fièvre, je tousse encore mais le mal à l'oreille a disparu. Étrange sensation, comme si de la vie m'était infusée, juste l'inverse de celle que je sens quand la vie semble sortir de moi. Joie spirituelle intense et très forte suggestion de retourner vers l'action suivant l'exemple des Bouddhas. Vais-je obtenir la réponse souhaitée à mon doute ? »
> Carnet, 3 octobre 1914.

À 46 ans, Alexandra vient de franchir la barrière himalayenne pour la deuxième fois de sa vie, sans entraînement sportif ni équipement particulier. Sa seule protection contre le froid : d'épaisses robes tibétaines. C'est une performance remarquable et courageuse. Aujourd'hui, la randonneuse traverse la frontière avec moins de scrupule que lors de sa première

excursion ! Goût du défi, curiosité, fascination pour une terre interdite, découverte de paysages exceptionnels, autant d'aiguillons pour celle qui ne se laissera jamais impressionner par un quelconque règlement. Car pour l'heure ce sont les Anglais qui interdisent le Tibet aux étrangers, et non pas les Tibétains eux-mêmes. Les autochtones, Sikkimais ou Tibétains, ont l'habitude d'utiliser ces sentiers muletiers qui franchissent les cols. Pourquoi les étrangers n'auraient-ils pas le droit d'en faire autant ?

Le but officiel de cette randonnée est d'ailleurs très louable : en tant que bouddhiste, Alexandra se rend tout simplement au petit monastère qui se situe au pied de l'imposante chaîne montagneuse de Nyima (6927 m) : la Chörten Nyima Gompa, consacrée à Padmasambhava. « Chörten Nyima signifie : le chörten (monument religieux) du soleil, parce qu'il est dit que le chörten qui se trouve au sommet du col y a été transporté de l'Inde sur un rayon de soleil », explique Alexandra dans *Quarante siècles d'expansion chinoise*. Guru Rimpoche[6] aurait même médité à cet endroit.

Le caractère tibétain de cette petite gompa avait été signalé à Alexandra par un proche de Sidkeong Tulkou. Faute de pouvoir se rendre au cœur du Tibet, la « missionnaire » se devait d'aller découvrir au moins cette gompa, effectivement établie sur l'un des lieux les plus sacrés du sud du Tibet[7].

Sur place, la voyageuse découvre un site fabuleux : le petit monastère, aussi délabré que riche en traditions, est adossé à la gigantesque barrière himalayenne, bâti au pied d'une falaise, dans un décor de solitude quasi absolue. La nature inviolée issue de l'aube du monde, l'absence d'espèces arbustives, le silence, le paysage de toundra, les couleurs… tout se conjugue pour impressionner le visiteur, même le plus insensible. Au nord des chaînes enneigées l'immensité des steppes tibétaines s'ouvre sur la plaine de Trinkye Dzong.

Et dans ce petit monastère qui tombe en ruine vivent quatre nonnes, communauté isolée dont le lama habite à un jour de marche de là, dans le hameau de Tranglung. Alexandra reconnaît que ces quatre femmes lui font forte impression. Voilà des Tibétaines qui bravent les peurs attachées aux superstitions locales, les brigands et les intempéries pour vivre leur foi dans un isolement presque total. Des conditions de vie inchangées depuis des siècles dans un environnement d'une rare austérité, sans parler du climat si rigoureux en hiver. Elle gardera un souvenir très vif de cette découverte et, lorsqu'elle évoquera la gompa dans ses livres, ce sera avec émotion (ainsi dans le deuxième chapitre de *Mystiques et magiciens du Tibet*).

Arrivée le soir du 5 octobre 1914, Alexandra et ses gens restent à Nyima La Gompa jusqu'au 10 octobre. Excursionnant dans les environs, elle prend des photos et note dans son agenda :

> « Quelques minutes d'intense méditation et de paix infinie aux pieds de la statue du Bouddha dans une rustique et misérable chapelle aux murs de terre battue. Un élan de bhakti submergeant tout quand je me prosterne, suivant la mode hindoue, au pied du grand guru. Ô Maître, que ton grand souvenir balaie toutes les mesquines inclinations, les misérables et puériles tendances de mon esprit ! »
> Carnet, 9 octobre 1914.

Le retour s'effectue par Phu (Phuchungpang) et Lhechen Dok (localités figurant sur les cartes d'Alexandra), donc par les Sepo La et Koru La, cols atteints par la voyageuse deux ans auparavant. Arrivée à Thangu le 15 octobre, Alexandra s'installe au bungalow jusqu'au 24 octobre 1914. C'est de là qu'elle se rend auprès du gomchen retiré dans son ermitage. Une expérience inoubliable commence…

---

1 La photographie figure dans *Initiations lamaïques*. Édition de 1930.

2 « Chabruk » : sur les cartes, le lac porte le nom de Charub Cho ou Charub Lake. Le Chabruk est un pic de 5537 m d'altitude. Le sentier suivi par la caravane figure bien sur toutes les cartes (en particulier sur la carte 153 de notre liste).

3 Carnet, 22 septembre 1914.

4 « Kintchindjinga » : Kanchenjunga.

5 « Nago La » figure sur les cartes d'Alexandra, datées de 1905-1906. Sur les cartes actuelles, le col porte le nom de Naku La. Il est traversé par un sentier muletier connu des gens du pays. La très haute altitude et des refroidissements expliquent sans aucun doute les malaises d'Alexandra.

6 Padmasambhava.

7 Ce site grandiose et très réputé sur le plan spirituel reste encore aujourd'hui quasiment inconnu des étrangers. (Voir V. Chan, 1998, p. 876-877, et le *Tibet Handbook*, 1999, p. 295 et Map 2-C2).

Anachorète en Himalaya : 24 octobre 1914-2 septembre 1916

Durant l'automne 1914, Alexandra découvre un nouveau mode d'hébergement. Elle s'installe dans un logement à l'épreuve du temps, un logement dont l'austérité est garantie : une caverne d'anachorète.

> « Je quitte le bungalow de Thangu pour aller m'installer dans une caverne un peu aménagée en logement située sur le flanc d'une montagne escarpée au sommet de laquelle le gömpchen occupe une autre caverne. Mon lit n'ayant pu être installé la première nuit, je la passe sur mes couvertures étendues à même le sol. Au commencement de la nuit ma lanterne s'éteint, et je demeure sans dormir jusqu'au jour songeant à l'étrangeté de ma situation. Il fait très calme sous cette voûte de roc. On y est loin du monde et en paix ! »
> Carnet, 24 octobre 1914.

Où se trouve cette fameuse caverne ? Alexandra ne la situe pas sur sa carte du Sikkim, datant de 1906[1]. Ce document fournit une assez bonne représentation générale du relief, surtout pour la partie sud du pays, mais le degré de précision reste insuffisant pour une lecture fine des formes du terrain. Dewa-Thang, le site de l'ermitage indiqué par l'orientaliste, n'y figure pas. Sur cette carte on relève le terme « Lhachenkhang » au nord de Thangu et à l'est de Pashi. Le « Lha kang » (Lakhang, ou Khang) est la « salle où se trouvent les statues des déités » *(Mystiques et magiciens du Tibet).* Le mot « Lhachenkang » peut-il être interprété comme l'abri des dieux de Lhachen (ou Lachen) ? Si tel est le cas ce nom marquerait l'emplacement des cavernes utilisées par les religieux de Lachen lors de leurs retraites.

Marie-Madeleine Peyronnet s'est rendue sur les lieux au printemps de 1992, avec l'équipe cinématographique de Jeanne Mascolo de Filippis. La dernière collaboratrice d'Alexandra David-Néel avait souhaité aller se recueillir dans la caverne lors du voyage qui avait pour objet de restituer au

Sikkim la statuette offerte jadis à Alexandra par Sidkeong Tulkou. La partie septentrionale de ce territoire himalayen, frontière entre l'Inde et la Chine, est normalement interdite aux étrangers, mais le côté exceptionnel du déplacement avait permis au groupe d'obtenir l'autorisation de se rendre à l'ermitage, connu des habitants du pays. Le trajet s'est effectué en compagnie des autorités du Sikkim, en jeep d'abord, à cheval ensuite, mais sans carte géographique et sans autorisation de filmer les paysages environnants. Des photographies ont été prises, mais aucune personne du groupe n'a cherché à localiser la caverne sur une carte géographique détaillée.

Est-il possible de localiser ces cavernes sur une carte topographique grâce aux indications fournies par Alexandra ? Les informations qu'elle donne restent, hélas, assez vagues. Dans *Mystiques et magiciens du Tibet,* elle précise que la caverne du gomchen se situe à une demi-journée de marche du bungalow de Thangu. La sienne est distante d'un kilomètre et placée au-dessous. Dans sa lettre du 2 novembre 1914, elle écrit : « L'altitude de ma caverne est d'environ 4 000 m sur un flanc de montagne escarpé et merveilleusement ensoleillé. »

L'année suivante, elle relate une excursion qui l'avait menée au-dessus du village de « Gyan-gang […] dans le voisinage duquel [elle a] maintenant une demeure », écrit-elle dans son agenda (11 septembre 1915). Sur les cartes consultées, aucun village ne porte exactement ce nom, mais plusieurs toponymes s'en approchent : Gyaogang, Guyagang, Gogong, situés à environ 5 km l'un de l'autre dans la vallée supérieure de la Tista, à l'extrême nord du Sikkim (voir la carte du deuxième séjour au Sikkim : carte 12).

Sur une carte récente du Sikkim figurent les hameaux de Gogong, Gochung et Gyankaphagon, alignés dans la haute vallée de la Tista (carte 153 de notre liste). Environ 7 km séparent ces trois villages. Le plus proche de Thangu est Gyankaphagon (4,5 km au nord), le plus éloigné est Gogong (10 km au nord-est). Tous trois se situent au sud du secteur nommé « Lhachenkang » sur la carte du Survey of India. Cette localisation semblerait donc justifiée.

En 1937, le lama Anagarika Govinda rendit visite au gomchen de Lachen. Dans son livre *Le Chemin des nuages blancs,* il signale que l'ermitage se situe près de la frontière nord du Sikkim, « au-dessus de la route de Thangu […] à quelque 4000 mètres d'altitude ».

Dans *Le Sortilège du mystère,* Alexandra écrit aussi : « Ma caverne s'ouvrait au flanc d'une pente abrupte qui dominait un cirque dont le fond était occupé par un large glacier. » La caverne domine un glacier et, ajoute-t-elle, se situe à une douzaine de kilomètres du premier village vers le sud : ce premier village serait bien Thangu. Dans son dernier livre, *Quarante siècles d'expansion chinoise,* elle rappelle que sa caverne se situait « à une trentaine de kilomètres » de « Latchèn » : « Du village, un sentier s'élève directement jusqu'au col de Sépo (5200 m) par où l'on passe directement sur le haut plateau tibétain. »

Alexandra nomme « Dewa-Thang » le petit plateau situé à proximité de sa caverne. Les photos conservées à la Fondation A. David-Néel montrent qu'il ne s'agit pas d'un plateau mais plutôt d'un replat, un simple ressaut sur le flanc de la montagne. Malgré le grand nombre de cartes consultées, nous n'avons jamais trouvé le toponyme de Dewa-Thang : c'est un simple lieu-dit connu des seuls natifs du pays.

L'examen de l'excellente carte topographique du Sikkim, éditée en 1981 par Kummerly et Frey (carte 59 de notre liste) montre que Thangu (Tanggu), situé au fond de la vallée de la Tista, se trouve à 3920 m d'altitude, et Gogong à 4500 m. Les pics de ce secteur dépassent les 6000 m d'altitude, le Chumangkang culminant à 6 212 m. La carte montre de larges affleurements rocheux autour de 5 500 m d'altitude ; des moraines glaciaires sont représentées entre 5 500 à 5100 m d'altitude. Comme la caverne domine Thangu et Gogong, nous en déduisons que les ermitages en question sont forcément situés à plus de 3920 m, voire de 4000 m. La carte canadienne, publiée en 2003 par le ITMB[2] de Vancouver (carte 153 de notre liste), confirme les altitudes fort élevées de la partie septentrionale du Sikkim : partout supérieures à 4000 m.

Un engagement original et courageux

Alexandra séjourne d'abord une quinzaine de jours dans cette habitation d'un autre âge, elle rend une visite quotidienne au gomchen. « L'expérience de la vie contemplative selon les méthodes lamaïstes » la tente de plus en plus. Ne perdant pas de vue sa carrière d'orientaliste, elle voit là l'occasion unique de percer les mystères du tantrisme, dont les enseignements restent largement ignorés des Occidentaux. De rares spécialistes, tel Alexandre Csöma De Köros ont déjà vécu dans des monastères « lamaïques », étudié

les textes sacrés au rythme des gompas. Or il y a un monde entre l'étude intellectuelle d'une philosophie à travers ses textes (l'exégèse, dans laquelle excellent les orientalistes occidentaux) et l'apprentissage direct, physique et mental, que réclament le tantrisme, le yoga, le zen et toutes ces disciplines orientales qui ne peuvent en aucun cas être enseignées par les livres. L'apprentissage doit se faire sous la direction d'un maître en qui le disciple place une confiance absolue, et à qui il promet une obéissance totale. L'enseignement est fondé sur une pratique persistante d'exercices physiques et psychiques parfois durs. La présence d'un guide s'avère nécessaire à cause de la puissance et du danger de ces pratiques. Alexandra sait qu'il faut payer de sa personne pour avoir accès aux enseignements secrets.

C'est aussi la première fois qu'elle côtoie vraiment un véritable ermite, un de ces hommes hors du commun qui n'hésitent pas à vivre en reclus pendant plusieurs années, totalement coupés du monde pour un meilleur épanouissement de leur vie intérieure. Elle connaît le gomchen depuis son premier séjour au Sikkim et le personnage l'impressionne bien plus que n'ont pu le faire tous les vishnouïstes, shivaïstes, shaktistes, et autres yogis croisés en Inde. Alexandra demande au gomchen de bien vouloir l'accepter comme disciple. De son côté, il connaît, certes, cette dame qui prêche la doctrine et qui est une amie du maharadjah. Il l'estime pour ses connaissances et pour l'intérêt qu'elle porte au monde « lamaïste ». Mais à ses yeux elle reste une Occidentale, une étrangère dont la requête ne manque pas d'être incongrue, d'autant plus que la dame en question parle très mal le tibétain. Et puis le moment est mal choisi puisqu'il s'apprête à faire une retraite de trois ans dans son ermitage.

Mais Alexandra a déjà résolu le problème de la langue : ils échangeront leurs compétences. Elle lui apprendra l'anglais, et lui le tibétain ! Quant à la retraite… il peut bien la repousser, pense l'aspirante. Et le gomchen découvre alors à quel point la dame *sannyasin* peut se montrer obstinée. Elle va le harceler jusqu'à ce qu'il se laisse fléchir : il accepte de différer sa retraite et de… mettre à l'épreuve sa future disciple ! Car on ne reçoit pas aussi facilement les enseignements secrets, il faut s'en montrer digne :

> « Le gomchen s'est décidé, mais j'ai dû promettre de rester un an à sa disposition à Lachen l'hiver et à proximité de sa caverne quand viendra l'été. Je dois demeurer à la gömpa de Lachen dans un logement de lama. Cela ne sera pas drôle ni confortable. Ces logements sont des boîtes à

> l'usage d'anachorètes thibétains. Le cœur m'a battu et j'ai eu un instinctif recul au moment de promettre. Et puis j'ai promis : qui veut la fin veut les moyens. C'est une unique occasion d'apprendre le thibétain et les mystères du tantrisme bouddhiste complètement ignorés de tous les orientalistes. Ce sera rude mais terriblement intéressant ! »
> Carnet, 27 octobre 1914.

En prenant cet engagement, Alexandra fait preuve d'une extraordinaire audace… et d'une réelle humilité, même si son objectif est l'acquisition de connaissances inaccessibles aux autres orientalistes, donc l'orgueil. Elle se connaît assez pour savoir que la solitude ne lui pèsera pas. Mais cette fois elle accepte l'autorité d'un maître, alors qu'elle n'en fait qu'à sa tête depuis quarante-six ans ! En outre, elle accepte de rester un an sur place, dans les régions isolées de l'extrême nord du Sikkim, bien qu'elle n'aime que vagabonder selon son bon plaisir ! La connaissance est à ce prix.

L'audace est évidente car à cette époque peu de personnes savaient ce qu'impliquaient les pratiques tantriques sur le plan de la personnalité. La situation est différente aujourd'hui où les centres bouddhiques, les cours de yoga, de zen, de méditation et d'autres variantes plus ou moins sérieuses fleurissent dans le monde entier. Chacun peut en faire l'expérience et, aujourd'hui comme hier, se retrouver face à ses faiblesses, à ses peurs, à ses répulsions, à ses désirs, à sa prétendue personnalité. Chambardement intérieur à la fois profond et nécessaire permettant seulement alors d'accéder à un autre type de connaissance, sans rapport avec le savoir intellectuel.

Voilà ce qu'Alexandra s'apprête à vivre. L'aventure est à hauts risques. Que ce soit par ambition de carrière ou par réelle curiosité de militante bouddhiste, Alexandra se sent prête à affronter les puissances occultes du monde tantrique, les dieux, les démons, l'univers des créations mentales, les pouvoirs psychiques supranormaux d'un grand maître… Aventure du corps et de l'esprit dans le décor d'un autre monde, tentative exceptionnelle que peu d'Occidentaux accepteraient de vivre encore aujourd'hui.

Alexandra a déjà constaté certains phénomènes étranges lors de ce séjour au Sikkim, des manifestations de clairvoyance, ou bien la présence de forces hostiles *(Mystiques et magiciens du Tibet)*. Ne citons qu'un exemple : un jour un lama lui répondit avant même qu'elle n'ait formulé sa question. Or depuis sa jeunesse, Alexandra s'intéresse aux forces invisibles,

à leur nature et à leur simple réalité. Elle voit dans son apprentissage une possibilité d'accès à certaines réponses.

> « Un soir je vis apparaître le gomtchen de Latchen revêtu de ses atours de magie noire : tiare à cinq faces, collier fait de rondelles de crâne, tablier d'os humains sculptés et ajourés, poignard magique à la ceinture.
> Debout en plein air, près d'un grand feu, il esquissait des gestes avec le sceptre-dordji et poignardait le vide en récitant des incantations à voix basse.
> Je ne sais à quels invisibles démons il livrait bataille, mais fantastiquement éclairé par les flammes dansantes, il avait l'air d'en être un lui-même. »
> *Mystiques et magiciens du Tibet.*

Le 9 novembre, une cérémonie tantrique a lieu dans la caverne. Le surlendemain le petit groupe quitte les ermitages pour descendre à Lachen, situé 30 km au sud-ouest. Alexandra s'apprête à passer l'hiver 1914-1915 à la gompa de Lachen.

6 décembre 1914

Le jeune maharadjah Kumar meurt subitement à l'âge de 35 ans. Alexandra en est peinée car elle éprouvait une sincère amitié pour cet homme aimable et dévoué à son pays autant qu'à sa religion. On parle d'empoisonnement. Son accession au pouvoir et le désir de réformes religieuses qu'il manifestait ne plaisaient pas à tout le monde. Bloquée à Lachen, Alexandra ne peut pas assister aux funérailles qui ont lieu à Gangtok. Le jeune frère de Kumar, âgé de 22 ans, lui succèdera. Lui aussi a reçu une éducation anglaise. Il contacte aussitôt Alexandra qu'il connaît bien.

Pendant tout ce temps Alexandra continue à écrire à Philippe. Elle lui demande des nouvelles de la guerre dont elle suit l'évolution dans quelques journaux anglais. Son isolement volontaire ne la coupe pas du reste du monde :

> « Ah ! tu dis vrai quand tu parles de ma tristesse en songeant à la pauvre petite Belgique. Pense que je connais presque tous les endroits dont les noms obscurs paraissent dans les journaux. Ce sont parfois de

minuscules bourgades, mais à beaucoup d'entre elles sont attachés, pour moi, des souvenirs d'enfance. Pauvre Louvain, surtout. Je connaissais par cœur tous les pavés pointus de la ville. Et Malines ! et Vilvorde ! et Termonde ! et Bruxelles surtout où j'ai passé seize ans de ma vie, où est mort mon père…

[…] Qu'on est loin de cette tourmente, ici, dans ce monastère rustique ! Les seuls évènements au village c'est la descente des paysans vers le Sikkim pour s'approvisionner du riz ou leur montée à Kampa-Dzong ou à Shigatze pour acheter des moutons ou de la farine d'orge… »

Lettre du 25 novembre 1914.

L'hiver 1914-1915 à Lachen

En arrivant à Lachen, Alexandra a planté ses tentes de camping, pour elle et ses domestiques. Le froid venant, elle se fait construire une baraque. Il faut se prémunir contre la neige qui ne va pas tarder. Le village est à 2728 m d'altitude et la neige bloque toute communication au plus froid de la saison.

« Ma semaine a été remplie par l'aménagement de la cabane qui doit m'abriter le jour où la neige me forcera d'abandonner ma tente. Oh ! combien primitive et rustique, cette cahute de lama de village. Tu n'en as pas idée ! La demeure du plus déshérité de nos paysans français est un palais en comparaison de la mienne. Mais, tu sais, avec la vie de quasi-explorateur que je mène j'ai appris à me contenter de peu, et à arranger avec ce peu une manière de confort. »

Lettre du 6 décembre 1914.

En prévision de l'hiver, elle stocke la nourriture indispensable (pommes de terre, navets, fèves, maïs, beurre de yak…) ainsi que les produits nécessaires au quotidien (allumettes, pétrole…). Bien qu'elle ne soit pas d'accord avec leur rôle social au sein de la communauté des Lachenpas, Alexandra entretient des relations de bon voisinage avec les dames de la Mission suédoise, qui habitent en permanence dans cette haute vallée. Les missionnaires protestantes cultivent un potager et lui fournissent parfois quelques légumes (carottes et courges).

Les sommets enneigés étincellent sous le soleil. D'un bleu profond, le ciel coiffe un paysage resplendissant à l'approche de l'hiver. Alexandra aime cette vie rude, d'« ascète studieux », loin des futilités de la civilisation occidentale… à laquelle elle est encore un peu attachée malgré tout. Son esprit reste « celui d'une Parisienne philosophe-artiste-dilettante. S'échapper, se libérer de soi-même et du monde que l'on porte en soi… être ce qu'ont été les *Bouddhas…* », voilà cependant son rêve sincère (Lettre du 6 décembre 1914).

L'hiver est là. Alexandra partage son temps entre l'étude du tibétain, les prêches au monastère (traduits par un interprète), les études orientalistes et les entretiens avec le gomchen. Elle lui parle des doctrines et des pratiques religieuses de l'Inde, tandis qu'il lui expose celles du Tibet. Elle apprend à cuire elle-même son pain. La cabane est bien étanche maintenant car les parois de bois et le toit ont été doublés avec un tissu imperméable. Deux mètres de neige tomberont cet hiver-là (Lettre du 27 mai 1915).

Des personnages pittoresques viennent parfois rendre visite au gomchen, ainsi ce jeune disciple vêtu de tous les atours des ascètes tantriques : jupe en principe blanche mais d'une couleur indéfinissable, à cause de la crasse, chemise rouge, et accessoires adéquats en bandoulière (petit tambourin ou *damarou*, tibia-trompette ou *kangling*). Le jeune homme porte avec lui « une certaine atmosphère esthétique » bien perçue par une Alexandra qui s'exprime de mieux en mieux en tibétain.

> « Un soir, pour satisfaire à la tradition et complaire à un ami tibétain, j'ai dégusté deux doigts de bière de millet dans un crâne, en guise de communion tantrique et de toast au grand Padmasambhava, mais je n'en fais pas une habitude. Tout cela est tellement puéril en son naïf effort pour paraître terrible ! »
> Lettre du 30 décembre 1914.

Cette vie plus que rustique a un autre avantage : elle est très économique. Or les perturbations engendrées par la guerre en Europe rendent les communications difficiles : Philippe ne peut plus envoyer d'argent pour le moment. Alexandra disposait de quelques fonds placés dans une banque de Calcutta ; c'est sur cette réserve qu'elle doit vivre.

> « Comme le disait un jour un ermite tibétain : “Seul sur une montagne, nu, ne possédant rien, couché à même le roc d’une caverne on se sent libre, dénué de toutes craintes, plus grand qu’un rajah, plus qu’un Dieu !” »
> Lettre du 16 mai 1915.

Propriétaire dans l’Himalaya

En mai 1915, Alexandra part camper à Dewa-Thang : « L’excursion a été délicieuse… De tous côtés les rhododendrons sont en fleur et la montagne est un vrai paradis de féerie. » (Lettre du 6 mai 1915.)

Le 1er juin commence l’aménagement de son ermitage, accolé à la caverne. Mais le rythme de travail est oriental, les choses n’avancent pas vite. Comme l’habitation des domestiques se trouve terminée avant la sienne, Alexandra s’y installe le 9 juillet. Ses aménagements à elle consistent en l’adjonction de quelques baraques de planches à la caverne, en vue d’un séjour prolongé sur les lieux. Car il faut prévoir assez d’espace pour entasser des réserves de vivres pour cinq personnes ! Les trois domestiques d’Alexandra sont là, ainsi que la mère de l’un d’eux. Alexandra vit en ermite… mais avec du personnel ! La construction prend tournure avec bien des difficultés, ne s’achevant qu’au mois d’août. Ce qui fait pousser à la révérende ce cri d’allégresse : « Je suis propriétaire dans l’Himalaya ! »

L’ermitage portera le nom de « Dechen Ashram », l’ermitage de la paix. Alexandra prend des cours par correspondance : cours de tibétain avec Dawasandup de retour au Sikkim (il s’était absenté pour participer à la conférence de Simla, comme interprète), et cours de sanscrit avec un pandit attaché à l’école népalaise de Gangtok : « Je ne suis bonne qu’à être érudite. Ce n’est pas très utile actuellement, mais plus tard, peut-être, cela servira-t-il. » (Lettre du 7 septembre 1915.)

18 septembre 1915

Alexandra et ses gens quittent Dewa-Thang pour une excursion de quatre jours dans les environs. Elle descend à Thangu puis remonte dans une vallée voisine vers Phalung (voir carte 12). Ce village se situe 6 km à l’est-

nord-est de Thangu et ne figure pas sur toutes les cartes. Poursuivant son chemin elle monte sur l'interfluve[3] et se retrouve au-dessus du fameux hameau de « Gyan-gang » (Gogong).

Le gomchen a décidé de passer l'hiver à son ermitage. Alexandra et ses domestiques en feront donc de même. L'ermitage n'est guère chauffé. À la mi-décembre, il gèle jour et nuit dans le réduit qui sert de cabinet de toilette à Alexandra : dans les brocs l'eau n'est qu'un bloc de glace ! Mais le temps reste splendide, très ensoleillé. Alexandra se tient le plus possible dans la caverne elle-même, où le vent ne pénètre pas : avec des tapis et un poêle, c'est presque le confort ! Elle attend son dernier convoi de riz avant que les sentiers ne deviennent impraticables. Ses stocks pour l'hiver s'élèvent à :

> « 120 livres de beurre, 500 kg de riz, autant de maïs, 80 kg de farine de blé, autant de farine d'orge, environ 1 200 kg de pommes de terre, des navets, des radis tibétains, environ 150 kg de lentilles et fèves de diverses espèces, les épiceries, conserves, le thé, etc. 40 kg de graisse de mouton pour les domestiques et quatorze moutons[4] entiers pendus dans une chambre, naturellement frigorifique, où la viande est à l'état de bois dur et se découpe à coups de hache. »
>
> Lettre, mi-décembre 1915.

Peu avant le Noël 1915, l'installation manque de brûler à cause du tuyau de poêle, sans doute mal monté, qui avait déclenché un incendie ! À la mi-janvier, Alexandra se résout à demander un envoi de fonds à Philippe car l'achat des provisions et le paiement de ses cours de langues ont entamé plus que sérieusement ses réserves financières.

Durant cet hivernage Alexandra s'entraîne à certaines méthodes des yogis tibétains. Elle fait parfois *tsam*, c'est-à-dire qu'elle se retire plusieurs jours dans sa caverne sans voir personne. On lui pose alors sa nourriture dans la pièce voisine, sans la rencontrer. Elle s'exerce aussi à la technique appelée *toumo* qui permet de mobiliser son énergie interne pour produire de la chaleur. Par ailleurs, elle fait de gros progrès en tibétain, qu'elle parle maintenant quasi couramment. Quant aux enseignements secrets, elle n'en dit évidemment pas un mot. Il s'agit là d'une expérience personnelle, intransmissible par définition[5]. C'est que le Maître transmet bien plus une force psychique qu'un savoir, des méthodes bien plus que des connaissances. Le disciple doit s'éveiller à sa propre réalité par un travail

assidu sur lui-même. L’échange se fait au niveau de l’énergie subtile. S’il est sincère et courageux, le disciple parviendra à l’illumination. S’il ne l’est pas, il échouera et renoncera. Dans tous les cas, l’aventure intérieure est profonde et indélébile. L’écrit se révèle inadéquat pour ce type d’enseignement.

Suite à cet apprentissage pour le moins original, le gomchen donne à Alexandra le nom religieux de « Lampe de Sagesse » (Yishé Tön-me)[6]. Yongden, qui suit aussi des enseignements, reçoit celui d’« Océan de Compassion » (Nindji Gyatso).

---

1 Carte du Survey of India, dressée en 1906 sous la direction du colonel F.B. Longe (carte 55 de notre liste).

2 ITMB : International Travel Maps and Books.

3 Interfluve : « Partie haute de l’espace compris entre deux vallées. » (Pierre George, *Dictionnaire de la géographie*, PUF. 1970).

4 Quatorze moutons : Alexandra n’impose pas le végétarisme à ses domestiques, alors qu’elle-même ne mange jamais de viande.

5 Elle sera cependant autorisée à révéler une partie de ses expériences dans ses livres : *Initiations lamaïques* et *Les Enseignements secrets des bouddhistes tibétains*. (Voir bibliographie.)

6 Lettres du 6 juillet 1917 et du 31 octobre 1917.

L'EXCURSION CLANDESTINE À SHIGATZE ET L'EXPULSION DU SIKKIM : JUILLET-AOÛT 1916

Après plus de vingt mois de vie sédentaire dans les solitudes du haut Sikkim, Alexandra se sent des fourmis dans les jambes. Elle aspire à une « excursion » dans ce Tibet si proche, qu'elle n'a fait qu'effleurer jusque-là. Après tout elle n'habite qu'à une dizaine de kilomètres de la frontière ! Les Lachenpas et les Tibétains sont habitués à passer d'un territoire à l'autre, sans être inquiétés. Elle songe même dès la mi-mai à ce périple qui n'est pas sans risques. Voici ce qu'elle écrit à son mari dans sa lettre du 19 mai 1916 :

> « Je suis en train de préparer mon départ pour de plus hautes régions. J'attends le tailleur des missionnaires qui doit ravauder, arranger, remettre en état ma modeste garde-robe. J'ai envoyé mes bottines à ressemeler et réparer à Darjeeling. Je vérifie l'équipement des domestiques. Mon départ n'est pas imminent. Je ne l'escompte guère avant six semaines d'ici. Je te prie de m'adresser tes lettres à l'avenir non plus à mon ermitage mais ainsi que suit : Mme A.D.N. c/o Miss Hertz
> – Mission House – Lachen – P.O. Cheuntung (Sikkim). Les missionnaires s'arrangeront pour m'envoyer de temps en temps mon courrier, pendant mon séjour là-haut.
> Là-haut c'est, je te l'ai déjà dit, un pays immense qui ressemble à notre Sahara avec, au Sud, la barrière formidable de l'Himalaya. Mais les sommets de 6000 et 7 000 m d'altitude ne paraissent pas, de là, plus élevés que notre Zaghouan[1] tunisien, tant l'on est haut sur les steppes. Pourtant on *sent* leur hauteur, leur masse gigantesque, réellement l'aspect est fort différent de celui des Alpes ou des Pyrénées. Ce pays-là fascine comme le fait notre désert africain. Je crois qu'ils sont bénis des

> Dieux ceux qui ont pu, si peu que ce soit, contempler le Sahara et les steppes du Transhimalaya.
>
> Poésie et rêverie à part, il est bon pour mes études de changer un peu de place et de converser avec des gens différents. Je suis trop avancée maintenant en langue tibétaine pour ne pas pousser mon travail jusqu'au point où il fera de moi un érudit en ce domaine. Il n'y a plus d'orientaliste en Tibétain en France depuis la mort de M. Foucaux qui, jadis, fut mon maître au Collège de France. Ce que le très clérical Belge La Vallée Poussin traduit de littérature tibétaine doit, comme ses autres productions, être marqué au coin d'une complète incompréhension de l'esprit des textes qu'il potasse. »
>
> Lettre du 19 mai 1916.

En juin, elle annonce à Philippe son prochain départ pour Chörten Nyima et quelques « au-delà » dans le « Pays des Neiges », sans préciser sa destination – au cas où son courrier serait ouvert. Après avoir flirté longtemps avec la frontière sikkimo-tibétaine, Alexandra a échafaudé un projet maintenant beaucoup plus ambitieux puisqu'il s'agit d'aller jusqu'à Shigatze, l'une des principales villes monastiques du Tibet, en plein territoire interdit (voir carte 13). Les biographes précédents ne se sont pas penchés sur le détail de ce parcours qui pourtant nous semble essentiel, à la fois par l'audace dont il témoigne et par l'expérience qu'il représente. C'est la première fois que l'orientaliste dédaigne à ce point les autorisations officielles pour se rendre là où elle le souhaite. N'étant munie d'aucun laissez-passer, elle a choisi un itinéraire qui se situe sensiblement à l'écart de la piste principale, car les risques sont grands de se faire arrêter ! Aussi n'a-t-elle entrepris cette excursion qu'au moment où elle avait décidé d'abandonner ses montagnes (elle l'explique dans *Mystiques et magiciens du Tibet*). La voyageuse n'a pas demandé d'autorisation au résident britannique parce qu'elle savait très bien qu'il la lui aurait refusée.

En juillet 1916, sa décision est donc prise de quitter le haut Sikkim. Le groupe se compose de trois personnes : Alexandra, Yongden et un *trapa* (élève d'un monastère) qui doit servir de domestique. Ils sont à cheval, et une mule est chargée avec le matériel de camping et des vivres pour un mois.

Le point de départ de l'excursion est le petit monastère de Chörten Nyima où Alexandra arrive le 2 juillet 1916 (voir carte 13). Elle s'y repose

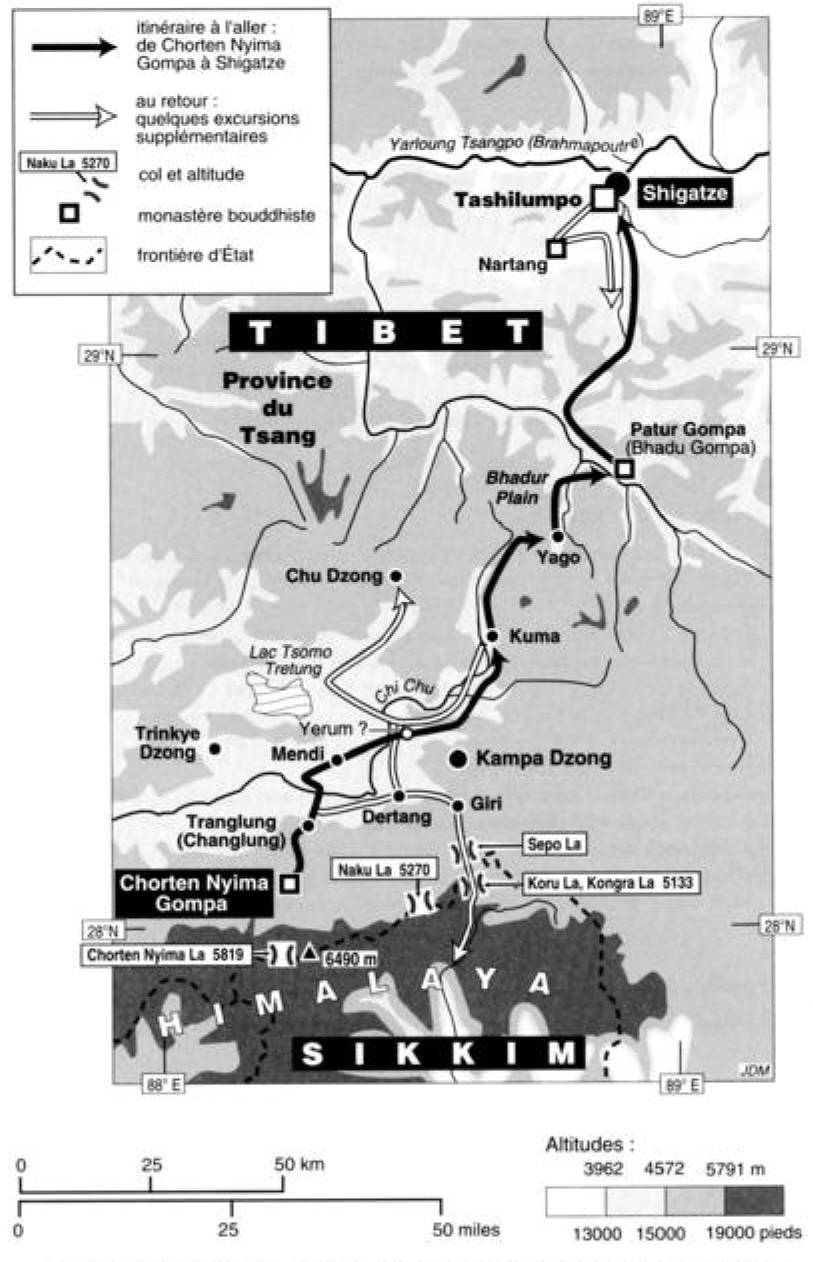
jusqu'au 7 avant de prendre la direction du nord, dans la plus totale illégalité. Shigatze, la capitale de la province du Tsang, se situe à quatre jours de marche de la frontière par le chemin le plus court. Tout près de Shigatze se trouve la ville monastique de Tashilumpo où réside le Panchen-Lama (Tashi-Lama), le plus haut dignitaire de la hiérarchie gelougpa avec le dalaï-lama.

Alexandra n'est pas pressée. Elle souhaite profiter de l'occasion pour rendre visite à quelques ermites sorciers qu'on lui a indiqués. La première étape est Tranglung, hameau situé à un jour de marche de Chörten Nyima. C'est là qu'habite le lama de la Chörten Nyima Gompa, réputé pour savoir faire toutes sortes de prodiges. Quand la visiteuse arrive, « il est occupé à préparer des objets de sorcellerie pour conjurer la grêle », note-t-elle dans son carnet. Elle passe la nuit du 7 au 8 juillet dans le lhakang, « dans l'antre du sorcier, avec le grand Chenresi[2], ses collègues, les tormas[3] et deux lampes brûlant sur l'autel sous un parasol rond que leur chaleur fait tourner. Le parasol est un mani, la formule consacrée y est inscrite sur deux lignes. Le sommeil vient difficilement (la méditation, elle, n'est pas venue du tout), nuit peu reposante » (Lettre relatant l'excursion à Shigatze, 7 juillet 1916).

8 juillet 1916 (Carte 13)

> « Réveil à l'aube, toilette plus que sommaire, départ pour Yerum[4], une très longue étape en serpentant à travers des montagnes sans intérêt. Traversée de Mendi[5], village très pittoresque, rappelant l'Afrique dont les noires commères me lancent des vœux de bon voyage en tirant la langue avec grand respect et cordialité.
>
> À Yerum mon trapa nous conduit chez un marchand de peau de sa connaissance. Ce doit être un gros commerçant, mais devant la porte est la charogne d'un bœuf et l'espèce d'entrepôt où l'on me conduit est plein de peaux empilées et poussiéreux autant que possible. Deux coussins étendus, ce sera ma chambre à coucher. Je n'ose rien déballer dans ce capharnaüm malpropre. Je dormirai habillée. Nuit mauvaise sur les coussins trop courts pour mon corps. »

Carte 13 : L’EXCURSION CLANDESTINE
À SHIGATZE
Été 1916



A. David-Néel n'indique nulle part le chemin qu'elle a suivi pour se rendre à Chorten Nyima Gompa, son point de départ. Deux cols étaient franchissables : Naku La (5270 m) ou Chorten Nyima La (5819 m).

Lettre du 7 juillet 1916.

9 juillet 1916

« Au matin – pour rester dans mon personnage, je n’ose refuser la tsampa apportée avec le thé. La voici dans ma tasse, j’ai les mains horriblement sales, mais avec conviction je commence par introduire un doigt pour tourner le mélange selon le rite, puis plusieurs doigts ensuite et je les lèche après l’opération. C’est dégoûtant, mais la tsampa est bonne.

Je songe ces jours-ci : “Combien il est difficile d’être sale.” Oh ! chez nous c’est aisé, mais ici, par comparaison, je reste indécemment propre bien que je ne me sois savonnée ni la figure ni les mains depuis 3 jours et que je me laque le visage en jaune suivant la coutume (excellente) pour ne pas avoir la peau brûlée par le vent et le soleil.

À mon réveil à l’aube je suis très fatiguée. La veille au soir, la méditation – très profonde, presque *asampragnata* perdant conscience de l’ambiance – vient d’elle-même, apportée par toutes ces peaux inertes, jadis sensibles enveloppant des sens cherchant la satisfaction et fuyant la douleur et par les rondelles de crânes humains dont est formé le rosaire tantrique qui roule sous mes doigts, autant de parcelles de demeures où s’est agitée la pensée, le désir, la crainte. Les *yabs* et les *yums*[6] s’unissent perpétuellement en chaque cellule des êtres, en chaque brin d’herbe enfantant l’action, les formes poussées par le désir de la sensation.

En route, d’abord une montée pénible dans une colline pierreuse et sablonneuse, une longue descente à travers les dunes et puis le steppe herbeux. Il fait chaud, les chevaux sont très fatigués, on traverse un cours d’eau dans lequel ils plongent jusqu’au ventre et plus loin on campe au milieu des pâturages.

Enfin, je suis dans une tente seule, je vais pouvoir me déshabiller, me mettre entre deux draps. J’ai besoin de repos. »

Lettre du 7 juillet 1916.

Dans son agenda, Alexandra ajoute qu’elle a campé « au milieu de pâturages au bord d’un cours d’eau non loin de Kuma ». La localité de Kuma est bien repérée sur toutes les cartes.

En passant par Tranglung, Mendi, Yerum et Kuma, Alexandra a choisi un itinéraire judicieux qui lui permet d’éviter Kampa Dzong où se trouve un poste militaire.

10 juillet 1916

« Devais halter à une source chaude[7] mais l'étape étant trop longue et la bourrasque venant on s'arrête sur un versant de colline – Pas de feu – On boit l'eau froide – La nuit la neige vient. »
Carnet.

11 juillet 1916

« Couché à Yogo[8] – Pittoresque village dans une gorge sauvage – Hospitalité chez des villageois dans une chambre à large fenêtre sans fermeture. »

12 juillet 1916

« Halte pour la nuit dans un pâturage marécageux au bord du Chi-Chu[9] que nous devons traverser demain. »
Carnet.

13 juillet 1916

« Nous traversons l'affluent du Chi-Chu guidés par trois hommes qui tiennent les chevaux par la bride en se retroussant jusqu'à la ceinture exposant leurs "académies" plutôt crasseuses – Pluie tout le long de la route, nous haltons pour nous sécher et boire le thé dans une pauvre maison et repartons vers le soir pour Patur[10], où l'on nous refuse l'hospitalité dans une maison et nous campons à l'extrémité du village. »
Carnet.

14 juillet 1916 : Patur

« Le haut Lama ne daigne pas nous inviter à monter chez lui. Il loge très haut à l'étage supérieur de la gömpa dans un appartement qui, de

l’extérieur, apparaît bien bâti. […]

Je pense à l’existence de ce haut Lama perché dans son belvédère régnant de là sur d’assez vastes propriétés, des trapas, des serfs villageois : une image du Moyen Âge. Qu’est-ce que cet homme ? – Un sage, un érudit ou un imbécile, un être cupide ? Peut-être ni l’un ni l’autre, simplement un mélange moyen du tout. Je n’en saurai rien. Mon thibétain est trop rudimentaire pour risquer des interviews, sans me trahir. Dommage !

On campe dans de sales villages au milieu de populations rurales sans intérête, et pourtant, le charme ensorcelant inexplicable de ce pays agit une fois de plus. Méditations comme je n’en ai pas eues depuis des mois. Envolées par delà : vers l’“autre rive”. Et pourtant je sais ce que vaut la religion des Lamas. Mais il y a autre chose, quelque chose d’occulte. Quoi ? Je voudrais bien le savoir ! »

Lettre du 7 juillet 1916.

15 juillet 1916

« Départ de Patur – Couché dans un joli village et une maison très sale. »

16 juillet 1916

« Arrivée au soir à Shigatze – Joli paysage de montagnes – Tashilumpo », note Alexandra dans son carnet. Le parcours a été effectué en neuf jours et l’orientaliste va séjourner à Shigatze du 17 au 26 juillet 1916.

Précédée de sa réputation de lamani, elle obtient une entrevue avec le Tashi Lama dès le 19 juillet. Le Tashi Lama (ou Panchen Lama) est appelé Tsang Panchen Rimpoché par les Tibétains, c’est-à-dire « le précieux savant de la province de Tsang », précise-t-elle *(Mystiques et magiciens du Tibet).* Dans le cadre de ses investigations sur les pratiques lamaïques, Alexandra était déjà en correspondance avec ce haut personnage.

Selon la tradition, le Tashi Lama est reconnu comme une émanation du Bouddha de la Lumière Infinie, Amithaba. Alexandra rencontre le neuvième de la lignée : Lobsang Gelek Namgyal (1883-1937). Il la reçoit fort aimablement et lui propose même de lui fournir un logement pour une

longue durée : elle pourrait ainsi poursuivre ses études autant qu'elle le souhaiterait. Mais Alexandra ne peut pas accepter la proposition : ses bagages, ses notes, ses documents sont en partie restés à Calcutta, et en partie à « Dechen Ashram ». Par ailleurs, elle n'a pas emporté assez d'argent pour assurer l'entretien de trois personnes pendant une longue période.

C'est la première fois qu'Alexandra découvre une ville monastique de cette importance. Nous sommes en 1916 : le Tibet n'a pas encore subi les horreurs de la Révolution culturelle, et les monastères ont cet aspect de ruche éducative qu'ils ont perdu aujourd'hui. Le monastère est une véritable cité, avec ses rues, ses ateliers, ses logements, ses écoles, ses collèges supérieurs spécialisés, ses lieux de vie et de prière. Les lamas ont alors le monopole de l'enseignement, et la religion est intimement mêlée au quotidien. Les grands monastères comptent encore plusieurs milliers de moines et d'enfants en cours d'éducation.

La voyageuse est impressionnée par l'ampleur du Tashilumpo :

> « Il y régnait dans les temples, les halls et les palais des dignitaires, une somptuosité barbare dont aucune description ne peut donner une idée. L'or, l'argent, les turquoises, le jade, étaient prodigués partout, sur les autels, les tombeaux, l'ornementation des portes et pour les objets rituels ou même simplement ceux servant au service domestique des lamas riches. »
> *Mystiques et magiciens du Tibet.*

Alexandra gardera un excellent souvenir de son séjour à Shigatze. Dans des « pages éparses » et non datées avec précision, Alexandra écrit :

> « Le voyage nous a pris 9 jours. À Shigatze, le plus charmant accueil m'attendait. Le temps aussi m'a souri, il fait beau et chaud, 20 °C dans la journée. Il y a longtemps que je n'avais pas été à pareille fête. Je m'en vais par les larges avenues de la sainte cité, coiffée du bonnet de soie jaune des abbesses, les mains enfouies dans de longues manches de soie jaune qui me battent les genoux. Je suis tout à fait à mon aise dans ce personnage d'Asie Centrale et je songe aux lointaines arrière-grand'mères qui ont dû s'en aller, elles aussi, en longues manches de soie, en épaisse tubou et en bottes de feutre écarlate à travers les steppes

> du Transbaïkal et de Mongolie. Que je suis donc Asie-Jaune, tout au fond de mes cellules !…
> […] J’erre dans les parcs mélancoliques qui entourent les palais du Tashi Lama. Il y a des fleurs de France, des bluets, des roses trémières et les champs, aussi, aux environs de Shigatze, les orges, les blés, les luzernes qui rappellent la France.
> Beau pays, manquant d’arbres, malheureusement, mais fertile, bien irrigué, bien cultivé, qui pourrait être presque riche sous un gouvernement moins fantastiquement moyenâgeux que celui des lamas. »
> Lettre de juillet 1916, jour non précisé.

Alexandra est invitée plusieurs fois pour le lunch chez la mère du Tashi Lama. On lui offre des cadeaux : livres, objets, et un « costume de lama gradué – sorte de diplôme de docteur *honoris causa* de l’université de Tashilumpo ». Elle a l’occasion de s’entretenir avec des lamas de haut rang qui lui fournissent des informations, et bien sûr avec le Tashi Lama lui-même, qui est traditionnellement considéré comme le plus grand savant en philosophie « lamaïque ».

Alexandra vit « dans une béatitude paradisiaque que troublait seule la pensée du départ fatal » *(Mystiques et magiciens du Tibet).* Le 26 juillet, elle quitte Shigatze pour retourner à son ermitage du haut Sikkim. Au passage, elle visite la grande imprimerie lamaïque de Nartang, située à quelques kilomètres au sud-ouest de Tashilumpo. Plus au sud, elle rend visite à un ermite qui vit dans une caverne à peu de distance du lac Mo-Te-Tong (Tsomo Tretung). Puis elle fait un détour par Dertang et la gompa Lau, juste à côté du village. Nouvelle étape chez le sorcier de Tranglung, et retour à Chörten Nyima le 3 août 1916 (voir carte 13).

Après quelques petites excursions dans la plaine de Kampa Dzong entre le 5 et le 17 août, Alexandra fait une dernière étape à Giri, hameau situé au sud de Kampa Dzong. Le petit groupe regagne ensuite le Sikkim en passant par les cols désormais familiers à Alexandra : Sepo La et Koru La.

En chemin, des Lachenpas apportent de mauvaises nouvelles : le résident britannique ayant appris cette incursion au Tibet, a puni les villageois du haut Sikkim en leur imposant de fortes amendes. Alexandra sait que le retour à Dechen Ashram sera difficile. Elle arrive chez elle pour constater que son ermitage a été pillé par les gens du pays. Elle est avisée de son

expulsion du Sikkim, décidée par le résident britannique. Une page est tournée dans son grand périple asiatique. Le 2 septembre 1916, Alexandra quitte définitivement son ermitage.

Après un dernier passage à Lachen et à Gangtok, Alexandra arrive à Darjeeling le 18 septembre. Aphur Yongden reste avec celle qu'il considère désormais comme un maître. Après des adieux définitifs à sa famille, il rejoint la « dame lama ». Passang est aussi du voyage, mais il regagnera le Sikkim quelques mois plus tard.

Le 20 septembre 1916, Alexandra descend du train en gare de Calcutta. Bruit, moiteur, et cohue : le contraste est violent après ces années passées dans les magnifiques solitudes de la barrière himalayenne. Installée dans les locaux de la Société théosophique, elle organise la suite de son périple : il lui faut trouver un bateau pas trop onéreux en partance pour la Birmanie, faire établir de nouvelles lettres de recommandation… et attendre un indispensable envoi de fonds…

Un mois plus tard, Alexandra quitte l'Inde où elle ne reviendra qu'en 1924, après son célèbre voyage à Lhassa.

---

1 « Zaghouan » : le Djebel Zaghouan, situé à 70 km au sud de Tunis, culmine à 1340 m d'altitude.

2 « Chenresi » : le nom tibétain du Boddhisattva de la compassion, Avalokiteshvara, celui qui porte son regard sur tous les êtres.

3 « Tormas » : gâteaux qui servent d'offrandes. Les tormas sont faits de beurre de yak sculpté et coloré, et de tsampa.

4 Sur notre carte, la localisation du hameau est hypothétique mais très probable. Le toponyme est en rapport avec le nom de Yeru-Tsangpo que l'on trouve sur la carte très sommaire que possédait Alexandra. C'est dans le Yeru-Tsangpo que se jette le Chi-Chu. Le hameau est certainement situé au pied du petit col nommé « Yuru Pass » de la carte de L.A. Waddell (carte 50 de notre liste). Ce col est appelé Yaru-La sur la carte 92 (voir liste des cartes consultées).

5 Sous le nom de Mende, ce village figure sur la carte 92. Il se trouve dans la vallée du Yara Chu qui coule au sud du la Tsomo Tretung.

6 « Yabs » et « yums » : couple divin représenté enlacé. La divinité masculine symbolise la méthode ou les moyens à mettre en œuvre pour atteindre l'éveil ; la divinité féminine qui lui est associée représente la sagesse nécessaire pour y parvenir.

7 « Source chaude » : des « *Hot Springs* » existent en effet dans ce secteur, elles figurent sur les cartes.

8 « Yogo » : Alexandra écrit Yogo, puis Ago. Il s'agit de Yà-go, Iago, Yago ou Eago, localité repérée sur les cartes détaillées. Le village est situé au fond d'une vallée, au pied du Kyago La (col). Il figure sur les cartes 66, 92, 102 (voir la liste des cartes consultées), dans le guide de V. Chan, p. 837 (voir bibliographie), et sur la récente carte Tibet réalisée par l'ITMB en 2006 (carte 157 de notre liste)

9 « Chi-Chu » : Alexandra, qui ne possède pas de carte précise, fait ici une erreur. Il ne s'agit plus du Chi-Chu mais du Rhe-Chu. Car, au-delà de la Kyago Pass, nous nous trouvons dans un autre

bassin-versant. Les rivières coulent désormais vers le nord, c’est-à-dire vers le grand fleuve Yarlung Tsangpo, cours supérieur du Brahmapoutre.

10 « Patur » : le toponyme le plus approchant est « Bhadu », où se trouve bien une gompa. Ce nom figure sur la carte 100 de notre liste. On le trouve aussi sur la planche III de l’Atlas of the Republic of China – vol. II – Hsitsang (Tibet), Sinkiang and Mongolia – 1960 (voir liste des atlas). Le monastère de « Bhadure » figure également sur la carte Tibet de l’ITMB (carte 157). L’expression « Bhadur Plain » est portée sur la carte 92. L’analogie phonétique entre Patur et Bhadur apparaît évidente.

De l'Inde au Japon, par la Birmanie, la Malaisie, l'Indochine et la Chine : 6 novembre 1916-6 février 1917

Le 6 novembre 1916, Alexandra embarque sur le steamer *Arankola* en direction de la Birmanie. Le séjour au Sikkim et cette première découverte du Tibet profond resteront à jamais gravés dans sa mémoire. Jusqu'à sa mort elle gardera la nostalgie de ce qu'elle a vécu « là-haut » pendant plus de deux ans. Deux ans de vie sauvage dans le cadre grandiose de la plus haute chaîne montagneuse de la planète. Deux ans d'un cheminement intérieur parfois ardu mais ineffaçable. Deux ans en contact direct avec les manifestations les plus cachées du tantrisme authentique.

9 novembre 1916-8 janvier 1917 : Rangoon et les Monts Sagain (voir carte 14)

La voyageuse arrive à Rangoon trois jours plus tard. La voici dans cette Birmanie qu'elle souhaitait découvrir en 1912. Le pays est sous la tutelle britannique depuis le XIXe siècle mais reste une terre de tradition bouddhiste. Sur place, Alexandra visite deux monastères et la fameuse pagode *Swe Dagon*, avec son immense stupa qui dresse sa flèche éblouissante au sommet d'une colline. Les fondations de cette pagode remonteraient à l'époque du Bouddha historique. Après le luxe barbare des gompas du Pays des Neiges, voici la grâce et l'élégance d'une autre architecture, transcendée par une foi plus riante mais orientée vers le même Maître, la même aspiration à la délivrance du cycle des *samsara*, c'est-à-dire des renaissances. La toiture est couverte de feuilles d'or, déposées par les fidèles, et le vent agite plus de mille cloches d'or et d'argent. On dit que ce monument est l'un des plus vénérés du monde bouddhiste car il est censé renfermer des cheveux de Gautama. Le bouddhisme birman s'inspire de la tradition ancienne ou Theravada (Hinayana).

En décembre, Alexandra prend le train pour Mandalay et les monts Sagaing. Elle a décidé de faire une pause de quelques semaines dans ce site lui aussi prestigieux. Au début du XXe siècle, Mandalay est presque une ville nouvelle puisqu'elle fut édifiée par le roi Mindon qui accéda au pouvoir en 1852. Cette opération d'urbanisme marquait la réalisation d'une prophétie qui remontait au temps du Bouddha. La légende dit que le Maître serait venu visiter la colline de Mandalay, et qu'il aurait annoncé à Ananda, son disciple préféré, l'édification d'une grande cité bouddhiste deux mille quatre cents ans plus tard. Le très beau palais royal fut hélas détruit par les obus britanniques dès 1885. Sagaing est une cité plus ancienne, capitale au XIVe siècle, environnée de collines couvertes de pagodes. On compte environ six cents monastères, reliés les uns aux autres par des escaliers, dans un superbe cadre de verdure. Comme toujours, Alexandra fuit la ville pour se retirer dans un monastère en pleine nature. Elle demeurera à Mahagandaron Kyang, auprès des moines de la lignée bouddhique la plus austère, les Kamatangs. Mais nous ne savons rien de ses activités.

Après deux mois de séjour dans le pays, Alexandra quitte Rangoon le 8 janvier 1917 sur le steamer *Taroba*, en direction de la Malaisie :

> « J'ai quitté la Birmanie sans regret, le pays n'a rien d'attachant. On se fatigue vite des pagodes, toutes les mêmes ; la végétation est médiocre, le paysage sans caractère spécial, les habitants très quelconques. Quoiqu'il en soit, c'était à voir, se trouvant sur ma route.
>
> Un tas d'ennuis au départ, de multiples formalités à remplir avec la police et le service de santé. Peste, choléra et variole sévissent à la fois à Rangoon pour le moment et pour comble, il y a eu un décès à bord du paquebot où je suis. Je suis très fatiguée. […] J'ai manqué le “Maru” que je comptais prendre et, maintenant, qui sait combien de jours je vais devoir demeurer à l'hôtel à Singapour, à attendre un autre paquebot. »
>
> Lettre du 10 janvier 1917, sur le *Taroba*.

La fatigue, le manque d'aisance financière, les incertitudes quant à la suite du voyage, la recherche de navires en partance, la contrainte des transbordements, avec des bagages de plus en plus encombrants (vingt-huit colis), sont autant de soucis inhérents à cette période de transit qui ne cessera qu'à son arrivée au Japon, soit trois mois plus tard. Alexandra se sentait chez elle en Inde, au Sikkim, et dans ce coin de Tibet parcouru dans

l’enthousiasme… À 49 ans, elle se lance dans un autre inconnu, en sachant qu’elle a laissé une part d’elle-même sur les hautes terres du « Toit du monde ». Rien ne sera plus comme avant.

En mer elle écrit quasiment tous les deux jours, voire tous les jours, à Philippe.

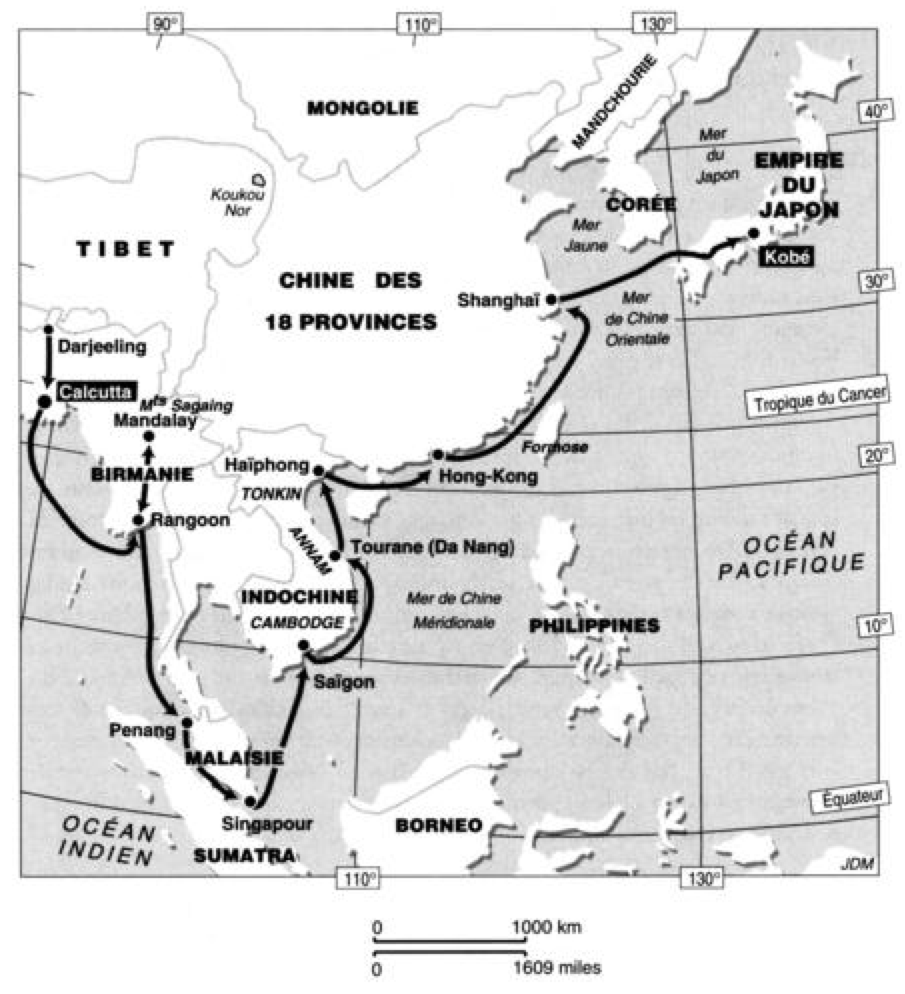
11-13 janvier 1917 : Penang

L’escale en Malaisie se déroule de manière agréable. Le site de Penang est pittoresque et l’île plaisante. C’est la « perle de l’Orient », affirme-t-on. Alexandra est reçue par le supérieur du monastère bouddhiste ; il parle anglais. La voyageuse ne donne pas d’autre précision sur cet endroit. On peut supposer qu’il s’agit du monastère de Kek Lok Si, le centre bouddhiste le plus important de Malaisie, avec sa grande pagode de sept étages, bâtie sur une colline à quelques kilomètres de Georgetown.

14-19 janvier 1917 : Singapour

À Singapour, Alexandra réserve sa place et celles de ses domestiques sur le paquebot *Cordillère* qui appartient aux Messageries maritimes. À son bord se trouvera le gouverneur de Cochinchine, Albert Sarrault, accompagné de sa famille et de quelques fonctionnaires. Ils ont réservé les meilleures cabines. Comme ils débarqueront à Saïgon deux jours plus tard, Alexandra espère pouvoir reprendre ensuite la cabine du gouverneur.

Carte 14 : DE L’INDE AU JAPON
6 novembre 1916-6 février 1917



La voyageuse n’apprécie guère ce parcours en mer. L’atmosphère de futilité qui règne à bord ne lui convient pas. Ainsi, lors d’une soirée passée au salon, sursaute-t-elle en entendant les musiques de variétés diffusées pour le plaisir des passagers. Son indignation est à son comble lorsque quelques personnes commencent à danser un tango… alors qu’on se bat en Europe et que des atrocités sont commises tous les jours dans le monde entier : « Tous ces gens autour de moi me produisent l’effet d’orties irritantes, leur agitation désordonnée et folle m’est pénible. J’ai hâte de retrouver des montagnes, la solitude, la paix… » (Lettre du 22 janvier 1917, Cap St-Jacques, Paquebot *Cordillère*.)

Alexandra est passablement neurasthénique et malade, les deux événements semblant d’ailleurs liés.

22-24 janvier 1917 : Saïgon

« Saïgon s'est un peu agrandi, pas des masses. Le jardin zoologique est très tombé. J'ai demandé où étaient les collections d'oiseaux et de serpents, très fournies autrefois. Le gardien m'a répondu : "Petits oiseaux tous morts, petits serpents tous morts !" ce qui montre qu'on a laissé les animaux mourir sans les remplacer à mesure. Par contre, il y a maintenant un "jardin de la ville" bien tenu avec de beaux arbres. C'est tout. Je suis entrée à la Cathédrale, ce que je n'avais pas fait autrefois, au temps où je croyais encore que les dogmes papistes valaient la peine d'être combattus et les temples où ils s'abritent fuis comme des antres démoniaques. Aujourd'hui, je ne fais plus tant d'honneur à ces contes de nourrice et j'ai fait visiter l'église à mes Tibétains qui n'avaient jamais rien vu de ce genre. Je leur ai raconté les histoires des personnages peints sur les vitraux et l'histoire de Jeanne d'Arc qui trône, là, parmi des faisceaux de drapeaux. Ils me demandaient : "Est-ce que c'est vrai ces histoires ?… Est-ce que cette femme-soldat (Jeanne d'Arc) a réellement vu des Dieux qui lui ont dit d'aller à la guerre ? Est-ce que c'est vrai que Issou (Jésus) est né avec les bêtes ? (ils ont vu une crêche et trouvaient cela peu distingué, eux habitués aux histoires où les splendeurs du palais du père du Bouddha sont relatées et amplifiées). Et qu'est-ce qu'il a dit cet homme (saint Joseph) quand il a vu que sa femme avait un enfant dans l'intérieur *(sic)* s'il n'avait pas été en compagnie avec elle ?" ("compagnie parfaite" est le terme bienséant en tibétain pour exprimer relations sexuelles). Cela n'en finissait pas, je les ai emmenés ailleurs pour changer le cours de leurs idées… »
Lettre du 24 janvier 1917, Paquebot *Cordillère*.

28 janvier 1917 : Haïphong

« Je n'ai pas eu le temps d'aller à Hanoï ou, plutôt, j'aurais pu y passer deux heures entre deux trains mais je n'ai pas jugé que cela valait la peine. Que voir en deux heures (de cinq à sept le soir). Cela n'aurait fait que me gâter les vieux souvenirs que je conserve de la première ville d'Extrême-Orient où j'ai vécu. Je suis donc restée à Haïphong et les circonstances m'ont favorisée car j'ai pu faire une jolie course en auto

jusqu'à la plage de Do-Son et là je me suis amusée à grimper jusqu'au sommet d'une colline d'où l'on a une jolie vue sur la mer. »
Lettre du 24 janvier 1917, Paquebot *Cordillère*.

30 janvier 1917 : Hong Kong

« À Hong Kong je suis grimpée au pic[1] d'où la vue est très belle et ai fait un tour dans la ville presque entièrement occupée par des marchands chinois. Le soir j'étais invitée à prendre le thé avec des Américaines, puis je suis rentrée dîner à bord. Bien entendu, j'ai dû aussi, comme à peu près partout, aller faire viser, à la police, mon passeport que j'avais déjà dû montrer à bord et qu'on a encore redemandé au départ le lendemain matin. On est, maintenant, assommé de formalités à remplir, c'est un des agréments de la guerre. »
Lettre du 2 février 1917, Paquebot *Cordillère*.

3 février 1917 : Shanghaï

« Nous venons de quitter Shanghaï et nous descendons le Yang-tze[2] pour regagner la mer. Il fait froid d'une façon à me rappeler le Tibet. Ce matin le pont était couvert d'une croûte de glace. […]
Shanghaï, que j'ai visité hier, est, dans la partie des concessions européennes, une grande ville cossue qui m'a souvent rappelé Londres avec une pointe d'américanisme de plus. Les hôtels sont copiés sur ceux d'Amérique… »
Lettre du 4 février 1917, Paquebot *Cordillère*.

6 février 1917 : l'arrivée au Japon

« L'arrivée au Japon par la mer intérieure est tout simplement féérique. On navigue à travers un monde d'îlots plus pittoresques les uns que les autres. Le temps s'était mis au beau, du soleil avec juste ce qu'il fallait de brume légère pour entourer les paysages d'un peu de mystère. Ma première impression, celle que je craignais tant, a été excellente. J'espère que je ne serai pas déçue par la suite… »

Lettre du 7 février 1917, Kobé.

---

1 Alexandra fait allusion au Pic Victoria. Le tramway permet d'y monter depuis 1888. Avant cette date, l'ascension était beaucoup plus malaisée. On pouvait cependant s'y faire porter en palanquin.

2 « Yang-tze » : en réalité, il s'agit de la rivière appelée Whangpoo ou Hoang Pou qui, venue du sud, se jette dans l'estuaire du Yang-Tze-Kiang. Sur les cartes actuelles ce fleuve côtier porte le nom de Hunangpujiang.

Le séjour au Japon : 6 février-4 août 1917

L'empereur Yoshi Hito, dit Taisho, qui a succédé à Mutsu Hito, dit « Meiji », est au pouvoir lorsque Alexandra arrive dans l'archipel en 1917. Depuis ses victoires militaires lors de la guerre sino-japonaise (1894-1895) et de la guerre russo-japonaise (1904-1905), depuis l'annexion de la Corée en 1910, l'empire du Soleil-Levant a atteint le rang de grande puissance. L'adoption des techniques occidentales, l'essor de l'industrie lourde et la recherche de nouveaux débouchés commerciaux avaient permis au pays d'entrer dans la modernité durant l'ère Meiji (« l'époque éclairée »). Le Japon rompait ainsi avec un mode de vie réglé par des traditions millénaires.

Alexandra ne s'intéresse pas à ce Japon nouveau style, moderne et conquérant. C'est le « pays des dieux » qu'elle vient découvrir, celui de la tradition bouddhiste en particulier. La vie religieuse japonaise se partage traditionnellement entre le shintô et le bouddhisme. Les autres religions ou philosophies ne comptent que peu d'adeptes : taoïsme, confucianisme, christianisme…

Le shintô, considéré comme la religion initiale du Japon, donne priorité au culte des divinités de la nature (les kamis), ainsi qu'à celui des ancêtres. Les dieux sont innombrables et partout présents. On les rencontre tout autour de soi : dans les arbres, les cascades, les montagnes, les rochers, la foudre, les typhons… Ils sont associés aux forces créatrices de la vie. Des animaux peuvent être leurs messagers. Tout est sacré pour l'adepte de la Voie des dieux.

Le gouvernement Meiji essaya de faire du shintô une religion d'État. Dans sa note publiée le 10 février 1905 dans le *Courrier européen*, « La question religieuse au Japon », Alexandra rappelait comment le Mikado avait oppressé les bouddhistes devenus trop puissants, et accordé un véritable statut de fonctionnaires aux missionnaires shintoïstes officiels. Un ministère des Cultes avait été mis en place : « Servir l'empereur et obéir à

ses ordres », telle était la nouvelle morale. La Constitution de 1889 revint à une plus grande indépendance de toutes les religions.

Le bouddhisme est arrivé au Japon par la Chine et la Corée au VIe siècle de notre ère. Il prospéra, se fractionna en de nombreuses sectes, s’adapta et s’imposa aux mentalités nippones. En 1908, trois ans avant son grand départ, Alexandra avait publié une plaquette de quarante et une pages qui présentait les grandes lignes des principales écoles confucéistes et bouddhistes du pays : « Notes sur la philosophie japonaise » (voir bilbliographie). La voyageuse trouve donc en 1917 l’occasion de les étudier sur place. Son but : « Comparer les doctrines de la Shingon-Shu du Japon avec celles des lamas tibétains – et comparer les méthodes d’entraînement spirituel : méditation, etc., de la Zen-Shu avec celles de l’Inde. » (Lettre du 21 février 1917.)

L’école du Shingon-Shu fut fondée au VIIIe siècle par le moine Kukai (Kôbô Daishi). Elle met l’accent sur la magie et l’ésotérisme de type tantrique. L’intérêt pour Alexandra est évident. La Zen-Shu, fondée à la fin du XIIe siècle par le moine Myôan Eisai, est l’école de méditation et de concentration (*dhyana*) qui s’inspire directement du Ch’an de Boddhidarma. Au Japon, Alexandra séjournera dans des temples zen, mais elle ne dit pas si elle s’est initiée à cette technique. Comme dans les circuits précédents, elle notait son programme quotidien dans son agenda, mais sans ajouter de commentaires. Et si la correspondance échangée avec Philippe nous renseigne sur ses impressions de voyageuse, nous ne savons rien des études qu’elle a pu mener à ce moment-là.

Lorsqu’elle pose les pieds sur l’archipel, Alexandra a l’intention d’y séjourner longuement. Elle propose même à Philippe de venir s’y installer pour un an et d’y vivre à ses côtés, loin de cette guerre dont on ne voit pas l’issue. Finalement elle n’y restera que six mois, et seule. Deux mois après son arrivée, Alexandra prévoit déjà la suite de son voyage :

> « Pour terminer mon étude il me faudrait un séjour de quelque durée au Japon, un autre parmi les ermites coréens, un autre en Chine d’où l’on m’écrit des lettres pressantes pour me demander de venir et puis il me faudrait pouvoir me perfectionner en tibétain au grand monastère lamaïste de Pékin et y lire avec un lama savant la partie tantrique du Kandjour. C’est trop ! il faudra faire un choix, d’autant plus que mon tempérament de nomade me facilite peu la vie sédentaire. »

Lettre du 7 avril 1917, Kyoto.

6 février 1917 : l’arrivée à Kobé (voir carte 15)

À Kobé, Alexandra a l’agréable surprise d’être accueillie par un « monsieur » envoyé par l’une de ses relations. Ce monsieur lui est d’un grand secours pour l’aider à accomplir les formalités d’usage dans un pays dont elle ne connaît ni l’écriture ni le langage, et où elle arrive sans guide ni interprète. La pratique de l’anglais est à cette époque bien moins répandue au Japon qu’en Inde. Et les relations avec une population impénétrable de nature se révèlent tout de suite difficiles !

Alexandra ne fait qu’une étape à Kobé, « populeuse cité qui n’offre rien de remarquable ». Dès le lendemain elle prend le train pour Kyoto, où elle a l’intention de se fixer pour plusieurs mois. Elle possède les coordonnées de plusieurs personnalités éminentes, en particulier celles du Dr Suzuki, du révérend E. Kawaguchi, et du professeur Sonada.

Le choix de Kyoto

C’est bien sûr dans la ville des temples, l’ancienne capitale historique, qu’Alexandra choisit de s’installer. De là elle rayonnera vers les hauts lieux du bouddhisme japonais.

Kyoto compte alors près de 1400000 habitants, plus de mille temples bouddhistes et des centaines de sanctuaires ! L’orientaliste a de quoi meubler ses loisirs dans une ville où la religion est totalement présente, où le plan même de la cité ressemble à un temple. Kyoto, la ville somptueuse, la « fleur du Japon », si belle le soir au crépuscule…

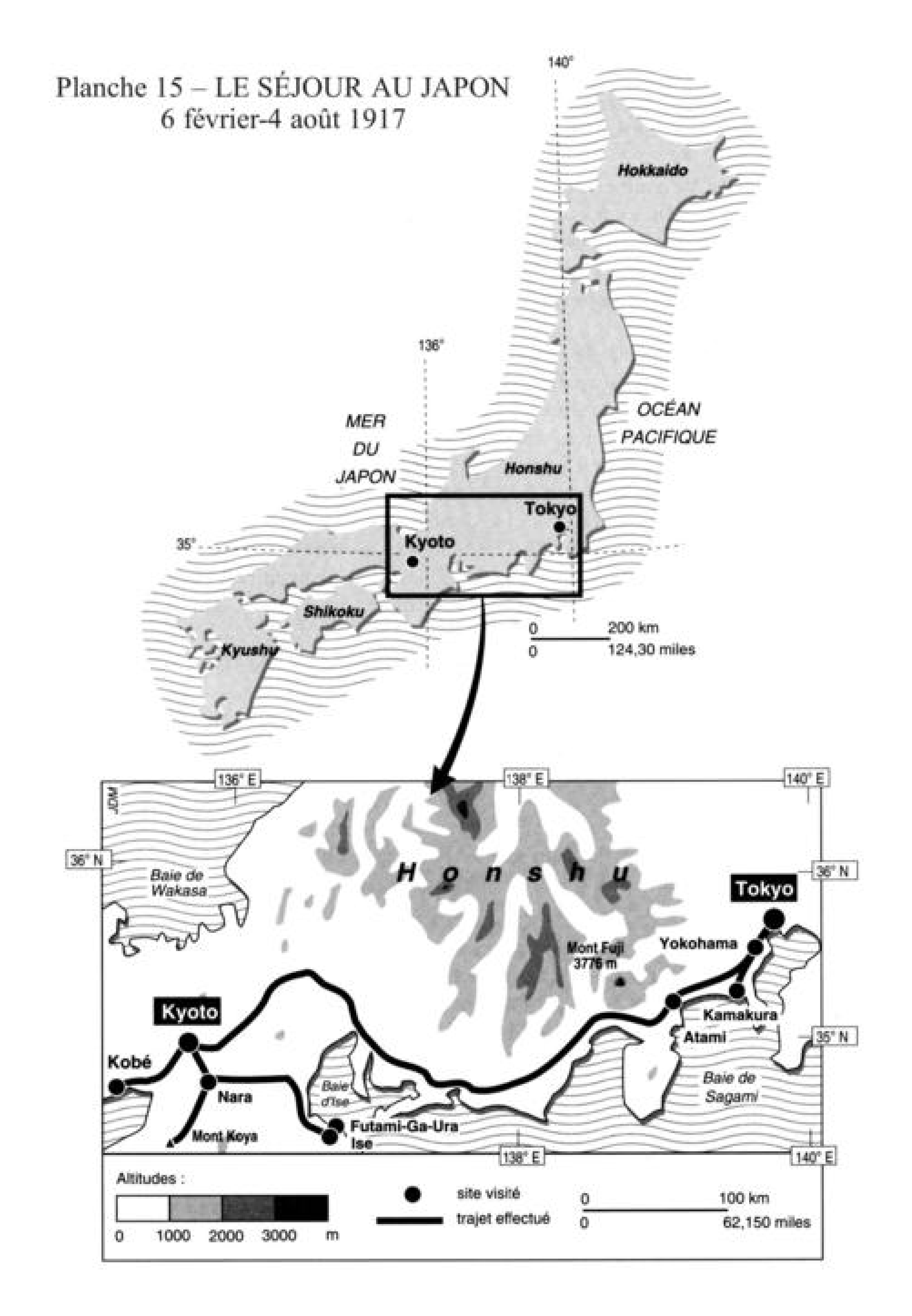
La neige finit de fondre lorsque la voyageuse arrive dans l’ancienne cité impériale où l’accueille un ami de Sylvain Lévi, le professeur Sonada, directeur de l’Université bouddhique. Il lui a trouvé un logement spacieux dans le pavillon Rikyoku-an du grand monastère zeniste, le Tôfoku-ji. Celui-ci est situé dans un immense parc entouré de murs. La suite proposée est « princière » et le loyer abordable, mais Alexandra préfèrerait habiter à la campagne où les paysages sont plus ouverts. Ici le pavillon est cerné par un bois de bambous qui masque tout point de vue. La voyageuse s’apercevra sans tarder que les Japonais ne goûtent pas vraiment les

horizons dégagés. Ils construisent plutôt dans les creux ou derrière des écrans de verdure. Alexandra reste à l'hôtel avant de se décider.

17-21 février 1917 : Atami et le mont Fuji (Fuji-San)

Le 17 février, elle part pour Atami par le train qui relie Kyoto et Tokyo. « Atami est ravissant ; un coin de Provence, en plus majestueux », écrit-elle dans sa lettre du 22 février. Pourquoi cette destination ? Atami est connu au Japon comme ville d'eau. Ses sources thermales figurent parmi les plus réputées. Les sources chaudes abondent dans ce pays volcanique où les bains thérapeutiques sont appréciés. On sait le goût d'Alexandra pour les cures thermales, mais de là à faire des milliers de kilomètres pour ce genre de chose…! Encore que…

En fait, ce sont des raisons très pratiques qui guident la voyageuse : elle vient à Atami pour y rencontrer une Française, mariée avec un Japonais : Alexandra souhaite s'informer sur les possibilités d'installation au Japon. Le couple habite à Tokyo, mais est actuellement en villégiature dans la ville thermale. Nous ne saurons rien de plus. Le 19 février, notre voyageuse profite de son passage dans les environs pour faire une excursion au mont Fuji (3776 m) : « Pauvre géant pour qui a hanté les sommets himalayens ! Mais dans la direction opposée la vue des montagnes s'étageant jusqu'au bord de l'océan par progression descendante était vraiment superbe. » (Lettre du 19 février 1917.)



L’équilibre quasi parfait du cône sacré, objet de vénération et de rêverie pour les Japonais, et dont l’ascension fut exclusivement réservée aux hommes jusqu’à l’ère Meiji ne séduit pas vraiment celle qui a encore dans le cœur la découverte des chaînes himalayennes.

20 février-12 mars : Tokyo, Kamakura, Yokohama

Le 23 février, Alexandra arrive à l’hôtel de la gare centrale de Tokyo, « un grand caravansérail dans le genre des “Terminus” hôtels à Paris, mais plus américanisé ». Les environs de la gare lui rappellent Londres. (Lettre du 24 février 1917.)

À Tokyo, Alexandra rencontre différentes personnalités universitaires. Elle fait aussi la connaissance de l’épouse du Pr Suzuki, et se rend avec elle à Kamakura le 26 février. Mrs Suzuki, américaine, sert de guide et d’interprète. Elles ne tardent pas à devenir amies. Au Japon, Alexandra est considérée comme une personnalité du monde bouddhiste. On signale sa présence dans la presse.

Kamakura, situé à 45 km au sud de la capitale, devint à la fin du XIIe siècle l’un des principaux foyers du bouddhisme japonais. Ce petit village de pêcheurs connut alors une expansion sans précédent. Il se couvrit de sanctuaires et de monastères dans le cadre d’un mouvement de renouveau qui succédait à une longue période de dégénérescence et de corruption. C’est à ce moment-là que le moine Eisai, rentrant de Chine où il s’était initié à la méditation, introduisit le zen qui se diffusa rapidement dans la région. Quelques décennies plus tard, le moine Dogen fit connaître une nouvelle forme de zen, le sôtô (sodo) qui se répandit plutôt dans le nord du Japon. Les adeptes du zen considèrent la méditation comme le moyen de retrouver en soi la nature du Bouddha. Outre de nombreux monastères, Kamakura possède une immense statue en bronze du Bouddha Amida, haute de 15 m, construite au XIIIe siècle.

La dame lama se rend ensuite à Yokohama, toujours en compagnie de Mrs Suzuki. Les deux femmes séjournent à l’hôtel du 1er au 12 mars. Alexandra se rend à la banque pour toucher des fonds envoyés par son mari. Elle rencontre différentes personnalités religieuses, parmi lesquelles Ekaï Kawaguchi : elle l’avait vu autrefois lorsqu’elle « avait rendu visite au dalaï-lama » (Lettre du 6 juillet 1917). Ce Japonais avait pu séjourner à Lhassa en dissimulant son identité. Son stratagème n’a-t-il pas fait germer chez Alexandra le projet fou qu’elle exécutera sept ans plus tard ?

Le 12 mars, dans le train qui la ramène à Kyoto, Alexandra écrit à Philippe. Elle lui donne ses impressions sur les trains japonais, un sujet qui, pense-t-elle, ne manquera pas de l’intéresser :

« Mon très cher,

Une longue lettre a été mise à la poste pour toi ce matin et me voici maintenant roulant vers Tokyo. Tu remarqueras que les trains japonais sont en avance sur ceux de Tunisie et même de l'Europe en ce qu'ils fournissent du papier aux voyageurs. Tu penseras peut-être que l'entête "train de luxe" explique bien des choses et tu demanderas pourquoi je voyage d'une façon si fastueuse. Mon bon ami, l'en-tête est un rien trop grandiloquente comme nombre d'autres choses ici. Le train de luxe est un simple express, le seul express de jour (il y en a un autre de nuit jusqu'à Kyoto et Kobé). Il va de Tokyo à Shimonoseki où il correspond avec le bateau qui gagne la Corée en 10 heures. De là on va en Chine, ou en Europe. En dehors de ces deux trains journaliers il n'y a, pour Kyoto, que des trains omnibus. Le "luxe" du train consiste en un "observation cart" c'est-à-dire une voiture toute en vitres avec une minuscule plateforme au dehors attachée à l'arrière, comme à ton salon. De là, on peut regarder le paysage et s'asseoir dans des fauteuils d'osier que l'on déplace à sa guise. Mais les privilégiés ayant à temps réservé des places dans le compartiment attenant à celui dit "d'observation" sont les seuls à pouvoir en profiter, car le wagon restaurant coupe la communication aux autres.

[…] Je n'aime pas du tout l'aménagement des trains. Les sièges sont fixés comme dans les omnibus, c'est-à-dire qu'on tourne le dos à la vitre et au paysage. Il en est de même dans l'Inde, mais les banquettes de l'Inde sont, en réalité, des divans sur lesquels on s'étend ou s'assied les jambes pliées de sorte que l'on se trouve tout de même placé dans la même direction que chez nous. Les trains au Japon sont toujours bondés. On fume partout, il n'y a pas de "dames seules". Les Japonaises fument elles-mêmes et ne sont nullement gênées par l'odeur du tabac. Cela ne les gêne pas davantage de partager le sleeping cart avec des hommes, ni d'user les mêmes water closet ou salles de bain. Cette absence de démarcation entre les sexes est ennuyeuse pour qui n'y est pas habitué et a pris les habitudes de l'Angleterre et surtout de l'Inde. Je n'aime pas du tout cette façon d'établir l'égalité des sexes. »…

Daily Train de Luxe, *Tôkyô-Shimonoseki Special*, 12 mars 1917.

Dans le train, Alexandra songe aux Himalayas, encore si présents dans sa mémoire : une immense mélancolie la saisit. Elle sent bien que le Japon ne lui convient pas :

> « À vrai dire, j’ai le “mal du pays” pour un pays qui n’est pas le mien. Les steppes, les solitudes, les neiges éternelles et le grand ciel clair de “là-haut” me hantent !… Pays qui semble appartenir à un autre monde, pays de titans et de dieux. Je reste ensorcelée. »
> Lettre du 12 mars 1917.

De retour à Kyoto, Alexandra emménage finalement au monastère Tofoku-ji, dans ce vaste logement, froid, inconfortable, mais peu coûteux qu’on lui proposait. L’abbé est un homme aimable, qui invite son hôte française à dîner dès le lendemain en compagnie de deux autres dignitaires. Alexandra apprécie comme il convient cette assemblée distinguée… mais la cuisine japonaise lui est abominable, dit-elle, et « s’asseoir à la façon japonaise lui est cruel (lettre du 7 mars 1917).

27 mars-3 avril 1917 : Nara, Koya-San et Ise

C’est encore en compagnie de Mrs Suzuki qu’Alexandra se rend à Nara, puis au Koya-San, deux autres pôles célèbres du bouddhisme japonais. Nara fut la capitale du Japon au VIIIe siècle. C’est alors que le bouddhisme devint religion d’État. Mais la suprématie religieuse de la ville remonte au VIe siècle, lorsque le prince Shotoku favorisa le mouvement. Il fonda le Hôryû-ji, le monastère le plus ancien du Japon, dont on peut encore admirer l’un des éléments anciens, la pagode à cinq étages. La pagode est l’équivalent japonais du stupa indien ou du chorten tibétain. Si le style architectural s’en différencie, le symbolisme reste identique. La pagode du Hôryû-ji est censée contenir une relique du Bouddha.

C’est aussi à Nara que se trouve le « grand monastère de l’est », le Tôdai-ji, construit au VIIIe siècle et l’immense statue du Bouddha universel Vairochana, sans doute la plus célèbre du Japon, avec ses 18 m de hauteur. Les monastères dispersés dans les forêts forment un ensemble connu sous le nom des « sept grands monastères de Nara ». Alexandra les visite les 27 et 28 mars.

La lamani et Mrs Suzuki se rendent ensuite sur un lieu de pèlerinage tout aussi prestigieux : le mont Koya ou Koya-San, situé à 50 km au sud-ouest de Nara. C’est là que le moine Kukai (appelé Kôbô Daishi après sa mort), au VIIIe siècle, fonda le monastère Kongôbu-ji ou « Temple du Pic du Diamant » (*Vajra*). Envoyé en Chine par l’empereur Kammu, il en rapporta

des enseignements qui donnèrent une nouvelle impulsion au bouddhisme nippon. Cette nouvelle orientation porta le nom de Shingon ou « Vraie Parole » : c'est le bouddhisme ésotérique. Selon Kukai, les enseignements secrets ne pouvaient se transmettre que par un contact personnel entre un maître et son disciple dûment initié selon les rites : l'ésotérisme ne s'apprend pas dans les livres. Le moine s'attacha à développer les rituels et l'utilisation d'objets tels que le *vajra* indien ou *dordjee* tibétain, caractéristique de cette école. Le symbolisme du *vajra* est d'ailleurs le même qu'au Tibet : dureté du diamant, énergie de la foudre, indestructibilité de la Vérité. Le Bouddha Vairochana (Dainichi en japonais), transcendant et universel, source de toute énergie et de toute conscience, est au centre du cosmos. Kukai mourut dans son monastère, sa tombe se trouve toujours dans le cimetière du Kongôbu-ji, lieu de promenade fort apprécié. Avec ses cryptomerias géants, ses mousses superbes, ses teintes d'aquarelle, sa tranquillité parfaite, le décor incite à la méditation, à la poésie, à la sérénité… Alexandra découvre ce site, ô combien vénéré, les 29 et 30 mars. Elle s'incline sur la tombe de Kukai. Son souhait serait d'ailleurs de trouver un logis dans les environs car la vie urbaine lui pèse, et les paysages du Koya-San lui plaisent beaucoup. Hélas, rien n'est disponible. Les deux amies retournent à Nara le 31 mars, avant de se diriger vers Ise (voir planche 15).

2 avril 1917 : Ise

Ise est connu pour ses deux sanctuaires shintô. C'est donc un autre monde qu'Alexandra découvre ce jour-là, celui de l'irrationnel, celui des dévots de huit millions de kamis ! Les sanctuaires dateraient du IVe ou du Ve siècle. Le sanctuaire intérieur est dédié à la déesse du soleil, le sanctuaire extérieur à la déesse du riz et des moissons. Le premier, entouré d'une quadruple palissade, est traditionnellement reconstruit tous les vingt ans en bois de cyprès naturel non traité. Seuls les prêtres et la famille impériale ont le droit d'y pénétrer. Les pèlerins ordinaires accomplissent leurs dévotions à l'extérieur. Dans ce pays souvent ravagé par les typhons, les tremblements de terre ou les éruptions volcaniques, l'habitat est souvent provisoire, même celui des dieux ou des souverains.

Alexandra décrit sa visite dans sa lettre du 5 avril. Elle a été impressionnée par le site qui, « avec ses arbres gigantesques, fait songer

aux forêts druidiques », et par l'importance des offrandes en numéraire déposées par les fidèles !

Puis ces dames font une escapade sur la côte du Pacifique, à Futami-Ga-Ura, et regagnent Kyoto. C'est la dernière excursion d'Alexandra qui restera pourtant trois mois encore au Japon. Tout se ressemble, dit-elle, blasée par les visites de sanctuaires…

De bonnes nouvelles de Tunis arrivent au mois de mai : Philippe Néel prendra bientôt sa retraite mais il ne cessera pas toute activité, bien au contraire. Il dirigera désormais la compagnie de chemin de fer de l'Ouenza. Alexandra le félicite :

> « Tu as tout à fait bien fait d'accepter. L'activité c'est ta vie ; n'ayant rien à faire, n'étant plus rien, tu serais peut-être tombé malade. Et il y a aussi à envisager le train de vie très différent que te permet la continuation de tes occupations. N'oublie pas trop le bol à aumônes de la Bhikkhuni lointaine, au milieu de ton opulence. Tu dois te douter de la parcimonie avec laquelle elle vit. »
> Lettre du 24 mai 1917, Kyoto.

L'antijaponisme d'Alexandra

Alexandra a fait des rencontres intéressantes au Japon. Elle a eu des contacts extrêmement fructueux avec d'éminentes personnalités du monde bouddhiste. Ses interlocuteurs se sont montrés charmants en toute occasion, « tous plus aimables les uns que les autres ». Courtoisie excessive sans doute, politesse extérieure très certainement, mais contact agréable pour l'étrangère. L'ignorance de la langue japonaise fut cependant un obstacle insurmontable. La voyageuse ne pouvait s'entretenir qu'avec des Japonais anglophones ou faire appel à un interprète, avec le risque d'altération des concepts, surtout dans un domaine aussi subtil que la philosophie bouddhiste. Mais c'est le fond du tempérament des autochtones qui lui déplut rapidement :

> « Les petits "Jap" sont les Boches de l'Extrême-Orient. Le même esprit qui a dicté le refrain *Deutschland über alles* pénètre tout le Japon, du monde de la cour jusqu'au dernier des balayeurs de rue. Ce sont des microbes très laids et très dangereux. Ils veulent tout avaler. » Lettre du 12 octobre 1917, Pékin.

Et que de griefs contre le pays lui-même ! Le climat excessivement humide, la nourriture insupportable, le coût très élevé de la vie, d'autant que les envois de son mari sont rendus aléatoires par la désorganisation des communications qui règne en Europe… Dès le 10 avril, Alexandra fait part de sa déception à son mari :

> « Ce voyage au Japon semble, au point de vue pécuniaire, aussi bien qu'au point de vue santé, avoir été une erreur. Je m'attendais à trouver, ici, une claire habitation, un jardin fleuri et la vie à très bon marché. Rien de tout cela n'existe et le Japon des images est un Japon de rêve dont le Japon réel est l'antithèse. J'ai dépensé beaucoup, beaucoup depuis mon arrivée ici, le prix des moindres choses tend à atteindre les proportions des prix américains. Quant à vivre à la mode japonaise, c'est impossible ; leur cuisine n'est pas potable et les quantités microscopiques d'aliments qui leur suffit ne nourriraient pas un moineau parisien. »
> Lettre du 10 avril 1917.

Elle n'apprécie pas non plus les paysages japonais, trop sophistiqués et dénués de spontanéité : « Y a-t-il rien de plus laid que des champs cultivés où s'alignent en rang des navets ou autres végétaux comestibles ? » Cette excessive rigidité se fait même sentir dans les monastères où Alexandra perçoit une sorte de « sécheresse de l'atmosphère spirituelle », surtout au Tofoku-ji. Ceux du Koya-San constituent une heureuse exception, en partie grâce à la « musique solennelle » qui se répand d'un temple à l'autre dans la paix et le suprême détachement de ceux qui récitent les sutras. Là enfin, mais là seulement, on renoue avec la « fibre mystique » de l'Orient, sans laquelle cet immense périple n'aurait aucun sens ! Quant à la vie quotidienne, ses complications sont de chaque instant : il faut par exemple « délacer ses bottines dix fois dans le cours d'un après-midi et s'astreindre à la même besogne chaque fois que l'on passe de sa chambre au jardin ou à la cuisine ou au water-closet parce que les nattes rembourrées fixées à demeure ne doivent ni être salies ni usées. Ces nattes tatami sont une perpétuelle malédiction ». Et puis il faut toujours « laver, frotter, brosser, rendre une sorte de culte à toutes choses durant la journée ». C'est évidemment Aphur Yongden qui accomplit ces stupides besognes domestiques mais il commence à se lasser de « jouer la servante

hollandaise » (Lettre du 7 avril). Le jeune homme est aussi dévoué et fidèle que possible. C'est un réconfort pour Alexandra car le second garçon tibétain n'a pas pu supporter cette vie plus longtemps : il est reparti au mois de mai.

Le Japon est « trop menu », trop apprêté enfin, pour Alexandra, habituée depuis des années à la vie libre des religieux errants, heureuse dans le vent, les paysages immenses, les arbres indomptés et la montagne sauvage, sous des cieux dégagés… Le Japon est trop « civilisé », dit-elle à Philippe. « Il n'y a plus de vraie vie asiatique chez les Nippons » (Lettre du 8 juin). Si l'on trouve des pins de l'Himalaya à Tokyo, c'est en pots sous la forme de bonzaïs ! L'état d'esprit dans lequel elle se trouve ne lui permet pas d'apprécier le rapport intime et singulier qu'entretiennent les Japonais avec la nature, une nature humanisée, repensée. Rapport d'ordre spirituel, esthétique et intellectuel. Au Japon, la nature ne se contemple pas au premier degré, elle signifie, elle suggère, elle porte des messages. Elle est émotion et symbole. Les lignes, les formes, les arbres, les fleurs, évoquent des idées, des rêves, des valeurs, des émotions… Le contraste ne pouvait pas être plus violent entre la beauté sauvage de la nature himalayenne et cette extraordinaire maîtrise du décor japonais.

Le souvenir du Sikkim s'en trouve exacerbé ! Alexandra y a vécu une expérience humaine qu'elle n'oubliera jamais, surtout pas maintenant. Elle est allée au-delà du regard commun, au-delà de l'ordinaire des choses, au-delà du temps, au-delà d'elle-même et des autres… Elle a vécu, là-haut, en réserve d'une société aveuglée par les faux-semblants. Comme les aldjorpas, elle a rejeté les masques du vulgaire, elle a cherché la connaissance et la sagesse, la sérénité et la lumière. Mais son détachement du monde n'a pas encore atteint la suprême indifférence. Sa douleur est réelle et lancinante. Un grand regret : n'être pas morte dans son ermitage :

> « J'étais arrivée là au summum de mon rêve, perchée seule dans ma caverne en façon d'aire d'aigle sur ce pic himalayen… Qu'est-ce qu'il reste à faire, à voir, à éprouver après cela ? »
> Lettre du 28 avril.

La neurasthénie, réapparue au Japon, ne peut s'effacer qu'avec l'élaboration de nouveaux projets de voyage. Elle les annonce à son mari le 8 juin : la Corée, « Pékin et plus tard, peut-être, pousser jusqu'au fameux

monastère de Kum-Bum dont je rêve depuis plus de vingt ans ». Car elle souhaite poursuivre ses études tibétaines pour lesquelles elle s'est découverte une « aptitude peu commune ». Elle aimerait s'installer là-bas pour un moment assez long. Une seule chose la fait encore hésiter : le problème de la correspondance avec son cher époux. Kumbum est au cœur de l'Asie et les communications avec l'Europe seraient certainement difficiles… La voyageuse reste attirée par les décors grandioses, par les « solitudes », les ciels purs, les déserts. Le Gobi lui trotte aussi dans la tête : n'est-il pas « à quelques jours de voyage de Kyoto », comme elle l'affirme, réduisant les distances à volonté ?

On ne saura jamais ce que la visite du Japon apporta à Alexandra sur le plan des études philosophiques. Dans ses futurs écrits, elle fera parfois allusion au bouddhisme japonais, ainsi dans le premier chapitre des *Initiations lamaïques* (1930) où elle regrette que la Zen-chu soit « retombée dans le ritualisme si sévèrement condamné par Bodhidharma et par le Bouddha lui-même ». Ou encore dans l'introduction de *La Connaissance Transcendante* (1958) : elle y remarque des similitudes dans les doctrines zénistes et certains enseignements tibétains. Mais elle ne publiera pas de nouveaux articles sur le bouddhisme japonais.

Le 3 août 1917, Alexandra quitte Kyoto pour se rendre à Kobé, d'où elle embarque le lendemain sur « un horrible, sale petit cargo », note-t-elle dans son carnet. Elle laisse la plus grande partie de ses bagages, « une source de constants ennuis et un véritable esclavage », au Tofoku-ji, avec l'accord de l'abbé. Décidément très prévenant, il accepte même de les garder pendant plusieurs années si c'est nécessaire. Alexandra et Aphur se réjouissent de retrouver bientôt l'Asie continentale. Leur nouvelle destination est Fusan**,** le port situé à la pointe sud de la péninsule de Corée.

DEUX MOIS EN CORÉE : 7 AOÛT-2 OCTOBRE 1917

> « Dans ces derniers temps, l'attention du public a été tout spécialement attirée sur la Corée, pays lointain jalousement convoité par les Russes et les Japonais. Quelques détails sur cette contrée peu connue peuvent, ce me semble, présenter un certain intérêt pour le lecteur en qui le nom de la grande presqu'île n'éveille, le plus souvent, que la vague notion géographique d'une région quasi-barbare, située à l'autre bout du monde. »

Ainsi s'exprimait Alexandra Myrial (pseudonyme d'Alexandra) en introduction d'un article intitulé « Notes historiques sur la Corée », publié en 1904 dans le *Mercure de France*. Le texte, écrit au moment de la guerre russo-japonaise, rappelait en quelques pages les origines légendaires et historiques de « Tchio-Shen », le « Royaume de la Sérénité du Matin ».

Placée sous l'influence culturelle de la Chine, la Corée voit son histoire jalonnée par de multiples tentatives d'invasion et d'occupation de la part de ses voisins : Mongols, Mandchous, Japonais, Russes… De tous temps le royaume essaya de se protéger de leurs ingérences par un isolement farouche, d'où naquit sa réputation de contrée mystérieuse. Lorsque Alexandra découvre le pays, celui-ci fait partie depuis 1910 de l'empire colonial nippon. À vrai dire, les Japonais ont toujours considéré la Corée comme l'une de leurs dépendances et une voie de passage vers le continent. Au début du XXe siècle, ils se sont emparés du pays pour stopper l'influence des Russes, présents en Mandchourie. Peu peuplée, la Corée leur apparaissait comme un espace disponible à mettre en valeur à leur profit (143).

La Corée a été débaptisée ; on l'appelle « Gouvernement général de Chosen ». Depuis sept ans, elle souffre profondément de l'occupation : suppression du droit d'association et de réunion, suppression de la liberté de la presse, arrestations multiples, confiscation des terres, exploitation des ouvriers coréens… Ce pays qui tenait tellement à son isolement – le

« Royaume ermite » – est maintenant aux mains des Nippons qui ont entamé sa modernisation forcée et l'exploitation de ses richesses naturelles.

Alexandra Myrial a consacré un autre article aux « Religions et superstitions coréennes », où l'on peut lire :

> « Les Coréens ont-ils une religion ?… Non, si l'on prend ce terme dans l'acception ordinaire que nous lui prêtons. Chez eux, de même que chez les Chinois, l'élite de la population est attachée aux doctrines de Kong-tse (Confucius). Or, l'on sait que l'enseignement de ce philosophe ne porte que sur les questions d'ordre social, établissant une sorte de code de morale laïque capable, d'après lui, de régler les divers rapports des hommes les uns avec les autres pour le plus grand bien de la nation entière…
>
> Une seconde fraction de la population coréenne invoque, comme patron, le philosophe Lao-tse. Lao-tse n'éprouva pas la même indifférence que Kong-tse pour les énigmes de l'univers. »

Mais les doctrines de Lao-tse y furent dénaturées et s'orientèrent vers une sorcellerie grossière. C'est donc une forme altérée du taoïsme qui perdure dans ce pays. Même chose pour le bouddhisme qui a réussi à dominer les deux précédentes philosophies :

> « Quelle que soit la valeur réelle de l'espèce de Bouddhisme bâtard, transformé en religion, que les bonzes chinois, les lamas thibétains et les pandits hindous instaurèrent peu à peu dans le pays, l'époque où il fleurit fut aussi la période la plus brillante de la civilisation coréenne. Les temples, les monastères, les édifices religieux de cette nature dont les moines couvrirent la péninsule, et même les îles voisines, donnèrent à l'architecture et aux beaux-arts en général un développement qu'ils n'avaient jamais atteint jusque-là. La littérature religieuse qui, des couvents se répandit dans le pays, éveilla, en même temps, chez les Coréens, le goût des Lettres… »

Mais la prospérité et la puissance corrompirent les bonzes. Leur impopularité déchaîna même contre eux une vague de haine au XIVe siècle. Ils furent massacrés, leurs temples démolis ou incendiés, leurs biens confisqués. Une réaction s'ensuivit, instaurant un nouveau type de

religieux : les moines-soldats, capables de se battre comme de prêcher la doctrine, par essence tolérante et non violente… Alexandra Myrial évoque cet épisode dans sa note « Les moines soldats de l'armée coréenne » (1904).

Quant à la religion des classes populaires coréennes, il s'agit « d'un mélange confus de pratiques et d'idées » empruntées à la fois au bouddhisme, au taoïsme, et au culte des ancêtres. En dehors des cérémonies rendues à la mémoire des aïeux, les rites en usage procèdent essentiellement de la sorcellerie et du chamanisme. Les pratiques superstitieuses les plus courantes ont trait à la prédiction de l'avenir, la chiromancie : consultation des huit symboles (Kouas) et du Y-king (traité de divination), combinaison des prédictions selon l'âge et le sexe du demandeur, selon les « esprits des mois » (zodiaque), selon les étoiles, les terrains (rivière, pic, vallée, jardin…) et les animaux (rat, faucon, loup, tigre…), jetés de baguettes de bambou, etc., puis interprétation des réponses selon des tables de divination ! « Par ces quelques exemples, l'on voit combien grossière et arriérée est la civilisation du royaume de la Sérénité du Matin », écrit Alexandra Myrial.

Treize années plus tard, les Coréens sont sous le joug des Japonais qui utilisent aussi la religion pour s'implanter dans le pays.

Il serait donc intéressant pour Alexandra de faire le point sur la situation. Par ailleurs la Corée est réputée pour ses bonzes qui vivent en ermites dans les montagnes, et l'on sait l'intérêt que la voyageuse porte à cette forme de vie religieuse. Elle veut se rendre dans les montagnes du centre-est appelées « Monts de Diamant » (Kongo-San en japonais, Kumgang-San en coréen), jadis le cœur du bouddhisme coréen, qui abritent encore quantité de petits monastères dispersés dans la nature.

7-27 août 1917 : de Fusan aux Monts de Diamant (voir planche 16)

Parti de Kobé, le cargo emprunté par Alexandra fait escale à Shimonoseki**,** le port situé à la pointe sud-ouest de Hondo, puis il traverse le détroit de Corée, large de 200 km. Au total : trois jours de voyage. Le parcours se termine par une nuit de pluie et de tempête rendue fort déplaisante par l'insalubrité et l'inconfort du bateau. Alexandra accoste à Fusan (l'actuel Pusan) le 7 août, heureuse d'être aux portes d'un territoire

qu’elle souhaite visiter depuis 1892, écrit-t-elle à son mari (Lettre du 6 août 1917).

La voyageuse avait consulté différents guides de voyages sur Chosen, elle s’était renseignée sur les moyens d’y circuler. Mais arrivée à Fusan, elle constate que les informations dont elle disposait étaient largement erronées : il n’est pas si facile de circuler en Corée. Or les Monts de Diamant sont situés à plus de 500 km au nord du port. On peut s’en approcher soit par mer, en débarquant à Gensan, soit par le chemin de fer en changeant à Séoul et en continuant aussi par Gensan (voir la carte 16).

N’ayant pas trouvé de bateau à sa convenance, Alexandra décide de s’y rendre par voie de terre. Elle prend l’express de Séoul le 8 août : douze heures de voyage sont nécessaires pour parcourir les 442 km qui séparent Fusan de la capitale. Alexandra passe quelques jours à Séoul où elle accomplit les formalités d’usage. Déjà munie d’une lettre d’introduction établie par l’ambassadeur de France à Tokyo (M. Regnault), elle demande le même type de recommandation au gouvernement japonais de Chosen pour les supérieurs des monastères. La voyageuse ne se plaint pas des autorités japonaises. Son séjour lui permet aussi de changer un mandat envoyé par Philippe. Elle informe ce dernier qu’elle séjournera probablement jusqu’à la fin du mois de septembre au « Kongo-San Hotel » d’Onseiri, la petite ville située près des Monts de Diamant.

Modernisée par les Japonais, Séoul compte alors près de 300000 habitants. Dotée maintenant d’un centre actif dominé par quelques grands immeubles, la capitale garde la plupart de ses quartiers traditionnels, faits de petites maisons basses construites en torchis, couvertes de chaume ou parfois de tuiles. Le pittoresque demeure. Et une foule traditionnelle, vêtue de couleurs éclatantes, coiffée de noir, déambule dans les rues.

Les voies ferrées, construites par les Japonais pour des raisons stratégiques et commerciales, facilitent bien les déplacements. Alexandra repart de Séoul par le train qui mène au port de Gensan (Weonsan sur les cartes actuelles), d’où elle prend un petit steamer pour se rapprocher des Monts de Diamant, soit six à sept heures de navigation. Débarquant à Chözen (l’actuel Changeon), elle se rend par la route à Onseiri (On jöng ni), la bourgade située au pied des fameux monts, à 8 km du petit port.

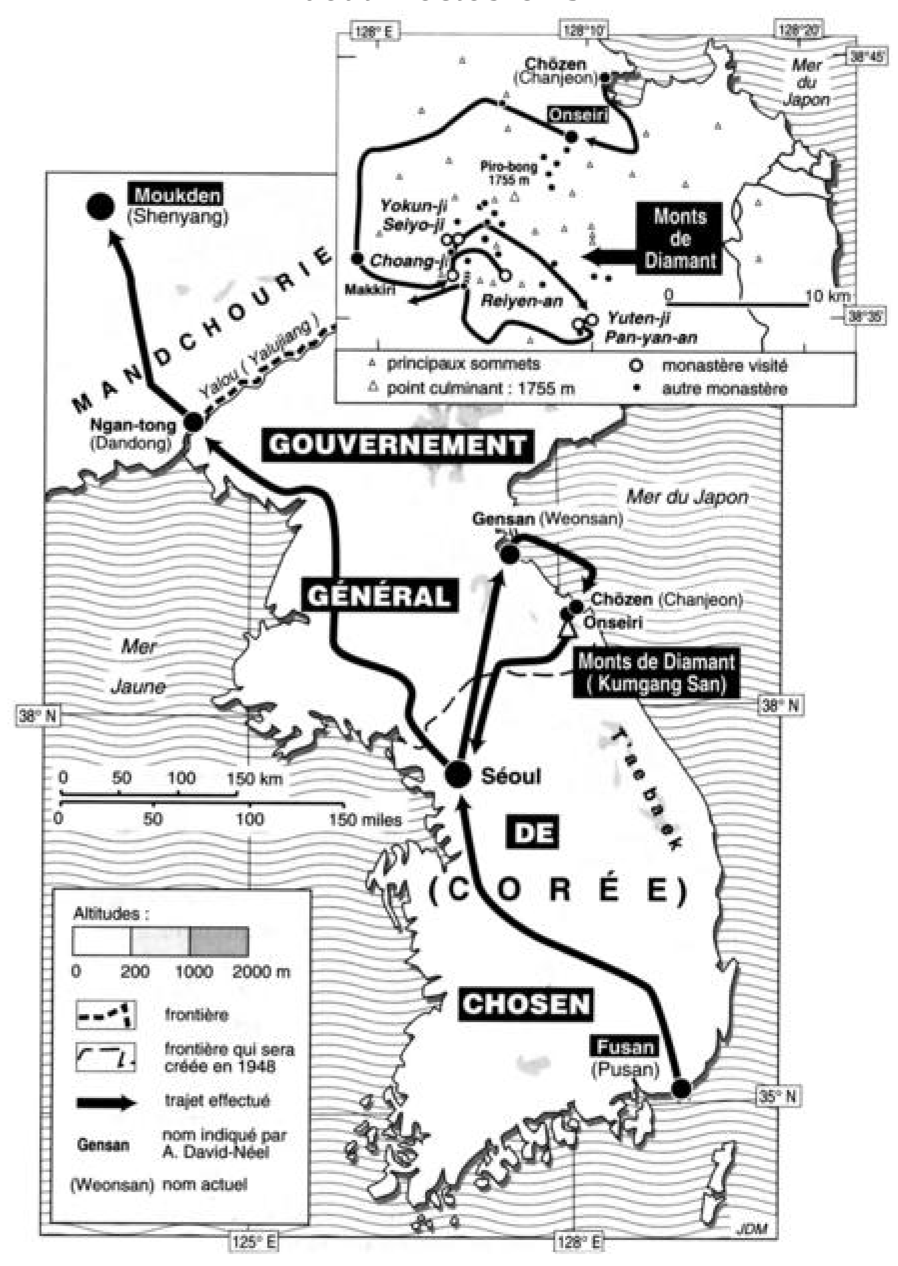
Vers l’intérieur du pays la route s’arrête à Onseiri. Ensuite ce ne sont plus que des sentiers de montagne. Le Kongo-San Hotel est répertorié dans les guides du début du siècle. Appartenant à la Compagnie du chemin de fer

sudmandchourien (S.M.R. Co), il offre neuf chambres aux voyageurs. Dans un guide de 1920 « *An official Guide to Eastern Asia* » (57), on peut lire : « *It is equipped with electricity and other modern conveniences* ». Ces équipements fonctionnaient déjà en 1917. C'est le seul hôtel de type occidental de la ville. Alexandra y séjourne du 14 au 26 août, puis elle se dirige vers les célèbres monastères des Monts de Diamant.

27 août-25 septembre 1917 : les Monts de Diamant

L'accès à ces monts, si difficile pour Alexandra, l'est encore plus aujourd'hui. Depuis la partition du pays en 1948 et l'accord de 1953, ils se situent, en Corée du Nord, tout près de la frontière avec la Corée du Sud, et donc interdits aux touristes occidentaux. Pour la même raison il est impossible de se procurer la moindre carte de la région. Comme dans tous les pays totalitaires, la cartographie y est soumise à la règle du secret-défense.

Planche 16 : DEUX MOIS EN CORÉE
7 août-2 octobre 1917



La partition du pays a donc sacrifié la montagne sacrée : les « douze mille sommets » légendaires, vénérés par tous les Coréens, furent octroyés aux matérialistes communistes. Un seul pic se trouve en Corée du Sud : le Mont Sorak (1708 m d'altitude), mais Alexandra ne s'y est pas rendue. C'est donc sur des cartes datant du début du siècle, dans des études ou des récits de cette époque que nous avons pu retrouver les sites évoqués par Alexandra, et dresser la carte de son périple. Il était d'autant plus nécessaire

de nous reporter à ces documents anciens que tous les toponymes ont été changés par le nouveau régime.

Les voyageurs qui ont eu la chance de découvrir les Monts de Diamant sont unanimes : ces montagnes sont une merveille. Situées à moins de 10 km de la mer, les crêtes ne sont pas très élevées (point culminant : 1755 m), mais elles ont été défoncées par l'érosion de cours d'eau rapides qui y ont façonné les pentes escarpées et les précipices. La grande voyageuse Isabella Bird-Bishop (29, 57), qui fut la première Occidentale à les redécouvrir en 1894, l'ornithologue suédois Sten Bergman (24), qui les admira en 1938, James S. Gale (96), qui y a séjourné en septembre et octobre 1917, c'est-à-dire en même temps qu'Alexandra, tous à leur façon évoquent les sommets fantastiques, les gorges profondes, les cascades merveilleuses, les forêts superbes de pins et d'érables, les chaos de rochers au milieu desquels se nichent temples et monastères.

Alexandra vient ici pour connaître la vie des bonzes coréens. Et cet intérêt d'ordre culturel et spirituel se combine avec le souci de s'installer dans un coin isolé où la vie coûterait moins cher qu'au Japon. Toutefois, la nourriture locale est très difficile à supporter par les estomacs européens : l'ordinaire coréen se compose de riz accompagné de légumes variés conservés dans du poivre rouge !

Alexandra note son périple dans son carnet (voir la carte détaillée) :

> « *26 août 1917* : Quitté Kongo-San Hotel – Route d'Onseiri à Makkiri en “kago” – Beau temps, joli paysage – Couché dans une auberge japonaise à Makkiri.
> *27 août* : De Makkiri à Choan-ji – Pluie au départ.
> *28 août* : Ascension à Reiyen-an – Passablement difficile – Torrent à traverser 21 fois et autant à la descente – Déluge, nous sommes trempés et je tombe à l'eau en traversant le torrent, bain sérieux.
> *29 août* : Visité Yokun-ji et Seiyo-ji – Rien de spécialement remarquable. »

Alexandra commence par s'installer dans l'un des principaux monastères, le Choan-ji (Cha-an sa), bâti à 700 m d'altitude. Une partie a été transformée en hôtel, géré par la Compagnie du chemin de fer sud-mandchourien. C'est le point de départ des randonneurs qui veulent visiter le Kumgang-San. Alexandra et Aphur rayonneront eux aussi à partir du

Choan-ji vers le Reiyen-an, le Yokun-ji et le Seyio-ji. Ils logent dans un appartement que les moines mettent à leur disposition. Le logement est sobre et propre.

Le Choan-ji est l'un des principaux ensembles monastiques du Kumgang-San. Bâti au VIe siècle dans un écrin de verdure bordé par un torrent, isolé dans la montagne, il avait été saccagé par une expédition japonaise au XVIe siècle. Laissé longtemps à l'abandon, il fut ensuite reconstruit dans toute la splendeur de son état originel. Soixante moines vivent là au début du XXe siècle.

Alexandra n'évoque pas les Bouddhas qui décorent l'immense rocher situé le long du sentier qui borde la rivière, peu avant d'arriver au monastère. D'un côté du rocher on découvre trois grandes représentations du Maître, de l'autre soixante petites images. D'après la légende, ces figures, vieilles de six cents ans, doivent leur origine à l'inimitié entre deux moines : Raio et Kindo. Ils se haïssaient tellement qu'ils avaient décidé de faire un concours pour savoir lequel des deux représenterait le mieux le Bouddha. Le perdant se suiciderait. Raio est l'auteur des grands Bouddhas, Kindo celui des soixante images. Raio gagna la compétition et Kindo alla se jeter dans la rivière près du rocher.

L'excursion au Reiyen-an ne fut pas des plus aisées. Le chemin longe en effet un cours d'eau qu'il faut sans arrêt traverser : les parois rocheuses rendent les versants souvent tellement abrupts que le marcheur doit passer sur l'autre rive pour continuer sa route. Mais les efforts du parcours sont récompensés par le superbe panorama que l'on découvre… lorsque le temps s'y prête : « Cette vue magnifique ne peut guère être surpassée ailleurs ; durant sa contemplation, l'observateur se sent envahi par une sensation de solitude et de quiétude », peut-on lire dans l'*Official Guide to Eastern Asia*, déjà cité.

À la mi-septembre, Alexandra et Aphur se rendent au Yuten-ji (Yusen-ji, ou Yu-jom sa), situé à environ 16 km au sud-est du Choan-ji. C'est le plus grand monastère du Kumgang-San. Construit en bois, comme les autres, il a été détruit plus de quarante fois par des incendies, affirme-t-on. Les montagnes aux crêtes aigues constituent un environnement superbe. Alexandra avait fait connaissance avec l'abbé du monastère sur le steamer qui les avait menés de Gensan à Chözen. Elle s'installe dans le petit monastère situé juste à côté : le Pan-yan-an, où elle restera une semaine. Retrouvons son carnet de route :

« *16 septembre 1917* : Arrivée au soir à Yuten-ji après une traversée de la montagne par des sentiers difficiles, moitié en kago, moitié à pied. *18 septembre* : Yuten-ji ; visite de Pan-ya-ku-an, un petit temple où une douzaine de bonzes pratiquent dhyana. Pour le moment je les trouve occupés à réparer la route qui conduit chez eux. Leur “abbé” a une truelle à la main et travaille avec les autres. C’est un homme âgé, blanc comme un Chinois, aux yeux pénétrants, d’aspect calme et sympathique. Visite de la colonie de petites maisons où vivent les bonzesses.
19 septembre : Je m’installe à Pan-yan-an et j’y suis les exercices de méditation des bonzes. Matin de 3 heures à 5 heures et demi. Après-midi de 1 heure à 3 heures. Soir de 6 heures et demi à 9 heures. L’atmosphère est très paisible là, sans prétention à la transcendance, sans pose. Ces gens à qui je ne peux parler faute de connaître leur langue sont peut-être des sages qui mettent sur le même pied l’épluchage des légumes et la méditation. »
Carnet, 1917.

À Pan-yan-an, Alexandra est « autorisée à occuper une chambre dans un pavillon isolé, loin des habitations de moines ». Quelques jours après son arrivée, elle n’hésite pas à emprunter un chemin extrêmement dangereux pour aller rendre visite à un anachorète vivant à quelque distance du monastère. Un jeune religieux la guide et lui sert d’interprète. Le sentier, « à peine assez large pour y poser les pieds », côtoie un torrent capricieux qu’il faut traverser plusieurs fois sur des galets glissants, avant de se terminer au pied d’une « muraille perpendiculaire de roc lisse ». On ne peut gravir cette paroi qu’à l’aide d’une corde… envoyée par l’ermite. Après avoir réussi l’escalade, Alexandra est reçue par cet « homme instruit » dont la conversation se révélera intéressante. Le retour atteint le « tragicomique » car la pluie a gonflé le torrent : pataugeage, glissade sur les galets, chute dans la rivière, noyade évitée de justesse… Alexandra rentre trempée mais satisfaite de son entretien avec l’ascète[1].

« *20 septembre* : L’ordinaire est plus que maigre. Aphur l’enrichit en faisant frire des champignons sauvages, tandis que je me confectionne des salades de pissenlits sauvages. Grand régal qui me rappelle Assche : jours lointains ! Pauvre Assche sous la férule des Boches aujourd’hui.

Les Bonzes de Pan-yan-an ne sont pas ritualistes. Ils ne célèbrent aucun "puja"[2] ou prosternations multiples. Rien que les trois prosternations classiques aux "Trois Joyaux"[3] avant chaque période de méditation et avant leur repas du milieu du jour. Avant celui-ci une coupe de riz est élevée sur le bout des doigts en présentation devant l'autel, mais sans récitation. C'est comme l'offrande au guru avant les repas, pratiquée par les hindous. Pas de sonneries, de sonnettes ni de tapotement sur les poissons de bois non plus. Rien que le signal pour appeler les bonzes au temple pour les repas ou la méditation. Pas de bonzes-gamins, ici rien que des hommes (huit en tout). Pas de bruit. J'ai grand regret de ne pouvoir causer avec ces religieux. »
Carnet, 1917.

Le 25 septembre, Alexandra et Aphur quittent le petit monastère de Pan-yan-an. Ils repassent au Choan-ji où Alexandra avait laissé des bagages. Puis ils se dirigent à nouveau vers Séoul. La capitale se trouve à environ 200 km au sud-ouest du Kumgang-San, la première gare est à 107 km. Alexandra a engagé des porteurs car le début du parcours s'effectue à pied. Le premier jour, ils marchent quinze heures et ne font qu'une halte d'une heure au milieu de la journée. Le lendemain le groupe ralentit un peu l'allure. Les deux nuits du circuit pédestre se passent dans des auberges de villages. La gare de Rankoku est atteinte le troisième jour.

Dès qu'ils ont quitté les pittoresques Monts de Diamant, Alexandra et Yongden voient l'horizon s'ouvrir, les pentes s'adoucir, les forêts se raréfier ; les couleurs de l'automne sont splendides… La nature prend une allure tibétaine propice aux rêveries…

« *27 septembre 1917* : Départ de Rankoku le matin vers 6 heures et demi parmi des brouillards roses me rappelant ceux qui m'entouraient lors de mon premier départ de Darjeeling pour le Sikkim. Le pays rappelle de plus en plus certains plateaux du Thibet. Aphur aussi est frappé par cette ressemblance. Thibet ! Thibet ! pays sorcier ! »
Carnet, 1917.

Du 29 septembre au 2 octobre Alexandra séjourne à nouveau dans la capitale, où elle fait renouveler les passeports, au Consulat de France pour le sien, au Consulat de Grande-Bretagne pour celui d'Aphur. Puis les

voyageurs prennent le South Manchuria Railway en direction de Mukden. Après une halte sur le fleuve Yalou, frontière historique entre la Corée et la Mandchourie, ils arrivent dans la capitale mandchoue le soir du 3 octobre.

Le séjour en Corée n'a duré que deux mois, mais Alexandra est assez satisfaite de son passage au « Pays du Matin calme ». Elle a aimé les paysages et la sereine austérité des monastères, celle du Pan-yan-an en particulier : « La Montagne diamant (Kongo-San) est très belle. Les Coréens paraissent des gens simples et cordiaux », écrivait-elle à Philippe dès le 25 août. La méconnaissance de la langue coréenne a toutefois limité les contacts avec les moines. Une déception : le mauvais temps. Alors que la meilleure saison pour séjourner là-bas passe pour être l'automne (de la fin septembre à la mi-octobre), l'année 1917 fut marquée par la pluviosité exceptionnelle du mois de septembre. Mais la raison majeure qui a poussé la voyageuse à quitter Chosen sans doute plus tôt que prévu fut la nourriture, par trop difficile à supporter, ainsi que la difficulté du ravitaillement dans cette région finalement très isolée du Kumgang-San :

> « Je ne suis pas restée en Corée parce que, comme tu l'as vu dans mes précédentes lettres, le ravitaillement dans les monastères de la montagne était presque impossible. Je ne pouvais digérer la nourriture des moines dont l'ordinaire consiste, jour après jour, en riz assaisonné de légumes crus trempés dans la saumure. Aphur et moi nous avons vécu deux mois durant de champignons et de pissenlits glanés dans la campagne. Un peu de maïs, quelques rares œufs et des galettes encore plus rares, car notre sac de farine était bien petit, complétaient le régal. Cela ne m'a pas mal réussi, mais cela ne pouvait évidemment pas durer tout un hiver. Il n'y aurait plus eu, alors, ni pissenlits, ni champignons ! »
> Lettre du 31 octobre 1917, Pékin.

Alexandra n'écrira pas de nouveaux textes sur la Corée ni sur les aspects originaux du bouddhisme local. Elle fera quelques allusions à son bref séjour dans les monastères du Kongo-San au début du troisième chapitre de *Mystiques et magiciens du Tibet*, ou dans l'introduction de *La Connaissance transcendante*. Les deux mois passés au Pays du Matin calme semblent n'avoir été qu'une étape dans le long périple qui se poursuit maintenant en direction de la Chine du nord.

---

1 A. David-Néel, *La Corée des monastères*, in *Voyages et aventures de l'esprit*. M. de Smet, 1985, p. 149.

2 « Puja » : cérémonie en Inde.

3 « Trois Joyaux » : dans le bouddhisme, les Trois Joyaux sont le Bouddha, le Dharma (la Loi) et la Sangha (la communauté).

L’arrivée en Chine par la Mandchourie : 3-7 octobre 1917

La Mandchourie ! En ce début d’octobre 1917, Alexandra pénètre en Chine septentrionale, dans une province disputée entre Russes et Japonais. Les Russes reculent depuis leur défaite de 1905, d’autant que les troubles révolutionnaires qui agitent leur pays les forcent à modérer leurs appétits coloniaux. La situation profite aux Japonais.

Arrivée le 3 octobre 1917 dans la capitale de la province, la voyageuse s’y installe pour trois jours. La ville l’intéresse car, sous le nom d’Alexandra Myrial, elle avait évoqué naguère la vieille cité dans un article intitulé : « Moukden – Notes historiques » (1905, *Mercure de France*). C’était au temps de la guerre russo-japonaise. Les affrontements qui se produisaient dans la région avait inspiré à l’orientaliste-journaliste un article de vulgarisation propre à intéresser de nombreux lecteurs.

> « Moukden est le berceau de la dynastie mandchoue régnant sur la Chine. Selon la légende, c’est sur cette Montagne Blanche (Tchang-peï-chan), point stratégique dont il a été tant parlé, que fut miraculeusement conçu l’illustre Taï-tsou, qui commença la lignée des empereurs actuels. : “Nos ancêtres ont puisé tout le bonheur dans cette montagne longue et blanche”, dit un texte ancien célébrant la vieille et toujours vénérée patrie mandchoue…
>
> Un jour, rapporte la tradition, au sommet de la Montagne Blanche, vers le lieu d’où le soleil se lève, au bord du lac Poulkouri, la Fille du Ciel descendit et mangea un fruit rouge qu’elle trouve à portée de sa main. Par la vertu mystérieuse de ce fruit, elle conçut et donna le jour à un fils d’essence céleste, comme elle. L’enfant, d’une beauté surnaturelle, parla dès le jour de sa naissance et grandit orné de tous les dons du corps et de l’esprit… »

C’est Taï-Tsou, le puissant chef de hordes tartares, qui choisit en 1626 d’installer sa capitale à Moukden. Une cité très ancienne existait déjà, qui avait porté différents noms au cours des temps : le « lieu qui assure la sécurité aux peuples de l’Orient » (Ngan-Toung-Tou-hou-fou), la « Cour orientale », le « Chemin du Soleil », la « Ville du Soleil » (Cheng-yang-lou, Cheng-yang-ouei), la « Cour au-dessus de toutes les Cours » (Cheng-king).

La fonction de ville impériale fut éphémère. Quand les Mandchous devinrent maîtres de la Chine, quelques décennies plus tard, ils transférèrent leur capitale à Pékin (1644). Si le palais impérial subsiste à Moukden, le temps de la splendeur est passé, mais l’âme chinoise y respire encore, « l’âme de la vieille Chine qui conquiert ses conquérants, les enveloppe tous, Mongols, Mandchous, Tartares coureurs de grand steppe, dans le réseau ténu de sa vie minutieuse et sage ».

Alexandra Myrial conclut son article par une envolée lyrique digne de son passé d’artiste. Il ne lui manque plus qu’une scène de théâtre pour déclamer :

> « Ô Kioro d’Or ! fils de la Fille du Ciel, qui jadis avez su apaiser les clameurs de discorde s’élevant autour de la Montagne Blanche, que votre esquif fantôme, s’échappant du lac mystérieux, vogue, aujourd’hui, invisible, sur le Yalou, le Tioumen et la Soungari et ramène la paix dans les campagnes mandchoues !… »

En 1917, la dynastie mandchoue n’est plus qu’un souvenir. Le dernier empereur est tombé il y a quelques années : il s’appelait Xuantong (Puyi)[1] et n’avait que 6 ans quand le destin bouscula sa précieuse existence. Depuis six ans déjà la Chine n’appartient plus à la céleste dynastie. Le pays n’est d’ailleurs plus gouverné depuis la mort du trop ambitieux mandarin Yuan Shikai en 1916, qui avait réussi à écarter du pouvoir le premier président de la République, Sun Yatsen. L’anarchie règne maintenant dans les provinces, l’ex-Empire du Milieu est aux mains des « Seigneurs de la Guerre ». Celui qui tient la Mandchourie est un ancien bandit, il s’appelle Tchang Tso-Lin.

La Mandchourie est convoitée par le Japon qui en a déjà entrepris l’industrialisation et l’équipement. Le train qu’empruntent Alexandra et Aphur est l’exemple même du moyen technique utilisé par les puissances extérieures pour pénétrer en Chine. Construit par les Russes, le

Transmandchourien est en partie passé aux mains des Japonais après leur victoire de 1905.

3-6 octobre 1917 : Alexandra à Moukden (voir carte 17)

Alexandra visite les principaux monuments de cette ville de 200000 habitants, en particulier l'un des tombeaux historiques et le palais impérial. Elle rend visite au consul de France qui met l'un des employés chinois à sa disposition. Ce guide-interprète lui permet de rencontrer des lamas mongols, aimables mais « très insignifiants », dit-elle dans sa lettre du 4 octobre.

> « Les paysages de Mandchourie m'ont aussi beaucoup plu et j'ai eu un frisson de plaisir ce matin en parcourant des routes poudreuses, affreusement défoncées, où passaient des carrioles chinoises attelées de nombreuses mules. Une fois de plus, mon âme mongole humait l'air natal des lointains ancêtres. Je crois que j'aimerai la Chine du Nord, encore plus que j'ai, autrefois, aimé celle su Sud. »
> Lettre du 4 octobre 1917, Moukden.

Alexandra se réjouit d'un retour aux racines familiales les plus lointaines, on voit sa fierté de compter des ancêtres mongols ! Nous sommes aux portes de la Mongolie. La voyageuse apprécie les paysages ouverts de la grande plaine, ces terres de steppes parcourues durant des millénaires par les chasseurs et les éleveurs, espaces presque sauvages il y a peu de temps encore. Un mode de vie qui, pour la dame lama, unit les Mongols, les Mandchous et les Tibétains dans un même élan de sympathie… La campagne est maintenant cultivée par des colons chinois arrivés au siècle précédent. Cet apport de population chinoise résulta d'une volonté politique de stopper l'influence des Russes dans cette région-frontière de l'Empire. Car les Mandchous, peu nombreux, ne cultivaient pas la terre, préférant la chasse et l'élevage. C'est ainsi que des paysans venus d'ailleurs prirent possession de ces terres fertiles : après avoir conquis la Chine, les Mandchous furent à leur tour conquis par les Chinois ! Non seulement les campagnes, mais les villes prirent une allure chinoise. La Mandchourie

perdit son identité, et sa population autochtone fut noyée dans la masse des Chinois…

Carte 17 : L'ARRIVÉE EN CHINE PAR LA MONGOLIE
3-7 octobre 1917

Étape à Shan-hai-kuan

C'est encore le chemin de fer qui permet à la dame lama de se rendre rapidement à Shan-hai-kuan pour y passer la nuit du 6 au 7 octobre. Étant donné les troubles politiques, les voies ferrées sont gardées militairement dans toute la Mandchourie et des soldats chinois ont même pris place dans le train. Alexandra éprouve quelque pitié pour ces hommes mal fagotés dans leurs nouvelles tenues de type européen, qui ne leur vont pas du tout, dit-elle. Gengis Khan, fondateur du premier empire mongol, était l'un des héros de la voyageuse. À Shan-hai-kuan, Alexandra se rend à la Grande Muraille dont l'une des extrémités atteint la mer de Bohai :

« J’ai immensément goûté mon passage à travers la Mandchourie et ma visite à la Grande Muraille de Chine à Shan-ha-kuan. »
Lettre du 12 octobre 1917.

Le lendemain, Alexandra pénètre dans la vieille Chine. Elle arrive à Pékin le soir du 7 octobre 1917.

---

1 Nous avons choisi d’écrire les noms des personnages selon l’orthographe en usage au début du XXe siècle, c’est-à-dire avant l’adoption de la transcription des termes chinois en pinyin.

L'automne et l'hiver à Pékin : 7 octobre 1917-24 janvier 1918

À Pékin, Alexandra s'installe au « temple nommé Pei-Ling, dans une grande maison avec des meubles gigantesques en bois noir, ornés de dragons sculptés. C'est très beau selon le canon chinois et horriblement inconfortable et froid » (Carnet, 8 octobre 1917).

Les plafonds culminent à cinq mètres de hauteur et la pièce principale de l'habitation mesure quinze mètres de longueur (Lettre du 27 décembre 1917). Qui cherche l'intimité devra loger ailleurs ! Le Pei-Ling (Pei-Ling-se, Po-lin-sseu) est contigu au grand temple des lamas, situé lui-même à peu de distance du temple de Confucius.

Alexandra habite à plus de cinq kilomètres du quartier des Légations, en pleine ville tartare. Elle se proposait « de ne pas être une étrangère en Chine » (Lettre du 6 juillet 1917). Son choix montre qu'elle tient parole. Le temple des lamas est l'ancien palais impérial du prince Yong-Tcheng, qui y habita avant son accession au pouvoir. C'est lui qui, au XVIIIe siècle, convertit le bâtiment en lamaserie afin de permettre à plusieurs centaines de moines, originaires de Mongolie, de Chine, de Mandchourie, de venir suivre un enseignement à Pékin. Le monastère est traditionnellement dirigé par des supérieurs tibétains. Le treizième dalaï-lama y séjourna lors de son voyage à Pékin en 1908.

On sait qu'Alexandra souhaite poursuivre là son étude du « lamaïsme ». Mais la voyageuse s'aperçoit très vite qu'aucun lama érudit ne réside alors dans la capitale. Déception… Faudra-t-il reprendre la route plus tôt que prévu ? Car le voyage n'est pas terminé. Alexandra avait annoncé à Philippe son intention de se rendre en Mongolie au printemps suivant… et à plus long terme « dans l'Inde par voie de terre à travers le Tibet. Oui cela a l'air fantastique sur la carte, mais ce n'est pas bien terrible en réalité. J'ai souvent songé aux récits d'explorateurs en déambulant par les steppes ou en franchissant les hauts cols dans la neige. Tout apparaît grand dans les livres, mais c'est bien simple en réalité. Marcher sur l'asphalte des boulevards ou dans les solitudes du Tibet, ce n'est toujours que mouvoir ses jambes et

poser un pied devant l'autre. Les dangers ?… peuh ! N'y en a-t-il pas à traverser la place de la Concorde où croisent des autos lancées en façon de bolides ?… » (Lettre du 31 octobre 1917.)

On ne peut pas dire qu'Alexandra se fasse gloire de déambuler d'un bout à l'autre de l'Asie ! Modestie singulière de la part de celle qui peut être considérée comme la plus grande championne d'Occident, toutes catégories confondues, des randonnées pédestres en Asie ! Il est vrai que les pérégrinations de la dame lama évoluent désormais plus en fonction des circonstances que des impératifs d'un projet clair de recherche. Alexandra modifie ses destinations en fonction des événements, la toile de fond restant l'approfondissement des doctrines bouddhistes.

La voyageuse ne souhaite pas pour le moment regagner le vieux continent bouleversé par les combats. De toute façon, les bateaux ne prennent plus de femmes comme passagers au-delà de l'Inde, à cause des risques de torpillage par les sous-marins (voir lettre ci-après). C'est l'une des grandes nouveautés dans l'art de la guerre. Et puis Alexandra estime n'avoir pas encore terminé son enquête sur le bouddhisme tibétain, et rien ne pourra lui faire interrompre son circuit tant qu'elle ne sera pas parvenue à ses fins… à la condition expresse que Philippe reste assez compréhensif pour continuer à lui envoyer de quoi subsister, fût-ce modestement. Tout dépend de lui finalement. Elle vient justement de recevoir un chèque qui a mis quatre mois à effectuer le trajet de Marseille à Pékin. Il était grand temps car elle était à bout de ressources ! Si la lenteur des communications est une cause de soucis, le nomadisme d'Alexandra ne fait que compliquer les choses :

> « Mon grand cher,
>
> Je t'ai écrit une très longue lettre, un vrai journal, que j'ai fait recommander et t'ai envoyé il y a trois jours. Tu y auras vu que je pars pour le Koukou Nor en Mongolie[1]. Je vais rester là jusqu'à la fin de la guerre. C'est un bled dans le genre de celui du Thibet, je m'y plairai, continuerai mes études et vivrai à peu de frais, ce qui est indispensable.
>
> Vu le long délai que mettent tes lettres à me parvenir (j'ai reçu hier celle que tu m'as écrite le 25 juillet !) je ne prévois pas que les fonds que tu m'enverras puissent arriver en Chine avant le mois de mars. En plus, comme je serai, à cette époque, loin de Pékin – à plus d'un mois de voyage – je ne recevrai ton chèque qu'en avril. Il faudra que je le signe

> et le renvoie à Cook. Encore un mois, nous voici en mai. Et Cook recevant le chèque me renverra un mandat par la poste – encore un mois. Ce qui fait que j'aurai l'argent en juin. Il m'est *absolument* impossible d'attendre jusque-là. Donc, grâce à l'obligeance du Directeur de la Banque de l'Indo-Chine : M. de Lenclos, j'ai pu tirer une traite de *mille francs* sur toi. Ce qui m'a fait toucher 235 dollars et me permettra, en les ajoutant à ce qui me reste, d'attendre ton chèque et, sans doute, d'avoir un certain reliquat devant moi quand tes fonds me parviendront. J'espère que tu ne m'en voudras pas, très cher Ami. Il n'y avait pas d'autre moyen. Je ne pouvais risquer de rester sans ressources.
>
> Si j'étais demeurée à Pékin, j'aurais dépensé plus qu'en allant au Koukou-Nor.
>
> Je t'écrirai longuement demain, ces quelques mots je les griffonne à la Banque même.
>
> Affectueuses pensées. »
>
> Lettre du 9 novembre 1917, Pékin.

Alexandra veut profiter d'une occasion qui lui est offerte de s'enfoncer dans l'ouest chinois, grâce à l'obligeance d'un grand lama de passage à Pékin, mais originaire de la province du Koukou-Nor. Ce personnage providentiel s'appelle Gourong Tsang : il lui a proposé de se joindre à sa caravane[2]. Philippe en est aussitôt informé :

> « D'un autre côté, par l'entremise d'un certain prince Koung, ministre des affaires thibétaines et mongoles, j'ai été mise en rapport avec un grand Lama de la région de Koukou-Nor qui doit s'en retourner dans son pays dans quelques jours. Celui-ci s'est trouvé – sinon, peut-être, un grammairien de premier ordre – du moins un homme instruit, ayant lu nombre d'ouvrages philosophiques, sachant un peu de sanscrit et paraissant d'une intelligence au-dessus de la moyenne. Il m'a accueillie aimablement, a semblé intéressé par mes recherches et les quelques traductions que je lui ai montrées et m'a offert de faire route avec lui si je désirais devancer l'époque de mon départ pour la Mongolie. J'avais fixé celui-ci au printemps. Cela m'a beaucoup tentée, car il est très difficile de parcourir une aussi longue route (plus d'un mois de voyage) lorsqu'on ne sait pas la langue du pays. […] À l'arrivée, il me logera provisoirement pour le reste de l'hiver et, le beau temps venu, je verrai

si je dois me mettre en quête d’une autre demeure ou conserver celle qui m’aura abritée pendant quelques mois. En dehors de l’intérêt d’étude, un autre motif m’a engagée à abréger mon séjour à Pékin : la cherté de la vie. […]

Au Koukou-Nor, il en est autrement. L’on y voit peu de dollars en argent, c’est la brousse, un pays de troupeaux ; il n’y aura là, qu’à dépenser pour sa nourriture, ce qui ne sera pas cher. Ici, ce qui ruine, ce sont les véhicules. Pékin est une ville immense. Pour me rendre de chez moi dans le quartier européen, un homme courant tout le temps avec un pousse-pousse, met plus d’une heure et demie. On paie le pousse-pousse, au tarif le plus bas, l’équivalent de 75 c l’heure. Tu vois cela, le total est vite gros. Restant ici, il m’aurait fallu, sous peine de paraître étrange et suspecte, frayer avec les Européens. Cela signifie se faire faire des robes, ce qui eut été non seulement une corvée pénible, mais au-dessus de mes moyens.

[…] Il m’est impossible, même le voudrais-je, de rentrer en Europe tant que la guerre ne sera pas terminée. On n’admet plus les femmes comme passagères au-delà de l’Inde.

[…] Retourner dans l’Inde serait une grosse dépense et j’y ai déjà séjourné si longtemps que je préfère voir du nouveau.

À tout prendre, le Koukou-Nor où je serai près du fameux monastère de Kumbum, valant ceux de Lhassa, est ce qu’il y a de plus économique. Beaucoup de gens y parlent thibétain, ce qui me met plus à l’aise qu’ici et je pourrai y poursuivre mes études. Communications postales et télégraphiques sont à portée et le Gouvernement n’est pas hostile au séjour des étrangers dans ces parages, car mon passeport chinois m’a été délivré sans aucune difficulté.

Autre chose : la situation de la Chine est loin d’être claire ; les troupes des provinces du Sud et celles du Gouvernement sont aux prises. Ce sont, je crois, les Sudistes qui sont les plus républicains, mais les Alliés soutiennent les gouvernementaux qui ont déclaré la guerre à l’Allemagne. Si ceux du Sud sont les plus forts, ils pourraient bien venir tirer des coups de feu à Pékin. Un motif de plus pour ne pas s’y attarder. Là-bas, dans les steppes mongols, il n’y aura que les bestiaux à se livrer combat et, certainement, des bandes de brigands guettant les caravanes de marchands, mais cela peuple le paysage et n’offre pas les dangers de

> se trouver entre deux corps d'armée qui s'entrebombardent et vous lancent des marmites du haut des aéroplanes. […]
> Depuis la guerre, rien n'est régulier, ta dernière lettre, reçue il y a quelques jours, était datée du 25 juillet. Cela faisait près de quatre mois. J'espère qu'à l'heure qu'il est tu m'auras déjà expédié quelque argent ; même dans ce cas, ce sera le bout du monde si je le reçois en mai en Mongolie… »
> Lettre du 18 novembre 1917, Pékin.

Mais le grand lama du Koukou-Nor ne semble pas pressé de regagner sa région. Il essaie de récupérer une somme de trois mille dollars que lui doit le Trésor chinois, et la procédure s'avère longue. Le 25 décembre arrive : Alexandra et Yongden sont toujours à Pékin ! La voyageuse passe « le Noël le plus solitaire que l'on puisse imaginer ». Son isolement est volontaire, elle évite le plus possible les contacts avec les Occidentaux, à la fois par goût et par mesure d'économie.

L'hiver est froid à Pékin : Monsieur de Lenclos, le directeur de la Banque de l'Indo-Chine, a noté -30° C en cette fin de décembre 1917. Alexandra doit procéder à quelques aménagements dans sa demeure prestigieuse et glaciale : « On a collé à neuf du papier sur toutes les parois extérieures servant de murs. Ma maison est une boîte, une sorte de serre avec du papier en guise de verre à vitres. » (Lettre du 27 décembre 1917.) La voyageuse aménage une sorte d'estrade sur laquelle elle pose ses carpettes tibétaines. Évitant ainsi le contact glacé du carrelage, elle s'y assoit pour lire, écrire et même manger. Dans l'une des pièces, elle a monté sa tente : c'est l'« alcôve » où elle dort. Son lit : un matelas japonais disposé sur des tabourets :

> « Le petit et moi vivons en anachorètes, ne faisant qu'un repas par jour, vers une heure. Le soir, nous mangeons un morceau de pain, sans beurre, avec du café, du thé ou du cacao. J'ai cependant dû adjoindre une servante à mon personnel. Il y a pas mal de besogne, rien qu'à entretenir les braseros dont j'ai dû élever le nombre à quatre. »
> Lettre du 27 décembre 1917, Pékin.

Le froid reste supportable grâce au temps sec, au ciel clair et au soleil magnifique.

> « Arrangée comme je le suis maintenant entre ma tente et mes braseros, une houppelande doublée de peau de mouton sur le dos, je puis passer sans en souffrir les deux mois de gros hiver qui nous restent. » Lettre du 27 décembre 1917.

Pour des raisons d'économie, et parce qu'elle espère partir d'un jour à l'autre, Alexandra refuse d'acheter un grand poêle.

Parfois le vent souffle en tempêtes, « apportant des nuages de sable ramassés dans le Gobi », dit-elle. « C'est le simoun, on se croirait dans le Sahara et je songe à Nefta, la palmeraie du Souf et aux dattes du Djerid dont je croquerais volontiers quelques-unes si j'en avais à ma portée. » (Lettre du 27 décembre 1917.)

Alexandra ne se déplaît pas à Pékin, mais l'immense cité ne l'enthousiasme guère. L'incorrigible nomade s'habitue difficilement aux villes. Jusqu'ici, seules Colombo et la très sainte Bénarès ont trouvé grâce à ses yeux. Parmi les impressions de la voyageuse :

> « Pékin me plaît mieux que Kyoto et que Tokyo. La façon d'être, du moins extérieure, des Chinois est aussi plus sympathique. »
> Lettre du 12 octobre 1917.

> « Le climat sec de la Chine me convient bien jusqu'ici et je suis mieux portante, mais le séjour dans une ville aussi grouillante que Pékin me fatigue mentalement ; le spleen, la nostalgie des grands espaces et du silence auraient vite fait leur œuvre si je m'attardais trop. […]
> J'ai visité, l'autre jour, le célèbre “Palais d'Été”. C'est certainement joli, mais dépourvu de majesté, les bâtiments sont fragiles et ont un peu l'air de sortir d'une boîte à joujoux. En somme, il n'y a rien de très impressionnant à Pékin à part les portes de la ville dans l'énorme mur d'enceinte. Cela, c'est très bien et vaut la peine d'être vu. »
> Lettre du 31 octobre 1917.

L'insécurité règne et la qualité de la vie quotidienne s'en ressent, tout particulièrement dans les quartiers chinois : « On ne voit que de la police, des gendarmes partout. Et ce ne sont pas les débonnaires agents que l'on rencontre dans les rues au Japon comme chez nous, mais des sentinelles sur pied de guerre. (Lettre du 31 octobre 1917.)

Alexandra évolue au milieu des autochtones puisqu'elle habite très loin du quartier des Légations. Une excellente nouvelle arrive à la mi-janvier : le lama a fixé le départ au 23. La voyageuse commence aussitôt à préparer les bagages. Le 21 janvier 1918, Alexandra apprend le décès de sa mère, survenu un an plus tôt : « Cette nouvelle arrivant à la veille de mon départ pour le Koukou-Nor m'a fort émue. Oui, tu dis bien, je suis toute seule maintenant, il ne me reste que toi, grand ami… Cela, c'est la vie, n'est-ce pas, l'impermanence de tout, loi universelle ! » (Lettre du 21 janvier 1918.)

Philippe est désormais le seul proche d'Alexandra. C'était déjà vrai dans les faits, cela devient officiel maintenant. La voyageuse n'a ni frère ni sœur, et elle ne semble pas avoir gardé de relations suivies avec le reste de sa famille. Cette situation a plus d'importance qu'il n'y paraît. Le rôle de Philpe Néel s'en trouve encore affermi : comme le fil qui relie le pêcheur d'éponges au bateau, il reste le seul lien d'Alexandra avec l'autre monde, le monde ordinaire, le monde d'avant le grand départ. Il est l'ami qui n'a encore jamais failli, le coéquipier d'une entreprise exceptionnelle, le relais lointain mais quasi assuré, l'indispensable compagnon de plume, l'époux finalement idéal pour elle, tel qu'elle n'aurait pas osé l'imaginer dans sa jeunesse. Il représente la possibilité matérielle d'aller au bout du rêve.

À la tête d'un héritage particulièrement bienvenu, la voyageuse passe aussitôt des ordres bancaires à son mari : qu'il veuille bien verser 3000 roupies à Yongden qui la sert sans gages depuis des années, 2000 francs au « Head Lama Kunzang Rinchen Gömpchen à Lachen (Sikkim) », 5 livres sterling au professeur Edmund Mills, 500 roupies à Sir Holmwood, et entre 1100 et 1 200 roupies à Sir John Woodroffe. Toutes ces sommes lui avaient été prêtées au début de la guerre : Alexandra rembourse ses dettes, ainsi qu'elle l'explique dans sa lettre du 21 janvier 1918.

Le 24 janvier 1918, Alexandra, Aphur Yongden, le lama et sa suite quittent Pékin par le train, en direction du terminus de Honan-fou, ville située 700 km au sud-ouest de la capitale. Par cet itinéraire, le Koukou-Nor se trouve à environ 2000 km de Pékin. C'était la garantie de nouvelles découvertes… et de nouvelles aventures !

---

1 « Le Koukou-Nor en Mongolie » : la région du Koukou-Nor, en effet grandement peuplée de Mongols, fait partie de ces marges d'empires dont l'appartenance varie au cours des temps. Les Mongols l'ont occupée au XIII[e] siècle. Puis des Tibétains s'y sont implantés à leur tour. Mais sur le

plan géographique, le lac appelé Koukou-Nor ne se situe pas en Mongolie dont il se trouve séparé par la chaîne montagneuse du Nan Shan (voir les cartes du séjour à Kumbum).

2 Voir *Sous des nuées d'orage*.

De Pékin à Kumbum :
24 janvier-début juillet 1918

Remarques liminaires

Jusqu'en 1924, Alexandra circulera désormais en Chine intérieure puis au Tibet. Les informations notées sur son agenda de 1918 s'arrêtent en février. Aucun carnet n'a été retrouvé pour la période 1919-1924. Sans doute ne pouvait-elle pas se procurer ce type d'objet dans les lieux isolés où elle séjournait alors. L'agenda suivant, presque vide, date de 1925 : c'est l'année de son retour en Europe. Nous suivrons donc la voyageuse grâce à sa correspondance, à ses livres et à des notes inédites que nous avons eues la chance de pouvoir consulter à la Fondation Alexandra David-Néel.

Sur les cartes des itinéraires d'Alexandra en Chine et au Tibet réalisées par nos soins pour cet ouvrage, nous indiquons d'abord les noms utilisés par la voyageuse, suivis des toponymes actuels dans leur transcription en pinyin, c'est-à-dire ceux qui figurent sur les cartes disponibles aujourd'hui. Pour le Tibet et les marges de la Mongolie, les cartes contemporaines de Chine ne mentionnent que le nom chinois des localités, alors que celles-ci possèdent aussi un nom local, tibétain ou mongol, parfois les deux. Le lecteur ne doit donc pas s'étonner des différences d'appellations que l'on peut rencontrer.

Exemple : le « Kumbum » des livres d'Alexandra (Kum-Bum dans ses lettres) figure sur les cartes d'aujourd'hui sous l'appellation « Taer Si ». Kumbum est le nom tibétain, Taer Si le nom chinois. Comme les voyageurs de son époque, Alexandra donne d'ailleurs une transcription phonétique des noms locaux : au début du xxe siècle, la toponymie n'était pas fixée, surtout celle des contrées les plus éloignées. Selon les auteurs, Kumbum devient Kounboum, Koum-Boum, Goun-Boun, Kubum, Gumbum… La translittération exacte du nom tibétain est « sKu-'bum » (voir Annexe 2). Alexandra elle-même n'écrit pas toujours les noms de la même manière, sa graphie peut varier d'une page à l'autre ou d'un livre à l'autre. Notons encore qu'elle orthographie les noms des grandes villes conformément aux

cartes occidentales de l'époque. Disposant de cartes anglaises, elle précise bien qu'elle utilise la terminologie anglaise. Ainsi lorsqu'elle se trouve dans la capitale du Kan-Sou, elle écrit à son mari qu'elle séjourne à « Lanchow » : c'est la version britannique du « Lan Tchéou » français. Cela ne l'empêche pas d'écrire « Lantchou » dans son livre *Au pays des brigands gentilshommes* et « Landou » dans *La Puissance du néant*. Afin que le lecteur ne soit pas dérouté en lisant les récits de la voyageuse, nous avons tenu à garder la forme qu'elle utilise le plus fréquemment, en particulier dans sa correspondance, en n'y ajoutant donc que la transcription actuelle, en pinyin. Exemple : Lanchow (Lanzhou).

***

24 janvier-8 mai 1918 : de Pékin à Sian, au cœur d'une insurrection (voir carte 18)

Trois mois et demi sont nécessaires au groupe du grand lama du Koukou-Nor pour parcourir les quelque 1100 km qui séparent Pékin de Sian (l'actuelle Xian), la capitale du Chen-Si. La première partie du parcours s'effectue sans problème et assez rapidement par le train : le lama qui était une haute personnalité, avait obtenu un wagon de luxe pour lui et ses proches mais, dans le désordre du départ, il s'est installé dans une voiture ordinaire de première classe. Inoccupé, le wagon de luxe a été détaché et remisé en gare de Pékin. La première classe est malgré tout assez confortable, affirme Alexandra, grande habituée des trains asiatiques !

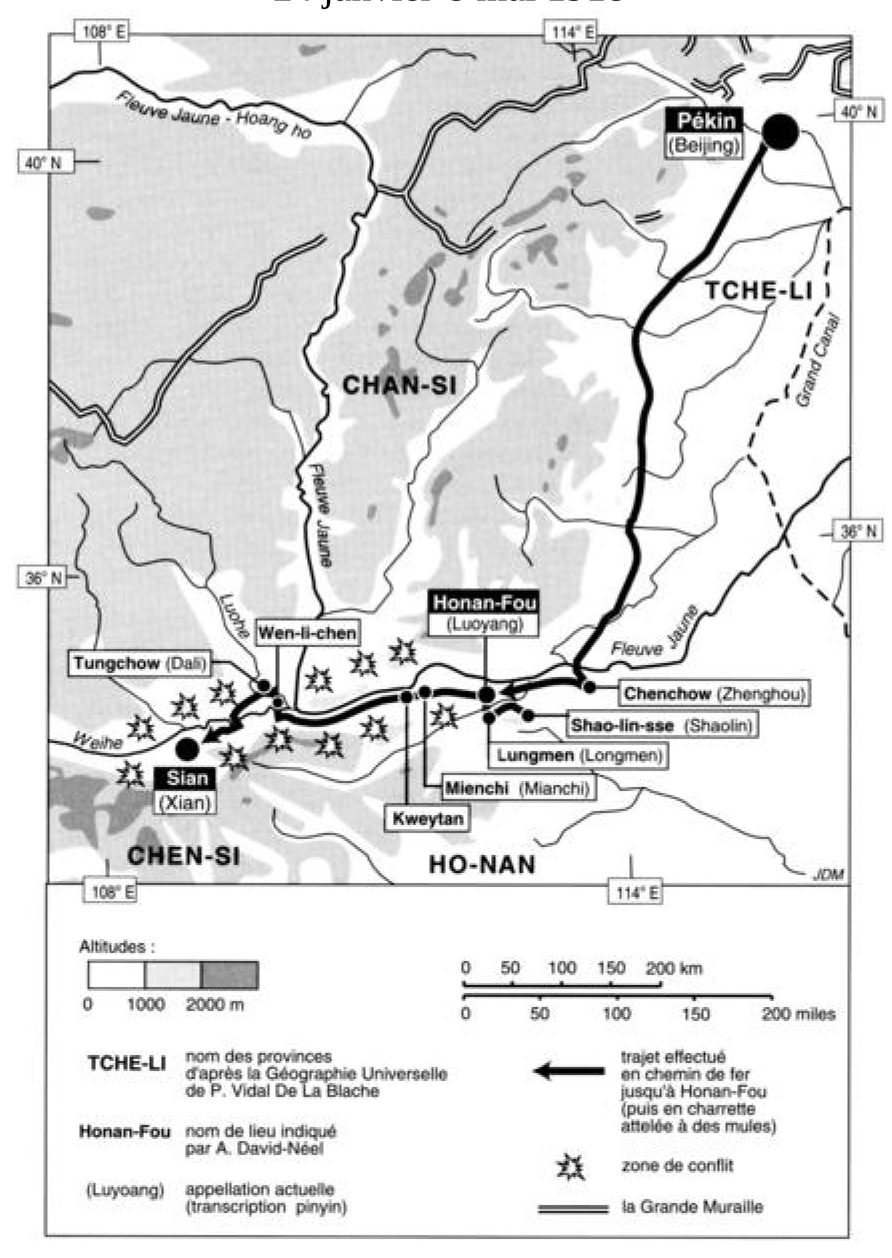
Après un changement à Chenchow (Zhengzhou), le voyage s'effectue sans encombre jusqu'au terminus qui est Honan-fou (Luoyang). À cette époque la ligne ne va pas plus loin. Par rapport à l'Inde et au Japon, la Chine est encore très mal pourvue en voies ferrées. La difficulté des communications constitue d'ailleurs un obstacle au développement économique du pays ; elle maintient aussi l'autonomie des provinces et par là même la puissance locale des seigneurs de la guerre.

À Honan-fou, Alexandra loge chez un certain M. Lespinasse qui appartient à la Compagnie du chemin de fer. Elle profite de son passage dans le secteur pour aller découvrir deux sites bouddhiques extrêmement célèbres.

Le 26 janvier elle se rend aux grottes de Lungmen (Longmen). Situées à une quinzaine de kilomètres au sud de Honan-fou, les grottes furent creusées à flanc de versant dans la gorge de la rivière Yi, du Ve siècle de notre ère au XIe siècle : 1352 grottes et une centaine de milliers de sculptures. Un site impressionnant qui rappelle le rayonnement du bouddhisme nouvellement apparu en Chine sous la dynastie des Wei. Pour Alexandra, ces sculptures sont « de l'art hindou le meilleur » (Lettre du 28 janvier 1918).

Le lendemain, elle fait « une autre très longue excursion, en chaise à porteurs à un monastère historique dans la montagne ». Dans son carnet, on apprend qu'elle s'est rendue à Shao-Ling-sse, mais elle ne commente pas sa visite. Or c'est dans ce monastère fondé au VIe siècle que s'installa Bodhidharma, le moine indien initiateur de l'école Dhyana ou Ch'an. On raconte qu'il resta neuf ans assis en méditation devant un mur. Bodhidharma est connu en Chine sous le nom de Da Mo. Près du monastère, on peut aussi admirer une véritable forêt de stupas, construits en briques, tous orientés vers le sud, c'est-à-dire vers l'Inde, pays du Bouddha. Alexandra saisit donc toutes les occasions pour poursuivre son pèlerinage mystique.

Carte 18 : DE PÉKIN À SIAN, AU CŒUR D’UNE INSURRECTION
24 janvier-8 mai 1918



Les moyens de transport et le type d’hébergement changent brusquement après la gare terminus de Honan-fou : c’est la plongée dans la Chine profonde et poussiéreuse du Honan et du Chen-Si. C’est aussi la découverte de l’insécurité dans un pays en pleine guerre civile, et celle de la précarité sanitaire au milieu d’une population qui ignore les règles les plus élémentaires de l’hygiène. Or la peste pulmonaire sévit dans la province du

Chen-Si : on a recensé plus de 5 000 morts en quelques jours. Les autorités chinoises prennent pourtant le maximum de précautions : au départ de Pékin, le train avait été bourré de désinfectants et des médecins étaient montés dans plusieurs wagons. Alexandra, qui n'en était pas à sa première épidémie, avait pris la chose à la légère, mais quelques jours après le départ, au-delà de Honan-fou, c'est-à-dire loin de tout hôpital, voilà qu'elle ressent les symptômes qui pourraient être ceux de la peste pulmonaire ! Afin d'éviter de contaminer la population à son tour, elle avait décidé de se tirer une balle dans la tête au cas où la terrible maladie se déclarerait. Après les quatre jours fatidiques nécessaires à l'établissement du diagnostic, elle a l'heureuse surprise de constater qu'il s'agissait d'une grippe banale !

Une caravane composée de six chariots et de quinze mules a été constituée pour la suite du périple. Les sept hommes du lama sont armés et s'installent sur les carrioles. Ils s'affolent un peu en voyant « quelques têtes coupées pendues à un arbre près de la route ». C'est que la justice est sommaire par les temps qui courent. Le lama lui-même porte « un superbe pistolet automatique », Alexandra préfère que son propre revolver ne soit pas chargé ! Mais on ne sait jamais : « Certainement, quoique piètre et misérable disciple du Bouddha, je me refuserais à tuer n'importe lequel des voleurs de grands chemins qui m'attaquerait sur la route. Cependant je défendrais Aphur, c'est sûr, et tirerais sur ses agresseurs s'il était en danger. Ce garçon tient à la vie, il est mon serviteur et je lui dois protection. » (Lettre du 9 mars 1918.)

La dame lama a emporté son indispensable matériel de camping (avec le fameux lit de camp) et une baignoire (le « tub » non moins fameux) qu'elle emmènera longtemps avec elle ! Partie un peu précipitamment de Pékin, elle n'a guère eu le temps d'acheter des provisions de nourriture, ce qui va bientôt la gêner.

L'aventure commence au hameau nommé Mieh-chi, Myenchi ou Mienchi, actuel Mianchi (voir la carte). Des soldats empêchent la caravane de poursuivre sa route, obligeant le groupe à s'installer dans une masure, « une sorte de grange divisée en compartiments ». Aphur organise une alcôve pour Alexandra. « Cette masure est bâtie en boue de paille hachée, une sorte de torchis fruste et le sol est en terre battue. » (Lettre du 28 février 1918.) En fait, il n'y a rien là que de tout à fait normal : c'est l'habitat caractéristique de ces régions loessiques. Petites maisons basses

aux murs de pisé, fenêtres étroites sans vitres, que l'on obstrue l'hiver avec du papier, cours fermées.

L'inconfort serait supportable si Alexandra ne tombait pas malade. C'est là qu'elle croit avoir attrapé la peste pulmonaire :

> « Aujourd'hui, je tousse beaucoup moins, c'est fini, mais je reste très affaiblie après tant de jours où il m'a été impossible de rien manger. Du reste que manger ? Il faudrait se résoudre à acheter des animaux vivants et à les faire tuer. Ce à quoi je me refuse bien entendu. Alors : il n'y a ni lait, ni beurre, ni pain, ni légumes. Les conditions pécuniaires déplorables dans lesquelles je me suis trouvée à mon départ de Pékin – faute d'avoir reçu à temps les fonds que tu m'avais expédiés – m'ont forcée à me mettre en route sans provisions, ce qui est contraire à mes habitudes. Et voici que justement je vois mon voyage se prolonger d'une manière inattendue.
>
> […] Le pays que nous avons traversé est pittoresque et la campagne autour de notre hameau est très belle. C'est sur le bord du Fleuve Jaune (Hoang-Ho) encore immense ici, bien que si loin de son embouchure. À vue d'œil, j'estime qu'il doit avoir plus de deux kilomètres de large. De la rive opposée, on ne distingue que les traits les plus saillants : un village, par exemple, apparaît comme un bloc, on ne distingue pas les maisons. Pour le moment l'eau est basse et d'immenses îlots de sable émergent au milieu du fleuve. Parfois le vent y fait courir des trombes de sable d'un effet saisissant. Au sud court une haute chaîne de montagnes. L'effet est grandiose. Les gens du pays sont plutôt affables. Tout d'abord, ils ne se doutaient pas que j'étais Européenne, mais quelqu'un leur a dit que j'étais (Pha-go) française et depuis ce temps, ils me regardent quand je sors, ce qu'ils ne faisaient pas auparavant. Mais, ils ne sont pas importuns et je puis errer à ma guise dans la campagne sans être en butte, comme au Japon, à une déplaisante curiosité.
>
> De notre guerre, je ne sais naturellement rien. Nous en sortons-nous ? Voici le printemps. On attendait un grand effort des Américains[1] pour ce moment. Ne réussira-t-on pas à écraser les Boches ? il le faudrait, de toutes façons, car leur résistance victorieuse est en train de créer une mauvaise légende qui pour des siècles empoisonnera l'esprit des peuples. Les masses sont déjà si disposées à vénérer la force brutale,

> elles voudront se modeler sur les Boches et alors nous retomberons à la barbarie.
> Au revoir très aimé grand cher. Je t'envoie mes meilleures pensées. Je ne sais quand j'aurai de tes nouvelles. Mon séjour, ici, étant subordonné aux troubles du Shensi, je puis partir d'un jour à l'autre, aussi je ne m'y fais envoyer aucune lettre. J'espère en recevoir beaucoup ensemble au Koukou-nor. Tu pourras aussi m'y envoyer quelques journaux comme tu le faisais quand j'étais dans les Himalayas.
> C'est ta fête aujourd'hui et je pense affectueusement à toi, t'envoyant mes bons vœux. »
> Lettre du 28 février 1918.

Ils stationnent un mois dans le village, ne sachant pas trop comment s'occuper. Le lama érudit vient discuter avec Alexandra que les hommes appellent « Votre Révérence » ! L'un des gardes s'initie à l'anglais sous le tutorat d'Aphur. Puis le calme étant revenu, la caravane obtient l'autorisation de repartir… avant d'être stoppée à nouveau un peu plus loin, à Wen-li-chen, dans les mêmes conditions.

Une Mission chrétienne fonctionne dans la petite ville de Tungchow (Tong-tchéou sur les cartes françaises, actuel Dali), située à moins de 40 km du village. L'établissement fait partie de la « China Inland Mission » (cf. *World Missionary Atlas*, et cartes 120, 122). Comment les missionnaires apprennent-ils la présence d'une Européenne dans le secteur ? Alexandra leur a-t-elle fait parvenir sa carte ? Toujours est-il qu'ils lui envoient une invitation et lui offrent l'hospitalité. Invitation qu'elle accepte aussitôt, tandis que le lama et ses hommes demeurent à Wen-li-chen. Alexandra est fort aimablement reçue : le pasteur est suédois, son épouse danoise. C'est le premier contact de la voyageuse avec des missionnaires de la Chine intérieure, ce ne sera pas le dernier. Le « grand diable d'albinos » s'appelle Joseph Em. Olsson. Alexandra, qui a la dent un peu dure, brosse un portrait caricatural du couple, « des sortes d'illuminés »… qui pensaient la ramener dans le sillage du christianisme, et qui chantent des psaumes à toute occasion :

> « L'un et l'autre sont plus qu'aimables envers moi, mais ils me séquestrent littéralement dans la crainte – bien enfantine – que l'on puisse se douter au dehors qu'il existe des Européens qui ne sont pas

chrétiens. Ma parole, ces deux septentrionaux croient que l'on peut lire sur mon front que je professe le Bouddhisme. Et tu peux aussi imaginer combien dans une cité affairée, pleine d'anxiété, peut-être à la veille d'un pillage général, les gens se moquent de ce que je peux croire ou ne pas croire. N'importe, les Scandinaves sont hypnotisés. L'autre jour, j'avais sur ma table un paquet de bâtons d'encens. L'usage dans l'Inde comme au Tibet est de brûler des parfums, cela est agréable mais n'a aucun rapport avec un acte cultuel. Cependant mon hôtesse s'effare dès qu'elle voit cet innocent paquet. "Oh", dit-elle, "enfermez cela, je vous prie, les servantes croiraient que vous adorez des idoles." Timidement je suggère qu'il n'y a, dans la chambre, aucune "idole" vers qui cet encens puisse aller, mais cela n'y fait rien, la bonne âme les voit, elle, les idoles, son cauchemar et je me hâte de remiser les bâtons odoriférants dans ma malle. Curieuse cette intolérance qui ignore la douceur du sourire avec lequel on laisse tous les grands enfants prendre plaisir dans leurs jeux et leurs jouets. Dans ces vieux temples chinois il y a de bien vulgaires et bien laides idoles, mais il y en a aussi d'artistiques, de spirituelles, de savoureuses. Il y a de vieux Dieux, de vieux héros qui ont l'air si profondément sages, si fins ou même si finauds qu'on se délecte dans leur compagnie. L'art chinois excelle à peindre et à sculpter des vieillards. Il les fait vieux de corps, blancs de poil avec des rides sans nombre et leur donne des yeux étincelants, plus que jeunes, des yeux d'Immortels qui défient le Temps. J'aimerais bien, ici, aller muser un peu dans quelques vieux Temples, voir s'il reste des fresques intéressantes, mais ce droit m'est dénié de même que celui de visiter les boutiques parce que, d'après le code de cette petite ville – que mon hôtesse exagère, sans nul doute – une femme respectable ne doit rien acheter elle-même et ne peut pas traverser les rues fréquentées mais doit faire venir chez elle les marchandises qu'elle veut et ne passer que par les ruelles côtoyant le derrière des habitations. Ce que nous nous moquons de tout cela, la bande de Tibétains et moi quand nous déambulons à travers les marchés et que les jeunes gens de la compagnie jouent des tours aux marchands. »

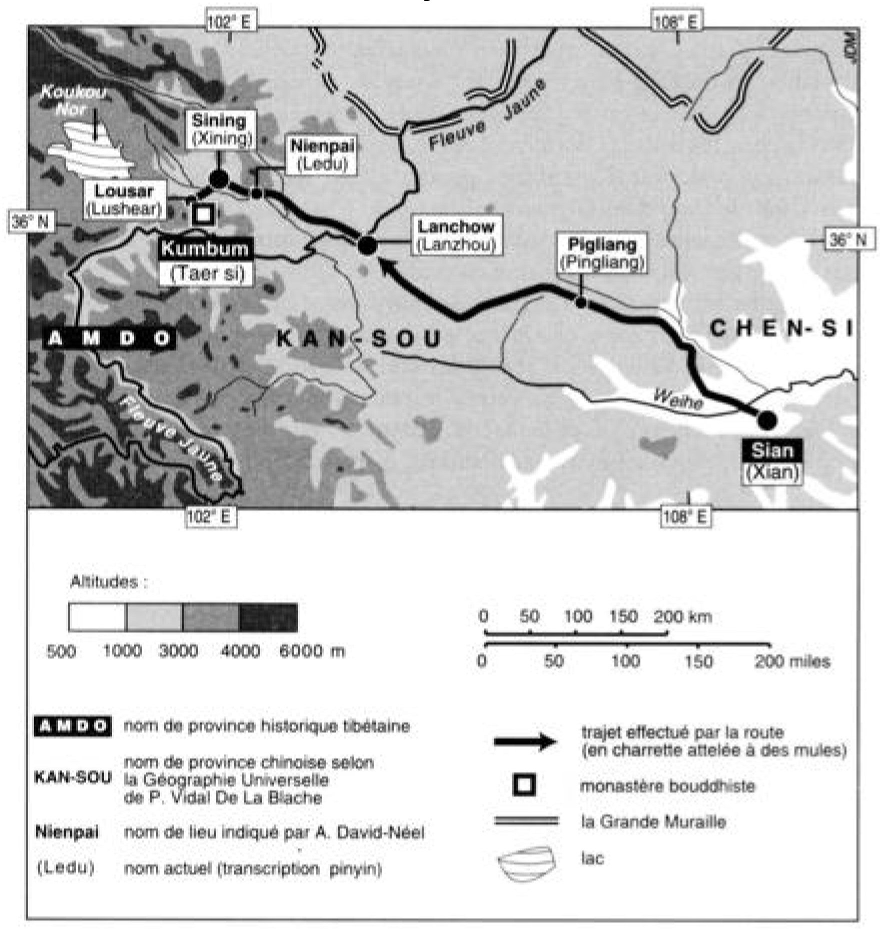
Lettre du 2 avril 1918, Tungchow (Shensi).

La route de Wen-li-chen à Sian se libère tandis que Tungchow est investie par des assaillants qui ont déjà franchi la première enceinte

fortifiée, par surprise. Des coups de feu éclatent de tous côtés. Les alentours ont été pillés par les attaquants qui bientôt se divisent en deux bandes rivales. Les armes sont tellement archaïques qu'Alexandra parle d'une « atmosphère moyenâgeuse ». La ville est assiégée, les portes hermétiquement fermées : Alexandra et Yongden sont bloqués dans la cité. Le lama leur fait alors parvenir un message : il les informe de son prochain départ de Wen-li-chen ! Il faut absolument s'échapper de Tungchow. Après des heures de pourparlers avec les autorités militaires, Alexandra obtient l'autorisation de quitter la ville, à ses risques et périls. De courageux charretiers acceptent de les reconduire auprès du lama. Et les voilà partis, profitant d'une accalmie. Ils franchissent deux rivières, le Luohe, et surtout le rapide Weihe traversé sur un radeau primitif, sous la pluie battante, et dorment deux nuits dans des auberges plus que rustiques, avant de franchir enfin la porte de Sian (Xian). Les deux fugitifs retrouvent le lama dans la ville.

Toutes les villes chinoises sont alors entourées de fortifications : la crainte des pillards et des razzias est une constante de l'histoire du pays. Dans les campagnes, les fermes sont cernées de murs, les réserves de grains souvent placées dans l'habitation elle-même pour pouvoir être mieux gardées. Les pillages ne sont d'ailleurs pas le fait des seuls brigands. Ils sont aussi menés par la soldatesque. À cela s'ajoutent les catastrophes naturelles qui se succèdent sous différentes formes : séismes, sécheresses, inondations… Il s'ensuit famines, déplacements de populations, mortalité extrême, abandons d'enfants, épidémies…

Carte 19 : DE SIAN À KUMBUM
8 mai-12 juillet 1918



8 mai-début juillet 1918 : de Sian à Kumbum (voir carte 19)

Sian, Si-an, Si-ngan-fou, l’ancienne Tch’ang-ngan, est alors une ville de 400000 habitants, surtout célèbre pour son histoire. Six dynasties y régnèrent entre le XIIIe siècle avant J.-C. et le Xe siècle de notre ère. Bâtie à quelques kilomètres du Wei, à peu de distance du coude du Hoang-ho (le Fleuve Jaune), dans une région fertile ouverte sur de grands axes de communication, la ville fut longtemps le cœur de l’Empire. La Cour impériale vint encore s’y réfugier en 1900. La fameuse « Route de la soie », grande route commerciale entre la Chine et l’Occident jusqu’au Xe siècle, passait par Sian.

Alexandra reste un mois dans la ville, du 9 avril au 8 mai 1918. Elle se sent moins que jamais l'âme d'une touriste, surtout en ces temps troublés où l'insécurité dissuaderait les plus acharnés de s'attarder sur les lieux pittoresques ! Pour la voyageuse, Sian n'est qu'une étape sur la route du Koukou-Nor, une étape un peu trop longue à son gré. Voici les raisons de cette attente imprévue, et quelques détails sur le quotidien de la dame lama :

> « Je continue les pages précédentes toujours à Si-an. Ce voyage ressemble à celui d'Ulysse errant à travers la Méditerranée, du moins en ce qui concerne le Lama dont la Pénélope commence à trouver le temps long. Lui rentre au logis dans les mêmes sentiments qu'un écolier regagnant la pension après les jours de vacances. Les boutiques, où il se livre à des achats fantastiques ; les théâtres ; les demoiselles accueillantes, dont il semble user et abuser de façon imprudente, tout cela a tourné sa cervelle d'homme des steppes, et s'arracher à ces délices lui coûte. Cependant ce n'est pas là la raison de son séjour prolongé ici. Un de ses serviteurs est tombé malade quand nous étions à Wen-li-chen. Le mal s'est greffé sur la tuberculose qui couvait chez cet homme. Il a manqué de soins, on l'a privé de l'alimentation substantielle qui aurait pu le soutenir, bref, il est arrivé ici mourant. […] C'est à cause de ce malade impossible à transporter que le Lama s'attarde ici. Je pourrais partir sans lui, mais le transport des bagages est beaucoup plus coûteux par fractions qu'en bloc et puis où aller ? Il me faudrait tout de même m'arrêter plus loin sur la route pour attendre le Lama puisqu'il a été décidé que je commencerais par m'installer dans son pays. Le guignon semble me poursuivre. Ce voyage qui avait été arrangé de façon si économique au départ finit par devenir coûteux. […] L'autre jour, un dîner réunissant quelques notabilités : le directeur de l'Instruction publique, celui de l'Intérieur, un colonel de l'État-Major etc, etc, a été donné en mon honneur. La table était ornée de drapeaux français et chinois. Tous ces gens sont arrivés en chaises à porteurs, escortés de soldats et précédés de serviteurs portant d'énormes lanternes. En fait d'Européens il y avait le directeur des Postes, un Anglais et un R.P. espagnol dirigeant la mission catholique française. Le retour n'a pas manqué de pittoresque. Nous sommes toujours sur le pied de guerre et personne n'est autorisé à être dans la rue après huit heures du soir. Donc, après le dîner un soldat a été envoyé pour nous

communiquer le mot d’ordre que j’ai essayé de retenir, moi aussi, dans le cas où mon cocher l’oublierait. Et puis, un peu plus tard, munis de ce viatique, les invités sont partis. Je me disais qu’un soldat trop zélé, sans prendre la peine de nous questionner pourrait bien nous envoyer un coup de fusil au détour d’une rue – trois boutiquiers ont été tués ainsi en plein jour. Nous ne croisons que des chiens, des sentinelles, l’arme au bras et une patrouille qui ne nous demande rien, la voiture et le cocher du personnage qui me fait reconduire étant peut-être connus… J’ai quitté l’auberge misérable où je logeais pour m’installer dans la maison d’un colonel qui est absent, étant allé conduire sa famille à Tien-tsin. Un de ses amis, directeur des Finances pour la province, m’a invitée à attendre là mon départ. La maison est très vaste, très belle mais en très mauvais état comme toutes les demeures chinoises. Quoiqu’il en soit, cela vaut mille fois mieux que l’auberge. Je suis seule, tranquille, j’ai de l’air et le directeur des Finances qui parle le français m’envoie mes repas de chez lui, ce qui varie mon ordinaire. Je vais probablement attendre le Lama, le pauvre malade ne paraît pas devoir durer longtemps et je ne suis pas trop mal ici. »

Lettre du 25 avril 1918, Si-an.

Le départ est donné le 8 mai. Les charrettes bringuebalent sur des chemins qui ne sont que de « vastes fondrières ». La poussière de loess, dépôt de fines particules apportées par les vents au cours des temps géologiques, cette « terre jaune » qui donne sa couleur à toute la Chine du nord, vole autour des carrioles. Faisant étapes dans des auberges locales de plus en plus sommaires, la caravane arrive à Pigliang (Pingliang) à la mi-mai :

« J’avais l’intention de me contenter d’une auberge chinoise à Pigliang comme ailleurs, mais la ville est encombrée et tous les caravansérails sont combles. J’ai dû, à la nuit, aller frapper à la porte de la mission protestante où mon arrivée avait déjà été signalée de Si-an. J’y ai été accueillie de façon plus que charmante par le pasteur et sa femme et une autre dame de la mission. Aujourd’hui, ils m’ont chargée de gâteaux, de miel, de pain, de provisions pour la route car je repars demain matin. Le Lama et son fils ont été invités à dîner à la mission aussi. Ils ne

repartent, eux qu'après-demain mais ils me rejoindront en route car il se peut que je prenne un autre jour de repos un peu plus loin…

Je compte être à Lanchow, la capitale du Kansu, d'ici dix à douze jours. J'y suis attendue par le Percepteur général des Postes de la province, un Chinois parlant bien anglais. Il y a là aussi un Belge, Directeur de la Compagnie fermière des salines, avec sa sœur, des Anglais à la mission protestante et des Belges à la mission catholique. Le Lama s'arrêtera sans doute là une semaine. Ensuite nous nous rendrons à Si-in (huit jours de voyage) et, tandis que le Lama y demeurera, j'irai voir le fameux monastère de Kubum (Kouboum) réalisant un désir vieux de dix-huit ans car il m'est venu en 1900. Ensuite encore, une semaine de voyage me mettra à l'endroit où je compte m'établir.

J'ai lu quelques journaux aujourd'hui. Ils m'ont appris l'exploit des Anglais à Icebrugge – tu dois te rappeler avoir été là. Leur besogne a-t-elle une utilité quelconque ? C'était un beau travail que le canal de Icebrugge. Les Belges en étaient fiers ; il leur avait coûté des années et une somme énorme. Voilà, tout est en ruine ! Est-ce que l'on n'arrivera pas à faire payer aux Boches le mal qu'ils ont fait et qu'ils vont encore faire ? Nous sommes en bien mauvaise posture semble-t-il. Comment nous en tirerons-nous ? »

Lettre du 17 mai 1918, Pigliang.

Le 25 mai la caravane entre dans la ville de Lanchow, la capitale du Kan-Sou. « Lanchow (Lan-Tchou) est une grande ville chinoise semblable à toutes les autres mais pittoresquement située au bord du Fleuve Jaune (Hoang-ho) dans une vaste plaine entourée de hautes montagnes arides de terre blanche. Le décor, vu du fleuve ou des premiers contreforts des montagnes, est tout à fait imposant. » (Lettre du 14 juin 1918.)

Alexandra se présente chez le gouverneur, le « souverain quasi absolu de sa province » (Lettre du 26 mai 1918). Ce grand personnage ne fait aucune difficulté pour lui établir les lettres de recommandation nécessaires à la suite de son voyage. Mais il lui conseille d'aller rendre visite au général Ma qui réside à Sining. C'est lui qui a autorité sur le secteur de Labrang où elle souhaite séjourner après avoir visité Kumbum.

Les voyageurs avancent maintenant dans le « Far West chinois », selon l'expression chère à André Migot (166). La contrée possède « une saveur tibétaine mais atténuée, diluée dans une atmosphère plus douce que celle de

l’âpre Tibet méridional ». Le cadre montagneux plus sauvage, la population de plus en plus dispersée, montrent bien que l’on est aux marges de la Chine. Le voyage est rude, d’autant plus qu’Alexandra manque d’argent et que les provisions se raréfient dans les villages pauvres du Kan-Sou :

> « La pénurie de fonds où j’étais à mon départ de Pékin (tu sais que je n’ai reçu ton envoi que la veille au soir du jour où je partais) m’avait empêché d’acheter des provisions pour la route. […] Nombreux ont été les soirs où, arrivés à l’étape, Aphur, après une tournée infructueuse dans le village, est revenu me dire : “Femme de Seigneur, il n’y a rien à acheter, buvons un peu de thé et allons nous coucher.” Et on se couchait sans dîner, recroquevillés dans ses couvertures, souvent sans se déshabiller pour conserver la chaleur de son manteau fourré ; quelquefois, il vous pleuvait dessus et l’on tâchait de se protéger en attirant sur soi un bout de toile imperméable et le matin, entre trois et cinq heures, sans déjeuner, sans rien de chaud à boire, on regrimpait dans la charrette pour dévaler de nouveau par d’invraisemblables pistes. »
>
> Lettre du 21 décembre 1918.

Lasse de ces étapes dans des auberges qui ressemblent à des étables, Alexandra arrive à Sining (Xining) vers le 25 juin. Notons que la voyageuse parle tantôt de Sining, tantôt de Si-in, voire de Sinin.

Sining, c’est la ville des caravanes marchant vers l’Asie centrale ou vers le Tibet, une ville de contact au carrefour des civilisations musulmane et tibétaine, bien plus que chinoise. Entourée de remparts de terre munis de puissantes tours de défense, elle est aussi poussiéreuse que Lanchow, mais plus vivante, encore plus exotique.

Alexandra y reste quelques jours. Elle est reçue par le fameux général Ma qui la dissuade de s’installer tout de suite au monastère de Labrang : on risque de se battre dans la région… Le monastère de Kumbum serait bien préférable pour un premier séjour, affirme-t-il. La dame lama se voit donc dans l’obligation de différer son voyage à Labrang, car il n’est pas question de passer outre aux décisions du général. À Sining, elle rend aussi une visite aux deux Missions chrétiennes, l’une catholique, l’autre protestante. Alexandra fait connaissance avec le Père Shram, un Belge donc presque un compatriote, qui lui rendra bien des services.

Comme tous les voyageurs occidentaux, Alexandra ne dédaigne pas le contact avec les missionnaires dispersés un peu partout dans l'immense Chine xénophobe, et dont le rôle fut bien moins négligeable qu'on pourrait le croire.

Les Missions chrétiennes en Chine au début du XXe siècle

Les savants jésuites avaient été admis à Pékin au XVIIe siècle, à la suite du grand Matteo Ricci. Puis, la compagnie de Jésus ayant été dissoute en 1773, les Lazaristes leur avaient succédé. Cela n'empêcha pas d'autres ordres d'essayer de pénétrer dans l'Empire. Ainsi, dès le XVIIIe siècle, les Missions étrangères de Paris, fondées au siècle précédent, tentèrent de s'implanter au Sseu-Tchouan et au Yunnan, les Pères de Sheut en Mongolie, les Franciscains au Shantoung, au Chen-Si, au Shan-Si, au Hou-Pei… Ces missionnaires étaient tous clandestins.

Parallèlement au développement des empires coloniaux, le mouvement missionnaire connut un élan sans précédent à partir du XIXe siècle. Des volontaires s'éparpillèrent alors dans le monde entier pour aller porter la parole du Christ. Mais les continents se révélèrent difficiles à pénétrer et chaque missionnaire se préparait au martyre. La Chine faisait partie des terres à persécutions, elle n'a pas changé en ce début de XXe siècle.

Pour le plus grand malheur des gens d'église, les Chinois n'hésitaient pas à faire l'amalgame entre les tentatives occidentales d'acquérir des droits commerciaux en Chine, la politique coloniale et les Missions chrétiennes. La pratique de la religion chrétienne resta considérée comme un délit jusqu'en 1844. À cette date elle fut autorisée dans les cinq ports ouverts à l'Occident (Shanghaï, Canton, Amoy, Soutcheou, Ningpo). Le traité de Tientsin (1858) élargit cette autorisation à tout l'Empire du Milieu. Désormais il était permis d'être chrétien en Chine.

Si ces traités n'empêchèrent pas complètement les persécutions, ils stimulèrent immédiatement le zèle missionnaire. Congrégations catholiques et sociétés protestantes arrivèrent en grand nombre. Parmi les catholiques, citons les Jésuites à Shanghaï dès 1842 (la Compagnie avait été réhabilitée en 1814), les Trappistes, les Ermites de Saint-Augustin (Espagnols), la Société du Verbe divin de Steyl (Allemands), la Congrégation de Sheut

(Belges)… Chez les religieuses : les Sœurs de Saint-Paul-de-Chartres, les Filles de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul, les Carmélites, les Sœurs franciscaines missionnaires de Marie… Par ailleurs, on ne comptait pas moins de soixante-seize sociétés protestantes présentes en Chine en 1900, parmi lesquelles la China Inland Mission, l'American Presbyterian Mission, les Canadian Methodists, la Swedish Baptist Mission, la Norwegian Lutheran Mission… Le grand travail des protestants consistait à diffuser la Bible : ils en distribueront gratuitement des millions d'exemplaires. L'un des plus célèbres pasteurs du XIXe siècle fut James Legge qui appartenait à la London Missionnary Society : il séjourna trente-deux ans en Chine et, de retour en Grande-Bretagne, il fonda une chaire de sinologie à l'Université d'Oxford. Ses traductions des classiques chinois en anglais firent date : on a vu qu'Alexandra s'était largement référée à ses travaux pour écrire sur Mo-Tse et sur Yang-Tchou. L'Église avait recensé 200000 catholiques chinois en 1840 et 750000 en 1900. Ils seront 1,3 million en 1910 et 3 millions en 1937.

Un épisode sanglant de la guerre des Boxers déclencha un terrible massacre chez les chrétiens au tout début du XXe siècle : le 10 juin 1900, l'impératrice douairière Tseu-hi déclara que les étrangers devaient tous périr sans retard. Aussitôt cinquante missionnaires européens furent assassinés, ainsi que 35000 chrétiens chinois. En tant qu'officier de marine, Pierre Loti arriva à Pékin en octobre 1900, pour y découvrir le « chaos et l'abomination ». Une vision d'horreur s'offrait alors aux yeux des militaires occidentaux : profanation des cimetières chrétiens, restes des corps torturés à mort jonchant encore le sol, durcis maintenant par le gel… (152). Le protocole, signé en 1901 après l'intervention du corps expéditionnaire européen, confirma le traité de Tientsin et l'activité missionnaire s'intensifia derechef avec une nouvelle arrivée de religieux, aussi enthousiastes que leurs prédécesseurs.

Dès 1903, les Jésuites fondent l'université « L'Aurore » à Shanghaï, puis l'Institut des hautes études à Tientsin. Les bénédictins d'Amérique ouvrent bientôt l'Université catholique de Pékin (1924). De leur côté, les religieuses créent des écoles, des collèges pour les filles, des léproseries, des hôpitaux, et des orphelinats… très rapidement saturés tant sont nombreux les abandons d'enfants. (Atlas LAUNAY, 23, 63, 67, 126, 164, 215, 216, 246…)

Alexandra n’hésite pas à sonner aux portes des Missions qu’elle rencontre sur sa route. Tous les voyageurs occidentaux agissent de même, heureux de retrouver pour un moment des personnes issues de leur civilisation, qu’ils fussent Européens ou Américains. Une sorte de solidarité culturelle réunissait missionnaires et voyageurs. Ces rencontres sont des retrouvailles avec l’Occident, un réconfort momentané, une occasion d’échanges de nouvelles, un instant de fraternité au cœur de la lointaine Asie, un recours en cas de difficultés. Car les missionnaires ont l’expérience du terrain et des populations locales. Alexandra sera toujours reconnaissante de l’aide que les missionnaires ne refusèrent jamais de lui accorder (sauf une fois, comme nous le verrons).

Mais sur le plan spirituel, elle resta hostile au prosélytisme déployé par ceux qui n’étaient plus ses coreligionnaires. Le christianisme allait tellement à l’encontre des conceptions extrême-orientales qu’il ne pouvait pas s’implanter durablement, pensait-elle. Elle cite des cas de conversions guidées par le seul intérêt matériel des candidats au baptême : dans les régions d’extrême pauvreté, certains autochtones acceptaient de renier leurs propres traditions simplement parce que les prêtres ou les pasteurs chrétiens leur donnaient à manger ! Pour elle, les missionnaires se faisaient des illusions en pensant que ces gens-là pussent être de véritables chrétiens. L’incompréhension entre Alexandra et les missionnaires fut d’ailleurs réciproque… et sujette à des critiques acerbes de part et d’autre ! La voyageuse professait une foi que les missionnaires chrétiens avaient pour charge de combattre, ou du moins de faire abandonner chez les autochtones. Elle comme eux refusèrent toujours de se comprendre.

Au début du mois de juillet 1918, Alexandra réalise l’un de ses rêves : elle arrive enfin au grand monastère « lamaïque » de Kumbum.

---

1 « Le grand effort des Américains » : référence à la Déclaration de guerre faite par les Américains aux Allemands en avril 1917.

Deux ans et demi au monastère de Kumbum : juillet 1918-5 février 1921

« Ouf ! Me voici à Kum-bum ! » Ces mots disent le soulagement d'Alexandra d'être enfin arrivée dans la célèbre ville monastique (Lettre du 12 juillet 1918). Kumbum, dont elle rêve depuis vingt ans est un lieu bien connu des explorateurs et des missionnaires qui ont parcouru le sauvage Amdo. Voici le havre éloigné où la dame vagabonde pourra enfin poser ses bagages, Kumbum le refuge espéré à l'écart des conflits qui secouent la Chine et bien plus encore l'Europe !

Située à quelque 2 500 km à l'ouest de Pékin**,** la cité monastique accueille les visiteurs de passage, encore très rares au début du siècle en dehors des pèlerins tibétains. Certains peuvent même y louer un logis pour un séjour prolongé. C'est ainsi que les Pères lazaristes Régis Evariste Huc et Joseph Gabet y restèrent trois mois en 1845, le temps pour eux d'apprendre le tibétain (123, 124).

À la différence des autres Occidentaux de passage, Alexandra ne vient pas en étrangère. Ses lettres d'introduction, sa position de lamani, son engagement dans le bouddhisme, sa connaissance de la langue tibétaine, son souhait d'étudier les textes sacrés, en font une hôte inhabituelle. Elle arrive « comme chez elle » dans la cité lamaïque et, munie de sérieuses recommandations, peut loger au monastère.

Les responsables lui proposent une « gentille habitation » donnant sur la cour intérieure de l'un des grands temples. Elle pourra disposer de plusieurs pièces réparties sur un rez-de-chaussée et un premier étage qui donne sur un balcon ouvragé. Les bâtiments sont de style chinois. La chambre principale possède un « *kang* », cette banquette disposée à quarante centimètres de hauteur, sous laquelle on place le chauffage en hiver et sur laquelle on étale ses couvertures pour y dormir au chaud. La dame lama trouve les pièces à son goût, et elle s'installe enfin dans un logement bien à elle, un appartement convenable, le premier après ces six mois passés à vau-vent !

Il lui faut peu de temps pour apprécier Kumbum : les montagnes environnantes lui plaisent, la vie est aussi bon marché qu'elle l'avait espéré, les possibilités d'excursions se révèlent nombreuses, et le calme de la cité lamaïque incite à la méditation. C'est bien là qu'elle pourra joindre l'utile à l'agréable, approfondir ses connaissances dans un cadre idéal en attendant la fin d'une guerre que personne n'avait prévu aussi longue. Les paysages sont d'une âpre et lumineuse beauté avec leurs sommets qui culminent entre 4 500 et 4900 m d'altitude.

> « Le silence qui règne parmi les Temples est un délice après tant de temps passé parmi le bruit. Il y a à Kum-Bum, réparti entre les différents Temples, une population évaluée à 3 800 lamas, mais un silence complet enveloppe tous ces bâtiments étagés sur le flanc de deux montagnes enserrant une étroite vallée. On n'entend que le bruit des longues trompettes thébaines appelant aux exercices religieux et de lointaines harmonies de musique sacrée partant de la demeure du pontife de Kum-Bum, actuellement un gamin de 10 ans. »
> Lettre du 12 juillet 1918, Kum-Bum.

Lorsqu'elle rend visite à des lamas de haut rang, Alexandra revêt la tenue offerte par le Tashi Lama : robe de serge grenat, chemisette de soie jaune, veste de drap doré et châle jaune. Sa coiffe est « un bonnet pointu de satin jaune broché doublé de peau de mouton teinte en jaune et bordé de drap d'or ». Le châle jaune est la marque de ceux qui ont vécu l'expérience de l'isolement érémitique.

C'est ainsi habillée qu'elle assiste aux festivités locales de la mi-juillet. Celles-ci dépassent en pittoresque, en couleurs, en spectacles, en diversité, tout ce qu'elle avait pu voir au Sikkim. Les spectateurs en eux-mêmes sont un régal pour les yeux : ils portent leurs costumes des grands jours. Et pour la circonstance, les femmes ont confectionné leurs coiffures d'apparat. Leurs cheveux, très longs et nattés, sont « coiffés en douzaines de petites tresses cousues sur un morceau de tissu », ou bien « enfouis dans deux sacs allongés richement décorés ». Des bijoux, des « harnachements » plus ou moins volumineux et des broderies superbes complètent ces parures de fêtes. Alexandra en rapportera des photos[1]. Si les naturels sont un spectacle à eux seuls, Alexandra ne passe pas non plus inaperçue, car les femmes lamas sont encore plus rares au nord de l'Amdo que dans le sud du Tibet.

Des pèlerins viennent se prosterner sur son passage ; elle les bénit quand ils le souhaitent, « avec une gravité d’évêque » dit-elle ! Malgré son envie de sourire et de se moquer d’elle-même autant que des dévots excessifs, elle respecte la « foi naïve de ces êtres simplistes ».

Après les fêtes religieuses, le monastère retrouve son calme absolu. Mais le calme ne signifie pas forcément la parfaite sérénité… car l’on se bat dans les alentours, ainsi du côté du monastère de Labrang, à moins de 200 km au sud-est. Une querelle entre lamas a dégénéré, les militaires chinois sont intervenus et, dit-on, le pillage du monastère s’en est suivi… L’interprète chinois aurait été massacré et coupé en morceaux ! La lamaserie est peut-être en cendres, comment savoir ? Bref, l’insécurité règne un peu partout. Même à Kumbum il faut prendre des précautions et, cédant à l’insistance de Yongden, Alexandra dort maintenant avec son revolver à côté de sa bougie ! Le soir on barricade les portes des bâtiments de la gompa.

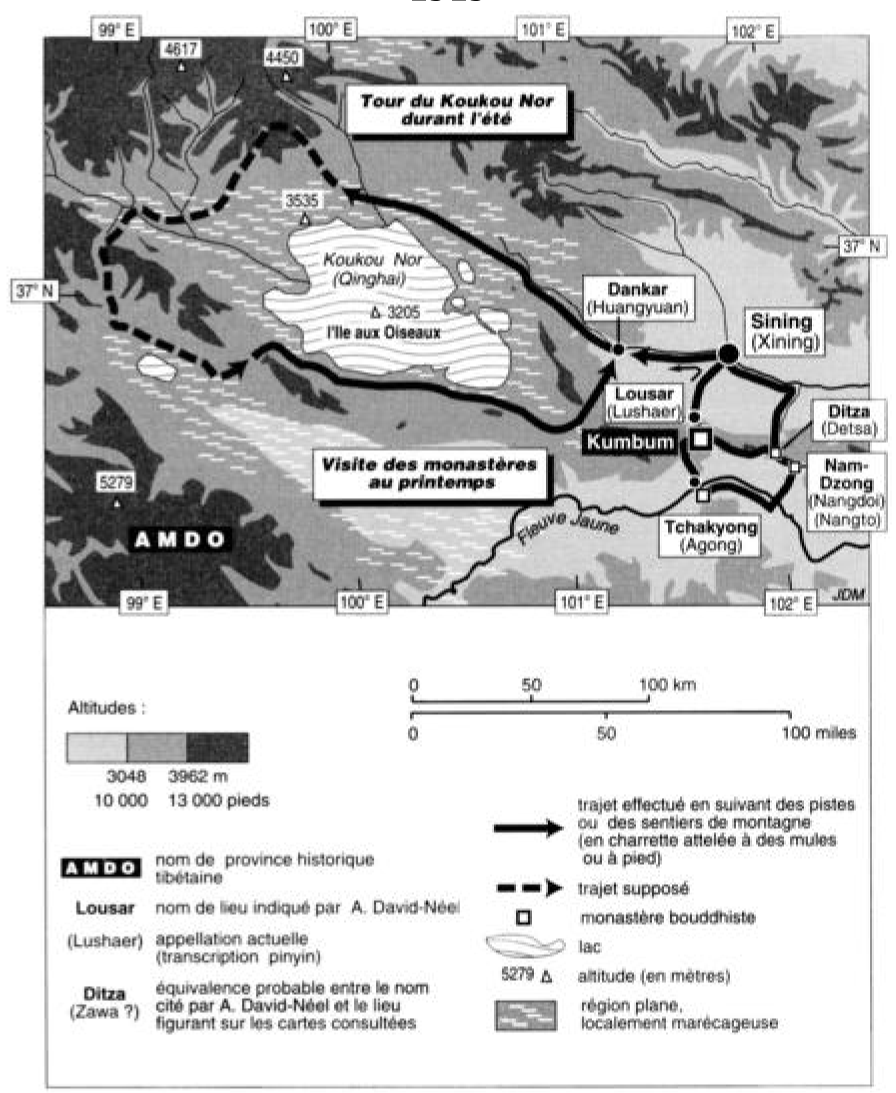
Pour Alexandra, la localisation de Kumbum, loin de toute ville internationale et loin de toute gare, présente quand même un inconvénient non négligeable : la difficulté des communications avec le reste du monde, donc avec Philippe. Les lettres mettent trois mois pour parvenir à leur destinataire. Or la voyageuse n’a quasiment plus d’argent d’avance. À la fin du mois de juillet 1918, elle apprend que son mari lui avait adressé un mandat dès le mois d’avril à la Banque de Pékin : s’est-il perdu en route ? Elle n’en avait pas encore été avisée :

> « Je compte sur ton envoi pour me permettre d’acheter deux poêles et mes provisions d’hiver, beurre, pommes de terre etc. L’argent du mandat rentrera à la banque et servira plus tard. Mais la lenteur des communications rend toutes choses excessivement difficiles. En attendant, j’ai prié le prêtre belge de la mission catholique à Si-in de m’avancer 150 dollars sur la garantie de quelques objets de valeur qu’il a accepté de garder en sûreté chez lui. Pourra-t-il me rendre ce service ? Je l’espère, car je n’ai guère que pour six semaines de dépenses devant moi et il est peu probable que, d’ici là, j’apprenne quoi que ce soit au sujet de l’argent versé à la poste ou de celui que tu m’as envoyé. Et voilà comme quoi, ayant des fonds à Pékin, je puis me trouver, ici, réduite à la mendicité faute de savoir à quoi m’en tenir à leur sujet. À part l’ennui réel que me cause la perte de la lettre qui devait contenir le mandat, je ne souffrirai pas de sa non réception, au contraire. Je vais

tirer des traites pour le montant du mandat et toucherai 60 dollars de commission, un joli profit. Il en sera de même pour l'argent que tu as envoyé et pour celui que tu enverras à l'avenir, je puis compter entre 10 et 15 % de bénéfice. À moins que des troubles n'éclatent et que le souci de ma sécurité ne m'y force, je ne bougerai pas d'où je suis d'ici à la fin de la guerre et que je puisse voir clair dans mes affaires d'intérêt en Belgique[2]. C'est-à-dire que si je quitte Kum-Bum, ce sera pour aller dans un autre monastère de la région. Puisque je m'établis donc pour un temps qui peut être long, je te serais infiniment reconnaissante de me faire tes envois à époques à peu près fixes – que je connaisse les mois de l'année où tu comptes les effectuer. Cela me sera plus aisé. Je ne puis plus, comme cela m'était possible, autrefois, dans l'Inde, avant la guerre, te demander ce qu'il me faut peu de temps avant que j'en aie besoin. Il s'écoule trop de temps avant qu'une lettre te parvienne et que tu puisses y répondre ; je pourrais me trouver dans une situation tout à fait malheureuse sans avoir aucun moyen de t'en informer assez rapidement pour que tu y portes remède. Tu as vu que même les télégrammes n'arrivent pas. Donc, mieux vaut, une fois pour toutes, me fixer sur les époques de tes versements et le montant de ceux-ci. Je me guiderai d'après cela. Tu prendras ma demande bien sérieusement en note, n'est-ce pas, mon grand cher ami. »

Lettre du 25 juillet 1918, Kum-Bum.

Carte 20 : LE TOUR DU KOUKOU NOR
ET LAVISITE DE MONASTÈRES
1919



La Mission catholique accepte de lui prêter la somme demandée, en attendant l'arrivée des fonds envoyés par Philippe. Les denrées sont bon marché à Lousar, le village le plus proche du monastère. La nourriture ne pose pas de problème, du moins à la belle saison : le pain et les légumes (petits pois, carottes, pommes de terre) sont de bonne qualité. Alexandra semble bien décidée à s'installer à la gompa pour un long séjour.

> « Je continue à me plaire dans ma maisonnette, malheureusement ce que l'on m'avait dit de Kum Bum est exact. Les lamas ici sont cossus mais affreusement ignorants. Il y a quelques Mongols lettrés parmi eux, mais

en dépit des lointains ancêtres communs, je n'entends pas leur langue et ne puis pas profiter de leur érudition.

Je suis quelque peu ennuyée par le nombre toujours croissant des malades qui viennent me consulter. Je ne suis pas venue ici pour faire de la médecine. Certains matins, c'est, au rez-de-chaussée, une véritable clinique. Les Dieux malicieux se sont plus, pour me taquiner, à guérir quelques uns de ceux à qui j'avais donné des drogues, entr'autres un goutteux et un bonhomme qui commençait une pneumonie ou quelque chose d'approchant, cela a attiré les autres. Il en vient même des villages voisins qui m'amènent des chevaux dans l'espoir de m'emmener chez eux voir des patients intransportables. C'est pittoresque, mais pas trop n'en faut.

Il y a aussi des cas tristes au-delà de toute expression. Un jeune homme est venu tout à l'heure, un beau, grand, fort garçon, mon diagnostic peut être en défaut malgré que mon long séjour en Asie m'ait quelque peu familiarisée avec la terrible maladie. Je crois que le malheureux en est au début de la lèpre, et lui-même le croit aussi et se l'est entendu dire. Il me demande : "Est-ce que vous avez une médecine pour guérir "dzé" ?" ; en tibétain, dzé est le nom de la lèpre. »

Lettre du 22 août 1918.

À la recherche d'une aide domestique, Alexandra est confrontée à un nouveau problème :

« On trouverait plus aisément une servante, mais les lamas n'admettent point cette infraction à la règle qui exclut les femmes des monastères. Tu diras que j'y demeure bien moi-même : le cas est un peu différent, je jouis d'une faveur exceptionnelle. "La révérende est un lama" me disent mes hôtes. Il y a cela, mais autre chose aussi. Dans toutes les lamaseries où j'ai habité, j'ai été présentée, recommandée… peut-être imposée sans réplique possible, par un personnage ayant autorité sur les lamas de l'endroit : le défunt mahâraja au Sikkim ; le Tashi Lama au Tibet ; ici le Général faisant fonction d'Amban, ou représentant du Gouvernement chinois. D'ailleurs, j'ai perdu l'habitude d'être servie par des femmes, elles sont plutôt une gêne en voyage et puis, si elles sont jeunes, il faut veiller sur elles, Aphur est jeune… je ne veux pas de responsabilité de cette espèce.

Enfin, un Tibétain a offert ses services. Ce n'est pas un domestique de profession. Il est marchand, un de ces trafiquants comme il en est un grand nombre dans l'Asie Centrale qui conduisent leurs caravanes de l'Inde à Lhassa, de Lhassa à Pékin ou en Mongolie. Le bonhomme a été volé en cours de route par des voleurs de grand'route comme il y en a beaucoup dans les parages. Ils lui ont emporté une cinquantaine de yaks ; heureusement non chargés qu'il ramenait du pays de Kham. […] Or, aux yeux des Tibétains, servir un lama n'est pas déroger, voilà pourquoi il s'est présenté. […] Il a été dans l'Inde et parle hindi avec Aphur, à me faire croire que je suis encore sur les bords du Gange au lieu d'être proche du Fleuve Jaune. Il est d'une propreté hollandaise, il met la main à tout, s'entend à tout et me rappelle ces rouletabosse parisiens qui possèdent cent et un métiers. Aphur est stupéfait de son acquisition et, le soir, quand il est parti (il couche chez lui, dans un autre temple) nous nous disons… "S'il ne nous assassine pas, c'est un présent des Dieux que ce domestique là !" Le préambule a l'air d'une plaisanterie… mais dans l'Asie Centrale on ne sait jamais d'où viennent les gens, qui ils sont, ni de quoi ils sont capables. Un meurtre est chose légère, banale, sans importance. Pourtant, on dort dans des maisons de papier mal closes, toutes les portes pourraient être enfoncées d'un coup de pied, bien souvent elles n'ont pas le moindre loquet – pour ne pas parler de verrous. Celle de mon appartement est pourvue d'une sorte de mince agrafe en fer dans laquelle j'introduis un clou le soir… C'est tout. Les lamas mes hôtes ne sont pas mieux renfermés ; la plupart ont un fusil chargé ou un énorme revolver suspendu au mur près de leur couchette, il y a de gros chiens rôdant partout dans les cours. L'un d'eux, même, grimpe sur ma véranda la nuit et pousse contre ma porte, avec le désir évident de l'ouvrir et de venir me rendre visite, peut-être de s'installer près de moi, car il m'honore de sa sympathie. Certaines nuits, on entend des coups de feu dans la campagne, parfois dans le monastère lui-même… à quel propos ? On ne se le demande même pas et, après tout, en dépit des apparences, de l'atmosphère d'aventure qui enveloppe les choses, on est peut-être plus en sécurité ici que dans la banlieue parisienne et, bien certainement, je ne me soucierais pas de coucher à la Muette ou à Neuilly dans une maison fermant aussi mal que la mienne. »
Lettre du 22 août 1918, Kum-Bum.

Les jours passent tranquillement. Alexandra excursionne à pied dans les montagnes rondes et herbeuses des environs. Elle s'oriente à la boussole. Certains sommets sont déjà enneigés. L'atmosphère est agréable, le silence plein de majesté. L'automne donne lieu à de nouvelles fêtes religieuses, en octobre : une foire les accompagne, qui n'est pas sans rappeler celles de notre Europe médiévale. La foire saisonnière est l'occasion de rencontres, de commerce, d'échanges, tout autant que de pèlerinage :

> « En dépit de l'absence des Mongols, la foire a été fort animée : beaucoup de marchands installés dans de petites tentes blanches ou simplement étalant leurs marchandises en plein air, et un grand nombre de naturels de la région d'Amdo en costumes extraordinaires – les femmes surtout, dont beaucoup sont excessivement jolies.
> Au point de vue habitants, le pays où je suis est infiniment plus curieux que le Sikkim ou même le Tibet méridional. Dans ces deux dernières contrées on ne voit pas ces types d'aspect vraiment barbares d'hommes n'ayant pour tout vêtement qu'une robe de peau de mouton et un chapeau pointu, et l'allure générale des gens est aussi, ici, beaucoup plus rude, plus fruste.
> Je suis allée me promener à la foire, suivie d'Aphur, naturellement, qui arborait sur une robe de soie grenat un pardessus européen en drap gris doublé de peau de chèvre. Les indigènes lui trouvaient grand air ainsi costumé et, tandis que nous procédions à des achats, ils venaient tout doucement derrière lui pour tâter l'étoffe de son paletot ou en entrouvrir la fente pour regarder la robe qui était dessous.
> Ce que l'on trouve aux divers étalages est des plus amusants, il y a là tous les genres de camelote, d'articles de rebus qui, d'étapes en étapes, sont venues échouer en ce pays perdu. J'explique à quelques lamas ce qu'est un chemin de fer en m'aidant, comme démonstration, d'un train jouet d'enfant qui voisine avec une automobile. J'achète une brosse à dent (tu vois que les raffinements de la civilisation s'exportent loin), une lampe d'autel, différentes choses pour le boy, des choux, des noix de muscade etc.
> Beaucoup de gens du Koukou-nor que j'ai rencontrés précédemment viennent me saluer, je ne les reconnais pas, mais fais semblant de me rappeler d'eux, par politesse. Le second jour de la fête était consacré à la visite des nombreux temples de Kum-Bum qui ouvraient toutes leurs

chapelles d’ordinaire fermées et offraient à la vénération des fidèles des reliques diverses. J’ai visité, de façon privée, tous ces sanctuaires à mon arrivée à Kum-Bum. Mais le défilé des dévots était un spectacle que je ne pouvais manquer. Pour le savourer à loisir il fallait, cependant, me mettre au diapason, c’est-à-dire revêtir un costume de cérémonie… »
Lettre du 9 octobre 1918, Kum-Bum (ou 3 novembre ?).

Avec l’approche de l’hiver, la vie devient plus rude, la nourriture plus spartiate encore car les légumes disparaissent. Les naturels mangent du mouton mais Alexandra, on le sait, préfère éviter la viande quand elle le peut :

« Le régime végétarien me convient mieux, mais il est terriblement difficile à suivre ici en hiver. On n’y trouve pas le moindre légume. Les nomades du Koukou Nor n’ont même pas idée qu’on puisse manger autre chose que de la farine et de la viande ; quand on leur montre des légumes ils disent : “Quoi, manger de l’herbe ? Nous sommes des hommes, pas des animaux !” »
Lettre du 11 octobre 1918, Kum-Bum.

Il faut s’organiser contre le froid. Alexandra s’apprête à passer un hiver plus confortable qu’à Pékin grâce à deux poêles qu’elle fait acheter par Yongden. Ces « deux objets, plutôt informes, qui dans la pensée de leur créateur, sont des poêles », semblent fonctionner correctement malgré leur rusticité… Les deux locataires stockent six charrettes de charbon.

« Je vois venir l’hiver sans crainte. Chose singulière, je suis beaucoup plus forte et endurante que dans ma jeunesse. Sans doute la vie rude que je mène en est la cause et réagit avec avantage contre l’affaiblissement que l’âge tend à amener. Je puis m’asseoir en plein air le matin au lever du jour, le thermomètre à –15 °C sans être le moins du monde incommodée. La sècheresse du climat y est pour beaucoup, je crois. Le froid, bien moindre, mais humide du Japon me transperçait. Un vilain effet de cette sécheresse est que la peau se coupe. Malgré un enduit quotidien de vaseline, chaque soir, le bout de mes doigts est tout crevassé et cela est désagréable. Petit, bien petit ennui, du reste, ma santé générale est très bonne. »
Lettre du 11 novembre 1918, Kum-Bum.

Les journées commencent avec un lever à 5h au son de la musique religieuse qui résonne dans tout le monastère. Elles se poursuivent par une alternance d'activités régulières : études, offices, traductions tibétaines, méditation, promenades… « Il semble que l'on pourrait continuer de la sorte pendant mille ans, sans fatigue, ni mentale ni physique » (Lettre du 11 novembre 1918).

Dix jours plus tard, elle reçoit deux cartes postales envoyées par les missionnaires anglais de la région : elles lui annoncent la fin de la guerre. Eux-mêmes avaient été prévenus par télégramme. Très émue, dit-elle, c'est avec seulement dix jours de retard qu'elle apprit ainsi la signature de l'armistice qui mettait fin à la Première Guerre mondiale.

Par le même courrier elle recevait deux lettres de Philippe, expédiées d'Afrique du Nord à la fin du mois de juillet : elles avaient mis quatre mois pour lui parvenir ! Il faudra simplement s'adapter au nouveau rythme des circuits postaux.

Tout va bien pour Alexandra en ce début d'hiver 1918. Kumbum lui convient, elle y a trouvé la paix et un nouvel équilibre, comme elle n'en avait pas connu depuis son départ du Sikkim plus de deux ans auparavant. Elle reprend à merveille son rôle de révérende, ainsi qu'elle l'avait joué dans le petit État himalayen, avec encore plus d'expérience maintenant. La rigueur pittoresque de ce mode de vie exotico-religieux correspond intimement à sa sensibilité et lui procure une « béatitude un peu rude » que peu d'Occidentaux sans doute goûteraient à sa place… C'est dans les textes sacrés que la dame lama recherche toute la subtilité d'une spiritualité réservée à l'élite religieuse de la population tibétaine. On l'imagine penchée sur les feuilles oblongues des livres sortis des niches sombres d'une bibliothèque de la gompa, décryptant les paroles géniales du Bouddha Çakyamouni à son disciple Sariputra ! Et puis à un autre moment, la même dame, âgée maintenant de 51 ans, gravissant tranquillement les pentes herbeuses de la Tsong ri, la Montagne des Oignons, ou de quelque autre aux environs du monastère, excursion de plusieurs heures ou de plusieurs jours selon l'humeur de la promeneuse…

> « Ils ne connaîtront jamais combien de rêve et de poésie l'on peut envelopper dans une houppelante crasseuse de peau de mouton, près d'un grand feu de bouse de yak, une écuelle de thé au beurre à la main,

tandis que les sauvageons de la caravane, autour d’un brasier un peu distant, chantent les aventures de Guésar, le Conquérant des hommes du pays de Hor… »

Lettre du 3 décembre 1918, Kum-Bum.

L’hiver est là maintenant. La température de la chambre d’Alexandra oscille « entre –3 °C et +5 °C avec le poêle brûlant nuit et jour ; mais c’est du luxe » comparé à l’hiver précédent. Il faisait bien plus froid dans le Peiling-sse de Pékin…

Le mois de décembre amène une nouvelle période de festivités : comme tous les ans, on s’apprête à célébrer l’anniversaire de la mort de Tsong Khapa, le réformateur du bouddhisme tibétain. Car c’est à lui que le monastère doit sa renommée. Au XIVe siècle, alors que la discipline monastique se relâchait de manière excessive, Tsong Khapa remit en honneur des engagements très stricts, tels que le célibat des moines, l’interdiction de boire de l’alcool… et la nécessité pour les religieux de mener des études approfondies de la doctrine. Cette nouvelle orientation aboutit à la fondation de l’ordre couramment appelé des « Bonnets jaunes », celui des Gelugpa ou « Vertueux », par comparaison avec les Bonnets rouges ou noirs des ordres plus anciens, Nyingmapa, Sakyapa, Kadampa, Kagyupa, Karmapa… Les dalaï-lamas font partie des « Bonnets jaunes ».

Le monastère de Kumbum fut édifié au XVIe siècle sur le lieu de naissance de Tsong Khapa. La légende dit même qu’un arbre miraculeux poussa exactement à l’emplacement où sa mère le mit au monde et que les cent mille feuilles de l’arbre portaient et portent encore le célèbre mantra « Om Mani Padme Hum » ! D’où le nom de Kumbum qui signifie « cent mille images ». Détail extravagant : lors de leur séjour au monastère, les Pères Huc et Gabet « consternés d’étonnement » observèrent « des caractères thibétains très bien formés » sur les feuilles de l’arbre sans parvenir à découvrir la moindre supercherie des lamas ! Alexandra ne vit rien de particulier sur les feuilles du rejeton de l’arbre toujours en place… (voir *Mystiques et magiciens du Tibet*).

Ainsi passe l’hiver 1918-1919. La dame lama s’enferme pendant quelques semaines, non par besoin mystique mais pour pouvoir lire et étudier dans la « tranquillité absolue ». En janvier 1919, elle songe qu’il serait peut-être courtois de rendre hommage à son mari en signant désormais ses écrits de ses deux noms juxtaposés. Après tout, c’est bien

grâce à son soutien qu'elle peut poursuivre ce long périple (Lettre du 12 janvier 1919).

> « J'ai peu senti l'hiver cette année en dépit du froid piquant. Cette vie presqu'en plein air endurcit. […] Ici, toutes les portes ouvrent à l'extérieur, dès que l'on se rend d'une pièce dans une autre on passe à l'air vif du dehors. De plus, comme les fenêtres tendues de papier en guise de vitres, ne donnent pas toujours autant de clarté qu'il le faut, on laisse fréquemment la porte toute grande ouverte, en dépit de la basse température. Je n'en souffre pas. Je suppose que le sang se fait plus rouge et réagit de lui-même. Beau pays ! moins grandiose que les Himalayas, mais d'un climat infiniment plus agréable, si sec ; si vivifiant. Les gens me plaisent aussi, ces primitifs ont de l'allure et sont plus naturellement cordiaux que les habitants du Sikkim. Quant aux vrais Mongols, ils sont simplement délicieux. »
> Lettre du 26 janvier 1919, Kum-Bum.

Printemps 1919 : visite de monastères des environs (voir carte 20)

Des fonds envoyés par Philippe parviennent à Alexandra à la fin du mois de janvier. Elle peut ainsi acheter un mulet qui sera fort utile pour les déplacements. D'autant que le printemps approche, et avec lui un irrépressible appel à de nouvelles excursions. Bien que parfaitement installée à Kumbum, l'infatigable errante songe déjà à aller porter ses pénates ailleurs… Mais il faut d'abord faire une reconnaissance : une première excursion de quatre ou cinq jours est donc décidée à la mi-mars, en direction de trois monastères de la région : Ditza, Nam-Dzong et Tchakyong. La gompa de Ditza**,** située dans les montagnes à moins de 50 km de Kumbum, est dirigée par un lama qui passe pour être érudit. L'ermitage de Nam-Dzong accroche ses bâtiments dans des « monts en aiguilles » fort pittoresques. Tchakyong est le monastère où Tsong Khapa passa son enfance. C'est dans ce secteur qu'habite le lama qui a accompagné Alexandra depuis Pékin. Celui-ci étant en période de retraite, la voyageuse ne le rencontrera pas, mais elle fera connaissance avec son épouse. Leur demeure est princière, bien que le lama vive lui-même sobrement.

Sur les documents actuels, Ditza est écrit Detsa (*Tibet Handbook*, Map 5), ou Ditsa Gön (voir carte 155 de notre liste). Nam-Dzong correspond probablement à Nangdo ou Nangto. Tchakyong (Tchagkyung) figure sous le nom de Jakhyung Gö (carte 155), Akong (*Tibet Handbook)*, ou Agong (carte 157).

Le fleuve Jaune, appelé ici « Matchou » ou Ma Chu, y est déjà trois fois plus large que la Seine à Paris, remarque Alexandra. Il faut le traverser sur des radeaux rudimentaires, mais qui ont fait leurs preuves : « deux troncs d'arbres creusés et liés avec des cordes ». Les embarcations sont réservées aux personnes et aux bagages. Les animaux sont attachés aux radeaux et traversent à la nage, comme ils peuvent car le courant est rapide… L'un des chevaux rompt justement sa bride et part à la dérive, avant d'atteindre heureusement l'autre berge. La petite caravane qui était composée d'Alexandra, d'Aphur et du domestique de Lhassa, revient trois semaines plus tard. Au retour, Alexandra s'arrête quelques jours chez les missionnaires anglais de Sining… pour apprendre à développer des pellicules photographiques.

Le 6 juin 1919, Alexandra écrit une longue lettre à Philippe pour lui indiquer les dispositions à prendre au cas où il lui arriverait malheur durant ses circuits. Dans ce véritable testament, elle procède à la répartition détaillée de son avoir (titres, espèces, objets, livres…) : les destinataires sont Philippe lui-même, Aphur Yongden, la Société bouddhiste de Londres, le musée Guimet, la branche française de la Société théosophique…

Été 1919 : le tour du Koukou Nor (voir carte 20)

L'été 1919 est consacré à faire le tour du lac le plus célèbre du nord du Tibet historique : le Koukou Nor, ce qui représente un circuit de plusieurs centaines de kilomètres car le plan d'eau atteint les dimensions d'une véritable mer intérieure, son nom signifiant d'ailleurs « Mer Bleue » en mongol. En chinois c'est le lac Qinghai ; les Tibétains le nomment Tso-ngon, « Tso nyeunpo » dit Alexandra. La translittération officielle est « mTsho-sngon » (Annexe 2). Situé à 3200 m d'altitude, il couvre une superficie de 4500 km^2. Le Koukou Nor est un lac sacré, comme tous les lacs tibétains. Quelques îles en émergent dont la plus grande est habité par des ermites qui ne sont ravitaillés qu'en hiver, c'est-à-dire lorsque l'eau gelée permet à des pèlerins de traverser le lac à pied. En dehors de la saison

froide, il ne saurait être question de souiller les eaux sacrées avec de vulgaires embarcations. Aujourd’hui, l’île a perdu ses ermites pour devenir une réserve ornithologique, et quelques bateaux se permettent de circuler pour le plaisir des touristes.

Munie d’une carte rudimentaire, d’une boussole, d’une vieille tente mongole achetée d’occasion, de deux mules, et de son revolver, comptant aussi sur un sens inné de l’orientation, Alexandra part donc au tout début du mois de juillet pour un périple qui doit durer jusqu’à l’automne. Elle est accompagnée par Aphur, par le Lhassapa et par deux soldats d’escorte.

La situation politique est incertaine, les conflits entre Chinois, Mongols, musulmans du Turkestan et Tibétains sont permanents dans les régions frontières du nord-ouest. Mais Alexandra rassure Philippe : qu’il ne s’inquiète pas s’il ne reçoit pas de nouvelles avant longtemps ! Elle part en confiance car, dit-elle : « Personne, ici, parmi les indigènes, ne songe à me considérer comme une étrangère de la même espèce que les missionnaires aux yeux bleus et aux cheveux blonds qu’ils ont vus. Ma petite et brune personne est d’un tout autre type, ils s’en rendent compte sans avoir besoin de voir aucun papier. » (Lettre du 2 juin 1919.)

La caravane prend la route du nord et fait étape à Dankar (actuel Huangyan) le 4 juillet (voir la carte 20). Dankar, c’était aussi Dangar, Tangar, Donkyr, Tangkar, Tankar ou même Ten-Kar, sur les documents de l’époque. Une Mission protestante y est installée, dépendant de la China Inland Mission. Le célèbre couple Rijnhart y passa des années : nous aurons plus loin l’occasion d’évoquer Susie Rijnhart, qui circula elle aussi au Tibet. Alexandra préfère loger dans l’auberge construite le long des remparts car elle n’a pas l’intention de s’attarder dans cette petite ville « aux ruelles malodorantes ». Dankar est le dernier relais des caravanes avant l’Asie centrale ou le Tibet ; on y croise aussi bien des chameaux que des yaks, des chevaux ou des mules, selon la provenance des groupes. Le commerce local est aux mains des marchands chinois qui approvisionnent les caravaniers de passage.

Arrivée dans les steppes, la petite expédition d’Alexandra ne tarde pas à connaître quelques péripéties : les voyageurs s’égarent d’abord sous la pluie et la grêle… Un peu plus loin, ce sont les animaux qui s’échappent en pleine nuit : ils ne seront rattrapés qu’après une longue course. Puis c’est la rencontre, toujours aléatoire, avec des cavaliers dont les intentions ne sont pas forcément respectables : soldats ou bandits ? Chacun s’arme, à tout

hasard… on ne saurait être trop vigilant ! Tout se passe bien finalement. Enfin voici le lac : « Une mer en miniature, couleur de turquoise un peu verte, avec des vagues qui font de petits moutons les jours de vent et chantent en sourdine une petite chanson comme un faible écho de la grande voix de l'Océan. » (Lettre du 20 juillet 1919.)

Les costumes des autochtones ajoutent encore à la beauté du lieu : « C'est une fête sensuelle pour les yeux, une joie de regarder mouvoir ces couleurs à la fois douces et chaudes… inoubliables ! […] Il n'y a rien qui vaille la lumière du Tibet et le charme qu'elle prête aux choses. » (Même lettre.)

Mais l'été est propice aux moustiques qui pullulent aux abords du plan d'eau. Pour y échapper, Alexandra monte à la recherche du camp de son ami, le grand lama du Koukou Nor, venu lui aussi surveiller ses troupeaux dans les montagnes. Elle le trouve et s'installe à proximité. Paix, silence, immensité, harmonie, liberté. Ces pasteurs semi-nomades n'ont pas d'âge, sont-ils d'aujourd'hui, d'hier ou d'avant-hier ? Tels des « patriarches bibliques : Abraham, Jacob… », ils existent de toute éternité. Ici le temps n'a pas de prise. Images somptueuses d'un équilibre perdu en Occident, celui de l'homme avec la nature, la roue de la vie dans la pureté immémoriale de l'air, de l'espace et des « solitudes ».

Puis la caravane revient par l'ouest et le sud, sans incident notable. Après plus de deux mois de vie itinérante en plein air, Alexandra est heureuse de retrouver ses bibliothèques : « Pour qui aime les livres, Kum-Bum est un paradis », écrit-elle à Philippe le 17 novembre, dès son retour. Elle se remet à l'étude, mais ses soucis d'argent l'ont amenée à faire interrompre le travail du copiste qu'elle avait engagé. Les documents dont elle dispose sont déjà assez nombreux pour en faire quelque chose de cohérent et d'inédit. L'essentiel consiste en des extraits de l'œuvre de Nagârjuna « dont les originaux sanskrits sont perdus ». La dame lama a l'intention de consacrer les mois d'hiver à la traduction de ces textes.

Encore un an et demi à Kumbum

Une année s'écoule encore : Alexandra reste à Kumbum par mesure d'économie et parce qu'elle ne se résigne pas à quitter le Tibet. Puis un autre hiver. La voyageuse a renoncé aux excursions dans la région, « faute de ressources », mais elle continue à s'exercer à la marche car elle veut se

maintenir en forme pour… sa grande tournée vers le sud, qu'elle est bien décidée à accomplir dans n'importe quelles conditions.

L'année 1920 est largement consacrée à la traduction du texte fameux appelé la *Prâjnâparamita*. Aphur aide Alexandra, « encouragé par quelques taloches de temps en temps » (Lettre du 23 janvier 1920) : la lamani ne recule jamais devant la manière forte envers ses subordonnés !

Les taux de change sont de plus en plus défavorables, et l'épouse du bout du monde continue à harceler son mari pour qu'il lui envoie une somme correspondant aux dépenses d'au moins deux ans. Aphur n'a plus que des vêtements rapiécés, Alexandra vit elle-même au plus juste et n'achète rien de neuf. Tant qu'elle ne disposera pas de cette somme, il sera hors de question de quitter le monastère. Où irait-elle sans argent ?

Mais l'Occident est en proie aux difficultés financières de l'après-guerre. Comme tout le monde, Philippe doit s'adapter aux nouveaux paramètres de l'économie nationale. Les troubles, essentiellement monétaires, touchent tous les anciens belligérants, y compris les colonies d'Afrique du Nord, et toutes les classes sociales : hausse du coût de la vie, hausse des changes, baisse des rentes… Tout cela est désastreux pour le portefeuille des Néel… Philippe fait part de ses soucis à son épouse (18 février 1920) ; elle le rassure (Lettre du 1er juin 1920) en lui affirmant qu'elle a de moins en moins de besoins et qu'elle rentrera dès sa grande « tournée » achevée. Mais s'il estime avoir besoin de toute sa retraite pour vivre, elle dit être prête à s'arranger « une vie d'ermite en un coin reculé du Tibet ou de la Mongolie »…

Pour mener à bien la suite de son programme de voyage, Alexandra a néanmoins besoin d'argent. Le 6 juillet 1920, elle insiste à nouveau auprès de Philippe : il lui faut 8000 francs le plus rapidement possible :

> « Je te demande donc le service suivant : si tu manques d'argent liquide au reçu de cette lettre, emprunte la somme à tes banquiers en leur donnant des titres en nantissement. Tu as pas mal de titres et l'opération est aisée. Ensuite, emprunte, si tu le veux, sur mes titres de Bruxelles[3] pour te rembourser ; mais pour éviter ces envois d'argent et les frais qu'ils entraînent, si tu n'y vois aucun inconvénient, rembourse les 8000 francs en versant à tes banquiers le montant des envois que tu m'aurais faits, si tu ne m'avais pas avancé ma pension de 1921. Je ne

crois pas que cela te gênerait beaucoup d'agir ainsi, mais tu décideras selon ce que tu jugeras le mieux. »
Lettre du 6 juillet 1920, Kum-Bum.

Dès qu'elle aura reçu cet argent, elle prendra ses dispositions en vue de son fameux circuit : elle vendra tout ce qui ne lui est pas strictement nécessaire, et ne gardera que les deux petites tentes, les houppelandes fourrées, quelques ustensiles de cuisine et quelques couvertures. Le voyage se fera de la manière la plus économique possible. Il ne ressemblera pas aux expéditions à gros moyens des « Pelliot et consorts » qui bénéficient de « subventions qui monteraient à plusieurs milliers de francs » (Lettre du 7 juin 1920). Alexandra continue à affirmer qu'elle rentrera en Europe après ce dernier parcours. La guerre a engendré tant de mutations qu'elle appréhende un peu de se retrouver dans un Occident qu'elle ne reconnaîtra plus : « Je ne me vois guère faisant encore mes achats au Louvre ou au Bon Marché, je crois que je deviendrais folle au bout d'une heure. » (Lettre du 26 juillet 1920.)

L'automne s'installe, avec ses fraîcheurs nocturnes et la neige déjà sur les cimes. Alexandra continue à vivre sur ses fonds du mois d'avril. En septembre 1920, elle annonce à Philippe son intention de ramener Aphur Yongden en Europe à la fin du voyage. Il lui est devenu indispensable, la servant depuis des années sans gages, avec un dévouement total. Ses fonctions se sont multipliées au fil des années : selon les besoins, il est cuisinier, blanchisseur, tailleur, garçon de course, secrétaire… Il aide maintenant la lamani dans ses travaux d'orientalisme, et puis il est habitué à sa manière de vivre qui dérouterait tout serviteur occidental.

Le 30 septembre enfin, Alexandra écrit une longue missive à son mari pour le remercier de s'être occupé de la succession de sa mère, et pour l'envoi inespéré qu'il vient de lui annoncer : 18000 francs ! Voilà qui permet d'envisager sereinement la suite du voyage, malgré l'insécurité qui reste d'actualité dans le pays.

Alexandra apprend que le choléra et le typhus sévissent à Chengtu, la capitale du Sseu-Tchouan. À Sining, c'est le typhus qui s'est propagé. Une terrible famine ravage une autre partie de la Chine : « Les gens s'entretuent pour se voler l'écorce d'arbre qu'ils mangent. » (Lettre du 29 octobre 1920.)

En novembre 1920, Aphur Yongden se rend à la gompa de Dankar pour entrer officiellement dans les ordres. Il a renoncé à la vie laïque et fait le choix de mener l'existence d'un lama auprès de celle qu'il a choisie comme maître (voir l'épilogue de cette seconde édition). Le 11 janvier 1921, un tremblement de terre, assez sérieux, secoue le secteur de Kumbum. Des villes entières sont détruites vers le sud-est.

Les fonds envoyés par Philippe arrivent à leur destinataire à la fin de janvier 1921. Peu après, Alexandra annonce son départ imminent et lui demande de ne jamais la faire rechercher sous peine de compromettre sa sécurité. Elle s'apprête à voyager non comme une Européenne mais comme une lamani asiatique accompagnée de quelques serviteurs : elle évitera les grands axes et choisira les chemins les plus sauvages, les moins habités. Deux avantages à cela : l'incognito donc la sécurité, et l'économie. Les bêtes brouteront dans la nature, Alexandra et ses gens camperont ; les frais de fourrage et d'hébergement en seront diminués d'autant. Elle envoie une partie de ses encombrants bagages à Pékin (livres et objets), puis en dépose une autre partie à Sining chez les missionnaires.

Dans les malles : des textes originaux, copiés et traduits, qui seront publiés sous le titre *La Connaissance transcendante – D'après le texte et les commentaires tibétains.* L'ouvrage sera signé de deux noms : Alexandra David-Néel et Lama Yongden. C'est un résumé de la *Prajnâpâramitâ,* attribuée au philosophe Nâgârjuna qui vécut vers le IIe siècle de notre ère. Morceau de choix de la littérature du Tibet, le texte est censé rapporter des entretiens qui auraient eu lieu entre le Bouddha et son disciple Sariputra. Plusieurs siècles séparent les entretiens de la relation qui en a été faite par le philosophe, mais le contenu du discours passe pour être fidèle à l'enseignement du Maître. Alexandra présente et commente les extraits les plus significatifs de cet immense poème de 100000 vers, dont on trouve parfois une version de 25000 vers, ou encore un bref résumé de 8000 lignes. On comprend que deux ans et demi ne furent pas de trop pour étudier ce texte considéré comme la « quintessence de la doctrine bouddhiste ». Alexandra fait encore une fois œuvre de vulgarisation en mettant à la portée d'un public non spécialiste les passages essentiels d'un livre qui resterait inaccessible sans ce travail de pédagogie et de choix raisonné des extraits.

Durant son séjour à Kumbum, Alexandra n'a jamais rompu avec le reste du monde. Elle a continué à écrire des articles. Deux ont été édités dans le *Mercure de France* en 1920 :

« En Asie : l'Inde avec les Anglais », « En Asie : la question du Thibet ». Deux autres textes, envoyés de Kumbum, seront publiés dans la *Buddhist Review* sous la signature de Sunayananda, le nom d'initiée d'Alexandra : « Les méthodes bouddhistes de méditation », « Un message moderne » (voir bibliographie).

Le 5 février 1921, Alexandra quitte le monastère de Kumbum après y avoir séjourné presque aussi longuement qu'au Sikkim. Retenons bien cette date du 5 février 1921 : c'est le point de départ du fameux voyage à Lhassa ! Une nouvelle série d'aventures commence maintenant avec la traversée du *Pays des brigands gentilshommes,* Lhassa est encore loin…

---

1 Certaines photos font l'objet d'une exposition permanente à la Fondation A. David-Néel.

2 Intérêts d'Alexandra en Belgique : dans cette même lettre, Alexandra charge Philippe de s'occuper de la succession de sa mère décédée en Belgique. Elle désigne son mari comme son héritier.

3 Les « titres de Bruxelles » : un courrier envoyé à Alexandra par le Comptoir national d'escompte de Paris le 17 décembre 1920 montre en effet qu'un emprunt sur titres avait été effectué à son nom (Archives de la Fondation A. David-Néel).

De Kumbum à Jyekundo :
5 février-15 septembre 1921

Remarques liminaires

Alexandra part pour Lhassa le 5 février 1921 : elle n'y arrivera qu'en février 1924. Pendant trois ans elle va essayer d'atteindre son but sans y parvenir, avant de mettre au point la tactique qui la mènera à la victoire. Les biographes précédents ne se sont pas intéressés à ces pérégrinations apparemment déroutantes et difficiles à suivre car Alexandra « ira et viendra dans une aire très vaste, mais fort peu connue, et qui fait sur les cartes un grand vide », écrit Jacques Brosse (42). Pour notre part, nous avons reconstitué ces circuits à travers le Grand Tibet et ses bordures en nous aidant des carnets de l'exploratrice, de sa correspondance et d'importantes notes de voyages, inédites à ce jour. Le compte-rendu de ces multiples va-et-vient pourrait sembler quelque peu répétitif, mais nous estimons qu'il s'imposait dans un ouvrage retraçant l'ensemble des voyages d'Alexandra David-Néel. Il se justifie d'autant plus que là est la clef de la réussite future de l'exploratrice : ces trois années d'errance infructueuse, d'échecs répétés, sont riches en aventures et surtout en expériences dont elle tirera profit pour sa randonnée finale.

Les quatre chapitres qui suivent sont donc consacrés aux épisodes du feuilleton que constituent les circuits sino-tibétains d'une Alexandra toujours combative, mais parfois découragée par tant d'obstacles. La première tentative va la mener de Kumbum à Jakyendo (Jyekundo), une bourgade qui ne figurait pas à son programme de route !

Le mot « aventures » n'est pas trop fort pour qualifier les péripéties qui jalonnent le parcours entre Kumbum et cette petite ville. Alexandra les restitue dans un récit plein de vivacité intitulé *Au pays des brigands gentilshommes*.

***

Le choix de l'itinéraire, le plan d'Alexandra (voir carte 21)

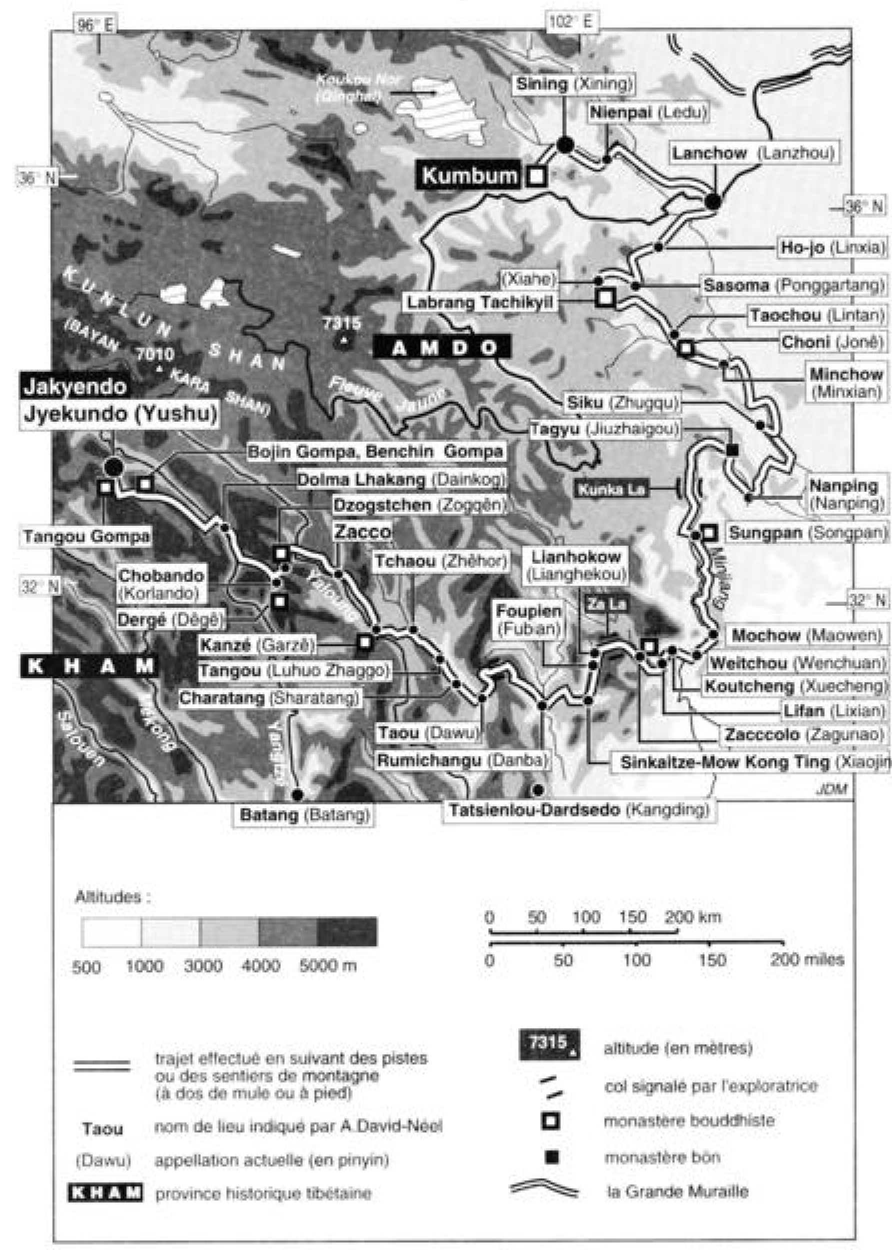
Lhassa se situe à 1300 km à vol d'oiseau au sud-ouest de Kumbum, le parcours réel sur le terrain étant assurément beaucoup plus long. Un premier coup d'œil porté sur la carte de l'itinéraire suivi par Alexandra montre qu'elle part dans la direction opposée à sa destination : c'est une ruse. Échaudée par son expérience du Sikkim, elle sait ce qu'il en coûte de circuler sans autorisation dans une région interdite. Aussi a-t-elle choisi un itinéraire détourné, beaucoup plus long, mais qu'elle croit plus sûr : elle restera le plus longtemps possible dans les provinces chinoises avant d'aborder le Tibet par l'est ; là, elle prendra la route que suivent habituellement les caravanes qui pendulent entre le Sseu-Tchouan et Lhassa. Cette route passe par Tatsienlou (Kangding), Litang, Batang… À vol d'oiseau, Tatsienlou se situe à 1000 km à l'est de Lhassa.

Alexandra s'apprête tout simplement à parcourir plus de 2 000 km en charrette, à dos de mule ou à pied : c'est en effet la longueur approximative du circuit Kumbum-Lanchow-Tatsienlou-Lhassa. Extravagante à nos yeux d'automobilistes du XXIe siècle, une telle distance n'a jamais effrayé un Tibétain à pied ou à cheval ! Il suffit de prendre son temps et d'éviter au mieux les mille et un dangers qui guettent les voyageurs sur les pistes où sévissent de fameux brigands qui font métier de la rapine !

Alexandra connaît les risques, elle a étudié son parcours sur des cartes, peut-être peu détaillées mais qui fournissent suffisamment d'informations pour établir un plan de route et localiser les grandes villes-étapes. De bonnes cartes de Chine existaient d'ailleurs au début du siècle, parfois même d'excellentes, comme la « Map of China » qui fut publiée en 1900 par la China Inland Mission (carte 122). Ce document est remarquable aussi bien par la précision de son contenu que par sa qualité graphique. Peut-être Alexandra l'a-t-elle eue entre les mains à un moment ou à un autre, lors d'une étape chez des missionnaires. Vers l'ouest, la carte s'arrête au seuil du Tibet car il n'y avait pas de Mission chrétienne au-delà. Mais choisir un itinéraire sur le papier ne signifie pas pour autant que l'on pourra le suivre exactement sur le terrain : les événements obligent parfois à des changements radicaux de directions !

Une chose est certaine : Alexandra ne part jamais sans avoir étudié les risques et préparé ses circuits. Elle ne cherche pas particulièrement l’aventure, c’est l’aventure qui vient à elle. Circuler au début du siècle, en petite caravane, sur les routes chinoises était déjà faire preuve d’une belle audace ! Heureusement pour elle, la dame lama n’est pas pressée. Une nécessité s’impose toutefois, celle de l’anonymat. C’est d’ailleurs cette volonté de passer inaperçue qui la dissuade de partir tout de suite dans la bonne direction : vers l’ouest-sud-ouest elle risquerait de rencontrer des nomades tibétains qui la connaissent depuis son tour du Koukou Nor. Ils ne manqueraient pas de lui poser des questions sur le but de son voyage, sur sa destination, et de parler à droite et à gauche. Et puis elle a aussi envie de visiter le fameux monastère de Labrang, où l’on s’entretuait il y a peu. Ce monastère, où elle avait voulu s’installer à son arrivée dans le Kan-Sou, se trouve au sud-est de Kumbum. Toutes les raisons la poussent donc à commencer son grand périple par l’est-sud-est. Suivons la caravane…

Carte 21 : DE KUMBUM À JYEKUNDO
5 février-15 septembre 1921



Février-juin 1921 : de Kumbum à Koutcheng

Le 5 février 1921, le jour du départ, s'annonce plein de promesses. Le matin ensoleillé est porteur d'un charme déjà printanier. Après un dernier échange d'écharpes de politesse (les *khatas*), Alexandra, Aphur Yongden, les serviteurs et les mules se mettent en route. Un dernier regard sur les toits d'or de la cité monastique de Kumbum… une émotion bien naturelle après

tant de mois passés ici ; une pointe d'appréhension quand même, normale aussi lorsqu'on part vers l'inconnu et l'interdit… Seuls Alexandra et Yongden connaissent le but du voyage.

La caravane compte cinq mules pour six personnes. Les quatre serviteurs sont des *trapas* du monastère (des élèves) ; il a été convenu que l'un des hommes marcherait toujours à côté des animaux. Ils se relaieront à cette place. C'est-à-dire que le groupe avancera à la vitesse d'un homme à pied. Pour quitter la cité monastique dans la dignité, Alexandra laisse cependant les cinq mules aux cinq hommes ; elle a loué pour elle une charrette chinoise jusqu'à Sining. Inutile de préciser que chacun est armé… Simple précaution !

Un incident très caractéristique dès le départ : la rencontre périlleuse de la caravane avec un troupeau d'une centaine de chameaux menés par des Mongols, sur le chemin encaissé qui mène à Sining. Le passage est si étroit qu'il est impossible de s'y croiser : qui devra reculer ? Les choses s'enveniment, le ton monte car personne ne veut « perdre la face », composante fondamentale des mentalités en Chine ! Alexandra se doit elle aussi de respecter ce principe. Ses hommes sortent leurs armes… et s'imposent devant les Mongols un peu étonnés d'une telle détermination. Les chameaux ont toutes les peines du monde à faire demi-tour ! L'incident n'est pas si anodin qu'il y paraît. La dame lama est satisfaite de ses troupes. Sans être persuadée de son bon droit, elle a laissé ses hommes agir, c'est-à-dire qu'elle n'a pas cédé : les serviteurs la respecteront et lui obéiront désormais sans broncher. C'est un gage de tranquillité pour les mois à venir, atout non négligeable dans une telle expédition, dirigée par une femme.

Mais l'aventure n'est pas toujours là où on l'attendait. À Sining, Alexandra est victime d'une escroquerie due… au chef de la Mission protestante, le pasteur Ridley. Plus de dix jours sont nécessaires à la voyageuse pour récupérer des fonds qui lui étaient destinés et que le pasteur avait « égarés » sur son propre compte ! Pour elle, cela représentait l'équivalent d'une année de dépenses (Lettre du 24 février 1921).

Si bien que la caravane n'arrive à Lanchow qu'à la mi-mars : 200 km ont été parcourus en un mois et demi, c'est-à-dire selon une moyenne de 5 km par jour ! À ce rythme, il faudra du temps pour atteindre Lhassa ! Lanchow est une ville que la dame lama connaît déjà pour y être passée trois ans plus tôt. L'orientaliste ne peut se soustraire à quelques invitations mondaines émanant de la communauté occidentale présente dans la ville : « quatre

dîners et deux thés dont un grand dîner donné en mon honneur chez le commissaire des Postes chinoises qui tenait à flatter une Française, le directeur général des Postes chinoises étant M. Destelant, un Français. Que tout ce qu'on débite dans ces occasions est donc absurde et faux… » (Lettre de mars 1921, jour non précisé). Alexandra repart…

Dès la sortie de Lanchow, Aphur tombe malade, il faut s'arrêter dans un village, « une sorte de muezzin » héberge le groupe chez lui. Alexandra est souffrante elle aussi, mais les santés se rétablissent en peu de temps et tout le monde repart. La montagne entre Lanchow et Ho-jo n'est pas sûre à cause des luttes entre musulmans et Chinois, sans compter les actions d'éclat des brigands qui, dit-on, infestent les gorges. Alexandra ordonne la « tenue de guerre » : « Les hommes revêtent des oripeaux qui rappellent ceux des soldats, on met des cartouches dans les fusils et les revolvers… » L'organisatrice a mis au point une tactique : elle partira devant, à pied, mal habillée – « une pauvre vieille qui chemine et ne tente pas les larrons ». En cas d'alerte, elle fera signe à ses hommes qui se prépareront à la riposte (Lettre du 24 mars 1921).

Sept jours après avoir quitté Lanchow, la caravane arrive à Ho-jo (l'actuelle Linxia), la « Mecque de l'Empire chinois » selon Élisée Reclus. En plein pays musulman, la ville cernée de remparts est dominée par une élégante mosquée. En réalité l'islam y a perdu de sa superbe puisque les musulmans ont été exclus de la ville à la suite des insurrections du XIXe siècle ; ils ont été relégués dans un faubourg qui, peu à peu, s'est transformé en ville annexe, entourée elle aussi d'une muraille. Mais Ho-tcheou « n'en est pas moins une des villes les plus intéressantes de l'Empire du Milieu du point de vue islamique », écrit le commandant d'Ollone (181). En 1911, la ville musulmane comptait treize mosquées. Le cadre paraît agréable, « une petite plaine verdoyante traversée par une jolie rivière », mais Alexandra n'en profite guère car elle tombe à nouveau malade, une mule manque de mourir, la neige se met à tomber, et le vent souffle, glacial ! Le groupe loge plusieurs jours dans une auberge, jusqu'à la guérison… de la mule. De son côté, Alexandra s'est remise rapidement, comme d'habitude ! La dame lama avait voulu passer par Ho-jo pour visiter cette « citadelle de l'islamisme du Kansou ».

À ce moment-là, l'équipage est passé à huit bêtes : un cheval et sept mules. Alexandra chevauche son animal favori, la « grande mule noire ». À Lanchow, elle avait eu beaucoup de difficultés à trouver un muletier

acceptant de lui louer trois animaux supplémentaires et d'accompagner la caravane à Ho-jo. La plupart avaient refusé, par couardise, de se rendre dans cette ville réputée inhospitalière et dangereuse.

Entre Ho-jo et Sasoma, le paysage change brutalement : les montagnes se raidissent, les pentes se couvrent d'arbustes, les villages deviennent plus rares, les couleurs s'intensifient… Voici la province tibétaine d'Amdo ! Alexandra retrouve « son » Tibet, quitté après Kumbum !

La région est en principe placée sous le contrôle des autorités chinoises qui y perçoivent quelques impôts. En réalité les Chinois laissent aux chefs locaux la liberté de régler les affaires tibétaines. Il n'y a pas d'auberges dans la contrée, pas plus qu'ailleurs au Tibet, en dehors des principales villes. La caravane doit chercher un toit chaque soir chez les autochtones, variante archaïque de la quête de chambres d'hôtes ! Le gîte est souvent misérable et pas toujours assuré. Méfiants, certains villageois refusent d'héberger des pérégrins car des « démons errants » peuvent s'accrocher aux voyageurs… Et si on les laisse entrer ils risquent de s'installer dans la maison… Mais quelle tranche d'ethnographie chez ceux qui acceptent ! Dans son livre, Alexandra dit le pittoresque des rencontres faites à l'occasion de ces nuitées chez l'habitant ! Pour faciliter l'accueil, Yongden annonce Alexandra comme une « *khadoma* » du Koukou Nor : « Les *khadomas* sont des génies féminins qui, d'après les Tibétains, s'incarnent parfois dans notre monde. Certaines personnalités religieuses féminines du Tibet sont ainsi tenues pour être des *khadomas* incarnées. » Vêtue de sa tenue de lamani, Alexandra accepte avec un certain plaisir ce nouveau rôle, somme toute… flatteur. En contrepartie, elle doit parfois célébrer les rites inhérents à sa fonction. L'expérience aidant, elle s'en acquitte avec une telle conviction que personne n'oserait soupçonner la « *khadoma* » d'imposture ! Parfois existe quand même une auberge, ainsi dans le petit hameau de Sasoma (Ponggartang) : elle est tenue par un Chinois qui fait aussi fonction d'usurier, voire de trafiquant.

Dans les régions calmes les voyageurs portent leurs vêtements habituels : des tenues de religieux « lamaïstes ». Le 30 mars, Alexandra arrive à Labrang (Lhabrang-Tachikyil). Découverte magnifique, les toits d'or de la gompa miroitent sur la teinte sourde de l'arrière-plan montagneux : une merveille ! Labrang est l'un des monastères les plus importants du Tibet historique. Appartenant à l'École des Bonnets jaunes, les Gelugpa, il fut construit au début du XVIIIe siècle. Une bibliothèque extrêmement riche fait

toute la réputation de la cité monastique, ainsi que ses collèges universitaires (spécialisés en philosophie, en tantrisme, en astrologie et en médecine).

Le secteur vient d’être victime d’une opération punitive menée par les troupes du général Ma ! Ce dernier a réglé à sa manière le conflit qui avait opposé l’intendant du monastère (accusé d’avoir fait fortune aux dépens de la gompa, et de mener une vie dissolue) à l’abbé, son ancien maître. Le général en avait profité pour tenter de soumettre cette région tibétaine un peu trop indépendante selon lui. Alexandra connaissait le général, mais aussi l’« accusé » qui s’était exilé auprès du chef militaire. Grâce au soutien du général, le vilain intendant avait pu se réinstaller au monastère : il reçoit Alexandra avec tous les honneurs et l’invite à séjourner à la gompa. Mais la dame lama préfère loger plus simplement à l’auberge du village : elle n’est que de passage, et son train de vie ne lui permettrait pas d’honorer ses hôtes, comme l’usage le voudrait, en leur offrant moult cadeaux ! C’est elle qui va recevoir de nombreux présents en nature : « plusieurs carcasses de moutons, les unes fraîches, les autres séchées, une vingtaine de pièces de beurre, du fromage, du sucre, du thé, de la farine d’orge, du grain pour les mules. Il y avait là de quoi nous nourrir tous pendant plus de quinze jours ». *(Au pays des brigands gentilshommes).* Et le village défile à l’auberge en quête d’une bénédiction de la *khadoma* ! Alexandra visite ensuite le monastère. Elle accepte une invitation du nouveau supérieur, un jeune *tulkou* qui est encore un enfant. L’ancien abbé avait maintenant quitté ce monde et son successeur avait été reconnu depuis peu.

La voyageuse fait encore quelques visites dans les alentours, par exemple celle d’un monastère de Nags-pa, héritiers des bönpos (autre religion des Tibétains). Cette visite est une excellente occasion de recueillir des informations inédites sur cette branche religieuse mal connue en Occident. Curieusement, Alexandra est reprise par sa neurasthénie, comme si le moindre arrêt lui était néfaste : « Verrai-je le but du voyage projeté ?… » se demande-t-elle dans un moment de découragement (Lettre du 3 avril 1921). La caravane quitte Labrang le 4 avril.

Les jours suivants se déroulent sans événement notable. Alexandra, qui a la peau hâlée par le soleil, endurcie par le vent, passe sans problème pour une authentique lamani asiatique. Les villageois se rendent bien compte qu’elle n’est pas de la région ; ils posent des questions… Mais l’Asie est immense, et les types humains multiples : Alexandra vient de Mongolie, ou

d’Indochine, selon les moments et les interlocuteurs ! Elle accomplit ses « devoirs ecclésiastiques » à la demande : cérémonies, bénédictions en tous genres, prédictions même… grâce à son solide bon sens ! Elle n’y croit pas un instant, mais les villageois sont tellement convaincus de l’utilité de ces actes rituels qu’elle aurait mauvaise grâce à leur refuser. La présence des serviteurs tibétains conforte son personnage, mais la performance est réelle ! Un passé de comédienne peut aider dans certaines circonstances…

Des incidents cocasses se produisent parfois, ainsi quand Yongden déclare aux habitants d’un village que la *khadoma* est âgée de 100 ans ! Confondus d’admiration devant le bon état de la centenaire, les braves villageois lui offrent toutes sortes de présents comestibles. Les incidents peuvent être moins agréables, ainsi lorsque les serviteurs sont pris à partie par des querelleurs, ou quand le nommé Sotar ne sait pas tenir sa langue sur l’identité de la lamani. Jusqu’ici Aphur a toujours réussi à sauver la situation, mais le risque d’être démasquée inquiète Alexandra.

Vers Taochou et Choni, la population devient presque exclusivement chinoise. La caravane s’arrête pendant quatre jours à Minchow (voir la carte) car un domestique, Seunam, s’est fait une entorse. Alexandra a fait monter les tentes dans la cour d’une auberge située à l’extérieur des fortifications. Un soir, l’aubergiste annonce qu’une bande de guette-chemin opère dans les environs. Les domestiques montent un tour de garde. Des coups de feu claquent au loin, mais rien du côté de la ville…

Alexandra écrit à son mari :

> « Voici, mon bon Mouchy, la *dernière* vraie lettre que je t’écrirai d’ici bien longtemps. Avec la nouvelle étape mon strict incognito va commencer. Ici, celui-ci n’est que superficiel et je ne me soucie pas de ce que peuvent ou non deviner, à mon sujet, les gens de la poste. Ce que j’ai bien compris, depuis que je m’essaie à cet incognito, c’est son immense avantage. Les prix sont moins élevés pour tout ce dont on a besoin, les gens plus souriants, plus obligeants, on n’est pas en but à une curiosité dénuée de sympathie qui finit par fatiguer les nerfs. On peut pousser son nez partout, regarder, apprendre des choses intéressantes. Au point de vue sécurité, il y a du pour et du contre. Dans les grandes villes où résident les hauts fonctionnaires chinois il peut être mieux de revendiquer son titre d’Étranger. En dehors de ces sphères, mieux vaut ne pas attirer l’attention. Le vent qui souffle en ce moment sur la Chine

n’est pas empreint de sympathie pour les Étrangers ; il s’en faut. […] Donc, dorénavant, mes lettres si j’en écris ou si Aphur le fait pour moi, seront dénuées de détails. Ne va pas mettre cela sur le compte de ma négligence et de mon ingratitude, tu en connais la raison, je te l’ai maintes fois expliquée tout au long.

… Comme je te l’ai bien demandé, ne me fais pas rechercher, cela en aucun cas, cela pourrait, non seulement contrarier mes plans, mais me mettre en danger. Mongols et autres gens de ce genre n’aiment pas être trompés et, faute de saisir la nuance, en viendraient tout droit à croire que je suis un faux lama, que je contrefais leurs religieux, vole leur respect et nourris de mauvais desseins ; toutes choses très loin de la vérité. Tu te rends bien compte de cela n’est-ce pas ?

J’en reviens pour la dernière fois aussi, à la question d’argent et de lettres que tu trouveras détaillée sur une page séparée, répétition de ce qui a été dit dans les lettres précédentes.

Il me reste à t’exprimer une fois de plus ma grande, ma très sincère reconnaissance pour tout ce que tu as fait pour moi depuis mon départ. Je te dis la joie d’avoir vécu selon mon désir et bien rares sont ceux qui réalisent ce rêve de vivre la vie à laquelle leur nature les porte. Mes parents m’ont contrecarrée de toutes les façons imaginables depuis ma petite enfance où il m’était interdit de jouer et d’avoir de petites amies de mon âge. Plus tard, cela a été la lutte pour l’existence qui m’a entravée, malgré les lueurs qui se sont alors produites ; voyages, heures de loisir et d’étude. Ces dernières années durant lesquelles tu m’as donné la liberté de “marcher selon mon cœur” comme dit l’Ecclésiaste, ont été parfaites en tout et ont fait que la vieille femme que je suis devenue pourra quitter ce monde sans chagrin, ayant véritablement eu de lui, ce qu’elle en désirait. Avec le caractère que tu me connais, tu sais ce que cela vaut pour moi, mesures-y l’étendue de ma gratitude et de mon affection pour toi. »

Lettre du 15 avril 1921, Minchow.

Le 16 avril, la caravane reprend la route en direction de Siku (Zhugqu). Le chemin est difficile, la montagne escarpée, les éboulis dangereux, les rivières torrentielles : au prix d’efforts permanents gens et mules passent quand même. Sur sa carte, Alexandra a vu que la localité de Siku était une sous-préfecture. Les portes des murailles qui entourent la ville se ferment à

l’approche du groupe ! On se méfie des maraudeurs. Yongden, par prudence, se présente comme un lama allant en pèlerinage, accompagné de ses serviteurs. On les autorise à entrer dans la ville et à loger à l’auberge. Alexandra pensait y acheter des provisions de route : il n’y a rien à vendre hormis un peu de farine !

> « L’auberge est lamentable, il pleut averse et il pleut dans nos chambres. Les bêtes ne peuvent placer que la moitié de leur corps sous l’auvent devant la mangeoire, nous installons sur elles un semblant de toit avec des draps waterproof étendus sur des perches. Beaucoup de gens demandent qui nous sommes. Les armes que nous portons nous ont fait remarquer. Un soldat se présente que je renvoie péremptoirement avec une carte d’Aphur pour le magistrat. Celui-ci dépêche son secrétaire qui est très poli. Je montre le passeport chinois d’A. Il le lit, est très satisfait et se retire. »
> Notes, Cahier « Voyage vers Lhassa, 1 ».

Puis c’est l’avancée vers Nanping, un chemin encore très difficile à cause des montagnes, les « Alpes du Sseu-Tchouan » des anciens géographes. Villages rares, pauvres, peu hospitaliers : il faut vivre sur les réserves emportées. Alexandra se résout à manger du mouton séché… Elle trouve parfois des pissenlits, une « nourriture de sauvage », dit-elle.

La caravane progresse à la lisière de la province chinoise du Sseu-Tchouan, agitée elle aussi par des troubles qui mettent aux prises civils, soldats et brigands. Les rencontres avec les villageois ne sont pas toujours cordiales. La révérende n’hésite pas à employer la manière forte en cas de nécessité : elle ordonne alors à ses gens de sortir les armes ou de « taper » les individus visiblement animés de mauvaises intentions. C’est la seule solution si l’on ne veut point se laisser détrousser. Une caravane modeste, conduite par des inconnus, est toujours une aubaine dans ces vallées isolées ; les mules sont belles et les bagages encore volumineux… Alexandra a choisi d’éviter les grandes routes afin de gagner discrètement celle de Tatsienlou à Lhassa, mais ce n’est pas sans dangers !

Une étape intéressante se présente quelques jours après Nanping : le monastère de bönpos de Tagyu. Des cérémonies doivent y avoir lieu le lendemain pour un défunt. Alexandra est autorisée à planter ses tentes dans la cour principale du monastère. Toutes les chambres sont déjà occupées par

des villageois venus pour l'office funèbre. Contrairement aux bouddhistes tibétains, les bönpos enterrent leurs morts.

Inspirée par un recul qui ne lui fait jamais défaut, Alexandra note par ailleurs :

> « Le Lama me demande deux mo[1], l'un pour l'emplacement d'un cimetière, l'autre pour celui de sa gömpa. C'est un gros compère bruyant et buvant sec. La gömpa est pleine de villageois, le soir la plupart sont saouls. Je demeure dans ma tente, la nuit un violent orage m'y inonde. Le lendemain est jour de jeûne et de silence pour les villageois. Les vieilles ne peuvent se contenir et marmottent les lèvres serrées en forme de groin. Les jeunes se battent avec les gars à coups de moulins à prières. Tout le monde processionnent en hurlant. »
> Notes, Cahier « Voyage vers Lhassa, 1 ».

Les paysages sont superbes et la progression reste difficile. Encore des jours de chevauchée ou de marche harassante dans les montagnes boisées des confins du Sseu-Tchouan et du Kan-Sou, parfois sous la pluie ou l'orage. Puis c'est la descente sur la petite ville chinoise de Sungpan, en Sseu-Tchouan, où ils arrivent le 15 mai. Enfin trois jours de repos dans une bonne auberge musulmane. La petite troupe circule alors dans la région très accidentée située au contact entre les hauts plateaux tibétains et la Chine. Sur une distance ouest-est de quelques centaines de kilomètres, les altitudes moyennes passent de 4000 m (au Tibet) à 700 m (dans la plaine de Chengtu).

Il faut six jours pour se rendre de Sungpan à Mochow (Maowen) (voir la carte) : le sentier vertigineux longe la rivière Minjiang en courant à flanc de versant. Les passages trop pentus avaient jadis été aménagés en escaliers dallés, mais ceux-ci n'ont pas été entretenus. L'avancée sur ces marches effondrées, irrégulières et dangereuses, fatigue aussi bien les animaux que les hommes. Il faut souvent mettre pied à terre car les mules éprouvent des difficultés à franchir de tels obstacles. Alexandra est fourbue, d'autant qu'il n'y a aucun espace plat pour monter les tentes… Malgré la peine qu'elle éprouve à avancer dans de telles conditions, elle ressent une immense joie à accomplir ce circuit « hors des sentiers battus » ! C'est peu dire…

« Depuis Sungpan nous nous sommes traînés six jours par des routes très impossible à décrire et dont tu ne peux te faire aucune idée. La plus grande partie de ces sentiers surplombant ou côtoyant la rivière ayant jadis été bâtis en pierres formant escaliers, tant les pentes sont raides. La décrépitude et la ruine qui règnent partout en Chine ont fait leur œuvre ; les blocs des marches se sont disjoints, ont roulé de ci de là, on grimpe maintenant sur ces décombres branlants et, ce qui est pire que grimper, on doit redescendre de même.

Nous avons fourni des étapes de 60 km par jour par ces mauvais chemins. S'arrêter n'est pas aisé. Les auberges sont rares, camper est impossible, tout le terrain est en champs cultivés sauf les pentes rocheuses des montagnes qui sont à pic. La saleté des villages est impossible à narrer. Les gens couchent dans les écuries. Nous procurer un recoin où nous pourrions Aphur et moi, nous isoler un peu la nuit était d'une extrême difficulté. Et, là, tu peux imaginer comment l'on se reposait des fatigues de la journée. Il n'était pas question de se déshabiller bien entendu. On n'osait même pas ouvrir ses sacs pour en tirer des couvertures tant la saleté environnante était effrayante… Il fallait se contenter de somnoler un peu dans sa pelisse de fourrure, jusqu'à l'heure du départ matinal.

[…] Ma santé est très bonne, meilleure encore qu'à Kum-Bum. L'exercice violent que je prends, cette vie au grand air me conviennent, les rhumatismes ont disparu et, n'était cette sorte d'urticaire dont je souffre et qui me tourmente fort la nuit, je serais tout à fait bien. […] Je monte une grande mule très forte qui passe partout, mais dans les descentes, souvent, deux hommes doivent la tenir, un de chaque côté pour la soutenir et ainsi glissant, sautant, dégringolant, et bêtes et gens arrivent au bas de la côte. Personne ne reste en selle dans ces endroits, mais mes hommes et ma brave mule ont trouvé le moyen de m'y faire passer ce qui m'épargne beaucoup de fatigue. Le petit, lui, est précieux d'une autre façon. C'est lui qui achète, marchande, change l'argent et essuie toutes les querelles et les discussions sans fin que ces opérations entraînent en Chine. »

Lettre du 24 mai 1921, Mochow.

À ce moment-là, Alexandra expérimente une nouvelle tactique : elle renonce à son semi-incognito et décide au contraire de se faire remarquer comme étrangère ! Elle sort des bagages les seuls vêtements occidentaux qui lui restent : des gants et des imperméables pour elle et pour Yongden, des « pèlerines à capuchon » pour les domestiques. C'est donc en tenue de pluie, passée sur les vêtements lamaïques, que la caravane entre dans Mochow (Maowen)… sous un soleil de plomb ! La voyageuse misait sur le respect qu'imposent encore les étrangers en Chine pour décourager les voleurs éventuels. Dans cet accoutrement fort disparate, Alexandra est prise pour une « Hsi fan », raconte-t-elle :

> « Oh ! mon humiliation !… Hsi fan est l'un des noms que les Chinois donnent aux Tibétains et il n'est guère complimenteur car il signifie à peu près "sauvage". Ainsi, malgré mon manteau américain, mes gants fabriqués en France, mon nez dûment pointu de femme blanche et les vêtements "étrangers" de mon escorte, je ressemblais à une Hsi fan ! »
> *Au pays des brigands gentilshommes*.

La contrefaiture n'ayant rien donné, les waterproofs sont remisés dans les bagages ! Et c'est une caravane typiquement « tibétaine » qui quitte la bourgade, non sans avoir fait réserve de provisions.

À Weitchou (Wenchuan) la caravane quitte la route de Chengtu pour s'enfoncer dans les Marches tibétaines qui bordent l'ouest du Sseu-Tchouan. Les difficultés du terrain continuent : quand ce n'est pas la montagne qui s'éboule en avalanche dans une rivière, c'est justement une rivière qu'il faut traverser dans des conditions acrobatiques, « sur des ponts de bambou et de cordes tressées », ondulants et branlants à souhait. Le plus délicat est le passage des mules, si solides sur la terre ferme, si malhabiles sur ces superbes ouvrages d'art : leurs sabots se prennent entre les troncs de bambou. Les pauvres bêtes s'y enfoncent parfois jusqu'au poitrail.

La halte de huit jours à Koutcheng est motivée par le mauvais état des animaux, qui ont le dos couvert de plaies.

Juin-septembre 1921 : de Koutcheng à Jyekundo

Quelques jours après Koutcheng, la sous-préfecture de Foupien est le cadre d'une mésaventure. Alexandra et ses hommes y sont arrêtés par le

fonctionnaire chinois représentant l'autorité du lieu. Il juge les passeports périmés et prétend inspecter tous les bagages (surtout le sac de Yongden dans lequel il a aperçu des lingots d'argent), saisir le fusil de Sotar, envoyer Togbyal en prison… Alexandra menace d'alerter le consul de France qui réside à Chengtu. Elle prépare une lettre pour celui-ci, puis une seconde pour le consul britannique (Yongden est de nationalité britannique). Le groupe est bel et bien coincé. Les hommes de la révérende ne possèdent pas d'autorisation de port d'arme, ce qui est contraire au règlement.

Les choses risquent de s'éterniser car personne ne veut perdre la face ! Le fonctionnaire chinois semble aussi ennuyé qu'Alexandra. Au bout de deux jours, le sous-préfet laisse pourtant repartir la caravane : sans le savoir, Alexandra vient de recevoir l'aide d'un compatriote qui, ayant eu vent de l'incident, a tout de suite envoyé un messager pour demander au fonctionnaire de cesser ses tracasseries sous peine d'ennuis avec le consul. Ce compatriote secourable est le Père Charrier, responsable de la Mission catholique de Sinkaïtze-Mow Kong Ting, située à 50 km au sud de Foupien, dans la même vallée. Si Alexandra raconte l'arrestation de son groupe dans son livre *Au pays des brigands gentilshommes*, elle ne fait pas état de l'aide apportée par le missionnaire. C'est aux Archives des Missions étrangères de Paris que nous avons découvert le récit de cette présence providentielle[2]. Alexandra apprend ainsi l'existence de la Mission où elle se présente trois jours plus tard.

Sinkaïtze est le nom tibétain de la localité, Mow Kong Ting le nom chinois (actuel Xiaojin) (carte 116 de notre liste). Après tant de jours difficiles, quel réconfort de rencontrer ce dévoué compatriote qui est « des plus aimables », écrit Alexandra dans sa lettre du 4 juillet 1921. Il lui propose de loger autant de temps qu'elle le souhaitera dans une bâtisse destinée à devenir bientôt une école de filles. La dame lama et sa bande de Tibétains peuvent ainsi se reposer pendant douze jours dans la relative sécurité de la Mission.

Le Père Charrier est sans doute tombé des nues en découvrant le comportement de cette invitée pas comme les autres. Tous les après-midi, le prêtre, qui n'est « pas bigot du tout » vient discuter avec Alexandra, il se réjouit de parler le français, de telles occasions sont si rares ! Elle-même apprécie à sa juste valeur l'aide qu'il lui a apportée et prie son mari de lui envoyer « une carte avec quelques mots aimables de remerciements » (Lettre du 4 juillet 1921).

Le parcours devient extrêmement difficile après Sinkaïtze : les rivières torrentielles sont gonflées par les pluies, les sentiers boueux, souvent effondrés, dangereux. L'un des domestiques tombe à l'eau où il manque de se noyer, deux mules glissent du chemin qui s'est éboulé… Plus loin il faut traverser la rivière tempétueuse à gué, avec de l'eau jusqu'aux hanches (Alexandra et Yongden traversent à dos d'hommes, aidés par des Tibétains qui passaient par là.) Les choses prennent mauvaise tournure lorsque après une querelle, suivie de réprimandes, les trois domestiques quittent le groupe, laissant en plan la dame lama, son fils, les mules et tous les bagages ! Force est au chef d'expédition d'appeler trois villageois à la rescousse pour conduire les bêtes :

> « On arrive sous la pluie au pont qu'il faut traverser pour gagner Rumichangu. Les planches sont trop mouillées et glissantes pour que les bêtes puissent passer. Je passe, arrive trempée et affamée à la Mission. Chaleureux accueil de l'abbé Charrier qui fait aussitôt préparer un repas et envoie des hommes au secours d'Aphur. Les colis seront amenés et les bêtes confiées à un homme qui les emmènera près de la montagne. Pas de chambres à la Mission. Nous logeons en face chez des Chinois. » Notes, Cahier « Voyage vers Lhassa, 1 ».

Alexandra retrouve donc l'abbé Charrier, de passage chez son collègue de Rumichangu. Les trois domestiques reviennent penauds, mais la lamani renvoie Sotar qui la servait depuis Kumbum. La voyageuse circule maintenant dans les Marches tibétaines où plusieurs Missions catholiques ont réussi à s'implanter. La « Mission Thibet » est alors placée sous l'autorité de Mgr Giraudeau, un éminent orientaliste qu'Alexandra regretta de n'avoir pas pu rencontrer.

La caravane passe par les Missions de Rumichangu (Danba), tenues par un prêtre chinois, le Père Hiong (248, année 1922), et par celle de Taou (Dawu) où Alexandra rencontre un autre Français : « l'abbé Joseph Davenac qui est du Puy et réside depuis douze ans dans la région »[3]. Il s'agit plus exactement du Père Davenas qui regagna Tatsienlou l'année suivante pour raison de santé (248, *idem*). Ce religieux avait subi naguère des tortures infligées par des Tibétains. Alexandra reste dix jours à Taou (Tao dans son livre). Faute de pouvoir trouver un logement correct, elle a installé sa tente « à la tibétaine », « sur le toit, dans la galerie à sécher le

fourrage » d’une maison indigène. L’abbé Davenas vient « luncher » avec sa compatriote et lui achète sa petite mule. Le mandarin local fait un présent de grains à la dame de passage.

C’est à Charatong (Kia-ku-long) que réside le seul missionnaire qui refusa d’héberger Alexandra et son escorte : elle parle du « *Père A…* » : il s’agit du Père Alric, qui mourut tragiquement dans un tremblement de terre deux ans plus tard, au même endroit (248, année 1923). Charatong est la dernière Mission chrétienne des Marches tibétaines. L’intérieur du Tibet reste le fief exclusif des religions locales, « lamaïsme » et bön.

Alexandra hésite : où aller maintenant ? « Mes nouveaux plans sont encore très flottants. Cette indécision me fatigue plus que ne l’ont fait mes six mois de route. » Depuis l’aventure de Foupien, elle se méfie. La voici au Kham : autant en profiter pour aller visiter Kanzé, la « capitale des tribus Horpa, un centre important situé sur la route des caravanes qui transportent le thé de la Chine à Lhassa ». De là elle pense descendre sur Batang (voir la carte 21) où elle pourra se reposer et se faire soigner, car à la fatigue du parcours s’ajoute présentement une crise d’entérite. Batang, située à environ 200 km au sud-ouest de Kanzé, possède un hôpital dirigé par des médecins-missionnaires protestants, anglais et américains.

Alexandra arrive à Kanzé le 17 août. Les autorités locales lui procurent un logement agréable dans une maison qui domine la bourgade. La voyageuse est reçue dans la famille du gouverneur. Cependant le magistrat lui refuse l’autorisation de se rendre à Batang. Le prétexte est l’insécurité : l’orientaliste est sommée de poursuivre sa route vers Dergé. Or cette ville, située à l’ouest-nord-ouest de Kanzé, est placée sous l’autorité du gouverneur de Lhassa, donc… en territoire interdit ! Alexandra redoute un piège, mais elle n’a pas le choix. Il n’est pas question de désobéir ; d’ailleurs elle peut voir ce qu’il en coûte de se rebeller : deux brigands qui étaient gardés dans les geôles de Kanzé sont justement exécutés ce jour-là, sous ses yeux…

C’est la deuxième fois que les autorités locales contrecarrent ses projets de route. La frontière avec le Tibet intérieur se trouve près du hameau de Zacco. La caravane avait déjà été signalée quand Alexandra s’y présente. Le « *ripeune* » responsable de l’ordre public, laisse passer le groupe et informe les autorités de Dergé. Il n’est plus question d’incognito désormais ; la dame lama est surveillée de près. « Je suis devenue une sorte de juif errant condamné à marcher sans but », pense la voyageuse désabusée.

Voici la rivière Yaloung, qu’il faut franchir : la traversée s’effectue sans problème dans ces petits « bateaux ronds, construits en cuir de yak », qui sont une merveille de l’artisanat traditionnel tibétain. Les mules passent à la nage. Puis la marche reprend. L’altitude moyenne dépasse maintenant 3 000 m (voir la carte). Les gîtes d’étapes sont d’une rusticité qui n’étonne plus personne. Ils varient entre le camping dans la nature, le bivouac sur le toit plat d’une maison, l’hébergement dans un ancien palais récemment pillé et incendié (à Tchaou), l’étable commune avec les animaux de la famille d’accueil ; la maison confortable de Kanzé fut assurément une belle exception… Le camping n’est d’ailleurs pas conseillé à cause de tous ces bandouliers et autres détrousseurs signalés ici ou là : c’est le pays des brigands… et sont-ils vraiment toujours « gentilshommes » ?

Voici le monastère de Dzogstchen. Bien que de petite taille, il accueille environ mille moines (230). Alexandra est heureuse de découvrir cette gompa, fameuse dans tout le Tibet. C’est là qu’officie l’un des chefs de la lignée dite du « Grand Accomplissement », d’où la réputation du lieu. Le site, d’une « désolation farouche », présente cette harmonie parfaite, si impressionnante au Tibet, entre l’architecture des bâtiments et l’austérité grandiose du cadre naturel. Les monastères se dressent tels des forteresses à l’abri d’âpres montagnes.

À sa grande surprise, la voyageuse est invitée par le supérieur de la gompa : il la connaît de réputation. Jamais Européenne ne fut aussi célèbre au pays des Khampas ! C’est que le lama du Koukou Nor, qu’elle avait accompagné de Pékin au Kan-Sou, était élève de cette gompa : il avait parlé d’elle, comme l’avaient fait aussi d’autres religieux, rencontrés à Kumbum. Le gomchen offre un superbe présent à son invitée : « dix-huit grandes briques de thé compressé empaquetées dans du cuir, telles qu’on les transporte de la Chine à Lhassa ». Chaque brique pesant plusieurs kilogrammes, Alexandra ne peut accepter une telle surcharge de bagages… Mais elle apprécie cet honneur.

Avec une caravane augmentée de plusieurs yaks porteurs et de deux marchands tibétains qui se sont joints au groupe, la célèbre lamani reprend la route en direction de Dergé. Toujours obstinée, elle garde encore l’espoir de pouvoir descendre sur Batang à partir de cette ville. Le trajet, commencé dans les meilleures conditions, est vite interrompu : sur fond musical de trompettes tibétaines, un groupe de cavaliers s’avance. Le chef présente ses civilités à la dame lama. C’est un « officiel », un « *gyapeune* », l’équivalent

d'un commandant. Il enquête sur le meurtre de deux voyageurs et le vol de leurs animaux. Au cours de la discussion, Alexandra apprend que le « *ripeune* » de Zacco n'aurait pas dû la laisser passer et qu'elle doit retourner à Dzogstchen ou, mieux, au poste-frontière ! Jamais de la vie ! Elle n'entend pas rebrousser chemin… Et voilà les deux adversaires lancés dans des palabres qui durent… plusieurs jours. Chacun campe avec fierté dans sa tente… Il ne faut en aucun cas perdre la face ! Alexandra usera encore une fois de ses talents de comédienne pour sortir de cette situation de blocage : nous laissons au lecteur le plaisir de découvrir la fin de la « pièce » dans son livre *Au pays des brigands gentilshommes* !

La voyageuse se résout finalement à changer de direction, sans toutefois revenir sur ses pas ! Elle marche maintenant vers Jyekundo (vers le nord-ouest), où le convoi arrive le 15 septembre 1921. C'est le début de l'automne… Alexandra ne sait pas encore qu'elle restera presque un an dans cette petite ville qui n'était pas prévue au programme initial de ses pérégrinations !

---

1 « Mo » : pratiques divinatoires.

2 Archives des MEP, 5e Cahier du Père Charrier (1918-1929).

3 Lettre du 27 juillet 1921.

Dix mois à Jyekundo et deux tentatives de sortie : septembre 1921-juillet 1922

Remarques liminaires

Au cours de nos recherches, nous avons eu la grande chance de découvrir un manuscrit d'Alexandra, encore inconnu du public, inédit (n° 362 des Archives de la Fondation Alexandra David-Néel). Il se présente sous la forme d'un journal de route, et apparaît comme un document unique en son genre dans les archives de l'exploratrice. Ce manuscrit relate au jour le jour un épisode jusque-là mal connu des circuits d'Alexandra : sa tentative de sortie de Jyekundo vers le sud, au début de l'année 1922. Rédigé en partie après la randonnée, sans doute au retour dans la bourgade, le texte se révèle du plus haut intérêt pour comprendre la réussite finale du voyage à Lhassa. Nous le résumons dans ce chapitre, en espérant qu'il pourra être intégralement publié par ailleurs. Il confirme l'élaboration minutieuse du plan mis au point par Alexandra pour atteindre la capitale du Tibet, et possède la spontanéité d'un écrit non revu pour la publication.

***

15 septembre 1921 : l'arrivée à Jyekundo

Poussée par les circonstances, Alexandra arrive donc, « fort ébahie », dans une localité où elle n'avait jamais eu l'intention de se rendre : Jyekundo, « sKye-rgu-mdo » pour les tibétologues (voir Annexe 2). Dans sa correspondance, la voyageuse écrit Jakyendo. La petite ville s'appelle aussi Cherku (nom chinois), (Chiehku, Chaiku ou Kyirkou) ; sur nos cartes contemporaines, elle porte le nom de Yushu. Sur les anciennes cartes on trouve parfois le nom de Tchekoundo (atlas Dutreuil de Rhins.), ou de Gyerkundo (11).

Comme le rappelle Alexandra dans la première narration de son voyage à Lhassa :

> « On ignore généralement que le Thibet se divise, à l'heure actuelle, en deux zones distinctes : celle qui est restée soumise à la Chine et celle qui a été conquise par les troupes du dalaï-lama, formant un soi-disant Thibet[1] indépendant. Dans la première de ces zones, les étrangers circulent librement ; la seconde leur est strictement fermée, à moins qu'ils n'obtiennent une autorisation du gouvernement britannique. »
> *Souvenirs d'une Parisienne au Thibet.*

D'après les documents de l'époque, cette frontière entre les deux Tibet passe à une centaine de kilomètres au sud de Jyekundo, entre Nangchen et Riwoché (voir la carte 22). Alexandra ne dispose bien sûr d'aucune autorisation britannique pour circuler au Tibet indépendant. À vrai dire, elle n'a pas admis son expulsion du Sikkim : parvenir à Lhassa serait pour elle une revanche… C'est même un défi qu'elle semble avoir lancé aux autorités britanniques !

En 1921, Jyekundo est une bourgade périphérique située au sud de la province du Koukou Nor, un poste chinois avancé dans le Tibet traditionnel. Bâtie à 3 780 m d'altitude, à la croisée de deux grandes pistes : celle de Sining à Lhassa, et celle de Tatsienlou à Lhassa par Kanzé, la localité occupe une position stratégique. Elle a été édifiée dans une vallée herbeuse de deux kilomètres de largeur, à la confluence du Dzashi Chu et du Barung Chu, affluents du Yang Tze Kiang. Une gompa Sakya la domine, où vivent 300 à 400 moines, établissement de taille moyenne pour le Tibet.

Jyekundo est sous le contrôle militaire du général chinois de Sining, le général Ma P'u-Chou, que connaît Alexandra. Dès son arrivée, elle se présente aux autorités chinoises. Le « mandarin local est un homme lettré, extrêmement aimable » qui la reçoit avec courtoisie et lui trouve un logement. Les habitations sont de petites maisons basses, en terre battue, à toits plats, totalement dépourvues de confort.

La bourgade n'est pas inconnue des explorateurs qui… s'y firent souvent refouler avec violence : ainsi en 1891, Rockhill avait dû fuir le village durant la nuit. En 1894, le premier émissaire de la Mission Dutreuil de Rhins y fut accueilli à coups de pierres et l'expédition demanda en vain l'autorisation de loger dans le village. Quelque temps plus tard, la caravane

fut attaquée alors qu'elle remontait vers Sining et Dutreuil de Rhins fut assassiné (105, 167). L'« accueil » très différent que reçoit Alexandra de la part des autorités montre bien qu'elle jouit d'un statut particulier.

Et maintenant, que faire ? Sur ses cartes, Alexandra a vu que Jyekundo se situait à 800 km de Sining (au nord-est) comme de Lhassa (au sud-ouest). Vers l'est-sud-est les crêtes sont séparées par de larges vallées encaissées (Yaloung, Yang Tze Kiang, Mékong). Le parcours ne présenterait pas de difficultés particulières mais le temps se gâte (grêle, pluie, vent). Vers l'ouest, Jyekundo donne sur les grands espaces dégagés du haut plateau tibétain.

Très vite, Alexandra s'aperçoit qu'un séjour dans cette bourgade présente peu d'intérêt et beaucoup d'inconvénients : manque absolu de confort, absence d'éclairage (« Il n'y a ni lampe ni huile d'éclairage à Jakyendo. »), difficulté de ravitaillement en combustible (« On obtient avec peine de la bouse de yak séchée. ») et en nourriture (les vivres sont « rares et chers »), enfin malpropreté dissuasive (« Les gens de Jakyendo sont d'une saleté inénarrable. »). La nourriture de base, la farine d'orge appelée « *tsampa* » coûte quatre fois plus cher qu'à Dankar (247).

Après deux semaines de repos et de réflexion, Alexandra échafaude de nouveaux plans. Il faut qu'elle quitte ce bourg perdu où déjà elle se sent mal : une attaque d'« influenza » l'a assaillie à la fin de septembre, et voilà maintenant qu'elle souffre du cœur… « L'ennui, et une quinzaine de jours passés dans un mauvais logement en étaient, je crois, la seule cause, et le grand air va me remettre », écrit-elle à Philippe le 1er octobre 1921.

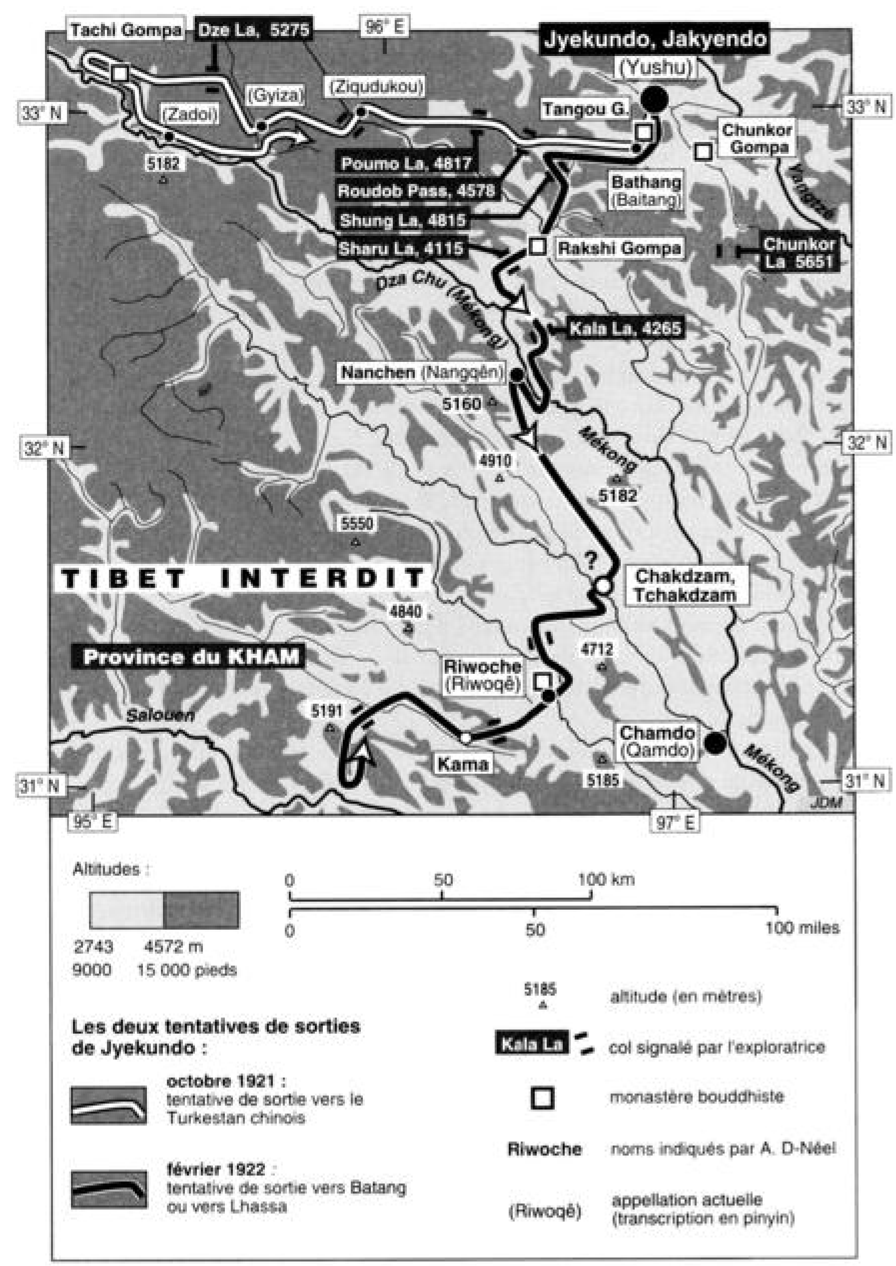
> « Nous comptons gagner, vers les premiers jours de décembre, des campements mongols au sud-est du Turkestan chinois et pouvoir y louer une yourte ou deux (ce sont ces tentes rondes couvertes de feutre), on y est très chaudement et beaucoup mieux que dans un sale taudis de village. »
>
> Lettre du 1er octobre 1921, Jakyendo.

Octobre 1921 : la sortie vers l'ouest, jusqu'à Tachi-Gompa (voir carte 22)

Le 3 octobre 1921, Alexandra, ses gens et les mules quittent Jyekundo en direction de l'ouest… La tentative est hardie, elle dépasse même la témérité. Alexandra n'en dit pas plus sur son trajet, mais gagner le Turkestan chinois signifie atteindre la province du Sinkiang (Xinjiang), c'est-à-dire parcourir en hiver 800 à 1 000 km dans les immensités splendides mais inhabitées, ventées et sans abris, du nord du Tibet, traverser aussi quelques chaînes de montagnes comme les monts Kunlun par des cols, certes très ouverts, mais qui dépassent souvent 5000 m d'altitude ! Ces vastes étendues n'offrent aucun refuge possible, ni pour les hommes ni pour les animaux : pas d'arbres, pas de villes, pas de cités monastiques dans les « solitudes herbeuses » ; c'est le domaine exclusif des *dokpas*, les éleveurs nomades ; c'est aussi celui du vent, glacial et parfois violent en hiver. La neige n'est pas à craindre, car peu abondante au cœur du Tibet.

Le matériel indispensable consisterait en une tente tibétaine d'hiver, l'une de ces tentes noires faites en tissu de poils de yak enduit de graisse : Alexandra n'en possède pas. Ces tentes traditionnelles, bien équipées, ne sont pas seulement des abris, mais de véritables foyers, parfaitement adaptées aux rudesses du climat. Et puis il faudrait un guide, car les hommes de la lamani ne connaissent pas la région, elle-même ne possède que des cartes peu détaillées.

Carte 22 : TENTATIVES DE SORTIES DE JYEKUNDO
Automne et hiver 1921-1922



Le 30 novembre 1921, deux mois plus tard, Alexandra écrit à nouveau… de Jyekundo : sa tentative a échoué. De retour dans la localité, elle raconte à son mari :

> « Ayant allégé notre bagage jusqu'au point de manquer même du nécessaire et chargeant nos mules de grain pour leur alimentation, nous partîmes tous à pied. Après une dizaine de jours difficiles mais

supportables, nous arrivâmes à des plateaux élevés, et perdîmes notre route dans les bourrasques de neige. Ensuite, devant traverser des cols plus haut perchés encore, nous fûmes réellement en danger. […] La couche de neige, en certains endroits, nous montait jusqu'à la ceinture. Je dus ordonner de revenir en arrière et le retour, je te l'assure, fut suffisamment pittoresque et pénible aussi. Nous étions tout seuls dans l'immensité blanche ; de grands loups gris venaient familièrement rôder autour de nous… »

Lettre du 30 novembre 1921, Jakyendo (Cherku).

C'est durant ce parcours qu'Alexandra passe le cap des 53 ans. La caravane est allée jusqu'à Tachi gompa, par les cols Poumo et Dze, un trajet particulièrement dur si l'on en juge par les dires de Fernand Grenard qui effectua le parcours en 1894 (avec l'expédition Dutreuil de Rhins), confirmés par ceux d'André Migot qui s'y rendra lui aussi par la même piste au cours de l'été 1947. Le col de Poumo (Poumo La) se trouve à 4817 m d'altitude, celui de Dze (Dze La) à plus de 5275 m. Ce dernier est le col le plus élevé du Tibet oriental (167). Tachi gompa (Tashi Lhaphuk Gön sur la carte 155 de notre liste) se situe à environ 200 km à l'ouest de Jyekundo. Alexandra et ses gens ont quand même parcouru plus de 400 km aller-retour dans des conditions de difficulté extrême ! (voir la carte). C'était la mort assurée que de continuer. La voyageuse est certes audacieuse mais pas suicidaire. Elle a aussi le sens des responsabilités : la survie du groupe dépendait de sa décision. Le retour à Jyekundo représentait la sagesse. Dans sa lettre du 22 mai 1922, elle écrira : « Une nombreuse caravane ou mieux, une expédition, peut seule traverser la steppe en biais pour gagner le Turkestan, je ne suis pas outillée pour cela. »

Nullement découragée, la dame lama, peu de temps après son retour, songe déjà à une autre sortie, par le sud, vers Tatsienlou et Batang. Les reconnaissances menées par Aphur se révèlent pessimistes puisque Alexandra se résigne à passer l'hiver à Jyekundo : Yongden trouve une maisonnette de trois pièces, avec un hangar, un peu moins sale que la précédente : « La nuit, bien entendu, il gèle dans la pièce, mais je ne suis jamais arrivée tout à fait à –10 °C. Je n'ai donc pas souffert. Les gens bien portant – et je suis du nombre – réagissent contre le froid et le chaud et s'y acclimatent. » (Lettre du 14 janvier 1922.)

Depuis les bourrasques d'octobre, le temps s'est amélioré, devenant sec et ensoleillé, avec un ciel radieux. Les rivières sont en partie gelées, le paysage étincelant. Le quotidien reste cependant peu aisé : « Mes gens ne savent comment laver notre linge maintenant que l'eau des rivières est glacée. Tout ce que l'on y trempe devient instantanément rigide. » (Lettre du 14 janvier 1922.)

Le 25 janvier, Alexandra va voir des danses à une lamaserie des environs : « La neige s'est mise à tomber à demi gelée avec un vent violent qui vous la jetait cinglante à la figure, mes doigts devenaient raides comme des bâtons sur la bride de ma mule et je devais, toutes les cinq minutes, changer la main qui la tenait et cacher l'autre sous ma manche fourrée. » (Lettre du 28 janvier 1922.)

La tranquillité n'est, hélas, pas plus garantie ici qu'à Labrang ou ailleurs. Des rumeurs circulent, on parle de combats, d'« attaque des Chinois par les Tibétains ou l'inverse. Les Russes descendant de Mongolie s'alliant aux musulmans du Turkestan et se répandant qui sait où ?… » On entend aussi parler d'« un chef dont la nationalité est douteuse – ni chinois ni tibétain, ni mongol – avec de nombreux soldats » (même lettre). Au cas où un malheur surviendrait, Alexandra recommande Aphur à son mari…

Début février, la dame lama assiste aux fêtes du Nouvel An, sans comparaison « dans ce trou » avec celles de Kumbum. Mais le temps est magnifique et l'animation plaisante. Nous sommes en février. Ne serait-ce pas le moment de tenter une nouvelle sortie, maintenant vers le sud, plus facile d'accès ? Il faut partir, cette fois pour de bon, avec l'espoir d'atteindre enfin Lhassa !

Février 1922 : la sortie vers le sud, jusqu'au delà de Riwoche (voir carte 22)

> « Départ ! Un de plus. Est-ce que cela compte vraiment encore pour quelque chose dans ma vie de voyageuse, ce petit fait banal : partir ? Pourtant, parmi tant de départs, les uns joyeux les autres voilés de mélancolie, celui-ci va marquer : non qu'il doive me mener vers des aventures surprenantes ou des pays merveilleux, mais simplement à cause de l'étrangeté dont lui-même est empreint. »

C’est ainsi que commence le manuscrit inconnu découvert à la Fondation Alexandra David-Néel. Contrairement à ses habitudes, la voyageuse tient un journal de route : elle écrit cinquante et une pages à l’encre noire ou bleue, sur des feuilles de papier tibétain qu’elle broche avec un fil. Le texte ne porte pas de titre, ni de date. Les jours ne sont qu’ordonnés : 1er jour, 2e jour… Seuls, les noms de lieux cités montrent qu’il s’agit bien de la tentative de sortie de Jyekundo vers le sud. C’est dans la première relation du voyage à Lhassa, intitulée *Souvenirs d’une Parisienne au Thibet* que nous avons retrouvé la date de cette escapade : février 1922. Le journal fut complété après l’expédition puisque des notes furent ajoutées ici et là, évoquant le résultat de l’entreprise…

Ils sont quatre à partir : Alexandra, Aphur, et deux domestiques, Lobzang et Sonam. Alexandra considère maintenant Yongden comme son fils, elle lui a même donné un prénom occidental : Albert. Forte de ses échecs antérieurs, la dame lama a mis au point une tactique astucieuse pour parvenir à franchir la frontière du Tibet interdit et à y circuler en toute liberté : elle-même et Lobzang, habillé en trapa, partiront d’abord à pied, sac au dos, en emportant une petite tente de camping. Yongden et Sonam quitteront Jyekundo quelques semaines plus tard, avec trois mules portant tous les bagages de la voyageuse. Le long de la route, Alexandra laissera des messages, et les quatre voyageurs se retrouveront discrètement à un endroit convenu. Ainsi ils n’attireront pas l’attention des autochtones, encore moins celle des autorités. Qui oserait imaginer que cette vieille femme du peuple, circulant à pied avec sa besace sur le dos, pût être une étrangère ?

Le parcours débute par le même chemin que lors de la tentative précédente, puis la route plonge vers le sud, en direction de Rakshi gompa, Nangchen, Riwoché, puis Lhassa (au sud-ouest) ou Batang (au sud-est). C’est en effet la piste de Lhassa, connue des gens du pays et même des explorateurs (bibliographie : 230, 247…), elle est bien repérée sur les cartes. On retrouve Rakshül Gön (ou Rabshi Monastery), Nangchen (ou Nangqen), Riwoche (ou Riwoqe) sur les cartes actuelles (155, 156, 157 de notre liste).

Voici venu le moment du départ. Pour la première fois depuis huit ans qu’il la sert, Albert Yongden voit s’éloigner celle qu’il a choisie comme maître, celle qui est devenue désormais sa mère adoptive. La séparation ne

se fait pas sans une certaine émotion, mais chacun sait que, malgré les contraintes qu'elle impose, cette formule est un gage de réussite.

Dès les premiers jours, Alexandra s'aperçoit que Lobzang n'est pas à la hauteur : il manque des qualités nécessaires à une telle entreprise, à savoir le courage, l'endurance et l'intelligence. Il est paresseux, couard et maladroit ; mais elle ne pouvait quand même pas s'aventurer seule sur les chemins hivernaux… La course sera donc difficile, surtout avec ce temps qui devient épouvantable. La grêle fouette les visages, la tempête se déchaîne, les deux marcheurs avancent avec peine. Heureusement le soleil ne tarde pas à revenir, pour le bonheur des randonneurs. Malgré son âge, la dame lama distance le domestique… elle doit l'attendre pour le bivouac. Ils se trompent de route, les nuits sont glaciales. Des grottes permettent parfois de dormir à l'abri du vent. Le premier grand col, le Shung La, est enneigé mais praticable, leur dit-on, c'est celui qui mène à Rakshi. Alexandra ignore son altitude : 4 815 m.

Une rencontre opportune le troisième jour : des *dokpas*, qui acceptent de leur louer trois yaks et un guide pour quelques jours. Bien que ces animaux ne soient en général utilisés que pour le portage, Alexandra et Lobzang les adoptent comme bêtes de selle : voilà des conditions quand même plus agréables pour circuler dans la neige ! Plus ils montent vers le col, plus la couche de neige s'épaissit, à tel point que les animaux ne peuvent bientôt plus avancer. Il faut mettre pied à terre pour alléger les yaks, et marcher dans leurs traces. Le franchissement du col se révèle aussi dur pour les bêtes que pour les personnes… En 1925, Alexandra se souviendra encore de l'épreuve qui faillit tourner au drame :

> « Oui ! nous avons atteint le point culminant de la route, devant nous se dresse le latza, le cairn hérissé de branches mortes où pendent de minuscules drapeaux, érigé en offrande aux dieux sur toutes les cimes thibétaines. Il était temps. La fatigue nous abat, sans forces, sur le sol et nous restons là un long moment à demi inconscients. Je secoue, la première, ma torpeur ; mes mains qui sans gants, ont agrippé la neige pendant plus d'une heure pour franchir le mur presque perpendiculaire qui bloquait le passage, sont blanches, privées de sensation… elles gèlent. Mon garçon doit être dans le même état. Je crie : “Thobgyal[2] ! frictionne-toi les mains et lève-toi ; nous nous gelons !” Mon exclamation fait sursauter le domestique qui épuisé, allait, ma foi !

> s'endormir. À nos pieds s'allonge une vallée désolée : pierres et neige, pareille à celle que nous venons de quitter. Il faut descendre en hâte ; le soir tombe déjà ; nous devons nous trouver à environ 5 000 m d'altitude et, en février, sans feu, il ne faut pas s'attarder, la nuit, dans ces régions. Chaque hiver, de pauvres pèlerins exténués s'y laissent surprendre ; le cerveau engourdi, pris de vertige, ils tombent et s'enlisent dans les profondes couches de neige qui nivellent les ravins ; ou bien, croyant se reposer pour quelques instants, ils s'endorment à jamais sur le bord du sentier solitaire. On les retrouve à la fonte des neiges ; leurs cadavres charriés par les torrents s'échouent dans les vallées où, parfois, des fragments de squelettes dispersés dans les montagnes racontent seuls leur sort. La chair des pieux voyageurs a régalé les grands loups du désert, mais leur zèle a suscité la naissance d'un bienheureux au paradis de Tchenrézig, et ainsi soutenue par la foi, année après année, siècle après siècle, la dévote procession défile à travers glaciers, forêts et solitudes arides au mystique pays du Thibet. »[3]
>
> *Souvenirs d'une Parisienne au Thibet.*

La petite caravane avance lentement. Le cinquième jour, il faut abandonner les yaks qui doivent rentrer au bercail avec leur guide. Les deux randonneurs reprennent leur baluchon et la marche continue… Voici une rivière, aux eaux forcément glaciales : Alexandra la traverse sur le dos de son domestique ! Le chemin est maintenant plus dégagé. Une nouvelle rencontre en ce cinquième jour, mais qui pourrait bien être de mauvais augure : celle de trois cavaliers dont deux militaires chinois. Ils s'arrêtent et posent des questions : Alexandra dit se rendre chez les religieuses de Rakshi…

Le sixième jour, Alexandra trouve une caverne bien à son goût, c'est là qu'elle attendra Yongden. Dissimulée habilement derrière un buisson, elle guette la route après avoir construit des cairns et planté des drapeaux selon une disposition convenue entre eux : ce sont les fameux signaux. Elle attend six jours dans cet abri confortable et sûr, mais Yongden n'arrive pas et Lobzang déteste l'isolement… Alexandra se décide donc à repartir

Voici la belle gompa de Rakshi. Craignant les bavardages du domestique, Alexandra refuse de s'y arrêter, au grand regret du jeune homme. Puis c'est la traversée du fleuve Dzachu (Dza Chu, le haut Mékong) : le dos du domestique fait l'affaire. Alexandra mouille ses bottes, mais comme le

soleil brille, elles ne gèleront pas sur ses pieds… ce qui arrive parfois ! Jolie route, bivouac dans une gorge, près d'une tente de *dokpas*, nuit froide. La dame lama est harassée ; jamais encore elle n'avait circulé dans des conditions aussi dures, ni porté un sac à dos. La fatigue est telle qu'elle n'en sent d'ailleurs même plus le poids. Lobzang, qui n'a que 26 ans, est tout aussi épuisé.

Quatorzième jour : Yongden n'est toujours pas là, Alexandra commence à se poser des questions. Seule, elle changerait de direction, mais ceci est impossible sous peine de ne jamais se retrouver. Encore une rivière à traverser. De l'autre côté le chemin se divise en une fourche : lequel suivre ? Yongden risque de prendre celui qu'elle n'aura pas choisi. Lobzang suggère… de s'arrêter : la balade serait assurément bien plus plaisante sans la mauvaise volonté de ce flemmard ! Renseignements pris auprès de *dokpas* rencontrés dans les parages, les deux routes mènent à Nangchen. Alexandra se décide pour l'une des pistes, après avoir laissé un message à son fils. Un cavalier les dépasse et se retourne : catastrophe, c'est leur voisin de Jyekundo, qui les reconnaît. Lui aussi se rend à Nangchen, mais à cheval ! Il sait qu'elle est étrangère… Alexandra sent l'échec au bout de la route. Seule, elle changerait d'itinéraire, mais avec ce système de messages et de rendez-vous, il ne peut en être question.

Vers le vingtième jour enfin, Yongden et Sonam trouvent le signal laissé au passage par l'organisatrice du « jeu de piste » : car c'est bien le terme qui vient à l'esprit quand on connaît le type de signaux utilisés. Mais la difficulté du parcours et la gravité de l'enjeu sont sans rapport avec celui d'un simple rallye-promenade : Alexandra risque sa vie. Les cas sont nombreux d'assassinats d'étrangers dans la région : on a déjà cité celui de Dutreuil de Rhins. C'est dans les environs de Rakshi gompa que le pasteur Rijnhart trouva aussi la mort en 1898. Un document conservé à la Fondation donne la teneur du code convenu avec Yongden. Alexandra l'avait écrit en deux exemplaires : l'un pour elle, l'autre pour son fils adoptif. Le papier est rédigé en anglais et en tibétain.

> « Un drapeau rouge annonçait que j'avais passé à cet endroit ; un bleu disait “Dépêchez-vous de me rejoindre” ; un vert et un rouge “Prenez une lettre cachée sous les pierres au-dessous du drapeau.” D'autres signifiaient : “J'ai remarqué des gens suspects qui paraissent me suivre

> et m’épier.”, “J’ai entendu dire qu’une bande de brigands rôdait dans ces parages”, etc.
> Un autre code réglait l’échange de brèves communications en cas de rencontre imprévue. Le chapelet que tout Thibétain porte sur lui, apparent ou non, en était le moyen. Passé autour du cou, le chapelet disait : “Ne m’approchez sous aucun prétexte, nous courons grand danger d’être reconnus.” Enroulé autour du poignet, il annonçait : “Vous pouvez me parler si cela est absolument nécessaire et me demander des vivres mais vous devez vous comporter comme un étranger qui ne me connaît point”, etc. Nous avions aussi certaines façons de nous entendre par la récitation de prières et de formules mystiques fréquemment répétées par les Thibétains. »
> *Souvenirs d’une Parisienne au Thibet.*

Les quatre compagnons se rejoignent enfin avec un immense soulagement. Mais la route est loin d’être terminée ; il faut faire semblant de ne pas se connaître, se séparer à nouveau, et redoubler de vigilance…

Voici Nangchen, rapidement traversée (voir carte 22). Alexandra a la désagréable impression d’être observée, épiée même. Des gens lui parlent, elle se sent mal à l’aise. Les deux pérégrins approchent maintenant de la frontière du Tibet indépendant. La plus grande prudence s’impose. Un obstacle imprévu et de taille se présente peu après : un pont métallique au lieu-dit Chakdzam (« pont de fer ») (Chaksamkha sur la carte 155 de notre liste). Dépourvu de parapet, il « se comporte comme une véritable balançoire au moindre mouvement » (*Souvenirs d’une Parisienne au Thibet*). Comble de malchance : le pont est fermé à chaque extrémité par une porte, et donc certainement gardé. Les deux marcheurs observent la situation en se cachant jusqu’à la tombée de la nuit. Quand il fait noir, ils s’aperçoivent que le gardien est absent et que les portes ne sont pas verrouillées : rassemblant tout leur courage ils franchissent l’obstacle avant le lever du jour. Mais le passage du pont faillit tourner au drame :

> « Le domestique qui m’accompagnait, l’esprit égaré par la peur, fut pris d’une crise de folie soudaine et je dus lutter avec lui sur le pont qui se balançait comme une escarpolette, pour le faire continuer son chemin et empêcher que nous soyons tous deux précipités dans les rapides qui écumaient au-dessus de nous. Cet épisode compte parmi les plus

> dramatiques de ceux qui ont émaillé mes pérégrinations en pays tibétain. »
> *Voyage d'une Parisienne à Lhassa*

Les premiers kilomètres dans le Tibet interdit annoncent la grande aventure ! Riwoche est traversé sans dommages. Mais Lobzang s'y attarde et paresse de plus en plus. Trois jours plus tard, les deux compagnons sont arrêtés par des villageois qui leur barrent la route. De leur côté, Yongden et Sonam avaient déjà été stoppés. Fouillés par un fonctionnaire, les bagages d'Albert (Yongden) contenaient des appareils photographiques, du papier, un herbier et des instruments qui ne laissaient aucun doute sur le caractère étranger du pèlerin. La petite caravane doit faire demi-tour. Il ne reste plus qu'à regagner Jyekundo.

> « Une fois de plus mes efforts, la fatigue et les privations endurées avaient abouti à un échec, mais je me refusais à accepter la défaite comme définitive. Lorsque je retraversai le pont de fer, je m'arrêtai un instant, tournée vers le monastère où siègeait le représentant du gouvernement de Lhassa, instrument inconscient de ceux qui inspirent la politique de répression vers la barbarie du soi-disant Thibet indépendant, et je fis silencieusement le serment de renouveler ma tentative et de la renouveler autant de fois qu'il le faudra jusqu'au triomphe, ou que la mort m'ait prise.
> Peut-être à ce moment, les dieux du Thibet me regardaient-ils, amusés de ma ténacité, et m'ont-ils souri car ce fut mon dernier échec. Deux ans plus tard, j'étais à Lhassa. »
> *Souvenirs d'une Parisienne au Thibet.*

En ce mois de février 1922, Alexandra jure d'atteindre la capitale interdite ou de mourir ! Elle trouvera un autre moyen, elle choisira une autre route, elle mettra tout le temps qu'il faudra, mais elle ne renoncera jamais ! Chaque échec lui sert d'expérience et de test. Cette sortie vers le sud représente au moins 700 km aller-retour. En dehors du passage à dos de yak, Alexandra a randonné, sac au dos, durant tout le trajet. Jamais elle n'avait circulé de manière aussi isolée, ni dans des conditions aussi sommaires : elle sait maintenant qu'elle peut marcher en altitude, qu'elle résiste bien au froid et à la fatigue. L'aller a duré un mois, le retour autant,

soit deux mois d'itinérance dans les conditions les plus dures que l'on puisse imaginer. La dame lama sait aussi que l'incognito est absolument nécessaire et qu'il ne faut pas être trop nombreux pour réussir un tel voyage.

Aucune lettre relatant le circuit n'a été retrouvée, et ces tentatives infructueuses étaient, jusqu'à ce jour, restées dans l'ombre. Or il est fondamental de les connaître pour comprendre le succès final du voyage à Lhassa. Dans son livre *Souvenirs d'une Parisienne au Thibet*, paru en 1925, l'auteur donnait plus de détails sur cette sortie vers Riwoche, qu'elle ne le fera dans les éditions ultérieures, au titre et au contenu d'ailleurs modifiés : *Le Voyage d'une Parisienne à Lhassa*. Quant au manuscrit du journal de route, il constitue une formidable source documentaire sur la stratégie inventée par Alexandra pour son cheminement dans le Tibet interdit.

Le général George Pereira et la nouvelle stratégie d'Alexandra

Alexandra a maintenant le loisir de reprendre des forces à Jyekundo. Quelques mois après son retour, le 25 mai 1922 exactement, la voyageuse annonce son nouveau départ à Philippe : ce sera pour la mi-juin. Elle est pourtant encore là en juillet. Pour quelle raison ? Sans doute parce qu'elle a décidé d'assister au festival annuel qui a lieu durant ce mois de l'été. Bien lui en prend d'ailleurs, car cette fois les dieux veillent sur elle ! Fin juin 1922 arrive à Jyekundo un militaire britannique, venant de Sining et se rendant à Lhassa : le général George Pereira. Le militaire-explorateur va, sans le savoir, donner une extraordinaire impulsion à la suite du voyage de la dame lama. Le général assiste lui aussi au festival avant de quitter la ville le 10 juillet 1922 : il y a passé une quinzaine de jours. Alexandra relate sa rencontre avec le « distingué compatriote de ceux qui ferment le Thibet » et son influence déterminante sur la suite du voyage :

> « Le général Pereira arriva à Jackyendo quelques jours après moi[4] et fut logé dans le bâtiment où j'occupais quelques chambres. Il y resta quinze jours environ. C'était un homme charmant, appartenant à la haute société de son pays, géographe, érudit modeste et globe-trotter infatigable. Il se rendait à Lhassa et n'en faisant point un mystère. Il possédait quantité de cartes et de notes qu'il me prêta ; j'y copiai

> nombre de renseignements utiles pour les pérégrinations que je projetais et certaines de ces esquisses rudimentaires, cachées dans mes bottes, m'ont accompagnée à Lhassa et permis de constater, en cours de route, combien de renseignements géographiques sur cette partie du globe sont encore incomplets.
> Un soir, nous avions pris le thé ensemble, une carte demeurant déposée sur une table, nous parlions du Thibet ; du bout du doigt, le général suivit le mince trait marquant le cours du Po-hangpo[5] : – "Personne n'est jamais allé par là, dit-il ; il doit y avoir des cols praticables vers les sources de la rivière – Ce serait une route intéressante vers Lhassa…".
> Je n'avais pas encore pensé à la traversée de cette région. Toutefois, les vagues renseignements que j'avais obtenus à son sujet par des gens de Kham ou des marchands des provinces centrales avaient été peu encourageants. Beaucoup prétendaient que les Popas étaient des cannibales, de plus modérés réservaient leur opinion sur ce sujet, mais tous s'accordaient pour affirmer que quiconque pénétrait dans les forêts habitées par les Popas n'en sortait pas vivant.
> J'hésitais. Les paroles du général me décidèrent. "Personne n'était allé par là…" Bon, je verrai ces cols. Oui, vraiment, ce serait une route intéressante. Un grand merci à vous, général : consciemment ou non, vous m'aviez rendu un véritable service. »
> *Souvenirs d'une Parisienne au Thibet.*

Dans son ouvrage *Peking to Lhassa* (247), Francis Younghusband retrace le périple de George Pereira ; il évoque aussi la rencontre du militaire avec « *Madame Néel, a French lady on a visit to Jye-kundo for the purpose of studying Tibetan Buddhism* ». Alexandra et le général sont invités au festival, ce qui représente un rare privilège, explique F. Younghusband. L'auteur ajoute que « *Madame Néel… was able to give Pereira much valuable information* » sur le Tibet. Autrement dit, Alexandra qui vit et circule au Tibet depuis quatre ans maintenant, fournit de nombreuses explications au général, sur les mœurs du pays et sur le bouddhisme tibétain en échange de quoi il lui prête des cartes dont elle recopie fidèlement des extraits. Pour elle, ces documents ont une valeur inestimable.

Il importe de lever une ambiguïté à propos des cartes. Alexandra n'était ni géographe, ni topographe, et n'a aucunement prétendu l'être. Elle n'a jamais « dressé », « établi » ou « levé » de cartes, contrairement à une

opinion qui circule parfois. Le lever de carte correspondait à une technique qu'elle ne connaissait pas ; cette technique nécessitait des outils et impliquait des mesures précises de hauteurs relatives, d'altitudes et de distances. C'était l'un des objectifs de certains explorateurs dont les périples avaient un but scientifique et géographique. Le Suédois Sven Hedin, par exemple, a laissé une œuvre cartographique considérable, même si elle se trouve dépassée aujourd'hui (voir bibliographie (118, 134) et atlas 1906-1908). Le grand explorateur français Jacques Bacot a enseigné sa technique au Père Charrier lors de son passage à la Mission en 1909[6]. Nulle part dans ses écrits Alexandra ne fait état d'un tel apprentissage, alors qu'elle a appris à développer des pellicules photographiques.

Alexandra ne se servait de cartes que comme moyen de repérage, pour choisir ses itinéraires et pour se diriger sur le terrain, comme nous utilisons les cartes routières. À Jyekundo, elle a simplement recopié et parfois décalqué les documents prêtés par le général Pereira. La carte du trajet Jyekundo-Koukou Nor qui a été publiée dans le tome 1 du *Journal de voyage – Correspondance à son mari*[7] n'a pas été « établie » par Alexandra. Le document est d'ailleurs signé et daté : « G. Pereira – 3 July 1922 ».

C'est donc en juillet 1922 qu'Alexandra conçoit son nouveau plan pour atteindre la capitale interdite :

> « J'avais conçu un plan qui, l'eussé-je alors dévoilé à n'importe quel Européen ou Américain jouissant de son bon sens, m'eût fait considérer comme folle. Il consistait simplement en ceci : je passais l'été dans le voisinage des sources du Fleuve Jaune et je me promenais dans la région merveilleuse des Grands Lacs, qui fut, disent les légendes, la patrie du roi Guésar de Ling, le héros déifié dont les bardes thibétains chantent les exploits.
> […] Après être demeurée ainsi parmi les Dok-pas (littéralement : gens des solitudes, les nomades gardeurs de troupeaux), mon plan comportait un voyage hivernal au Gobi, alors que le thermomètre y marque 35 °C et 40 °C sous zéro, puis, dès les premiers jours de printemps, je devais lentement retrouver les provinces chinoises du Kansou et du Szetchouan, gravir la sainte montagne du “Parfait Bon” (Kung Tou Zangpo) hérissée de temples et, si ce privilège m'était accordé, y contempler l'ombre du Bouddha dans un halo aux couleurs de l'arc-en-ciel. De là j'irais chez les Lolos, les Lissos, les Mossos, qui forment

autant de clans indépendants enclavés dans la grande Chine. Qui donc me saurait là ?… Je voyagerais modestement dans une petite chaise vieillotte et, plus tard, avec des bêtes de louage et puis, et puis… je traverserais les grands fleuves : le Yang-Tsé, le Mékong, vieilles connaissances dont j'avais bu les eaux près de leur berceau, et alors… j'aviserais. Je serais au nord du Yunnan, j'y chercherais un passage pour entrer au Thibet. Cette fois, je n'emporterais pas de bagages ; une guenilleuse cheminerait, mendiant sa nourriture, couchant en plein air, effacée et crasseuse, semblable en tout aux misérables qui se traînent sur les sentiers de pèlerinage aux quatre points cardinaux du Thibet.

Tel était mon plan et j'y rêvais en m'éloignant de Lhassa à travers les steppes désolés. »

Souvenirs d'une Parisienne au Thibet.

Le barde de Kyirku raconte la légende de Guésar de Ling

Alexandra avait fini par s'habituer à la petite bourgade qui, « dans une région saine, à quelque 3300 m d'altitude, ne manquait pas de charmes » (*La vie surhumaine de Guésar de Ling*), mais Jakyendo n'offre « aucune compensation du côté intellectuel. Les hôtes des monastères voisins paraissent uniquement occupés de négoce et tout le contraire des lettrés. » (Lettre du 14 janvier 1922.)

Les dieux, maintenant du côté de la voyageuse, vont lui offrir l'occasion de meubler ses journées en lui procurant un travail auquel elle n'avait pas songé. Un jour qu'elle flânait dans le bourg, Alexandra découvrit un personnage extraordinaire : le barde Diktchén Chémpa. C'était un magnifique Khampa, un géant qui, « sabre à la main », revivait l'« histoire de la guerre de Hor », l'un des épisodes de la célèbre épopée tibétaine, la légende du roi Guésar de Ling[8]. Fascinée par la personnalité du conteur, et toujours soucieuse de collecter des informations inédites ou mal connues en Occident, la dame lama demanda au barde de venir à domicile lui raconter la fabuleuse histoire du roi Guésar. Après de longs pourparlers le Khampa accepta : Alexandra et Albert, très attentifs, notèrent ainsi cette version populaire du poème. Pendant plus de six semaines, le barde déclama quotidiennement pendant six heures dans la maison d'Alexandra. Cette légende fera l'objet d'un livre publié en 1931 : *L'Épopée de Guésar de Ling*

le héros thibétain, racontée par les bardes de son pays. Dans la préface de la première édition, l'orientaliste Sylvain Lévi dit sa reconnaissance à l'auteur pour « avoir révélé au public français, sous une forme pittoresque et attrayante, une épopée qui pour son importance nationale et sa signification de culture vient se ranger auprès de l'*Iliade*, de l'*Énéide*, des *Niebelungen*, du *Roland* ».

Alexandra et Yongden rassemblent des manuscrits offerts par des notables du pays, ils continueront d'ailleurs à noter les chants d'autres conteurs tout au long de leur circuit.

Aucun document ne permet de savoir quel jour Alexandra quitte la localité. C'est probablement juste après le festival, sans doute à la fin du mois de juillet. Quant à George Pereira, il atteindra Lhassa en octobre et y rencontrera le dalaï-lama. Puis il regagnera l'Inde, avant de revenir en Chine, où il mourra en 1923 dans la région de Kanzé.

Au beau milieu de l'été 1922, Alexandra, Albert-Aphur, leurs domestiques et les animaux de portage s'éloignent donc une nouvelle fois de Jyekundo, maintenant en direction du nord-est. La caravane prend la route du Koukou Nor et de Sining, conformément au plan d'Alexandra. La nouvelle destination est la merveilleuse région des « Grands Lacs » tibétains, un intermède agréable avant les déserts de l'Asie centrale.

---

1 Il s'agit bien du mot « Thibet », naguère écrit avec un h.

2 « Thobgyal » : dans son journal, Alexandra est accompagnée de Lobzang « Dawa » qu'elle appelle Luis de temps en temps, et Yongden circule avec Sonam. Dans les *Souvenirs d'une Parisienne au Thibet*, elle dit faire équipe avec Thobgyal, tandis que son fils chemine avec « Daoua ». Elle a inversé les noms des domestiques.

3 « Cadavres » : ce que dit Alexandra à propos des cadavres de pèlerins est conforme aux récits d'autres voyageurs, par exemple A.H. Savage-Landor en 1897 (213).

4 « Quelques jours après moi » : affirmation singulière car le général est arrivé à Jyekundo fin juin pour en repartir le 10 juillet (cf F. Younghusband), tandis qu'Alexandra séjournait dans la ville depuis plusieurs mois. Mais on a vu que la dame lama n'avait pas un sens rigoureux de la chronologie. Son mode de vie n'impliquait d'ailleurs pas le respect absolu du calendrier…

5 « Po-hangpo » : le Po Tsangpo.

6 Archives MEP, Cahiers Charrier.

7 Tome 1 du *Journal de voyage – Correspondance à son mari* : carte présentée à la quatorzième page du feuillet de photographies.

8 Voir bibliographie : D.J. Penick.

Des déserts d'herbes aux déserts de sables, de Jyekundo à Tunghuan : été 1922-printemps 1923

De Jyekundo à Kanchow : été 1922 (voir carte 23)

À l'aube du xxe siècle, les livres donnaient au public une vision terrifiante du Tibet, résultats des cheminements difficiles des explorateurs dans une contrée encore mal connue. Pour Dutreuil de Rhins, le haut plateau central est « stérile, terne, silencieux comme la mort, d'une désolation infinie, et les immobiles géants de glace qui dominent cette désolation la font paraître plus horrible encore ». Un atlas Larousse édité au début du siècle évoque de son côté le « manque d'air au passage des cols élevés, […] le manque de combustible, les bourrasques épouvantables qui soulèvent du sol des tourbillons de poussière et de cailloux, la désolation de la contrée, tout cela n'est point pour séduire même les plus intrépides chercheurs d'inconnu ». Les auteurs de cet atlas ne connaissent pas encore une certaine Alexandra David-Néel, qui, à l'âge de 54 ans, s'apprête à traverser ce territoire infernal… sans angoisse particulière ! Irréflexion ? Inconscience ? Certes non. Surtout une grande expérience et une merveilleuse assurance dans son aptitude à se faire passer pour une femme du pays. Les étrangers, les vrais, les autres, prennent finalement plus de risques avec leurs costumes, leurs équipements et leurs manières venus d'ailleurs. Alexandra se sent tibétaine… au Tibet ! Ses craintes ne sont pas plus grandes que celles des autochtones, celles des pèlerins en face des voleurs : il faut prendre quelques précautions, et puis compter sur sa bonne étoile !

Pour traverser les quelque 800 à 1000 km de « déserts herbeux », la voyageuse pourrait s'incorporer à une caravane de pasteurs. Deux convois annuels effectuent traditionnellement le parcours entre Jyekundo et Dankar puis le Koukou Nor (167). Mais un tel choix, guidé par l'appréhension,

n’est pas dans le tempérament d’Alexandra : elle préfère cheminer à sa guise, seule avec ses gens, même si les dangers sont plus évidents pour un petit groupe que pour une imposante caravane.

> « Dans cette région du vide et du silence, il me fallait errer libre, à mon gré suivant les impulsions du moment, les incitations dispensées par le vent, les nuages, le soleil, par un cours d’eau gazouillant que j’atteignais et dont il me venait la curiosité d’aller chercher la source. »
> *Le Vieux Tibet face à la Chine nouvelle.*

La dame lama et ses trois fidèles compagnons (Albert et les deux domestiques) se mettent en route à la fin du mois de juillet 1922. Alexandra a acheté plusieurs yaks qui porteront les bagages et des provisions de nourriture pour trois mois. Les possibilités de ravitaillement sont rares là-bas. Et il faut toujours prévoir des victuailles en suffisance car, « pour un Tibétain, manger copieusement est le but principal de la vie », écrit Alexandra (*La Puissance du néant*). La voyageuse compte aussi sur la générosité des *dokpas* qu’ils ne manqueront pas de rencontrer. Comme elle l’avait fait dans la région du Koukou Nor, elle installera ses tentes près des campements de pasteurs. Accueillant près d’eux une « *jetsunema koushog* », une dame lama, les gens du camp accumuleront même des mérites en lui offrant des présents : beurre, *tsampa*, ou combustible, c’est-à-dire de la bouse de yak sèche. Dans *Le Vieux Tibet face à la Chine nouvelle*, Alexandra fait allusion à cette traversée : tout se déroula comme elle l’avait prévu.

En prenant la route du nord, Alexandra s’éloigne de son objectif final, mais volontairement cette fois : « Il convenait de laisser écouler du temps, de faire perdre mes traces, de convaincre ceux qui me surveillaient que, définitivement vaincue, j’avais abandonné mon projet. Du reste, les Thibétains à la solde des gens de Lhassa barrant le centre de l’Asie sur une distance qui s’étend, en certains endroits, du 78° au 100° de longitude, je n’avais pas le choix des routes. » (*Souvenirs d’une Parisienne au Thibet*.) Bien décidée à se faire oublier par les autorités, Alexandra prend son temps ; elle va même jusqu’à herboriser.

> « Ce jour-là, je m’étais attardée très loin derrière mes gens, récoltant des plantes que je voulais envoyer à la Société botanique de France. Nous

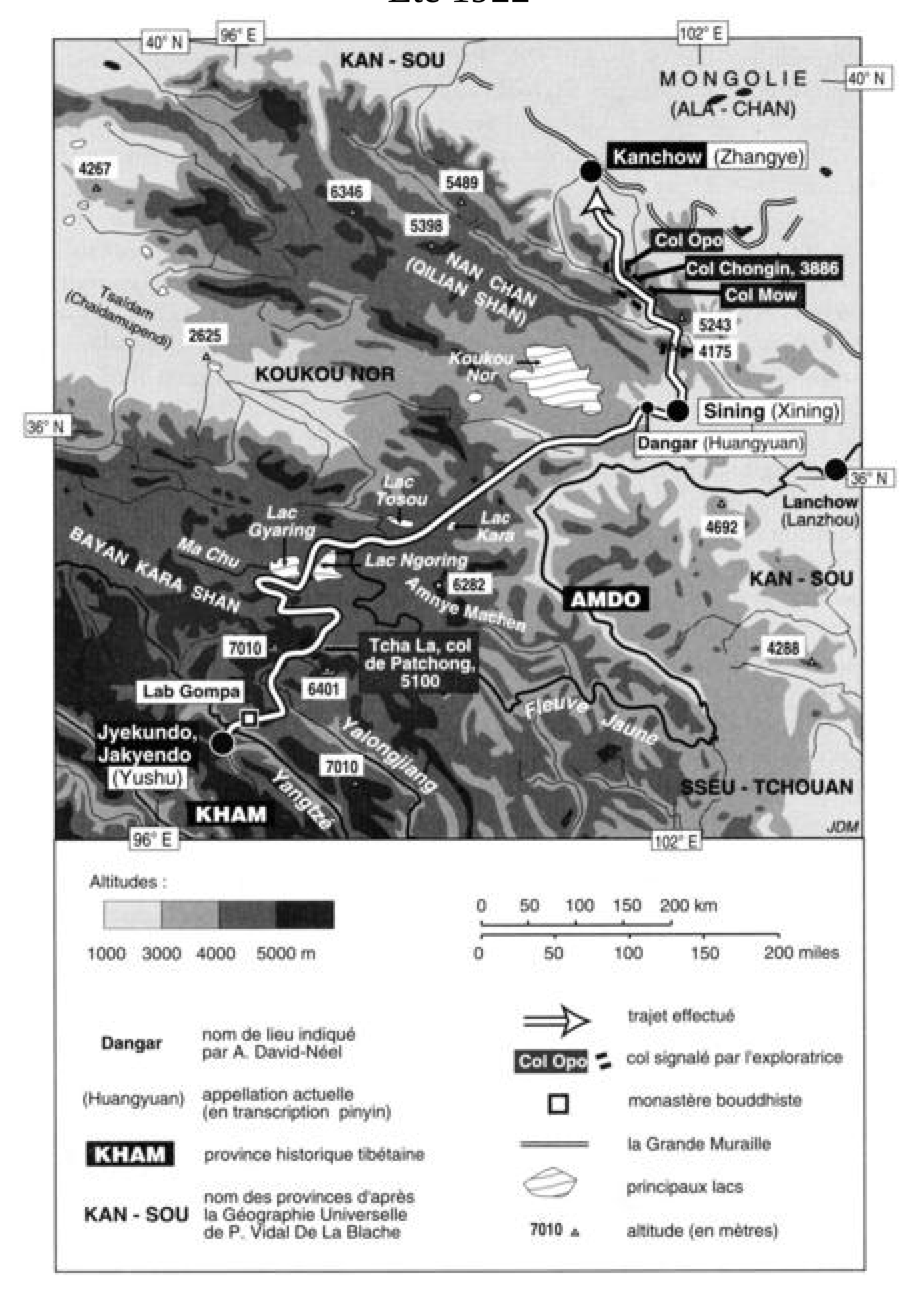
étions en juillet, l'époque des pluies. Le désert d'herbes s'était mué en un océan de boue, des nuages épais et bas couraient, se heurtaient dans le ciel, voilaient les cimes, erraient par les vallées, enveloppant les steppes d'une grisaille mélancolique. […] Mais plus que le découragement, la faiblesse était à combattre. »
Souvenirs d'une Parisienne au Thibet.

Le général Pereira qui venait de Sining par cette piste avait fourni à Alexandra toutes les informations nécessaires au bon déroulement du parcours. Ayant recopié les croquis de terrain de l'officier, elle disposait de la nomenclature détaillée des lieux jalonnant son itinéraire. Le général avait aussi noté les types de paysages traversés : « *Big Wild Horse Plain*, *Small Wild Horse Plain, Ever Stony Hills, Valley, Plain, Pass…* ». Nul voyageur ne peut rêver meilleur guide routier.

La plupart des lettres d'Alexandra écrites pendant cette grande tournée vers le nord ont, hélas, disparu. Mais bien qu'elle n'ait pas consacré de livre à ce circuit, la voyageuse y fait allusion dans plusieurs de ses ouvrages. Son itinéraire jusqu'à Kanchow est connu grâce à la carte générale des circuits au Kham et en Amdo qui a été publiée dans *Au pays des brigands gentilshommes*, et dont le brouillon avait été fourni par la dame lama.

Alexandra passe d'abord par Lab Gompa, le monastère situé à quelques kilomètres au nord-est de Jyekundo, dont elle connaissait le lama. Puis elle suit la piste qui traverse la chaîne du Bayan Kara, l'extrémité sud-est de l'immense chaîne des monts Kunlun, au col de Patchong ou Tcha La, situé sur la ligne de partage des eaux entre le bassin du fleuve Bleu (le Yang Tze Kiang) et le fleuve Jaune (le Hoang Ho). Le pic situé à l'ouest du col atteint 7010 m d'altitude, le col lui-même 5100 m. Au nord de celui-ci, la dame lama s'écarte provisoirement de la piste principale pour passer entre les deux lacs jumeaux (les lacs Gyaring et Ngoring) : c'est là qu'elle traverse le tout jeune fleuve Jaune. Puis elle musarde dans la dépression lacustre où naît cet immense fleuve, nommé Ma-tchou (Ma Chu) à l'amont de son cours. Dans ce secteur l'altitude est d'environ 4 300 m. Paysages de vastes pâturages localement marécageux, dominés par des ondulations aux profils doux, aux pentes herbeuses et surbaissées. La caravane rejoint ensuite la piste normale, et longe l'extrémité occidentale de la montagne sacrée Amnye Machen qu'Alexandra n'a pas mise à son programme.

Carte 23 : DE JYEKUNDO À KANCHOW
Été 1922

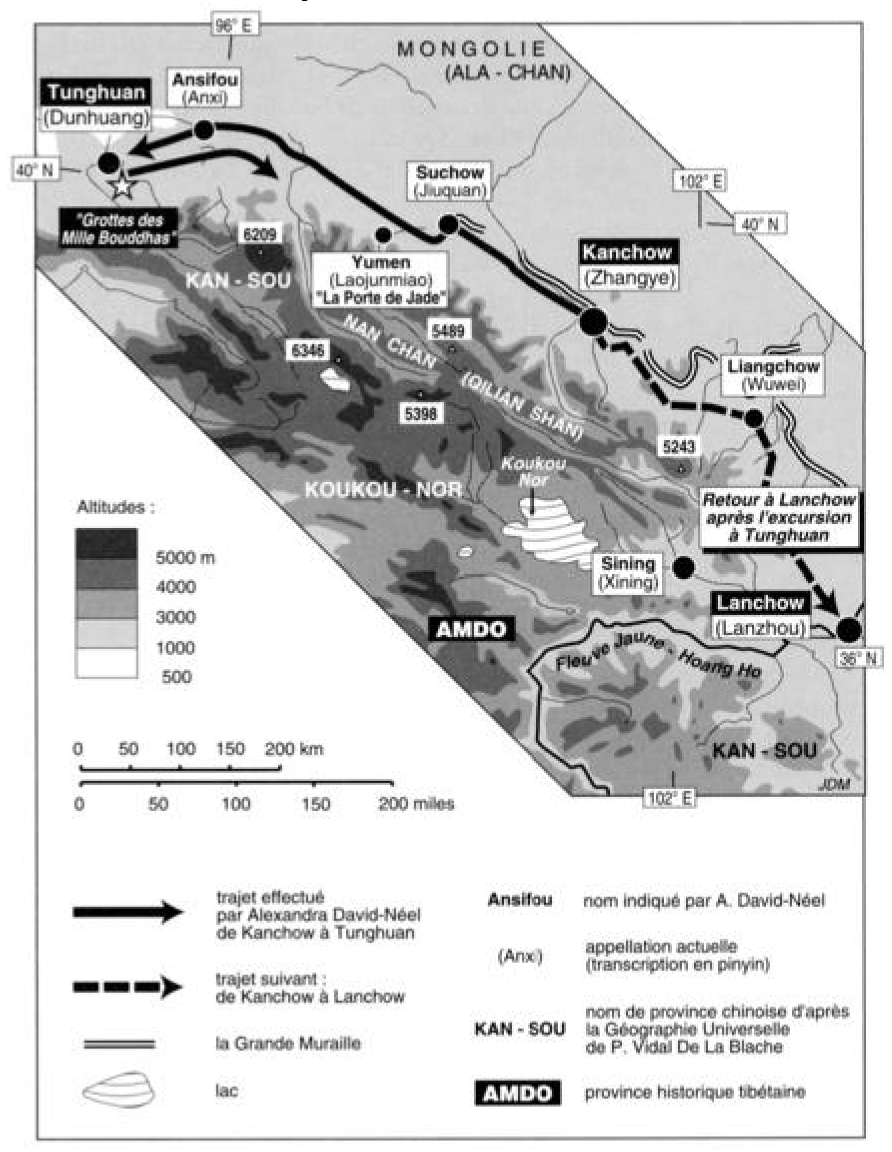


La caravane avance lentement au rythme des yaks et selon l'humeur de la lamani : « En cours de route, les yaks dépendent entièrement pour leur subsistance, de l'herbe qu'ils paissent ; il faut donc les conduire vers les endroits où celle-ci est abondante et les y laisser demeurer assez longtemps pour pâturer suffisamment. » (*Le Vieux Tibet face à la Chine nouvelle*.) Les départs ont lieu au lever du jour, par un froid toujours vif étant donné l'altitude. Le camp est monté dans l'après-midi, les bêtes déchargées. Si les

chevaux et les mules trottent deux fois plus vite que les yaks, la lenteur des animaux du pays permet de profiter pleinement de « cette région ensorcelante aux grands lacs solitaires d'un bleu de turquoise encerclés par des rives de cailloux mauves et gris perle pailletés d'argent ». Alexandra s'attarde… et passe ainsi tout l'été « dans la région des sources du Fleuve Jaune parmi les redoutés pillards Gologs qui pourvurent à [sa] subsistance et à celle de [ses] compagnons ». Les fameux Ngo-log habitent en effet un peu plus à l'est, dans la boucle du fleuve Jaune, mais ils sillonnent la région des lacs où ils se ravitaillent en sel.

La piste aboutit au sud du Koukou Nor, à Dankar (Dangar), puis à Sining, région et villes qu'Alexandra connaît bien. À Dankar, la caravane change de style : les yaks sont remplacés par des mules ou des chameaux en vue du périple vers le nord-ouest.

Carte 24 : VERS LES DÉSERTS DE L'ASIE CENTRALE
30 janvier-10 avril 1923



La piste de Sining à Kanchow traverse les Nan-Chan (Qilian Shan) par une série de cols, avant de déboucher sur ce qu'il est convenu d'appeler le « couloir du Kan-sou » ; ce corridor s'allonge entre les déserts de Mongolie, au nord-est, et les chaînes bordières du nord du Tibet, au sud-ouest (voir la carte). La route rejoint le grand axe qui va de Pékin au Turkestan par Lanchow et Kanchow, l'ancienne « Route de la soie », l'axe aussi de toutes les invasions et de tous les combats entre les musulmans, les Chinois et les Mongols.

De Kanchow à Tunghuan et le retour à Lanchow (voir carte 24)

La Chine cesse vraiment à Lan-tcheou[1], affirmait le commandant d'Ollone en 1911 (181). Que dire alors de Kanchow**,** située à 500 km au nord-ouest ? Là-bas la vieille Chine a définitivement cédé la place à un autre monde, à celui des déserts, des oasis et des rubans de verdure, à celui de l'Asie centrale, à celui des châteaux forts, des fermes fortifiées et des sables conquérants. Alexandra avait pensé qu'elle n'aurait sans doute pas d'autre occasion de visiter ces régions éloignées, encore difficiles d'accès. C'était le moment ou jamais d'aller admirer le site bouddhique de Tunghuan, découvert depuis peu, et déjà étudié par le grand sinologue français Paul Pelliot. Tunghuan représente l'une des plus fantastiques découvertes archéologiques du début du XXe siècle.

Une lettre datée du 29 août 1922 nous apprend qu'Alexandra est arrivée à Kanchow : elle s'installe dans un petit temple taoïste. C'est là qu'elle attendra les fonds nécessaires à la suite du périple. Il n'est pas question de se lancer dans cette longue excursion sans pouvoir disposer d'un minimum de ressources. Elle partira dès que le mandat sera arrivé, même en plein hiver, dit-elle dans sa lettre.

> « Tu jugerais l'habitation peu confortable. Je dois vivre les portes ouvertes dans ma chambre pour y avoir la lumière suffisante pour écrire. Il y a deux grandes fenêtres, mais pas de carreaux de vitre naturellement et la clarté qu'elles laissent entrer à travers le papier blanc dont elles sont tendues n'est pas suffisante pour lire ou écrire pendant des heures. […] L'on m'a prêté un poêle étranger qui appartient à la mission. Il a une bonne longueur de tuyaux et j'y ai encore ajouté environ 75 centimètres de tuyau fabriqué en fer blanc par un ferblantier local, de sorte que j'espère pouvoir me tenir un peu au chaud cet hiver. La cheminée, Albert l'a construite et le tirage se fait relativement bien. »
>
> Lettre du 29 août 1922. Extrait inédit.

Deux mois et demi plus tard, Alexandra est toujours à Kanchow : elle attend toujours ses fonds et surtout des nouvelles de son mari. Que signifie ce silence ? Les moyens de communication sont certes très lents et

Kanchow est encore plus éloignée de la côte que Kumbum, mais la ville se situe sur un grand axe et la poste fonctionne normalement… Elle patiente en travaillant avec Yongden sur l'épopée de Guésar de Ling : ils décryptent les manuscrits qu'ils ont réunis et comparent avec les notes prises à Jyekundo. Alexandra semble assez satisfaite du résultat ; à ce rythme, le livre sera prêt dans quelques mois ! Elle écrit aussi quelques articles qu'elle envoie à Philippe, et transcrit un conte, mais « d'un genre trop léger » pour être publié tel, car elle tient à sa réputation d'auteur de livres philosophiques. Mais si les problèmes financiers devaient s'aggraver, peut-être songerait-elle à en tirer quelque chose et à se lancer dans une littérature un peu plus distrayante, et commercialisable… sous un pseudonyme bien entendu. Il faut bien vivre !

Au tout début de décembre, une mince couche de neige a donné sa teinte hivernale au décor. L'hiver se révèle plus froid à Kanchow qu'à Kumbum, dit Alexandra. Si l'altitude est moins élevée, la ville se situe plus haut en latitude, environ 300 km plus au nord. Le soir, le thermomètre descend jusqu'à -20 °C. La houille est difficile à trouver, et coûte cher : « Il m'arrive de rester des journées entières sans feu, heureusement c'est assez rare », écrit-elle le 9 décembre. Pour Alexandra, le chauffage représente chaque hiver un souci dont elle se passerait volontiers. Chauffage et bagages sont les deux bêtes noires de la voyageuse !

La situation financière devient chaque jour plus catastrophique. Une lettre de Philippe arrive enfin à la mi-janvier 1923. La dame lama y répond par retour du courrier :

> « Ta lettre reçue aujourd'hui me dit que tu m'as envoyé 4000 Francs le 6 novembre ; comme j'ai reçu ta lettre qui est du 8 novembre, l'avis de la banque va sans doute m'arriver d'ici peu de jours. Il va me falloir voir, alors, si le missionnaire sera disposé à m'avancer l'argent de mes chèques qu'il pourra toucher à Lanchow. Sinon, je serai encore retenue ici un mois au moins, le temps d'envoyer les chèques à Lanchow et de recevoir l'argent. Et qu'est-ce que je mangerai pendant ces mois-là ?… Je me le demande. »
>
> Lettre du 16 janvier 1923, Kanchow.

En Chine, les frais de voyage restent, heureusement, des plus limités. On trouve des hébergements peu coûteux, misérables certes, mais pas

déshonorants puisqu'il n'en existe point d'autres. Ces auberges sordides accueillent de la même façon riches et moins riches.

Dans sa lettre du 29 janvier, Alexandra annonce à son mari que, quoique toujours sans nouvelles de la banque, elle a décidé de partir dès le lendemain pour « Tungwhan » :

> « Tungwhan est l'endroit où Sir Stein et ensuite Monsieur Pelliot ont fait leurs trouvailles de livres, etc, du IXe siècle, alors qu'existait là un florissant royaume bouddhiste. L'endroit s'appelle "les mille Bouddha", c'est une oasis avec des temples dans les rochers. Je n'irai pas plus loin quoique cela me contrarie, mais l'argent et le temps me manquent. Je crois que cette excursion me demandera un mois, à condition de ne pas flâner et de faire des étapes longues.
>
> […] Le missionnaire belge[2] m'a prêté 100 taëls, c'est ce qui me permet de partir, mais j'espère bien qu'à mon retour à Kanchow, l'avis de la banque sera là et que je pourrai le rembourser avec un chèque ; sans cela je ne sais pas ce que je deviendrai.
>
> […] Les distances sont énormes en Chine et les moyens de communication très lents. On compte par mois de voyage comme vous comptez par jours, en Europe. […]
>
> La température continue d'être froide : entre 19 °C et 20 °C sous zéro, la nuit. À un mètre de distance de mon poêle, dans ma chambre, tout gèle, même dans le milieu du jour. »
>
> Lettre du 29 janvier 1923, Kanchow.

Le 30 janvier 1923, Alexandra quitte donc Kanchow. Le missionnaire fait confiance à la lettre de Philippe Néel annonçant l'envoi des fonds. Le périple commence bien en hiver, il s'achèvera au printemps.

Après sept jours de voyage, la petite caravane arrive à Suchow (Su Tchéou en français), l'actuel Jiuquan. Suchow, c'est la porte de la Chine. À 27 km de la ville s'achève (ou commence) la Grande Muraille dont Alexandra avait découvert l'extrémité orientale en 1917 : environ 2700 km séparent les deux points. La célèbre « Porte de Jade » se trouve à deux pas (Yumen). Au-delà règnent les semi-déserts et les déserts de l'Asie centrale : la population se regroupe dans des oasis, les rivières se perdent dans les sables, des tourbillons de poussière balaient l'ancienne « Route de la soie », les lacs se chargent de sel. Vers le sud, le couloir du Kan-sou s'adosse à la

puissante chaîne du Nan-Chan dont le pied est jalonné par un chapelet de belles oasis. Vers le nord il s'ouvre sur la chaîne désertique d'Ala-Chan, l'un des éléments bordiers de l'immense désert de Gobi[3]. Le paysage rappelle le « bled aride des environs de Gabès », avec des dunes, des herbes épineuses et une sorte d'alfa. Les auberges sont aussi misérables qu'ailleurs. Il fait froid, « un minimum de 22 °C sous zéro. À 11 heures du matin, dans ma chambre, le soleil brillant, j'ai noté 8 °C sous zéro », écrit Alexandra (Lettre du 3 février 1923).

Les lettres relatant le circuit ont disparu, mais nous pouvons nous reporter en confiance au magnifique roman tibétain écrit par Alexandra et Yongden : *La Puissance du néant*. Le héros, Munpa, à la recherche de la turquoise magique, passe lui aussi par Lanchow (« Landou » dans le livre : c'est la prononciation locale, explique Alexandra), Kanchow (« Kandou ») et Suchow (« Sidou »), avant de se rendre à Tunghuan (« Tunhwang »). Le « *dokpa* du pays des herbes » découvre le désert :

> « À perte de vue le sol était jaune, ou noirâtre. Parfois, des rafales amenaient, sur les voyageurs, des nuages épais de ce sable jaunâtre ; on les voyait accourir du fond de l'horizon, pareils à un mur mouvant et s'abattre sur la caravane, cinglant cruellement gens et bêtes, les enveloppant comme un brouillard opaque qui leur masquait la route. Aveuglés, asphyxiés, les hommes devaient néanmoins s'empresser auprès des mules, qui, moins placides que les chameaux, s'affolaient, faisaient choir leurs charges et fuyaient en de fausses directions.
> L'eau des auberges était malodorante et amère et le froid, même pour un pasteur du Tso-Nieunpo, devenait pénible à supporter. »

Munpa remarque l'impressionnant dispositif de défense mis en place dans le passé, les châteaux, les places fortes, les tours de gardes, derniers bastions plus ou moins en ruines de l'immense citadelle que devait constituer l'Empire du Milieu protégé par le « Grand Mur ». « Ici tout respire la guerre », le passage du Kan-sou a été l'« un des champs de bataille éternels de l'humanité », écrit le commandant d'Ollone. De son côté, Élisée Reclus évoque la « voie maîtresse du nord-ouest qui réunit, par le défilé de Yu-men ou "Porte de Jade", véritable goulot de bouteille, tous les chemins qui traversent les Pamir et les monts célestes ou contournent au nord ce grand système orographique ». Pour lui, le passage de l'Asie

centrale en Chine, situé à une altitude moyenne de 1500 m, par 40° à 45° de latitude nord, « présente les meilleures conditions pour la marche facile des voyageurs » (*L'Homme et la Terre*).

Donc pas de difficultés particulières sur cette route parcourue depuis des siècles par des caravanes. Mais il faut rester sur la piste et prévoir suffisamment d'eau et de provisions. Entre Sidou (Suchow) et Tunhwang (Tunghuan), Munpa-Alexandra découvre par endroit des lieux de désolation, des villages abandonnés envahis par le sable.

Celui-ci s'accumule d'abord contre les murs extérieurs des maisons, puis pénètre dans les pièces dont les occupants ont retiré les huisseries. Parfois le sable recouvre complètement les bâtiments qui disparaissent peu à peu de la vue des passants, engloutis par les vagues sèches et lentes de la roche meuble en mouvement. Impermanence des traces humaines…

Munpa atteint son but dans le courant du printemps, c'est-à-dire par des températures idéales. Peu de temps après l'étape faite à Ansi, (Ansifou ou Ngan-si), il arrive enfin au bord de la petite rivière qui coule au pied du massif rocheux où sont creusées les fameuses grottes, et découvre avec émerveillement l'illustration grandiose de l'engouement passé des fidèles pour les « temples troglodytes ». Une foule innombrable de personnages a traversé le temps sur les fresques superbes de ce fabuleux trésor archéologique : Bouddhas, boddhisatvas, disciples, moines, nonnes, ermites, déités…

Les grottes des Mille Bouddhas représentent l'un des points extrêmes de l'immense pèlerinage d'Alexandra sur les lieux du bouddhisme. Depuis Ceylan, que de kilomètres parcourus, que de temples visités, que de moments intensément vécus, que de merveilles entrevues ! Et partout le demi-sourire du Maître, d'un bout à l'autre de l'Asie le même visage apaisant…

Centre caravanier sur la Route de la soie, Tunghuang (Dunhuang) compte environ 7 000 habitants au début du XXe siècle. L'oasis dans son ensemble abrite 40 000 habitants (106). La petite ville, devenue misérable, peut s'enorgueillir d'un passé marqué par un grand rayonnement spirituel. Elle fut un pôle de culture bouddhique fort actif depuis qu'un moine, de passage au IVe siècle de notre ère, eut ici la vision de milliers de Bouddhas. Il s'installa dans la falaise pour y vivre en ermite et les grottes furent travaillées à partir de ce moment-là. Tunghuang était aussi une ville de garnison sur la route de l'Asie centrale, au même titre que Kanchow,

Suchow et Liangchow. Venant de l'Inde du nord et du Cachemire, la route traversait les royaumes bouddhistes de l'Asie centrale (Khotan, Kucha…) puis gagnait l'Empire du Milieu par le couloir du Kan-sou. Situées à peu de distance de la ville, les grottes passent pour le plus remarquable site d'art bouddhique en Chine : plus de 460 cavités ouvertes sur cinq étages. Livre d'art en grandeur réelle, illustré du IVe au XIVe siècle. Mais de lamentables dégradations furent opérées quelques années avant le passage d'Alexandra par des soldats russes blancs qui s'étaient réfugiés dans le site archéologique au moment de la révolution bolchévique ! (Voir *Sous des nuées d'orage*.)

Alexandra a atteint le but qu'elle s'était fixé dans cette direction. Comme Munpa, le héros de son roman, la dame lama prend ensuite le chemin du retour. Traversant à nouveau Ansifou, Suchow et Kanchow, où elle règle sans doute ses dettes, elle arrive à Lanchow le 10 avril 1923. Une fois de plus la voici dans la capitale du Kansou. Son prochain objectif est le Gobi, mais le moment est-il bien choisi pour se lancer dans le désert ?

---

1 « Lan-tcheou » : Lanchow ou Lanzhou.

2 Il s'agit du Père Van Dyck : Alexandra évoque ce prêt dans son agenda de 1931 (19 janvier).

3 Dans *La Puissance du néant*, A. David-Néel signale que, en plus du nom de la région concernée, le terme Gobi s'applique à « n'importe quel désert ». Cette affirmation est juste.

DU KAN-SOU AU YUNNAN, L'ACCÈS DÉCISIF AUX MARCHES TIBÉTAINES : 1er MAI-20 OCTOBRE 1923

10 avril-1er mai 1923 : trois semaines à Lanchow

Dans *Le Vieux Tibet face à la Chine nouvelle*, Alexandra évoque sa manière de voyager : « Je n'avais généralement aucun plan strictement arrêté. » De fait, lorsqu'elle arrive à Lanchow en avril 1923, elle ignore encore l'itinéraire qu'elle va emprunter dans les mois qui viennent. Elle n'a en tête que son objectif final : Lhassa, et le nom de la province chinoise d'où elle partira pour atteindre la capitale interdite : le Yunnan. Lanchow est encore très loin du Yunnan : il faut traverser toute la Chine centrale du nord au sud, avant même de songer à prendre l'une des routes qui mènent à Lhassa !

Lanchow, c'est le retour vers la Chine traditionnelle. De nouveau en ville après cette longue période passée dans les « solitudes enchanteresses » des grands pâturages puis dans les régions semi-désertiques de la Chine « hors les murs », Alexandra commence par s'informer de la situation générale du pays : elle déterminera son trajet en fonction de la localisation des conflits, ou plutôt de ce que l'on croit en savoir. « En Chine, les nouvelles ne circulent pas, on n'entend que des racontars. » (Lettre du 11 avril 1923.)

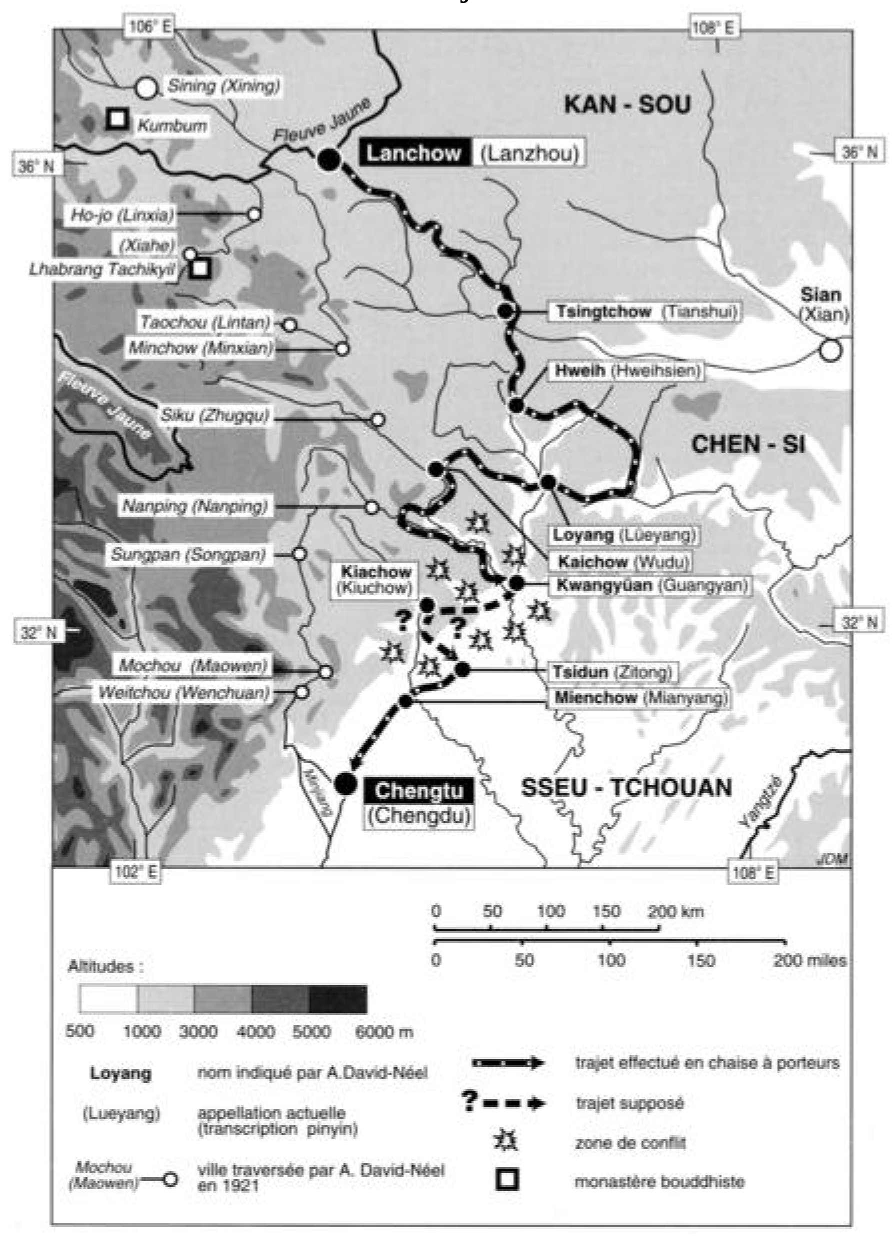
Un courrier de plusieurs mois attend la dame lama dans la capitale du Kan-sou. Elle remarque une lettre du ministre de France, le vicomte de Fleurian, et des enveloppes en provenance d'Indochine : là-bas des archéologues la connaissent de réputation et ils la demandent. Tous ces gens lui font part de leur admiration pour ses extraordinaires voyages… De Philippe, Alexandra ne trouve qu'une lettre : elle en est chagrinée et prend la plume aussitôt pour lui dire sa déception… tout en lui annonçant les grandes lignes de son programme. Celui-ci consistera d'abord à se débarrasser du maximum de bagages qu'elle enverra en dépôt à la Banque de l'Indo-Chine à Shanghaï, pour ne conserver que l'indispensable. Puis

elle repartira… non vers la Mongolie et le Gobi comme elle l’avait d’abord projeté, mais plutôt vers Chengtu, la capitale du Sseu-Tchouan. En effet, la saison n’est pas favorable à un circuit dans les déserts de sable où les chaleurs s’annoncent déjà ; et elles y sont insupportables en été. Il semble plus raisonnable d’aller visiter Chengtu, ce qu’elle n’avait pas pu faire en 1921. Mais la ville est-elle accessible ? La Chine est toujours plongée dans la guerre civile, les bruits les plus alarmants circulent à Lanchow. Partout règnent la confusion et le chaos ; le brigandage est général. Il ne fait pas bon circuler sur les routes chinoises ; pourtant Alexandra va s’y lancer une fois de plus… Non sans une certaine lassitude, semble-t-il, car le poids de l’errance, avec tout ce qu’il implique d’incertitudes, de précarité, d’improvisations, de projets contrariés, et d’impossibilité de se consacrer aux livres, commence à lui peser. L’épouse lointaine annonce à son mari qu’elle souhaiterait terminer son voyage, si possible à la fin de l’année. Mais ce n’est qu’un vœu « car l’on est bien peu maître de décider quoi que ce soit, ici moins que partout ailleurs ». (Même lettre.)

À Lanchow, Alexandra loge pendant trois semaines dans la meilleure auberge qu’elle ait pu trouver, c’est-à-dire la moins crasseuse. Son installation ne lui convient guère, et en peu de jours elle tombe malade, victime d’accès de fièvre qu’elle soigne avec de la quinine. Bref il est temps de reprendre la route, ce qui est chose faite le 1er mai 1923.

Carte 25 : DE LANCHOW À CHENGTU

1er mai-18 juin 1923



1er mai-18 juin 1923 : de Lanchow à Chengtu (voir carte 25)

Comme on le voit sur la carte, Alexandra emprunte un itinéraire qui se situe plus à l’est que celui de 1921. La caravane a été réduite à deux animaux : un cheval et la grande mule pour porter les bagages

indispensables. Alexandra renonce aux domestiques. Yongden est désormais le seul compagnon de route, avec les porteurs de sa chaise. Il marche à côté des bêtes tandis que la dame lama se fait porter dans une chaise très ordinaire : c'est la première fois qu'elle utilise ce « véhicule » pour une longue distance. Peu de bagages donc, et relativement peu de vivres : ils s'approvisionneront dans les bourgades qu'ils traverseront.

Le voyage ne tarde pas à se révéler très éprouvant, à cause de la chaleur. Il fait « un soleil aveuglant, un ciel plus bleu que celui de Tunis et de 25° à 30° à l'ombre ». Les nuits restent fraîches, et ces variations brutales de températures sont difficiles à supporter. C'est Yongden qui souffre le plus car il est le seul membre du personnel : après des distances de 30 à 40 km par jour, parcourues à pied, il doit s'occuper des animaux, des bagages, de la cuisine… Le pauvre en tombe malade, et sa mère adoptive décide une journée de repos à Tsingchow (l'actuel Tianshui). Elle loue une mule supplémentaire pour qu'il puisse disposer d'une monture.

Alexandra supporte très mal cette forte chaleur et sa chaise à porteurs est d'un total inconfort : peinte en noir, elle « ressemble à un petit char funèbre et dans cet appareil le thermomètre marque plus de 35°. Ceci est le moindre mal, ce qui est terrible c'est l'arrivée le soir dans des auberges plus infectes que tout ce que tu pourrais imaginer et que la chaleur rend pestilentielles ». (Lettre du 23 mai 1923.) Si bien qu'elle préfère parfois dormir assise dans sa chaise plutôt que dans ces auberges qui lui répugnent.

Le 29 mai, Alexandra et Yongden sont accueillis à la Mission catholique de Kwangyüan (Guangyan) en Sseu-Tchouan (voir la carte). Un prêtre chinois est chargé de l'établissement. Le religieux ne parle que sa langue maternelle et le latin qu'Alexandra ne comprend pas. L'obstacle linguistique limite forcément les contacts, mais l'étape est tellement réconfortante après ces journées harassantes ! Le prêtre, un bon vivant, convie Alexandra à partager ses repas plantureux. La localité possède aussi une Mission protestante où s'activent deux Anglaises qui, à leur tour, invitent la voyageuse. Celle-ci s'installe chez les deux dames, avec lesquelles elle s'entretient aisément en anglais, tandis que Yongden reste chez le prêtre. La chambre anglaise est plus confortable, mais la nourriture se révèle beaucoup plus frugale, et la dame lama regrette les repas du missionnaire catholique… Mais « on ne peut tout avoir », reconnaît-elle de bonne grâce !

En vue de son départ, Alexandra modifie son équipage : avec nostalgie elle vend sa grande mule, cette brave bête qui l'accompagnait depuis des années. C'est le prêtre qui achète l'animal, et d'un bon prix. Il ne restera plus que le cheval pour porter les bagages, ce qui est bien insuffisant. Aussi la dame lama engage-t-elle trois porteurs. Les caisses sont munies d'étiquettes portant la marque de la Mission… par sécurité : ces insignes n'auraient évidemment aucune efficacité au milieu d'un conflit, mais ils rassurent un peu les hommes, car les nouvelles sont mauvaises : « On se bat au sud de Kwangyüan où je suis. Les marchands ne passent pas sur la route et l'on dit que les villageois se sont enfuis, mais l'on dit aussi qu'une étrangère pourra passer : cela signifie, passer entre deux combats. » (Lettre du 31 mai 1923.)

L'insécurité permanente, qui s'ajoute aux difficultés du parcours, éprouve assez durement la résistance de la voyageuse. Elle n'est pas rassurée, et ses craintes sont justifiées. Yongden est son seul soutien. Personne d'autre que lui ne viendrait à son secours en cas de difficulté. Elle sait que les porteurs chinois ne sont que des serviteurs de passage et qu'ils l'abandonneraient sur la route, avec ses bagages, aux premiers signes de danger. Le temps est bien lointain où elle pouvait se fier à son escorte de Tibétains, ces hommes rudes mais braves, dont elle parlait la langue et connaissait les coutumes ! Albert et elle sont bien seuls, égarés dans la tourmente chinoise.

Après avoir repoussé son départ de plusieurs jours, Alexandra décide malgré tout de reprendre la piste. Elle est restée une semaine à Kwangyüan. Pour le voyage, le missionnaire lui offre des confitures et du beurre, et les Anglaises des gâteaux secs. La mère et le fils sont inquiets. La dame lama avait connu le baptême du feu cinq ans plus tôt, à Wenlichen, elle avoue que ce genre d'expérience ne l'amuse plus. Et puis elle se sent tellement lasse ! La forte chaleur la fatigue, ses jambes sont enflées. Chengtu se trouve encore à 250 km, il faut absolument atteindre cette grande ville ; là-bas seulement ils seront en sécurité.

À peine le petit groupe a-t-il quitté Kwangyüan que des soldats conseillent à Alexandra de rebrousser chemin. Avec leur accord, elle décide cependant de continuer jusqu'au quartier général des troupes, situé à deux jours de marche, à Kiachow, où elle arrive sans incident notable. Les généraux lui remettent un laissez-passer pour elle et ses hommes, et confirment le déroulement de combats dans la région. La caravane poursuit sa route, installant ses bivouacs en général près d'une ferme, par mesure de

sécurité. Quelques jours plus tard, le groupe croise une armée en déroute, l'armée du nord : on se bat à quelques kilomètres. Les porteurs, gagnés par la peur, ne veulent plus avancer. Alexandra doit se fâcher : « Les grands arguments suivent, je saisis un bambou et menace de m'en servir sur le dos des hommes. » Ils repartent. Voici des rizières et leurs nuées de moustiques… enfin la petite ville de Tsidun (Zitong).

Tsidun vient de tomber aux mains de l'armée du sud, l'événement date de la veille. Les portes de l'enceinte sont ouvertes : Alexandra et ses hommes entrent dans la ville. Ils se dirigent vers la Mission catholique… déserte. La caravane s'y installe pour la nuit, qui se passe calmement. Pressentant que l'armée du nord ne tardera pas à tenter quelque chose pour reprendre la bourgade, la voyageuse repart dès le matin.

À partir de là, les pistes deviennent plus rectilignes : c'est le bassin du Sseu-Tchouan. Les sinuosités de l'itinéraire d'Alexandra entre Tsingtchow et Tsidun s'expliquent à la fois par le terrain montagneux (les « Alpes du Sseu-Tchouan ») et par les événements (elle essayait de contourner les zones de combats).

À Mienchow (Mianyang), Alexandra rencontre deux Anglaises, qui la conduisent à la Mission protestante. La ville se situe à environ 100 km au nord-est de Chengtu. La partie n'est pas encore gagnée car le pasteur apprend à la voyageuse que la route est barrée par plusieurs milliers de brigands qui ont battu l'armée sudiste. Il faudra donc encore faire un détour pour atteindre la capitale de la province. Victime d'une dysenterie, Alexandra arrive enfin à Chengtu le 18 juin 1923.

18 juin-14 juillet 1923 : un mois de repos à Chengtu

Fatiguée et malade, Alexandra se rend à la Mission catholique française, chez les religieuses franciscaines qui l'accueillent avec la plus grande bienveillance. Yongden loge dans un autre bâtiment, avec les hommes employés à la Mission. Voici enfin ce havre de sécurité que les deux courageux voyageurs espéraient depuis tant de jours ! À Chengtu, Alexandra renoue même un peu avec la France puisque la ville possède un consulat, un hôpital, un Institut Pasteur, une Mission catholique et un évêché français.

La belle capitale du Sseu-Tchouan est arrosée par les canaux reliés à la rivière Min. Les jonques chargées de victuailles filent sur les voies d'eau,

tandis que les rues de la grande cité sont animées par une population affairée. Les quartiers riches s'ornent de jardins magnifiques qui doivent leur luxuriance au climat chaud et humide. Les rues sont barrées par des portes qu'un veilleur ouvre le matin et ferme le soir. La ville chinoise, solidement fortifiée, renferme deux autres cités à l'intérieur de ses murs : la ville impériale, séjour des anciens souverains de la province, résidence des empereurs lors de leurs passages, et la ville tartare, vestige de l'ancienne puissance mandchoue.

Sur le plan du catholicisme, la province du Sseu-Tchouan est divisée en trois secteurs rattachés aux Mission étrangères de Paris. Chengtu est le siège épiscopal de la Mission du Sseu-Tchouan occidental, présentement dirigée par Mgr Rouchouse. La population catholique s'élève alors à 56 711 fidèles (248, année 1923). Présente dans la ville depuis le XVIIe siècle, l'Église catholique apparaît solidement implantée, avec un établissement de secours pour les miséreux, deux hôpitaux comptant ensemble deux cent quatre-vingt-douze lits, un grand et un petit séminaires, deux collèges, auxquels s'ajoutent les lieux de culte.

Alexandra consulte un médecin français à l'hôpital, le Dr Gervais, qui lui suggère de s'installer dans la maison du directeur de l'Institut Pasteur, en congé à ce moment-là. Ce judicieux conseil permet à la voyageuse et à son fils d'emménager pour quelque temps dans une maison confortable, bien meublée, entourée d'un agréable jardin… C'est un cadre idéal pour une convalescente.

Alexandra rend visite au consul de France, « Monsieur Baudez », et à l'évêque, « Monseigneur Rouchousse » écrit-elle. Les relations semblent cordiales. Elle fait une causerie au consulat, mais ne souhaite pas trop attirer l'attention du public français tant que son objectif n'a pas été atteint. Et de nouveau, la dame lama doit faire face à de sérieux problèmes financiers. Le consul lui accorde un prêt qui l'aidera jusqu'à la fin de son voyage : « C'est une nouvelle dette. J'en suis plus qu'ennuyée. J'ai dépassé le chiffre de 1000 $ que je t'avais indiqué. » (Lettre du 2 juillet 1923.)

Pour éviter de transporter trop d'argent sur elle, Alexandra touchera cette somme par l'intermédiaire des Missions où elle s'arrêtera. Le consul versera l'argent à l'évêché qui remettra une lettre de crédit à la voyageuse. Celle-ci a l'intention d'emporter aussi un petit peu d'or, facile à dissimuler : c'est une sécurité pour l'avenir car elle ne sait pas combien de temps durera encore son périple…

Alexandra souffre maintenant d'une fièvre qui lui rappelle la « fièvre de Malte » dont elle fut victime en Tunisie quelques années auparavant. Il faut dire qu'elle est une mauvaise malade : elle refuse les traitements ordonnés par le médecin, en particulier les piqûres dont elle a horreur (sans en avoir jamais eues, avoue-t-elle) *:* « Je préfère voir si je ne m'en tirerai pas sans cela. » (Lettre du 2 juillet 1923.) Elle pense d'ailleurs reprendre la route sous peu, malgré l'avis du Dr Gervais qui lui écrit le 3 juillet : « Vous ne pouvez pas songer à partir dans l'état où vous êtes. »[1] Une semaine plus tard, elle est encore à Chengtu, plus malade que jamais. « Sale affaire décidément ! », reconnaît-elle.

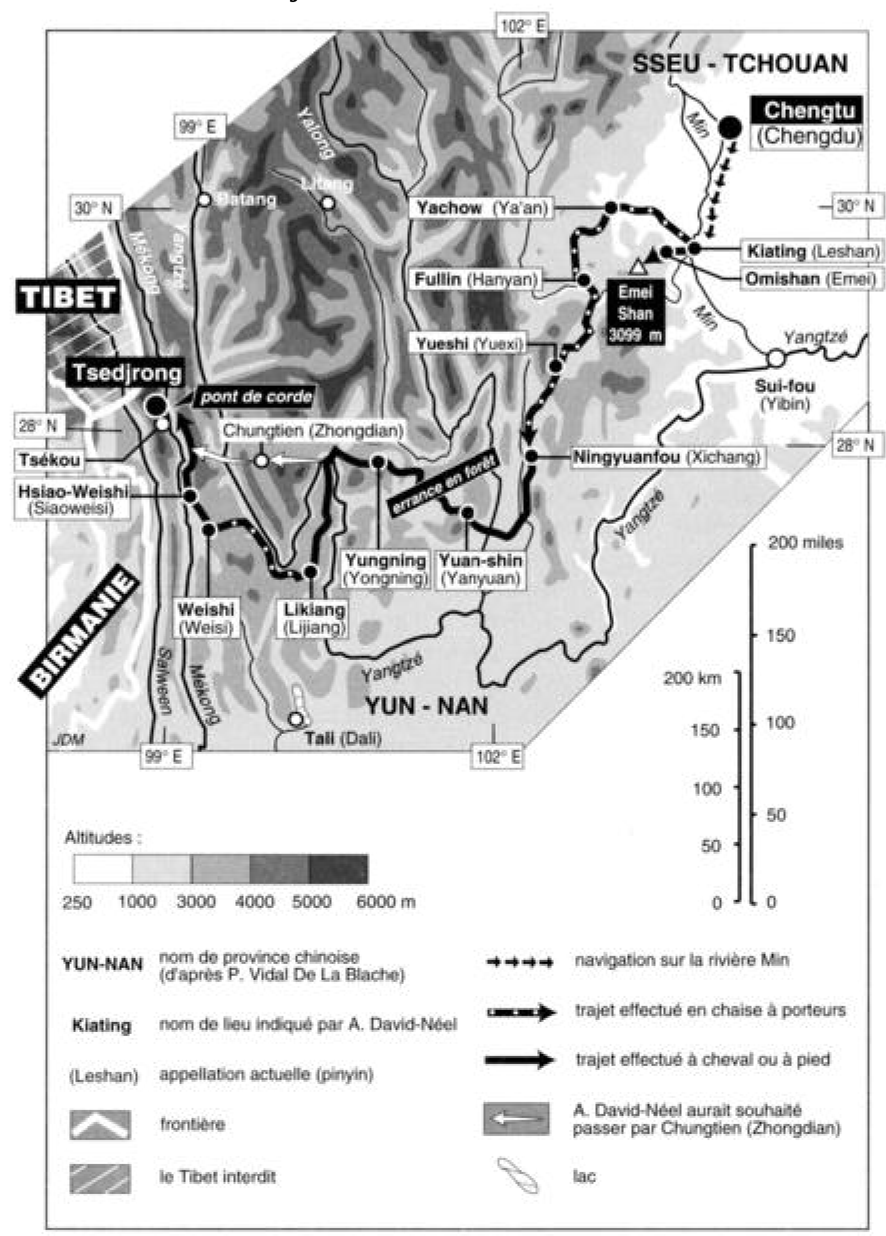
La situation politique du pays ne s'améliore pas, secouée sans arrêt par des luttes intestines. Sun Yatsen, revenu au pouvoir en avril 1921, est chassé de Canton en 1922. Cinq provinces se sont proclamées autonomes, dont le Yunnan et le Sseu-Tchouan. Le gouvernement de Pékin a démissionné et le président de la République vient d'être renversé. La Chine républicaine, qui manque encore de maturité politique, évolue dans le désordre, amplifié par l'action de nouvelles forces comme celle du parti communiste chinois (fondé en 1921). Les difficultés de tous ordres se multiplient : problèmes sociaux (grèves, émeutes chez les ouvriers, les chômeurs ou les paysans), conflits locaux, pillages, manifestations de xénophobie et autres violences (243).

Alexandra a donc tout lieu d'être inquiète pour la suite de son voyage. Dans quelle mesure pourra-t-elle circuler ? Elle souhaiterait maintenant s'éloigner de Chengtu pour s'installer « plus près d'une frontière quelconque », de manière à pouvoir s'échapper en cas de « grabuge ». Aussi se fait-elle délivrer un passeport qui lui permettrait de passer, le cas échéant, en Birmanie puis en Indochine. Yongden fait de même au consulat de Grande-Bretagne. Et malgré son mauvais état de santé, la dame lama, qui fuit alors bien davantage qu'elle ne voyage, quitte la capitale du Sseu-Tchouan. Le 14 juillet 1923, elle embarque sur la rivière Min dans l'intention de gagner la province voisine, le Yunnan, contiguë à la Birmanie… et au Tibet.

14 juillet-20 octobre 1923 : vers les Marches tibétaines, de Chengtu à Tsedjrong (voir carte 26)

Le bateau est un moyen de locomotion classique entre Chengtu et Kiating (actuel Leshan). Mais la navigation s'avère dangereuse à cause des rapides et de la violence du courant. En effet, la rivière descend brutalement des montagnes avant de filer vers le Yang-Tzé-Kiang, dans lequel elle se jette à Sui-fou (actuel Yibin). Aussi les trajets ne s'effectuent-ils que dans la journée. Pour cette descente, on conseille à Alexandra de planter un drapeau français sur l'embarcation, afin d'éviter le tir de soldats qui pourraient prendre la jonque pour cible depuis la rive ! Aucun danger ne sera épargné à notre voyageuse… On ne saurait en effet prendre trop de précautions : en 1921, de passage à Kiating, le missionnaire Shin-Lou-Ti s'était vu imposer une escorte de deux militaires car des brigands venaient de dévaliser des barques, de tuer plusieurs personnes et d'emmener quelques passagers en otages… (215).

Carte 26 : VERS LES MARCHES TIBÉTAINES,
DE CHENGTU À TSEDJRONG
14 juillet-20 octobre 1923



Dans sa lettre du 13 juillet, Alexandra annonçait son programme à Philippe : gagner Kiating puis Omishan en logeant dans les Missions, et là, rendre visite à l'épouse du consul de France qui a loué une villa dans la montagne pour l'été. Alexandra continue à utiliser sans complexes les Missions comme des auberges. Elle ne s'en cache pas, comme en témoignent ces lignes, écrites à propos de son étape à Kiating :

« J’irai à la Mission catholique évidemment, tous les officiers de marine, tous les Français de passage, juifs ou libres penseurs, font de même. Puisqu’on me connaît pour ce que je suis et qu’on m’invite, il n’y a pas lieu, pour moi, de refuser un bon gîte pour coucher parmi la pouillerie chinoise. »
Lettre du 13 juillet 1923, Chengtu.

Nous ne savons rien de l’étape d’Alexandra dans cette ville. Elle admira sans doute comme tout le monde l’immense statue du Bouddha assis, sculptée dans la falaise du versant de vallée. Statue colossale de 71 m de hauteur qui date du VIIIe siècle et protège les barquiers contre les dangers du fleuve et la ville contre les inondations.

Alexandra se rend ensuite à la petite ville d’Omishan (Emei), située au pied de la montagne sacrée. Elle fait connaissance avec Mme Baudez, l’épouse du consul de France qui la reçoit dans sa villa. C’est l’occasion d’aller découvrir l’une des sept montagnes sacrées de la Chine : le mont Omei qui culmine à 3099 m d’altitude et domine le bassin du Sseu-Tchouan (700 m d’altitude moyenne) de ses nuages vénérés. Le mont Omei est consacré à Pou-Hsien, fondateur de l’École tantrique du Mystère (Mi-tsong), à laquelle appartiennent les bonzes de la montagne. Cette lignée équivaut au Shin-gon japonais (167).

Le mont Omei offre aux pèlerins venus de toute la Chine bouddhiste 70 km de marches taillées dans la montagne pour franchir une dénivellation de près de 2400 m. Au bord de ce gigantesque escalier : plus d’une trentaine de sanctuaires blottis dans la nature tourmentée, autant de temples jalonnant le sentier vers un infini de brumes et de musiques sacrées. Une admirable végétation de rhododendrons, relayés en altitude par des conifères auréolés de neige, et les sons pêle-mêle, les sons qui s’enchevêtrent et se répondent : bavardages désordonnés des visiteurs, psalmodies murmurées des pèlerins en cohortes, roulements torrentiels au fond des précipices, cris lancés par quelques singes à l’affût, sifflements d’invisibles oiseaux, chants sacrés et mantras aux abords des temples… On affirme que les brouillards nimbent la montagne plus de trois cent vingt jours par an.

Voici donc Alexandra en chaise à porteurs sur les marches du gigantesque sentier, d’où elle revient le 28 juillet, déçue par le « vacarme

étourdissant » des pèlerins et par l'« odeur pestilentielle » des innombrables latrines… (Lettre du 28 juillet 1923.)

Un incident avait contribué à rendre désagréable son pèlerinage : les porteurs lui manquèrent de respect en essayant de la secouer plus que de mesure. Mais Alexandra, qui n'a pas l'habitude de se laisser impressionner, passa sa colère sur l'un des hommes. Ceux-ci se plaignirent auprès des missionnaires protestants d'Omeishan, qui prirent parti pour les coolies. Furieuse, la dame lama promit d'informer le ministère d'Angleterre d'une attitude aussi intolérable de la part d'Occidentaux, en ces temps où le mouvement de xénophobie s'intensifie chaque jour, la preuve !

La voyageuse utilise encore la chaise à porteurs jusqu'à Ningyuanfou (Xichang). Elle prend la route du nord, passant par Yachow (Ya'an), puis Fullin (Fu-lin ou Fou-Lin sur les anciennes cartes françaises, l'actuel Hanyan) où elle fait étape à la Mission catholique les 11 et 12 août. Depuis Yachow le chemin est difficile, il suit les fonds de vallées ou s'accroche à la montagne par une impressionnante corniche qui domine un ravin fortement encaissé. La paroi montagneuse est presque verticale, le sentier aussi dangereux qu'interminable. La chaleur devient étouffante. Fullin est une fournaise au bord du Ta-tung-ho (Ta Tou Ho, ou Daduhe). La petite bourgade est bâtie dans une cuvette à 800 m d'altitude, entourée de sommets qui avoisinent les 4000 m. La traversée de la rivière se fait en barques, assez solides pour braver un courant rapide et dangereux. Puis c'est la route de Ningyuanfou à travers les montagnes étirées du nord au sud qui appartiennent encore aux Alpes du Sseu-Tchouan.

La sécurité n'est pas plus assurée ici qu'ailleurs car une mosaïque de populations locales, souvent belliqueuses, se partagent le territoire. Les Lolos correspondent au groupe le plus répandu (groupe Yi). Leur organisation reste quasiment féodale, basée sur la loi d'un seigneur, d'un chef de clan ou de tribu. Les guerriers occupent le sommet de la hiérarchie, le reste de la population travaillant pour eux. Ils portent des armures de cuir décorées d'ossements. Les Lolos sont très grands et leur physique rappelle celui des Indiens d'Amérique du Nord ou celui de certaines populations moï des confins de l'Annam et du Cambodge (167). Ils chassent et se livrent à la razzia. Alexandra rencontrera aussi des Lissous. Ceux-là vivent de la culture sur brûlis et de la chasse qu'ils pratiquent avec des arbalètes à flèches empoisonnées, les femmes étant aussi habiles au combat. Les

Chinois ne parviennent guère à imposer leur autorité dans ces régions reculées.

Alexandra arrive à Ningyuanfou le 20 août 1923. Elle loge à l'évêché et prend ses repas en compagnie de quatre ecclésiastiques. Ce diocèse est alors dirigé par Mgr Bourgain (archives MEP[2]). La situation de la région n'est guère brillante : l'évêque déplore l'instabilité politique et les exactions des Lolos qui multiplient les pillages et les massacres. La famine a d'autre part cruellement ravagé le secteur en 1922 (248, année 1922).

Alexandra n'avance pas aussi vite qu'elle le souhaiterait et son moral s'en ressent. Elle prévoit déjà « un misérable hivernage dans quelque trou plus perdu encore et moins hospitalier que Jakyendo, ou bien un voyage hivernal dangereux. Bah ! l'on verra bien ». (Lettre du 24 août 1923.) La dame lama renonce à la chaise à porteurs pour circuler de nouveau à cheval. « Il n'y a plus d'auberges le long des routes. On passe la nuit avec les chevaux et les cochons », c'est-à-dire dans des encoignures que veulent bien céder les maîtres des lieux. Mais mieux vaut encore cela que le camping, car il pleut énormément : c'est la mousson d'été…

Pour le confort, il faudra attendre la Mission catholique suivante, celle de Yuan-shin (Yanyan) où Alexandra se présente le 31 août. Elle y est hébergée par « un aimable prêtre chinois » et consacre deux jours à la réorganisation des bagages complètement trempés.

Alexandra a engagé un guide pour circuler dans ces contrées éloignées des grandes routes ; il fait aussi fonction de domestique, ce qui soulage Yongden. Mais sa compétence se révèle nulle quand le groupe se perd dans les montagnes couvertes de forêts touffues qui séparent Yuan-shin et Yungning : douze jours d'errance dans la nature, sous les puissantes averses de la mousson d'été, les pieds dans la boue qui monte parfois jusqu'aux genoux ! Or les provisions de nourriture, prévues pour une période beaucoup plus courte, s'épuisent peu à peu : il faut limiter le nombre de repas et, pour finir, jeûner… Les pluies torrentielles tombent nuit et jour. Le groupe s'abrite comme il peut chez les « Lolos », les « Lissos », les « Sifans », les « Massos » qui veulent bien l'héberger. Alexandra ne se plaint pas de ces populations : « L'accueil a généralement été assez bon, une fois les gens ont été grincheux et une autre fois Albert a distribué quelques horions mais en somme, tout s'est passé paisiblement. » (Lettre du 28 septembre 1923).

Voici Yungning (Yongning) où Alexandra pense pouvoir se ravitailler : la seule denrée disponible est une mauvaise farine… Il faut repartir quasiment bredouille, en direction de l'ouest, vers Chungtien (Zhongdian). Mais les porteurs apprennent que Chinois et Tibétains sont en train de se battre de ce côté-là : ils refusent d'y aller. Force est donc à la lamani de faire encore une fois un détour : elle décide de descendre vers le sud pour passer par Likiang, dans le Yunnan (voir la carte 26).

La traversée du Yangtzé s'effectue près de Yungning. Dans cette région, le fleuve porte le beau nom de « Rivière aux sables d'or ». Le temps s'améliore maintenant, les pluies laissent la place à un soleil superbe : c'est le pays de l'éternel printemps ! Les chemins sont rudes et le cheval se blesse. Alexandra renonce donc à le monter, elle se résigne à marcher comme les hommes. Les étapes sont d'environ 30 km par jour, avec une nourriture réduite à du maïs grillé ! La voyageuse s'affaiblit et finit par s'effondrer sur la route, victime d'une insolation. Le 24 septembre enfin, la caravane atteint Likiang, vieille bourgade située au sud du double méandre du Yangtzé.

Likiang est bâtie à 2400 m d'altitude au cœur du pays Mosso (Naxi), dans un site grandiose. Son climat agréable semble idéal pour redonner de la vigueur à la voyageuse épuisée. Alexandra s'adresse à la Mission pentecôtiste qui l'accueille volontiers. Las ! Les repas des protestants sont encore une fois d'une frugalité désespérante : « Albert regarde ironiquement ce qui apparaît sur la table et je sais qu'il pense qu'à nous deux nous mangerions aisément ce que l'on y sert pour huit grandes personnes et une fillette. » (Lettre du 28 septembre 1923.)

Alexandra se dirige maintenant vers les Missions établies au « bout de la chrétienté », c'est-à-dire aux confins du Yunnan, de la Birmanie et du Tibet. La voyageuse loue une chaise à porteurs pour effectuer le trajet jusqu'à Weishi qui n'est qu'une étape sur la route de « Tzedjrong, un hameau situé sur la rive droite du Mékong où réside l'abbé Ouvrard ». (Lettre du 28 septembre 1923. – Voir la carte.)

L'itinéraire suivi par Alexandra dans cette partie nord-ouest du Yunnan a été repéré sur les cartes établies à la fin du XIXe siècle ou au début du XXe (Dutreuil de Rhins, Bacot, Burrard, Davies…). La carte « Map of Yün-nan » (carte 121 de notre liste), dressée par le Major H.R. Davies, est même d'une précision remarquable… pour les secteurs explorés, car de vastes zones blanches, les portions *unsurveyed*, la *terra incognita* des anciens

auteurs, ponctuent encore le domaine cartographié. Après son voyage, Alexandra se procurera un exemplaire de cette carte, levée en 1908 et diffusée telle jusqu'au début des années 1930.

La voyageuse abandonne la chaise à porteurs à Weishi (Ouisi sur les vieilles cartes françaises, actuel Weisi ou Weixi). C'est la bourgade la plus importante du secteur, le siège du mandarin chinois qui administre ces confins sino-tibétains. La petite ville marque la limite culturelle entre la Chine et le Tibet. Alexandra retrouve bientôt les signes extérieurs de la civilisation tibétaine : chörtens, drapeaux à prières, gompas… Bien que de tradition tibétaine, ce coin de province accepte quelques missionnaires chrétiens, rattachés à la célèbre « Mission Thibet ». Mais l'influence du christianisme ne s'étendra jamais plus loin vers l'intérieur du pays.

Située à 2 300 m d'altitude, la localité compte quelques milliers d'habitants. Une Mission protestante fonctionne là aussi, appartenant aux pentecôtistes. Alexandra loge deux jours dans une maison que ces derniers sont en train de faire construire : il n'y a que les murs et la toiture… mais c'est très suffisant lorsqu'on est habitué à pire…

Puis, après un parcours de 50 km dans un paysage de gorges sombres, c'est le débouché sur la très impressionnante vallée du Mékong, près de Hsiao-Weishi (voir la carte). Cette fois Alexandra fait halte à la Mission catholique, fondée en 1916 et dirigée par le Père Ly, un Chinois (248, année 1922). Alexandra n'a jamais été aussi près « d'une frontière quelconque » depuis 1917 : la Birmanie se trouve à 40 km à l'ouest du village… Mais ce n'est pas vers ce pays, d'ailleurs difficile d'accès tant la région est accidentée, que la voyageuse poursuit son chemin, c'est bien sûr vers le Tibet, distant d'une centaine de kilomètres. La frontière du Tibet passe à l'ouest de Tsedjrong, à cinq jours de marche seulement !

Alexandra chemine maintenant le long du Mékong, dont elle remonte la profonde vallée. La masse des eaux glisse vers le sud dans un fracas assourdissant et avec une redoutable violence. Le fond de la vallée se trouve à 1800 m d'altitude. Les versants sont raides et verdoyants. Des cultures occupent le lit majeur, mosaïque harmonieuse de formes et de couleurs.

Toujours encombrée de ses bagages, Alexandra change de porteurs entre les principales localités. La petite caravane se compose de quatre personnes dirigées par la dame lama juchée sur son cheval quand le chemin n'est pas trop pentu. Dans ce paysage « ravissant » et ensoleillé, la santé de la

voyageuse s’améliore… L’approche du Tibet y serait-il pour quelque chose ?

Il faut traverser le fleuve pour atteindre Tsedjrong, le seul moyen pour cela est un… pont de cordes !

> « Deux grosses cordes de bambou sont attachées à chaque rive. On monte sur une plate-forme à l’aide d’un escalier grossier puis là, on s’assied sur une légère escarpolette munie d’un large crochet en bois. Ce crochet est passé sur la corde en bambou. On donne un coup de pied contre la plate-forme et l’on glisse avec la rapidité du vent sur la corde inclinée qui vous amène près de l’autre rive. Quelques efforts de poignet suffisent, ensuite, pour vous hâler en terre ferme. L’idée de ce passage ne m’est pas, pour le moment, particulièrement agréable… » Lettre du 28 septembre 1923, Likiang.

Le franchissement de ce type de pont nécessite l’aide de quelqu’un. Alexandra le savait et, quelques jours auparavant, elle avait fait passer un message au père Ouvrard pour lui demander d’envoyer de l’aide, ce qu’il fit volontiers. L’opération se déroula sans problème :

> « Un bonhomme m’a attrapée entre ses genoux serrés, je me suis pendue à la courroie à laquelle il pendait lui-même et puis nous avons glissé au-dessus du fleuve, sans accident autre que de m’être un peu écorché le nez pour avoir tenu la tête trop haute et trop proche de la grosse corde au moment où je commençais à glisser. »
> Lettre du 23 octobre 1923, Tsédjrong.

La course vertigineuse au-dessus du fleuve large de 70 m se termine en douceur car le câble se relève un peu dans les derniers mètres, freinant la charge et permettant une arrivée sans dommage. La traversée dure dix secondes : encore une expérience originale pour une dame de 55 ans ! Le périlleux passage du pont de Tsedjrong se trouve confirmé par le père Christian Simonnet qui l’emprunta à son tour vingt-trois ans plus tard (216).

Le village de Tsedjrong se situe à un kilomètre du dit pont. Alexandra se présente à la Mission catholique vers le 20 octobre 1923. La voici enfin « aux portes du Tibet interdit » !

---

1 Archives de la Fondation ADN, n° 477.
2 Archives des Missions Étrangères de Paris.

L'exploit d'Alexandra David-Néel, DEUX MILLE KILOMÈTRES À PIED du Yunnan à Lhassa : automne 1923-printemps 1924

Remarques liminaires

Les aventures qui jalonnent ce parcours à hauts risques font l'objet du livre le plus célèbre d'Alexandra : *Voyage d'une Parisienne à Lhassa*, publié à Paris en 1927, deux ans après son retour. Toutefois, dès 1925, une première version du périple fut imprimée à Pékin sous le titre *Souvenirs d'une Parisienne au Thibet*.

L'édition de 1927 est parue avec un croquis squelettique du chemin emprunté par la voyageuse, les éditions suivantes avec une figure encore plus dépouillée, schématisation de la première. Le brouillon en avait été fourni par Alexandra. Comme elle ne disposait pas de cartes justes ni détaillées, le croquis, presque muet, s'appuie sur un fond hydrographique qui comporte les mêmes erreurs de tracés que les cartes du début du siècle.

Les années 1900 appartenaient encore à la grande époque des explorations. Grâce aux progrès des connaissances géographiques, parachevées depuis lors, nous avons pu retrouver et cartographier enfin ce fameux itinéraire du voyage à Lhassa.

Durant nos recherches, nous avons eu la chance et l'émotion de pouvoir consulter des notes originales écrites par Alexandra très vraisemblablement juste après la randonnée à Lhassa, c'est-à-dire lors de son séjour à la Mission de Pedong durant l'été 1924. Ces notes, portées dans quatre petits cahiers d'écolier, peuvent être considérées comme un premier manuscrit du récit, hélas partiel. Celui-ci semble recopié de notes antérieures car le texte présente peu de ratures. Les quatre cahiers couvrent la partie essentielle du circuit, mais le tout début et la fin du périple manquent. Pour Alexandra, ce fut sans doute un aide-mémoire, préalable nécessaire à la rédaction du récit destiné à la publication. Bien que le voyage soit encore tout frais dans sa

mémoire, le texte est entrecoupé de « lacunes », écrit-elle : elle ne se souvient plus de tel ou tel paysage, de l'endroit exact de telle ou telle rencontre, de l'emplacement de telle ou telle caverne… On ne s'en étonnera pas, tant il y eut de chemins, de détours, de nuits difficiles, de cachettes, d'incidents, de traversées de villages inconnus, d'errance sur des pistes qui menaient on ne sait où ! Il lui fut impossible de retrouver tous les détails, mais l'essentiel est là, consigné dans ces quelques pages.

Nous avons eu aussi la surprise de pouvoir décrypter une série de dix pages de dessins inédits qui se présentent sous une forme intermédiaire entre des schémas et des notes de terrain. Les pages sont écrites au crayon ou à l'encre noire[1]. Alexandra part du bas de la page et note son chemin en remontant vers le haut de la feuille. Elle indique de mémoire le nom des localités, le type de paysage traversé ou aperçu, parfois le nombre de jours de marche d'un point à un autre, ainsi que les lieux de bivouac ou d'étape. Les mots sont écrits dans tous les sens sur ces petites pages qui ne portent ni orientation, ni échelle, ni aucun autre point de repère. Celles-ci auraient été à elles seules bien insuffisantes pour retrouver l'itinéraire qui sépare Porang de Tongyuk. Néanmoins elles nous furent précieuses pour suivre le cheminement des marcheurs, en parallèle avec la consultation de vraies cartes géographiques. Ces schémas furent dessinés tardivement puisque certains figurent au dos de la couverture d'un cours de droit daté de 1942 ! Alexandra essaya souvent de reconstituer son parcours vers Lhassa : ces petits croquis en sont une illustration. De rares voyageurs ont parcouru certaines portions de son trajet, soit avant elle, soit après elle. Aucun ne l'a évidemment emprunté d'un bout à l'autre, pas plus aujourd'hui qu'hier[2].

Jusqu'à ce jour, Alexandra David-Néel reste la seule Occidentale à s'être jamais rendue à Lhassa par la voie extrêmement difficile que les circonstances l'avaient amenée à choisir. Le plus extraordinaire fut d'oser se lancer dans une telle aventure, de parcourir le chemin à pied d'un bout à l'autre, dans des conditions hivernales pour la partie centrale du circuit, alors grandement inexplorée, et à l'âge déjà respectable de 56 ans. Il est évident aussi que le voyage n'aurait pas réussi sans la participation de son fils adoptif, Aphur Yongden, qui fit preuve d'un dévouement et d'une compétence exemplaires.

***

Le point de départ : la Mission catholique de Tsedjrong, en Yunnan

Depuis le 20 octobre 1923, Alexandra séjourne à la Mission catholique de Tsedjrong, village qui se situe à 150 km au nord-ouest de Weishi, par quelque 28° 05' de latitude nord et 98° 54' de longitude est, dans la vallée du Mékong. Alexandra écrit « Tsedjrong », mais, sur les cartes du début du siècle, on trouve plutôt Tsedjron, Tsedjrou, Tsé djrou, Tse Dzjong, Tsedjong, ou Tsechung. Le père Ouvrard, titulaire de la Mission, écrit Tsetchong ou Tsechung. Afin que le lecteur ne soit pas dérouté nous avons gardé le nom utilisé par Alexandra. Il en sera ainsi pour tous les autres toponymes ; au passage, nous signalerons les différentes graphies rencontrées. Tsedjrong correspond aujourd'hui à Cezhong, Cizhong ou Chödzon. Toujours active malgré l'absence de prêtre[3], l'église a été classée au patrimoine historique chinois en 2006[4].

Les anciennes cartes portent parfois le seul nom de Tsekou ou de Tsuku : c'est celui du centre du district et de l'ancienne Mission catholique, détruite en 1905 lors d'une terrible persécution. Ce village se situe à 4 km au sud de Tsedjrong. Tsekou ne figure qu'exceptionnellement sur les cartes actuelles. On le trouve cependant sur la carte China-World Travel Map, éditée par Bartholomew (Tseku) (carte 116 de notre liste), et sous le nom de Tsodru (carte 155 de notre liste).

Dans sa lettre du 28 septembre 1923 écrite à Likiang, Alexandra signalait que deux autres prêtres français résidaient dans le voisinage du père Ouvrard : « l'abbé André et l'abbé Ginestier ». Elle précisait : « Comme compensation pour le meurtre de deux prêtres à Atunze il y a une dizaine d'années, la Mission française a obtenu un vaste territoire. » La « Mission du Tibet » connut en effet des épisodes tragiques dans ce secteur. En 1905 furent torturés puis massacrés les pères Mussot, Soulié, Dubernard et Bourdonnec, les deux derniers précisément entre Hsiao-Weishi et Tsekou où ils sont enterrés (85, 104, 216). Le père Dubernard, en poste à Tsekou, reste une grande figure de la Mission. Son successeur, le père Théodore Monbeig, fut assassiné à son tour en 1914. L'église de Tsedjrong, « épaisse et incombustible, pour que les lamas ne puissent plus la brûler ni la démolir »[5], était son œuvre. L'abbé Jean-Baptiste Ouvrard remplace le père Monbeig. Il mourra du typhus dans sa Mission et sera enseveli au pied de l'église de Tsedjrong. Alexandra cite les noms des pères « André et Ginestier » : le premier nom est exact, le second est un peu écorché. Il s'agit

du père Genestier (Archives MEP). Les deux missionnaires officient dans le Loutze Kiang, sur la rive gauche de la Salouen, une région qui va jouer un certain rôle au début du circuit d'Alexandra.

Le lendemain de l'arrivée d'Alexandra et Yongden se présente un Américain qu'Alexandra avait rencontré quelques semaines auparavant à Likiang : Joseph Rock, explorateur, botaniste, et correspondant de la National Geographic Society de Washington. Il vient herboriser dans cette région renommée du Yunnan. La dame lama est un peu ennuyée de cette coïncidence ; elle aimerait bien le voir partir en excursion le plus tôt possible afin de pouvoir organiser tranquillement son propre départ : aucune précaution n'est inutile, il ne s'agit pas d'attirer l'attention, car c'est bien de cette pointe nord-ouest du Yunnan qu'elle va tenter une nouvelle fois de gagner Lhassa ! Joseph Rock part en effet avant elle. Plus tard il deviendra un ami et restera en contact épistolaire avec elle jusqu'à sa mort. Comme le père Ouvrard, il témoignera l'avoir bien rencontrée à Likiang en automne 1923, puis dans ce petit village de la vallée du Mékong :

> « La deuxième fois que j'ai rencontré Madame Neel, c'était dans un village sur le Mékong au seuil sud-est du Thibet. Pendant que j'explorais et botanisais sur la chaîne enneigée qui sépare les grands fleuves, Madame Neel avait fait les plans pour traverser le Doke-la sacré vers Tsarung au Thibet. Quelques semaines plus tard, quand j'ai pris ce même col pour photographier la chaîne sacrée du Kaakerpo du côté thibétain, je suis tombé sur son campement et j'ai su alors qu'elle se trouvait déjà dans une zone interdite. »
> Extrait de la déclaration du Dr Joseph Rock. Archives de la Fondation Alexandra David-Néel.

La préparation du voyage à Lhassa : le choix des itinéraires

Contrairement à la fois précédente, Alexandra renonce à tout matériel technique d'origine occidentale : malgré son goût pour la photographie, elle n'emporte pas d'appareil. Les bagages sont limités au strict nécessaire et Yongden reste plus que jamais le seul compagnon de route. Pour l'orientation, la dame lama garde plusieurs petites boussoles qu'elle cachera sur elle, et surtout une série de croquis de repérage qu'elle a recopiés elle-même sur ses cartes et sur celles de George Pereira. Nous savons que la

voyageuse ne part jamais sans avoir réuni le maximum d'informations sur le chemin qu'elle doit suivre. Pour l'heure, les renseignements sont réduits à la portion congrue… mais ils existent néanmoins. Ses croquis sont dessinés sur des feuilles de petites dimensions, moins encombrantes et surtout plus discrètes que de grandes cartes. L'examen des figures montre qu'Alexandra ne sait pas encore si elle pourra tenir un itinéraire précis. Son expérience lui a prouvé que les imprévus faisaient partie du voyage. Aussi a-t-elle tracé tous les chemins connus figurant sur les cartes qu'elle a consultées ou qu'elle possède. À vrai dire il y en a assez peu. La plupart des dessins sont décalqués à l'encre, sur du papier tibétain, d'après la carte anglaise intitulée : *Thibet and Adjacent Countries – 1917 – Published under the direction of Colonel Sir S.G. Burrard, Surveyor General of India*. (carte 71 de notre liste). L'échelle est du 1 : 2500000. Le général Pereira possédait forcément ce document, et selon toute vraisemblance, Alexandra dessina ses petites cartes à Jyekundo. Plus tard elle achètera un exemplaire du document anglais, toilé et plié en format de poche, mais le parfait état de la carte conservée à la Fondation A. David-Néel (doc. 302) montre qu'il ne peut s'agir d'un document de terrain, toujours usagé et plus ou moins abîmé après une campagne.

Alexandra a choisi de passer par la vallée du « Po-Tsan-po », une région alors très mal connue, voire inexplorée. La comparaison avec les documents actuels (cartes dressées à partir d'images de satellites) montre que la carte Burrard (carte 71 de notre liste) est fausse pour cette portion de territoire. Le « Po-Tsan-po », affluent du Brahmapoutre, y est d'ailleurs dessiné en pointillés, c'est-à-dire que le tracé de la rivière n'avait pas encore été reconnu avec exactitude, il restait hypothétique. Les auteurs de la carte lui ont fait décrire un coude entre Showa et Dashing, coude qui n'existe pas. Mais ni le général ni Alexandra ne le savaient. Or c'est la piste qu'elle a choisie pour accéder à la région de Lhassa…

L'échelle 1 : 2 500000 (1 cm sur la carte représente 25 km sur le terrain) est celle d'une carte peu détaillée, mais celle-ci a le mérite d'exister et de couvrir l'ensemble du Tibet. Sur ce document, Alexandra a constaté qu'aucun obstacle topographique majeur ne semblait barrer la route entre la pointe nord-ouest du Yunnan et Lhassa, aucune chaîne infranchissable (son expérience himalayenne lui est précieuse), aucun fleuve vraiment intraversable (elle a utilisé tous les types de ponts ou d'embarcations sommaires lors de son expérience tibétaine). Le chemin qui l'intéresse est

éloigné des grands axes de circulation, c'est pour cela qu'elle l'a sélectionné. La dame lama se voit maintenant très bien dans un rôle qu'elle n'a pas encore vraiment joué jusque-là, celui d'exploratrice !

Sa région de départ, celle des Marches tibétaines du Yunnan, est bien connue, ce qui ne veut pas dire sans dangers. Explorateurs et missionnaires y ont circulé en nombre, et certains ont payé de leur vie leur insatiable curiosité ou leur prosélytisme. Sa région d'arrivée, celle de Lhassa, est tout aussi connue : depuis l'expédition Younghusband en 1904, les services topographiques britanniques ne sont pas restés inactifs. Une excellente carte des environs de Lhassa a été publiée en 1919 à l'échelle 1 : 1000 000. Elle fait partie de la couverture appelée *India and adjacent countries*. C'est la feuille n° 82 (carte 85 de notre liste). Le territoire cartographié s'arrête vers l'est au 96e méridien, c'est-à-dire à l'est de Showa et Dashing (villages qu'Alexandra traversera). La feuille voisine, située à l'est (Sheet 91), fut dressée dès 1904 mais reste sommaire et complètement fausse : elle est inutilisable. Cette carte est d'ailleurs signalée comme « *provisional* » (provisoire). En 1923, Alexandra ne possède pas ce document (on serait tenté de dire : heureusement pour elle, car elle se serait égarée…). Elle l'achètera à son retour pour tenter de reconstituer elle-même son itinéraire. Le 31 juin 1924 elle adressera en effet un courrier au Service topographique de l'Inde, qui lui répondra que cette carte n'a pas encore fait l'objet d'une révision :

> « Le pays qui vous intéresse est en partie couvert par les feuilles mentionnées ci-dessus, mais, pour la plus grande part, on peut le considérer comme non relevé. Quand la nouvelle édition de 1/M 91 sera publiée, ce qui le sera peut-être sous une année ou plus, toutes les dernières informations seront indiquées là-dessus. »
> Extrait de la lettre du « Map Record and Issue Office » – Survey of India – Calcutta – 14 août 1924. (Archives de la Fondation A. David-Néel. Traduction.)

La lamani-exploratrice ne parviendra pas à retrouver, sur les cartes de l'époque, le chemin qu'elle avait suivi… Mais elle n'en est pas encore là. Pour le moment, une Française de 55 ans, aguerrie par des années de vie sommaire, habitée par une volonté d'airain, et décidée à mourir plutôt que de renoncer à son projet, prépare ses bagages avant de se lancer dans un

circuit pédestre qui défie la raison parce qu'il sera en partie effectué en hiver ; un circuit qu'aucun Occidental n'avait suivi avant elle ; un circuit qui doit la mener à travers un pays interdit, mal connu et réputé dangereux, le Pays des Popas, le Poyul et sa partie méridionale le Pomed ! La partie la plus mal connue du territoire qu'elle s'apprête à traverser se situe entre le 96e et le 98e méridien : et c'est bien là qu'elle va courir les plus grands dangers…

Il n'est pas question d'emporter des cartes anglaises qui seraient compromettantes en cas de vol ou de fouilles des bagages. Alexandra a en effet décidé de rejouer le personnage inventé lors de la sortie sud de Jyekundo, celui d'une pauvre Tibétaine, accompagnée cette fois de son fils, un lama qui effectue un pèlerinage. Que feraient des cartes géographiques dans la besace d'une vieille mendiante du pays ? Elle a trouvé une magnifique cachette pour dissimuler ses précieux croquis : les ourlets de ses vêtements. C'est là qu'elle glisse les dessins après les avoir finement roulés. À la Fondation A. David-Néel, Marie-Madeleine Peyronnet se plaît à raconter qu'elle déplia et repassa avec le plus grand soin les petites cartes qu'Alexandra avait gardées en souvenir de son périple !

L'aventure est extrêmement périlleuse, mais les meilleurs atouts d'Alexandra sont sa résistance physique, sa très grande expérience des randonnées les plus dures, et son inflexible détermination. On peut diviser le périple en cinq parties successives, chacune étant caractérisée par des événements particuliers. Une sixième partie évoquera le retour.

Le voyage à Lhassa

1 – De Tsedjrong à Dayul Gompa (planche 27-1, carte 1)

De Tsedjrong à Dayul Gompa, l'itinéraire suivi par Alexandra fut facile à retrouver. Parcourue par des explorateurs et des missionnaires, cette région limitrophe du Yunnan avait été cartographiée avec plus ou moins de précision dès la fin du XIXe siècle. Certains documents de synthèse sont d'ailleurs remarquables, ainsi la *Carte détaillée du Thibet Sud-Oriental parcouru par les Missionnaires français, dressée sous la direction de Mr Jacques Bacot – Voyageur au Thibet – 1907*, dessinée par le cartographe J.

Hansen (carte 94 de notre liste). On peut citer aussi les publications du Captain F.-M. Bailey : *Journey through a portion of South-Eastern Tibet and the Mishmi Hills* (1912), celles du naturaliste F. Kingdom Ward : *Trough the Lutzu country to Menkong* (1912), celles d'E. Teichman *: Travels of a Consular Officer in Eastern Tibet* (1922), et bien d'autres. Le grand précurseur fut le Père Augustin Desgodins qui se rendit à Dayul Gompa dès les années 1865-1870 et séjourna dans les Marches tibétaines de 1865 à 1880. Il laisse une œuvre géographique considérable (69, 104…). Des récits plus tardifs furent aussi précieux pour le repérage des localités et la connaissance des paysages, celui de A. Guibaut : *Au Tibet par la vallée de la Salouen – 1936-37*, les écrits du père Francis Goré, successeur du père Ouvrard à la Mission de Tsedjrong : *Trente ans aux portes du Thibet interdit – 1908-1938* (voir bibliographie)…

> « Qu'avais-je osé rêver ? Dans quelle folle aventure étais-je sur le point de m'engager. Je me rappelais celles qui l'avaient précédée, le souvenir me revenait de fatigues endurées, de dangers courus, d'heure où la mort m'avait frôlée. C'était cela encore et bien davantage qui m'attendait… Mais des gens se dressaient devant les voyageurs, ils leur disaient : “On ne passe pas ici !”, comme si la terre n'appartenait pas à tous les hommes. À deux reprises ils me l'avaient dit à moi… Je riais, maintenant, toute seule dans la nuit, au milieu de la brousse.

Planche 27-2 : LE VOYAGE A LHASSA octobre 1923 – février 1924

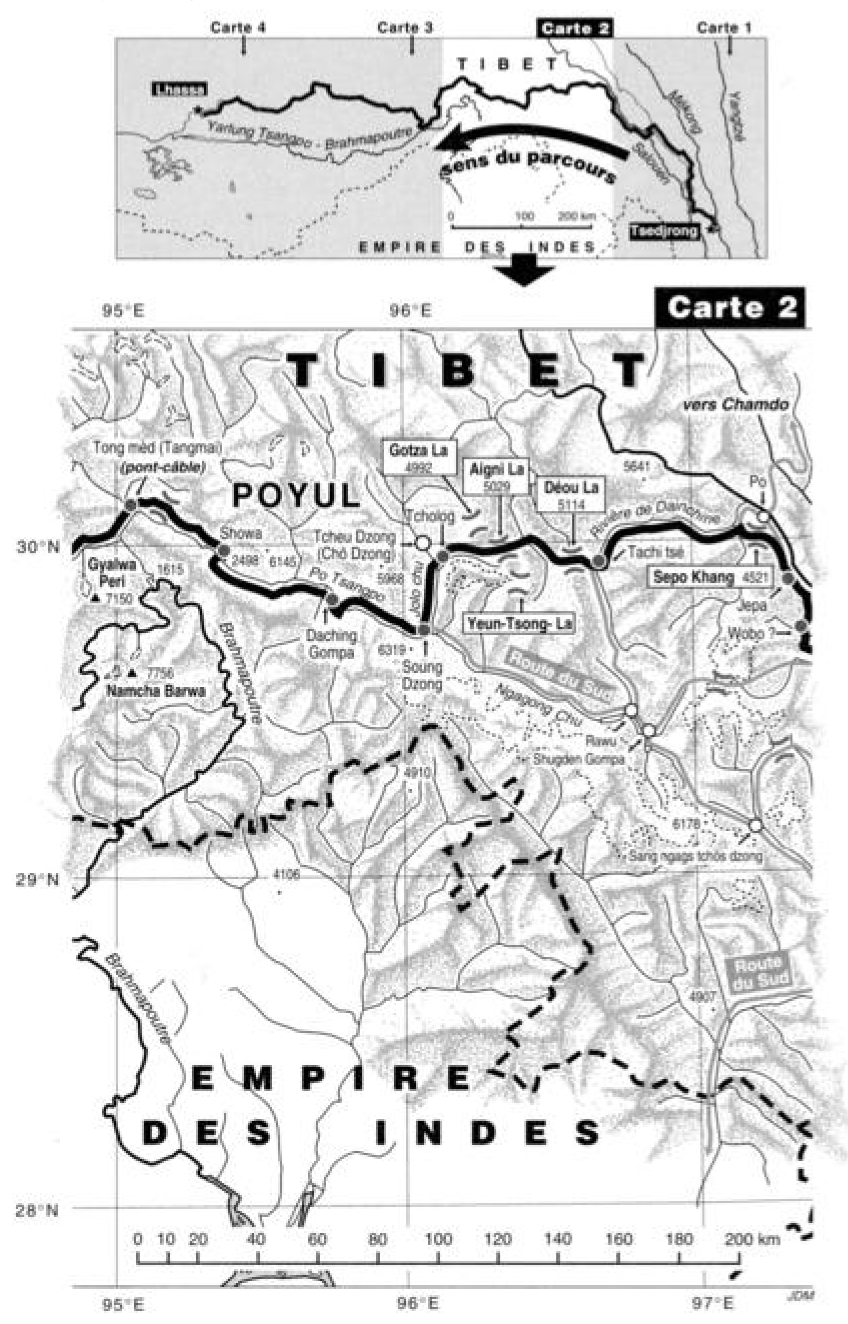


Planche 27-1 : LE VOYAGE A LHASSA octobre 1923 – février 1924

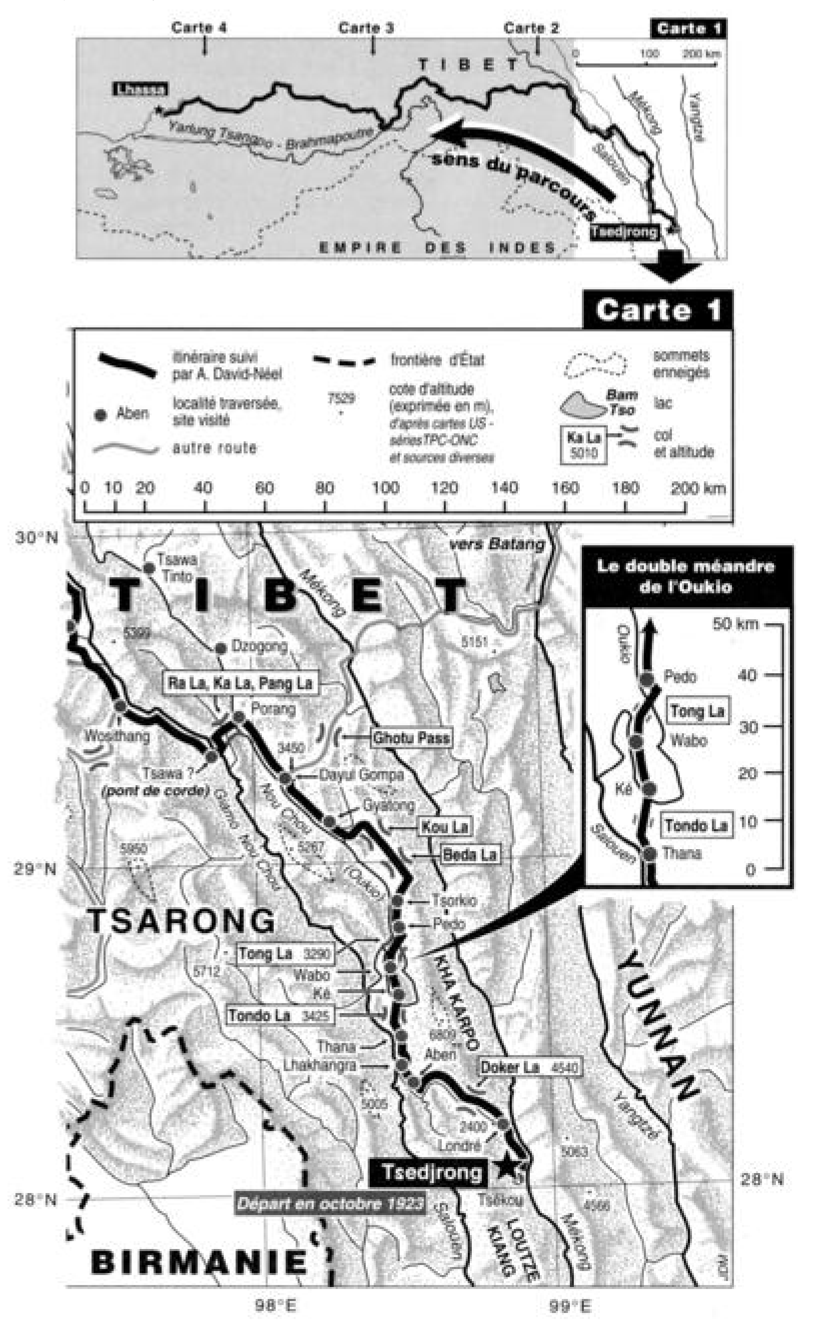


Planche 27-4 : LE VOYAGE A LHASSA octobre 1923 – février 1924

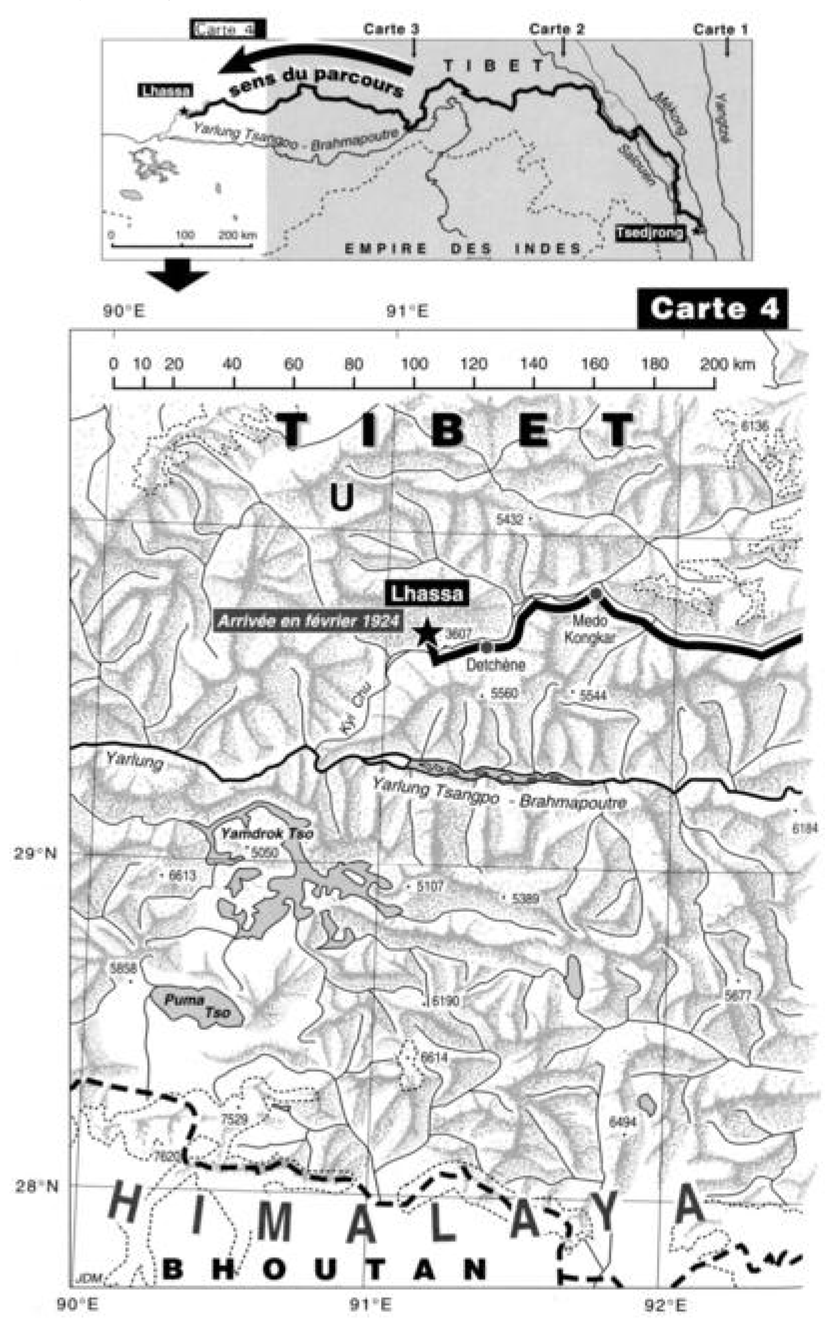
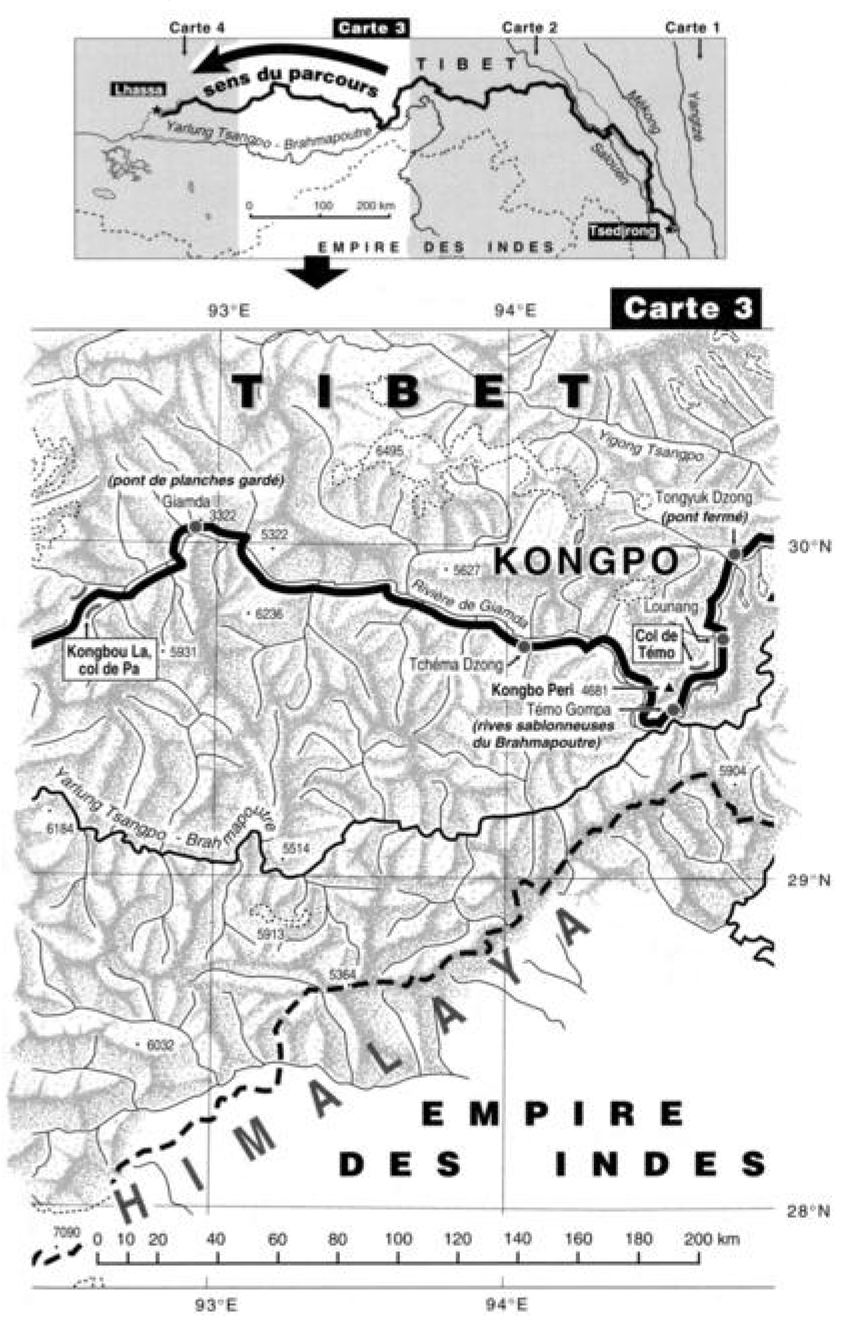


Planche 27-3 : LE VOYAGE A LHASSA octobre 1923 – février 1924



“On ne passe pas ! – Vraiment ? – Une femme passerait, une Parisienne.” »
Souvenirs d’une Parisienne au Thibet.

Après avoir laissé son cheval « Ragpas » au père Ouvrard, Alexandra procède à un dernier tri de ses bagages. Elle en laisse « ostensiblement » une bonne partie à la Mission et déclare partir durant quelques jours avec Yongden pour herboriser dans les environs. La montagne voisine, le Loutze

Kiang, est très réputée pour sa flore, et le botaniste américain s'y trouve d'ailleurs très officiellement à ce moment-là. Pour éviter toute suspicion de la part des villageois, Alexandra engage deux porteurs : car on n'a jamais vu une Européenne, surtout une dame d'un certain âge, partir avec ses bagages sur le dos ! Malgré la confiance que lui inspire le responsable de la Mission, la voyageuse se garde bien de lui révéler sa destination réelle. C'est ainsi qu'un groupe de quatre personnes quitte la Mission catholique de Tsedjrong par un beau matin de la fin du mois d'octobre 1923.

Pour cette longue randonnée à travers les hautes chaînes du Tibet sud-oriental, Alexandra n'emporte pas plus qu'un matériel de boyscout partant en camping pour quelques jours :

> « Une tente minuscule en coton léger, ses piquets de fer, des cordes, un grand morceau de cuir non tanné, de provenance tibétaine, pour ressemeler nos bottes, un carré de grosse toile devant atténuer quelque peu l'humidité ou le froid du sol nu sur lequel nous nous étendrions pour dormir et le sabre court servant à des usages multiples, partie essentielle de l'équipement de tout voyageur tibétain (pour nous, surtout cognée de bûcheron). »
>
> *Voyage d'une Parisienne à Lhassa.*

À cela s'ajoute ce que l'on n'ose pas appeler une batterie de cuisine : « une marmite, deux bols, l'un en bois, l'autre en aluminium, qui pouvait, au besoin, se poser sur le feu et servir de casserole, deux cuillères et un de ces étuis chinois contenant un long couteau et deux baguettes ». Ils emportent aussi deux bouillottes, qui pourront éventuellement servir à conserver un peu d'eau, quelques médicaments (« digitaline, aconite, caféine… »), et chacun un revolver. Alexandra porte sur elle les accessoires de survie, bien dissimulés dans ses vêtements : une ceinture pleine d'argent, un petit sac d'or accroché sur sa poitrine, une montre, plusieurs boussoles, ses petits croquis et, bien qu'elle ne le dise pas, quelques feuilles de papier et de quoi écrire, ainsi qu'un thermomètre pour mesurer les températures extérieures. Les provisions de nourriture sont prévues pour deux à trois semaines, c'est-à-dire le temps de s'éloigner de la frontière. Il s'agit de denrées presque exclusivement tibétaines : beurre, tsampa, thé, un peu de viande séchée et, caché dans une boite… un peu de cacao. Malgré la très grande sobriété de ces bagages, les sacs pèseront lourd sur les épaules !

Alexandra et Yongden n’emportent rien de plus, tout en sachant que l’hiver ne va pas tarder, qu’ils devront affronter d’inévitables et violentes bourrasques dans les hautes montagnes, qu’ils ne connaissent pas le relief, encore moins le chemin qu’ils vont emprunter, et que Lhassa est à plusieurs mois de marche. Combien au juste ? Seule, l’expérience le dira ! Sur la carte on compte une distance minimum de 1200 à 1500 km… mais cette estimation ne tient pas compte des dénivellations, des lacets en montagne, des erreurs de route, des détours pour trouver un pont ou pour éviter un village, et de toutes les surprises que révèle un terrain difficile parcouru pour la première fois, surtout dans des conditions de clandestinité ! C’est sans doute au moins 2000 km que les deux intrépides voyageurs ont parcouru, à pied.

La direction choisie est celle du Doker La, un col de 4540 m d’altitude sur les cartes de J. Bacot (cartes 95 a-b). Situé à environ 40 km au nord-ouest de Tsedjrong, il marque la frontière avec le Tibet. Alexandra en a entendu parler par les missionnaires : pour y accéder, il faut remonter la vallée du Mékong, puis obliquer à l’ouest dans une petite vallée affluente, en direction du village de Londré (Londjré sur les cartes de J. Bacot), dernier village avant l’imposante crête qui constitue la frontière naturelle entre la Chine et le Tibet.

Deux jours de marche et voici l’entrée du vallon de Londré, puis le village lui-même. Circonstance heureuse : il est presque désert. Les habitants sont partis cueillir des plantes pour le botaniste américain. Le village est bâti à 2400 m d’altitude et pourtant l’on s’y sent écrasé par d’immenses parois rocheuses encadrant la vallée. D’un côté on aperçoit le puissant massif du Kha Karpo, la montagne sacrée dont les sommets atteignent 6000 m d’altitude. Les buissons et les arbres couvrent les versants très pentus qui forment de véritables murailles. Alexandra n’a pas choisi une voie facile pour pénétrer au Pays des Neiges !

Mais plus que le relief, c’est la hantise d’être repérée qui obsède la dame lama durant cette première partie du parcours. Elle vit dans la crainte permanente d’être aperçue, puis arrêtée avant même d’avoir pu pénétrer dans le pays de ses rêves. Yongden et elle portent des vêtements chinois usagés. Voici justement des Tibétains qui les croisent… sans faire attention à eux. Ouf ! L’heure est venue aussi de se débarrasser des porteurs : Alexandra explique dans son livre la ruse qu’elle utilise, juste après Londré,

pour les congédier sans qu’ils trouvent cela bizarre, nous y renvoyons le lecteur…

Il fait un temps splendide. La mère et le fils sont seuls désormais, au pied de ce Tibet magique et plein de dangers, au sein duquel ils vont tenter de pénétrer, puis de se fondre afin d’atteindre le but visé depuis plus de deux ans. Instant mémorable. La grande aventure commence entre Londré et le Doker La, entre le Kha Karpo et le Loutze Kiang. L’émotion est à la mesure du paysage et de l’ambition d’Alexandra ! Tout un destin…

Avec les porteurs, Alexandra et Albert avaient fait semblant de se diriger vers le Loutze Kiang. Il faut maintenant remonter vers le village et gagner le chemin des pèlerins du Kha Karpo. Cette montagne sacrée (Kawa Karpo)[6] reste en effet un site de pèlerinage renommé. Par prudence ils attendent la nuit pour retraverser Londré… Le chemin du pèlerinage est difficile à trouver dans le noir, c’est aussi fort dangereux à cause de la pente et des éboulis ! La forêt permet de se cacher : ils restent immobiles sous les arbres toute la journée suivante, attendant le crépuscule pour bouger à nouveau.

Ils marchent maintenant sur le chemin du pèlerinage. Yongden voudrait boire car ils n’ont rien pris depuis vingt-quatre heures. Sa mère l’en dissuade : ils parlent en anglais. Stupeur ! Une voix les interpelle. Alexandra est pétrifiée de terreur. La voix vient d’un arbre creux où s’étaient installés des pèlerins tibétains pour la nuit. Discussion : Yongden explique qu’ils sont des *dokpas* d’Amdo, habitués à la fraîcheur plus qu’à la grosse chaleur du jour. C’est pourquoi ils préfèrent marcher la nuit… Soulagement : les Tibétains ne cherchent pas à en savoir plus. Mais quelle frayeur et quelle leçon ! C’est la dernière fois qu’ils s’exprimeront en anglais avant le 5 mai 1924, date à laquelle Alexandra se fera reconnaître chez le représentant britannique de Gyantze.

Alexandra et Yongden continuent à marcher comme ils peuvent à la lueur de la lune, et à se cacher dans les taillis durant la journée. Ils sont parfois terrassés de sommeil et doivent s’arrêter pour dormir quelques heures. Le sentier longe le précipice. La moindre chute serait mortelle et précipiterait les malheureux au fond de la vallée, 2 000 m plus bas. L’étage forestier, qui monte ici jusqu’à 4000 m d’altitude, est une bonne cachette pour passer les journées. Au-dessus, les arbres se rabougrissent, laissent place aux rhododendrons, puis aux lichens. Les sommets sont hérissés de pics englacés.

La stratégie d’Alexandra et de Yongden consiste à se faire passer pour des *ardjopas*, « ces pèlerins – des moines pour la plupart – voyageant à pied, chargés de leurs bagages, qui, par milliers errent à travers le Tibet, visitant les lieux que la tradition a consacrés comme vénérables à un titre quelconque ». (*Voyage d’une Parisienne à Lhassa.*)

Alexandra apprécie particulièrement ce rôle pour la liberté qu’il permet : les soucis domestiques ont disparu avec les porteurs et le gros des bagages. De plus, elle renoue avec l’un de ses grands plaisirs : les nuits à la belle étoile. Bref, la voici enfin libérée des obligations matérielles. L’austérité de la nourriture et la rudesse de ce style de « voyage » ne les gênent ni l’un ni l’autre. La mère et le fils fignolent maintenant leurs personnages en revêtant des costumes tibétains. Yongden reprend sa tenue lamaïque, son vêtement habituel, après tout. Alexandra se transforme en femme du peuple. Pour plus de vraisemblance, elle ajoute à ses cheveux des crins de yak bien noirs, et teint l’ensemble de sa chevelure avec un bâton d’encre de Chine mouillé : les Tibétaines portent les cheveux longs. Bien que son visage soit hâlé par la vie au grand air, elle se brunit, ou plutôt se salit la peau, avec « un mélange de braise pulvérisée et de cacao emprunté à l’unique boîte que nous possédions ». Faute d’avoir pu se procurer à temps un chapeau tibétain, elle s’entoure la tête avec une vieille ceinture rouge, puis elle parfait le tout avec de grosses boucles d’oreilles, comme en portent les Tibétaines.

Dans son récit, Alexandra raconte ses fatigues, ses frayeurs, ses doutes, ses hallucinations, ses rencontres : nous laissons au lecteur le plaisir de les découvrir. La traversée du col-frontière, extrêmement dure, est évoquée dans la première version du livre :

> « Le col de Dokar, marquant la frontière actuelle du Thibet indépendant de la Chine – une molle dépression entre des crêtes arides à 5 250 m d’altitude – me parut impressionnant au déclin du jour. […] Une violente rafale nous accueillit au sommet : le baiser violent et glacial de l’âpre pays dont le charme rude me retenait ensorcelée depuis longtemps déjà et vers qui je revenais. De gros nuages descendirent bientôt sur les montagnes, une neige à demi glacée nous cingla le visage, la nuit très noire s’était faite rapidement, nous ne distinguions plus le sentier, nous glissions sur des éboulis ; continuer devenait dangereux et s’arrêter sur ces pierres croulant sous nos pieds n’était

guère facile. Yongden et moi nous enfonçâmes chacun notre long bâton ferré dans le sol, aussi solidement que cela nous fut possible, afin d'obtenir un point d'appui pour un pied, puis nous nous assîmes, agrippés l'un à l'autre, nos fardeaux toujours attachés sur notre dos, sans oser bouger de crainte de glisser parmi les pierres jusqu'au fond de la vallée. Une neige fine, à demi fondue, tomba presque sans interruption ; nous demeurâmes là de 9 heures du soir à 3 heures du matin. Alors un pâle dernier quartier de lune se leva et nous pûmes continuer la descente. Une heure plus tard, rentrés dans la zone des forêts, nous rencontrions deux léopards en promenade et ceux-ci nous honoraient de leur attention tandis que nous préparions, au bord de la rivière, le thé réconfortant dont nous avions grand besoin après une telle nuit. »

Souvenirs d'une Parisienne au Thibet.

L'explorateur Jacques Bacot, qui avait traversé le Doker La en 1907, évoquait lui aussi l'extrême danger de ce sentier « effrayant » (10). *Doker* veut dire « escalier de pierre ». « C'est en effet un escalier si on veut, presque une muraille abrupte et vertigineuse, haute de 3 à 400 mètres et dangereuse en tout temps. » (251)

Les voici entrés au Tibet. Ils marchent depuis une semaine vers le nord-ouest. Le prochain village est Aben (voir la carte). Pour plus de commodité et malgré les risques, ils ont décidé d'avancer maintenant dans la journée. Les rencontres seront forcément plus fréquentes. Des pèlerins tibétains ne tardent pas à les rejoindre en effet… sans s'étonner particulièrement de ces deux personnages. La halte du milieu de la journée se fait même en commun.

Alexandra et Yongden traversent Aben dans l'angoisse, puis ils descendent vers Lhakhangra, situé au confluent du torrent d'Aben et de la Salouen. Sur les cartes du début du siècle, le lieu est orthographié Lakonra ou Lakongra ; La-k'ang–ssu figure dans le *Times Atlas of China* de 1974. Il s'agit bien de la même étape sur la route du pèlerinage du Kha Karpo. L'occasion est bonne pour racheter des provisions : Yongden s'en charge… La présence de pèlerins originaires de différentes provinces du Tibet est finalement une sécurité : les dialectes varient d'une région à l'autre. Si Alexandra et Albert ne connaissent pas le langage du Tsarong, la province du sud-est du Tibet, ils ne sont pas les seuls. Selon les interlocuteurs, nos

héros se disent originaires du Koukou Nor ou de Lhabrang, c'est-à-dire de contrées bien éloignées de celles où ils se trouvent. Mais Alexandra vit dans l'angoisse d'être qualifiée de *philing*, d'étrangère. Plus que les difficultés du parcours, c'est cela qui l'obsède. Elle explique dans son livre que certaines rencontres la paniquent.

La mère et le fils remontent ensuite la majestueuse vallée de la Salouen, appelée *Giamo nou tchou*[7] dans son cours supérieur. Les eaux vertes brillent sous le soleil, le paysage est « splendide, rayonnant de lumière ». Ils arrivent à Thana (Tchrana sur les anciennes cartes). Ouf ! Encore un village de passé sans ennuis. La température reste douce en ce mois de novembre 1923. Le pays, verdoyant, semble agréable à vivre. Au village, la piste se divise en deux branches : l'une mène à Menkong, chef-lieu du Tsarong, l'autre au Tondo La et à la vallée du Nou tchou (l'Oukio ou Tsarkio des cartes de J. Bacot), un affluent de la Salouen. C'est cette piste qu'il vont suivre, pour éviter d'éventuels contrôles par les autorités de Menkong (Men-kung dans le *Times Atlas of China*).

Le Tondo La est à moins de 10 km. Ils y parviennent après quelques heures de marche en forêt. Altitude de ce col : 3360 m, écrit Alexandra. Sur sa carte, F.M. Bailey lui affecte une altitude de 11240 pieds, soit 3425 m. Le lendemain, les deux pèlerins descendent vers la vallée de l'Oukio, rivière qu'ils traversent sur un pont en bois de type *cantilever,* bien construit. Nouvelle rencontre avec des pèlerins. Lama Yongden est requis pour faire des prédictions, en particulier à propos d'une jeune fille qui souffre des jambes. Alexandra reste à l'écart, et tout se passe bien. Ce n'est que le début d'une longue carrière pour Albert !

Le chemin passe ensuite par le village de Ké (Képou ou Ke sur les cartes). La mère et le fils y retrouvent les pèlerins à la jeune fille blessée ! Yongden est convié à passer la soirée avec eux. Chacun raconte des histoires plus ou moins fantastiques, Albert n'est pas le dernier à faire preuve d'imagination… Mais Alexandra n'a qu'une envie, celle de passer inaperçue. Comme lors de la sortie de Jyekundo, ils avaient mis au point un code, et certaines paroles prononcées en tibétain présentaient pour eux un double sens. Alors qu'il était heureux de fanfaronner au milieu d'un public attentif, Yongden entend sa mère adoptive prononcer avec conviction une formule sacrée qui, dans leur code, signifiait : « Décampons au plus vite ! » Et c'est bien malgré lui qu'il quitte le groupe…

Alexandra elle-même manque de se trahir au village suivant, à Wabo (Oua, Ouabo sur les cartes françaises, Wabo en effet sur les cartes anglaises). Ce jour-là ils commettent l'imprudence de boire leur thé au milieu du hameau. Les curieux s'attroupent. Or, sans doute vexé d'avoir été interrompu dans ses discours à Ké, Yongden décide de rester totalement muet au milieu des villageois, dont la curiosité décuple devant une attitude aussi étrange. Alexandra ne sait que faire, son code ne comporte pas l'ordre « parlez » ! Pour se donner une contenance, la dévouée mère du lama sans voix plonge la marmite dans l'eau du ruisseau, et elle commence à laver la vaisselle avec application. L'eau lave le récipient… et les mains d'Alexandra qui ressortent plus blanches que celles des Tibétaines assemblées autour d'eux… Panique ! Devant la gravité de la situation, Yongden sort de son mutisme pour expliquer qu'ils viennent d'accomplir le pèlerinage du Kha Karpo et qu'ils retournent dans leur pays, vers le nord… Bien sûr qu'ils sont des *philings*, dit un paysan, puisqu'ils sont *Sokpos*, c'est-à-dire des Mongols ! Et tous de partir d'un bon éclat de rire. Alexandra et son fils sont sauvés : étrangers, certes, mais asiatiques !

Le sentier les mène ensuite au Tong La, un autre col situé dans le double méandre du Nou tchou. F.M. Bailey indique une altitude de 10797 pieds, soit 3 290 m. Ils traversent la rivière avant d'atteindre la gompa de Pedo (Petu ou Petou sur les cartes). Le pays reste agréable et verdoyant : c'est le « Tibet fleuri » de Jacques Bacot. Yongden achète du ravitaillement au monastère : navets, farine, abricots secs… de quoi se nourrir pendant un bon moment. Le chemin les conduit à travers « de sombres forêts peuplées d'arbres énormes ». C'est peu après la gompa de Pedo qu'Alexandra trouve un trésor dans les buissons, au bord d'un petit ravin : « un vieux bonnet en peau d'agneau comme en portent les femmes du Kham ». Les dieux ont mis sur son passage l'accessoire qui lui manquait… une vieille « fourrure malpropre » qui se révélera bientôt de la plus grande utilité !

Malgré la température de plus en plus fraîche et les taches de neige qui s'élargissent peu à peu, les nuits se passent à la belle étoile, la tente ne servant que de couverture. Alexandra et Albert préfèrent dormir comme les Tibétains, les bagages coincés entre eux. Mais ils gardent un revolver à portée de la main. Cette première partie du voyage offre son lot d'expériences, de découvertes et d'angoisses. Alors qu'ils étaient questionnés par un *pönpo*, un « haut fonctionnaire », croisé sur un chemin qui ne permettait aucune cachette, Alexandra ne trouve pas de meilleure

solution pour se tirer d'affaire que de demander la charité, de son air le plus humble… et le *pönpo* donne une pièce à Yongden. Pour remercier le généreux donateur, la vieille mère lui tire la langue, selon la coutume tibétaine ! Magnifique succès de théâtre…

Autre expérience avant Dayul Gompa : l'hébergement chez l'habitant. Alexandra n'est plus la respectée *khandoma* du Koukou Nor, le personnage qu'elle avait joué en Amdo. Elle se comporte désormais comme une pauvre femme qui accompagne son fils en pèlerinage. Le rôle est nettement moins prestigieux, et surtout moins confortable. C'est ainsi qu'un brave homme, à qui Yongden avait fait des prédictions à propos d'un âne, les invite un soir à dormir chez lui :

> « J'allais maintenant expérimenter par moi-même nombre de choses que j'avais jusque-là observées seulement à distance. Je m'assoirais à même le plancher raboteux de la cuisine sur lequel la soupe graisseuse, le thé beurré et les crachats d'une nombreuse famille étaient libéralement répandus chaque jour. D'excellentes femmes, remplies de bonnes intentions, me tendraient les déchets d'un morceau de viande coupé sur un pan de leur robe ayant, depuis des années, servi de torchon de cuisine et de mouchoir de poche. Il me faudrait manger à la manière des pauvres hères, trempant mes doigts non lavés dans la soupe et dans le thé, pour y mélanger la *tsampa* et me plier enfin à nombre de choses dont la seule pensée me soulevait le cœur. »
> *Voyage d'une Parisienne à Lhassa.*

En compensation, Alexandra glane des informations absolument inédites sur les mœurs des Tibétains, des tranches de vie que nul n'avait pu découvrir avant elle. La vieille mère prend l'habitude de se noircir le visage et les mains, afin de ressembler à l'une de ces campagnardes qui « ne se lavent presque jamais et s'enduisent le visage de beurre, de noir de fumée et de diverses laques et résines qui les transforment à peu près en négresses ». Elle mendie bientôt naturellement, « en chantonnant des formules pieuses de porte en porte, suivant la coutume des pèlerins nécessiteux ». Bref, elle entre dans la peau de son personnage. C'est à la fois un exploit et une belle preuve de courage : Alexandra l'orientaliste, l'amie des maharadjahs, la « missionnaire » bouddhiste, l'oratrice applaudie, disparaît sous le masque de l'humilité. Elle n'avait jamais encore poussé la performance aussi loin.

La fière Alexandra cède la place à une pauvresse, ignorante, sale, dévote et… non dégoûtée. L'orgueilleuse Alexandra dépasse ses répulsions pour se glisser dans la personnalité d'une mendiante. Elle accepte la crasse, l'absence d'hygiène et le plus élémentaire des conforts pour parvenir à son but : Lhassa ! Le vert sombre des conifères rehausse encore les teintes chaudes des feuillus. La vallée du Nou tchou resplendit dans son habillage d'automne. Le chemin longe la vallée. Voici Dayul Gompa.

2 – De Dayul Gompa à Soung Dzong (planches 27-1 et 27-2, cartes 1 et 2)

Cette portion de l'itinéraire correspond à la partie la plus originale et la plus aventureuse de la randonnée, la plus rude aussi puisque Alexandra et Yongden vont y frôler la mort. La reconstitution du parcours présenta bien plus de difficultés que pour le reste du voyage tant le chemin est peu connu. Les cartes détaillées de cette région du Tibet sont aussi rares que les explorateurs ayant choisi cette voie pour traverser le Pomed. La route suivie par la dame lama s'avère complètement originale en ce sens qu'elle s'écarte à plusieurs reprises des fonds de vallées pour couper à travers les massifs montagneux par des sentiers que seuls connaissent les gens du pays. Mais suivons nos deux *ardjopas* qui viennent d'atteindre Dayul Gompa.

Sachant qu'un fonctionnaire, un *pönpo*, résidait à Dayul, Alexandra avait décidé de traverser le village à la nuit tombée. Afin d'y arriver au crépuscule, elle flâne une bonne partie de la journée en forêt. Si bien qu'il est déjà un peu tard quand les deux marcheurs aperçoivent les toits du monastère. Les distances sont très difficiles à estimer lorsqu'on ne connaît pas le chemin, d'autant plus que les indications fournies par les habitants restent toujours vagues. Les gens du pays annoncent des temps de marche plus que des distances. Et les explorateurs finissent par faire de même ; ainsi l'abbé Desgodins dit avoir parcouru le trajet de Tchrayul à Pétou (Dayul-Pedo) en cinq jours de marche (69) : Alexandra fait le trajet en sens inverse dans des temps équivalents.

Alexandra garda un horrible souvenir de son passage à Dayul car elle ignorait que le village se situait à la croisée de plusieurs pistes. Laquelle choisir quand on arrive à la nuit dans un village inconnu, éclairé par la seule lueur de la lune ? Dans son récit elle consacre sept pages à leurs errances nocturnes qui se poursuivirent jusqu'à l'aube, aux reconnaissances menées

par Yongden tandis qu'elle-même restait cachée dans l'angoisse d'être découverte, à la traversée du village qui ne fut possible qu'au petit matin… À propos du nom de la localité, Alexandra précise : « Dayul et quelquefois Drayul est le nom porté sur les cartes, mais les indigènes appellent l'endroit Téyou et quelquefois Déyou. » On peut noter que l'abbé Desgodins, Dutreuil de Rhins et J. Bacot ont choisi d'écrire « Tchrayul » sur leurs cartes, le colonel Burrard et le major Davies « Dayul Monastery », tandis qu'E. Teichman a préféré l'appellation de « Drayü Gomba ». Sur les cartes actuelles, on trouve Zhayü ou Tayulehsze. Malgré ces orthographes divergentes, la localisation de ce village sur les différents documents ne laisse aucun doute : il s'agit bien du même lieu.

Le monastère de Dayul Gompa domine le Nou tchou. Édifié entre 3 445 et 3490 m d'altitude (selon les auteurs), il est adossé à une forêt de conifères au-dessus de laquelle resplendissent les hauts sommets enneigés. L'importance du lieu tient en effet à sa position de carrefour. Un chemin mène vers le nord-est (vers Batang), un autre vers le sud-ouest (vers Sangachö Dzong), le troisième suit le fond de la vallée en longeant le Nou tchou. Le paysage est de toute beauté.

Afin d'éviter de partir dans une mauvaise direction, Alexandra et Yongden ont dû se résoudre à demander leur chemin à un habitant : ils cherchent la route de Dzogong (voir la carte). (Alexandra écrit Dzokong dans son manuscrit et Dzogong dans son livre). Le jour est levé maintenant. Autant dire qu'ils n'ont pas réussi à traverser le village aussi discrètement qu'ils l'auraient souhaité. Mais comment faire autrement dans ce pays où les sentiers ne sont pas balisés ? Quelqu'un du village sait donc qu'une vieille mère et son fils marchent vers Dzogong ! Le paysan ira-t-il signaler leur présence au *pönpo* ? Alexandra s'attend au pire…

Les deux pèlerins sont tellement épuisés par leur nuit de veille et d'angoisse qu'ils s'arrêtent à la première clairière et sombrent dans un sommeil lourd. L'après-midi est déjà là quand ils s'éveillent. Tout semble calme. Ils reprennent leur chemin le long du Nou tchou et remontent progressivement la vallée. Voici un bassin rudimentaire aménagé autour d'une source d'eau chaude. C'est une bonne occasion pour se laver une peu. Yongden adjure « pathétiquement » sa mère de ne rien toucher à son visage qui possède maintenant le teint adéquat. Alexandra attendra la nuit noire pour se plonger le corps dans le bassin, après qu'une famille tibétaine ait

aussi profité de l'eau chaude. Les naturels du pays croient aux vertus des eaux thermales.

> « C'est de l'eau courante, je me risque après les autres, au clair de lune. C'est délicieux d'être dans l'eau. Je ne puis pas user de savon, cela se verrait et Aphur m'a chapitrée : je ne dois pas me laver la figure, ni frotter mes mains, ni nettoyer mes ongles. Toute cette patine de crasse acquise à grand peine s'en irait… Donc je résiste à la tentation de me débarbouiller la figure et le cou. Il fait froid, il gèle, cela pique dès que je sors de l'eau pour me rhabiller. Aphur va barboter après moi. Le lendemain matin il me fait me noircir en hâte parce que la vapeur m'avait quelque peu nettoyé le visage. Fini. Je ne me laverai plus avant Lhassa et ces lavages seront bien minimes. Je n'aurai un vrai bain qu'à Gyantze[8], c'est loin. »
> Cahier « de Dayul ». Non daté, sans doute écrit durant l'été 1924.

Notons que la carte de J. Bacot indique bien des « Eaux thermales » à peu de distance de Tchrayul : il ne s'agit sans doute pas de la même source, mais la notation confirme les dires d'Alexandra.

Dzogong se situe à une centaine de kilomètres au nord-ouest de Dayul, en amont dans la même vallée. Alexandra et Yongden avancent lentement, au rythme des pèlerins. Mais chaque rencontre engendre tourment, inquiétude ou panique… Ainsi cette discussion avec deux lamas qui les avaient rejoints et qui disaient se rendre eux aussi à Dzogong pour porter un message au magistrat de la localité. Alexandra est persuadée que les religieux l'ont regardée avec trop d'insistance, que le message signale leur présence, que la catastrophe est imminente, qu'ils vont être arrêtés sous peu… Il faut dire que Dzogong, encore appelée Tsawa Dzogang (Zogang ou Tsokung sur les cartes actuelles), est la capitale de la province du Tsarong. Les autorités locales surveillent étroitement tout ce qui se passe dans le secteur frontalier avec la Chine. L'anonymat et l'incognito s'imposent plus que jamais. La fatigue aidant, l'angoisse d'être reconnue devient une idée fixe chez Alexandra. Mais le temps passe et les pèlerins continuent à cheminer sans être inquiétés par les autorités.

Les deux *ardjopas* arrivent à Porang, un village situé à environ 30 km au nord-ouest de Dayul (Alexandra écrit Pothrang dans son manuscrit et Porang dans son livre, c'est le Porung de la carte d'E. Teichman). Un

superbe pont de bois enjambe le Nou tchou. Ne serait-ce pas le moyen d'échapper à un éventuel contrôle des autorités de Dzogong ? Après bien des hésitations, les deux marcheurs décident de traverser et de prendre la piste visible du pont. Ils quittent ainsi la route de Dzogong qu'ils jugeaient dangereuse pour leur incognito… La direction est bonne, assurément, mais où mène exactement la piste ? Ils n'en savent rien. Un problème, qui se répétera tout au long du voyage, ne tarde pas à se poser : le chemin arrive à une bifurcation. Quelle voie choisir ? Ils optent pour un raidillon, se trompent, reviennent sur leurs pas. Puis les choses s'arrangent, ils trouvent enfin la bonne direction.

La piste figure bien sur la carte Burrard et le pont est discernable, mais le nom de Porang n'est pas indiqué sur la carte. Cependant, même si Alexandra consulte ses petits croquis, il lui est impossible de se repérer à quelques dizaines de kilomètres près : la carte n'est pas assez précise pour donner autre chose que les grandes directions. Les notes inédites montrent bien qu'ils se renseignent tout au long de la route. C'est Yongden qui est chargé de cette tâche délicate. Alexandra reste discrètement à distance et se cache le plus possible. L'inquiétude s'accroît encore pour elle lorsque Yongden s'absente pour aller mendier de la nourriture. Ainsi cette fois :

> « Il reste longtemps absent ; pendant ce temps, ne sachant que faire devant mon chaudron et sentant que la nuit sera glaciale et qu'un bon feu sera nécessaire, je continue à récolter la *jouwa*[9] puis j'emporte notre grand coutelas, un petit sabre, et je m'en vais essayer de couper du bois mort dans quelques buissons épineux voisins. Je manque d'adresse à ce métier, je m'escrime en vain sur une branche quand, me retournant, je vois une femme qui me contemple. Elle a vu ma maladresse… Terreur. Elle a dans un coin de son tablier un petit morceau de beurre, un morceau de lard, quelques fruits secs. Elle m'offre le tout. Je remercie et, comprenant bien, à sa demande “où est le lama ?”, qu'elle veut *mo*[10], je lui dis qu'il est allé mendier, qu'il ne tardera pas et qu'elle ferait bien de venir s'asseoir près de mon feu et de boire du thé que je vais faire.
> Je lui donne un tapis, je m'asseois sur la terre nue. Est-ce que cela compensera ma maladresse à mouvoir notre marmite sur le feu ? Je me brûle les mains avec autant de stoïcisme que j'en suis capable, mais il saute aux yeux que je me les brûle. Elle finit par manœuvrer la marmite elle-même et je la laisse faire, continuant à récolter de la *jouwa* qui est

froide, au moins, tout en ayant l'œil sur ma bienfaitrice et invitée, pour voir si elle ne vole rien.

Quelques gamins viennent aussi me regarder. Il faut parler, je comprends mal leur patois… Enfin Aphur arrive portant ce qu'il a quêté. Il fait *mo* pour la femme qui boit son thé et demeure longtemps. »
Même cahier.

C'est à partir de Porang que le circuit d'Alexandra sort véritablement des sentiers battus, pour autant que l'on puisse parler de sentiers battus au Tibet ! Notons que Dayul-Gompa et Porang figurent sur la planche « *Modern Tibet (Hsi-K'Ang and Hsi-Tsang) – Political and Economic* » de l'atlas d'A. Herrmann : *Historical and Commercial Atlas of China* (voir bibliographie). Le village correspond sans doute à Phurong sur la carte de l'Amnye Machen Institute (carte 155 de notre liste). C'est en jonglant d'un ouvrage à l'autre, d'une carte à l'autre, d'un récit à l'autre, que nous avons pu retrouver les noms cités par Alexandra et reconstituer son parcours.

La partie la plus risquée du voyage commence maintenant. Alexandra se dirige à l'inspiration vers la vallée de la Salouen, c'est-à-dire qu'elle s'apprête à franchir la chaîne montagneuse qui sépare la vallée du Nou tchou de celle de la Salouen. Le décor devient plus sauvage, les forêts plus austères, les températures plus basses, les chemins plus déserts. La chaîne se divise en deux chaînons parallèles, franchissables par des cols. Alexandra cite le Ra La, le Ka La, puis le Pang La qui traversent les crêtes perpendiculairement : les noms lui ont été fournis par des paysans qui les avaient hébergés au passage. Quelques fermes isolées, puis de rares camps de *dokpas* constituent le seul habitat de ces froides montagnes. Alexandra et Yongden ont la chance de pouvoir se ravitailler dans l'un de ces campements. Les hommes sont armés de fusils, mais pas hostiles. Nos deux pèlerins renouvellent ainsi leurs provisions de fromage, de beurre et de *tsampa*. La nourriture est assurée pour plusieurs semaines : c'est une chance.

Un beau matin ils aperçoivent « un mince ruban scintillant : c'était le Giamo Nou tchou ». Le fleuve coule très en dessous d'eux, au moins 1500 m en contrebas ! Toujours ce prodigieux encaissement des vallées du Tsarong. Le Giamo Nou tchou est le nom local du cours supérieur de la Salouen. Au hasard des rencontres, la mère et le fils avaient appris qu'il était possible de franchir le fleuve par un pont situé dans les

environs. Les « montagnes à pic et arides » dominent un petit plateau en pente douce sur lequel sont bâtis quelques villages. Cette haute terrasse fluviale se termine elle-même par une falaise qui plonge dans les eaux tumultueuses du fleuve. Venant du col qui leur a permis de franchir la montagne, Alexandra et Yongden descendent vers le plateau en scrutant la vallée pour découvrir le fameux pont. Le sentier est raide, d'abord en lacets, puis en pente douce. « Nous finissons par apercevoir une ligne coupant l'eau, celle-ci se précise et le doute n'est plus possible » : le pont est une corde, tendue au-dessus du fleuve, au niveau des falaises. C'est le seul moyen de traverser la Salouen. Il faut camper ou trouver un refuge pour la nuit, et se procurer de l'eau pour le thé. Mais la rivière est inaccessible à cause des falaises. Aphur cherche l'endroit où la paroi est la moins haute et… il ramène de l'eau « avec grand peine et en courant le danger de se noyer, devant se pendre et se pencher à la falaise encore haute ». (Même cahier.)

Alexandra ne craint pas outre mesure la traversée : quelques mois auparavant, sa glissade au-dessus du Mékong s'était très bien passée. La seule chose ennuyeuse risque d'être l'attente. Car l'utilisation de ce type de pont nécessite l'intervention de passeurs ou du moins de volontaires pour aider à paumoyer les « colis » accrochés aux cordes lorsqu'ils arrivent de l'autre côté. Ceux qui y travaillent habitent de l'autre côté du fleuve, dans un village nommé Tsawa. Ils ne se déplacent que lorsque les choses en valent la peine, c'est-à-dire lorsque le nombre de candidats à la traversée est suffisant. Si personne ne se présente de l'autre côté, l'attente peut durer plusieurs semaines… Loin d'être découragée, Alexandra trouve bientôt une « charmante petite caverne », un lieu idéal pour se reposer et patienter : les deux voyageurs s'installent, prêts à demeurer là un bon moment. Le soleil brille, la température s'est adoucie et le décor de roches rouges est magnifique, autrement dit, tout va bien. Dès le surlendemain un lama et sa suite se présentent pour traverser eux aussi : la mère et son fils profitent de l'occasion. Le lecteur découvrira dans le livre d'Alexandra les péripéties qui accompagnent cette fois le franchissement du fleuve… la lamani reste suspendue un bon moment au beau milieu du « pont », au-dessus de la Salouen rugissante… L'arrivée de l'autre côté ne fut pas non plus chose facile, Alexandra craignant toujours d'être repérée comme étrangère :

> « Il faut relever les jambes très haut à l'abordage pour ne pas se les casser sur la balustrade de bois brut. Je n'ai pas la crainte de montrer mes jambes, cela ne fait rien dans ce pays, j'ai celle de montrer les caleçons que je porte et qui pourraient me trahir.
> Des femmes du reste m'ont agrippée et me soutiennent jusqu'à une grosse pierre où elles me font asseoir, et pour ne pas devoir parler je continue à jouer celle qui est morte de peur et multiplie les "manis". »
> Même cahier.

Le toponyme Tsawa figure sur la planche déjà citée de l'atlas d'A. Herrmann ; nous ne l'avons pas retrouvé ailleurs. En revanche, le chemin qui longe la rive droite de la Salouen est bien visible sur différents documents (cartes 71, 101…). Tsawa se situe sans aucun doute tout près du village de Jo-pa ou Yipa que l'on trouve sur certaines cartes. Alexandra et Yongden remontent vers le nord-ouest en suivant la vallée du Giamo Nou Chou, ils marchent à l'ouest du fleuve. Notons que la piste n'a pas été dessinée sur les cartes topographiques américaines des séries ONC et TPC : sans doute car ces documents, issus de la restitution d'enregistrements satellitaux, n'ont pas pu faire l'objet de vérifications de terrain détaillées. Par ailleurs la résolution (la précision) de telles images reste insuffisante pour permettre la distinction des pistes étroites. L'absence d'un chemin sur ce type de documents ne signifie donc pas qu'il n'existe pas sur le terrain. C'est là une grande différence avec les croquis d'explorateurs, dont les auteurs ont vu, emprunté, et mesuré les éléments qu'ils ont ensuite cartographiés. D'ailleurs cette piste a été dessinée sur la nouvelle carte routière allemande *Tibet, Nepal, Bhoutan* (1 : 2000000, RV Reise und Verkehrsverlag, 1993/94) preuve qu'elle existe bien (carte 80 de notre liste).

Ce chemin mène au village de Po, situé plus en amont dans la vallée de la Salouen (voir la carte). Là se trouve un autre pont débouchant sur la piste de Chamdo. Mais Alexandra n'ira pas jusqu'à Po. Après avoir traversé un village nommé Jepa, Yépa ou Yeh-pa (selon les anciens documents), elle quittera la vallée de la Salouen pour obliquer vers le nord-ouest.

Pour se mettre tout à fait dans le ton, Alexandra porte maintenant le vieux bonnet de fourrure trouvé dans un ravin car elle s'était aperçue que le turban rouge, inhabituel comme coiffure, attirait les regards. Or ses cheveux

ne possédant pas le noir parfait de ceux des Tibétaines, elle préfère garder la tête couverte par ce cadeau des dieux.

Arrivée à ce stade du périple, Alexandra avait le choix entre deux chemins pour se rendre au Pays de Po qu'elle tenait à visiter : soit la route du sud, c'est-à-dire celle qui mène à « Sang ngags tchös dzong » écrit la dame lama, soit la route du nord, celle qui passe par le col de « Sepo Khang ». Alexandra avait entendu dire que deux voyageurs occidentaux avaient déjà suivi la première : le « colonel Bailey en 1911 et, sauf erreur, avant lui le R.P. Desgodin ou un autre missionnaire français » (*Voyage d'une Parisienne à Lhassa*). La « route du sud » était en effet connue depuis le passage du Pandit A.K. qui l'emprunta lors de son immense voyage au Tibet en 1879-1882 : c'est celle qui vient des confins nord-est de l'Inde, puis se dirige vers Soung Dzong et Rawu dans la vallée du Po Tsangpo où elle rejoint celle de Lhassa (voir la carte). Mais, selon Alexandra, personne en dehors des gens du pays ne semblait avoir emprunté la seconde qui passe par le col de Sepo Khang. La raison était suffisante pour la décider à choisir cette voie inexplorée.

Orthographié de manières différentes, le Sang ngags tchös dzong d'Alexandra figure sur toutes les anciennes cartes : Sonngakieudzong (Desgodins, 1885), Sang gak tchoui dzong (Dutreuil de Rhins, 1889), Sounggakieudzong (atlas A. Launay, 1890), Sanga Chu Jong (F.B. Longe, 1904)… La localité n'est portée qu'exceptionnellement sur les cartes actuelles : Sangacho (sur la carte allemande citée plus haut), Komao-Sanga Chojong (carte *China*, éd. Bartholomew, 1980), K'o-mai (*Times Atlas of China*, cartes US ONC et TPC), Sangngak Chöling sur la carte de l'Amnye Machen Institute…

Lorsqu'elle se pose la question du choix de sa route, Alexandra se trouve au village de Wosithang dont elle ne cite pas le nom. C'est là que se trouve le carrefour entre les deux pistes, comme le montre la carte de l'explorateur John Hanbury-Tracy qui y passera treize ans après la dame lama, en compagnie de son compatriote Ronald Kaulback dans le cadre d'une expédition scientifique. Celle-ci eut lieu en 1936-1937 et avait pour objectif d'étudier l'interfluve entre la Salouen et le Po Tsangpo, région inexplorée jusque-là. Les cartes couvrant cette contrée étaient en effet, avant leurs travaux, aussi fausses les unes que les autres : Alexandra ne pouvait trouver son chemin qu'en se renseignant auprès des autochtones. Ces deux explorateurs ont même effectué une partie du parcours d'Alexandra, en sens

inverse. J. Hanbury-Tracy et R. Kaulback ne citent pas Alexandra car ils ignoraient qu'une femme d'Occident fût passée avant eux dans le secteur. Leurs cartes nous ont beaucoup aidés à retrouver l'itinéraire de notre héroïne dans la partie la plus délicate de sa randonnée. Elles mentionnent les toponymes en usage à l'époque : à la graphie près (Alexandra ne s'en soucie guère), on y retrouve les principaux noms cités par elle, les cols en particulier. (voir bibliographie : 114 et 131). Alexandra signale parfois des noms de hameaux que nous n'avons trouvés nulle part : peut-être n'ont-ils jamais figuré sur aucune carte.

La mère et le fils appréhendent de moins en moins les rencontres. Ils s'attardent même dans les villages. Leur incognito semble désormais bien établi. La mendicité et l'extrême précarité des étapes chez l'habitant, lorsqu'elles se présentent, deviennent une habitude. Malgré le froid qui commence à se faire sentir, il faut parfois dormir dehors. Dans son livre Alexandra évoque l'« ivresse de l'aventure », ce plaisir qu'elle ressent malgré les difficultés. Chez les paysans, Yongden est plus gâté que sa mère, religion oblige ! Le bout de tapis qu'on lui offre pour dormir est un peu moins guenilleux… La soupe offerte est, quant à elle, aussi infecte pour l'un que pour l'autre, mais c'est encore pire quand il s'agit de bas morceaux conservés depuis des jours à la mode du pays dans l'ex-estomac d'un animal. Quand on joue les mendiants, il faut tout accepter… et avec reconnaissance !

> « Je manque de pratique dans l'art de lécher mon bol, il est tout enduit de soupe et de thé qui ont gelé pendant la nuit. Mais il faut savoir dompter les nerfs qui protestent et le cœur qui se soulève, la réussite de mon voyage en dépend. Fermons donc les yeux et buvons la soupe plus nauséabonde encore que la veille, à cause de l'eau qu'on y a ajoutée pour l'allonger. »

Ils cheminent par monts et par vaux, gardant longtemps l'œil sur le Giamo Nou Chou dont ils s'écartent définitivement après avoir traversé le village de Jepa. Adieu belle Salouen ! Voici un petit affluent, enjambé par un « pont peint en rouge », un lieu idéal pour la pause. À cet endroit, la mère et le fils sont les témoins d'un de ces « incidents mystérieux, inexplicables, qui parfois, au Tibet, confondent le voyageur ». Lama

Yongden est attendu par un vieillard moribond qu'il ne connaissait pas… mais qui avait « prévu » son passage.

Les deux *ardjopas* s'enfoncent maintenant dans le massif montagneux situé à l'ouest du fleuve. Ils se dirigent vers le col de Sepo Khang. Sur les cartes, celui-ci figure sous le nom de Sibu Sharkong (R. Kaulback, et carte 101). Ronald Kaulback en a mesuré l'altitude : 14835 feet, soit 4521 m. Les marcheurs courageux se perdent un peu dans les alpages, puis ils sont pris dans une tempête, « un de ces vents terribles, spéciaux aux altitudes élevées qui balaient les sommets, jetant parfois des caravanes entières dans les précipices ». Après une nuit passée heureusement dans une ferme qui sert de refuge, le passage du col se révèle aisé : paysage magnifique et neige peu épaisse. Yongden achète des provisions au monastère de Sepo, bâti dans un site merveilleux de l'autre côté du col. Le jeune homme est accueilli avec enthousiasme à la gompa : dans ces contrées éloignées, les nouvelles se propagent à la vitesse du vent et le phénomène du pont rouge lui avait valu une belle réputation…

Deux jours plus tard, les deux pèlerins débouchent sur la vallée d'une rivière qu'Alexandra nomme « rivière de Dainchine ». Cette rivière se nomme en réalité Ling Chu (R. Kaulback, J. Hanbury-Tracy, et carte 101). C'est un affluent de la Salouen. « On y rencontre des monastères importants, les villages sont bien bâtis et leurs habitants en général d'un commerce très agréable. » La piste est en effet bien repérée le long de la rivière et la vallée paraît d'une certaine ampleur.

Remontant cette vallée vers l'ouest, Alexandra et son fils arrivent quelques jours plus tard à la localité de Tachi tsé, une bourgade qui figure sur de nombreuses cartes, avec des variantes orthographiques : Trachitse Dzong, Cha-hsi-tse, Cha-ti-tzé, Tashitse, ou Zhaxizê en transcription pinyin. Le paysage est désolé et rappelle un peu la région de Kampa Dzong, note Alexandra. Tachi tsé se situe au carrefour de deux pistes menant toutes les deux au pays des Popas. L'une suit les fonds de vallées et passe par Rangbu et Rawu avant de rejoindre la « route du sud » qu'Alexandra avait exclue précédemment, la seconde franchit les montagnes :

> « La seconde route traverse des régions complètement désertes. Jusqu'à ce que vous ayez atteint les premiers hameaux du Po yul[11], vous ne verrez que des cimes nues ou des forêts. En hiver, nul voyageur ne s'aventure de ce côté à cause des deux cols[12] très élevés qu'il faut

franchir ; seuls y circulent, parfois, des brigands Popas s'en allant en expédition dans les provinces voisines. »
Voyage d'une Parisienne à Lhassa.

Telles sont les informations recueillies à Tachi tsé par les deux voyageurs. La route des vallées figure sur les croquis d'Alexandra, pas l'autre. Laquelle va-t-elle choisir ? L'autre bien sûr, par goût de l'aventure, du challenge et du défi. De toute façon, les deux pistes débouchent dans la vallée du Po Tsangpo sur la route de Lhassa montrée par le général Pereira. Alexandra ne craint pas les embûches d'une piste inconnue. Tachi tsé, « Sommet de la Prospérité » ne méritait guère son nom, signale la lamani dans son livre. Cette remarque sera confirmée *a posteriori* par R. Kaulback : « Trachitse (Pic de la Prospérité) démentait plutôt sa dénomination. Ce pic n'était rien qu'une butte de grès, peu élevée, couronnée par un fort, petit mais bien construit ; un village délabré situé à son pied ne montrait vraiment aucun signe de fortune excessive. »[13]

Alexandra et Yongden quittent le village à l'aube, par discrétion. Dans la demi-obscurité, ils se trompent de chemin, mais revenir sur leurs pas serait imprudent. Ce n'est pas le moment de se faire remarquer car un *pönpo* siège à Tachi tsé. C'est ainsi qu'ils ratent le pont sur le Ling Chu et qu'ils doivent chercher un gué pour traverser la rivière. Le passage enfin trouvé, Yongden se déchausse et porte Alexandra sur son dos. La rivière se divise en plusieurs bras. L'eau, très froide, est parfois englacée mais la croûte blanche se casse. Les vêtements gèlent sur le corps… Alexandra lance aussitôt une marche rapide qui les réchauffe de manière énergique ! Un bon repas fait le reste : quelques lamelles de lard séché bouillies dans de l'eau, un bol de thé beurré et salé, accompagné de *tsampa.* « Voici le lunch terminé, nous nous sentons pleins de vigueur et d'entrain, prêts à escalader le ciel. » Alexandra ne croit pas si bien dire…

Les surprises du Déou La

Après avoir longtemps hésité et demandé plusieurs fois le chemin qui mène au col Déou, les voici enfin dans la bonne direction, à l'ouest de Tachi tsé (voir la carte). Il faut maintenant trouver un abri pour la nuit car les températures nocturnes sont désormais très basses. Mais que peut-on espérer dans un paysage aussi dénudé ? Aucun arbre, aucun coupe-vent,

aucune ferme, rien que l'immensité battue par le vent. Ils arpentent les alpages, comptant découvrir quelque vestige de camps de *dokpas*, ces camps fréquentés en été. Tout à coup, le paradis s'offre à leurs regards aiguisés : des cabanes qui servent d'étables à la belle saison, de véritables abris, avec un toit et des murs ; le sol est recouvert d'une épaisse « couche poussiéreuse de crotte de chèvre et de bouse de vache séchées », autant dire un véritable trésor de combustible ! Alexandra exulte : cette vie aventureuse, rude mais libre de toute contrainte, lui apporte une indicible joie.

Pourtant que d'incertitudes ! Ils ne savent rien de la suite du parcours. À quelle distance se trouve exactement le col ? Est-il même praticable ? Faut-il s'attendre à des obstacles naturels ? De quel genre ? Ils l'ignorent… Après une nuit plus réconfortante que de coutume, les deux *ardjopas* rechargent leurs bagages. « Il fait froid mais “joyeux” », écrit Alexandra dans son manuscrit.

La fin de la matinée s'annonce lorsqu'ils croient avoir atteint le col. La silhouette d'un *latza*, un « cairn marquant généralement les sommets », les incite à penser qu'ils approchent du but. Pure illusion, le monument ne jalonne qu'un ressaut du terrain : derrière lui se dresse une autre crête qui était invisible du bas. Heureusement la distance au sommet semble raisonnable… Alexandra y arrive la première… Stupeur, émerveillement, angoisse, telles sont ses impressions devant le panorama qui s'offre alors à sa vue. « Nulle description ne peut donner une idée d'un tel décor. C'était l'un de ces spectacles écrasants qui agenouillent les croyants, comme devant le voile cachant la Face Suprême. » Un immense plateau incliné tendu vers un horizon de pics éblouissants. Une porcelaine étincelante avec sa pellicule de neige, comme si le relief morne de l'été venait d'être vernissé par une main de génie. L'éclat fabuleux d'un paysage de rêve au soleil de la mi-journée. Alexandra n'a rien vu d'aussi impressionnant depuis l'Himalaya…

> « Silence complet, pas un animal, pas un oiseau et le sentier… Où est-il ? Nous ne trouvons pas la trace des gens que nous avons croisés. Il n'est déjà plus de très bonne heure (2 heures je crois). Faut-il tourner à droite, aller tout droit ? Nous hésitons longtemps, cherchant des traces de pas ou de sentier. Albert est assez affaissé, il est très chargé et craint de passer la nuit dans ce désert glacé. J'ai pris de l'avance, pas rassurée

> du tout, et me hâtant malgré mon fardeau. Le vent s’est levé, assez violent, et me cingle le visage. Neige de plus en plus épaisse et rien d’autre. »
> Même cahier. Inédit.

Sur les cartes de R. Kaulback et de J. Hanbury-Tracy, le col porte le nom de Deu La : l’analogie avec Déou La est évidente. La localisation ne fait aucun doute. Ce col se trouve à 5114 m d’altitude (16 780 feet). Les deux explorateurs l’ont traversé dans l’autre sens, en plein été, et pourtant un vent très froid accompagné de quelques flocons de neige leur cingla le visage. Par expérience, Alexandra avait bien senti que le col était d’une altitude très élevée mais elle n’avait évidemment aucun moyen de la mesurer.

Les dokpas de l’Aigni La

De l’autre côté de la montagne, la piste réapparaît : il n’y a plus qu’à la suivre. « La promenade, sous un brillant clair de lune, devenait vraiment charmante », écrit Alexandra. Mais un vent glacial balaie l’immensité et rend caduque toute velléité de faire une pause. Les deux pèlerins marchent depuis dix-neuf heures quand le besoin de dormir devient impératif. Contrairement à leur habitude ils montent la tente, dissimulée au mieux derrière des broussailles. Un bon feu de bouse de yak évitera les refroidissements : Alexandra craint plus d’attraper une pneumonie que de mourir de froid. Catastrophe : le briquet de Yongden refuse de s’allumer, et la mousse est humide. Devant cette situation fort inquiétante, Alexandra réussit alors un tour de force qu’aucun explorateur non initié n’aurait été capable de faire : elle s’aide de la technique tibétaine appelée *toumo* pour parvenir à réchauffer sur elle le briquet et la mousse qui doit servir de combustible. Les accessoires étant maintenant bien secs, elle peut les utiliser pour allumer un brasier salvateur. On se souvient qu’elle avait appris cette méthode lors de son séjour en Himalaya, par pure curiosité… (voir son récit, et *Mystiques et magiciens du Tibet*).

Les nuits sont les moments les plus durs à cause du froid, de l’indigence des abris et de l’inhospitalité des rares habitants. Il faut souvent dormir dehors dans le froid et le vent glacial :

« On s’adresse à une maison. Réponse négative. Presqu’à côté est un vaste enclos, on dirait un village, avec des huttes. Nous n’avons pas fait trois pas vers la porte que les chiens nous assaillent et une femme nous chasse.

On s’en va, la nuit est claire, nous trouvons un peu plus loin un endroit hérissé de blocs rocheux tout à côté d’un ruisseau. Il n’y a pas de caverne, seulement des pierres dressées, mais l’une d’elle pourra toujours nous abriter d’un côté. Il y en a une un peu inclinée auprès de laquelle sont des touffes d’arbustes. Nous nous tapissons là. On n’ose pas planter la tente si proche du village, nous nous en couvrons. […] Nous allumons deux feux, l’un à côté de nous, l’autre à mes pieds. Le vent souffle avec violence. Il gèle ferme. Je me réveille plusieurs fois transie, le feu s’éteignant, je passe presque toute la nuit éveillée à alimenter le brasier. […] J’ôte mes “jambes” de bas de laine, je bois à la rivière. J’ai cette fièvre qui provient de l’insomnie. »

Même cahier. Inédit.

La vallée devenue très large débouche sur une autre vallée, encore plus évasée. La marche continue… Un ruisseau, un petit pont rustique. Faut-il traverser ? Oui, décide Alexandra. Finalement des *dokpas* leur apprennent que trois cols mènent au Pays des Popas. On leur conseille de passer par celui du milieu, nommé Aigni La, qu’empruntent les marchands. L’un des deux autres est bloqué par la neige. Quant au troisième, on ignore ce qu’il en est. L’Aigni La sera enneigé mais sans doute praticable, leur dit-on. La situation n’est pas vraiment rassurante, d’autant plus que les vivres commencent à s’épuiser. Eux-mêmes sont fatigués par la longue marche du Déou La, qu’ils n’avaient pas pu prévoir. Et il faut encore une fois atteindre un col avant la nuit. Yongden, qui est un garçon plein de ressources, réussit alors à persuader un *dokpa* de les accompagner jusque-là avec un cheval qu’ils monteront chacun leur tour. L’affaire est entendue, ils dormiront chez cet homme puis partiront le lendemain pour l’Aigni La. Après une nuit marquée par divers incidents qu’Alexandra relate dans son livre, la petite équipe attaque le col et l’atteint sans difficulté vers midi. Le *dokpa* s’en retourne avec son cheval : les deux pèlerins sont aux portes du Po Yul. La descente est difficile car le soleil de la journée fait fondre la partie superficielle de la neige : « c’est pataugeage et glissade », écrit Alexandra.

Sur les cartes des explorateurs britanniques, le col porte le nom de Yoni La. Altitude : 16500 feet, soit 5029 m. Ils l'ont aussi emprunté lors de leur expédition. Une dizaine de kilomètres au nord-ouest se trouve en effet le Gotsa La, que cite aussi Alexandra. Altitude : 16380 feet, soit 4992 m. Ces cols figurent par ailleurs sur l'ancienne carte US au 1 : 1000000 *Upper Mekong*, NH 47. Une partie de la piste, mais sans indication des cols, a été portée sur les nouvelles cartes américaines des séries ONC et TPC.

La recherche dramatique des sources du Po Tsangpo

De l'autre côté du col, le paysage devient tout de suite plus marécageux, plus humide : ils ont franchi une limite de région naturelle. La mère et le fils continuent à descendre une petite vallée dont ils ignorent le nom. Les ruisseaux s'unissent bientôt à trois pour former un écoulement plus important entraîné vers le Po Yul. Alexandra pense qu'ils sont arrivés aux sources, encore très mal connues, de la rivière appelée Po Tsangpo. Elle est persuadée que le cours d'eau qu'ils sont en train de suivre correspond à la partie amont de ce fameux « Poloung tsangpo ». Mais sa curiosité n'étant pas totalement satisfaite, l'idée lui vient de remonter un autre de ces trois vallons. Se prenant au jeu de l'exploration, elle veut « tenter de gagner sinon la source même de la rivière, du moins un point très proche de celle-ci ». C'est l'occasion ou jamais, elle ne reviendra pas de sitôt dans la contrée, et puis rien ne la presse ! Du moins c'est ce qu'elle pense… Car une chose devrait la faire presser, que Yongden sent venir comme une catastrophe : « Il va neiger et nous manquons de vivres », répond-il à sa mère lorsqu'elle lui fait part de son intention de remonter le vallon voisin. Alexandra vérifie ses provisions : elles correspondent à trois repas, c'est-à-dire à trois jours de nourriture. C'est bien suffisant pour la petite reconnaissance qu'elle envisage de mener. Quant à la neige, elle ne la craint pas…

Et les voilà partis. Dans son livre, Alexandra raconte comment cette excursion faillit tourner au drame, comment les trois jours prévus se prolongèrent de terrible manière, comment elle et son fils manquèrent d'y laisser la vie, comment enfin toutes les déités protectrices du Tibet réunies sauvèrent les *ardjopas*, hébétés de faim et d'épuisement, d'une mort qu'ils n'avaient jamais vue d'aussi près. Dans un article écrit après son retour en France, la voyageuse évoquera cet épisode dramatique :

« Ce n’est qu’après six jours de diète – avec un peu de thé d’abord, puis simplement de l’eau – que nous atteignîmes le premier hameau du pays de Po, nommé Tchoulog.
Le sixième jour de ce jeûne – je ne sais si j’ose l’avouer – nous avons fait bouillir les rognures des semelles de peau neuve que nous avions cousues à nos bottes et… nous les avons mangées. C’était le jour de Noël. » *En éclaireur à travers le Thibet.*

Ce petit morceau de lard avec lequel Yongden frottait les semelles de leurs bottes, bouilli dans l’eau, constitua le repas du 25 décembre 1923, guère plus nourrissant que les menus composés uniquement de neige fondue… Cela se passait près de la source du Jolo Chu. Après avoir reçu les eaux du Chö Dzong Chu, cette rivière se jette dans le Ngagong Chu pour constituer le Po Tsangpo qui, lui-même, rejoint le Brahmapoutre (voir la carte : Planche 27-2). Le ruisseau dont Alexandra avait voulu voir l’origine n’était pas vraiment le cours du Po Tsangpo, mais l’un des petits sous-affluents de la partie amont du bassin. Elle a raison d’affirmer : « J’avais pu m’assurer que le Poloung tsangpo, la grande rivière qui traverse le Po mèd, a d’autres sources que celle du Nagong. »

Et elle fut sans aucun doute la première Occidentale à s’approcher des sources du petit Jolo Chu. Alexandra David-Néel vient de franchir une ligne majeure de partage des eaux : celle qui sépare le bassin de la Salouen, dont les eaux se dirigent vers la Birmanie, du bassin du Yarlung Tsangpo-Brahmapoutre dont les eaux rejoignent celles de la Yamuna puis celles du Gange avant de se jeter dans le Golfe du Bengale. Alors qu’aujourd’hui les satellites tournant autour de la Terre enregistrent en permanence les données de la surface du globe dont ils ont démasqué les derniers secrets, il y a quatre-vingt-cinq ans les explorateurs partaient encore en aveugles à la recherche de sources mystérieuses ! Les cartes donnaient alors une vision erronée de cette région inexplorée du sud-est du Tibet. Il fallut attendre les résultats de l’expédition de J. Hanbury-Tracy et de R. Kaulback, c’est-à-dire 1936-1937, pour connaître plus précisément le détail de la topographie du Po Yul.

Faut-il ajouter qu’à aucun moment de sa terrible excursion Alexandra n’eut peur de mourir ? En yoguini rompue à toutes sortes d’exercices physiques et mentaux depuis son expérience himalayenne, elle observait l’évolution de la situation avec la plus grande sérénité…

Les premiers Popas rencontrés apprennent aux deux pèlerins amaigris que l'Aigni La est maintenant complètement bloqué par la neige : ils sont passés *in extremis*. Le thé beurré offert par ces hommes leur semble le met le plus réconfortant du monde. Les Popas les informent aussi des troubles qui agitent la localité la plus importante de la contrée, « Tcheu Dzong » : les habitants ont assiégé le fort de la petite ville où s'était réfugié le « haut commissaire » envoyé par le gouvernement central de Lhassa. Durant les premières décennies du XXe siècle, le Tibet est encore largement constitué de tribus indépendantes qui, si elles respectent le dalaï-lama sur le plan spirituel, ne reconnaissent pas forcément son autorité sur le plan temporel. Un messager venait de s'échapper du fort, le secteur était en effervescence… Les quatorze Popas rencontrés par Alexandra et Yongden dans une hutte en pleine forêt faisaient partie des « braves » lancés aux trousses de ce maudit évadé… Il semble donc préférable d'éviter Tcheu Dzong ! Détail amusant : lors de leur expédition, J. Hanbury-Tracy et R. Kaulback passeront dans ce même bourg qu'ils orthographieront Chö Dzong ; ils n'en avaient jamais entendu parler et se diront tout heureux d'avoir découvert « *an unknown town in Poyü* », une ville inconnue du Poyü, une localité qui figurera pour la première fois sur une carte, grâce à eux. Treize ans plus tôt, une Française évite soigneusement ce centre dont elle citera le nom dans son récit, mais sans parvenir à le localiser sur une carte… Sur les documents actuels, c'est Ch'ü-tsung, Ch'ü-hsien, Quzong ou encore Chö Dzong.

Tout en descendant la vallée, Alexandra et son fils gagnent le premier hameau du Poyul : Tcholog (Tchoulog), ou Cholo dans le manuscrit. Nous n'avons pas trouvé ce village sur les cartes que nous avons consultées, mais on peut le localiser puisque Alexandra signale qu'il se situe avant la confluence avec la rivière de Tcheu Dzong (dans son article *En éclaireur à travers le Thibet*). La présence de ce village sauve les deux *ardjopas* : ils peuvent à nouveau mendier leur nourriture. Les voilà même invités à manger la soupe chez une brave paysanne… Devant le breuvage qu'elle leur tend, une idée fulgurante traverse l'esprit de la mendiante amaigrie : ne serait-ce pas la soupe du chien ? Mais le plaisir de sentir quelque chose de consistant à avaler chasse la vilaine pensée. Ce n'était pas la soupe du chien…

Sauvés de la faim, certes, mais pas des autres périls. Dans ce pays réputé pour ses voleurs, Alexandra et Yongden gardent leur revolver à portée de la

main… D’autant que le gouverneur s’est échappé de Tcheu Dzong et qu’il a trouvé refuge à la gompa de Soung Dzong, une localité qui se trouve sur leur parcours. La région est menacée de révolution… Les villageois se révèlent peu hospitaliers et l’hébergement chez l’habitant ne marche guère ; ce serait pourtant une sécurité. Il faut donc le plus souvent dormir dehors. Heureusement, depuis qu’elle est arrivée au Po Yul, Alexandra ne craint plus pour son incognito :

> « Jamais, dans ce pays où nul étranger n’avait encore pénétré, l’idée ne viendrait à quelqu’un qu’une philing s’était aventurée à travers ces montagnes solitaires. Ce sentiment de sécurité m’était un véritable confort, il allait me permettre de savourer, enfin, en toute tranquillité d’esprit, les charmes de mon aventure et la délicieuse liberté de la vie de chemineau. »
> *Voyage d’une Parisienne à Lhassa.*

3 – De Soung Dzong à Lhassa

À partir de là, la reconstitution de l’itinéraire jusqu’à Lhassa fut de nouveau aisée : Alexandra et Yongden suivent une piste jalonnée par des localités que l’on retrouve sur la plupart des cartes, anciennes ou récentes.

Le Soung Dzong de l’exploratrice correspond au Süng-dsong, Sung-tsung, ou Sum Dzong des anciens documents, au Sumdzom ou Sumzom des cartes actuelles (transcription pinyin). C’est là que le Chö Dzong Chu et le Nagong Chu se réunissent pour former le Po Tsangpo qui coule dans une vallée orientée du sud-est vers le nord-ouest. (Notons qu’Alexandra écrit « Sromdzong » dans son manuscrit).

Les deux pèlerins se ravitaillent au monastère. La bourgade, à 3 109 m d’altitude, est dominée par des sommets qui dépassent 6 000 m. Une certaine agitation se fait sentir dans les ruelles, à cause de la présence du *pönpo*. Yongden est bien accueilli à la gompa où il remplit son sac de mets aussi exquis que des pains et des abricots séchés. Alexandra reste dehors : un passant lui offre deux « petits pains de mélasse », friandise ô combien appréciable après tant de privations ! La sécurité n’est cependant pas absolue et la vieille mère reste très discrète.

La vallée du Po Tsangpo devient féerique. Alexandra évoque les « épaisses forêts vierges », les « pics aigus », les « torrents glacés », les

« cascades gigantesques dont les eaux congelées accrochaient des draperies scintillantes aux arêtes des rochers », les « sapins géants ». Les Popas sont peu hospitaliers et la présence de chiens féroces ne rend pas facile l'approche des fermes, mais aucun accident fâcheux dû à ces molosses n'interrompt le cheminement vers Daching (Dashing sur les cartes anglaises et celle, plus récente, de l'Amnye Machen Institute, carte 155 de notre liste).

> « Nous montons à travers champs vers une toute petite maison. De loin une gamine nous aperçoit et court avertir les gens qui sont à l'intérieur. Ils ferment aussitôt leur porte. Nous allons plus loin, nous sommes assaillis par plusieurs chiens. Dans la cour même d'une maison, les gens n'interviennent pas. Comme je me défends, un chien mord le bout de mon bâton ferré que je pousse alors dans son gosier ; il hurle et se tient un peu plus à distance. Nous insistons longtemps. Une femme va deux ou trois fois consulter ceux qui sont à l'intérieur, la réponse est toujours négative. Nous gagnons une autre maison à l'autre extrémité du village. On refuse encore. »
>
> Cahier « du Pays de Po ».

Alexandra continue à observer les coutumes des indigènes avec une attention toujours en éveil, bien insoupçonnable sous son air de pauvre mère effacée. Les *ardjopas* arrivent à Chowa (Showa sur les cartes), l'« humble capitale du Po mèd, le jour même où les Popas y fêtaient la nouvelle année ». Alexandra précise que les habitants du Po Yul et du Kham fêtent le nouvel an un mois en avance par rapport au calendrier chinois en usage à Lhassa et dans le Tibet central. C'est jour de liesse et, grâce à de multiples bénédictions lancées à tous et à toutes, les deux chemineaux récoltent de nombreux présents en nature : thé, *tsampa*, gâteaux, et même un pot d'eau-de-vie d'orge qu'ils s'empressent de refuser, ce qui leur vaut le respect des habitants…

> « La température du Pomèd est très douce, il n'y gèle probablement jamais. Les habitants m'ont dit que l'on n'y voyait jamais de neige au-dessous de Chowa. Lorsque je passai dans cette localité, en janvier, l'orge y était déjà haute. Les forêts de cette région restent vertes toute l'année, les arbres énormes sont nombreux, trois hommes de haute

> taille, étendant les bras, ne parviendraient pas à ceinturer certains d'entre eux. »
> *En éclaireur à travers le Thibet.*

Alexandra est frappée par la ressemblance des forêts avec celles du Sikkim : « Les lianes notamment étaient les mêmes, les bambous et les orchidées poussaient partout. » (*idem.*) Showa est à 2498 m d'altitude. Sa localisation géographique au sud du 30e parallèle, à 200 km de l'Assam où règne le même climat chaud et humide qu'au Bengale, l'étroitesse du massif montagneux qui sépare justement la vallée des régions chaudes du nord-est de l'Inde, expliquent la douceur du climat. La beauté des paysages incite à flâner, mais l'aventure n'est pas terminée. Alexandra doit même faire usage de son « pistolet automatique » lors d'une étape mouvementée dans une caverne… Si bien que les deux marcheurs préfèrent poursuivre leur route en compagnie d'un groupe de pèlerins, du moins pendant quelques jours. Ce sont les premiers pèlerins rencontrés depuis leur arrivée au Po Yul.

À Tong mèd (Tangmai, Tangme ou Thangme sur les cartes actuelles), la piste se termine à la rivière. Ici, c'est le « Yigong tsangpo » qu'il faut traverser, un affluent du Po Tsangpo. Le pont est un câble. Pour la troisième fois de sa vie, Alexandra tente une « traversée-lancée » : la rivière est beaucoup plus large que la Salouen. Les impressions de la dame lama ? Un éblouissement fulgurant devant la splendeur du panorama « dominé par le pic gigantesque du Gyalwa Pé Ri », l'« un des plus admirables tableaux que j'aie contemplés durant mes longues années d'alpinisme en Asie ». Le Colonel Bailey avait donné à ce pic une altitude de 23460 feet, soit 7150 m ; la carte de l'ITMB lui attribue 7294 m, et V. Chan, 7 151 m). Ce magnifique sommet mérite bien son nom de « triomphante noble montagne » ou « triomphante montagne lotus »…

L'atmosphère devient plus douce, humide, moite même. Le sol est boueux. Plusieurs pistes se croisent, Alexandra et Yongden prennent celle qui mène à Giamda, la capitale de la province appelée « Kongbou » (Kongpo ou Kongbo selon les cartes). La forêt rappelle décidément celles des basses régions de l'Himalaya. Une fourche entraîne nos deux héros dans un raccourci difficile et chaotique… Mais ils finissent par retrouver la piste principale sans s'être égarés. Grâce à sa boussole, Alexandra ne s'inquiétait pas : ils marchaient dans la bonne direction. Cette erreur fut

même providentielle, car ils apprennent bientôt qu'une troupe de voleurs a opéré sur la piste normale… La dame lama trouve une orchidée en fleur, fraîchement cueillie sur le chemin. Et c'est le mois de janvier.

Le chemin longe maintenant la rivière de Tongyuk (Tongkhyuk, Tongjuk Dzong, actuel Tongjuk, Dongjug ou Dongjiu). Yongden se trouve soudain entouré par sept Popas qui lui volent deux roupies ; Alexandra comprend qu'il faut agir. La voici qui se lance dans une série de lamentations muées bientôt en imprécations : elle en appelle à tous les dieux du panthéon lamaïste… tout en s'observant elle-même « avec amusement et fierté », « il me semblait que j'égalais les meilleures tragédiennes », écrit-elle. Bref, elle en fait suffisamment pour impressionner ces hommes superstitieux qui, vaincus et penauds, redonnent le montant du larcin à leur victime et lui demandent même une bénédiction. Ils approchent de « Tongyuk où un *dzong*[14] a été ingénieusement placé à l'intersection de deux pistes, afin d'examiner les voyageurs se rendant à Lhassa ». Un obstacle inattendu : le petit pont, fermé et gardé, que l'on ne peut franchir qu'avec une autorisation du fort et le paiement du péage. Après de longs atermoiements avec le gardien, les deux compères réussissent à passer. Le *dzong*, le pont et les pistes figurent effectivement sur les anciennes cartes anglaises.

La température baisse de nouveau, la forêt perd son aspect semi-tropical pour prendre celui des montagnes alpines. Les bords de rivière s'englacent, un bon feu n'est pas superflu le soir au bivouac. « L'ambiance psychique » se modifie. Ce n'est plus celle des grands espaces inhabités traversés les semaines précédentes. Le « Kongbou » diffère aussi du Po Yul par les coutumes et certains vêtements. Ainsi les femmes portent un « chapeau rond, en feutre noir », les chants ne ressemblent à rien de connu jusque-là, les musiques sont extrêmement singulières, et les Kongbopa possèdent une solide réputation d'empoisonneurs… Alexandra se dirige maintenant vers le Brahmapoutre qu'elle souhaite aller voir avant d'arriver, si possible, pour les fêtes du nouvel an à Lhassa. Elle aimerait aussi visiter Giamda, la capitale du Kongbou. Le programme est chargé, et surtout incertain puisqu'elle n'a aucune idée des temps de parcours ni des difficultés éventuelles de la route.

La vie errante d'une dame lama jouant les humbles mères réserve bien des surprises dans ces paysages presque enchantés : un très énigmatique *gomchen* se présente un soir au camp dans la forêt… Mystère, atmosphère occulte, réminiscences… Où est le rêve ? Où est la réalité parmi les

sombres forêts du Kongbou ? Alexandra poursuit son chemin par le petit col de Témo, un col que l'on retrouve sur certains documents du début du siècle (carte 85). La piste et le col sont aussi dessinés sur la carte américaine, plus récente, ONC H10, mais sans indication de toponymie. Le col est enneigé mais pas difficile, précise Alexandra qui en a franchi tant d'autres dans des conditions autrement plus risquées. La longue descente, qui se fait en forêt, amène les deux pèlerins à la nuit tombante aux alentours du village de Témo. Ils dressent la petite tente. Au lever du jour les toits de la gompa scintillent sous un soleil engageant. Yongden profite de l'étape pour s'acheter un nouveau costume monastique, d'occasion, le sien étant arrivé à l'état de haillons… (Demo Gön figure sur la carte de l'Amnye Machen Institute ; il est bien repéré dans le *Guide* de V. Chan[15]).

Voici le fleuve majestueux, le superbe Brahmapoutre aux rives sablonneuses ! Puissance et solennité d'une nature grandiose, ici tout respire la paix. Pouvoir mystérieux des eaux sacrées qui coulent vers l'Inde éternelle. Alexandra et Yongden goûtent avec plaisir ce moment de sérénité, une belle récompense après tant de périls, tant de difficultés, tant de fatigues ! Ils savent qu'ils approchent de la grande route de Lhassa, que le plus dur est derrière eux. Mais la capitale interdite est encore à plusieurs semaines de marche et bien des choses peuvent se produire d'ici là…

Sur la route ils côtoient des « troupes nombreuses de pèlerins *Bönpos* processionnant autour de la montagne nommée Kong bou Bön ri, un des lieux sacrés de la région. Les *Bönpos* sont les sectateurs d'une religion qui prévalait au Tibet, avant l'introduction du bouddhisme », rappelle Alexandra. Beaucoup accomplissent leur pèlerinage en se prosternant de tout leur long, bras étendus devant eux, puis en repartant trois pas en avant de l'endroit atteint par le bout de leurs doigts. La progression est épuisante mais le mérite acquis proportionnel à la marque de dévotion. Cette montagne se trouve à la confluence de la rivière de Giamda et du Brahmapoutre. Elle est nommée sur certaines cartes. Altitude 15 359 feet, soit 4 681 m. Le « Konpo Bönri » est la montagne la plus sacrée pour ceux de la religion bön, car le fondateur, Tönpa Shenrab, y aurait jadis vaincu son rival, le démon Kyapa Lagring, grâce à la magie[16].

Pour rejoindre la grande route de Lhassa, les deux *ardjopas* remontent maintenant la rivière de Giamda (Giamda Chu), passant d'une rive à l'autre selon les moments. Certains villages sont en ruines, Alexandra est frappée par l'« air d'abandon répandu dans le pays ». Les versants de la vallée sont

couverts de forêts, la piste longe la rivière, le chemin ne présente aucune difficulté particulière.

« Giamda, considérée au Tibet comme une ville importante, est un simple village. Sa situation à la jonction de deux voies importantes : la grand-route de Lhassa à Tchiamdo et la route descendant vers le Brahmapoutre, lui donnent seules un intérêt commercial et, probablement stratégique », écrit Alexandra, fort justement. Malgré l'altitude de 3 322 m, la température y est plutôt élevée. L'exploratrice relève « 18 degrés au-dessus de zéro, vers midi, au mois de janvier ». Mais, pour les deux pèlerins, la bourgade recèle l'un de ces pièges difficiles à déjouer : un pont fermé, dont le gardien n'ouvre la porte qu'à la présentation de l'autorisation délivrée au *dzong*. Yongden est mandaté pour effectuer la démarche et, finalement, tout se passe bien.

Après avoir suivi la route du major Bailey du côté du Brahmapoutre, Alexandra retrouve maintenant celle du général Pereira : c'est par cette piste qu'il se rendit à Lhassa en venant de Sining. L'exploratrice n'en sait sans doute rien puisqu'elle n'a pas revu le militaire depuis leur séjour à Jyekundo. On ignore s'il lui avait fait part de son itinéraire (carte 72). C'est la grande route postale qui vient de Chine et se prolonge vers l'ouest jusqu'en Inde, via Gyantze.

> « Cette poste a été, autrefois, créée par les Chinois. Elle est maintenant jalonnée par de petits cubes en maçonnerie contenant, sur une sorte d'autel rustique, une pierre indiquant le nombre de milles depuis Lhassa. Les indigènes se méprennent assez souvent sur la signification de ce qu'ils imaginent être des chapelles et j'en ai vu tourner dévotieusement autour de ces constructions, leur chapelet à la main. Les recherches orientalistes ménagent bien des surprises ! Après avoir étudié maints cultes bizarres, il m'était donné de découvrir celui des bornes kilométriques. »
> *En éclaireur à travers le Thibet.*

Un dernier col pour passer du bassin de la rivière de Giamda à celui de la rivière de Lhassa : le col de Pa, ou Kongbou Pa La (Gungbu Ba La, Kongbo Pa La, ou Gia Pass, selon les cartes anglaises). Bien que largement fréquentée, la route est encore pleine de risques. Au passage du col, Alexandra et son fils découvrent un groupe de pèlerins : les uns se cachent

effrayés, d’autres sont blessés, certains gisent sans vie… Ils viennent d’être sauvagement attaqués par des brigands.

La dernière étape a lieu à Détchène (De-chin, De-Chen Dzong, Tatkse ou Dagzê). Le village se situe à 20 km à l’est de Lhassa. Alexandra et Yongden repartent à l’aube. La piste longe la rivière sur la rive sud. La vallée s’élargit peu à peu. Le moment est maintenant venu de passer sur l’autre rive, il faut traverser la rivière de Lhassa (Kyi-tchou) : c’est la dernière épreuve du voyage… Le passage s’effectue en bac, avec d’autres Tibétains qui n’accordent pas le moindre regard à ces deux pèlerins très ordinaires. Les deux *ardjopas* atteignent enfin Lhassa ! Une allégresse proportionnelle à leur épuisement emplit les cœurs des chemineaux, une joie qu’il faut garder secrète. Lha Gyalo ! Les dieux ont triomphé !

4 – Deux mois à Lhassa, un séjour attesté par un témoignage irréfutable

Les circonstances restent favorables : une violente tempête de sable se lève lorsque Alexandra et Yongden pénètrent dans la ville. C’est un voile idéal pour aborder la capitale interdite :

> « J’ai vu le simoun dans le Sahara, était-ce pire que cela ? Sans aucun doute, et cependant, cette terrible averse sèche me donne l’impression d’être retournée au grand désert. Des ombres indistinctes nous croisent, des gens courbés en deux se voilent la figure dans le pan de leur robe ou n’importe quel chiffon en leur possession. Qui donc pourrait nous voir venir ? Qui donc pourrait nous reconnaître ? »
> *Souvenirs d’une Parisienne au Thibet.*

Non seulement Alexandra a réussi un exploit sans précédent, mais elle est arrivée à Lhassa au moment où elle le souhaitait, en février, pour les fêtes du nouvel an ! Belle récompense offerte par les dieux bienveillants à celle qui a fait preuve de tant d’acharnement ! Première femme étrangère à découvrir la capitale interdite, première aussi à observer toutes les réjouissances qui marquent cette période de l’année si riche en couleurs et en musiques. Les fêtes attirent chaque année un flot de pèlerins venus de tous les coins du pays : c’est encore une circonstance favorable pour préserver un incognito durement acquis. Il importe cependant de rester

vigilant : Alexandra a en effet choisi de garder l’anonymat dans le but de… poursuivre son voyage à sa guise. Elle veut visiter les sites renommés de la province d’U, cœur historique du Tibet. En se faisant reconnaître, elle risquerait d’être arrêtée et reconduite à la frontière, comme tant d’autres voyageurs l’ont été dans le passé. Or elle entend prolonger son séjour aussi longtemps qu’elle le jugera nécessaire pour assouvir sa soif de découvertes ethnologiques.

Dans son livre, Alexandra donne ses impressions sur cette capitale pas comme les autres. Elle raconte la ville en liesse, les rues, les petits commerces, les pèlerins et les temples. Elle dit ses ruses et ses craintes durant son séjour… ainsi durant la visite du Potala ! Comme tous les Tibétains, la mère et le fils effectuent le circuit rituel autour du « Djo-Khang », le temple le plus sacré de la ville. Quelle satisfaction après tant d’épreuves, tant de difficultés, tant de tribulations ! L’immense pèlerinage bouddhique entrepris par Alexandra treize ans plus tôt atteint là son apogée.

Elle est émerveillée par la grande procession appelée « Serpang ». Des milliers de participants, des costumes, des musiques, des bannières, des « parasols en brocart rouge ou jaune », des spectateurs d’un pittoresque inouï, sous le soleil avec le Potala en fond de scène : « Spectacle inoubliable qui, à lui seul, m’eût payée des fatigues que j’avais endurées pour le contempler. » Mais ces fatigues semblent alors insurmontables…

À la « date approximative » du 28 février 1924, Alexandra sort un morceau de papier et un crayon conservés avec soin pour écrire à Philippe. La dernière lettre datait du 23 octobre 1923. L’exploratrice est à bout de forces, « réduite à l’état de squelette », Yongden ne vaut guère mieux. Étant donné leur état de faiblesse extrême, ils ont attrapé l’« influenza » qui règne alors dans la ville ; ils toussent et se croient d’ailleurs atteints par la peste pulmonaire. Ce qui fait dire à la mère épuisée : « Mon succès est complet, mais l’on m’offrirait un million pour recommencer l’aventure dans les mêmes conditions que je crois bien que je refuserais. »

C’est le moment où les organismes sollicités à l’extrême par les efforts et les privations semblent lâcher. La tension nerveuse qui soutenait leur énergie est tombée, cédant la place à une immense fatigue. Deux mois plus tard, les santés restent défaillantes. Alexandra connaît maintenant bien la ville, qu’elle trouve sans grand intérêt en dehors de l’animation qui en fait tout l’attrait. La population compte alors environ 50000 habitants, tous Tibétains ! C’est par goût du défi qu’elle y est venue, plus que par curiosité

véritable. Elle a bien préféré, dit-elle, les « paysages extraordinaires » des « vallées chaudes » du froid Po Yul.

Retrouvant un minimum de forces, la mère et le fils décident de visiter les monastères des environs, qui comptent parmi les hauts lieux du bouddhisme tibétain : Sera, Drepung et Ganden (qu'Alexandra écrit « Galden »). Ce dernier est bâti dans un superbe site de montagne, à 45 km à l'est de Lhassa. Alexandra et Yongden mettent trois jours pour y arriver : après s'être traînés sur la route ils ont dû louer des chevaux pour atteindre la gompa. L'établissement est l'un des six monastères *gelugpa* les plus renommés ; son rayonnement intellectuel s'étend jusqu'à la Mongolie, la Mandchourie et la Sibérie. La ville monastique fut fondée en 1409 par Tsong-Khappa le réformateur. Il y résida et y termina ses jours. (Cet illustre monastère, symbole de la plus haute tradition bouddhique fut entièrement détruit lors de la Révolution culturelle. Les bâtiments ont été dynamités et rasés en 1966, leurs pierres dispersées en 1969 (77). Le monastère a été partiellement reconstruit…)

Alexandra sait que le retour sera aussi épuisant. L'itinéraire qu'elle envisage de suivre compte plus de 500 km à effectuer dans la vallée du Yarlung-Brahmapoutre, puis vers Gyantze. De là elle empruntera la piste de la vallée de Chumbi qui traverse l'Himalaya et débouche en Inde. La fonte des neiges rendra pénible cette traversée de l'Himalaya. Après un extraordinaire séjour de deux mois, Alexandra quitte la ville de Lhassa vers le 9 ou le 10 avril, en compagnie de son fils adoptif. Encore trop fatiguée pour envisager de marcher longuement, elle a acheté deux chevaux, l'un pour elle, l'autre pour Yongden (Lettre du 28 février 1924).

Le témoignage attestant la présence d'Alexandra David-Néel à Lhassa

Lorsqu'elle quitte la capitale interdite, après avoir observé la « curieuse cérémonie du "bouc émissaire" »[17] Alexandra est loin de se douter que quelqu'un connaissait sa présence dans la ville, et n'a rien dit ! Ce quelqu'un est même une personnalité très proche du dalaï-lama, une haute personnalité qu'elle a elle-même connue au Sikkim douze ans plus tôt : il s'agit de l'ancien chef de la police de Darjeeling, Laden La. Appelé en 1923 à Lhassa par le dalaï-lama, il réside alors dans la capitale pour y organiser la police (voir le chapitre du premier séjour au Sikkim : 11 avril-

12 octobre 1912). Alexandra David-Néel a bel et bien été reconnue par le chef de la police de Lhassa ! Celle qui a risqué mille morts pour atteindre son but doit la tranquillité de son séjour dans la ville interdite à la générosité et à la compréhension de Laden La qui, vraisemblablement, aurait fait arrêter n’importe quel autre voyageur. Mais il la connaissait et l’estimait, il savait son engagement dans le bouddhisme et son intérêt très sincère pour le « lamaïsme ».

Alors que le voyage d’Alexandra David-Néel a parfois été mis en doute, tant il paraît incroyable, le témoignage de la propre fille de Laden La permet, pour la première fois, d’attester la présence de l’exploratrice dans la capitale au début de l’année 1924. Mme Tenduf La avait fait part de cette information à Maire-Madeleine Peyronnet en 1992 ; elle a bien voulu nous la confirmer par écrit :

> « Je me souviens que mon défunt père nous avait dit qu’il savait tout au sujet de Madame Alexandra David-Neel tournant autour de la cathédrale[18] avec son chapelet comme les autres Tibétains, et il connaissait sa présence au Tibet, mais il ne voulait pas lui causer d’ennuis. J’ai entendu dire que mon père l’avait aidée pendant plusieurs années. »
> Extrait de la lettre de Mrs P.L. Tenduf La à Joëlle Désiré-Marchand, 4 septembre 1993. Traduction.

5 – De Lhassa à Gyantze (voir carte 28)

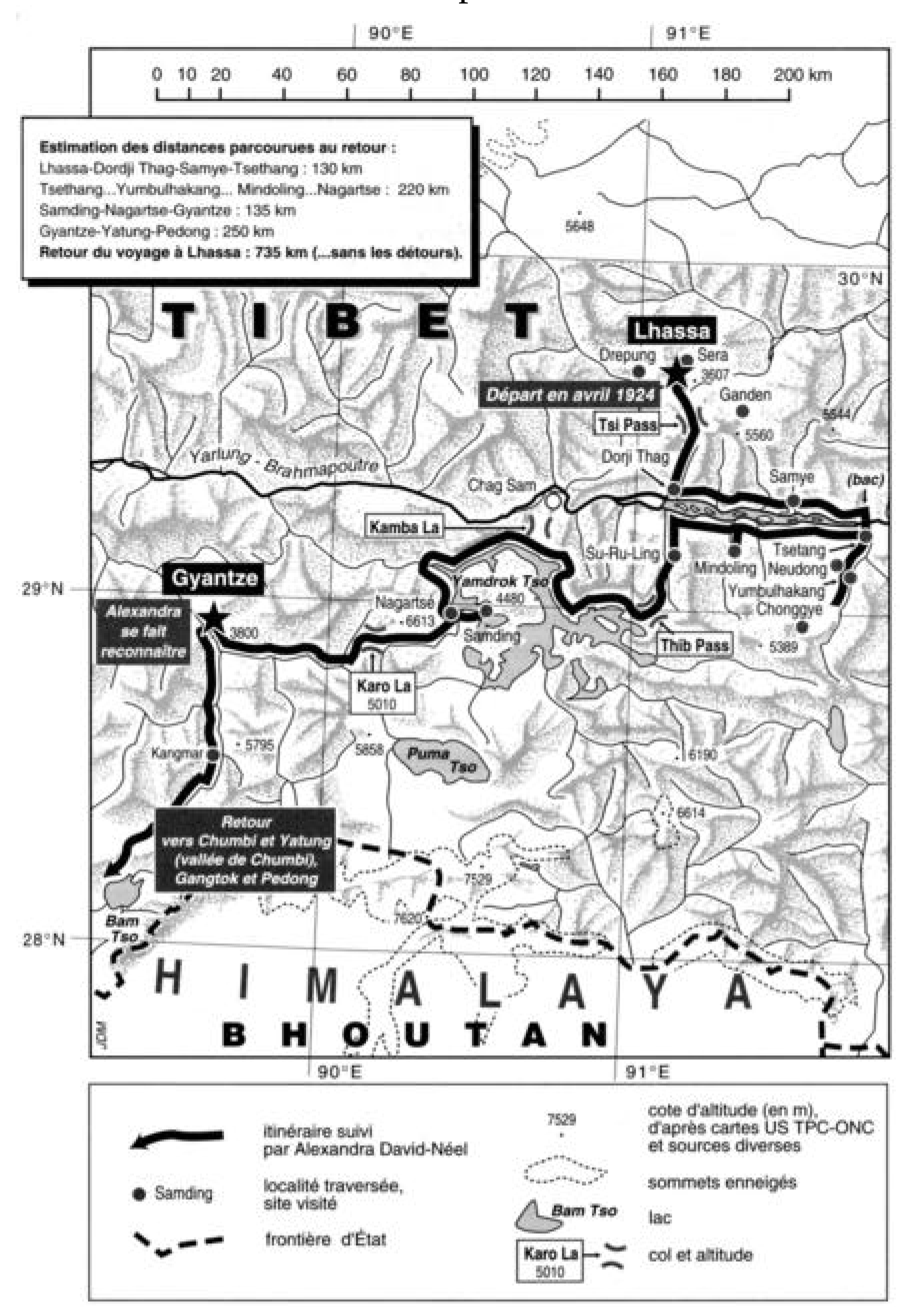
> « Je comptais visiter la province de Yarlung, ses célèbres lieux de pèlerinage et divers endroits au bord du grand fleuve. Tout près de Lhassa, sur la rive gauche du Brahmapoutre, l’on rencontre un Sahara en miniature, dont les dunes blanches[19] avancent de plus en plus et envahissent le pays. Il y a là un phénomène pareil à celui que j’ai observé dans le Kansou septentrional, le Gobi et le Turkestan chinois. Les sables s’étendent déjà, quoique peu profonds, vers Lhassa, sur la rive gauche du Kyi Tchou, et leur fine poussière commence à s’accumuler le long des haies entourant la résidence de plaisance du dalaï-lama… »
> *Souvenirs d’une Parisienne au Thibet.*

Les dunes qui bordent les rives du Brahamapoutre moyen renseignent pour le moins sur la provenance des sables qui se déversent parfois en tempêtes sur la capitale. Paysage somptueux ! Les arcs ciselés de dunes effilées viennent en effet mourir au pied des montagnes, masquant de leurs sables clairs la base des parois noires sous un soleil éblouissant.

Alexandra n'a pas écrit de récit détaillé de son voyage de retour : elle ne fait que citer brièvement les étapes du parcours. Dans ses livres, elle évoque cependant les lieux qui l'ont impressionnée. Son itinéraire s'inscrit dans l'esprit des précédents : le pèlerinage se poursuit pendant quelques semaines encore.

La première visite amène les deux voyageurs à Samye. Ils s'y rendent par la piste qui coupe le massif montagneux au col appelé Thi (Thi Pass sur la carte 85 – Sheet n° 77). Après le col, le chemin descend vers le « pittoresque monastère de Dordji Thag » (Dordji Thag sur la carte, Dorje Drak G. dans le *Guide* de Victor Chan). La piste longe la rive nord du Brahmapoutre : « Si le paysage offrait quelque analogie avec le désert africain, le goût de l'air différait complètement. C'était toujours celui du haut Tibet avec la délicieuse légèreté que donnent trois mille mètres d'altitude. »

Carte 28 : LA FIN DU VOYAGE À LHASSA
Printemps 1924



Samye fait partie des lieux puissants : « L'endroit flaire la sorcellerie en ses moindres recoins. » Pas étonnant puisque le « monastère abrite l'un des plus grands occultistes et oracles officiels du Tibet », ajoute la dame lama. L'exploratrice évoque Samye à propos des terribles « mangeurs de souffles vitaux » (voir *Mystiques et magiciens du Tibet*). Ce monastère est le plus ancien ensemble bouddhiste du Tibet. Il date du VIIIe siècle et vit le jour

grâce aux pouvoirs supranaturels de Padmasambhava lui-même : le sage réussit à terrasser les démons qui s'acharnaient à détruire la construction au fur et à mesure qu'elle s'élevait.

Puis c'est la visite de la région de Tsetang (Tsethang), à environ 150 km au sud-est de Lhassa. Les sites historiques des alentours de la bourgade n'ont pas échappé à l'exploratrice : la forteresse de Neudong, le superbe château de Yumbulhakang perché sur son éperon rocheux, la nécropole royale de Chonggye où des tumulus marquent les tombes des anciens rois du Yarlung… Ces sites étaient peu connus des étrangers à l'époque où Alexandra les a visités ; ils font désormais partie du programme de certains voyages touristiques, mais la Révolution culturelle est passée par là, et des édifices comme le Yumbulhakang ne sont plus que des reconstructions à l'identique.

La dame lama cite ensuite Mindoling. Située 20 km au sud du Yarlung Tsangpo, cette gompa date du XVIIe siècle. C'était l'un des monastères *nyingmapa* parmi les plus renommés et les plus vastes du Tibet central. Saccagé par les Mongols au début du XVIIIe siècle, il fut restauré et agrandi. « Mindol-ling » figure sur la carte anglaise du Survey of India (Sheet n° 77 – 1919) avec une altitude de 12040 feet, soit 3 670 m. On trouve ce lieu sur certaines cartes actuelles sous le nom de Mindroling (cartes 79, 157, 158, et *Guide* de V. Chan[20]) ou Mindröling (carte 155). (Dévasté pendant la Révolution culturelle, le site a été en partie restauré.)

Alexandra revient ensuite vers l'ouest, en suivant la piste située au sud du majestueux Yarlung (voir la carte). Arrivée au droit du bac de Dordji Thag, elle oblique vers le sud pour remonter la vallée de « Su-Ru-Ling » qui mène à la « Thi Pass » : c'est la direction du lac Yamdrok. Ces petites localités sont effectivement nommées sur les cartes anglaises du début du siècle, cartes 92, 85…). Elles n'apparaissent plus sur les cartes courantes d'aujourd'hui. L'exploratrice choisit encore une fois un itinéraire secondaire. La piste la plus classique longe le fleuve jusqu'à l'ancien Chag Sam (carte 92) puis s'enfonce vers le sud jusqu'au Kamba La, col de 4 794 m d'altitude qui débouche sur le lac Yamdrok. Alexandra préfère couper à travers la montagne en suivant un chemin plus court. Ce sentier lui permet de longer la rive du lac pendant plus de 100 km, jusqu'au célèbre monastère de « Dordji Phagmo » situé à Samding.

Le magnifique lac Yamdrok (« Yamdrok Tso or Lake Palti » sur les anciennes cartes anglaises) est en lui-même une curiosité puisqu'il s'agit de

l’un des plus grands lacs sacrés du Tibet. D’une superficie de 1 000 km^2, il se trouve à 4480 m d’altitude. Sa forme particulièrement découpée lui permet d’atteindre environ 240 km de tour. Les eaux du Yamdrok passent pour abriter une divinité courroucée, elles symbolisent aussi l’un des réceptacles de l’âme de la population tibétaine. (Aujourd’hui, la pureté des eaux turquoises et le respect attaché à la signification mythologique du lieu sont mis à mal par les programmes chinois d’exploitation hydroélectrique des eaux du lac…).

Le monastère de Samding se situe au bord du lac. Il fut fondé au XIVe siècle et ses « abbesses » sont considérées comme des incarnations successives de la déesse Dakini (170). Elles portent le nom de Dordje Phagmo, ce qui signifie « *The Diamond Sow* » ou « *Thunderbolt Sow* » c’est-à-dire « Truie Diamant » ou « Truie Foudre » (38, 51, 153). C’est que, au XVIIIe siècle, l’abbesse du monastère se serait transformée en cochon pour échapper à une attaque des Mongols dzoungars. Dordje Phagmo est la plus renommée des rares incarnations féminines du Tibet. (Le monastère, victime lui aussi des affres de la Révolution culturelle, est en partie reconstruit.)

À partir de Samding, Alexandra emprunte la grande piste qui mène à Gyantze, en direction de l’ouest. Cette route figure sur toutes les cartes et fait partie des circuits touristiques actuels. Après la localité de Nagartsé (Nagartse Jong sur les anciennes cartes anglaises, Nakartse ou Nagarzê sur les cartes actuelles), la piste traverse le Karo La (4 960 à 5010 m selon les cartes), puis des gorges sauvages et ravinées, avant de déboucher dans la belle vallée cultivée du Nyang Chu, affluent du Yarlung-Brahmapoutre. Alexandra et Yongden, encore épuisés, arrivent à Gyantze dans la nuit du 5 mai 1924 : c’est dans cette ville qu’Alexandra va se faire reconnaître. C’est de là aussi qu’elle expédiera probablement les lettres écrites à Lhassa.

Alexandra avait souhaité voir le maximum de sites avant de quitter cette portion du globe. Étant donné son âge et son état de santé peu brillant, elle pensait qu’elle ne reviendrait jamais plus dans ces régions éloignées. Ce dernier périple dans les paysages magiques du merveilleux Tibet fut lui aussi fertile en anecdotes, mais nous n’en connaissons pas les détails : « La relation de ce voyage supplémentaire fournirait facilement matière à un livre entier », écrit l’exploratrice. Hélas, ce livre n’a jamais été écrit et nous ne pouvons que le regretter.

Les premières éditions du *Voyage d'une Parisienne à Lhassa* présentent le croquis le plus détaillé de la randonnée : dix toponymes jalonnent le tracé de l'itinéraire suivi entre Lhassa et Kalimpong. Ces noms ont disparu des éditions ultérieures.

6 – De Gyantze à Pedong (voir carte 29)

La présence des Britanniques à Gyantze remonte à 1904. Un chargé d'affaires politiques et agent commercial, quelques officiers et une garnison de soldats hindous marquent cette présence officielle dans la troisième ville du Tibet.

Dans la nuit du 5 mai 1924, une mendiante tibétaine et son fils lama frappent à la porte du bungalow de Gyantze avant de demander l'hospitalité… Le premier Européen auquel Alexandra s'adresse est Mr Ludlow, le directeur de l'école de garçons. Quelle n'est pas la stupeur de celui-ci en entendant cette pauvre femme du pays s'exprimer dans un anglais très stylé ! Le 9 août 1926, soit deux ans plus tard, il répondra à une lettre d'Alexandra en lui rappelant son étonnement :

> « Je conserverai toujours le plus vivant des souvenirs de votre arrivée à Gyantse. Vous savez que vous m'avez complètement abusé ! Je croyais réellement que vous étiez une religieuse tibétaine. Ce fut seulement après coup que j'ai réalisé l'énorme étendue de vos pérégrinations, et les épreuves, les incommodités par lesquelles vous avez dû passer. Même maintenant je n'ai qu'une vague idée de vos voyages. »
> Extrait de la lettre de Mr Ludlow, 9 août 1926, Gyantse. Traduction. Archives de la Fondation A. David-Néel.

Dans la même lettre, Mr Ludlow apprend à Alexandra qu'elle avait failli être découverte durant son séjour à Lhassa parce qu'elle avait accompli un jour un acte fort éloigné des habitudes tibétaines : elle s'était lavée ! Mr Ludlow demande à la voyageuse si le bruit qui a couru à ce sujet est bien exact !

C'est à Gyantze que prend fin l'extraordinaire épopée : Alexandra dévoile son identité et révèle son voyage. Aucune chambre n'étant disponible au bungalow, Mr Ludlow envoie aussitôt la visiteuse chez David Macdonald, le représentant politique qui réside au fort. À son tour, celui-ci

évoquera l'arrivée d'Alexandra dans son livre intitulé *Twenty Years in Tibet* (153) :

> « Un après-midi du mois d'août 1923[21], alors que je me reposais, l'un de mes domestiques me réveilla pour m'apprendre qu'une dame portant une robe tibétaine blanche, accompagnée par un homme habillé en lama, désirait me rencontrer d'urgence. Le domestique ajouta que, malgré son allure de vagabonde, cette dame insistait pour me voir, et qu'elle parlait de manière laconique "exactement comme une Européenne", selon ses propres mots. Pensant qu'il s'agissait d'une farce montée par l'une de mes filles, j'ordonnai au domestique de faire entrer la dame dans la chambre. Lorsqu'elle approcha, je fis semblant de dormir et ne me levai pas. Après l'avoir fait attendre un certain temps je dis, sans me retourner, que je savais très bien qui elle était, et je lui demandai de sortir sans faire la sotte plus longtemps. Imaginez ma confusion quand une voix inconnue m'apprit que la personne qui parlait s'appelait Mme Neel. Je la conduisis immédiatement au salon, où on lui servit du thé, et je lui demandai comment elle était arrivée là et pourquoi elle portait des vêtements tibétains. Elle me fit un bref compte-rendu de son voyage de la Chine au Tibet, un exploit merveilleux pour une femme de son âge et de sa constitution. Elle semblait très faible, sa réussite avait exigé un courage et une énergie immenses. » David Macdonald, extrait de *Twenty Years in Tibet*, 1932. Traduction.

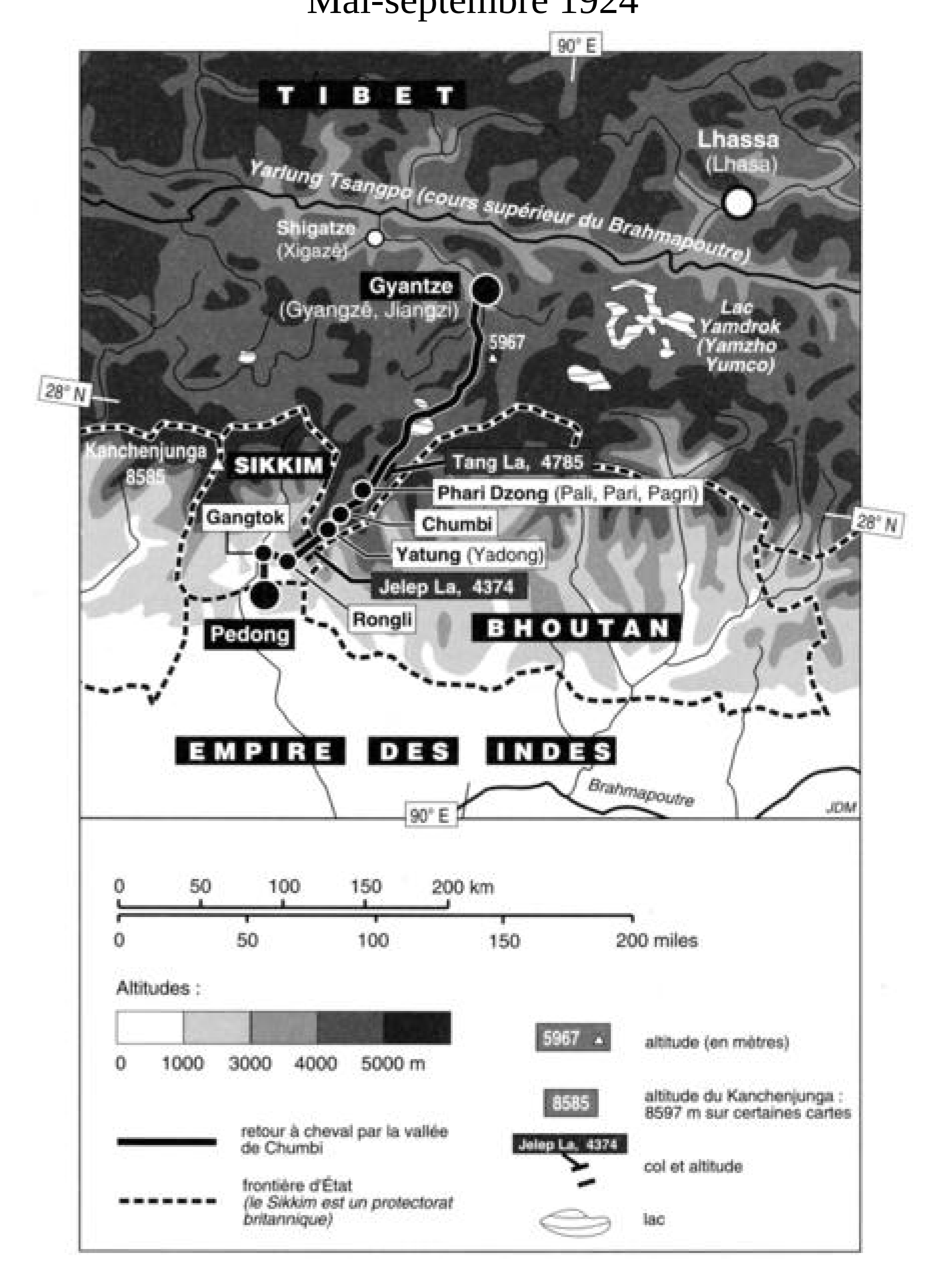
Exténuée, « sans argent et en haillons »[22], Alexandra est ainsi accueillie par la famille Macdonald qui lui offre l'hospitalité. La voici dans un cadre douillet, tel qu'elle n'en avait pas connu depuis des années ! L'exploratrice est retenue à Gyantze par le Capitaine Perry, chef de la garnison, le temps de régler les formalités administratives exigées par sa situation de totale illégalité. Des câbles sont adressés au Foreign Office de Londres. La famille Macdonald prête des vêtements et achète une nouvelle tenue tibétaine à Alexandra. C'est dans cette robe neuve qu'elle se fera photographier en studio, quelques mois plus tard à Calcutta.

Alexandra poste les lettres à Philippe, lui donne d'autres nouvelles, et lui signale son « absolu et immédiat besoin d'argent » (Lettre du 16 mai 1924). Elle reprend contact avec le monde occidental, sans plaisir, hormis celui de

faire connaître son exploit le plus vite possible. David Macdonald prête de l'argent à l'exploratrice pour lui permettre de gagner le nord de l'Inde. Deux semaines de repos à Gyantze s'avèrent nécessaires aux deux pérégrins avant qu'ils ne soient en état de reprendre la route. L'intention d'Alexandra est de gagner la Mission catholique de Pedong, située aux portes du Sikkim (voir la carte). L'exploratrice fera le trajet de retour à cheval, précaution d'autant plus nécessaires qu'elle profite de son séjour à Gyantze pour faire imprimer et acheter des livres tibétains : ceux-ci seraient trop lourds à porter sur le dos !

Durant le séjour à Gyantze, une petite fille va, elle aussi, remarquer l'étrange Madame David-Néel. La petite fille, devenue depuis cette date une très charmante vieille dame, est la fille de Laden La, Mme Tenduf La dont nous avons déjà cité le témoignage dans le paragraphe précédent :

Carte 29 : LE RETOUR EN INDE : DE GYANTZE
À PEDONG
Mai-septembre 1924



« Quand je suis allée moi-même au Tibet en 1924, à Gyantse, Monsieur Ludlow, un Anglais qui avait ouvert une école au Tibet, m’avait signalé qu’une dame qui était passée à côté de nous en robe de mendiante chevauchant une mule était Madame David – Alexandra David-Neel. C’est le souvenir que j’ai personnellement d’elle. »

Extrait de la lettre de Madame Tenduf La à Joëlle Désiré. 4 septembre 1993. Traduction.

Le retour à la civilisation occidentale s'accompagne de l'inévitable réapparition des problèmes matériels dont l'exploratrice avait eu l'immense plaisir de pouvoir s'abstraire pendant sept mois : celui du manque d'argent d'abord, celui de la nécessité de reconstituer le minimum de garde-robe indispensable eu égard à sa condition d'Européenne, celui de rassembler ses bagages dispersés dans toute la Chine… Alexandra écrit au consul de France à Calcutta pour demander un prêt qui lui permettrait d'attendre décemment les fonds que son mari ne manquera pas de lui envoyer (Lettre du 16 mai 1924). Elle entame aussi une correspondance avec les éditeurs susceptibles de publier le futur récit de son exploit…

Réconfortée, un peu reposée, vêtue de neuf, Alexandra quitte enfin Gyantze le 17 mai. Mais la route est encore longue et difficile. Il faut traverser de nouveau l'Himalaya. Le 25 mai, les deux voyageurs sont à Phari Dzong, dans la vallée de Chumbi (voir la carte). Les six premières étapes se sont faites à cheval, mais la septième à pied car le cheval du dernier relais n'était pas en bon état. Alexandra souffre du cœur. Cette étape de 23 km fut très dure car l'altitude s'était de nouveau haussée à 4300 m, et une violente tempête se déchaîna en route. Le lendemain, la dame lama dut se faire porter dans un « fauteuil auquel on a attaché des bâtons ». Le passage du col appelé « Tang La » se fit dans une bourrasque de neige. Altitude : 15700 feet (carte 92), soit 4785 m, une altitude encore difficile à supporter pour une personne épuisée comme l'était Alexandra à ce moment-là.

Phari Dzong (Phari, Pali ou Pagri sur les cartes actuelles) est bâtie à 4 260 m d'altitude dans un site grandiose : les misérables masures du bourg se serrent autour de l'imposant *dzong* qui garde la vallée. L'accueil dans la petite bourgade est chaleureux, les Anglais multipliant les attentions pour aider cette vaillante Européenne. La femme de l'agent commercial de Chumbi, la petite ville située au sud-ouest de Phari-Dzong envoie même sa chaise à porteurs pour faciliter la prochaine étape de la dame lama. Des provisions l'attendent chaque fois : confitures, fruits secs, « soupes en paquets, enfin toutes sortes de conserves utiles en pays tel que celui-ci ».

Alexandra arrive à Chumbi le 27 mai. L'altitude nettement plus modérée de la bourgade, 2700 m, lui convient mieux. Elle a par ailleurs l'heureuse

surprise d’y trouver une invitation envoyée par l’« abbé Douénel », en poste à Pedong : le dévoué missionnaire met à sa disposition un bungalow situé sur le terrain de la Mission. Elle pourra y séjourner autant de temps qu’il lui plaira. Voilà une excellente nouvelle : Alexandra, démunie de tout en dehors du prêt de David Macdonald, pourra au moins disposer d’un toit, en attendant l’arrivée des fonds demandés à Philippe. C’est que l’honorable mendicité sur fond de lamaïsme n’est plus de mise chez les colons européens…

À Yatung (actuel Yadong), bourg commercial situé au sud de Chumbi, Alexandra est accueillie par la fille aînée de David Macdonald qui lui procure des vêtements un peu mieux adaptés à la suite du voyage en Inde que ces épaisses robes de laine. Yatung est aux portes du Sikkim, sur la route de Gangtok et de Kalimpong. À chaque étape, Alexandra écrit à son mari, ainsi cette lettre datée du 31 mai :

> « Veux-tu croire que, rétrospectivement, le frisson de la peur me prend en songeant à tout ce que j’ai fait, à ces courses parmi les forêts solitaires, ces nuits passées en plein air, seuls, le gosse et moi, couchés auprès d’un brasier flambant ou, d’autres fois, tapis entre des rochers ou des buissons. Silence, désert… »
>
> Lettre du 31 mai 1924, Chumbi.

Pour se rendre à Gangtok, où elle est invitée par le nouveau Résident britannique, Alexandra a le choix entre deux pistes, l’une passant par le Natu La (qu’elle nomme « Nathou La » dans sa lettre du 25 mai), l’autre par le Jelep La (qu’elle nomme « Dzélap »). L’exploratrice pense que les deux cols dépassent 5000 m d’altitude. En réalité, ils n’atteignent pas 4400 m : 4 310 m pour le Natu La, 4 374 m pour le Jelep La (carte 59), altitudes quand même imposantes !

Quelques jours plus tard, Alexandra écrit de Rongli, un village du Sikkim situé à l’extrême sud du pays, sur la route venant du Jelep La : c’est donc ce col qu’elle a franchi. À Rongli, elle loge dans le bungalow mis à la disposition des voyageurs. La dame lama retrouve les vallées profondes et chaudes du Sikkim : Rongli est bâti au fond de la vallée du Rongli Chu, à 777 m d’altitude. C’est dire qu’en une trentaine de kilomètres de distance, Alexandra est descendue de 4374 m (Jelep La) à 777 m ! Ce changement brutal de conditions atmosphériques n’est pas idéal pour elle qui présente

des troubles cardiaques : la température atteint 31°C au bungalow à 9 heures du matin, note l'exploratrice…

Le 9 juin, elle se trouve à Gangtok, la petite capitale qui lui rappelle tant de souvenirs. Il pleut. Une immense vague de nostalgie submerge l'exploratrice dont les pensées se tournent vers ses amis disparus : « le vieux rajah, son fils, mon compagnon d'excursion, le maître d'école qui me servait d'interprète, le savant lama et cet autre lama… » « Gangtok et ses environs ont perdu tout charme à mes yeux. » (Lettre du 9 juin 1924.)

Après avoir été reçue pendant deux jours par la famille Bailey, les nouveaux Résidents, Alexandra reprend la route. Le 11 juin enfin, elle se présente à la Mission catholique de Pedong (Alexandra écrit aussi Pédong ou Padong) : c'est là qu'elle va tenter de reprendre des forces.

---

1 Documents 285-287-289-290, Archives de la Fondation A. David-Néel.

2 Voir le DVD de P. Telmon.

3 Merci à Marie-Paule Raibaud pour cette information fournie en 2006.

4 L. Deshayes, « La mission du Tibet (1876-1952) – L'échec de l'évangélisation du Tibet ». *Actualités tibétaines*, mai 2007, p. 28.

5 J. Bacot, *Le Tibet Révolté (Voyage de 1909-1910)* (voir bibliographie).

6 G. Dorje, *Tibet Handbook*.

7 Gyamo Ngülchu sur la carte de l'Amnye Machen Institute (carte 155 de notre liste).

8 Alexandra se fera reconnaître à Gyantze le 5 mai 1924… c'est-à-dire qu'elle ne prendra pas de « vrai bain » pendant plus de six mois !

9 « Jouwa » : (djoua) bouse de yak ou de vache appelée aussi « ongoua » au Tibet septentrional.

10 « Mo » : pratiques divinatoires.

11 « Po yul » : *Yul :* pays, *Po yul :* pays de Po (note d'A. David-Néel).

12 « Cols » : La Déou la et La Po Gotza la (note d'A. David-Néel).

13 Traduction J. Désiré-Marchand.

14 Un dzong est un fort où logent les autorités du lieu.

15 V. Chan, *Guide du pèlerin*, 1998, pp. 815 et 820.

16 V. Chan, 1994, pp. 811-812 et p. 823.

17 Lettre du 28 février 1924.

18 La « cathédrale » : pour les Tibétains, la cathédrale est le temple du Jo-Khang (qu'Alexandra écrit Djo-Khang). Ceci est confirmé par une lettre complémentaire écrite par Mrs Tenduf La le 16 novembre 1993. Nous la remercions encore une fois très vivement de son précieux témoignage.

19 Les voyageurs qui sont allés au Tibet savent que cette affirmation est exacte : des dunes de sables blancs ondulent sur les rives du Brahmapoutre, jusqu'au pied des montagnes bordières.

20 V. Chan, 1998, pp. 543-547.

21 « 1923 » : dans ce livre de souvenirs publié dix ans après les faits, David Macdonald se trompe d'année. Dans un certificat rédigé le 21 août 1924, D. Macdonald atteste bien de la visite d'Alexandra au fort de Gyantze.

22 Lettre du 16 mai 1924.

Le retour en Inde :
juin 1924-avril 1925

11 juin-mi-septembre 1924 : Trois mois à la Mission catholique de Pedong

Pedong, c'est cette mission catholique que nous avons déjà évoquée avec l'arrivée d'Alexandra au Sikkim. Elle fut fondée en 1882 par celui qui reste célèbre dans le monde missionnaire sous l'appellation respectueuse de « *famous Father Desgodins* ». Le Père Douênel qui accueille Alexandra et Yongden réside là depuis 1892, c'est-à-dire depuis trente-deux ans ! Il déploie une activité débordante aussi bien dans la création d'écoles, d'hôpitaux… que dans la traduction de livres destinés aux réfugiés népalais. Sur le plan missionnaire, Pedong est rattachée à la Mission du Tibet et les religieux donnent le nom de « Thibet indien » à leur circonscription (104, 200).

Ce missionnaire entreprenant, célèbre dans tout le secteur, deviendra en 1927, le premier préfet apostolique du Sikkim. L'évêché sera installé à Kalimpong. C'est donc le futur évêque du Sikkim qui offre le gîte à celle qui vient d'accomplir l'exploit que nous savons.

L'arrivée à Pedong marque la fin des épreuves de la voyageuse. C'est aussi l'occasion d'évoquer sans doute le souvenir de ceux et surtout de celles qui avaient tenté, en vain, de la précéder à Lhassa. Elle connaissait certainement les efforts des deux Occidentales qui s'y étaient risquées quelques décennies avant elle, mais elle n'en parle nulle part dans ses écrits.

Ces deux femmes intrépides étaient des missionnaires protestantes et leurs objectifs n'avaient rien de commun avec celui d'Alexandra. Il s'agissait pour elles de transmettre la parole du Christ à la place de celle du Bouddha, de distribuer la Bible au pays du Kanjur et du Tanjur (le canon du bouddhisme tibétain et ses commentaires) !

La première, Annie Taylor, de nationalité britannique, s'était installée au Kansou en 1884. Quelques années plus tard, l'idée lui vint de se rendre à

Lhassa. Après avoir appris le tibétain et s’être habituée aux mœurs et aux vêtements du pays, elle partit de Tao-chou durant l’automne 1892, seule avec ses domestiques indigènes. Animée par le zèle missionnaire, elle pénétra au Tibet interdit… Son parcours la mena à Jyekundo, puis à Tashi Gompa qu’elle traversa en novembre 1892, et à Nagchu, bourgade située à quatre jours de marche au nord-ouest de Lhassa. C’est là qu’elle fut arrêtée en avril 1893, après avoir été dénoncée par un domestique. Son journal montre les souffrances terribles qu’elle endura pendant son itinéraire hivernal, à cause du froid et de la neige (47). Reconduite sous bonne garde jusqu’à la frontière, en direction de Tatsienlou, elle ne renouvela pas sa tentative. Pourtant elle ne quitta pas le Tibet et s’installa à Yatung, dans la vallée de Chumbi, où elle demeura jusqu’à la fin de sa vie. Elle ne retourna en Angleterre que pour y mourir. Annie Taylor ne s’intéressa jamais à la civilisation tibétaine, elle faisait partie de ces missionnaires fanatiques qu’Alexandra abhorrait.

La seconde s’appelait Susie Carson. Née au Canada en 1868, la même année qu’Alexandra, elle épousa le missionnaire néerlandais Petrus Rijnhart. Susie était médecin. Le couple s’installa au nord du Tibet, d’abord à Lousar, le village voisin du monastère de Kumbum, puis à Dankar, la bourgade située à l’est du Koukou Nor. En 1898 naquit le petit Charlie. Gagné par le démon de l’aventure, le couple voulut renouveler l’exploit des Pères Huc et Gabet et être les premiers Occidentaux à gagner la capitale interdite depuis leurs brillants prédécesseurs. Alors que Charlie était encore un bébé, ils se lancèrent sur la piste du sud… mais la tentative tourna à la tragédie. Leur bébé mourut en cours de route ; puis Petrus Rijnhart disparut dans la région de Tashi Gompa alors qu’il était allé chercher de l’eau. Sans doute fut-il assassiné. Malade, terrifiée, isolée dans une région qu’elle ne connaissait pas, Susie Rijnhart eut la chance de rencontrer des lamas secourables qui lui procurèrent un yak et une escorte jusqu’à Tatsienlou. Dès 1899 elle retourna en Ontario, épousa un autre missionnaire… et revint s’installer aux portes du Tibet. Elle mourut en 1908 peu après la naissance de son second enfant (204, 205).

Ces deux femmes ne disposaient pas des atouts d’Alexandra pour mener à bien une entreprise aussi périlleuse. La réussite de notre dame lama est dûe à un ensemble d’éléments qu’elle a su mettre en place, puis exploiter : son engagement dans le bouddhisme, sa passion pour la spiritualité et les paysages du Tibet, sa connaissance des mœurs et d’une langue du pays, son

extraordinaire endurance, l'expérience acquise suite à ses premiers échecs, une volonté inflexible, enfin le soutien permanent et total d'Aphur Yongden qui joua un rôle essentiel dans les pérégrinations de sa mère adoptive.

Alexandra habite pendant trois mois dans un bâtiment appartenant à la Mission. N'ayant plus un sou, il est hors de question pour elle de songer à aller plus loin. Le séjour se révèle peu réjouissant, il pleut tous les jours en cette période de mousson. L'humidité pénètre partout. L'exploratrice ne reçoit aucune nouvelle de son mari, elle se sent isolée alors qu'elle aurait tant besoin de faire connaître son épopée. Toutes les lettres qu'elle adresse à Philippe sont chargées de conseils pressants : c'est une véritable campagne de promotion qu'elle demande à son mari d'organiser pour elle. Il est mandaté pour contacter sociétés savantes, personnalités influentes, éditeurs et revues susceptibles d'être intéressés par ce voyage inouï… De fait, Alexandra reçoit bientôt une invitation de la Société de géographie de Paris pour un article dans le bulletin et une conférence… Et le 10 juillet enfin une lettre arrive d'Algérie. La dernière remontait à deux ans ! Alexandra répond à Philippe le jour même pour… annoncer son retour dès qu'il lui en aura procuré les moyens.

L'exploratrice a commencé à écrire le récit de son voyage à Lhassa. Les détails sont encore frais dans sa mémoire, les journaux vont parler d'elle, il faut qu'elle soit prête à répondre à l'attente du public.

Le 19 juillet, Alexandra lance un nouvel appel à son mari car, dit-elle, il ne lui reste que vingt roupies d'avance, autant dire plus rien… S'il ne l'aide pas, elle devra une nouvelle fois se résoudre à emprunter ; or la dette qu'elle a contractée s'élève déjà à 1060 roupies !

Une nouvelle encourageante lui parvient : Sylvain Lévi, l'orientaliste qui fut son professeur, reprend contact avec elle. Il lui réclame un inventaire détaillé de tous les livres tibétains qu'elle a réunis au cours de son périple, et lui propose une série de conférences à la Sorbonne. Son fils est maintenant consul de France à Bombay où elle sera la bienvenue. Voilà une adresse fort utile pour la suite du voyage.

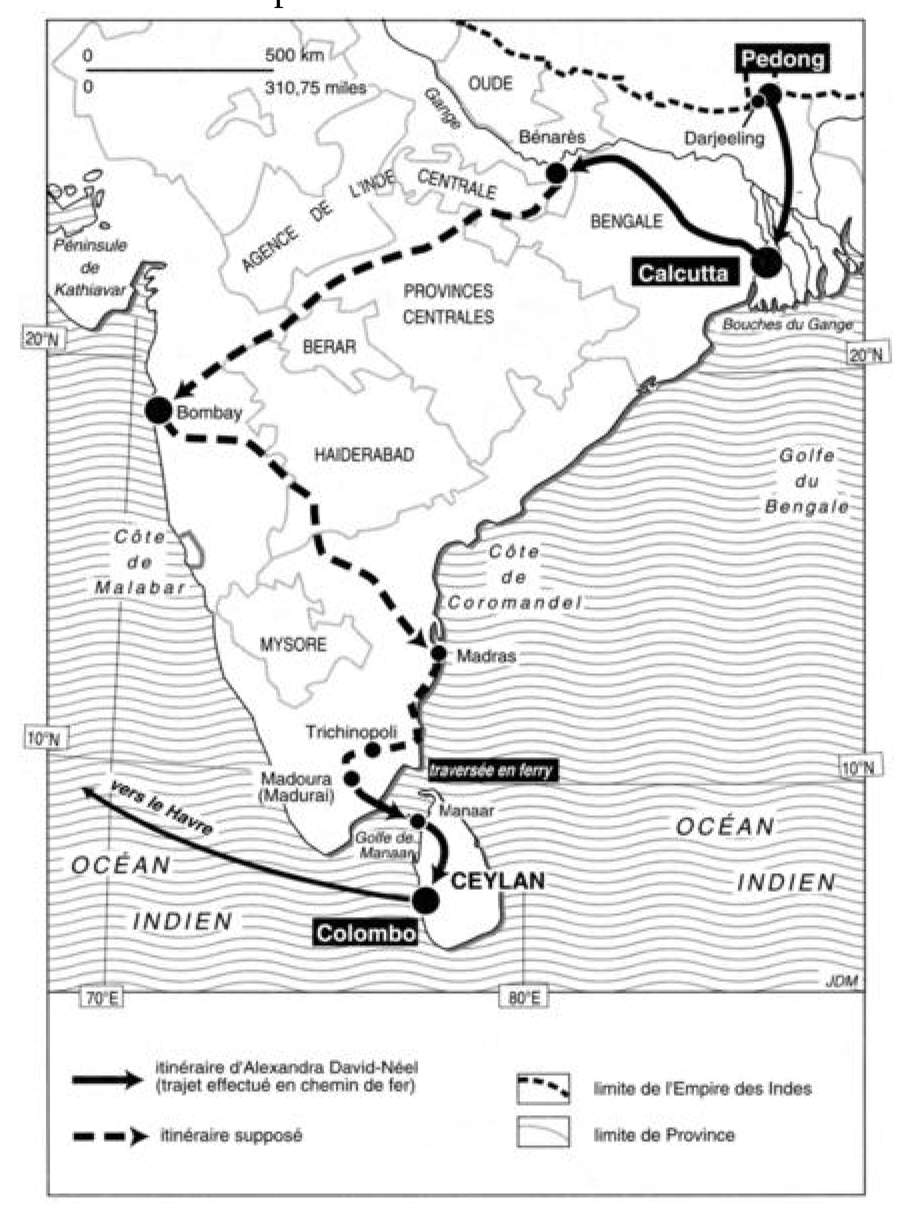
À la mi-août, l'exploratrice commence à perdre patience : Philippe n'a toujours rien envoyé, du moins n'a-t-elle rien reçu. Or il lui faut une « somme considérable pour rentrer » ; et tout autant d'ailleurs si elle devait rester à l'étranger ! Philippe serait-il mal disposé à son égard ? Pour sa part rien n'a changé, le voyage ne fut qu'une parenthèse dans sa vie d'épouse, une excursion seulement un peu plus longue que les autres… Le temps n'a

eu aucune prise sur la vie affective, très originale, de la dame lama. En est-il de même pour ce mari délaissé depuis treize ans par celle qu'il avait choisie comme épouse ?

Le 31 août 1924, Alexandra apprend qu'une subvention vient de lui être accordée par les autorités françaises en poste à Pékin (la lettre, conservée dans les Archives de la Fondation A. David-Néel, est datée du 26 juillet 1924 ; elle est envoyée par la légation de la République Française en Chine). La Société de géographie de Washington et différents éditeurs américains entrent en relation avec elle : les efforts commencent à payer.

À la mi-septembre Alexandra quitte Pedong pour prendre la direction de Calcutta. Il est permis de penser que son mari lui a enfin adressé les fonds tant espérés.

Carte 30 : LA FIN DU GRAND VOYAGE,
DE PEDONG À COLOMBO
12 septembre 1924-10 avril 1925



Septembre 1924-mai 1925 : la fin du grand voyage et le retour en Europe (voir carte 30)

Alexandra reste trois mois à Calcutta. Elle écrit différents articles, poursuit la rédaction de son récit, et contacte éditeurs et journaux d'Europe et d'Amérique ; elle essaie enfin de rassembler ses bagages dispersés ici ou

là en Asie, la plupart en Chine, d'autres au Japon ou ailleurs. Ce n'est pas une mince affaire !

Dans sa lettre du 13 octobre, l'épouse retrouvée annonce à son mari son intention irrévocable de ramener Yongden et de le garder définitivement auprès d'elle. Elle regagnera le domicile conjugal avec cet Asiatique dévoué qu'elle souhaite adopter officiellement. Il lui est devenu indispensable, reconnaît-elle, non seulement pour l'aider dans les tâches domestiques mais aussi pour ses travaux d'orientalisme. Alexandra comprend vite que son mari voit d'un œil défavorable l'arrivée d'Albert Yongden chez lui… et que son propre retour au foyer ne semble pas le réjouir outre mesure. Il a pris d'autres habitudes et appréhende, certes non sans raisons, le bouleversement qu'entraînera immanquablement l'arrivée de sa femme, de ses bagages et de ce fils qui n'est pas le sien.

Les journaux des Indes annoncent l'exploit d'Alexandra. Des articles lui sont demandés et… payés, ce qui l'intéresse encore plus. Après Calcutta, elle installe ses pénates à Bénarès où elle passe le mois de janvier 1925. Ses projets sont nombreux : trois livres dont le premier relatera le voyage à Lhassa, le deuxième la traversée du Tibet oriental, le troisième l'Himalaya et l'expérience de la caverne. Son ambition est de parvenir à cette indépendance économique qu'elle prônait vingt ans plus tôt pour les femmes, de vivre de ses droits d'auteur afin de ne plus dépendre de son époux (Lettre du 8 janvier 1925). Elle hésite sur le lieu de son installation future, car elle se sent partagée entre sa « passion innée » pour l'Asie où elle resterait volontiers (d'autant que le gouverneur de l'Indochine lui a proposé un terrain), et son souhait sincère de retrouver son mari. Alexandra refuse d'envisager une séparation : l'idéal ne serait-il pas de vivre chacun dans son logement à l'intérieur d'une même propriété, « quelque part sur la Côte d'Azur » ? Les réticences de Philippe ne semblent pas l'atteindre. Pour elle, rien n'a changé. Philippe est son seul proche, il fait partie de sa vie, il est son indispensable écho. Pas un instant elle ne l'a oublié.

Le 12 février, Alexandra arrive à Bombay chez le consul de France, Daniel Lévi. Elle y rencontre le directeur du musée Guimet. Les uns et les autres l'incitent vivement à rentrer en France. Ne sachant trop que décider, elle finit par demander conseil à Philippe. Sylvain Lévi lui fait savoir qu'il lui préparera un « retour triomphal » à Paris…

Alexandra et Yongden quittent Bombay le 22 février 1925 pour le sud de l'Inde. La prochaine destination est Ceylan. Alexandra ne se résoud pas

encore à quitter l'Asie… L'exploratrice a toujours aimé Ceylan. Peut-être espère-t-elle y trouver la réponse à ses hésitations ? Après quatre jours et trois nuits de chemin de fer, voici la côte du Golfe de Manaar. Cette fois, la voyageuse arrive par le nord de l'île en prenant le ferry qui contourne les récifs du Pont de Râma. Pour Yongden, c'est une découverte, pour Alexandra un retour aux sources… La voici revenue à son point de départ. Que de chemin parcouru depuis l'été de 1911 ! Quatorze ans de vie vagabonde, plus ou moins solitaire, en marge des contraintes sociales et des faux-semblants.

À Ceylan, Alexandra se rend chez la mère de son premier Maître et ami, Dharmapala. Ce séjour répond-il à une nécessité intérieure ? Alexandra cherche-t-elle un point de chute éventuel dans cette île ? Elle pourrait disposer d'un logement gratuit à Kandy, écrit-elle le 27 février 1925 (extrait inédit). S'agit-il simplement de la dernière étape du grand voyage, avant de prendre un navire en partance pour l'Europe ? Cette fois, le climat ne réussit guère à l'exploratrice, l'atmosphère chaude et humide l'oppresse. Non, ce n'est pas là qu'elle s'installera. Alexandra décide finalement de rentrer en Europe pour s'occuper de ses affaires.

Le 10 avril 1925, Alexandra embarque sur le *Min*, un ancien bâtiment allemand cédé aux Messageries maritimes après la guerre. Le bateau transporte du fret, mais pas de passagers, à l'exception de ceux qui peuvent loger dans une ou deux cabines disponibles. Trois semaines plus tard, le 4 mai, elle fait escale à Valence, en Espagne : Philippe n'a envoyé aucun message… Déception, expectative, interrogation. Le 10 mai 1925, Alexandra et Aphur Yongden débarquent au Havre. La modeste orientaliste de 1911 est devenue une héroïne mondialement connue. Un nouveau chapitre s'ouvre dans la vie très mouvementée de la dame de 57 ans.

TROISIÈME PARTIE

PARCOURS EUROPÉENS ALEXANDRA DAVID-NÉEL DE 1925 À 1937

L'ARRIVÉE DANS UNE FRANCE INCONNUE : MAI 1925

10 mai 1925.

Après quatorze ans d'absence, Alexandra David-Néel pose le pied sur la terre de France. Partie à la Belle Époque, elle revient au temps des Années folles. Entre les deux périodes : une guerre qu'elle n'a pas vécue, une guerre terrible, plus meurtrière encore que toutes celles que le monde ait jamais connues jusque-là. La France s'en est relevée avec une ardeur proportionnelle à l'ampleur de la tragédie qui fut la sienne. Le pays vit à l'heure de la reconstruction et de la modernisation. Les traités de paix ont bouleversé la carte de l'Europe : l'Alsace-Lorraine a réintégré le giron de la France, les empires centraux sont démantelés, les Balkans découpés. Alexandra doit s'habituer à de nouvelles frontières.

La construction de la paix victorieuse ne va pas sans secousses politiques. En mai 1925, la France est en pleine crise ministérielle. Le président de la République, Gaston Doumergue, a succédé à Alexandre Millerand, acculé à la démission en 1924. La vie est chère, de plus en plus chère. Le franc baisse et les citoyens ont la hantise de l'inflation qui fait des ravages en Allemagne. La situation est désastreuse pour les petits épargnants et les rentiers. Sept ministres des Finances se succèdent en un an sans pouvoir obtenir de meilleurs résultats. Mais la crise monétaire n'empêche pas le redressement économique et l'émergence d'une classe de parvenus.

1925, c'est aussi un nouvel art de vivre, accompagné d'un extraordinaire foisonnement artistique et culturel. L'évolution du costume a suivi celles des mœurs bouleversées par la Grande Guerre. La silhouette féminine ne rappelle plus en rien celle de 1911. Les robes « entravées » qui gênaient la marche ont été remplacées par des modèles beaucoup plus pratiques, souples et courts : la taille tombe sur les hanches et les robes s'arrêtent aux genoux. Les immenses chapeaux à larges bords, surmontés de plumes aux doux noms d'« amazones » ou de « pleureuses », sont remisés dans les armoires. Désormais, les visages disparaissent sous un accessoire qui en est

exactement le contraire : le petit chapeau-cloche enfoncé jusqu'aux yeux. Ô révolution suprême, les femmes se font… couper les cheveux ! La garçonne fait des adeptes. Alors que le couturier Paul Poiret ne préside plus pour longtemps aux destinées de la haute couture, de nouveaux noms apparaissent, tels ceux de Jeanne Lanvin ou de Coco Chanel qui lance la mode des peaux bronzées. Le goût est aux bains de mer et aux sports d'hiver. Les cabarets de Montmartre et de Montparnasse attirent les jeunes talents. Le « Bœuf sur le Toit » devient le lieu culte des poètes, des peintres et des musiciens. Le jazz, amené par les contingents américains durant la guerre fait découvrir de nouveaux rythmes. Même les grands maîtres de la musique comme Debussy ou Stravinsky écrivent des ragtimes. Le fox-trot, le one-step, le black-bottom et le charleston déchaînent l'enthousiasme des danseurs. Joséphine Baker débute au théâtre des Champs-Élysées avec la Revue nègre. La tendance est aux revues à grand spectacle : après Mistinguett, Maurice Chevalier devient l'une des vedettes fétiches du Casino de Paris. Dans un registre artistique différent, Rudolf Valentino fait chavirer le cœur de ses admiratrices. « *Paris by night* », illuminé par des milliers d'ampoules électriques, brille des feux d'une jeunesse assoiffée de nouveautés venues d'outre-atlantique. C'est le Paris de la fête, du champagne et des plaisirs, le Paris du dollar et des nuits folles, le Paris des noctambules…

Les opérettes à succès sont *Ciboulette*, mise en musique par Reynaldo Hahn, et *La Dame des Libellules*, mise en musique par Franz Lehar. Albert Roussel a donné en 1923 un opéra-ballet d'inspiration indienne, *Pâdmavati*, qui remporta un grand succès. Séduit par les lumières de la capitale, Stravinsky vit à Paris depuis 1919. L'art de la danse connaît une vogue sans précédent avec des noms aussi prestigieux que ceux de Nijinsky, Diaghilev ou Anna Pavlova. Ce qui n'empêche pas la belle Isadora Duncan de rejeter le carcan du ballet classique au nom de la liberté d'expression corporelle : elle danse pieds nus, vêtue d'une simple tunique.

La littérature a payé son tribut à la Grande Guerre en perdant Alain-Fournier, Péguy, Apollinaire… Juste après la tragédie, en 1919, Marcel Proust a obtenu le prix Goncourt avec son roman *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, et Roland Dorgelès le Fémina pour *Les Croix de Bois*. Les Années folles consacrent d'immenses talents qui avaient commencé à s'exprimer avant la guerre, ceux de Paul Valéry, de Paul Claudel et de Romain Rolland. Elles voient éclore une nouvelle génération d'écrivains parmi lesquels

Mauriac, Maurois, Montherlant, Bernanos, Giraudoux, Drieu La Rochelle, Paul Morand et bien d'autres. Chez les dames, on peut citer Anna de Noailles, toujours à la mode, Lucie Delarue-Mardrus ou Marie-Noël, mais c'est Colette qui reste la plus grande romancière de l'époque.

Au théâtre, Dullin, Pitoeff et son épouse Ludmilla révèlent Pirandello. Louis Jouvet vient d'être nommé directeur de la Comédie des Champs-Élysées, et Sacha Guitry produit *On ne joue pas pour s'amuser* au Théâtre Édouard VII.

De nombreux poètes et artistes-peintres passent du dadaïsme, né pendant la guerre, au surréalisme dont André Breton a publié le *Manifeste* en 1924. Soupault, Desnos, Éluard, Reverdy et Aragon en sont les brillants représentants.

En 1925, Picasso peint *L'Arlequin assis*. Paris reste la capitale internationale d'un art pictural époustouflant de diversité : fauvisme, cubisme, style naïf, expressionnisme, surréalisme… s'y côtoient plus que jamais. Braque, Max Ernst, Matisse, Léger, Rouault, Dufy, Chagall, Marie Laurencin, Suzanne Valadon… participent tous de cette explosion créatrice d'un art porté à son apogée.

Le cinéma n'est pas en reste grâce au talent d'auteurs promis à un brillant avenir : René Clair, Jacques Feyder, Abel Gance, Marcel L'Herbier ou Jean Renoir. En 1925, Eisenstein tourne *Le Cuirassé Potemkine* tandis que *La Ruée vers l'or* de Charlie Chaplin sort sur les écrans.

Un événement populaire très significatif illustre le prestige culturel de la France : l'Exposition des Arts décoratifs, que le président Doumergue vient d'inaugurer. Elle se tient à Paris jusqu'au mois de novembre 1925. Cette manifestation connaît un immense succès : des visiteurs de toute la France, de l'Europe et même du monde se bousculent pour découvrir les tendances de l'industrie française d'art et de luxe ! C'est le signe d'un nouvel état d'esprit, tourné vers la recherche du confort et du bon goût dans l'architecture aussi bien que dans la décoration du quotidien.

L'automobile est en plein essor : les embouteillages deviennent si gênants que le préfet de police de Paris vient d'instituer le stationnement unilatéral alterné par quinzaine dans les rues les plus étroites ! On commence à envisager la construction de pistes spéciales appelées « autoroutes ». Les deux grandes marques sont alors Citroën et Renault, suivies par une pléiade de plus petits fabricants (Peugeot, Panhard, Voisin, Rosengart, Hotchkiss, Delahaye… sans oublier Delage et Bugatti qui proposent de superbes

modèles de luxe). En s’inspirant des méthodes américaines, André Citroën lance la construction automobile en grande série. Voitures et avions deviennent des engins d’exploration et de raids lointains. Les fameuses « Croisières noires », qui se déroulent en Afrique, sont relatées dans les journaux, ainsi que les exploits… ou les très nombreux accidents de vols que connaît alors l’aviation. Mermoz et Saint-Exupéry en seront les héros les plus célèbres des premières liaisons aéropostales. Le monde est entré dans une ère nouvelle qu’Alexandra s’apprête à découvrir… sans enthousiasme !

Si l’Europe n’est plus celle de 1911, Alexandra aussi a changé. On ne revient pas indemne de quatorze ans de pérégrinations au-delà du monde commun, de quatorze ans d’expériences dangereuses, d’aventures périlleuses, de réflexions et de découvertes plongeant dans les abîmes de ce qu’il est convenu d’appeler la « personnalité ».

L’exploratrice est maintenant une femme vieillissante dont le caractère indépendant et autoritaire s’est encore affermi : s’il en avait été autrement, elle n’aurait pas survécu à tant d’épreuves physiques, ainsi qu’à l’isolement qu’elle a connu et même recherché pendant les années de ses circuits tibétains. Son acquis se place sur deux plans bien distincts : celui de son propre vécu, c’est-à-dire son expérience personnelle qui est incommunicable, et celui des connaissances acquises en philosophies, religions orientales et ethnographie. En 1925, elle est sans aucun doute l’orientaliste occidentale qui connaît le mieux le « lamaïsme » et les coutumes du peuple tibétain. Aucun savant, si éminent fut-il, n’avait tenté une expérience analogue à la sienne, réalisé l’extraordinaire performance qui consista à s’intégrer totalement et aussi longtemps dans cette population tibétaine d’approche encore si difficile. Sylvain Lévi ne s’y est pas trompé qui a tout fait pour faciliter le retour de son ancienne élève. Alexandra a réuni une documentation abondante et grandement inédite : elle parle d’un millier de livres et d’objets, auxquels s’ajoutent des manuscrits et ses notes personnelles. La voici à la tête d’un fonds de première main qu’il va falloir exploiter.

Malgré son goût pour la vie sauvage, les chevaux et le désert (Lettre du 21 mars 1925), elle est revenue dans l’intention avouée de profiter de son exploit. À l’âge de 57 ans, la dame lama s’apprête à livrer un nouveau combat, celui qui devrait lui permettre d’accéder enfin à la véritable indépendance économique qu’elle prônait pour les femmes vingt ans plus

tôt. Le dépaysement s'annonce terrible. Mais la volonté est toujours là, inflexible, et la nécessité d'autant plus impérieuse qu'elle a ramené Yongden, désormais à sa charge dans un monde autrement plus onéreux que celui des hauts plateaux tibétains ou des villes indiennes. Alexandra sait que son mari n'est pas favorable à la venue de celui qu'elle considère comme son fils, mais elle n'a pas cédé. Le consentement de Philippe reste évidemment nécessaire pour une adoption officielle. Acceptera-t-il de modifier sa position ? Quel accueil va-t-il leur réserver ? Sera-t-il même au débarcadère ? Alexandra regagne la France sans joie ; l'attitude de son mari la préoccupe vraiment.

« Je suis immensément dégoûtée de l'Europe avant même d'y avoir mis les pieds, je n'avais, du reste, aucune illusion à ce sujet », écrit-elle lors de son escale en Espagne (Lettre du 4 mai 1925). Singulière disposition d'esprit pour aborder la compétition qui doit normalement la récompenser de toutes les épreuves passées ! Elle s'attendait à trouver une lettre de son mari à Valence : il n'y en a pas… Elle apprendra plus tard qu'il lui avait adressé un courrier à Port Saïd avec la mention « Passagère à bord du paquebot venant de Colombo », courrier qui ne lui est pas arrivé[1].

Nous ne savons rien sur les retrouvailles des deux époux, si ce n'est que Philippe relevait de maladie à l'époque du retour de sa singulière épouse (Lettre du 9 novembre 1927)[2].

---

1 In *Correspondance avec son mari – Édition intégrale*. Lettre de Philippe Néel, 20 avril 1925, p. 785.

2 *Ibid.*, p. 807.

Entre « le tourbillon » et Samten Dzong : 1925-1937

L’agenda de 1925, quasiment vierge, ne mentionne que deux éléments : « 2 février 1925 – départ de Bénarès », « 25 septembre : Paris ». Cette page de septembre porte une sombre citation de Luther : « Qu’est-ce que la race humaine, un troupeau que l’on mène à l’abattoir », puis un extrait du troisième livre de saint Augustin sur le libre arbitre et la possibilité pour les hommes d’orienter leur vie vers le bien ou vers le mal. Alexandra a-t-elle noté ses activités dans un autre carnet qui aurait disparu ? C’est vraisemblable, car l’agenda de 1926, ainsi que les suivants sont très remplis : la voyageuse a repris son habitude de tout consigner par écrit.

Les premiers mois furent, autant que l’on puisse le savoir, à la fois stimulants et éprouvants. L’heure n’est plus à l’extravagance d’une vie de mendiante tibétaine, il faut entrer dans le « tourbillon » et tirer parti de son exploit. Grâce à l’aide efficace de Sylvain Lévi, elle se trouve assez rapidement propulsée dans la vie trépidante des célébrités. Devenue quasiment une héroïne nationale, elle donne des interviews, prononce des conférences, participe à des dîners, des thés et toutes sortes de réceptions mondaines… dûment répertoriés dans l’agenda de 1926. Yongden, à ses côtés, découvre avec un réel plaisir l’animation de la vie parisienne et… les applaudissements qui suivent ses propres interventions, car il prend l’habitude de réciter des vers et d’entonner quelques chants tibétains lors des fameuses conférences !

Le 3 décembre 1925, Alexandra intervient à la Société de géographie de Paris. Son allocution fera l’objet de l’article déjà évoqué : « En éclaireur à travers le Thibet ». Le 7 décembre, c’est au Collège de France qu’elle « conférencie », répondant à l’invitation du professeur d’Arsonval. Membre de l’Académie des sciences et de l’Académie de médecine, président de l’Institut général psychologique, il s’intéresse à tous les phénomènes

psychiques et il invitera plusieurs fois Alexandra à venir parler de ses expériences.

En janvier 1926, une tournée de conférences mène l'exploratrice à travers la France (Dijon, Clermont-Ferrand, Lyon, Chambéry, Saint-Étienne, Grenoble, Roanne, Toulon, Montpellier, Avignon, Aix, Nîmes, Nice).

Suite à ces déplacements, Alexandra se trouve à Marseille au début du mois de février ; elle y rencontre son mari. Les deux époux sont alors âgés respectivement de 58 et de 64 ans. Les retrouvailles ne se prolongent guère au-delà d'un entretien « assez peu amical » concernant l'adoption de Yongden[1]. Nouvelle séparation, Alexandra et Philippe ne reprendront jamais la vie commune. Mais les époux ne rompent pas : la correspondance repart dès le 7 février sur le même ton qu'autrefois. L'orientaliste raconte maintenant ses succès de conférencière. Elle conserve ce rôle d'épouse à distance qui lui convient si bien ! Les seuls êtres qu'elle supporte auprès d'elle sont ceux qui la servent : Yongden-Océan de Compassion reste à cet égard un modèle d'abnégation. Elle sait d'ailleurs parfaitement ce qu'elle lui doit, d'où sa fermeté au sujet de l'adoption. Alexandra est tyrannique, mais d'une loyauté irréprochable.

L'exploratrice profite de son séjour dans le Midi pour consulter les agences immobilières. L'ex-mendiante tibétaine, toujours errante, n'a pas encore trouvé le pied-à-terre de ses rêves. Retour à Paris pour une nouvelle série de conférences : au Collège de France le 22 mars, au musée Guimet le 28 mars. C'est un triomphe : « On s'écrasait dans la salle. On avait laissé les portes ouvertes et dans la salle contiguë nombre de gens debout tâchaient d'entendre et de voir quelque chose. Beaucoup de personnalités : l'ancien gouverneur de l'Indo-Chine et l'ancien ministre de France au Brésil qui attend son départ pour un autre poste, le directeur de l'École française d'Extrême-Orient, etc. » (Lettre du 30 mars 1926.)

Le 1er mai 1926, Alexandra devient locataire d'une petite maison qu'elle a fini par dénicher à Toulon, aux « Mazots, chemin de la Calade – Près Serinette ». Il est grand temps qu'elle se mette à la rédaction des articles et ouvrages qu'on lui demande. Les conférences rapportent moins que prévu, et les droits d'auteur seront les bienvenus. Son exploit lui vaut maintenant une collection variée de récompenses qu'elle accueille ma foi avec plaisir : Légion d'honneur, deux prix de la Société de géographie de Paris, et même un surprenant Grand Prix d'athlétisme féminin… Malgré son peu de goût pour les mondanités en tant que telles, Alexandra ne refuse pas les

honneurs ! Elle apprécie de même la sollicitude dont le président Doumergue fait preuve à son égard, plusieurs lettres montrent qu'il s'intéresse personnellement à ses voyages (correspondance conservée à la Fondation A. David-Néel).

Alexandra se met alors à travailler avec acharnement du matin au soir, « comme une bête », écrit-elle. Connaissant la vélléité du public, elle souhaite publier le maximum de choses le plus vite possible, et elle passe en moyenne seize heures par jour à sa table de travail. À tel point qu'une inflammation oculaire la rend aveugle pendant plusieurs jours en 1927. Cette année-là la voyageuse doit se résoudre à demander encore une aide financière à son mari : il accepte de lui payer son loyer. Le *Voyage d'une Parisienne à Lhassa* a pris du retard, l'auteur doit remanier son récit, trop volumineux… Il ne sortira qu'en novembre 1927 : c'est un succès immédiat, aussi bien à Paris, qu'à Londres et à New York, où il est traduit et publié en premier.

Articles et livres vont se succéder ensuite à une cadence rapide : *Mystiques et magiciens du Thibet* (1929), *Initiations lamaïques – Des théories – Des pratiques – Des hommes* (1930), *La Vie surhumaine de Guésar de Ling* (1931), *Au pays des brigands gentilshommes* (1933), *Le Lama aux cinq sagesses* (1935). Les récits de voyages sont les plus faciles à écrire : grâce à la correspondance que Philippe a conservée et classée, Alexandra n'a aucun mal à retrouver la chronologie de ses circuits et les anecdotes savoureuses qui agrémentent les parcours. Le plus difficile vient du choix qu'il faut opérer. Les autres ouvrages sont plus délicats à mettre en forme, ainsi *Mystiques et magiciens du Thibet* qui tient à la fois du récit de voyage et du reportage ethnographique. L'auteur a sélectionné une série d'éléments originaux qui lui semblent propres à attiser la curiosité des lecteurs : « Commerce avec les démons », « Les Mangeurs de “souffles vitaux” », « Le poignard enchanté », « Le Mort qui danse »… autant de sous-titres alléchants pour les passionnés d'exotisme et de phénomènes étranges ! Rappelons qu'il ne s'agit nullement de science-fiction mais de faits dûment observés par la voyageuse ! Deux signatures pour *Le Lama aux cinq sagesses* : Lama Yongden et Alexandra David-Néel. C'est le premier roman tibétain d'un superbe triptyque écrit dans le même esprit de qualité : réalisme des personnages, authenticité des lieux, réminiscences lamaïques, étrangeté des faits, suspens, mystère… Le lecteur est guidé de

main de maître dans les « solitudes enchantées du Tibet »… (Voir plus loin, le nouvel épilogue.)

Les *Initiations lamaïques* abordent un sujet beaucoup plus difficile. Comment exprimer avec des mots de l'Occident les notions très complexes qui ont trait aux pratiques, aux états d'esprit, aux conceptions ésotériques des ascètes du Pays des Neiges ? Le terme de « mysticisme » est déjà impropre, explique Alexandra qui ne l'emploie que faute d'un substantif plus adéquat. Dans le style efficace qui est le sien, elle réussit pourtant à présenter très clairement les différentes sortes d'initiations « mystiques », leurs degrés et leurs buts, les exercices et les rites qui s'y rattachent. L'exploratrice conduit le lecteur sur le Sentier qui mène aux initiations supérieures, porte de l'« absolue liberté » pour le disciple persévérant arrivé à ce haut degré d'évolution spirituelle. Et Alexandra de conclure en citant une phrase du Dhammapada : « Comme celui des oiseaux à travers l'air, son chemin est difficile à découvrir. » Et, poursuit-elle, « si l'un d'eux se tourne vers nous, consentant à nous dévoiler le secret de ses contemplations, il est bientôt arrêté par l'impossibilité de relater les expériences mystiques ». « Je veux parler… les mots font défaut », dit la *Prajnâpâramitâ*. Manière, ô combien élégante, d'exprimer l'inexprimable !

Alexandra David-Néel ne peut vivre sans projets de voyage : dès le 15 février 1927, elle note dans son agenda quelques « adresses pouvant être utiles pour un voyage traversant la Russie »… Sa prochaine destination ? Pour le moment elle travaille chez elle, menant une vie de recluse entre deux tournées de conférences et les indispensables voyages à Paris, édition oblige.

Marie-Madeleine Peyronnet nous a appris que l'exploratrice avait reçu du maharadja du Népal une somme d'argent destinée à l'origine à faire édifier un ermitage en Indochine. Mais c'est dans le sud de la France que la dame lama achète une propriété en 1928. Celle-ci est « admirablement située », à Digne, sur la route de Nice. Arrière-plan de moyennes montagnes, proximité de la Bléone, altitude de 600 m, le site convient à la voyageuse. Alexandra pourra enfin entreposer définitivement tout ce qui lui appartient et qui était encore resté chez son mari, sans compter les multiples caisses de bagages qui occupent une pièce entière aux Mazots. C'est une maison modeste qui présente l'avantage d'être bâtie sur un vaste terrain. Elle dispose par ailleurs d'un petit bâtiment annexe où la nouvelle propriétaire envisage déjà de loger un domestique.

> « Le mieux dans la maison, ici, c'est la terrasse-pergola : 3m60x4m30 sur laquelle donne ma chambre qui fait le premier étage d'un côté et le deuxième de l'autre, le terrain étant en pente. J'y fait une cure d'air et y passe souvent la nuit couchée sur un tapis… »
> Lettre du 5 août 1928.

L'habitation est aussitôt surnommée « Samten Dzong », c'est-à-dire « Forteresse de la Méditation »… tout un programme ! Alexandra procède à des aménagements et ne tarde pas à faire construire une tour quadrangulaire de belle venue. Elle renoue avec les habitudes anachorétiques prises à Lachen en choisissant de vivre le plus possible en autarcie : la nouvelle Dignoise se nourrit bientôt avec les légumes de son jardin, et vend même une partie de sa luzerne aux gens du pays. Un peu plus tard, elle agrandira encore sa demeure. Puis elle louera l'une des deux maisons qui se trouvent sur sa propriété.

Son existence de marginale n'empêche nullement l'exploratrice de décorer sa maison avec soin et de lui donner un style sino-tibétain qui séduit plus d'un visiteur. Ses caisses sont encore pleines d'objets pittoresques, il suffit d'y puiser pour choisir ceux qui conviennent le mieux. Si sa petite chambre est d'une austérité totale, elle aménage un oratoire tibétain dans l'une des pièces, avec statue du Bouddha, *thankas* accrochées aux murs, objets rituels, coussins… Le premier ermitage tibétain en France date de 1928, il porte le nom de Samten Dzong ! Pionnière aussi dans ce domaine.

Soutenue par le président Doumergue, Alexandra demande et obtient des subventions qui l'aideront dans le voyage qu'elle projette maintenant. Son objectif : la Russie, ou plutôt l'Union soviétique. Elle souhaite étudier la vie des femmes sibériennes depuis le changement de régime, et surtout les croyances des Bouriates du lac Baïkal puisqu'ils font partie du monde bouddhiste. Ensuite elle poursuivra vers la Chine. Mais le bolchevisme est au pouvoir et des règlements implacables interdisent la libre circulation en U.R.S.S. : les autorisations sont bien longues à obtenir malgré de multiples démarches ! Elle aurait de meilleures chances de pouvoir partir si elle acceptait la proposition qu'on lui fait maintenant : celle de conseiller-accompagnateur de la « Croisière Jaune » qu'André Citroën veut lancer, suite au succès remporté par le raid « Citroën-Centre Afrique » en 1924-1925. Mais ce type d'opération, qui est autant une publicité pour la marque

qu’une prouesse technique, ne l’intéresse pas. La « Croisière Jaune » aura effectivement lieu en 1931-1932… sans Alexandra.

L’année 1929 s’ouvre sur la réalisation d’un vœu que l’exploratrice avait formé depuis longtemps : l’adoption officielle de Yongden. Philippe a enfin donné son autorisation, l’acte d’adoption date du 21 janvier 1929 (Archives de la Fondation A. David-Néel). Cette année-là, Alexandra circule beaucoup : elle passe l’été à La Baule, puis l’automne à Londres et à Paris. 1929 s’achève par une série de conférences en Suisse (Montreux, Vevey, Lausanne) : « Mes conférences ont un très grand succès, les salles étaient bondées. » (Lettre du 15 décembre 1929.)

Les tournées de conférences alternent avec les voyages d’agrément et les périodes de retraite studieuses et productives à Samten Dzong. En dehors de Digne, elle mène une vie sociale plutôt animée, étant fréquemment invitée par des relations dont le réseau ne cesse de s’étoffer. Notons un voyage en Italie en 1931 (Ravenne, Ferrare, Padoue, Venise, Rome…), marqué par une réception à l’ambassade de France à Rome, un déjeuner avec la comtesse Rasponi, une rencontre avec Mussolini… Alexandra est rarement seule au cours de ses déplacements, et l’on se tromperait grandement en limitant son personnage à l’anachorète qu’elle fut en Himalaya. Elle est ermite au pays des ermites, lamani chez les lamaïstes, mondaine au milieu du monde. Elle voit d’un œil favorable le développement de sa ville d’adoption en tant que station thermale. La valeur des terrains ne peut qu’augmenter ! Gérant elle-même son patrimoine, elle s’intéresse de près aux affaires. Les difficultés engendrées par la crise économique de 1930 incitent à la prudence. Comme les autres, Alexandra surveille l’évolution des cours de la Bourse et celle de son portefeuille. L’hérédité maternelle surgit de nouveau… dualité irréductible entre la femme d’affaires et la bouddhiste détachée des biens terrestres, parfaitement consciente de la vanité des choses !

Nouveau voyage en Suisse en 1931, et arrivée d’une femme dans le sillage d’Alexandra : sa traductrice anglaise Violet Sydney s’installe à Samten Dzong, pleine de bonne volonté et d’enthousiasme à l’idée de collaborer longuement avec la grande dame de l’exploration… Elle résistera quatre ans au caractère très spécial de l’aveuglante « Lampe de Sagesse ». À la page du 6 juin de l’agenda de 1935, on lit cette phrase d’un laconisme révélateur : « Violet Sydney a quitté Digne, tous comptes terminés. »

L’été 1932 se passe à Nice, puis on note un voyage à Genève et dans les Alpes françaises (Saint-Gervais, Briançon, le Lautaret, le Galibier, Saint-

Michel-de-Maurienne), suivi par un circuit en Espagne et dans les Pyrénées qu'Alexandra traverse d'est en ouest en passant par tous les grands cols. Elle revient par Lourdes, Agen, Carcassonne, Nîmes, Tarascon et Forcalquier. Déplacement de trois jours à Nice en octobre. Alexandra ne peut pas rester en place, son besoin de circuler reste plus que jamais viscéral !

Les périples reprennent de plus belle en 1933 : la Suisse, puis les Vosges, la Belgique avec un séjour estival à Ostende comme au temps de sa jeunesse, les Pays-Bas, puis à nouveau la Belgique, avant le retour à Paris en octobre. De quoi vous donner le tournis !

Alexandra retourne au Bénélux au début de 1934 pour donner deux conférences : l'une à Rotterdam, l'autre à la Société royale belge de géographie à Bruxelles. Là, elle se renseigne sur les possibilités de se rendre à Pékin par le chemin de fer, car elle ressent de plus en plus la nécessité de retourner sur le terrain. « Pour me maintenir à la place où l'opinion m'a juchée, il importe que je ne me laisse pas dépasser », écrit-elle à son mari le 22 mars 1934. On parle de plus en plus d'un orientaliste italien, le Pr Tucci, qui travaille à une biographie de Tsong Khapa, un thème qu'elle a elle-même commencé à traiter avec son fils.

1934 s'achève par un séjour de plusieurs mois à Menton. Espérant repartir sous peu, Alexandra avait loué sa maison d'habitation et installé des gardiens dans la seconde villa[2], mais les formalités nécessaires à la traversée de l'U.R.S.S. ne sont pas réglées et la saison est maintenant trop avancée pour se rendre à Pékin via la Sibérie. En outre, elle est très occupée par la rédaction d'un roman tibétain dont l'intrigue avait été proposée par Yongden. L'exploratrice choisit de s'installer à Menton pour y passer l'hiver (villa St-Pierre, boulevard de Garavan). En novembre, la dame lama se rend à Paris, pour y recevoir la médaille Dupleix, décernée par la Société de géographie. Son déplacement dans la capitale est très organisé : elle descend à l'hôtel Lutétia (boulevard Raspail), revoit son mari, et rencontre l'éditeur du roman dont le texte a été aussi demandé, en version réduite, par la *Revue de Paris*[3].

Le roman, *Le Lama aux cinq sagesses,* paraît en 1935 sous la double signature de Yongden et d'Alexandra. « L'édition française a été un beau succès, elle a donné lieu à des articles enthousiastes même en des pays lointains comme la Hongrie, la Yougoslavie, l'Égypte, la Chine où cette édition a pénétré », écrit Alexandra à son amie Maria Llyod le 28 octobre.

L’année 1935 est aussi consacrée à divers déplacements en France, dans le sud-ouest notamment (gorges du Tarn…), et sur la Côte d’Azur en fin d’année. Ces périples n’empêchent pas la voyageuse de rédiger un « nouveau livre sur le bouddhisme » qu’elle termine à Noël[4] : *Le Bouddhisme – Ses doctrines et ses méthodes.* Elle avait besoin de cette publication, un travail « très documenté »[5], pour étayer sa position d’orientaliste avant son nouveau périple en Asie. On se souvient qu’il en avait été de même en 1911, avec le *Modernisme bouddhiste…* dont elle avait attendu la parution avant de s’embarquer vers Ceylan et l’Inde.

Pourtant, ce n’est pas encore vers l’Asie qu’elle part au début de l’année 1936, mais vers l’Europe centrale. Elle s’y rend pour la première fois de sa vie à l’occasion d’une tournée de conférences : Prague le 14 janvier, Budapest le 17, Vienne le 28, puis Stuttgart le 2 février. Ses deux récits, le *Voyage d’une Parisienne à Lhassa* et *Mystiques et magiciens du Tibet*, avaient été traduits très tôt en allemand, puis en tchèque quelques années plus tard[6].

L’orientaliste revient par la Suisse où elle « conférencie » encore (Zurich, Bâle, Lausanne, Genève). Le 20 février 1936, elle note dans son agenda : « Itinéraire Ella Maillart-Kashgar Gilghit. » De retour à Paris, elle assiste à son tour à une conférence donnée par Ella Maillart (13 mars), et les deux voyageuses dînent ensemble le 17 mars.

Le mois de juin voit Alexandra retourner en Afrique du Nord. Pèlerinage, voyage d’affaires ou tourisme ? Un peu les trois sans doute. Après une semaine passée à Tunis et une étape à Bône où elle rencontre probablement son époux, la voici partie pour… le Maroc, dont elle va longer la côte jusqu’à Agadir ! Si le parcours est noté de manière détaillée dans son agenda, on ignore tout de ses compagnons de voyage : Tunis, Bône, Kroubs, Alger, Casablanca, Marrakech, Taroudant, Agadir, Mogador, Safi, Mazagan, Azemmour, Fez, Oujida, Oran d’où elle prend le bateau pour Marseille. Ce voyage lui permet de compléter la vision qu’elle avait de l’Afrique du Nord, territoire qu’elle connaît maintenant sur toute sa largeur, du golfe de Gabès à l’est jusqu’à la baie d’Agadir à l’ouest.

Le 30 juin, c’est « Mouchy » qui arrive à Digne pour un séjour dont on ne connaît pas la durée. Puis Alexandra repart en Suisse, avant de revoir son mari à Marseille le 11 novembre 1936. Le lendemain, Philippe s’embarque pour Bône. Plus tard, Alexandra écrivit sur la page de son carnet : « C’est la dernière fois que je l’ai vu. »

La décennie 1926-1936 fut donc une période de travail intensif avec la rédaction de sept livres sur des thématiques aussi différentes que des récits de voyages, des exposés de haute vulgarisation sur le bouddhisme, l'épopée tibétaine, la rédaction du premier roman tibétain, et le suivi de plusieurs traductions (voir bibliographie).

L'exploratrice termine l'année 1936 dans la capitale, où elle met la dernière main à ses bagages. Cette fois est la bonne, elle doit quitter Paris le 5 janvier 1937 pour Bruxelles, point de départ de son nouveau grand voyage. L'intransigeance des autorités soviétiques l'a obligée à modifier son programme : renonçant aux femmes russes et aux Bouriates de Baïkalie, elle se rendra directement à Pékin, par le train.

Le piment de l'aventure manquait à tous ces petits voyages effectués depuis 1925. Alexandra est loin de se douter que celui-ci lui réserve bien des surprises ! C'est que le monde ne va pas tarder à sombrer dans un nouveau chaos : en Allemagne, Hitler obtiendra bientôt les pleins pouvoirs, tandis qu'en Extrême-Orient la tension est de nouveau montée entre la Chine et le Japon… Les « nuées d'orage » s'amoncellent un peu partout dans les cieux de l'Europe et de l'Asie…

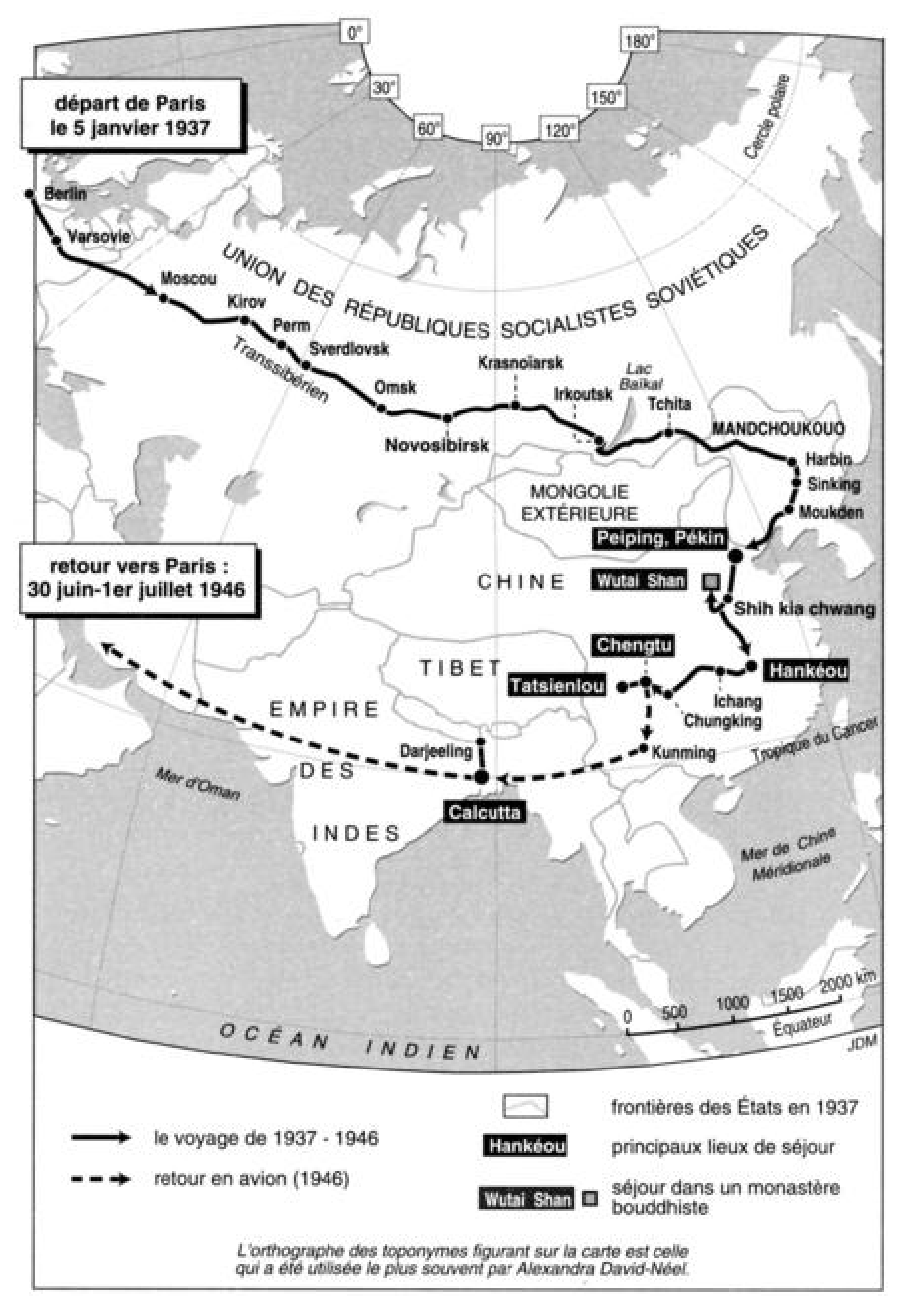
---

1 Lettre de Philippe Néel, 23 mars 1927. (*Ibid.*, p. 799).
2 Lettre d'A. David-Néel à Mrs Llyod, 6 octobre 1934 (Archives de la Fondation A. David-Néel).
3 Lettres d'A. David-Néel à Mrs Llyod, 1er novembre et 3 décembre 1934, 12 février 1935.
4 Lettre d'A. David-Néel à Mrs Llyod, 26 décembre 1935.
5 Lettre d'A. David-Néel à Mrs Llyod, 26 décembre 1935.
6 Archives Nationales – Dossier 454 AP 461.

QUATRIÈME PARTIE

DES MONASTÈRES CHINOIS DU WUTAI SHAN AUX MARCHES TIBÉTAINES : LE VOYAGE DE 1937 À 1946

Carte 31 : LE DERNIER GRAND VOYAGE
1937-1946



Introduction

Alexandra a relaté la première année de ce voyage et les circonstances fortuites qui vont l'amener de nouveau aux confins sino-tibétains, dans le livre intitulé *Sous des nuées d'orage,* publié en 1940. À cette date-là l'auteur se trouve encore en Asie et son séjour se prolongera six années supplémentaires. Nous en verrons plus loin les raisons.

Ces nouvelles pérégrinations ont été reconstituées à partir des notes abondantes, et souvent inédites, qui couvrent les agendas de l'exploratrice. L'itinéraire du voyage de 1937 à 1946 fut beaucoup plus aisé à retrouver que celui de 1911 à 1925 car l'orientaliste circula quasi constamment sur de grands axes (voir carte 31). S'il y eut aventures, elles furent d'un tout autre ordre que celles du périple antérieur.

Alexandra ne part plus à la découverte d'une philosophie ou d'un monde inconnus. Voulant conserver et affermir la place qu'elle a durement acquise, elle se rend à Pékin pour élargir le champ de ses connaissances sur l'« ancien taoïsme ». Le séjour est envisagé pour plusieurs années, mais elle ignore encore combien. Les événements vont bouleverser le programme qu'elle avait établi et la précipiter sur les routes chinoises…

Le périple lui-même s'est déroulé sur une durée d'un an et demi, entrecoupé par des séjours prolongés à Pékin, au Wutai Shan, à Hankéou, et à Chengtu, avant de s'achever par cinq années de retraite forcée dans les Marches tibétaines à Tatsienlou. Alexandra et Yongden passeront encore neuf mois en Inde avant de regagner définitivement l'Europe, en 1946.

Retrouvons les voyageurs sans plus tarder…

De Paris à Pékin par le Transsibérien : 5-26 janvier 1937

5 janvier 1937

« Paris-Bruxelles »
Carnet, 1937.

8 janvier 1937

« Visité la tombe de mon père. Traversé le Bois de la Cambre en taxi en me rendant du cimetière à l'Ambassade japonaise. »[1] (Carnet, 1937). Le nouveau voyage entrepris par Alexandra débute par un moment de recueillement sur la tombe de son père, enterré au cimetière d'Uccle, près de Bruxelles. Au passage du taxi dans le Bois de la Cambre, les souvenirs jaillissent naturellement : voici les allées où, soixante ans plus tôt, un vieux monsieur devisait avec sa fillette. Douloureuse période à jamais inscrite dans la mémoire de l'exploratrice. Si la rancune s'est estompée avec le temps et le détachement philosophique, les souvenirs demeurent intacts… L'émotion est suffisante pour qu'Alexandra note le fait.

Contrairement à l'habitude, ce n'est pas au port de Marseille que commence le périple, mais à la gare de Bruxelles. La saison hivernale est aussi inhabituelle que le moyen de transport choisi : Alexandra a réservé deux places dans le chemin de fer, pour elle et pour Yongden. Le trajet à effectuer représente environ 10000 km, la distance qui sépare Bruxelles de Pékin. Grande habituée du rail, l'exploratrice a déjà sillonné en train toute l'Europe, l'Afrique du Nord, l'Inde, le Japon, la Corée, une partie de la Chine… toujours en prenant son temps. Cette fois-ci il ne s'agira pas de flâner car la voyageuse n'a pas obtenu l'autorisation de visiter la Sibérie à son gré. Elle ne pourra que la traverser, selon un plan de route officiellement connu des autorités soviétiques, celui du célèbre train appelé Transsibérien.

Le début du voyage s’annonce passablement morose. À 69 ans, Alexandra semble avoir dépassé l’âge des exaltations. La mélancolie suscitée par ce passage sur les lieux de son enfance, et le temps hivernal y sont sans doute pour quelque chose. À Bruxelles, la gare du Nord a été modernisée et agrandie, mais rien n’a été prévu pour rendre agréable l’attente des voyageurs arrivés en avance, comme l’est justement Alexandra en ce jour du 9 janvier. Le Nord-Express à destination de Varsovie n’est pas encore à quai. Le voici enfin… La mère et le fils prennent place, le train s’ébranle…

10 janvier 1937

« Passé nuit en wagon-lit, me suis réveillée à Berlin Friedrichshaffen. Arrivée à Varsovie 16 heures 30. » (Carnet, 1937.) Alexandra reste deux jours dans la capitale de la Pologne qui fait partie des États constitués à la suite de la Première Guerre mondiale. Créée au détriment des deux grands empires disparus, l’allemand et le russe, la Pologne est l’un des éléments du « cordon sanitaire » qui isole la Russie soviétique du reste de l’Europe. À Varsovie le thermomètre marque -20 °C. L’étape d’Alexandra est motivée par des raisons professionnelles : l’exploratrice a rendez-vous avec l’éditeur qui publie la traduction de deux de ses livres, en polonais (*Voyage d’une Parisienne à Lhassa* et *Mystiques et magiciens du Tibet*). Après avoir visité la ville monumentale et répondu à une interview, la voyageuse reprend le train en direction de Moscou, où elle arrive le lendemain.

Pour la première fois de sa vie, Alexandra va franchir la frontière de la Russie, devenue soviétique. Elle est impatiente de découvrir l’État qui a succédé à l’empire des tsars qu’elle haïssait durant sa jeunesse. À 20 ans, la jeune anarchiste s’enflammait pour les intellectuels nihilistes, maudits et châtiés par le régime tsariste. Fidèle à ses idées, elle avait toujours refusé de mettre les pieds dans le pays, malgré l’attirance qu’elle éprouvait pour la Sibérie. Au moment de la révolution russe, en octobre 1917, Alexandra se trouvait à Pékin. De là elle était partie pour Kumbum, passant plusieurs mois sur les routes du nord de la Chine. Au long de ses étapes, elle avait entendu parler des événements qui avaient secoué la vieille Russie, mais les bruits qui couraient tenaient plus de rumeurs que de véritables informations. En 1922-1923, lors de son circuit dans les déserts du Kansou, elle avait

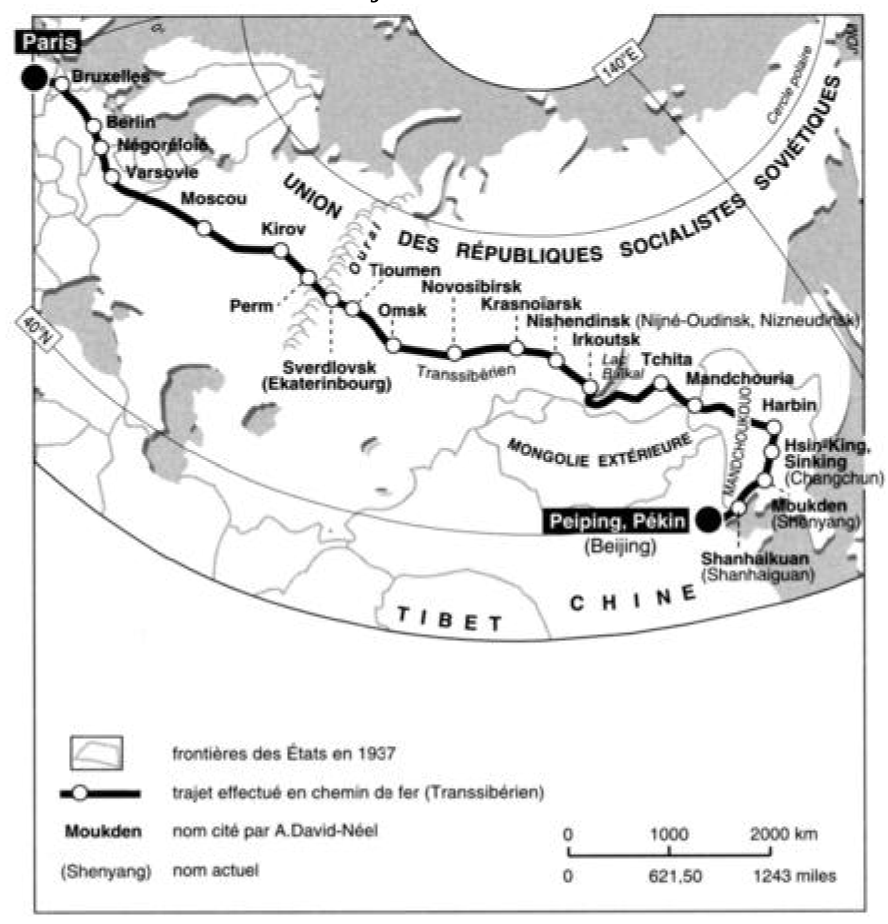
croisé des émigrants russes qui espéraient trouver un lieu d'accueil au Turkestan.

> « Quelque fortes que furent les répercussions de la révolution russe ou de la Grande Guerre, des millions d'individus n'ont pas eu connaissance de ces faits, ou ne les ont appris qu'avec un retard de plusieurs années. Je suis parmi ces derniers en ce qui concerne la Russie et les premières informations qui me parvinrent revêtirent des formes vagues, même, parfois, tout à fait fantastiques. »
> *Sous des nuées d'orage.*

C'est seulement après son voyage à Lhassa qu'Alexandra put s'informer avec plus de précision sur la révolution russe. L'événement datait déjà de sept ou huit ans. L'enthousiasme de l'exploratrice pour le monde soviétique ne tarda pas à s'amenuiser. L'impossibilité d'obtenir une autorisation de circuler en Sibérie servit de révélateur : personne ne circulait donc librement en Union soviétique.

Voici justement la frontière russe et ses nouvelles tracasseries administratives ! Même les fruits emportés par certains voyageurs sont soigneusement examinés, transpercés par des aiguilles, pour voir s'ils ne cachent pas quelque engin explosif… Froideur des employés, visages fermés, gestes automatiques, une atmosphère « décevante et glaçante », note Alexandra qui fait connaissance avec le régime bolchévique.

Carte 32 : PARIS-PÉKIN PAR LE TRANSSIBÉRIEN 5-26 janvier 1937



Moscou : la visite de la ville est orchestrée par une guide officielle de l'« Intourist ». La voyageuse comprend vite qu'il est inutile d'émettre des souhaits pour modifier l'ordre des choses : la visite est réglementaire, rien ne saurait la changer. Un ciel bas couvre la capitale… (voir la carte 32).

Alexandra et Yongden ont maintenant pris place dans le fameux Transsibérien. L'exploratrice se devait d'emprunter ce fabuleux moyen de transport qui permet aux passagers de traverser l'immense province qui occupe tout le tiers nord-est du continent asiatique ! Décidé par décret impérial, le « Chemin de fer de Sibérie » fut terminé pour l'essentiel en 1902. Mais les gros travaux effectués pour contourner le lac Baïkal ne prirent fin qu'en 1904, et des embranchements complémentaires furent construits jusque dans les années 30.

Pour plus de commodité, Alexandra a expédié la plus grosse partie de ses bagages par voie maritime. C'est une sage précaution car le voyage ne

s’effectue pas dans le même convoi d’un bout à l’autre : il faut changer de train plusieurs fois en cours de route et la grande crainte des passagers est de perdre une partie de leurs bagages lors de ces changements.

À partir de Moscou, les jours s’égrènent à la vitesse du train : 62 km/h, apprend Alexandra qui a tout le temps de noter son itinéraire dans son agenda (voir la carte). Le train franchit l’Oural dans la nuit du 15 au 16 janvier, passage insensible au col d’Ekaterinbourg dont l’altitude n’est que de 469 m. L’Oural ? « Une succession de médiocres collines », écrit Alexandra, habituée aux géants himalayens (l’Oural ne dépasse nulle part 1900 m d’altitude). Le paysage ne prend une teinte vraiment sibérienne que plusieurs centaines de kilomètres à l’est, à partir de Krasnoïarsk.

Les immensités monotones et glacées de l’espace sibérien défilent sous les yeux des passagers engourdis qui tuent le temps comme ils peuvent. Entre deux lectures, Alexandra compte les poteaux télégraphiques[2].

20 janvier 1937 à 23 heures

Le train se présente à la gare de Mandchouria, frontière du Mandchoukouo[3]. Le passage de la douane n’est pas une mince affaire tant les formalités sont volontairement excessives de la part des autorités japonaises. À 3 heures du matin, les voyageurs, excédés, frigorifiés et fatigués, subissent un interrogatoire en règle, tous bagages sortis tandis que l’électricité vient d’être coupée.

Départ le lendemain matin après une nuit sans sommeil. Le trajet s’effectue maintenant stores baissés, sur l’ordre des Japonais qui ont interdit aux passagers d’observer le paysage ! Nouveaux contrôles à Harbin (Kharbine ou Kharbin), effectués cette fois sans xénophobie par des Russes au service des Nippons. Alexandra arrive enfin à Hsin-King, la nouvelle capitale du Mandchoukouo. À peine est-elle installée à l’hôtel qu’elle écrit à son mari pour lui raconter son voyage depuis Moscou et son expérience du Transsibérien :

> « Moscou, vu rapidement, m’a fortement déçue. Il apparaît beaucoup plus intéressant sur les photographies savamment prises d’un point avantageux. Même le fameux Kremlin n’a rien de vraiment grandiose. La tombe de Lénine sur la place rouge est un gros cube de marbre rouge

sombre “style architecture moderne” qui n’a rien de beau. […] – Je ne me livrerai pas à des réflexions sur la Russie que je n’ai fait que traverser, mais j’ai pu y constater que les pauvres y sont des pauvres et les gens aisés, des gens aisés, comme partout ailleurs. Entre les uns et les autres, aucun signe extérieur ne témoigne d’un sentiment de bienveillante camaraderie.

[…] J’ai vu des ouvriers du chemin de fer : graisseurs de roues ou autres, circuler en haillons et, dans la nuit, en Sibérie, 30 degrés sous zéro, des femmes courant sur les toits des wagons, chargées de remplir les réservoirs d’eau destinés à alimenter les lavabos et les w.c. des voyageurs.

[…] Les wagons-lits sont spacieux mais le matériel est vieux et mal entretenu. Les couvertures sont sales, on ne change pas les serviettes de toilette. Ceux qui dirigent ces services ne soupçonnent probablement pas ce à quoi sont accoutumés les voyageurs qui paient la première classe. Pour la nourriture, ils ont deux prix, mais quand on a payé, à Cook ou à l’Intourist, un carnet de billets de repas de première catégorie on trouve, en cours de route, que l’on vous sert absolument le même menu qu’à ceux qui ont payé pour la seconde catégorie.

[…] Les paysages russes sont monotones et sans intérêt, les villages ont une apparence extrêmement misérable, mais l’on construit beaucoup de bâtiments d’habitation, des usines aussi. Sur de larges rivières, en Sibérie, j’ai vu de très nombreux et très beaux ponts en fer, récemment construits. La voie paraît en assez bon état, on n’est pas trop secoué. Je t’en dirai davantage un autre jour.

La merveille de ce trajet, c’est la journée passée dans les environs du Baïkal[4]. D’abord, le matin, au lever du jour, un sublime paysage polaire : l’Angara qui coulait encore (le temps est resté doux cette année) roulait des glaçons, à perte de vue, dans les méandres de son cours encore libre à travers les parties déjà glacées. Rien que de la neige tout autour, des chaînes de collines blanches, au lointain des brumes montant du fleuve et rampant en bancs de brumes laiteuses… Merveilleux, te dis-je. Puis le Baïkal lui-même tout figé, mais pas en surface unie. Les eaux ont, de ci de là, brisé plusieurs fois la croûte glacée puis se sont gelées de nouveau, formant de hauts monceaux de glaçons sur lesquels les rayons du soleil allument des éclairs. […]

Après le Baïkal sont venus des paysages de montagne, mais quoiqu'à une échelle plus réduite – l'échelle de l'Europe contre l'échelle de l'Asie – on en voit d'aussi beaux dans les environs de Digne… »
Extrait de la lettre du 22 janvier 1937.

Alexandra reste quarante-huit heures à Hsing-King, le temps de visiter la nouvelle capitale. Elle loge, sans qu'on lui ait d'ailleurs laissé le choix de son hébergement, au Kokuto Hotel, un établissement japonais. Les Nippons n'ont pas tardé à coloniser la Mandchourie, comme ils s'étaient emparés de la Corée. Leur système économique est basé sur l'exploitation de la compagnie ferroviaire du « Sud mandchourien » qui possède aussi des mines de charbon, des usines sidérurgiques, une flotte de navires, des hôtels, des immeubles… Le Mandchoukouo fait figure de base japonaise, atout majeur dans la perspective d'autres conquêtes en direction de la vaste Chine…

La voyageuse gagne ensuite Moukden où elle avait fait étape naguère. La ville compte maintenant 160000 habitants. L'hôtel qu'elle connaissait, le Yamato Hotel, est installé dans la ville neuve, en dehors des anciens remparts. Alexandra reconnaît la supériorité de la gestion japonaise dans l'hôtellerie, sans rapport avec l'« indescriptible saleté des auberges chinoises et la façon répugnante dont les mets, qui sont souvent bons, sont offerts aux consommateurs ». Mais le personnel manque de la plus élémentaire cordialité.

Une dernière frontière à traverser, celle de la Chine, et voici Pékin où Alexandra et Yongden arrivent le 26 janvier 1937 à 9h25 du matin. Des amis les accueillent à la gare : « Pékin était ensoleillé… Quel joyeux début à mon nouveau séjour en Chine ! Quel heureux présage !… À mon insu, je venais de vivre le prélude d'un drame… » (*Sous des nuées d'orage*.)

---

1 Alexandra se rend à l'ambassade japonaise pour y accomplir les formalités nécessaires à son passage au Mandchoukouo, l'ex-province de Mandchourie maintenant occupée par les Japonais.

2 Carnet. 23 janvier 1937.

3 Le « Mandchoukouo » : la province chinoise de Mandchourie n'existe plus depuis le mois de mars 1932. Elle a fait place à l'État du Mandchoukouo, officiellement indépendant, en réalité aux mains des Japonais qui ont installé Pu Yi, le dernier empereur mandchou, sur le trône du nouvel État. La capitale est maintenant HSin-king ou Sinking, Xinjing (l'ancienne Tch'ang-tch'ouen, devenue Changchun sur les cartes actuelles).

4 Le lac Baïkal : avec ses 31000 km^2, le lac Baïkal est plus vaste que la Belgique (30507 km^2). Il est sept fois plus grand que le Koukou Nor, cinquante-trois fois plus étendu que le lac de Genève. C'est aussi le lac le plus profond du monde (plus de 1600 m en certains points). Véritable mer intérieure, sa plus grande dimension atteint 640 km. Il fait vivre une population de pêcheurs qui en ramènent sterlets, esturgeons et « omouls » (sorte de saumons). La région du lac Baïkal, située juste au nord de la Mongolie extérieure, est celle des fameux Bouriates, Mongols éleveurs de moutons, de bœufs et de chevaux dans la steppe. Si certains se fixent alors dans l'agriculture, l'habitat des pasteurs reste encore mobile : tentes de feutre en hiver, tentes de bois en été. Les Bouriates, cette population dont Alexandra souhaitait étudier les croyances, donnent le nom de Dalaï-Nor au lac Baïkal : « Dalaï » signifie « Océan de Sagesse ».

La découverte d'une Chine nouvelle, cinq mois à Pékin : 26 janvier-30 juin 1937

De même qu'elle découvrit une nouvelle Europe en 1925, Alexandra retrouve une Chine qui n'est plus celle des années 1920, moins encore celle de 1917. Les circonstances et les hommes politiques ont changé. Pékin a perdu sa prééminence en même temps que son nom : l'ancienne « capitale du nord » a repris son appellation de Peiping, « Paix du nord ». La capitale est désormais Nankin, la « capitale du sud » (voir la carte 33).

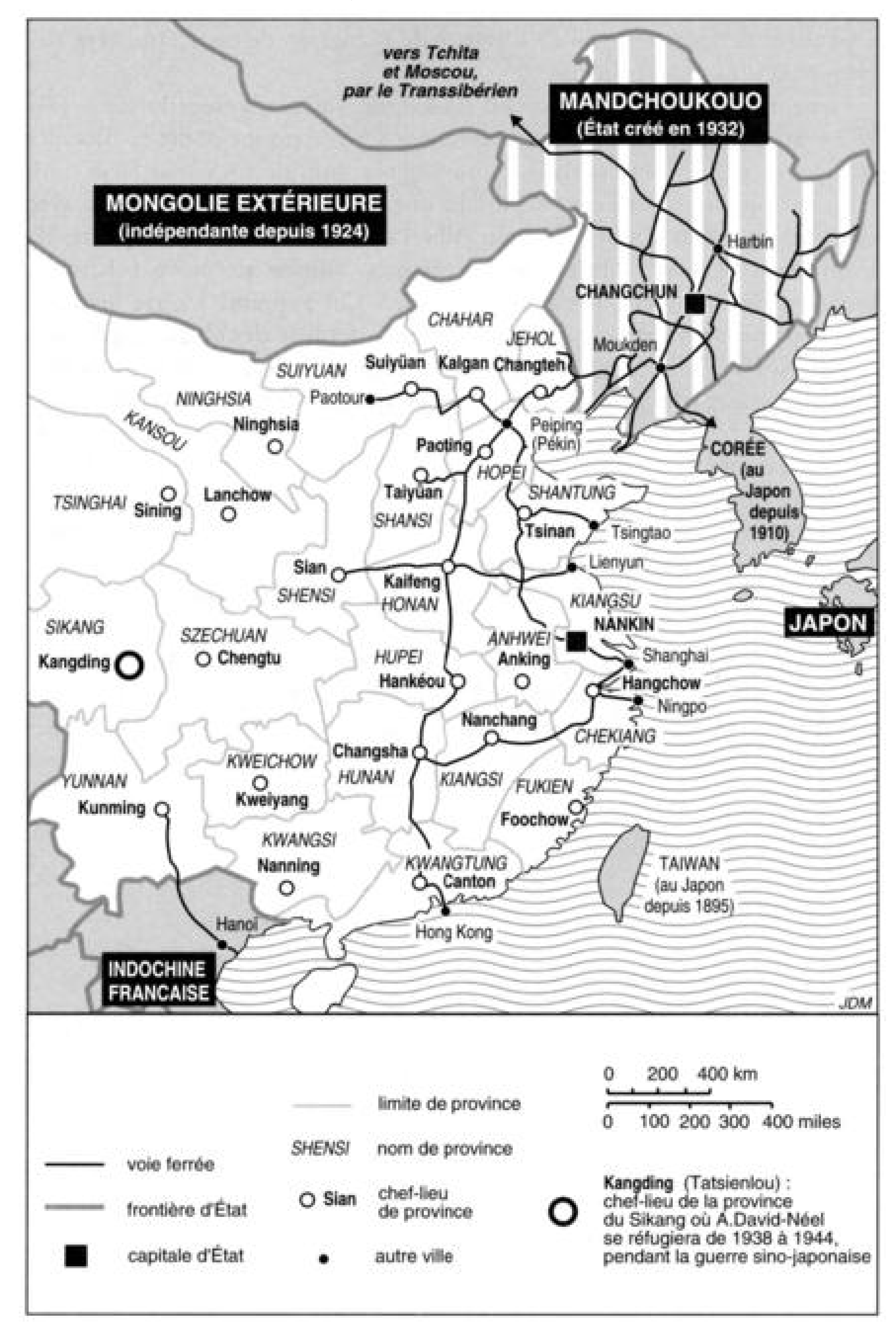
Promu héros national, Sun Yat Sen était mort le 12 mars 1925. Grâce à l'appui des Soviétiques, le chef du Kuomintang avait su renouer avec la victoire. Son successeur est maintenant le général Tchang Kai-Chek[1] qui s'écarta des alliés russes et chassa les conseillers soviétiques dès son arrivée au pouvoir en 1928. Il réussit à unifier la Chine qui vivait dans la guerre civile depuis la mort de Yuan Che-Kai en 1916. Le nouveau maître du pays entendait concilier l'héritage spirituel de la Chine ancestrale et la nécessité absolue du modernisme. De nombreuses réformes furent donc décidées et entamées de 1928 à 1937 : réorganisation de l'économie, développement des infrastructures, multiplication des écoles et des universités, assainissement des finances, incitations à l'hygiène, réformes judiciaires… Dans ce programme figure aussi la lutte contre le communisme qui attire de plus en plus les opposants au nouveau régime de Nankin. Les « Rouges » prennent appui sur les populations rurales, oubliées dans les réformes, et toujours victimes de la pression des possédants, des pillages de la soldatesque et des combats dévastateurs pour les récoltes. Le monde rural est alors en plein marasme et les famines prennent des proportions nationales (243). Or le régime de Nankin refuse de s'opposer aux grands propriétaires terriens.

Tchang Kai-Chek passe maintenant pour un réactionnaire orgueilleux et brutal. Les noyaux « rouges » parviennent à miter une unité nationale bien fragile. En réaction, les forces nationalistes lancent des campagnes

d’encerclement et d’éradication des îlots communistes de 1930 à 1934 : c’est pour échapper à l’une de ces tentatives de blocus qu’eut lieu la fameuse « Longue Marche » en 1934. Les communistes, aidés par les paysans, échappèrent aux nationalistes. Leur fermeté devant les agissements et les infiltrations des Japonais favorisaient leur succès… au point qu’ils parvinrent à obtenir du Kuomintang la formation d’un front uni pour lutter contre le danger japonais. Depuis 1936 les deux adversaires politiques font alors taire leur rivalité pour contrer un ennemi extérieur de plus en plus agressif. Telle est la situation quand Alexandra arrive en Chine en janvier 1937.

Alexandra perçoit immédiatement des changements dans l’ancienne capitale. Peiping et ses alentours sont « saturés d’influences japonaises » mais la ville s’est transformée à son avantage, note-t-elle. Comme beaucoup d’autres artères, la rue naguère si poussiéreuse et cahotante qui menait du quartier des Légations au monastère Pei-ling-sse est goudronnée. Des tramways et des automobiles empruntent maintenant les rues modernisées. La Cité interdite a été ouverte au public, les commerçants présentent aux chalands de jolies vitrines débordant de soies multicolores et autres produits locaux. La métamorphose a aussi touché la population : les Chinoises y ont gagné en liberté de mouvement, en élégance et en assurance. Elles portent des « robes bizarrement pudiques et indiscrètes, à la fois : très longues, exagérément montantes, aussi collantes qu’un maillot, sans manches et haut fendues de côté, laissant voir les bras nus et les jambes fines moulées en bas de soie. […] Pékin, rajeuni, était devenu une des plus pittoresques et fascinantes villes du monde ».

Carte 33 : LA CHINE EN 1937



Au début de son séjour, Alexandra loge chez une amie polonaise, mariée avec un ingénieur chinois qui a fait ses études en France. Cette dame, Rosa Hoa[2], habite dans le quartier situé « entre Ha-tamen et Toung-ssu-Peilou ». La voyageuse qui a, en général, beaucoup de mal à s'adapter à la vie urbaine est séduite par le nouveau visage de l'ancienne capitale. Il faut ajouter que les activités culturelles se sont développées, elles aussi, grâce à

l'extension des bibliothèques, des universités et des instituts scientifiques. Bien qu'Alexandra n'y fasse pas allusion, il convient de rappeler l'existence de l'Université franco-chinoise qui avait été créée en 1920 et dans laquelle œuvra Jacques Reclus, membre de la famille Reclus et sinologue renommé (111). Citons aussi l'institut de géo-biologie mis en place par le père Teilhard de Chardin.

Ces nouveaux atouts conduisent l'orientaliste à choisir l'ancienne capitale du nord comme port d'attache : c'est là qu'elle se fixera durant ce séjour en Extrême-Orient qui durera à coup sûr plusieurs années. Sa décision étant prise, elle se met en quête d'une maison. Mais, si la ville a évolué, le goût du confort auquel les Européens sont désormais habitués est loin d'avoir atteint les Chinois… Ne trouvant pas de logis à sa convenance, Alexandra fait aménager une petite maison chinoise, très simplement, mais avec l'eau courante, des fenêtres vitrées, et les indispensables commodités sanitaires. Il ne reste plus qu'à attendre les bagages expédiés par mer de Marseille à Shanghaï : ceux-ci arrivent enfin le 31 mars. « Reçu ce jour les caisses venues de Digne », lit-on dans l'agenda de 1937.

Une période studieuse commence alors pour Alexandra. Période studieuse, mais non sans animation, surtout lorsqu'elle reçoit des… lamas tibétains qui, par une heureuse coïncidence, séjournent à Peiping à ce moment-là ! La petite maison sert alors de cadre à des joutes oratoires telles que les mènent les moines « lamaïstes » dans leurs monastères, avec moult gestes, claquements des mains, verbe fort et mouvements de robes : un vrai spectacle qui finit par inquiéter la police locale. Alexandra doit faire intervenir son propriétaire et voisin, un géologue universitaire, aussi honorable que classique, pour rassurer les autorités sur ses activités. Un agent de police restera cependant de faction à peu de distance de la maison de cette étrangère aux fréquentations peu ordinaires…

Une installation en ville n'exclut évidemment pas les « excursions »… Dès le 16 avril, la nomade invétérée commence à mettre au point la liste des bagages qu'elle emportera dans les montagnes nommées « Wutai Shan », où elle envisage de passer l'été : sept colis que les domestiques prendront avec eux « sur l'autobus », huit colis pour Albert et elle-même. C'est ce que révèle le précieux agenda : lits et chaises pliantes, cuisine portative (*kitchen box*), duvets, paniers, parapluies, valises… On apprend à cette occasion que la dame lama emploie deux domestiques. La liste des objets se précise à la page du 11 juin… et Alexandra change de personnel quinze jours plus tard.

Elle engage des gens qui pourront l'accompagner dans son déplacement estival : un boy mongol et un cuisinier chinois. Le 28 juin, la voyageuse dépose ses objets précieux dans un coffre de banque (bijoux, médailles, quelques objets en or ou en argent…), autant de choses qu'elle ne peut ni emporter ni laisser chez elle durant son absence qui durera plusieurs mois. La voici prête pour un nouveau départ !

Le petit groupe chargé des quinze colis quitte Peiping le 30 juin à 9 heures du matin, en direction du Wutai Shan. C'est le début d'une nouvelle série d'aventures que personne n'aurait pu prévoir…

(Notons qu'Alexandra écrit « Wutai Shan » dans son carnet et « Wou tai chan » dans son livre : la première orthographe est conforme aux cartes géographiques anglaises, la seconde est adaptée à une prononciation plus spécifiquement française.)

---

1 Sun Yat Sen, Kuomintang, Tchang Kai Chek : comme nous l'avons déjà signalé, nous avons choisi d'écrire les noms chinois selon l'orthographe usuelle au début du XX[e] siècle, afin d'éviter les anachronismes.

2 Lettre d'A. David-Néel à Mrs Llyod, 27 octobre 1936.

De Pékin au Wutai Shan, et le séjour dans la montagne sacrée : 30 juin-20 septembre 1937

Pourquoi le Wutai Shan ? Parce que la « montagne aux cinq pics, en tibétain Riwo tsé nga », précise Alexandra, est l'une des montagnes sacrées de la Chine, et qu'elle n'avait pas eu l'occasion de s'y rendre lors du précédent voyage. La montagne, située à environ 700 km de Peiping (voir carte 34), est le lieu où l'on vénère l'un des grands boddhisatvas de la tradition bouddhiste : « Mandjouçri » (ou Manjushri), symbole du savoir et de la sagesse. Les Chinois l'appellent « Wan-son pou-sa », les Tibétains « Djampéyang » (Jampel-yang) ; « Manjouçri » est son nom en sanscrit. Sous son aspect paisible, il porte deux attributs symboliques : dans sa main gauche le manuscrit de la *Prajnâpâramitâ*, c'est-à-dire le fameux traité de la perfection et de la sagesse, posé sur une tige de lotus ; dans sa main droite un glaive destiné à combattre l'ignorance. On se souvient qu'Alexandra avait étudié et traduit la *Prajnâpâramitâ* lors de son séjour à Kumbum. Elle espère pouvoir rassembler dans les monastères de la montagne chroniques et légendes locales se rapportant au prestigieux boddhisatva. « De plus, je comptais, en quittant Wou tai chan, vers le mois de septembre, visiter le nord du Chansi et aller en Mongolie. » Comme d'habitude, les projets ne manquent pas et le programme de travail est établi ! Alexandra reprend donc l'immense pèlerinage entamé en… 1911 !

Le trajet ne présente aucune difficulté puisque les deux tiers du parcours s'effectuent en chemin de fer, d'abord sur la grande ligne de Hankéou (section Peiping-Shih kia schwang), puis sur une petite ligne à voie étroite (de Shih kia schwang à Taiyüan). Seuls les derniers 200 km se feront par la route. Alexandra a choisi un itinéraire sans surprise, qui passe par la capitale du Shansi, Taiyüan (T'ai-yuan-fou sur les cartes françaises), située à 520 km de Peiping par la voie ferrée. Là, elle compte remettre ses lettres d'introduction au gouverneur de la province et lui demander les

recommandations indispensables pour pouvoir obtenir un logement dans l'un des monastères du Wutai Shan. Le trajet s'annonce tout simple.

Las ! Les difficultés commencent… en gare de Peiping ! Au moment de faire peser et enregistrer les bagages, Yongden apprend que les voyageurs, aussi bien étrangers que chinois, doivent ouvrir tous leurs colis. Comme la gare est en plein chantier, l'opération se déroule sur le quai devant tout le monde. Raison invoquée : la recherche d'opium et d'héroïne. Car la lutte contre le trafic de drogue s'est intensifiée depuis quelque temps : les principaux trafiquants sont des Japonais qui utilisent ce commerce comme un moyen stratégique pour affaiblir les populations qu'ils souhaitent conquérir. Pas question pour Alexandra de montrer ses affaires personnelles à cette « plèbe orientale, malodorante et couverte de vermine » ! Yongden est encore une fois mandaté pour parlementer avec les autorités et il réussit sa mission : la voyageuse obtient gain de cause, ses bagages ne seront pas fouillés. Mais pendant ces longs palabres, l'express de Hankéou est parti ! Le groupe de la dame lama se rabat donc sur un omnibus qui partira de Peiping à 9 heures du matin pour atteindre Shih kia schwang dans l'après-midi : quatre heures perdues à cause de ces complications. Le changement de train oblige les voyageurs à passer une nuit à Shih kia schwang, mais l'on sait qu'un périple en Extrême-Orient comporte souvent des retards ou des modifications de programme !

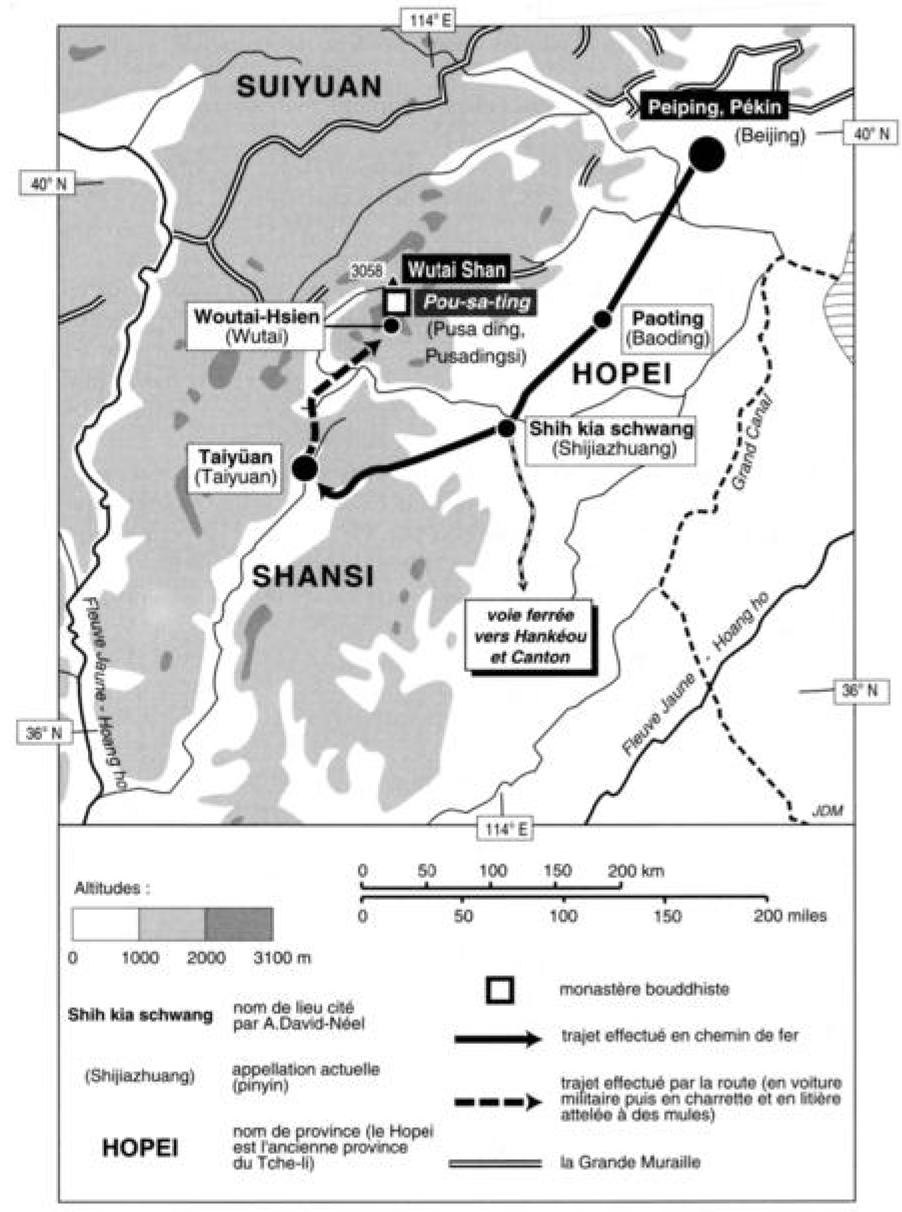
Le train s'ébranle en cette fin de matinée du 30 juin. Au sortir de la gare, les paysages semblent tout de suite familiers à Alexandra et à Yongden qui les ont parcourus de la même façon… vingt ans plus tôt : ils partaient alors vers les régions du Koukou-Nor en compagnie du lama Gourong Tsang et de sa pittoresque suite, « cette horde de Tibétains, mi-barbares, du pays des herbes »… Quels souvenirs ! Alexandra est gagnée par la nostalgie, elle aima profondément ces moments imprévus et périlleux qui firent tout l'agrément de ses anciens déplacements… Aujourd'hui les choses semblent tellement banales qu'elle s'en trouve désappointée.

L'étape à Shih kia schwang se fait à l'hôtel de la gare, un hôtel délabré depuis qu'il a été racheté par les Chinois à la compagnie française qui l'avait construit avec la voie ferrée menant à Taiyüan. Depuis le changement de propriétaire, l'entretien a adopté le style local du « laisser-aller oriental » ! Départ le lendemain matin en direction de la capitale de la province (voir la carte 34). L'appartion des montagnes ravit la voyageuse.

En cours de route, les passagers sont encore soumis à quelques tracasseries administratives, mais rien de bien méchant.

Arrivée dans la capitale du Shansi à 17h30. Même style d’hôtel qu’à Shih kia schwang. Une grande voyageuse comme Alexandra supporte sans broncher une baignoire fêlée, un mur crevassé, des volets impossibles à fermer… Elle a connu bien pire jadis. À Taiyüan, il faut une semaine pour accomplir les formalités nécessaires à la suite du voyage : le gouverneur est injoignable. Faute de pouvoir le rencontrer, la voyageuse est reçue par le maire de la ville, « un érudit très versé en philosophie bouddhiste ». Elle retrouve aussi une personne rencontrée à « Pékin », une Française dont l’époux chinois est conseiller du gouverneur. Soucieuse de ne point se charger inutilement, la lamani décide de laisser à Taiyüan une partie de ses bagages, en particulier le matériel de camping qu’elle n’utilisera pas au Wutai Shan (ce matériel n’a été emporté que pour la tournée en Mongolie). Compréhensive, l’aimable compatriote accepte de garder chez elle les valises. Les questions matérielles étant réglées, Alexandra est conduite en voiture militaire « jusqu’à l’extrémité de la route carrossable », tandis que Yongden et les deux domestiques prennent l’autobus pour Woutai-Hsien, la dernière bourgade avant les monastères.

Carte 34 : DE PÉKIN AU WUTAI SHAN
30 juin-8 juillet 1937



(Notons qu'Alexandra n'écrit jamais « Peiping » mais toujours « Pékin » : nous ferons donc de même désormais.)

Que d'évolution dans les moyens de transport depuis les années 1920 ! Alexandra en vient à regretter les traditionnelles charrettes, les chaises à porteurs, les bêtes de louage, dont l'usage était si souple et surtout si économique. Maintenant les services d'autobus ou la location de voitures avec chauffeur grèvent tout de suite un budget de voyage, sans compter que les automobiles ne peuvent circuler que sur des routes carrossables,

équipées de postes de ravitaillement d'essence ! Jadis on allait partout, surtout avec ses propres bêtes dont on se séparait à l'arrivée. Les voyageurs aussi étaient plus libres qu'aujourd'hui où il faut sans arrêt exhiber ses papiers, donner des cartes de visite, perdre du temps en contrôles divers.

Les trois compagnons sont arrivés les premiers au village où se termine la route carrossable et c'est avec des mules, deux litières et une charrette que s'effectue la fin du parcours, comme au bon vieux temps ! Alexandra qui aime observer les paysages choisit la charrette, véhicule rustique évidemment dépourvu du moindre ressort de suspension. Le petit groupe atteint la petite ville fortifiée de Woutai-Hsien le soir du 8 juillet.

Étape dans une auberge et nouveaux contrôles administratifs… auxquels Alexandra se soumet de mauvaise grâce. Elle refuse de signer tout papier écrit en chinois, langue qu'elle connaît mal et qu'elle ne sait pas lire. Les fonctionnaires doivent se contenter de déclarations orales… Alexandra quitte la petite ville très tôt le lendemain matin, en sachant que les policiers pourront facilement la rattraper s'ils le veulent. Ils ne le feront pas, et la voyageuse est persuadée que ces interrogatoires n'avaient pour seul objectif que d'ennuyer une étrangère. Il faut maintenant abandonner la charrette car le chemin devient plus étroit et plus escarpé. Les premiers monastères sont atteints en fin de matinée. Plusieurs villages sont encore traversés dans la journée. Après s'être trompés de chemin en fin de parcours, Alexandra et ses compagnons arrivent à la nuit au monastère bouddhiste de « Pou-sating, bâti par l'empereur Kienlong ». Splendide édifice construit « en pur style chinois » qu'Alexandra compare à un palais de conte de fées. C'est dans l'un des logements de ce prestigieux palais impérial qu'elle va séjourner durant tout l'été 1937.

Le Wutai Shan atteint 3058 m d'altitude, point culminant de la Chine du nord, avec ses montagnes aux sommets arrondis. Le massif est souvent appelé la « Montagne aux Cinq Terrasses ». Temples et monastères sont dispersés ici et là. Celui de Pou-sating (Pusa Ding, Pusadingsi sur les plans actuels) est desservi par des moines *Gelougpa* (les « Bonnets jaunes »).

Faut-il préciser que le nombre des sanctuaires a beaucoup diminué depuis 1937 à cause des violences de l'histoire récente (guerres civiles, invasion japonaise, Révolution culturelle). On comptait plus de trois cents temples au début du XXe siècle, il en reste moins de cinquante aujourd'hui, certains figurant dans les circuits touristiques de la région.

Saisie par une profonde émotion, Alexandra retrouve l'armosphère tibétaine qui lui est chère : le logis sommaire, le *khang* avec ses carrés de tapis, l'odeur très particulière de beurre et d'encens, le son des instruments typiques… Dès son arrivée, elle note dans son carnet :

> « Je pense : voici peut-être la dernière fois de ma vie que j'habite une gompa. Je suis comme une femme qui sait que son amant va la quitter et qui jouit goulument et tristement des derniers jours de leur liaison… »
> Carnet, 8 juillet 1937.

Une fois installée, la dame lama a tout le temps d'observer les pèlerins très divers, venus pour le grand festival religieux de l'été : des Mongols, des Tibétains impatients de recueillir un peu de rosée miraculeuse distillée par Manjouçri sur les marches du temple principal. Une délicieuse musique résonne à l'occasion de cette fête, une musique différente de celles du Tibet, moins majestueuse, plus bucolique, mais tout aussi prenante… C'est celle de la Mongolie… Alexandra imagine déjà son voyage là-bas. Elle se rendra d'abord à Etchin Orta, au pays des Ordos, où se trouve une châsse qui passe pour conserver les restes de Gengis Khan… Mais avant ce périple elle va tenter de mener à bien le programme de travail qu'elle s'est fixé. Aussi ne tarde-t-elle pas à se familiariser avec les bibliothèques des monastères. Aidée par Yongden, elle commence à décrypter des chroniques tibétaines évoquant la vie légendaire de Djampéyang. Et, comme elle l'avait fait à Jyekundo, elle recueille les témoignages oraux de ceux qui lui rendent visite… Elle-même et son fils se trouvent peu à peu, et pour leur plus grande joie, complètement immergés dans l'atmosphère légendaire du monde tibétain, très loin de l'orage qui gronde dans le pays…

Les premières rumeurs inquiétantes commencent à se répandre vers la fin de juillet : des avions japonais auraient bombardé Pékin. Au début du mois d'août le service postal s'interrompt brutalement entre Wutai Shan, Taiyüan et Pékin. Ce n'est pas la première fois que les Japonais attaquent la Chine… Pourquoi s'inquiéter quand on ne sait rien de précis, pense Alexandra avec sang froid. Elle poursuit donc son enquête sur Manjouçri. Et le 14 août elle termine un autre livre, commencé à Pékin au début de février : *Magie d'amour et magie noire*. Cet ouvrage, un extraordinaire roman, « vécu » pourtant par celui qui rapporta l'histoire à la dame lama, paraîtra en France dès 1938. Dans son avant-propos, l'auteur prend mille précautions pour

préparer le lecteur à découvrir… le monde effrayant de la sorcellerie et de la magie noire. Il est question de « table creuse, au pesant couvercle, sous lequel on laisse des hommes introduits vivants, mourir de faim, puis se putréfier pour fournir la matière d'un élixir d'immortalité »…

L'immortalité fait d'ailleurs partie des sujets que l'enquêtrice a décidé d'approfondir : « Rechercher les théories ésotériques des anciens Tao-sses, concernant les moyens de rendre immortel et les comparer avec celles des mystiques et des occultistes tibétains figurait au programme de mon nouveau séjour en Chine. » (*Sous des nuées d'orage*.)

L'ensemble monastique reste isolé du monde extérieur, tout semble calme. Le seul lien avec les environs est… le facteur. Un jour pourtant, quelqu'un annonce que la gare de Pékin a été incendiée. On dit aussi que le maire de la ville a ouvert les portes aux Japonais. Le facteur confirme bientôt l'isolement de l'ancienne capitale du nord. Le 15 août la situation devient plus alarmante : trente avions ennemis auraient survolé Taiyüan, située à environ 200 km du Wutai Shan. On dit que les femmes et les enfants doivent se préparer à évacuer la ville… Le 16 août, « des bandes de Mongols terrifiés » arrivent dans la montagne, chargés des baluchons les plus hétéroclites. Les fugitifs, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants, racontent que les Chinois et les Japonais se battent entre Pékin et le Chahar (la province du nord) dont la capitale aurait été bombardée plusieur fois. Peu après Alexandra reçoit une lettre d'une Allemande établie à Taiyüan. Cette dame possède un appareil de radio et confirme les combats qui sont livrés dans la région de Pékin. Quelques jours plus tard, l'officier commandant le poste de Woutai-Hsien arrive au monastère : il annonce que Pékin et Tsientsin sont bien tombés aux mains des Japonais. Le bruit court que les attaquants se sont aussi portés sur Shanghaï.

Les quelques troupes stationnées au Wutai Shan commencent à s'entraîner. Des soldats apprennent à jouer du clairon et à manier des armes nouvelles. Un sursaut de religiosité s'empare des populations. Les nouvelles s'aggravent de jour en jour sans que l'on sache rien de précis…

Alexandra commence à se sentir bloquée dans la montagne. Ses fonds s'amenuisent et elle voit mal comment contacter les banques de Pékin puisque toute communication semble désormais impossible. La catastrophe se précise le jour où son cuisinier revient du marché en lui annonçant qu'on lui a refusé un billet qui provenait de la banque du Chahar, la province envahie par les ennemis. Les billets émis par cette banque n'ont plus cours

en Chine. Où trouver de l’argent ? Les habitants du Wutai Shan sont coupés du monde. Il pleut chaque jour et le moindre ruisseau se transforme en torrent, les chemins ne sont plus qu’une boue. La mélancolie s’installe avec l’incertitude. L’absence d’informations crée un malaise qui va croissant.

Le 25 août, Alexandra commence la rédaction d’un nouveau livre : *Sous des nuées d’orage*, commandé par Plon. Il racontera son présent voyage.

3 septembre 1917

> « Pluie toute la journée. Le mauvais temps persistant à cette saison de l’année est tout à fait anormal, disent les trapas. C’est Jampeian qui couvre ainsi Wutai Shan de nuages pour empêcher que les avions japonais ne viennent le bombarder. »
> Carnet, 3 septembre 1937.

Quelques jours plus tard, Alexandra reçoit enfin des nouvelles de Pékin : l’un des membres de la colonie française résidant là-bas, le Dr Bussière, l’assure qu’il veillera sur ses affaires. Il lui envoie aussi une recommandation qui lui permettra de se procurer de l’argent à Shih kia schwang.

8 septembre 1917

> « Nouvelles de la guerre, les Chinois battus au Shansi sont refoulés par les Japonais. Les autres provinces continuent à regarder sans bouger. »
> Carnet, 8 septembre 1937.

Le temps s’améliore. Alexandra, qui va avoir 69 ans, renoue avec les longues promenades. Elle marche dans la montagne en compagnie de Yongden : « Mon cœur se comporte tout à fait bien à la montée, mais les pieds me font très mal à la descente dans les pierres », note-t-elle dans son carnet (9 septembre). Des avions survolent maintenant le Wutai Shan et des bombardements sont à craindre. Les combats se rapprochent puisque l’on entend maintenant des bruits d’explosions venant de l’autre côté de la montagne. La neige est déjà tombée sur le plus haut sommet : il faut partir avant qu’elle ne s’intensifie et que le chemin devienne impraticable. Mais où aller ? Dans une ville où la dame lama pourra se faire escompter des

chèques, dans une ville où elle connaît des gens qui pourront répondre d'elle auprès d'une banque, dans une ville qui n'est pas trop éloignée car elle n'aurait pas de quoi payer un long trajet. Taiyüan, la capitale du Shansi, réunit toutes les conditions. C'est donc là qu'Alexandra décide de se rendre, du moins provisoirement.

Comme en Corée naguère, l'orientaliste en est réduite à manger des pissenlits sauvages, à glaner ici et là quelques épis de maïs ou poignées de fèves. L'argent manque et le jeûne fait désormais partie d'un régime déjà plus que frugal. Après le refus de nombreux fermiers apeurés, un Chinois promet enfin sept mules et deux litières qui pourront conduire les voyageurs jusqu'à Woutai-Hsien… « dans quelques jours ». Combien de jours ? Il n'en sait rien encore… mais c'est la seule proposition. Les avions passent de plus en plus souvent au-dessus du monastère. Le Chinois se présente enfin le 19 septembre chez Alexandra : les bêtes seront là le lendemain matin, promet-il. La révérende prend congé des lamas du Pou-sating « qui s'étaient montrés extrêmement aimables et obligeants pendant toute la durée de notre séjour ».

Le 20 septembre 1937, vers 7 heures du matin, Alexandra, Yongden, les deux domestiques, les sept mules et leurs muletiers quittent le monastère du Pou-sating en direction de Taiyüan, via Woutai-Hsien…

Du Wutai Shan à Hankéou, la fuite devant les Japonais : 20 septembre-11 octobre 1937

20-26 septembre 1937 : Du Wutai Shan à Taiyüan (voir carte 35)

Il fait beau en cette matinée du 20 septembre. Les paysans travaillent dans les champs, indifférents aux événements tragiques qui grondent dans les lointains. Alexandra est frappée par la sérénité toute fataliste des travailleurs de la terre. Ces pauvres gens ont connu tant de misères, tant de catastrophes qu'ils semblent résignés à poursuivre leur tâche coûte que coûte… La caravane emprunte la même route qu'à l'aller. Les muletiers ne sont pas fiers, car ils craignent de rencontrer des militaires qui ne manqueraient pas de réquisitionner leurs animaux. Les avions les effraient pareillement. Si bien qu'ils imposent à leurs clients de terminer le parcours de nuit. Mais marcher dans l'obscurité comporte un risque, celui de s'égarer… ce qui se produit en effet peu avant la localité de Woutai-Hsien, quand même atteinte dans la soirée du 21 septembre. La nuit se passe à l'auberge. Les guides retournent dans leurs foyers.

Il faut maintenant trouver d'autres bêtes. L'aubergiste finit par dénicher des volontaires prêts à mener les voyageurs jusqu'au village suivant, Toung Yeh, mais pas plus loin : c'est encore quelques kilomètres d'assurés, pense Alexandra… La caravane croise des camions et des autobus bondés de soldats. Quelques affiches naïves invitent la population à aller combattre. Voici Toung Yeh (ou Tong-ye-tchen) et un nouveau contrôle administratif. Dans son livre, la voyageuse signale la cocasserie de ces vérifications, car les employés chinois ne comprennent pas comment Yongden peut disposer d'un passeport européen, lui qui n'a ni les cheveux jaunes ni les yeux ronds !

À Toung Yeh il n'y a plus ni bêtes, ni charrettes, ni litières disponibles, mais un autobus fonctionne encore jusqu'à Taiyüan. L'arrêt est assez

éloigné, à 40 lis du village (environ 20 km), car la route a été emportée par la pluie. Ce bus est miraculeux, il suffit de se faire conduire à l'arrêt pour le prendre ! Le magistrat du lieu trouve deux charrettes et des hommes qui emmèneront le groupe jusqu'au car. Taiyüan est encore à environ 120 km… La caravane ne peut qu'avancer lentement sur une route complètement inondée et défoncée par les ornières. Résultat : l'autobus est parti quand le groupe se présente à l'arrêt. Les muletiers s'apprêtent à décharger les bagages dans la boue… quand Alexandra, prise d'une colère soudaine, ordonne vertement aux guides de les conduire jusqu'au prochain village ! Impressionnés par cette autorité insoupçonnée, les hommes acceptent d'aller jusqu'à Opien où se trouve l'arrêt suivant. Et les mules repartent, sabots dans la boue…

Arrivés à Opien (voir la carte), les hommes laissent leurs clients au dépôt qui tient lieu de gare routière. Instruits par la leçon précédente, ils disparaissent immédiatement. Deux véhicules sont là, vides, remisés dans un hangar désert. Devant l'arrivée des intrus, un vieux Chinois vient… fermer les portes du garage : nos voyageurs devront attendre dehors sous la pluie qui commence à tomber. Puis l'employé arrive : il ignore à quelle heure partira le bus. Yongden finit par apprendre que les deux engins sont réquisitionnés et qu'ils ne prennent plus de passagers civils ! Ce n'est pas le moment de se décourager, « s'affliger est toujours vain », pense Alexandra qui, aussitôt, part en quête d'un abri, d'un gîte quelconque où ils pourront se réchauffer et passer la nuit. Comme dans les cas les plus désespérés, l'idéal se présente alors sous la forme d'une auberge neuve, donc encore propre ! Et tout le monde de s'installer au sec. Alexandra apprend qu'une gare se trouve à peu de distance et que les trains circulent encore, mais à des heures irrégulières. Accompagnée de Yongden, elle s'y rend immédiatement pour s'informer. Mauvaise nouvelle : tous les trains sont réservés à l'armée ! Taiyüan est encore à 100 km et il n'y a plus un âne disponible à Opien ! La voyageuse se voit bloquée dans ce village, obligée d'aller elle-même à pied chercher de l'argent à Taiyüan. Mais le lendemain après-midi, le brave aubergiste annonce qu'il a trouvé une solution : trois charrettes chargées de marchandises viennent d'arriver au village. Les conducteurs acceptent d'emmener des clients jusqu'à la localité suivante, Sinchow (ou Sindjow). Malgré le tarif forcément exorbitant qu'ils demandent, Alexandre est trop heureuse de pouvoir s'échapper. La caravane quitte l'auberge le soir même.

Pour les mêmes raisons de sécurité que les premiers muletiers, ces charretiers ne circulent que la nuit. Et ils font tous les détours possibles pour éviter de croiser des troupes. La caravane stoppe au lever du jour, subit une pluie diluvienne vers midi, et reprend la route le soir venu. Entre-temps les champs sont devenus de vrais lacs, les roues s'enfoncent dans la boue, les bagages tanguent, et brusquement… la charrette d'Alexandra bascule, lui faisant tomber une caisse de livres sur le crâne, tandis que le conducteur est projeté dans les ornières. Alexandra est coincée sous la caisse, l'une de ses jambes est prise dans les rayons d'une roue. Il fait nuit. Les hommes dégagent sans douceur la dame lama qui, par miracle, n'a rien de cassé. Mais elle est à demi assommée. L'un des brancards de la charrette est inutilisable, il faudra attendre le lendemain pour réparer car personne n'a de lanterne. Il pleut toujours. Dans un demi-coma, Alexandra reste étendue sous « un drap huilé très vaguement imperméable ». Le lendemain, des fermiers acceptent de les abriter. La voyageuse souffre beaucoup. Elle passe la journée allongée dans une torpeur anesthésiante qui, malgré la fièvre qu'elle ressent maintenant, lui permet de repartir le soir. Elle termine l'étape allongée sur des couvertures qui amortissent un peu les chocs dans la charrette. Sinchow est atteint le 24 septembre.

Une auberge à peu près propre accueille les voyageurs. La blessée peut enfin laver ses plaies avec de l'eau bouillie. Tout en essayant de se montrer digne des maîtres stoïciens de sa jeunesse, « Douleur tu n'es qu'un mot », elle reconnaît n'être guère vaillante. Son genou la fait souffrir et elle reste fiévreuse. Voilà un accident qui complique singulièrement une situation déjà difficile, aggravée maintenant par de mauvaises nouvelles : on dit que les Japonais progressent vers Taiyüan. Il faut partir dans n'importe quelles conditions, ordonne la blessée, avant que la route de Taiyüan ne soit bloquée. Il faut absolument se procurer de l'argent à la banque de cette ville avant l'arrivée des Japonais. Malgré ses douleurs, Alexandra se fait conduire à la Mission protestante de la bourgade et elle envoie l'aubergiste se renseigner à la Mission catholique : tous les missionnaires sont partis, laissant leurs établissements à la charge des gardiens chinois. Une journée s'écoule. Le lendemain, la pluie redouble, c'est bientôt un véritable déluge. Dans l'après-midi, un Chinois vient prévenir Alexandra qu'un train pour Taiyüan sera autorisé à prendre des passagers civils. Il a amené deux mules pour transporter les bagages et se met à la disposition du groupe. Il n'y a

pas une minute à perdre : les caisses sont vite chargées, et le convoi de la dernière chance arrive à la gare sans dommages. Ouf !

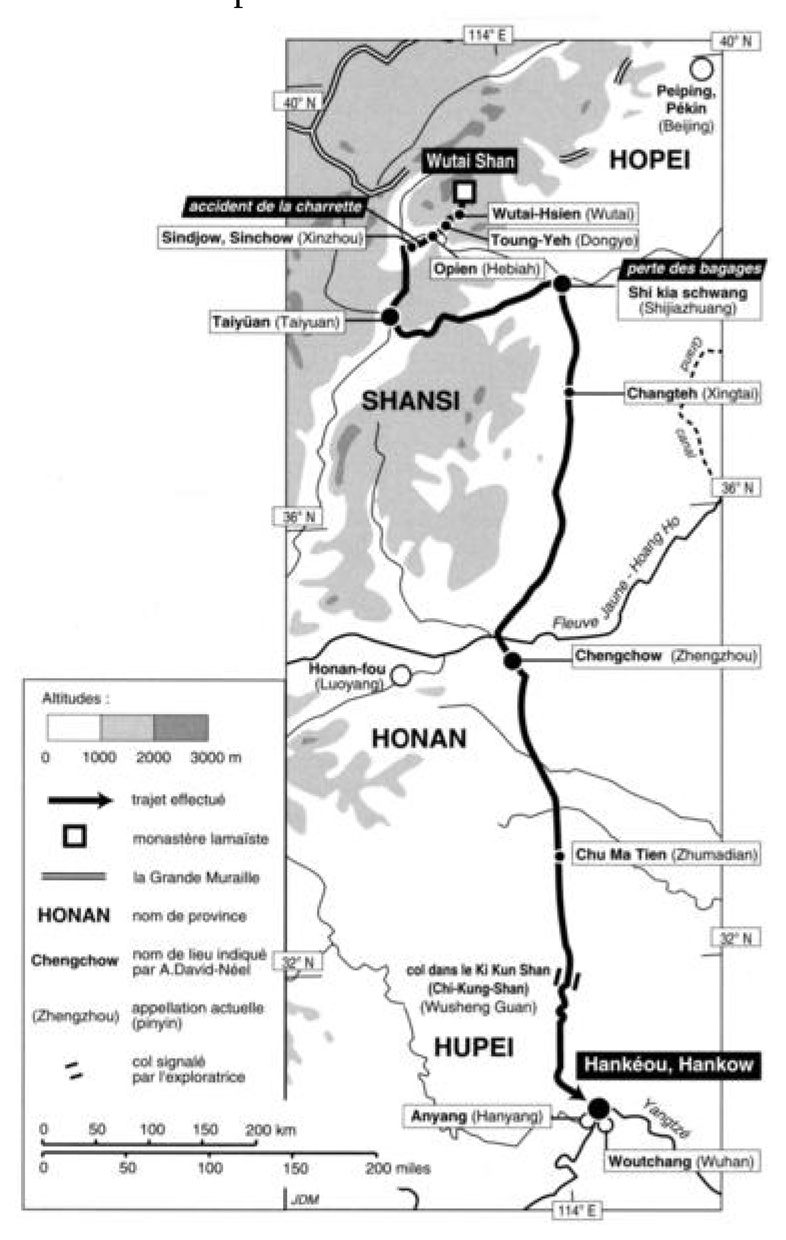
Là, le spectacle est pitoyable : des groupes de gens, ruisselants, les bagages dans la boue, attendent le fameux train… La petite gare, construite en pleine campagne, est bien insuffisante pour contenir la population en fuite. Aucun autre abri ne s'offre aux passagers : il faudra patienter sous la pluie. Il est 18h30. Souffrant toujours du genou, Alexandra parvient enfin à se glisser dans la salle exiguë et à s'asseoir sur l'un de ses colis, au sec. La police vient contrôler ses papiers. De nombreux trains militaires passent sur cette ligne, remplis de soldats envoyés au front. La nuit tombe, la pluie continue, plus fine et glacée. Alexandra s'étonne de voir que les soldats ne portent pas de fusils : l'armée chinoise ne possède pas assez d'armes pour tous ses hommes, la proportion est alors d'un fusil pour trois soldats. Minuit arrive. La foule devient de plus en plus compacte. La gare est dans l'obscurité totale, pour raison de sécurité. Yongden croit comprendre que le train est attendu pour 2 heures du matin. Alexandra tombe de sommeil mais il est impossible de s'étendre. Tout le monde se tasse, corps enchevêtrés au milieu des colis. Le jour se lève sans le moindre train civil. Les gens s'éveillent, certains s'étirent, d'autres crachent. On apprend que le convoi ne passera que vers 5 ou 6 heures du soir. Encore une journée à attendre dans les mêmes conditions…

Des avions sont signalés dans l'après-midi, la population, affolée, court dans tous les sens. La gare n'est heureusement pas bombardée. L'attente continue : 17 heures, 18 heures, 19 heures… La pluie a cédé la place au brouillard. 20 heures, 21 heures… Minuit. Alexandra fait un tour dehors, l'atmosphère est sinistre, les gens pétrifiés dans leur angoisse. 3 heures, 4 heures, 5 heures : le train est annoncé ! Un guichet s'ouvre : il faut prendre des billets. Yongden, que l'on sait débrouillard, se fait servir parmi les premiers. Les bagages sont transportés sur le quai. Le train s'arrête, déjà bondé ! Le cuisinier réussit à monter sur la plate-forme, les hommes commencent à lui passer les colis et soudain… le convoi repart, sans prévenir. Alexandra, Yongden, le Mongol et le reste des bagages sont encore sur le quai !

Quand passera le prochain train ? Nul ne le sait. Quelques heures plus tard, on annonce qu'un convoi s'arrêtera… dans la journée. La foule chinoise est gagnée par la panique dès que quelqu'un croit entendre un avion. De son côté, Alexandra craint plutôt les parasites indésirables qu'elle

pourrait attraper dans cette promiscuité qui lui répugne. Minuit, 1 heure du matin, 2 heures… Le jour se lève, quand on crie « Le train ! » Tout le monde se précipite. Cette fois la dame lama, le reste de son équipe et de ses colis sont montés. À la vitesse d'une tortue et après d'innombrables arrêts dus sans doute à l'encombrement du trafic autant qu'aux alertes, le train arrive enfin en gare de Taiyüan. C'est le 26 septembre. Six jours ont été nécessaires pour parcourir les quelque 200 km qui séparent le Wutai Shan de la ville de Taiyüan. La voyageuse, exténuée mais soulagée, frappe à la porte de la Mission baptiste anglaise : le révérend Price l'accueille chaleureusement.

Carte 35 : LA FUITE DU WUTAI SHAN,
VERS HANKÉOU
20 septembre-11 octobre 1937



26 septembre-9 octobre 1937 : de Taiyüan à Shih kia schwang

À Taiyüan, Alexandra recueille des informations un peu plus précises sur la situation générale. Les quelques Européens présents dans la capitale de province reçoivent des journaux, ils écoutent la radio. Que sait-on au juste ?

La Chine et le Japon sont en état de guerre depuis le 15 juillet, même si le mot n'a pas été officiellement utilisé. Les succès japonais furent immédiats étant donné leur supériorité militaire : Pékin est tombée le 29 juillet. En septembre, les Japonais occupent le Shantung et se dirigent vers le Shansi (voir la carte 33).

La Mission possède une maison inoccupée dans la ville : le révérend en propose la location à Alexandra qui accepte avec empressement. Les protestants gèrent aussi un hôpital auquel la voyageuse pense d'abord s'adresser pour faire examiner son genou toujours douloureux. Mais la crainte irraisonnée des « injections sous-cutanées » l'en dissuade bientôt et notre stoïcienne garde le silence sur son accident.

À peine installée, Alexandra se fait conduire en *rickshaw* chez cette dame française qui avait accepté de garder son matériel de camping. Elle souhaite récupérer son bien et, surtout, se faire accompagner par le mari de cette aimable personne à la banque pour retirer de l'argent. Surprise : le couple est absent pour une durée indéterminée, et les domestiques refusent de laisser entrer la visiteuse. Cela est fort gênant car elle n'a plus que quatre dollars chinois en poche ! Le révérend est encore sollicité : il accepte d'accompagner son invitée à la banque… qui refuse d'échanger tout chèque émis à Pékin puisque la ville appartient maintenant aux Japonais. Heureusement pour elle, la voyageuse possède aussi des fonds à Shanghaï, mais il faut faire vite car la ville est sur le point de tomber. Alexandra télégraphie immédiatement au consul général de France pour le prier de demander à la banque d'envoyer de toute urgence un mandat télégraphique. Il faut compter environ quinze jours de délai pour un télégramme ! En attendant, le missionnaire prête vingt dollars à Alexandra. L'arriéré qu'elle doit à ses domestiques s'élevant à seize dollars, il ne lui en reste que quatre. Un Chinois obligeant lui en prête encore trente. Ce minimum permettra d'acheter la nourriture nécessaire à quatre personnes pour deux semaines.

Des bombes tombent sur Taiyüan, les raids aériens se multiplient. Des abris souterrains ont été creusés dans les rues. Alexandra souhaiterait quitter la ville, mais elle ne le peut pas tant qu'elle n'a pas touché d'argent. Le désordre s'installe, les boutiques sont attaquées de plus en plus souvent malgré une répression terrible : les forces de l'ordre décapitent les pillards et exposent leurs têtes aux yeux de la population.

Alexandra a déjà envisagé son départ. Deux directions s'offrent à elle : Sian, capitale du Shensi où elle avait séjourné en 1917, ou Hankéou le

grand port du Yangtzé, qu'elle ne connaît pas encore et qui débouche sur le sud du pays. Elle est surtout décontenancée par la tournure désastreuse que prend son voyage : « De ce voyage, en somme coûteux et fatigant à Wutai Shan, il semble résulter que je suis blasée sur le charme des voyages dans l'"intérieur", la crasse des auberges chinoises, les criailleries de la plèbe, et même les gompas. » (Carnet, 30 septembre 1937, notes du mois)

La vie continue dans Taiyüan bombardée. L'argent tant attendu arrive enfin par l'intermédiaire du révérend, et le matériel de camping est récupéré à la suite d'un courrier adressé au maître de maison. Les colis sont donc encore plus nombreux. Il ne s'agit pas de s'attarder car les trains accessibles aux civils deviennent de plus en plus rares. Un dernier convoi doit partir le 8 octobre pour Shih kia schwang, sur la ligne de Hankéou. C'est donc celui-là qu'ils prendront.

Mais ils ne sont pas les seuls à quitter la ville : une cohue indescriptible règne à la gare. Les coolies sont pris d'assaut pour porter les bagages. Le départ a lieu dans la bousculade. Première nuit dans le train. Les militaires sont nombreux dans les gares, ainsi que les blessés. À l'attitude des hommes, las et silencieux, Alexandra croit discerner les signes d'une « armée en retraite ». Le train est mitraillé par un avion, il y aurait eu deux morts et trois blessés. Comment savoir…? Le 9 octobre dans l'après-midi, le convoi arrive au terminus.

9-11 octobre 1937 : de Shih kia schwang à Hankéou

Alexandra doit maintenant régler un nouveau problème : celui du transbordement de ses caisses à la grande gare de la ligne d'Hankéou, car il faut changer de gare pour prendre le train d'Hankéou. Les bagages sont stockés avec beaucoup d'autres, ils seront transférés dans un fourgon un peu plus tard, assure un employé des chemins de fer. Alexandra et Yongden courent à la grande gare pour s'informer de l'heure de passage du train d'Hankéou : 2 heures du matin, leur dit-on. Forts de ce renseignement, ils retournent à la petite gare et repèrent le fameux fourgon : le transbordement a commencé, tout va bien, ils peuvent surveiller la fin des opérations. Mais les sirènes se mettent à hurler : des avions japonais sont attendus d'un instant à l'autre. Personne ne doit rester à découvert. Alexandra et son fils préféreraient pourtant rester dehors, près de leurs précieuses caisses, mais on les somme de se cacher. Quelqu'un tire même dans leur direction pour

les obliger à bouger… Ils se réfugient bien malgré eux dans les ruines d'une villa. Dès la fin de l'opération ils retournent vers le fourgon… pour voir celui-ci s'éloigner en direction de Taiyüan… avec toutes les caisses d'Alexandra : « Le fourgon… mes bagages… mes livres, mes notes, mes photographies, mon travail de trois mois à Wou tai chan ! »

Devant cette perte inestimable, Alexandra est atterrée. Mais elle n'a guère le temps de s'apitoyer sur elle-même car on annonce le dernier train pour Hankéou. Les Japonais seront là dans une heure, a-t-on dit au Mongol. Le ciel rougeoie sous les incendies, il faut courir vers la grande gare pour attraper le dernier convoi… Voici le quai, et enfin ce train, « indescriptiblement bondé » ! Les couloirs, les compartiments regorgent de corps et de paquets… Alexandra tente de grimper, Yongden la pousse dans le dos, les domestiques poussent Yongden, et les quatre membres du groupe parviennent à s'installer tout juste avant le départ. Il était grand temps. La promiscuité est encore pire que dans le train précédent, il serait impossible d'introduire une personne de plus, et pourtant… Lors d'un arrêt au cours de la nuit des brancardiers tentent de hisser des blessés : Alexandra reçoit un coup de brancard dans la bouche. Elle s'évanouit sans bruit dans l'indifférence générale, il fait si sombre, puis revient à elle la bouche ensanglantée. Le train progresse lentement : Changteh (actuel Xingtai), Chengchow (Zhengzhou) dans l'après-midi suivant. Il se met à pleuvoir. Des trains de soldats misérablement vêtus, ruisselants et sans armes, croisent le convoi. Chu Ma Tien, le col du Ki Kun Chan. Arrivée enfin à Hankéou le 11 octobre un peu après 21 heures : il a fallu trois jours et deux nuits pour effectuer un trajet d'environ 900 km. Pendant ce temps, Alexandra pensait à « toutes les choses précieuses » qu'elle venait de perdre : ses livres tibétains, les copies des manuscrits, ses notes, « fruits de lectures assidues et d'enquêtes laborieuses », sans compter la perte matérielle que représente la disparition des colis. Jusqu'à sa mort elle regrettera ce malheureux épisode : elle ne retrouva évidemment jamais ses caisses !

Les quatre voyageurs… sans bagages, se rendent à l'hôtel que le révérend Price avait indiqué à Alexandra. L'établissement est complet, mais la patronne donne une autre adresse. Aucune chambre n'est disponible non plus dans ce deuxième hôtel. Hankéou regorge de réfugiés. Le moindre logement vacant est pris d'assaut. Lassée de chercher, Alexandra se présente ensuite au Lutherian Mission Home, foyer de la Mission

luthérienne américaine. L’immeuble, de style moderne, compte une centaine de chambres… toutes occupées. Cette fois, Alexandra n’en peut plus, elle proclame qu’elle ne sortira pas du bâtiment. Ce n’est même pas une chambre qu’elle souhaite, mais un simple recoin. Qu’on aille chercher le directeur ! Et le monsieur arrive… qui reconnaît la véhémente vieille dame. Il l’avait rencontrée à Sian… en 1918 ! Les dieux du voyage sont cette fois du côté des fugitifs. Tout s’arrange : le directeur du foyer réquisitionne deux pièces pour la voyageuse et son fils. Les domestiques sont envoyés dans une auberge chinoise. Deux pièces, claires et propres, un luxe inouï par ces temps d’exode ! L’installation est rapide. Alexandra considère son maigre bagage avec ironie : un petit sac, un étui à parapluie, une boîte à chapeaux. C’est tout ce qui lui reste des multiples caisses transportées avec tant de difficultés !

Le lendemain : alerte ! Un raid aérien est annoncé. La grande cité n’est donc pas le havre de paix qu’elle croyait. Alexandra apprend que la ville voisine, Anyang, a été bombardée quelques semaines plus tôt (voir la carte).

Avec ses 250000 habitants, Hankéou (Hankow sur les cartes anglaises) est l’un des principaux nœuds économiques du pays, le cœur d’une conurbation à trois têtes. Les autres villes étant Anyang (Hanyang) et Woutchang (actuel Wuhan). Centre d’affaires, de commerce international et d’industries, le port a l’avantage de se situer sur la grande voie fluviale du Yangtzé, que les bateaux remontent jusqu’au Sseu-Tchouan. La ville se trouve au centre du pays tandis que la guerre se déroule au nord. Cette localisation est un gage de sécurité. Tous les services indispensables au bon fonctionnement d’une grande métropole sont présents : banques, consulats et hôpitaux.

Alexandra s’installe au foyer de la « Lutherian Mission ». Le séjour à Hankéou durera trois mois. L’exploratrice fréquente des Européens comme le Dr Martinie et son épouse, prend des leçons de chinois, donne quelques conférences… Mais il lui faut rassembler tout son stoïcisme pour supporter une telle inaction : Hankéou ne présente aucun intérêt pour ses recherches en orientalisme.

Et les Japonais continuent à gagner du terrain. Le 9 novembre la voyageuse note dans son agenda : « Taiyuanfu a été pris ce jour par les Japonais, d’après le journal “China-Post”. »

14 novembre 1937

> « Le gouvernement songe à quitter Nankin et à se transporter peut-être ici. Dans ce cas ce serait le bombardement intensif. Je songe à m'en aller. »
> Carnet, 14 novembre 1937.

29 novembre 1937

> « Le chemin de fer de Canton est bombardé quotidiennement. Pour fuir Hankow[1] il ne reste que la route de la rivière. Dois-je aller à Chungking et de là plus à l'ouest ? Il est presque officiel que l'on craint des désordres causés par des soldats si – ce qui est certain – les Japonais prennent Nankin. Il règne une atmosphère de peur. Les étrangers ont tous triste mine. Le bord du Yangtzé ce soir avec du brouillard était lugubre. »
> Carnet, 29 novembre 1937.

16 décembre 1937

Alexandra entend des bruits de pas sous sa fenêtre. Des soldats défilent dans la rue. Ils sont à peu près un millier. Elle note :

> « Les hommes n'ont pas l'air d'être les jeunets que l'on voit d'ordinaire, mais des hommes faits et plutôt grands. Il se dégage de ce défilé une atroce impression de douleur. Chair à canon ! Les pauvres gens ! Il me semble que je vais pleurer. […] Et le Dieu de bonté qui "compte les cheveux de vos têtes", où est-il dans cette tragédie chinoise. »
> Carnet, 16 décembre 1937.

1er janvier 1938

> « Il y aura bientôt un an que je suis revenue en Chine ; à part quelques mois à Wutaishan, le reste est du temps gâché, absolument sans rien d'intéressant. Vivre à Hankéou est idiot ! Mais la guerre entrave tout. »
> Carnet, 1er janvier 1938.

Alexandra, déçue, inquiète et morose, a décidé de fuir une nouvelle fois avant l'arrivée des Japonais, fuir maintenant par le fleuve, en direction de l'ouest. Elle a retenu des places sur l'un de ces bateaux à vapeur qui remontent le Yangtzé jusqu'à Chungking, en Sseu-Tchouan. Le départ est fixé au 4 janvier.

---

1 « Hankow » : Alexandra utilise ici la terminologie anglaise.

La fuite vers l'ouest de la Chine, de Hankéou à Chengtu : 4 janvier-février 1938

Alexandra part en bateau sur le Yangtzé. L'inactivité obligée par ce mode de transport va lui laisser tout le temps de noter ses impressions dans son nouvel agenda. Les pages sont écrites avec simplicité puisqu'elles n'ont pas été reprises par leur auteur pour une publication. Spontanées, elles nous permettent de suivre la voyageuse dans sa fuite vers l'ouest, épisode que celle-ci n'a jamais relaté, puisque son livre *Sous des nuées d'orage* s'achève avec son arrivée à Hankéou. (Pour le trajet, voir la carte 36.)

4 janvier 1938

« Départ de Hankow pour Chungking sur le Siangtan (Butterfield-Swire). On m'a recommandé de m'embarquer le matin pour partir à 2 heures[1]. J'arrive à 11 heures. On annonce qu'on ne partira qu'à 4 heures. Les Martinie m'emmènent luncher chez eux. Nous avons à peine fini de manger que les sirènes chantent. Cette fois c'est sérieux. Du balcon nous voyons trois avions japonais puis, plus tard, encore un. On entend quelques coups sourds. Ils doivent jeter des bombes quelque part. Les anti-aircraft tonnent. L'alerte dure longtemps. Nous partons avant que le “all clear” ait sonné. Le Docteur a un laissez-passer collé sur son auto. Ce n'est que bien plus tard que le “all clear” est sonné. On raconte qu'un avion est tombé ou a été abattu, on ne sait pas si c'est un japonais ou un chinois. Nous levons l'ancre à 5 heures ½ p.m. Il fait très froid. Lorsque je suis revenue avec les Martinie, nous n'avons plus vu le Siangtan au ponton. J'ai eu peur que, vu l'alerte, il ne soit parti. Albert était resté à bord avec les bagages. Le bateau était allé attendre la fin de l'alerte au milieu du fleuve[2], pour s'isoler des Chinois. Il revint ensuite au ponton. »

Carnet, 4 janvier 1938.

6 janvier 1938

« Même temps gris et froid, vent. On croise quelques jonques remorquées et d'autres que l'on hale, mais de façon générale, le fleuve est peu animé. Sur les rives plates, de rares villages entre de maigres bouquets d'arbres dénudés. Cela respire le "primitif", une rusticité ignorante et caduque à force d'antiquité, huttes de terre ou de roseaux, toits de chaume. Si ignorants qu'ils soient, ces paysans doivent savoir qu'ailleurs, des oiseaux de mort écrasent les villes et les villages, mais ils continuent les gestes ancestraux, traînent les faix de longs roseaux, les embarquent sur les jonques, ou bien pêchent patiemment avec un filet carré qu'ils manœuvrent d'un abri au flanc de la berge. Notre bateau stoppe à la nuit tombante. »
Carnet, 6 janvier 1938.

8 janvier 1938

« Depuis Sha si[3], le fleuve est beaucoup plus animé, on voit de nombreuses jonques de diverses grandeurs. Les journaux chinois de Sha si sont, quand nous passons, de date trop récente pour mentionner le raid de mardi sur Hankow mais ils relatent un autre ayant eu lieu le jeudi. Ils disent que 27 avions ont jeté des bombes sur Wuchang[4] (8 bombes ont éclaté faisant 80 morts, "Union Hospital" serait détruit). Dans l'après-midi les rives deviennent mamelonnées et plus pittoresques.
Au sujet des raids, il est dit : le jour de mon départ, la gare Hankow-Pékin railway a été bombardée. Lors du raid suivant (jeudi ?), 40 avions ont lancé 1 002 bombes, ils ont détruit l'aérodrome et tous les avions qui étaient au sol. En combat aérien ils en ont fait tomber trois. »
Carnet, 8 janvier 1938.

9 janvier 1938

« Arrivée à Ichang. Suis invitée à descendre chez Mr Ségola, de la régie du sel.

> … Le désir de tranquillité, de solitude parmi la nature ou d'un voyage qui serait autre chose que le banal déplacement actuel me hante. Le présent voyage si coûteux ne m'apporte que fatigue sans agrément en compensation. Tout le profit que je lui vois c'est que ce que je publierai, mais d'après d'anciens souvenirs, aura un aspect plus "up to date". À la question "quand l'auteur était-elle en Asie ?" on pourra répondre : "Elle y est" ou "Elle y était l'année dernière" ou "il y a deux ans".
> *Note* : "… La plupart des Chinoises passagères lessivent et étendent leur linge pour le sécher, dans le salon des 1ères classes." »
> Carnet, 9 janvier 1938.

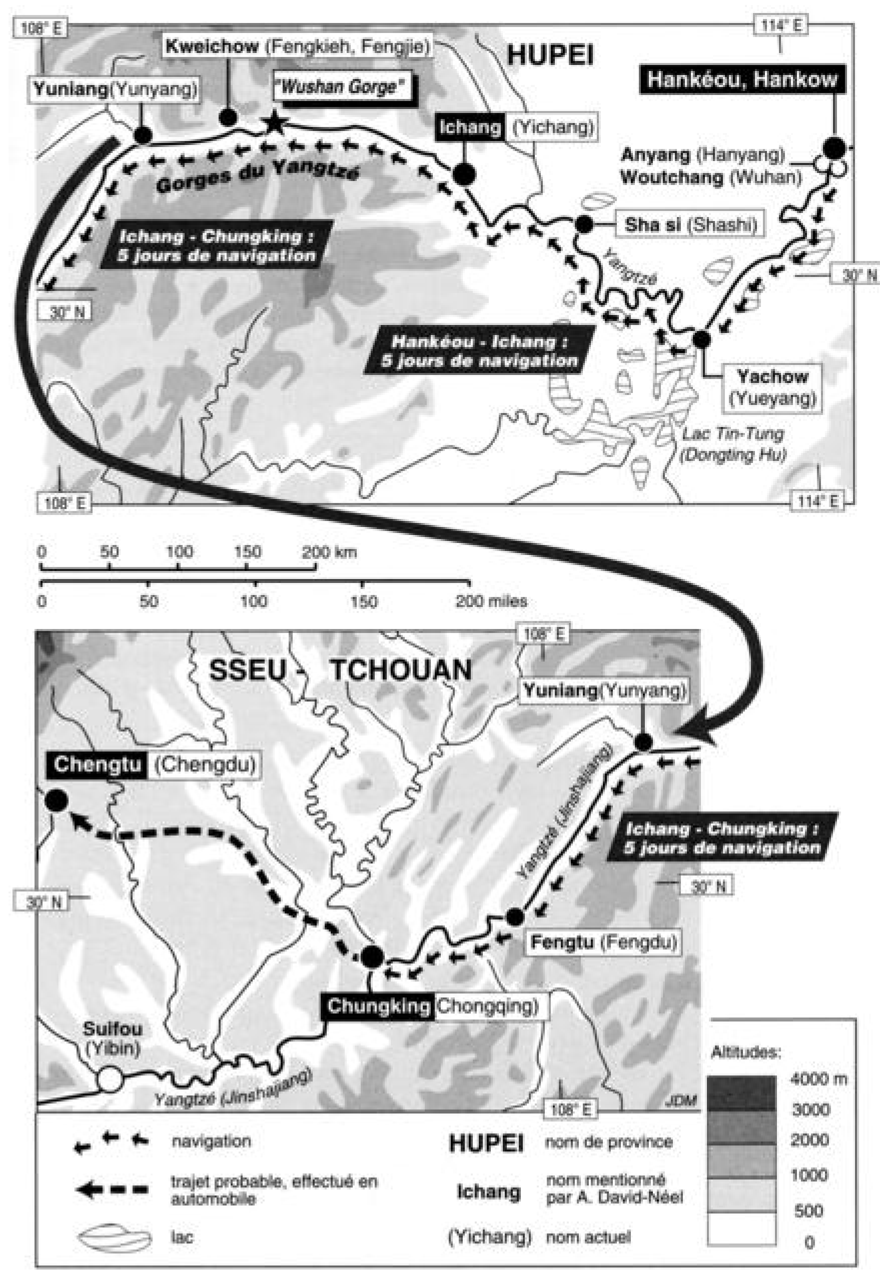
À Ichang, Alexandra loge chez un couple d'étrangers : M. Ségola, l'« agent préposé à la gabelle » est français, son épouse est russe. La voyageuse reste quatre jours chez ces gens, le temps de trouver un autre bateau, car il y a transbordement à Ichang, situé au débouché des gorges du Yangtzé. Le Siangtan ne remonte pas plus en amont du fleuve. « On m'informe que je partirai sur le Wulin quittant Ichang jeudi 13 à l'aube », écrit Alexandra.

Le Wuliang quitte Ichang le 14 janvier sous une légère chute de neige. Les passagers vont découvrir maintenant l'un des paysages les plus fabuleux de toute la Chine : les célèbres gorges du Yangtzé. Après avoir navigué sur une série impressionnante de méandres interminables étalés dans l'immense plaine alluviale de l'est de la Chine, ils franchiront le dangereux couloir encaissé dans les montagnes qui séparent la grande plaine orientale du bassin du Sseu-Tchouan. Le type de navigation change à partir d'Ichang : pour aller plus loin, les jonques et les vapeurs doivent être capables de remonter les rapides qui accidentent le cours du haut Yangtzé.

Les jonques traditionnelles sont halées par des centaines d'hommes qui marchent sur les rives en tirant des cordes attachées aux embarcations. Le massif montagneux que l'on aperçoit d'Ichang semble infranchissable tant les parois du défilé sont redressées. Les murailles hautes de plusieurs centaines de mètres plongent dans le lit du fleuve, conférant à la vallée cette impressionnante et très romantique demi-obscurité qui inspira tant de peintres et de photographes. Mais ni les circonstances ni le temps, gris et froid, ne permettent à Alexandra de jouir des paysages qu'elle trouve cependant merveilleux. La « Wind-box gorge », traversée le 15 janvier, lui semble la « plus remarquable. J'interromps mon lunch pour monter sur le

pont supérieur et regarder. Avant cela, dans la matinée on voit un bateau qui s'est brisé sur un rocher en août dernier. Il était de la taille de notre bateau… » (Carnet, 15 janvier 1938.)

Planche 36 : LA FUITE VERS L'OUEST DE LA CHINE,
DE HANKÉOU À CHENGTU
Janvier-février 1938



Le Wuliang fait une halte à Kweichow car l'un des passagers doit y débarquer. Un incident se produit alors, hélas banal en temps de guerre :

> « Là des gens arrivant en barque ont voulu s'embarquer sur le Wuliang. Il a déjà trois fois son nombre normal de passagers. Certains ont réussi à se hisser vivement à bord, les autres ont été repoussés, le chief officer leur a, du haut du pont, jeté un baquet d'eau sur la tête. De ceux qui ont réussi à monter il en est qui n'ont pas pu saisir tous leurs bagages, les bateliers qui les avaient amenés sont repoussés. Le Wuliang part et les colis de ces malheureux restent dans les barques. »
> Carnet, 15 janvier 1938.

> « Nous arrivons à Chungking[5] à bord du Wuliang le 18 janvier 1938 à 4 heures p.m. *Extremely bad impression*[6] causée par le débarquement hors d'une chaloupe sur un terrain boueux parsemé d'immondices nauséabondes, des chaises à porteurs crasseuses sont offertes. Je décide de marcher, on quitte par des escaliers qui, aux hautes eaux, doivent être submergés. Centaines de marches inégales, pierres cassées, boue, fange glissante. Des porteurs de chaises, des porteurs d'eau circulent sans ménagement ; le temps où l'on s'écartait au passage des Blancs est loin ! Après les escaliers ce sont des ruelles fangeuses, boutiques misérables des deux côtés, pourriture, puanteur… La Canadian Mission se trouve au milieu de tout cela !! »
> Carnet, 18 janvier 1938.

À Chungking, Alexandra s'installe à la Mission protestante canadienne, « une maison obscure et froide », où elle va rester un mois. Le 22 janvier 1938, elle écrit à son mari que Chungking est la ville la plus sale qu'elle ait jamais vue en Chine. Les ruelles ne sont qu'une « succession de cloaques infects ». Malgré la sécurité qu'offre encore la grande cité au début de l'année 1938, elle ne peut pas s'y habituer et décide donc de partir dès la première occasion. Son projet est de gagner Tatsienlou, bourgade peuplée de Tibétains, située quelques 325 km à l'ouest-sud-ouest de Chengtu, et que nous avons déjà évoquée lors du premier voyage. Alexandra a écrit aux missionnaires chrétiens de là-bas pour s'informer, mais elle espère surtout trouver à loger dans un monastère lamaïque. Elle s'y sentira mieux que dans cette grande ville déplaisante. Et puis elle retrouvera avec plaisir les montagnes et la population tibétaine. Mais il est encore trop tôt pour partir, le problème du coût du chauffage ne manquerait

pas de se poser : Tatsienlou est à 2 400 m d'altitude. Ici les chambres sont chauffées.

Alexandra avait pensé un moment se diriger vers Yunnanfou (actuel Kunming), la capitale du Yunnan, reliée maintenant par chemin de fer et par avion à Hanoï, en territoire français. Mais la perspective d'habiter dans une ville ne l'attire pas, surtout maintenant que les réfugiés y affluent. Et la xénophobie s'intensifie dans les grandes cités. Sur le bateau, elle avait été frappée par les paroles d'un étudiant chinois qui avait déclaré que son peuple chasserait d'abord les Japonais, puis tous les étrangers, surtout les missionnaires qui ne sont que des espions… Elle le constate maintenant dans les rues de Chungking lorsque les enfants crient « Diables étrangers ! » en croisant des Blancs.

Chungking était l'un des points forts de la présence française en Chine, avec un consulat, un archevêché, un hôpital catholique et une base de la Marine. Cette base servait de port d'attache aux fameuses cannonières du haut Yangtzé qui circulaient en permanence sur le fleuve et sur son affluent (Min) entre Chengtu, Suifou (actuel Yibin) et Ichang, prêtes à intervenir pour protéger les ressortissants étrangers et les bateaux de commerce.

En janvier 1938, Chungking est encore à l'écart de la guerre, mais les autorités font procéder à une « répétition » de ce qu'il conviendrait de faire en cas de bombardement. Car l'on s'attend à la visite des avions japonais. Ces craintes confortent Alexandra dans son désir de quitter la ville.

C'est le 20 février qu'elle prend la route, une fois de plus, en compagnie de son fidèle Yongden. Les détails manquent sur le parcours effectué entre Chungking et Chengtu. Mais ils arrivent sains et saufs dans la capitale du Sseu-Tchouan à la fin de février. Alexandra connaît la ville pour y avoir séjourné durant son précédent voyage. Il était grand temps car les Japonais ne tardent pas à bombarder Chungking. Ils en font même la première ville martyre de cette guerre pour y avoir abrité le gouvernement après la chute de Nankin puis de Woutchang (111, 289).

Chengtu est-elle une ville plus sûre en mars 1938 ? Rien n'est moins évident. Le consul de France, le Dr Béchamp, procure un petit pavillon à Alexandra, dans l'ancienne « Mission médicale française » où elle avait logé quinze ans auparavant. La structure a été remplacée par un nouvel hôpital, plus vaste et mieux équipé, géré par des missionnaires protestants Canadiens[7]. Dès le 9 mars la réfugiée écrit à Philippe que l'alerte a été donnée pour la troisième fois depuis son arrivée. Plus que jamais elle se dit

décidée à se rendre à Tatsienlou : « Les Japonais ne se montreront point par là, et les brigands tibétains sont moins redoutables, pour des gens qui parlent leur langue que ne le sont les déserteurs chinois. Et puis il y a du large dans les montagnes… » (Lettre du 9 mars 1938.)

L'exploratrice s'inquiète aussi pour son mari qui relève d'une « pneumonie très sérieuse ». La nièce de Philippe, Simone Neel, s'occupe de lui, mais il reste de santé fragile. Alexandra écrit ses soucis au professeur d'Arsonval :

> « Mon mari a 77 ans et il a toujours été délicat. Ne connaissez-vous personne de sérieux, de débrouillard et… d'honnête qui pourrait, en cas de besoin, s'occuper de mes affaires en attendant mon arrivée, ou même me permettre de les régler de loin sans devoir rentrer immédiatement en Europe, ce qui est affreusement coûteux ? La mort est une virtualité que nous devons tous envisager, mais je suis convaincue que mon mari se remettra tout à fait et que, s'il veut bien s'astreindre à prendre des précautions il vivra encore longtemps. Nos caractères très différents ne favorisent pas la vie commune, c'est d'ailleurs mon mari qui a exprimé le désir de reprendre la vie de célibataire, mais cela n'empêche pas que j'aie une sincère amitié pour lui et, s'il disparaissait, j'en serais véritablement affligée. »
>
> Lettre d'A. David-Néel au professeur d'Arsonval, 12 avril 1938, Chengtu. Inédite[8].

L'une des préoccupations majeures de la fugitive reste l'argent, qu'il n'est assurément pas facile de se procurer dans un pays étranger désorganisé par la guerre. Aussi demande-t-elle à son mari de lui envoyer des fonds à la Banque de l'Indochine dont une agence fonctionne à Yunnanfou. Par précaution elle écrit plusieurs lettres, dont l'une au moins parvient à son destinataire puisqu'elle est suivie d'effet : le 8 mars 1938, la voyageuse est avisée qu'un mandat de 10000 francs a été adressé à son intention. Alexandra est provisoirement sauvée. Tout en remerciant chaleureusement son époux, elle lui demande encore quelques services : pourrait-il contacter le directeur de la *Revue de Paris* pour savoir s'il a reçu le manuscrit de *Magie d'amour et magie noire* ainsi que son article sur « L'effondrement du pouvoir des Blancs en Chine » ? Elle vient de reprendre la rédaction de *Sous des nuées d'orage* et projette de composer

une grammaire tibétaine à l'usage des Français dès qu'elle sera installée à Tatsienlou.

En Chine, le conflit s'éternise. La résistance chinoise s'organise sous la forme d'une guérilla qui remporte des succès ponctuels. Divisée il y a encore peu de temps, la vieille Chine se rassemble en une sorte d'union sacrée contre l'envahisseur. La politique est celle de la « table rase » : détruire les installations et les infrastructures plutôt que de les laisser aux Japonais. L'orage commence à gronder aussi en Occident : « Les nouvelles que la radio me donne de l'Occident sont chaotiques et peu rassurantes », écrit Alexandra le 2 mai 1938. Qu'en est-il des troubles sociaux ? demande-t-elle à son mari. Âgée maintenant de 70 ans, Alexandra se trouve isolée au centre de la Chine, où elle ne se sent guère à l'aise, même parmi la petite communauté occidentale[9] de Chengtu. Très sensible à la montée des « sentiments anti-étrangers » qui ne font que croître « dans la populace », elle raconte à Philippe que l'évêque, Mgr Rouchouse, faillit être poignardé dans son évêché (Lettre du 18 juin 1938). Par ailleurs, « une Anglaise a été assaillie à la porte de la ville, on lui a jeté de la chaux à la figure ; il est probable qu'elle restera aveugle. Deux personnes de mes connaissances : un médecin et la directrice d'un orphelinat, tous deux anglais, ont été tirés à coups de fusil tandis qu'ils passaient en auto sur une route. Et il y en a d'autres… » (Lettre au professeur d'Arsonval, 23 juin 1938). Alexandra ne sera vraiment rassurée qu'aux portes du Pays des Neiges et il lui tarde de partir. Auparavant, il lui faut trouver un nouveau dictionnaire de tibétain, le sien ayant disparu avec ses bagages à Shih kia schwang.

Pourquoi n'essaie-t-elle pas de rentrer en France devant l'évidente inutilité de ce voyage ? De Chengtu, Alexandra pourrait gagner le Yunnan puis l'Indochine, et de là l'Europe. Or curieusement elle n'évoque pas cette hypothèse. Sans doute le coût du voyage est-il dissuasif, ainsi que l'incertitude de la situation militaire qui n'incite pas à entreprendre un aussi long périple par la route (Yunnanfou est à plus de 1000 km de Chengtu et les pistes sont des terrains de choix pour la racaille en mal de pillages et de xénophobie). Surtout, ses affaires sont restées à Pékin et elle ne souhaite pas quitter le pays sans savoir ce qu'il en est advenu. Enfin, le Tibet n'est qu'à deux pas… Un séjour là-bas, sans doute le dernier, serait une sorte de consolation à l'échec de ce voyage. Les péripéties qui l'ont amenée aux portes du Tibet ne sont-elles pas un nouveau clin d'œil des dieux ?

Les préparatifs sont terminés au tout début de l'été. Alexandra et Yongden quittent Chengtu le 21 juin 1938[10] par la route des caravanes qui transitent vers le Tibet. La voyageuse effectue le trajet en chaise à porteurs. Elle sait que l'entreprise est dangereuse à cause des risques de bombardements, d'assassinats xénophobes, d'agressions par les pillards ou les déserteurs, d'accidents toujours possibles… comme celui de la charrette précédemment. Mais, malgré son âge avancé, elle part. Encore une fois…

---

1 « 2 heures, 4 heures, 5 heures ½ p.m. » : 14h, 16h, 17h30. Alexandra utilise la notation anglaise des heures.

2 « Au milieu du fleuve » : dans sa partie aval, le Yangtzé est un fleuve fort large (plus de 2 km à Hankéou, pourtant situé à 1000 km de l'embouchure).

3 Sha si : voir la carte.

4 « Wuchang » : dénomination anglaise de Woutchang (Wuhan), la ville voisine de Hankéou.

5 « Chungking » : Tchong-king sur les cartes françaises de cette époque. Alexandra continue à employer la terminologie anglaise.

6 « *Extremely bad impression* » : très mauvaise impression. Dans ses notes, Alexandra mêle parfois le français et l'anglais.

7 Lettre d'A. David-Néel au Professeur d'Arsonval, 12 avril 1938. Archives de la Fondation A. David-Néel (copie d'après archives privées de Mme Jacqueline Bricard).

8 Archives de la Fondation A. David-Néel (copie d'après archives privées de Mme Jacqueline Bricard).

9 Monseigneur de Boisguérin, missionnaire en Chine jusqu'en 1950, avait bien voulu nous faire part de quelques souvenirs, parmi lesquels une entrevue avec Alexandra David-Néel, rencontrée à Chengtu en 1938. Elle était, nous avait-il confié, assez fatiguée, fort ennuyée de son séjour forcé en Chine, et d'humeur… peu avenante. Le témoignage de Monseigneur de Boisguérin, décédé maintenant, confirmait ce que nous savions déjà sur le caractère difficile de la voyageuse.

10 Lettre d'A. David-Néel à Mrs Llyod, 22 juin 1938.

Le refuge dans les Marches tibétaines (1938-1943) et au Sseu-Tchouan (1943-1945)

Le 7 juillet 1938, Alexandra écrit de Tatsienlou (voir la carte 37) :

> « Je suis arrivée ici le 4 juillet après un voyage de dix jours à travers la montagne. Le mauvais temps a rendu assez rude le début de ce voyage. Il y avait deux cols[1] à franchir, d'altitude très moyenne dans la région : environ 3000 m seulement mais au premier d'entre eux après avoir marché pendant toute la moitié de la journée sous une pluie diluvienne, nous avons été assaillis par une tempête. Le toit de ma chaise à porteurs a été emporté, les porteurs renversés. J'ai dû faire la descente à pied trempée jusqu'aux os. […]
> Au passage du second col le temps était brumeux mais sans pluie. Cependant la boue créée par les pluies des jours précédents rendait la marche extrêmement difficile dans les sentiers étroits, parmi les pierres écroulées. Les jours suivants ont été exempts de pluie mais nous avons eu affaire avec le débordement du Tung ho[2], une large rivière qui avait démoli la route et inondé les rives à plusieurs endroits. […]
> La température est froide[3], il faut faire du feu tous les soirs. L'altitude de Tachienlou est de 2700 m. Je reste terrifiée par la cherté de la vie dans ce pays. […]
> Je ne sais pas si je passerai l'hiver ici. Mon ermitage sur la montagne[4] à 3 000 m d'altitude ne serait pas habitable par la neige et le froid. […] Entre autres raisons qui m'y retiennent jusqu'à la fin de la guerre, il y a mes bagages… ce qui a échappé au désastre de Shih kia tchang. Ils sont hors de ma portée et je ne puis pas espérer les récupérer avant la fin des hostilités… »
> Lettre du 7 juillet 1938.

Sur le plan missionnaire, Tatsienlou a alors rang d'évêché. Siège de l'ancienne et fameuse Mission du Thibet depuis 1864 (*Atlas des Missions*,

A. Launay, 1890), la circonscription apostolique porte le nom de « Mission de Tatsienlu » et son titulaire est Mgr Valentin, successeur de Mgr Giraudeau depuis 1936.

Voilà donc Alexandra et Yongden en sécurité, au moins provisoirement. Du même coup l'on apprend que le souci de récupérer les bagages laissés à Pékin constitue bien la raison majeure qui la conduit à attendre la fin de la guerre en Chine. La petite ville de Tatsienlou, d'origine tibétaine, est une conquête chinoise. Son nom tibétain est Dartsédo (Dar-rtsé-mdo), « ce qui signifie le point de jonction des rivières Da et Dzé », rappelle la dame lama dans le livre qu'elle y écrit durant son séjour, *À l'ouest barbare de la vaste Chine*. L'appellation de Tatsienlou est une déformation du nom tibétain (167). En 1938, la bourgade a été élevée au rang de capitale d'une nouvelle province appelée Sikang, et son nom a été changé en celui de Kangting. C'est celui qui figure encore sur les cartes actuelles, mais la province du Sikang a aujourd'hui disparu.

À la recherche d'un logement économique, Alexandra commence par s'adresser à la Mission protestante. Les catholiques n'ont en effet pas le monopole de la présence chrétienne à Tatsienlou. Ceux qui reçoivent la voyageuse sont écossais : ils acceptent de l'héberger provisoirement.

La petite ville n'a rien de remarquable, écrit la réfugiée. « Les rues ne sont – pour la plupart – que d'étroites allées bordées par des boutiques chinoises peu importantes. Une population chinoise très dense grouille dans les ruelles et les maisons exiguës. » Tout le pittoresque vient des caravanes tibétaines qui y font étape. Depuis des siècles, Dartsédo est point de rupture de charge entre la Chine et le Tibet : les Tibétains y apportent de la laine, ils en repartent chargés de thé qu'ils acheminent à Lhassa, d'où il est distribué dans tout le Tibet. La plante, séchée, est transportée sous la forme de briques compactes, très dures.

Le 19 juillet, Alexandra annonce à Philippe sa prochaine installation dans son fameux ermitage, situé 300 m au-dessus de la ville. Ce logis lui a été octroyé grâce à l'intervention d'un religieux de ses connaissances, qui réside justement au monastère « lamaïque » de Dartsédo en cette année 1938. Les moines ont construit quelques maisonnettes qu'ils mettent à la disposition des bouddhistes souhaitant y faire une retraite. L'une est proposée à Alexandra, une autre à Yongden et au domestique. « Cette habitation me plut au premier coup d'œil », bien qu'elle n'ait pas l'allure "héroïque" de la caverne où j'avais passé près de trois années », écrit-elle,

enfin satisfaite. L'habitacle est minuscule : il comprend « deux chambres de la dimension des cabines de bateaux. Dans la moins exigüe des deux, une banquette en bois, encasée entre le mur et une cloison de planches, servait de lit pendant la nuit, de siège pendant la journée et accentuait l'aspect "cabine" de la cellule ». La deuxième petite pièce servait de cuisine : Alexandra en fait une « salle de bains » en y plaçant un « baquet en bois ». Une petite cour entièrement fermée par un mur permet au reclus d'échapper aux regards extérieurs. La dame lama y procédera à ses ablutions quotidiennes après y avoir transporté son baquet. Les hommes disposent d'un ermitage un peu plus vaste, situé à proximité. Un sentier en lacets permet de gagner le fond de la vallée.

L'automne arrive avec ses premières chutes de neige et un froid plus vif. Le domestique rechigne à aller faire les courses en ville par ce sentier maintenant glissant, il n'est pas habitué à une vie si rude. Et Alexandra se résout finalement à descendre dans la bourgade pour y passer la mauvaise saison. Mais les réfugiés ont afflué, aucun logement n'est disponible. Les missionnaires protestants acceptent encore une fois de l'héberger…

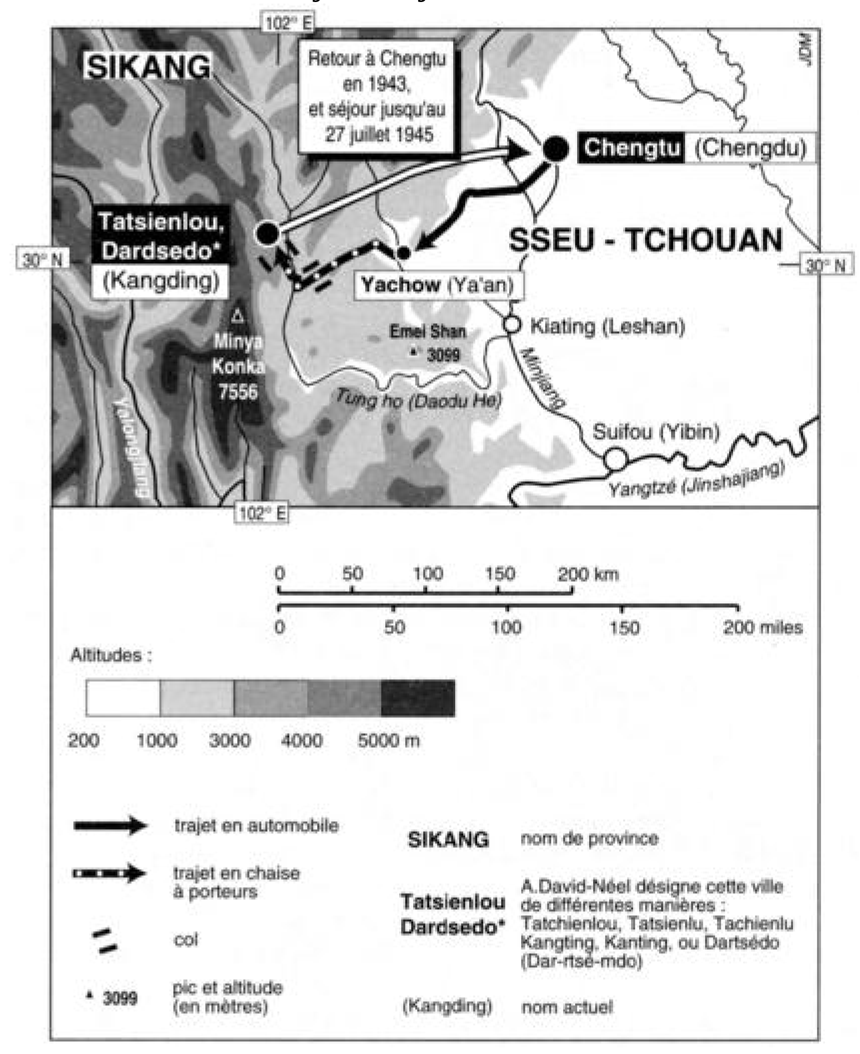
Les bombardements ont commencé sur Chengtu. « Tout va mal, très mal en Chine », écrit Alexandra. À tel point que la dame lama envisage de fuir à nouveau, en direction du Tibet. Mais le problème de l'argent ne la quitte pas. L'utilisation des billets chinois s'arrête à Tatsienlou ; au-delà il faut payer avec de la monnaie tibétaine, actuellement introuvable ! Les choses se gâtent pour elle à la fin du mois de novembre, quand les missionnaires lui font savoir qu'ils souhaitent récupérer le logement qu'ils lui louaient : « Jolie situation que la mienne ! Où aller ?… » (Lettre du 26 novembre 1938.) Alexandra est à la rue… une fois de plus, serait-on tenté d'ajouter ! Et la fugitive… de sonner à la porte de l'évêque catholique, bien qu'il ne soit « pas du tout du même bord » qu'elle. Charité chrétienne oblige, malgré ses divergences avec la dame lama, Mgr Valentin accepte d'aider sa compatriote : il demande aux religieuses de lui libérer un local où elle pourrait s'installer. Les sœurs mettent alors à sa disposition un ancien entrepôt à céréales, assez vaste ma foi puisqu'elle peut y aménager « deux grandes chambres, une cuisine et des dépendances pour remiser le combustible et coucher le domestique ». « Je me fais l'effet là-dedans, d'être un trappeur ou un prospecteur, comme on en décrit dans les vieux romans des débuts de l'Amérique », écrit Alexandra[5]. Située près d'un vaste cimetière, d'où quelques restes humains glissent parfois le long de la

montagne avant de régaler les vautours[6], la « baraque est indépendante » et finalement pas si mal puisque la réfugiée va y loger jusqu'en 1943, c'est-à-dire pendant cinq ans ! Le loyer est dérisoire, dix dollars chinois par mois (249 a).

Ainsi correctement installée, Alexandra se remet au travail. *Magie d'amour et magie noire*, refusé par la *Revue de Paris*, a été accepté par Plon : le manuscrit avait mis huit mois à parvenir à destination. Philippe félicite son épouse pour ce roman, « étrange » et « très captivant »[7] qui sort dans le courant de l'année 1938. *Sous des nuées d'orage* est expédié par avion en septembre 1939, l'ouvrage paraîtra en 1940. À peine le manuscrit est-il achevé qu'Alexandra commence le suivant : *À l'ouest barbare de la vaste Chine.* Celui-ci ne paraîtra qu'en 1947, car entre-temps, un événement majeur va bouleverser la planète : la Seconde Guerre mondiale. Alexandra en apprend le déclenchement le 8 septembre 1939.

Inutile de rappeler que les années 1937 et 1938 furent celles de la montée du fascisme. Le 1er septembre 1939, l'armée allemande avait envahi la Pologne. Le 3 septembre 1939, l'Angleterre et la France se déclarèrent en état de guerre contre l'Allemagne. Les Français du Sikang apprennent donc la nouvelle cinq jours plus tard. Ils vont suivre les événements avec difficultés, les nouvelles parvenant d'Europe restant partielles, voire confuses.

Carte 37 : VERS LE REFUGE DES MARCHES TIBÉTAINES
24 juin-4 juillet 1938



Les mois passent… et les années. Philippe Néel s'est retiré dans la maison familiale de Saint-Laurent-d'Aigouze, dans le Gard. Sa santé se dégrade, tandis que celle de sa lointaine épouse demeure excellente. Sentant ses forces décliner, il prend ses dispositions testamentaires, rappelle à Alexandra qu'elle a droit au tiers de sa pension de retraite et l'informe qu'il l'a désignée comme sa « légataire universelle » (Lettre de Philippe Néel, 1er octobre 1940).

Le conflit sino-japonais s'éternise, et les résidents occidentaux du Sikang et du Sseu-Tchouan ne cachent pas leur angoisse. L'amie anglaise d'Alexandra, Violet Sydney, arrive un jour à Tatsienlou : elle vient traduire

Sous des nuées d'orage. Mais, le travail terminé, elle ne tarde pas à s'ennuyer et quitte la Chine dès qu'elle le peut. Une route carrossable est maintenant en construction entre Tatsienlou et Yachow : les premiers véhicules atteignent Tatsienlou en 1940… mais des coolies avaient dû porter les véhicules dans les portions difficiles ! Route et ponts s'effondrent régulièrement à cause des intempéries… Un nouveau tracé s'impose, qui est ouvert en 1942.

Alexandra rédige *À l'ouest barbare de la vaste Chine*. Après un rappel de l'histoire de la Chine, elle y raconte sa vie à Tatsienlou tout en évoquant ses périples dans le Koukou-Nor. Les autres sujets concernent les mentalités des populations chinoises, tibétaines et musulmanes. Elle termine par quelques réflexions sur la Chine contemporaine. Son agenda de 1940 montre qu'elle est encore pleine de projets, avec en particulier une *Trilogie infernale : Brutes, Lâches et Imbéciles*, dont on peut regretter qu'elle n'ait jamais pris forme…

Dans des lettres plus nombreuses qu'à l'accoutumée depuis 1938, Philippe Néel informe son épouse de la situation politique en Europe, puis du déroulement de la guerre qu'il relate presque au jour le jour[8]. Il lui dit aussi son inquiétude de la savoir isolée dans cette Chine bombardée. Désormais apaisées, leurs relations se sont muées en une profonde amitié au fil des années et… des milliers de kilomètres qui les séparent encore durant cette nouvelle guerre. Une affection sincère et réciproque unit maintenant ce couple exceptionnel.

Les mois passent. Le 19 février 1941, Alexandra reçoit un télégramme expédié d'Europe douze jours plus tôt par Simone Neel : elle lui annonce le décès de Philippe, survenu le 8 février 1941. « J'ai perdu le meilleur des maris et mon seul ami », dira-t-elle, sincèrement attristée[9]. La voici plus seule que jamais dans la tourmente mondiale. Philippe est mort à l'âge de 80 ans, elle-même en a maintenant 73. Son principal point d'appui a disparu, elle ne peut plus compter que sur elle-même. Oh, ce n'est pas nouveau, il en était déjà ainsi au temps de sa jeunesse… Elle a toujours eu l'habitude de lutter, mais l'âge se fait sentir, et les circonstances ne sont pas favorables. La guerre embrase le monde et interdit tout projet à long terme. La désorganisation des communications entrave toute vélléité de déplacement, les liaisons postales et bancaires ne sont plus assurées correctement.

Pour comble de difficultés, les relations entre la mère et le fils se dégradent elles aussi. L’inaction et l’insatisfaction qui en résulte en sont sans doute les principales causes… ainsi que le caractère de plus en plus acariâtre de la vieille dame. Déçue par ce séjour interminable et trop statique, inquiète de la tournure que prennent les événements internationaux, l’exploratrice se force moins que jamais de paraître aimable. La patience n’a jamais été son fort. Yongden a 42 ans ; il s’ennuie sans doute lui aussi, et se rebiffe parfois contre l’autorité tyrannique de son mentor. À tel point qu’Alexandra songe à se séparer de lui en octobre 1943 (agenda). Mais la force de l’habitude, la fidélité et le sens du devoir l’emportent : Albert reste auprès de sa mère adoptive. Les relations ne sont pas meilleures avec les missionnaires. La manière très critique dont Alexandra évoque leurs activités montre le malentendu qui a toujours séparé l’orientaliste des représentants de l’Église chrétienne (*À l’ouest barbare de la vaste Chine*). La mésentente atteint son paroxysme lors du départ de l’exploratrice, en 1943. La trace de leur dispute homérique est conservée aux Archives des Missions étrangères de Paris. Voici comment les choses se seraient passées :

Alexandra, ayant fini par se croire chez elle dans le logement que lui louaient les missionnaires, avant de partir, proposa son logement à d’autres locataires, sans demander l’avis des religieuses. Les nouveaux occupants étant des militaires chinois, on comprend le mécontentement des sœurs qui souhaitaient récupérer leurs locaux. Les militaires s’installent… et la dispute éclate. Alexandra, soudain prise d’une violente colère, vitupère de toutes ses forces contre les gens d’église. « À la fin, elle vomit sa haine contre les Sœurs et la mission et en arriva même aux voies de fait. Et cette “pauvre” dame partit enfin avec 26 porteurs. Résultat : ils ont maintenant sur le dos les militaires appelés par elle. » (249 a)

La santé d’Alexandra s’est dégradée durant les dernières années de ce séjour. Ses carnets regorgent de détails sur les maux qui l’affectent maintenant : douleurs rénales, « inflammation des nerfs » qu’elle soigne parfois par la manière forte en battant ses serviteurs, crampes d’estomac, « intestins en mauvais état », jaunisses, ténia… L’inaction a toujours été préjudiciable à sa personne et cette vie austère, dans un contexte aussi difficile, n’arrange rien. L’âge est là, avec son cortège de misères physiques. L’organisme d’Alexandra a beaucoup enduré au cours de cette vie déjà longue et finalement très dure. Le moral n’est pas meilleur. Ainsi en

février 1942, quand elle écrit : « Le temps, cette année, est beaucoup plus froid que les années précédentes. Tatsienlou qui n'a rien du Tibet pittoresque que j'aimais me devient insupportable. Ma bicoque et le voisinage des nonnes sont abominables. » (Carnet, 1941-1942)

Alexandra et Albert quittent les confins sino-tibétains en 1943, après cinq ans de séjour. Ils retournent vers Chengtu où l'exploratrice espère pouvoir effectuer les démarches qui lui permettront de se procurer des subsides : depuis le décès de Philippe, elle ne reçoit plus rien d'Europe. Il faut donc trouver sur place les moyens de vivre, fût-ce modestement. Dans la capitale du Sseu-Tchouan elle pourra monnayer ses compétences d'une manière ou d'une autre (cours, conférences, articles…), tenter d'obtenir des subventions auprès des organismes qui s'intéressent à ses travaux. Même la vie la plus austère nécessite un minimum de moyens pour se nourrir, se vêtir et se loger ! À 77 ans, Alexandra David-Néel se heurte aux mêmes problèmes qu'à 25 ans. Souvenez-vous… le retour du premier voyage en Inde, la nécessité de gagner sa vie, etc. Les circonstances sont différentes aujourd'hui, l'exploratrice est bien connue dans la communauté occidentale de Chengtu, et le consul de France ne laisserait pas sa compatriote dans le besoin. Mais les temps sont durs, et la précarité est encore là à cause de la guerre.

L'espoir renaît tout à coup du côté de l'Europe : le 6 juin 1944 les troupes alliées ont débarqué en Normandie ! Les villes françaises sont bientôt libérées les unes après les autres, dont Paris au mois d'août. À la mi-septembre, la majeure partie de la France et de la Belgique retrouve la liberté. Les succès se multiplient sur tous les fronts, l'Europe est enfin sauvée de la tragédie. Circonstance tout à fait étonnante, Alexandra a vécu en Asie durant les deux guerres mondiales. Lors du déclenchement de la première, elle se trouvait au Sikkim ; elle apprit l'armistice du 11 novembre 1918 à Kumbum. Elle vient de suivre le déroulement de la deuxième depuis le Sikang et le Sseu-Tchouan. Quand l'Allemangne signe la capitulation, les 7 et 8 mai 1945, Alexandra réside à Chengtu. C'est la liesse chez les Occidentaux du Sseu-Tchouan ! Mais ils ne sont pas encore totalement soulagés car la situation reste inquiétante en Chine, où la guerre sino-japonaise s'éternise. Les Japonais étaient entrés dans le conflit mondial en décembre 1941, en attaquant la flotte américaine à Pearl Harbor, dans les îles Hawaï. En 1945, ils continuent leur combat en Chine. Durant les dernières années, ils se sont emparés d'une grande partie des pays

d'Extrême-Orient et des îles du Pacifique. Si la guerre est terminée en Europe, elle se poursuit en Asie.

En janvier 1945, Alexandra reçoit une excellente nouvelle d'Afrique du Nord : le directeur de la Compagnie des chemins de fer tunisiens lui annonce le versement de 87271,50 francs, somme qui correspond aux arriérés de pension de reversion de Philippe Néel pour la période 1941-1944[10]. Ses problèmes financiers se trouvent réglés d'un seul coup : Alexandra prend aussitôt des dispositions pour quitter le Sseu-Tchouan. Son séjour à Chengtu a duré deux ans.

Le 27 juillet 1945, pour la première fois de sa vie, Alexandra David-Néel prend l'avion : accompagnée de Yongden… et d'un nombre impressionnant de caisses, elle s'envole vers Yunnanfou (Kunming) (voir la carte 38). Ils y passent le mois d'août et la plus grande partie du mois de septembre, le temps pour Alexandra d'étudier la situation pour savoir dans quelle contrée déposer maintenant ses pénates. Le problème n'est pas simple car les Japonais ont complètement bouleversé la carte politique de l'Asie. Hong-Kong, Singapour, l'Indochine, la Birmanie, sont en leurs mains. Bien que les revers s'accumulent depuis 1943, ils n'ont pas encore renoncé à se battre. C'est durant son séjour à Yunnanfou qu'Alexandra apprend la tragédie d'Hiroshima (6 août 1945), puis celle de Nagasaki (9 août). La capitulation japonaise est signée le 15 août 1945. Le monde a retrouvé la paix… le monde mais pas la Chine ! À peine le pays a-t-il célébré la défaite japonaise que les conflits intérieurs surgissent de nouveau. L'union sacrée a vécu, la lutte reprend de plus belle entre nationalistes et communistes dans une économie complètement désorganisée. Alexandra n'a plus aucune envie de rester là-bas.

Le 23 septembre 1945, Alexandra, Yongden, et leurs volumineux bagages quittent Kunming par avion : ils volent vers Calcutta. C'est en Inde que l'exploratrice a décidé de séjourner maintenant. L'heure n'est pas venue de regagner l'Europe meurtrie par cinq années de guerre. Alexandra quitte la Chine sans regrets, après huit ans d'un voyage qui n'a pas répondu à son attente. Le plaisir de retrouver les contreforts du Tibet fut teinté d'amertume : elle n'était là qu'en réfugiée, dans l'impossibilité matérielle de pénétrer plus avant vers l'intérieur du pays. En dehors des trois mois passés au Wutai Shan, ce voyage ne fut qu'une longue fuite entrecoupée de séjours forcés dans des villes où elle se trouvait par obligation. Elle n'eut jamais la maîtrise de la situation. Et puis, ce voyage est marqué par le décès

de Philippe, cet homme aimé et détesté, qui se révéla être le « meilleur des maris », celui qui ne lui refusa jamais son aide ni son appui. Il continue d'ailleurs à l'aider… par sa pension de reversion. Désormais et pour la première fois de sa vie, Alexandra touche un revenu fixe. Certes, les droits d'auteur ont dû s'accumuler en Europe pendant ses années d'absence, d'autres vont bientôt lui être versés avec les nouveaux livres, mais c'est une sécurité appréciable pour celle qui connut pendant tant d'années des difficultés financières.

Le 23 septembre 1945, après quelques heures de vol, Alexandra retrouve un territoire qu'elle connaît depuis longtemps et qu'elle aime bien plus que la Chine : l'Inde.

---

1 « Deux cols » : le bassin du Sseu-Tchouan se termine à Yachow (actuel Ya'an). Les 150 km qui séparent Chengtu de Yachow s'effectuent donc en terrain plat. Puis la piste pénètre dans les contreforts montagneux de la retombée des hauts plateaux tibétains (Yachow-Tatsienlou, c'est-à-dire environ 175 km) (voir la carte). Le célèbre pic du Minya Konka, dont l'altitude dépasse 7 500 m, se situe une cinquantaine de kilomètres au sud de Tatsienlou.

2 « Tung ho » : Daodu He ou Dadu He sur les cartes actuelles. C'est l'une des rivières qui se jettent dans le Min à Kiating (Leshan) évoquée lors du premier voyage.

3 Températures froides : moyennes relevées en 1882 : –11 °C pendant l'hiver, +30 °C pendant l'été (Atlas des Missions, A. Launay, 1890).

4 « Ermitage sur la montagne » : dans une note ajoutée en marge de la première page de l'agenda de 1938, Alexandra précise que son petit ermitage se situait sur la montagne appelée « Po mo san » en chinois. Le nom exact est « P'ao ma shan », précise le Père Goré (270).

5 Lettre d'A. David-Néel au Professeur d'Arsonval, 30 octobre 1939. (Archives A. David-Néel, d'après archives privées de J. Bricard).

6 Même lettre, 30 octobre 1939.

7 Lettre de Philippe Néel à son épouse, 5 janvier 1939, Bône.

8 Voir *Correspondance à son mari – Édition intégrale 1904-1941*.

9 *Correspondance à son mari – Édition intégrale 1904-1941*, p. 923.

10 Archives de la Fondation A. David-Néel : lettre du 3 novembre 1944, transmise à Madame Néel par l'ambassade de France à Tchoung king le 20 janvier 1945.

La dernière année en Inde et le retour définitif en Europe : 23 septembre 1945-30 juin 1946

23 septembre 1945

> « Arr. in Calcutta by chinese avion – Sunday 23/7bre evening – Trajet 7h – beau temps – a few black clouds on the way – Passé vers la fin du voyage sur une très vaste étendue de terrains marécageux partiellement submergés avec quelques cours d'eau. Cela pourrait être la région des bouches du Gange et du Brahmapoutre ; descendu à l'aérodrome de Dum-Bum. »
> Carnet, 23 septembre 1945.

Après avoir survolé les « solitudes semi-liquides » du delta du Gange, Alexandra retrouve l'immense cité de Calcutta où elle séjourna plusieurs fois durant son précédent voyage. Quel soulagement de s'installer dans un pays qui n'a pas été touché par la guerre ! Si l'Inde a envoyé des troupes aux ordres des Anglais, le territoire lui-même resta à l'écart des ambitions japonaises et en dehors des zones d'opérations. Mais le calme n'y est pas garanti pour autant car des troubles agitent cet immense territoire qui appartient encore à la Couronne britannique. La révolte gronde depuis le début du siècle, de plus en plus intense : c'est celle du peuple indien contre les colonisateurs, celle qui a pour objectif l'indépendance du pays !

C'est en 1921 que l'opposition représentée par le Congrès national proclama la *satayagraha*, la révolte sans violence par la désobéissance civile, méthode d'action révolutionnaire prônée par Gandhi. Cette extraordinaire école de discipline collective prouva son efficacité grâce à la participation massive des populations indigènes. Une Constitution plus libérale fut accordée à l'Inde en 1935, qui maintenait toutefois le pays dans le giron de la Couronne britannique. Cette Constitution, modérée, ne fut pas suffisante pour répondre aux problèmes sociaux engendrés par les

difficultés économiques du moment : de grandes grèves éclatèrent dans les manufactures de jute du Bengale, dans les chemins de fer et dans bien d'autres entreprises…

La Seconde Guerre mondiale modifia provisoirement la situation. Contre une série de garanties en faveur de leur future indépendance, les Britanniques obtinrent des Indiens leur coopération dans la lutte contre les fascismes : troupes, matières premières, main-d'œuvre pour les usines d'armement… En 1945, la Grande-Bretagne se trouvait donc largement endettée vis-à-vis de sa colonie, sans que la situation politique fût encore réglée. La lutte pour l'indépendance redémarre lorsque Alexandra s'installe à Calcutta en septembre 1945.

L'avion atterrit sous des trombes d'eau. Alexandra arrive au cours de ces averses de fin de mousson qui arrosent violemment le Bengale lors de chaque saison humide. En autobus d'abord, puis en taxi, la mère et le fils se font conduire dans un hôtel indien : deux taxis sont nécessaires pour transporter les nombreux bagages !

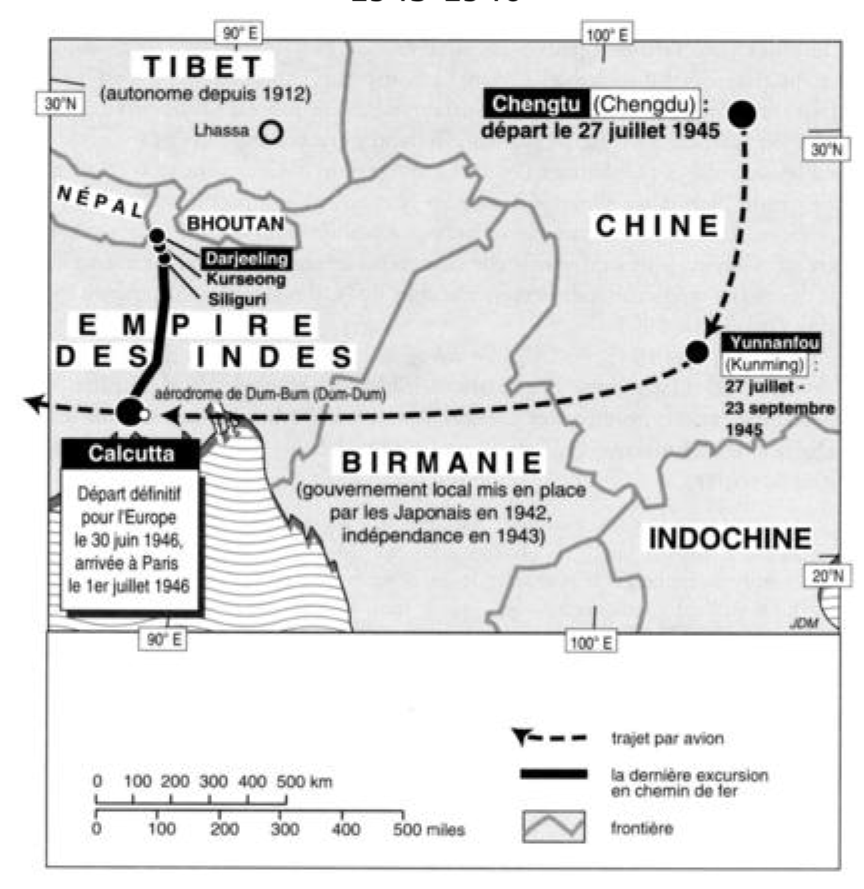
Le lendemain matin, le soleil brille… et Alexandra découvre l'Inde nouvelle. Elle avait eu l'occasion de rencontrer Gandhi, Sadar Patel et quelques autres hommes politiques lors d'un séjour précédent, rappellera-t-elle dans *L'Inde où j'ai vécu*. Ensuite elle s'était tenue informée de l'évolution des événements. Maintenant elle va pouvoir observer la situation directement, et surtout évaluer très rapidement l'ampleur des changements intervenus dans les mentalités des Indiens depuis une vingtaine d'années.

Au bout d'un temps « assez long », la voyageuse réussit à obtenir une chambre au « Grand Hotel, situé en face du parc appelé Maidan ». Ce ne fut pas facile car les meilleurs hôtels sont occupés par des militaires anglais et américains désœuvrés qui attendent leur rapatriement dans leurs pays d'origine. La voici maintenant installée à un endroit idéal pour observer les nouvelles mœurs politiques : le Maidan sert souvent de cadre aux manifestations populaires, meetings et autres rassemblements à caractère plus ou moins politique.

C'est d'abord à l'intérieur de l'hôtel qu'elle se rend compte de l'évolution des comportements depuis son dernier séjour, en 1925. Un jour le personnel indigène de l'établissement se déclare en grève. Les chefs de services sont pourtant des Européens ou des Anglo-Indiens ! La grève dure trois jours, puis les domestiques reprennent le travail après avoir obtenu

satisfaction : « Un tel fait n’a rien d’étonnant en Europe, mais dans l’Inde où, quelques années auparavant, les sahibs et les memsahibs ne se gênaient pas pour cingler leurs domestiques avec le fouet servant à châtier les chiens, la conduite des mercenaires osant relever la tête et discuter avec leurs maîtres marquait une évolution d’une ampleur considérable. » Mieux encore, les domestiques de certains maharadjahs font de même et revendiquent « des augmentations de salaires de leurs seigneurs que leurs pères s’étaient jusque-là trouvés hautement honorés de pouvoir servir gratuitement » (*L’Inde où j’ai vécu*). Sa surprise n’est pas moins grande lorsqu’elle observe ces immenses meetings nationalistes qui se déroulent dans le parc : des femmes indiennes entourent l’estrade des orateurs et parfois y prennent place, le drapeau indien flotte et cristallise l’enthousiasme des « centaines de milliers d’auditeurs » ! Autant de signes révélateurs d’un nouvel état d’esprit. Mais les bagarres se multiplient, les émeutes prennent de l’ampleur, les troupes anglaises sont prises à partie. Un jour les portes de l’hôtel sont barricadées et restent fermées pendant plusieurs jours. Les sentiments xénophobes s’exacerbent, des tramways flambent dans les rues, des automobiles sont renversées sous les cris de foules excitées… Et l’exploratrice de célébrer le calme et la bravoure des Anglais lors de telles manifestations ! Les émeutes opposent parfois hindous et musulmans, aussi exaltés les uns que les autres. D’autres fois, ce sont des bandes de simples pillards… Les mois passent, Alexandra reste à Calcutta malgré les événements, ou plutôt les observant avec intérêt !

Carte 38 : LE RETOUR EN INDE PUIS EN EUROPE
1945-1946



Dans *L'Inde où j'ai vécu*, elle commente avec un recul décapant, parce que inhabituel, certains aspects de la démarche politique de Gandhi. Elle évoque le « caractère affecté et théâtral des jeûnes du Mahâtma », son « idéal périmé du bon riche et du bon pauvre coexistant », son « séjour spectaculaire » dans le quartier des intouchables… On l'a compris, l'exploratrice ne s'est pas laissé envoûter par le Mahâtma. Contrairement à nombre d'Occidentaux, au premier rang desquels figure Romain Rolland qui a consacré des pages admirables au célèbre personnage (207). La sympathie d'Alexandra va bien plus au pandit Nehru, qu'elle juge beaucoup plus ouvert aux problèmes contemporains. Alexandra connaît bien l'Inde et ses philosophies. Son témoignage en est d'autant plus captivant : elle comprend et sait expliquer par exemple la démarche religieuse, calme et implacable, de Nathouram Godse, qui assassina Gandhi en 1948.

En décembre 1945, l'infatigable voyageuse prend le train en direction du nord… vers Darjeeling. Elle passe, semble-t-il, le mois de décembre à

Kurseong, avant de retrouver Darjeeling et ses superbes panoramas sur les chaînes de l'Himalaya. Que de souvenirs attachés à cette petite ville ! Puis c'est le retour :

> « Quitté Darjeeling le 21 janvier 1946, pris le train de nuit à Siliguri. Arrivée le matin à 6h30 à Calcutta. Descendu Grand Hôtel. Au départ de Darjeeling : brouillard, les neiges se sont tout de même un peu découvertes dans la matinée. Le brouillard augmente à mesure que le train descend, nous sommes dans des nuages. Brouillard tout le long du chemin jusqu'à Calcutta. Pleine lune qui me laisse apercevoir le Brahmapoutre. Je songe à la nuit passée sur ses bords, très loin de là sur son haut cours à Tsetang, quand il s'appelle le Yérou Tsangpo. On ne m'enlèvera jamais le Tibet de l'esprit… »
> Carnet, 21 janvier 1946.

C'est sur cette évocation nostalgique que s'achèvent les notes de la dernière « excursion » d'Alexandra en Asie. Les autres pages du carnet de 1946 sont presque vides. Pendant ce temps les émeutes continuent à Calcutta…

Du 23 septembre 1945 au 30 juin 1946, durant neuf mois, Alexandra vit dans cette « atmosphère singulière créée par la tension des volontés de tout un peuple centrées vers un but commun : chasser les Anglais de l'Inde ». La xénophobie se manifeste tous les jours… Faut-il partir encore une fois ? Faut-il regagner l'Europe maintenant ? Et quelle Europe après cette guerre qui a sans doute encore tout bouleversé ? Faut-il quitter l'Inde et sa haute spiritualité, l'Inde accueillante aux esprits religieux, l'Inde ensorceleuse…? On aimerait qu'Alexandra choisisse de finir ses jours auprès de l'un de ces lieux sacrés qu'elle a si bien évoqués. Ce serait conforme à l'image qu'elle nous a donnée d'elle-même à travers ses livres, ses voyages, ses recherches… mais l'Asie est en plein bouleversement, des mouvements d'émancipation se développent un peu partout depuis la fin de la guerre. Et la voyageuse a des intérêts à défendre en Europe : la succession de son mari est à régler, son travail d'auteur est loin d'être terminé… Après avoir sans doute beaucoup hésité, elle prend la décision de rentrer en France.

Le 30 juin 1946 marque une date mémorable : c'est le jour du grand départ ! Alexandra, Yongden et leurs encombrants bagages se présentent à l'aérodrome de Calcutta. L'exploratrice est rapatriée aux frais de l'État

français. Âgée de 77 ans, elle quitte définitivement l'Asie. Un dernier regard sur ce continent qui lui a offert tant de moments inoubliables… Quelques heures de vol et l'Inde est déjà loin… Dieu, que les avions sont rapides, et la rupture brutale ! Ce n'est pas seulement un continent qu'Alexandra laisse derrière elle, c'est une partie de sa vie, toute sa vie même puisque là fut son bonheur. Le 1er juillet 1946 à 16 heures, l'avion atterrit à Paris : les grands voyages d'Alexandra David-Néel sont terminés.

Plusieurs années plus tard, dans un moment de mélancolie elle évoquera son départ de l'Inde, en notant quelques phrases chargées d'émotion :

« L'Inde au fil des jours. C'est presque hier ; un matin pluvieux de juin à Calcutta. Le champ d'aviation gris et morne, de ci de là des avions au repos… très laids, très monstrueux. Un autre va partir ; à l'une des étroites fenêtres une main me fait signe, un visage me sourit… Au revoir… ou adieu… un jeune consul[1] de mes amis s'envole pour l'Indochine.

Mon tour vient, me voici dans l'avion qui va vers l'Europe. […] Je m'en vais. Au revoir Inde… Inde de ma jeunesse. Inde où tant de ma vie s'est écoulée. Au revoir Inde… Ou n'est-ce pas adieu ?… Les nuages gris nous enveloppent, nous filons sans heurts à travers cette ouate. Suis-je vivante ou déjà morte bien qu'ayant un corps de chair, comme l'imaginent les Tibétains. Suis-je en voyage dans les limbes du Bardo[2] ? Je suis partie, partie, est-ce vrai ? Asie… Inde, comment ai-je pu vous quitter. »

Carnet non daté[3].

---

1 Il s'agit de Christian Fouchet, alors consul de France à Calcutta, futur ministre du général de Gaulle. Christian Fouchet resta un ami fidèle d'Alexandra David-Néel jusqu'à sa mort.

2 Allusion à la croyance des Tibétains selon laquelle l'esprit du défunt erre entre la mort et la renaissance. Cette période durerait quarante-neuf jours.

3 Carnet non daté, écrit selon Marie-Madeleine Peyronnet entre 1948 et 1951.

« LENDEMAIN D’ÉPOPÉE » : 1946-1969

« Lendemain d’épopée », c’est ainsi qu’Alexandra a qualifié la période qui suit l’accession de l’Inde à l’indépendance, le 3 juillet 1947. Cette judicieuse expression peut être transposée à la dernière période de sa propre vie, celle qui suit son retour en France en juillet 1946. L’épopée des grands voyages est terminée, la dame lama ne retournera plus en Asie… Ses activités sont cependant loin d’être arrivées à leur terme.

Alexandra séjourne à Paris durant l’été 1946, répondant volontiers aux questions des journalistes : la grande dame de l’exploration du Tibet est de retour. Déçue par ces neuf dernières années, elle regagne sa maison de Digne le 10 octobre et se remet au travail. Si cette tournée asiatique n’a pas apporté les résultats qu’elle en avait escomptés au départ, le bilan n’est cependant pas négatif. En dehors du fait qu’elle a échappé à tous les périls d’un continent en ébullition, elle en rapporte la matière à plusieurs livres. Une tâche immense l’attend encore en tant qu’auteur.

Ainsi débute une nouvelle période de vie studieuse, entrecoupée par les indispensables déplacements professionnels et de nombreuses visites : admirateurs, voyageurs en quête de conseils, originaux en mal de philosophies orientales, chercheurs de lumière, ou plus simplement journalistes…

> « Je suis simplement à demi morte et abrutie de fatigue. […] J’ai passé cinq mois à Paris, affairée du matin au soir : interviews, éditeurs, articles à écrire. J’ai signé des contrats pour 5 livres, j’en suis effrayée, il va falloir les écrire… Malgré cela je retourne demain à Paris, nouveau travail, puis une tournée de conférences en Belgique… »
> Lettre à Mrs Llyod, 5 mars 1947, Digne-Samten Dzong. Inédite.

De 1947 à 1955 Alexandra publie livres et articles à une cadence accélérée. Neuf livres en dix ans (voir bibliographie) : le bilan est flatteur pour un auteur qui atteint l’âge respectable de 80 ans en 1948. Dépositaire

de connaissances originales, elle veut les transmettre, respectant ainsi l'un des préceptes mêmes du Dhamma. Elle veut faire partager son enthousiasme pour le Pays des Neiges et pour l'Inde millénaire. Le poids des ans n'entame en rien ses remarquables capacités intellectuelles. Elle avait jadis envié la retraite active d'Élisée Reclus qui rédigea encore un texte quelques jours avant sa mort, et voilà qu'elle prend le même chemin que son vieil ami. L'intense activité créatrice qu'elle déploie n'empêche pas notre héroïne de faire quelques promenades… de santé : à l'âge de 82 ans, en plein hiver, elle part camper quelques jours au col d'Allos, histoire de se rappeler le bon vieux temps !

Certains livres sont de nouveaux récits de voyages, des témoignages, des reportages sur ce qu'elle vient de vivre et d'observer, ainsi *À l'ouest barbare de la vaste Chine* ou *Le Vieux Tibet face à la Chine nouvelle*. Alexandra intègre ses propres expériences dans les narrations. Son implacable lucidité leur donne une force de persuasion peu commune. Autre ouvrage du même genre : *L'Inde. Hier – aujourd'hui – demain*, dédié à la mémoire d'un Maître qu'elle n'a jamais oublié, Bashkararânanda Swâmi. La dédicace a disparu des éditions récentes, et le titre de l'ouvrage est devenu *L'Inde où j'ai vécu – avant et après l'indépendance*, modifications qu'elle n'aurait peut-être pas approuvées. La fidélité est caractéristique de la personnalité de l'auteur qui, ici, rend hommage au premier sage qui avait accepté de lui transmettre une partie de son savoir. *Au cœur des Himalayas, le Népal* nous reporte trente-sept ans en arrière puisque le voyage au Népal eut lieu en décembre 1912. Le récit fourmille d'anecdotes et de dialogues pétillants ou… porteurs de toute la sagesse orientale ! Il suffit de comparer avec l'ouvrage d'Isabelle Massieu, *Népal et pays himalayens*, pourtant très documenté et objectif, pour se rendre compte de la remarquable vivacité du style d'Alexandra.

Si les récits de voyages s'adressent à tout lecteur passionné d'aventures, les autres livres abordent des sujets plus ardus et sont destinés à un public averti. Ainsi en est-il des *Enseignements secrets des bouddhistes tibétains – La vue pénétrante*. Il s'agit d'un « reportage », précise l'auteur, d'une présentation objective de certains aspects des doctrines professées par les Maîtres tibétains. C'est un ouvrage essentiel pour Alexandra qui expose ici une partie des enseignements oraux qu'elle a reçus du gomchen de Lachen durant son long séjour au Sikkim. Elle prend soin de préciser qu'elle a bien été autorisée à « tracer un résumé de ce corps de théories et de préceptes

dénommé *sangwa*, la doctrine mystique secrète, intimement liée à l'idée de *lhag thong*, la vue pénétrante ». Parmi les sujets abordés : Le Secret, le Savoir, la Voie, la Libération, la Doctrine du Vide… Ce livre, tout à fait novateur à l'époque de sa première édition en 1951, n'a rien perdu de sa valeur : il porte en lui l'authenticité de l'expérience et du savoir acquis sur le terrain.

Le troisième roman tibétain, *La Puissance du néant*, paraît en 1954, cosigné avec Aphur Yongden. Aussi palpitant que les deux précédents grâce à son intrigue policière, il porte un enseignement philosophique accessible à tous les lecteurs.

La fin de l'année 1955 est marquée par un événement brutal et inattendu : Yongden meurt le 8 novembre, à l'âge de 56 ans. Le compagnon des pistes impossibles, le collaborateur fidèle de quarante années, le fils attentif et tout dévoué disparaît sans crier gare. Il gagne les limbes du Bardo à la suite de malaises nocturnes qui ne semblaient pas particulièrement inquiétants. Albert-Aphur Yongden a passé sa vie à servir cette femme venue de si loin et qui l'entraîna jusqu'en Europe, à l'autre bout du monde… La vieille dame de 87 ans se retrouve cette fois complètement seule. Si ses aptitudes intellectuelles restent intactes, son corps la trahit. Ses jambes la font de plus en plus souffrir, ses mains portent les stigmates de rhumatismes articulaires qui les déforment progressivement… alors qu'il lui reste tant de choses à écrire ! L'orientaliste est profondément affectée par le décès de son fils, même si la sagesse acquise depuis tant d'années lui permet de tout supporter (voir le nouvel épilogue). N'est-elle pas affranchie désormais du dernier lien qui l'attachait à un être humain ? Rapportant les dernières paroles que le Bouddha aurait prononcées avant de quitter son corps, elle avait écrit voilà bien longtemps cette phrase que l'on retrouve comme un leitmotiv dans ses carnets : « Je suis affranchi, ô Bhikkhus, de tous liens humains et divins et comme moi, vous êtes affranchis de tous liens humains et divins. »[1]

Yongden est incinéré, Alexandra place l'urne contenant ses cendres dans l'oratoire tibétain de Samten Dzong. Puis elle se remet au travail…

Mme Nancy Martinie, qu'elle avait connue à Hankéou, vient vivre quelque temps auprès d'elle, l'aidant dans ses tâches quotidiennes. En 1957 paraît une nouvelle édition, augmentée, des *Initiations lamaïques*, dont la première version datait de 1930. Après le départ de Mme Martinie, Alexandra est invitée à plusieurs reprises chez Maria Llyod qui

dactylographiait ses manuscrits. Cette Britannique, francophone et théosophe, partage son temps entre l'Italie, Monaco et la Grande-Bretagne. Elle va se montrer d'un grand secours pour la vieille exploratrice durant les années difficiles qui suivent la mort de Yongden.

Ne pouvant rester seule à Samten Dzong, Mme Néel prend pension dans différents hôtels à Digne et sur la Côte d'Azur. Ce nomadisme ne l'empêche pas de poursuivre ses travaux en solitaire. Mrs Llyod fait fonction de secrétaire, d'où l'abondante correspondance adressée par Alexandra à cette précieuse collaboratrice qui partage son intérêt pour les philosophies orientales (Mrs Lloyd recevra chez elle le philosophe indien Krishnamurti).

En 1958 Alexandra publie deux nouveaux ouvrages de spiritualité. Le premier, intitulé *La Connaissance transcendante d'après le texte et les commentaires tibétains*, porte la double signature d'Alexandra et de Lama Yongden. Cet hommage à celui qui l'a tant aidée est un résumé commenté du livre fondamental qu'elle avait commencé à étudier au monastère de Kumbum : la fameuse *Prajnâpâramitâ*. Sans doute parce qu'une vie entière n'est pas de trop pour en comprendre toute la finesse, Alexandra a attendu l'âge respectable de 90 ans pour se décider à en publier les principaux extraits. Le second est l'*Avadhuta Gîtâ*, un texte issu cette fois de la tradition indienne, comme l'*Astavakra Gîtâ* qu'elle avait déjà publié. Ce chant s'inspire « des déclarations des *Oupanishads* qui forment la base de la philosophie *Védanta Advaïta* ». Avadhuta « est un ascète – un yoguin – qui a atteint le plus haut degré de l'illumination spirituelle et qui s'est affranchi de tous liens avec le monde ». Elle avait lu ces textes lors de ses deux séjours à Bénarès, avec l'aide de plusieurs brahmines qu'elle n'oublie pas de remercier. Alexandra sait qu'elle a maintenant publié l'essentiel de son œuvre, mais sa tâche n'est pas achevée.

Et comme s'ils lui accordaient enfin une récompense pour le bel œuvre déjà accompli, les dieux de l'Inde et ceux du Tibet réunis réservent bientôt à la vieille dame une formidable surprise : l'arrivée d'un ange gardien, arrivée aussi soudaine que le fut la disparition de Yongden. Le terme d'ange gardien est à prendre évidemment au sens social, non au sens théologique. L'événement se produit en juin 1959, dans un hôtel d'Aix-en-Provence, l'Hôtel Sextius. Alexandra, assaillie par les misères physiques dues à son grand âge, et souhaitant retourner à Samten Dzong, cherche quelqu'un pour lui tenir compagnie durant quelques jours et l'aider dans certains travaux peu fatigants… On lui présente une personne qui pourrait peut-être

convenir. En quelques instants, le regard puissant de l'exploratrice de 90 ans envoûte la jeune femme de 29 ans qui se tient devant elle et se nomme Marie-Madeleine Peyronnet. Celle-ci n'avait jamais entendu parler d'Alexandra, mais sa bonne éducation la conduit à accepter de rendre le service que cette vieille dame lui demande pour si peu de temps. Elle réunit quelques affaires et part en compagnie de la respectable cliente…

Marie-Madeleine Peyronnet découvre avec ahurissement l'étrange villa qu'est Samten Dzong, délaissée depuis deux ans. Elle s'y installe avec Alexandra pour quelques jours… Mais les jours se prolongent bientôt en semaines… en mois… puis en années ! Alexandra a très vite compris qu'elle n'avait plus de soucis à se faire : elle peut tout demander à sa jeune compagne. Cette énergique « pied-noir » accepte les tâches les plus diverses, domestiques ou intellectuelles, commandées par la maîtresse des lieux avec une autorité que le temps n'a pas affaiblie ! Elle accepte aussi le caractère tyrannique de la vieille orientaliste, sans rien céder de sa forte personnalité… qui pourtant sera marquée à jamais par les dix années passées à Samten Dzong (voir le nouvel épilogue). Dans son ouvrage, *Dix ans avec Alexandra David-Néel* (187), à la fois drôle et émouvant, elle raconte comment les éclats de voix, les disputes et les réconciliations, les rires et les larmes font vibrer les murs de Samten Dzong pendant la dernière décennie de sa propriétaire ! Alexandra ne quitte plus sa maison. Malgré de terribles souffrances causées par la paralysie progressive de ses jambes et la déformation de ses mains, elle peut continuer à travailler grâce à l'aide efficace de « Tortue », le surnom qu'elle a donné à Marie-Madeleine Peyronnet. Et, en dehors de ces douleurs physiques qu'elle est bien obligée d'endurer, Alexandra découvre enfin le bonheur d'être choyée par quelqu'un qui ne tarde pas à éprouver pour elle amour, admiration et respect. C'est la première fois de sa vie… Jusqu'ici personne n'avait pu la supporter, en dehors de Yongden bien entendu. Mais lui était d'une autre origine ; son dévouement total venait de la tradition orientale, c'était celui que tout disciple se doit de manifester envers son Maître spirituel. Les chroniques tibétaines évoquent assez souvent la tyrannie de certains Maîtres qui veulent éprouver l'obéissance de leurs disciples.

En 1961 paraît un nouvel ouvrage de vulgarisation philosophique *: Immortalité et réincarnation – Doctrines et pratiques – Chine-Tibet-Inde*. Alexandra aborde là deux notions essentielles pour les Orientaux, et

souvent très mal comprises en Occident. Elle fait le point sur les croyances véhiculées à ce sujet dans les pays qu'elle a connus.

Elle écrit et publie son dernier livre en 1964, à l'âge de… 95 ans, *Quarante siècles d'expansion chinoise*, dédié à la mémoire de Yongden. Livre inhabituel puisqu'il ne s'agit ni d'un récit de voyage, ni d'un ouvrage philosophique, ni d'un roman tibétain. C'est plutôt une sorte de chronique rappelant les principaux épisodes de l'avancée des Chinois vers le nord-ouest, telle une « vague » inondant de toute sa puissance un nouveau terrain à découvert. Il faut dire que la Chine occupe souvent les colonnes des journaux depuis que la République populaire a été proclamée, le 1er octobre 1949. La communauté internationale suit avec attention l'édification de la Chine nouvelle. Et Alexandra s'y intéresse d'autant plus qu'elle a longuement vécu dans ce pays alors qu'il était encore archaïque. L'Armée populaire de libération est entrée à Lhassa dès l'automne 1950 et le jeune dalaï-lama s'est enfui en mars 1959 pour se réfugier en Inde avec sa suite. Le Tibet fait partie de ces territoires que la Chine s'approprie selon une tactique éprouvée au fil des temps (on l'a vu pour la Mandchourie) qui consiste à « digérer » les populations autochtones « en les sinisant ». Si les Tibétains n'ont pas encore subi les terribles souffrances qu'ils connaîtront durant la Révolution culturelle, ils ne sont déjà plus maîtres chez eux. Observant l'évolution de la situation avec une intelligence presque effrayante, Alexandra remarque, sans porter de jugement :

> « Le Gouvernement chinois a cru prudent de ne pas brusquer une assimilation complète du Tibet. Il semble avoir préféré se préparer, par l'aménagement de vastes régions encore presque désertes qui y demeurent et une sinisation graduelle de leur population clairsemée, un libre champ d'expansion dont il a grand besoin. »
> *Quarante siècles d'expansion chinoise.*

Les dernières années de l'exploratrice sont évoquées par Marie-Madeleine Peyronnet dans son livre : le quotidien pas toujours facile, les relations explosives entre elles deux, les visiteurs, la correspondance pittoresque reçue à Samten Dzong, les colères d'Alexandra, ses éclats de rire, les honneurs qui l'attendent encore… comme la cravate de commandeur de la Légion d'honneur, la célébration de son centenaire,

l'émission de télévision réalisée par Arnaud Desjardins quelques semaines avant sa mort[2].

Car le temps est venu où Alexandra doit mener le seul combat dont elle ne peut sortir victorieuse. À la fin du mois d'août 1969, elle annonce qu'elle va mourir : elle le sent, elle le sait… Et l'agonie commence peu après, une longue agonie de dix-sept jours et de dix-huit nuits. Alexandra David-Néel expire le 8 septembre 1969, dans sa cent unième année.

Quatre ans plus tard, le 28 février 1973, Marie-Madeleine Peyronnet procédera à l'immersion des cendres de l'orientaliste et de celles de Yongden dans les eaux du Gange, à Bénarès. La cérémonie a lieu sous les auspices de la Mahâ-Bodhi Society à laquelle Alexandra était fidèle. Depuis cette date, Marie-Madeleine Peyronnet consacre sa vie à promouvoir l'œuvre de l'exploratrice et à faire connaître Samten Dzong, devenue musée.

> « La mort et la décrépitude sont inhérentes au monde. Le sage qui connaît la nature des choses ne s'afflige pas. »
> *Salla Sutta*, cité par Alexandra David-Néel in *Le Bouddhisme du Bouddha*.

---

1 Mahâvagga, I, 11 – in *Le Bouddhisme du Bouddha*.

2 En avril 1969, Alexandra David-Néel avait aussi donné son accord pour l'adaptation radiophonique de *Mystiques et magiciens du Tibet* et de *Magie d'amour et magie noire*. Archives Nationales. Dossier 454 AP 105.

Épilogue

> « Il y a deux façons de conduire sa vie. La première c'est la lutte, c'est affirmer sa volonté d'être ce que l'on veut être et de faire ce que l'on veut faire, envers et contre tout. Dans cette voie il faut être exempt de toute sentimentalité mièvre et savoir traiter durement, à l'occasion, soi-même et les autres.
> La seconde manière est à l'usage de ceux qui ont compris que "le jeu n'en vaut pas la chandelle", qui cessent de désirer quoi que ce soit, le monde ne leur inspirant plus qu'un haussement d'épaule. Quand on en est là, on se retire au désert et l'on y vit en ermite. Les Orientaux comprennent cette attitude, mais l'Occident est malade, en proie à une activité fébrile qui ne mène qu'à de la souffrance. »[1]
> Alexandra David-Néel, 1928.

Ainsi pensait Alexandra, ainsi vécut Alexandra. Durant sa longue existence alternèrent des périodes de lutte dans le monde et des périodes de retraite en solitaire. Alexandra David-Néel s'est toujours battue pour obtenir ce qu'elle voulait, pour atteindre les buts qu'elle s'assignait, pour rester libre de ses choix dont le plus important fut celui du bouddhisme, un choix ô combien singulier à l'époque où elle le fit. Elle comprit très vite qu'il se conjuguerait avec son vœu le plus cher, celui de voyager. Car l'information n'était pas en Occident : il fallait la rechercher là-bas aux quatre coins de l'Asie, il fallait sans hésiter aller puiser aux sources des croyances. Les longs voyages, cartographiés dans cet ouvrage, représentent les meilleures périodes de sa vie, si ce n'est sa quintessence. Rencontrer les détenteurs de la connaissance, apprendre auprès d'eux une sagesse qu'elle

recherchait depuis sa jeunesse, transmettre à l'Occident la part autorisée des enseignements reçus. La tâche était noble et difficile. Pour la mener à bien, Alexandra pratiqua la seule méthode qui lui convenait : celle de l'individualisme, celle du chercheur isolé travaillant pour son propre compte, celle du marginal autodidacte. Forcément semée d'embûches, cette voie est aussi celle des grands orgueilleux qui se croient, ou se savent, au-dessus de la mêlée.

L'orgueil ! Associé à l'égoïsme, voilà le trait de caractère que l'on a le plus reproché à Alexandra : « un océan d'orgueil », « un Himalaya de despotisme » a dit Marie-Madeleine Peyronnet qui pourtant lui voue une admiration sans bornes. C'est qu'Alexandra David-Néel fait partie de ces êtres de démesure qui ne laissent pas indifférent. Certains l'adorent ; d'autres l'exècrent. Les premiers la placent sur un piédestal ; les seconds la vouent aux gémonies. Certains l'ont dénigrée jusqu'à la calomnie en lui prêtant une imagination de mythomane : ils ont mis en doute son voyage à Lhassa (68). Les pages qui précèdent, où sont repérés tous ses parcours et toutes ses étapes prouvent, avec l'appui de documents inédits, qu'elle a bien effectué ses périples, y compris le voyage à Lhassa.

Beaucoup ont aussi souligné son insensibilité, sa dureté, voire sa violence. Comment aurait-elle pu réussir de si périlleux voyages sans ces traits de caractère ? Pour notre part, nous formulons un seul reproche, objectif : le manque de rigueur, et par-là même l'imprécision, de certains écrits (variantes orthographiques, références documentaires incomplètes ou trop rares…). Alexandra n'était pas une scientifique et n'a jamais prétendu l'être. Dans sa correspondance, elle avouait elle-même agir en « dilettante » et trouver une grande satisfaction dans sa tâche de « reporter-orientaliste ». L'orientalisme académique ne l'intéressait pas. Peut-on lui en vouloir ? Ses défauts ont été si souvent évoqués que l'on oublie injustement ses qualités. Celles-ci n'en sont pourtant que le pendant : une force intérieure inébranlable, une loyauté et une fidélité sans failles, une immense intelligence, une grandeur d'âme remarquable, une intégrité totale. De telles qualités font l'étoffe des héros !

Malgré son apparent monolithisme, Alexandra ne fut cependant pas sans faiblesses… Heureusement d'ailleurs, elle n'en est que plus humaine. Comment, en effet, appeler autrement les attitudes contradictoires qui jalonnent sa vie ? Passionnée d'études, elle refuse de se soumettre à la sanction des examens et de se plier à la rigueur de la formation universitaire

qui lui auraient pourtant assuré la reconnaissance de ses pairs. Féministe convaincue et militante, elle accepte le mariage. Mariée, elle ne supporte son époux qu'à des milliers de kilomètres de distance. Opposée à la maternité et aux contraintes d'une charge familiale, elle finit par adopter celui qui l'aida dans ses pérégrinations. Rationnelle à tous crins et d'une lucidité à toute épreuve, elle ne renie jamais son goût pour les phénomènes occultes et les manifestations étranges. Rebelle et anarchiste au plus profond de son être, elle accepte les honneurs avec un plaisir certain. Admise à sa demande comme disciple d'un ermite contemplatif du Haut-Sikkim, elle ne va pas jusqu'au terme de la retraite de trois ans, trois mois et trois jours qu'impose un cycle complet de formation. Imprégnée et passionnée par l'Asie, elle revient finir ses jours en Europe. Critique à l'égard de tous les rites et de tous les cultes, elle demande l'immersion de ses cendres et de celles de Yongden dans les eaux sacrées du Gange… ou à défaut en pleine mer si la démarche s'avère trop compliquée. Faiblesses… ou héritage complexe de ces agrégats qui, selon les bouddhistes, composent tout être humain ? « Des forces agissantes transmises par nos ancêtres habitent en nous, s'y sont réincarnées »[2], écrit-elle, comme pour répondre à la question.

Mais ces attitudes paradoxales n'ont jamais empêché la stupéfiante fidélité à elle-même qui marque son très long cheminement, fidélité même à ses engagements précoces de fillette : « Ma résolution était prise… comme eux, et mieux encore si possible, je voyagerais. » Or que fut sa vie sinon un voyage permanent à travers les contrées les plus éloignées comme les plus proches, à travers les religions et les croyances de tous bords, à travers le labyrinthe complexe des philosophies orientales qu'elle réussit à pénétrer, à connaître de l'intérieur, à assimiler grâce à un engagement personnel jamais remis en question, puis à transmettre sous la forme d'une brillante vulgarisation ? Voyage intérieur enfin, qui la mena jusqu'au plus profond d'elle-même : le détachement qu'elle éprouva dès son enfance pour les choses futiles de l'existence, la volonté qu'elle manifesta dès ses plus jeunes années de ne se laisser guider que par elle-même, se trouvaient justifiés, encouragés même dans la voie philosophique qu'elle avait choisie. Alexandra sut s'orienter vers l'école spirituelle qui lui correspondait, tout comme elle sut pleinement « vivre sa vie ». N'est-ce pas le premier et ultime devoir recommandé par les Orientaux ? L'accomplissement de soi, là est la grande affaire, là fut toute la vie d'Alexandra. Égoïsme, disent les

Occidentaux, noblesse et devoir sacré, répondent les Indiens. On a montré que les voyages de l'exploratrice s'inscrivent tous dans un long pèlerinage. Ils furent donc actes mystiques, dans la ligne de la vocation qu'elle s'était découverte dès l'enfance, celle d'écrivain-explorateur !

« Écrivain-Explorateur », telles sont en effet les mentions qui figurent sur la médaille à son effigie réalisée quelque temps avant sa mort. Écrivain certes, et d'abord écrivain puisqu'elle publia une série impressionnante de livres et d'articles. Mais « explorateur » ? Alexandra David-Néel fut-elle vraiment « explorateur » ? Il est troublant de constater que, jusqu'à une date récente, elle ne figurait pas dans les ouvrages consacrés à l'histoire des explorations. Ainsi, la très remarquable *Histoire universelle des explorateurs*, publiée en 1957 sous la direction de L.H. Parias (183), mentionne tous les grands noms de l'exploration de l'Asie… sauf le sien ! La participation des Français à la découverte du Tibet n'est évoquée qu'à travers le voyage des Pères Huc et Gabet en Tartarie et à Lhassa :

> « Le récit de ce voyage, que le Père Huc a publié à son retour en France, n'a pas cessé d'être réédité. Il ne faut certes pas y chercher une carte précise d'itinéraire, ni même des dates exactes d'étapes, mais il reste agréable à lire et il contient des renseignements sur une région que, pendant longtemps les Pères Huc et Gabet furent les seuls à avoir parcourues. »

Les mêmes phrases auraient pu être écrites à propos des récits d'Alexandra. La dame lama ne mérite-elle pas de voir son nom inscrit au tableau d'honneur de la grande épopée collective que représente la découverte du monde au cours des siècles ? « Explorer », c'est « parcourir afin de recueillir des informations d'ordre scientifique, économique ou ethnographique », signale le *Dictionnaire de la langue du* XIX*e et du* XX*e siècle* (1789-1960) édité par le CNRS[3].

Bien davantage que les Pères Huc et Gabet elle a œuvré pour la connaissance du Tibet, en recueillant d'innombrables informations sur les populations, les croyances et les mœurs, auxquelles s'ajoute un apport tout à fait original sur les enseignements secrets qu'elle avait elle-même reçus. Aucun explorateur n'avait jamais abordé cette question, par définition inaccessible aux étrangers. Grâce à son engagement personnel dans la communauté bouddhiste, Alexandra eut connaissance de ces enseignements

très particuliers, transmis exclusivement de Maître à disciple, répétons-le, à une époque où les contacts avec des Maîtres locaux étaient des plus rares. La traversée du Po med, inconnu alors des Occidentaux et non encore cartographié, fut aussi un réel parcours de découverte. Alexandra David-Néel appartient donc sans ambiguïté à ce groupe d'individus nommés « explorateurs », gens courageux, animés par la curiosité, l'esprit d'aventure et le goût de l'inconnu.

Il est vrai qu'elle circula pour son propre compte et qu'elle ne fit pas partie des « explorateurs-scientifiques », en vogue au début du siècle, c'est-à-dire ceux qui étaient reconnus comme tels, patronnés par des sociétés savantes ou des ministères, envoyés officiellement sur le terrain et souvent dotés de gros moyens. Ainsi le naturaliste Nikolaï Prjevalsky qui fit quatre tentatives infructueuses pour atteindre Lhassa, le géophysicien Sven Hedin, l'archéologue Paul Pelliot et bien d'autres. Mais tous les explorateurs n'appartiennent pas à cette catégorie favorisée, loin s'en faut ! Alors ? Le titre d'explorateur serait-il réservé aux seuls messieurs ? En effet, lorsque des femmes partent à la découverte des contrées inconnues, il semble que l'on ait tendance à les nommer « aventurières » plutôt qu'« exploratrices » ! Ainsi sont qualifiées ces dames héroïques de la fin du XIXe et du début du XXe siècle dont les exploits égalèrent pourtant ceux de bien des hommes considérés comme des explorateurs. Citons Gertrude Bell qui s'illustra dans l'exploration des déserts du Moyen-Orient, en particulier ceux de l'Arabie ; Isabelle Bird (Mrs Bishop) que nous avons évoquée à propos de la Corée ; Ida Pfeiffer qui s'enfonça dans l'île de Bornéo à la recherche des Dayaks, aborigènes coupeurs de tête ; l'Américaine May French Shelton, surnommée la « Reine Blanche », qui dirigea avec succès une expédition de plus de cent hommes en plein cœur de l'Afrique, et qui se fit admettre par les féroces guerriers Masaïs ; Fanny Bullock Workman dont les relevés topographiques contribuèrent à faire progresser notre connaissance du relief de l'Himalaya… Les motivations de ces dames audacieuses étaient aussi variées que celles des hommes : goût de l'aventure, évangélisation, passion scientifique… Leurs récits, leurs compte-rendus d'expéditions représentent un apport documentaire non négligeable, trop souvent oublié aujourd'hui. Même Alexandra, à la renommée pourtant indiscutable, a souffert de cet ostracisme qui fait ignorer ou minimiser les participations féminines à la grande aventure des explorations.

Et pourtant, qui trouve-t-on parmi les fondateurs du célèbre « Club français des explorateurs » ? Ella Maillart[4] et… Alexandra David-Néel ! Les membres éminents de la Société de géographie de Paris surent d'ailleurs reconnaître les mérites de notre héroïne en lui décernant deux prix : le prix Jean-Baptiste Morot en 1928 pour son *Voyage au Tibet*, et le prix Duchesne-Fournier en 1929 pour son ouvrage *Voyage d'une Parisienne à Lhassa*, puis la médaille Dupleix en 1934.

Il fallut attendre la fin du XXe siècle pour que la place de la dame lama soit enfin reconnue parmi ceux que l'on admire pour leur audace, leur courage, leur curiosité insatiable de la planète et la part de rêve qu'ils surent partager avec leurs lecteurs ou leurs publics. En témoigne une série philatélique qui a été réalisée en 2000 pour célébrer les « grands aventuriers français ». Une seule femme figure parmi les six héros retenus pour cet hommage : Alexandra David-Néel. À ses côtés : le navigateur Éric Tabarly, le volcanologue Haroun Tazieff, l'explorateur des régions polaires Paul-Émile Victor, le cinéaste marin Jacques-Yves Cousteau et le spéléologue Norbert Casteret.

Alexandra David-Néel laisse une œuvre volumineuse et originale, complétée par une superbe correspondance. Comment dire l'enthousiasme des lecteurs lorsqu'ils se trouvent entraînés dans les aventures de l'auteur, dans celles des personnages croisés au long des pistes, ou dans celles des héros de ses romans toujours inspirés par des modèles réels ? Le vécu, le sens de l'observation, le génie du détail insolite, donnent à tous les livres de l'exploratrice une intensité rarement égalée. À l'heure où la tradition tibétaine se trouve de plus en plus menacée par le poids croissant de la présence chinoise, le témoignage d'Alexandra David-Néel se révèle particulièrement précieux : elle fait partie des rares Occidentaux qui ont connu de près le Tibet authentique, celui des traditions séculaires et des légendes populaires. Mieux qu'aucun autre écrivain-orientaliste de son temps elle a su faire partager son admiration pour le Pays des Neiges et susciter un enthousiasme sans précédent pour cette contrée au nom de rêve. Les deux visites de Sa Sainteté le quatorzième dalaï-lama à Samten Dzong (en 1982 lors de son premier voyage en Europe, puis en 1986) montrent la valeur que le chef spirituel des bouddhistes accorde à cette œuvre toujours admirée, aussi bien qu'à son auteur. N'est-ce pas le plus bel hommage que pouvait espérer celle qui fut la première Occidentale à rencontrer un dalaï lama ?

Alexandra David-Néel a disparu en 1969 mais la « Lampe de Sagesse » continue à briller au travers des milliers de pages qu'elle sut écrire avec tant de réussite. Aucun de ses ouvrages n'a vieilli, comme si chacun était conçu à l'épreuve du temps, comme si chacun était appelé à transmettre de génération en génération le souffle de l'expérience humaine dont ils sont issus. Ses livres ne sont pas des ouvrages scientifiques, austères et sans âme. Tous, même les exposés philosophiques ou ethnographiques, portent en eux la flamme du regard de l'auteur sur l'humanité et le cosmos. Or les yeux d'Alexandra David-Néel possédaient l'éclat particulier de ceux qui ont longuement cheminé dans la « voie intérieure »…

Arrivée au terme de cette immense épopée, alors qu'il serait bon de conclure par quelques phrases définitives, nous nous interrogeons encore. La vie d'Alexandra David-Néel impressionne autant que son œuvre. Ce long cheminement personnel qui mena pendant tant d'années cette femme peu ordinaire de l'autre bout du monde à l'autre bout d'elle-même ne représente-t-il pas à lui seul un message philosophique ? Et si le chef-d'œuvre était dans cette vie forgée avec ténacité au fil de plus de trente-six mille cinq cents jours ? Des jours et des mots ciselés à coups de poignard magique, de randonnées et de grand vent. Des jours et des mots sous le soleil brûlant des villes de l'Inde, sous les voûtes chantées de tant de sanctuaires, sous les étoiles si proches des nuits du Toit du monde. Des jours et des mots, des joies et des peines, des espoirs et des leurres, des passions, des silences, et puis la délivrance.

Nous avons reconstitué l'espace géographique et la chronologie des grands voyages à la manière d'un gigantesque puzzle dont chaque pièce correspondait à une étape, nous avons essayé de comprendre les raisons de ces périples sinueux et prolongés, mais le voyage intérieur reste à jamais le secret de la dame lama. Car elle seule pourrait dire si elle avait atteint le but ultime et indicible, cette Connaissance suprême « qui n'est intelligible qu'aux Sages », qui délivre des doutes et procure la sérénité, tant il est vrai que l'état « indescriptible » qui en est le signe infaillible ne peut être compris que par celui qui l'a atteint « ou par quelqu'un qui se trouve dans la même condition intellectuelle et spirituelle » (*Astavakra Gîtâ*).

---

1 Extrait d'une lettre adressée par Alexandra David-Néel à Mme Pecnard, 1928. Archives de la Fondation A. David-Néel.

2 A. David-Néel, *Immortalité et Réincarnation*.

3 Dictionnaire de la langue du XIX[e] et du XX[e] siècle (1789-1960) édité par le CNRS, Trésor de la langue française, 1980, Tome 8.

4 C'est Ella Maillart elle-même qui avait eu l'amabilité de nous communiquer cette information.

ÉPILOGUE DE LA SECONDE ÉDITION, EN FORME D'HOMMAGE À DEUX SERVITEURS « HÉROÏQUES » D'ALEXANDRA DAVID-NÉEL :

APHUR YONGDEN ET MARIE-MADELEINE PEYRONNET

Un fait étrange saute aux yeux lorsque l'on expose la biographie de l'exploratrice du Tibet : Alexandra David-Néel rencontra les personnes dont elle avait besoin aux moments opportuns de sa vie, lorsque la situation semblait l'exiger. Les lecteurs qui croient au hasard penseront qu'il s'agissait d'heureuses coïncidences. Ceux qui n'y croient pas y verront, comme Alexandra elle-même, le fruit « d'influences occultes » dans ce monde où des « courants de forces subtiles »[1] tirent des fils invisibles et mystérieux dans l'écheveau impénétrable des existences individuelles. « Le mot hasard […] ne fait pas partie du vocabulaire de déterministes convaincus tels que sont les lamaïstes. Ces rencontres imprévues et leurs conséquences sont considérées, par eux, comme le résultat de causes lointaines appartenant à des vies antérieures »[2], écrit-elle.

Philippe Néel, dont nous avons évoqué le rôle éminent, ne fut pas le seul personnage providentiel. Cette seconde édition donne l'occasion de rendre hommage aux deux serviteurs « héroïques » qui permirent aussi à l'orientaliste d'accomplir son destin : Aphur Yongden, puis Marie-Madeleine Peyronnet.

1 – Aphur Yongden (1899-1955) : une vie au service de la « Lampe de Sagesse »

Après un premier séjour de sept mois en 1912, Alexandra revint au Sikkim à la fin de 1913. Motivé par une simple démarche administrative, ce nouveau séjour se prolongea de manière inattendue jusqu'en septembre 1916. Kumar (Sidkeong Tulkou), le fils du maharadjah de ce petit territoire himalayen lui avait offert de loger au monastère de Podang dont il était le supérieur. C'est lui qui mit Aphur Yongden sur le chemin de l'exploratrice[3]. Elle ne pouvait se douter qu'il deviendrait son fils adoptif…

Comme tous les Occidentaux vivant en Asie à cette époque, la voyageuse se faisait servir par des boys qui n'étaient pas toujours satisfaisants. Le 10 mai 1914 elle écrit à son mari qu'elle a renvoyé l'un de ses deux domestiques car il l'avait volée pour l'amour d'une belle Sikkimaise. L'autre garçon ne parle que le tibétain et comprend mal ses ordres puisque elle-même ne possède pas encore cette langue (qu'elle apprendra durant ce séjour). Kumar lui indique alors un jeune homme pouvant, peut-être, faire l'affaire :

> « J'ai appris qu'un boy qui a été au service du jeune frère du maharadjah souhaite vivement entrer à mon service. Il m'a fait dire que si je voulais consentir à l'instruire « dans la religion » (c'est sa façon de s'exprimer) il ne demandait pas de gages, rien que sa nourriture. Il a été élève à l'école de Gangtok, appartient à une honnête famille et sait, dit-on, suffisamment d'anglais. »
> Lettre du 11 mai 1914[4].

Le boy en question s'appelle Aphur Yongden. Il a quinze ans en 1914[5]. Sikkimais lepcha de naissance (lepcha par sa mère, tibétain par son père), l'adolescent avait déclaré au maître de l'école qu'il voulait s'instruire et voyager. Yongden est engagé par Alexandra pour exécuter des tâches domestiques tout en continuant sa formation intellectuelle auprès d'elle.

> « La famille de Yongden est originaire du pays de Tomo à l'extrême sud du Tibet, une région déjà incluse dans la chaîne des Himalayas. Son grand-père paternel était un lama-magicien, appartenant à cette catégorie du clergé non réformé, les Nyingma (les Anciens) qui portent une coiffure rouge et ne sont pas astreints au célibat. Son père était allé s'établir dans la région appelée Deyong (le pays du riz) qui était alors uni au Tibet et qui passa par la suite sous la domination anglaise. Il

figure sur les cartes sous le nom que lui donnent les Indiens : Sikkim, et est passé sous le contrôle de l'Inde quand elle est devenue indépendante. Le père de Yongden était un propriétaire terrien et un petit fonctionnaire, dont le grade correspondait environ à celui d'un sous-préfet en France. Yongden est né au village de Mando à une date correspondant à la fin de décembre 1899. »

Note manuscrite d'A. David-Néel, non datée mais rédigée après la mort de Yongden[6]. Inédit.

Une sympathie réciproque, alliée à une sorte d'échange naturel, apparut bientôt entre le garçon et la dame française. Elle lui enseignait la doctrine du Bouddha, il l'aidait à pénétrer dans le quotidien tibétain qui était le sien. Si Kumar facilita l'accueil d'Alexandra dans les monastères du Sikkim, Aphur Yongden lui servit de relais pour les contacts avec les populations autochtones. On a vu combien ce rôle se révéla déterminant quelques années plus tard, lors des grands circuits en Chine et au Tibet qui s'achevèrent en apothéose à Lhassa (1923-1924).

Au Sikkim, Yongden suivit Alexandra dans sa période de retraite auprès du gomchen de Lachen qui lui conféra aussi des enseignements. Leurs ermitages étaient voisins : « À quelques centaines de mètres de là, une autre hutte fut construite, qui contenait une petite chambre privée pour Yongden et le logement de nos domestiques », écrit l'exploratrice[7]. Dès cette époque, elle le considérait comme un « aide technique » plus que comme un simple domestique. Suite à l'apprentissage auprès de Nga-Ouang Rinchen, Yongden reçut le nom, ô combien approprié, d'« Océan de Compassion », vertu indispensable pour servir l'autoritaire « Lampe de Sagesse ».

En septembre 1916, lorsque Alexandra est expulsée du Sikkim, Aphur Yongden choisit de quitter sa propre famille pour l'accompagner dans ses pérégrinations et voyager. La relation établie entre eux depuis deux ans était devenue bien davantage qu'un rapport serviteur-employeur et se plaçait maintenant sur le plan de la spiritualité. Aphur considérait en effet l'orientaliste comme son « maître spirituel », notion spécifiquement orientale incluant la vénération du maître[8].

Cette forme de dévotion, souvent incompréhensible pour les Occidentaux, s'inscrit dans la ligne de pensée bouddhique qui dénie l'existence de l'individualité, du « moi », de l'ego. La personne est « un agrégat dont les éléments matériels comme mentaux agissent et réagissent

les uns sur les autres et sont continuellement échangés avec ceux des agrégats voisins », explique Alexandra. Il ne s'agit donc pas de vénérer le guide spirituel en tant qu'individu, mais pour ce qu'il représente, c'est-à-dire la Connaissance transmise dans le courant d'une lignée.

Certains maîtres de haute tradition sont connus pour avoir été particulièrement durs envers leurs disciples. Ainsi, le célèbre Marpa fit-il subir un nombre considérable d'épreuves au poète tibétain du XIe siècle, Milarepa qui devint un maître à son tour. La lignée du Tibétain Marpa correspond aux Kagyupa, ce qui signifie « ceux de la transmission orale »[9]. Dans son projet d'introduction à *Tibet mystique,* ouvrage publié sous le titre *Mystiques et magiciens du Tibet,* Alexandra précise qu'Aphur Yongden appartenait à cette branche du bouddhisme tibétain[10]. Le passage en question n'a pas été gardé dans l'introduction définitive, mais on le retrouve dans *Dieux et démons des solitudes tibétaines*[11] (voir bibliographie : Œuvres d'A. David-Néel) :

> « Ce qui facilita le plus mes enquêtes fut la présence auprès de moi de Lama Yongden, mon fils adoptif. En tant que religieux appartenant à la secte des Kagyud-Karma[12], il a depuis sa petite jeunesse, été mêlé aux membres du clergé lamaïste et est parfaitement au courant de leurs manières. De plus, il partage mon intérêt pour les études religieuses et philosophiques et les sujets qui leur sont apparentés.
>
> L'aide que sa condition de religieux et sa nationalité tibétaine lui permirent de m'apporter est trop évidente pour qu'il soit nécessaire d'insister sur ce point.
>
> Grâce à ce jeune homme j'entrai en relation avec certains lamas que je n'aurais jamais pu approcher, ou dont j'aurai peut-être même ignoré l'existence s'il ne m'avait adroitement ménagé l'occasion de les rencontrer. »

L'exploratrice fait encore allusion à la formation d'Aphur chez les « Khagyud-Karmapas » dans *Magie d'amour et magie noire* (prologue). Cette lignée « est tenue pour être en possession d'un enseignement oral ésotérique qui se transmet de maître à disciple », précise-t-elle. L'école Karma Kagyu, l'une des subdivisions de la lignée Kagyupa, fut fondée au XIIe siècle. On se souvient de l'épisode de la statuette que Kumar offrit à Alexandra en 1912 : l'objet avait été apporté au monastère de Podang par le

premier Karmapa. Podang, où demeura Alexandra, est encore aujourd'hui un monastère Kagyupa-Karmapa[13].

> « Le petit n'a pas choisi sa vocation, il a, comme c'est le très néfaste usage au Tibet, été conduit au monastère par ses parents et consacré religieux à 8 ans ! Comme il apprenait bien, il a passé le second degré de l'ordre avant d'avoir 14 ans. La plupart en restent là. […] J'ai longtemps cru qu'Aphur rentrerait dans la vie laïque, il parlait de se marier quand il rentrerait dans son pays. Et puis, […] la grâce ??? l'a touché. Il m'a donné ses raisons d'une façon très intelligente et est tout à fait déterminé. »
> Lettre du 15 novembre 1920, Kumbum.

Renonçant à la vie laïque, Aphur Yongden se rendit à la gompa de Dankar en novembre 1920 pour y prononcer ses vœux monastiques. Dankar se situe à « trois jours de voyage » de Kumbum[14] (voir la carte 20). Cet engagement ne l'empêchait nullement de rester au service d'Alexandra, son guide spirituel. Durant les trois années passées à Kum-Bum, le jeune homme assista celle qui était devenue aussi sa mère adoptive. Avec réticence parfois, d'où « quelques taloches de temps en temps »[15], il recopiait des extraits de la *Prâjnâparamita.* En outre, il participait aux tâches pratiques et veillait à l'organisation des expéditions, comme celle de l'été 1919 autour du Koukou-Nor.

Dès 1920, Alexandra informe son mari de son intention de ramener Yongden avec elle, lorsqu'elle aura programmé son retour. Acte de loyauté envers celui qui a tout quitté pour la servir, et aussi… intérêt personnel, avoue-t-elle avec franchise :

> « Le garçon m'a servie depuis des années sans aucun gage. Il m'a été très dévoué, prenant mes intérêts et m'épargnant maintes dépenses, bataillant avec les fournisseurs, se mettant à tous les métiers. Il serait extrêmement mal de ma part de le congédier après cela, le jour où il cesserait de m'être de la même utilité. […] Il y a plus, Aphur, tout en étant parfois cuisinier et blanchisseur, tailleur et maintes autres choses, fait aussi besogne utile comme secrétaire […] et me sera nécessaire pour les nombreuses traductions et adaptations de livres tibétains que je veux publier. »

Lettre du 30 septembre 1920, Kum-Bum.

L’orientaliste recommande son protégé à son époux quelques mois plus tard :

« Les femmes ne se montrent guère dans le pays[16], je ne pourrais sans ce gamin, m’en tirer comme je le fais. Je l’entends marchander avec une âpreté féroce. Il est asiatique lui aussi et aussi retors que les Chinois à qui il a à faire. […] Il est quelquefois bien ennuyeux et a de mauvais jours où il se montre désagréable et grincheux animal, mais à part cela, les services qu’il me rend sont inappréciables et je ne pourrais, sans lui, mener à bien mon voyage comme je le fais. Il ne faudra pas l’oublier s’il m’arrive de mourir par ici et assurer modestement son sort. »
Lettre à son mari, 24 mai 1921, Mowechow.

Malgré des accès de mauvaise humeur, on le serait à moins, le « gamin » de 22 ans en 1921 est devenu un véritable assistant pour la dame lama. En plus des travaux énumérés ci-dessus, elle l’envoie parfois en éclaireur pour reconnaître un parcours. Ainsi en été 1919 (expédition au Koukou-Nor), puis en automne 1921 avant la première tentative de sortie de Jyekundo :

« Nous allons, sans doute, nous remettre en marche assez prochainement. Aphur va aller avec un domestique explorer les cols les plus proches sur notre future route et voir si nous ne pourrions pas passer en dépit de la neige. En des voyages de ce genre, les cartes ne donnant que de vagues indications souvent inexactes, on ne sait trop guère où l’on va et ce qui vous attend sur la route. »
Lettre du 30 novembre 1921. Extrait inédit.

Après le départ de Kumbum en février 1921, Yongden se comporta en religieux qu’il était devenu. Durant les périples qui suivirent il accomplissait les rituels demandés par les personnes croisées en chemin. Dans ses écrits futurs, Alexandra évoquera le « lama Yongden »[17]. Rappelons qu’un lama est un lettré de haut niveau, « un maître spirituel détenteur d’une lignée de transmission tantrique, seul autorisé à conférer les enseignements et les initiations de la voie des *tantra*. »[18] Les autres moines sont des trapas.

La mère adoptive affirme à diverses reprises que son fils est un « authentique lama » et même un *tulkou*, c'est-à-dire l'émanation d'un personnage religieux. « C'est grâce à la présence près de moi de mon fils adoptif le lama Yongden, lui-même un Lettré et un *tulkou*, que j'ai pu longuement fréquenter cette aristocratie intellectuelle en différentes parties du Tibet », écrira-t-elle en 1958[19]. Un peu plus loin elle rappelle qu'un *tulkou*, est un « chaînon d'une série de réincarnations d'une même personnalité. […] Leur titre mongol employé officiellement en Chine est *houtoukoutou*. C'était celui que portait Yongden. »

À propos de de Yongden :

> « [Au Sikkim] des rumeurs l'avaient désigné comme une réincarnation de Tekongtog, un chef qui avait vécu autrefois au Pays de Kombo, une région chaude du Tibet où le maïs et les grenades mûrissent. Tekongtog appartenait à l'ancienne religion pré-bouddhiste du Tibet, les Böns, une secte taoïste. […]
>
> Tandis qu'il[20] résidait au Pays de Kham, au N.-E. du Tibet confinant à la Chine, il s'était fait parmi les Tibétains de la région une position éminente comme Lettré et le Gouvernement chinois l'avait officiellement reconnu comme *hutukutu* (ceux que les étrangers dénomment des Bouddhas vivants) et lui avait conféré plusieurs titres. Cela se passait avant l'avènement du Gouvernement communiste. »
>
> Note manuscrite d'A. David-Néel, rédigée après la mort de Yongden. Non datée. Inédite.

Philippe Néel n'étant pas favorable au projet d'Alexandra, celle-ci revint plusieurs fois à la charge pour justifier son choix de garder Yongden auprès d'elle :

> « Je veux te parler d'Aphur (Albert). […] Ce qu'ont été ses services divers, tu ne peux en avoir une idée. Je l'ai traîné dans toutes sortes d'endroits où il risquait d'être tué par des bandits ou d'être gelé dans les neiges. […] Il a été honnête avec scrupule bien que depuis longtemps ce soit lui qui ait la caisse en main. Il a été dévoué plus que beaucoup de fils ne l'auraient été pour une vieille mère parfois bien ronchonneuse. […] Il a eu une confiance aveugle en moi parce que, selon l'usage oriental, il me considérait comme son maître spirituel qui lui enseignait

la Doctrine du Bouddha. Pourrais-je lui dire que j'ai abusé de sa candeur, que je l'ai trompé, que je renie toutes mes promesses si souvent répétées ? »
Lettre du 7 janvier 1923, Kanchow.

Malgré les réticences de son mari Alexandra tint parole et ramena Yongden en France. Pour le Sikkimais, ce fut la découverte d'un nouveau monde et la réalisation de son rêve de voyage ; pour elle, l'assurance de poursuivre son œuvre dans les meilleures conditions ! Philippe finit par donner l'autorisation nécessaire et, en 1929, quatre ans après leur retour, Aphur devint officiellement le fils adoptif de l'orientaliste.

À Samten Dzong, il continua à collaborer avec sa mère, les tâches ménagères étant assurées par deux « femmes de maison ». « Lama A. Yongden » figure comme co-auteur de trois ouvrages dont la rédaction finale a été assurée par la tibétologue : *Le Lama aux cinq sagesses. La Puissance du néant, La Connaissance transcendante.* Il invente l'intrigue des deux romans à partir de notes de terrain basées sur des faits réels. À propos du *Lama aux cinq sagesses* paru en 1935, Alexandra explique que ce livre est « le premier roman qui ait jamais été écrit par un lama tibétain, à la gloire de son haut Pays des Neiges, pour le monde du lointain Occident »[21]. L'orientaliste surchargée de travail, en confia la traduction en anglais à ses amis Mrs et Mr. Llyod. Elle supervisa cette version avec le plus grand soin afin que les concepts spécifiques du bouddhisme tibétain ne fussent pas déformés. Dans les lettres de remerciement qu'il adressa aux traducteurs, Albert-Aphur signe « Lama A. Yongden »[22]. Anglophone, il apprit suffisamment de français pour passer et obtenir son permis de conduire à Menton (1935)[23] (par principe, Alexandra passa elle aussi son permis en même temps : elle ne voulait pas que son fils ait une compétence qu'elle n'aurait pas elle-même !).

La personnalité asiatique et religieuse de Yongden fut un appui solide et décisif pour Alexandra durant les voyages en Asie. Sa présence, son honnêteté, son courage, sa débrouillardise, son rôle auprès des domestiques, son aisance parmi les populations locales soulageaient l'exploratrice de maints soucis pratiques. Sa collaboration sur le plan intellectuel fut tout aussi efficace durant quarante et un ans.

Quant à leurs caractères, la mère et le fils s'étaient adaptés l'un à l'autre et se comprenaient. On a vu qu'Alexandra employait parfois la manière

forte : si « le gamin » discute ses ordres, « tout avancé d'idées qu'il soit, il n'a jamais protesté quand je l'ai battu », avait-elle écrit à Philippe le 9 avril 1921.

En 1936, dans l'introduction à son second livre sur le bouddhisme : *Le Bouddhisme – Ses doctrines et ses méthodes*, elle rappelle l'aide que son fils adoptif lui a apportée :

> « Le présent livre est le produit d'une collaboration continuée pendant un grand nombre d'années, au cours desquelles l'assistance du lama Yongden m'a été précieuse, notamment pour recueillir des documents concernant le bouddhisme tibétain et pour procéder à des enquêtes dans les monastères du Tibet. »

Yongden se rebellera parfois dans les moments difficiles, comme à Tatsienlou, dans les Marches tibétaines où ils furent bloqués de 1938 à 1943. Il avait une quarantaine d'années et sa vie était d'une austérité totale, consentie certes, mais parfois pesante. Malgré un humour indéniable, le caractère de son exigeante mère ne s'arrangeait pas non plus. Naturellement exacerbées dans les moments difficiles, les tensions entre le fils et la mère s'amplifièrent durant la guerre sino-japonaise. Leur situation peu enviable de réfugiés dans une Chine xénophobe et dévastée par l'ennemi générait ces irritations. Alexandra demeurait immobilisée là par obligation, ce qui décuplait son amertume. Mais ces incompatibilités d'humeur ne furent pas suffisantes pour mettre un terme au lien qui s'était tissé entre eux depuis tant d'années. La paix revenue, les deux héros regagnèrent la France en 1946. Après leur retour, Albert-Aphur accompagna Alexandra dans les tournées de conférence.

La mère et son fils adoptif formaient une équipe soudée, fondée sur une relation de confiance totale et des centres d'intérêt communs. Cependant, la loi bouddhique de l'impermanence rappelle parfois son universalité de manière brutale… L'équilibre établi comme une évidence entre mère et fils au long de quatre décennies se rompit le 8 novembre 1955 avec la mort quasi soudaine de Yongden.

> « Il est mort à Digne dans les Alpes françaises dans la propriété qu'y possède Mme Alexandra David-Néel, à l'âge de 56 ans. Sa fin a été presque subite. Il était sorti dans l'après-midi, conduisant son auto, il

avait pris son repas du soir avec Mme David-Néel et écouté la radio avec elle. Dans la nuit il avait été pris de malaise et il mourut sans souffrance apparentes le matin. »

Extrait d'une note manuscrite d'A. David-Néel. Non datée[24]. Inédite.

Formée depuis longtemps à tous les détachements, Alexandra n'en resta pas moins abasourdie. Cette mort que rien n'avait laissé prévoir fut un cataclysme pour la vieille orientaliste. Elle n'avait pas envisagé que son fils disparaîtrait avant elle. Plusieurs lettres adressées à son amie Maria Llyod montrent la tristesse et le désappointement de la mère adoptive, alors dans sa quatre-vingt-huitième année. Non seulement le quotidien lui devenait difficile à cause des rhumatismes qui raidissaient ses jambes, mais la solitude intellectuelle la brisait. Elle et son fils partageaient tant de choses : mêmes centres d'intérêt, même spiritualité, mêmes références culturelles. Ils avaient vécu les mêmes aventures périlleuses, les mêmes souffrances, les mêmes joies. Ils ne se complétèrent jamais autant que durant la folle randonnée à Lhassa. Aphur avait alors accepté la clandestinité qui n'aurait pas été nécessaire pour lui, étant donné sa fonction religieuse et sa personnalité asiatique. Il avait souffert autant qu'elle dans cette entreprise insensée. Aurait-elle réussi son exploit sans ce compagnon exceptionnel ? Avec la disparition de ce fils toujours dévoué, jamais servile, le vide s'était installé, terrible, inexorable, définitif.

« Yongden et moi étions arrivés, sans en être conscients, à ne former qu'une seule personne, pensant ensemble, agissant ensemble. […] Je pouvais occuper mes vieux jours en faisant des projets pour Yongden. C'est fini, il n'est pas question de faire des projets pour moi. L'inutilité, le caractère vain et pitoyable de toutes choses que je connaissais intellectuellement et dont je ne doutais pas, je le « realise » maintenant. C'est le néant décrit dans l'Ecclésiaste. »

Lettre à Maria Llyod. Mai-juin 1956 ? Inédite.

« Dans quelques jours, il y aura un an que nous avons été à Marseille accompagnant Yongden dans son dernier voyage. je n'ai pas cessé, depuis lors de l'avoir présent auprès de moi, de méditer sur les péripéties de sa vie qu'il ne considérait pas comme ayant été heureuse. Mais à y bien regarder, quelle vie est heureuse ? »

Lettre à Maria Llyod. 24 octobre1956. Inédite.

> « La perte de mon fils me pèse abominablement, l'absence de tout contact intellectuel est dure à supporter. »
> Lettre à Maria Llyod. 16 décembre. Inédite.

> « Je vais mal, mes jambes me font beaucoup souffrir et je me sens glisser sur la pente qui mène à la fin. Je n'ai plus de ressort. Rien ne m'intéresse plus. J'ai trop cultivé la lucidité pour ne pas voir l'absurdité de toute activité et la solitude morale dans laquelle je suis tombée depuis le départ de mon fils m'a soudainement anéantie. […] Les conversations avec mon fils sur des sujets connus de nous deux, nos remarques en lisant les nouvelles de l'Inde ou de la Chine, tout cela et la lecture ensemble de textes tibétains, nos dialogues en tibétain, les rappels de choses vues et faites ensemble me manquent affreusement. »
> Lettre à Maria Llyod. Décembre 1956. Pas d'indication de jour. Inédite.

En mai 1956, Alexandra annonce qu'elle fait construire « à Sarnath un mémorial pour Yongden » et qu'elle fonde « un prix au musée Guimet, à décerner annuellement à l'auteur d'un ouvrage sur le Tibet, l'Inde ou la Chine – Prix en mémoire du Lama. Il me manque tant ! »[25]

Seule désormais, Alexandra poursuivra son œuvre, car là était sa raison d'être et son devoir de philosophe bouddhiste. Pour l'aider au quotidien, l'orientaliste engage différentes personnes qui se succèdent… Car qui peut rester auprès de cette vieille dame, certes remarquable, mais combien tyrannique ? Maria Llyod assurera les travaux de secrétariat, par correspondance puisqu'elle ne réside pas à Samten Dzong. Dans les livres que l'exploratrice publiera encore jusqu'à l'âge de 95 ans, elle n'oubliera jamais de rendre hommage à celui qui l'avait tant secondée. Ainsi, dans l'avant-propos de la « nouvelle édition augmentée » des *Enseignements secrets des bouddhistes tibétains*[26], parue juste après le décès de Yongden :

> « Il me faut ajouter ici, que, malgré mes efforts et ma connaissance assez vaste des différentes doctrines bouddhistes, je n'aurais pu, sans la collaboration dévouée du Lama Yongden mon regretté fils adoptif, obtenir la confiance des maîtres Spirituels Tibétains à qui je m'adressais et les amener à m'exposer des vues philosophiques et des disciplines mentales qu'ils se croyaient tenus de garder secrètes. »
> *Les Enseignements secrets des bouddhistes tibétains*.

De même que Philippe Néel fut pour Alexandra le « meilleur des maris », Aphur-Albert Yongden fut, à n'en pas douter, le meilleur des fils qu'elle pouvait imaginer. Quels sentiments éprouva-t-elle réellement pour lui ? Nul ne le sait, mais l'on est en droit de penser à une affection sincère, mêlée de reconnaissance. Souvenons-nous de la parole terrible de Mme Néel, écrite à son mari en 1904 : « J'aurais pu aimer grandement qui m'en aurait paru digne… » Si l'impitoyable Alexandra, lucide et sans illusion sur le genre humain, fit de ce serviteur son fils adoptif, c'est qu'elle le trouva assurément digne d'elle.

2 – Marie-Madeleine Peyronnet : dix ans d'« esclavage consenti » et le choix d'une vie

Avril 1958 : Alexandra vient d'envoyer le texte de *La Connaissance transcendante* chez Adyar ; Plon réclame une édition augmentée du *Bouddhisme* ; Mrs Llyod tape le manuscrit de *L'Avadhuta Gîtâ*… À 90 ans, l'orientaliste poursuit son œuvre littéraire malgré des difficultés physiques de plus en plus handicapantes. Son amie Nancy Martinie, maintenant veuve, avait séjourné à ses côtés après le décès de Yongden ; de santé fragile, elle finit par quitter Samten Dzong avec le projet de se remarier. Madame Néel aurait pourtant besoin quotidiennement d'une « infirmière sérieuse et stable »[27]. Les amies se succèdent, avec plus ou moins de réussite et de dévouement. Aucune ne peut demeurer bien longtemps auprès de l'exploratrice, pour des raisons de disponibilité et… d'incompatibilités d'humeur !

Trop peu valide pour rester seule dans sa maison, Alexandra passe l'automne dans des hôtels de Digne[28] : Hôtel du Grand Paris, puis Grand Hôtel où elle loue une seconde chambre pour une dame de compagnie nouvellement engagée. Fatiguée et insatisfaite de la nourriture servie, l'exploratrice regagne Samten Dzong en novembre 1958. Sa dame de compagnie la quitte alors pour se remarier, elle aussi. De nouveau seule, Madame Néel envisage de louer un appartement à Nice où elle passerait l'hiver[29]. Auparavant, elle décide de se rendre à Aix-en-Provence « pour y essayer une cure pour la circulation du sang »[30] car ses jambes la font peiner terriblement.

À la mi-décembre 1958, Alexandra descend à l'Hôtel des Thermes Sextius, à Aix-en-Provence, avec une nouvelle dame de compagnie. Confortablement logée, l'exploratrice informe son amie et collaboratrice Maria Llyod qu'elle y séjournera au moins jusqu'en avril 1959. Sur place elle reprend son travail d'auteur et annonce qu'elle va se « mettre à *La Réincarnation et l'immortalité* »[31] et qu'elle ne quittera Aix qu'après avoir terminé ce texte. En mars 1959, la dame de compagnie donne son congé. L'orientaliste souffre atrocement dès qu'elle se met debout. Marchant de plus en plus mal, elle doit songer à une nouvelle organisation :

> « Il me faudrait quelqu'un pour aller à Digne emballer tout de façon à pouvoir tout expédier facilement où je le voudrais. Je ne puis plus me servir de ma villa, je veux m'en débarrasser et prendre d'autres arrangements.
> Le Sextius est aussi bon qu'une maison de retraite, mais il faut, en plus, un tout petit logis pour y garder mes affaires : livres, etc, et pouvoir m'y réfugier au besoin. »
> Lettre à Mrs Llyod, 26 mars 1959, Hôtel Sextius, Aix-en-Provence. Inédite.

Dans cette perspective, elle cherche une personne qui accepterait de venir ranger ses affaires chez elle, puis « établir les catalogues des livres, des documents, etc. »[32].

Juin 1959 : Alexandra réside encore au Sextius. L'une de ses relations, une Suisse nommée Eileen Pittet, qui a pris pension dans un hôtel voisin pour un mois, suggère le nom d'une personne susceptible d'accepter le travail proposé : Marie-Madeleine Peyronnet. Elle est la sœur de la propriétaire de l'hôtel où séjourne Eilenn Pittet[33]. La jeune femme se trouve justement à Aix pour quelque temps…

La suite est racontée par Marie-Madeleine elle-même dans son témoignage *Dix ans avec Alexandra David-Néel*. La première rencontre permet à l'exploratrice de jauger la postulante qui répond poliment à ses questions. Après trois jours « d'interrogatoire », l'affaire est entendue : formée depuis son plus jeune âge à rendre service, Marie-Madeleine accepte d'accomplir la tâche demandée par cette dame célèbre dont elle vient de faire connaissance.

Peu après le dernier entretien, Alexandra fait appeler d'urgence Marie-Madeleine car elle pense mourir dans les heures qui viennent[34]. La jeune femme accourt et s'installe au Sextius pour assister la vieille dame dans ses derniers instants… La soirée passe, la nuit arrive… et fusent soudain les premiers ordres de l'ex-mourante revigorée : elle explique à sa nouvelle recrue (fille d'officier) la manière de préparer son lit, c'est-à-dire son fauteuil de nuit, car Alexandra ne peut plus s'allonger depuis longtemps. Ainsi commençe le « service » que Marie-Madeleine avait envisagé d'assurer pendant trois mois[35]. Il allait se prolonger jusqu'à la mort de la donneuse d'ordres… dix ans plus tard.

Dans son livre, Marie-Madeleine relate sa stupéfaction lorsqu'elle découvrit Samten Dzong, à l'abandon depuis deux ans : le jardin aussi touffu qu'une jungle, la maison tendue de toiles d'araignées, les pièces sombres, tout encombrées d'objets orientaux, de bagages, de malles, de sacs, de colis… et dans l'un des meubles, un coffret avec les cendres d'Aphur Yongden. À l'exception d'un Bouddha, les décorations sur les murs ne sont pas plus apaisantes. Perturbée par ce décor suffisamment effrayant pour une néophyte, la jeune femme ne peut dormir pendant les trois premières nuits de son installation rudimentaire. Car en plus de son étrangeté, le lieu manque de confort. Épuisée, elle finit par sombrer dans un sommeil… qui la mène à Aphur Yongden. Elle le voit de manière très précise : « Ne pleurez plus, ne quittez pas ma mère, vous ne le regretterez pas », lui dit-il avec un à-propos saisissant[36]…

Il faudra du temps à la jeune « pied-noir » pour se familiariser avec ces lieux singuliers et s'adapter au mode de vie original de l'orientaliste ! Elle succèdera à Maria Llyod dans les tâches de secrétariat, avec l'avantage évident de résider sur place. À la différence de la Britannique, Marie-Madeleine est célibataire et bien décidée à le rester. Subjuguée par la personnalité de l'exploratrice, une « intelligence » comme elle rêvait d'en rencontrer, elle s'installe à Samten Dzong sans soupçonner qu'elle ne quitterait plus l'endroit ! (Elle y réside encore aujourd'hui.) « Ma présente compagne est jeune et agréable en beaucoup de points. Elle paraît se plaire beaucoup avec moi. Elle conduit très bien. Je souhaite qu'elle reste », écrit Alexandra à Maria Llyod le 24 juillet 1959.

Non seulement Marie-Madeleine se révéla d'un extrême dévouement, associé à une intelligence qui lui permit de s'acclimater à l'atmosphère très spéciale de Samten Dzong et de sa propriétaire, mais son fort tempérament

plaisait à l'ancienne « chef d'expéditions » ! Les dialogues promettaient d'être animés, l'énergie et la gaieté seraient de retour dans la maison, et les soins assurés. De fait, la bonne humeur succédera toujours aux larmes de la nouvelle collaboratrice, marquée bientôt par le drame algérien, et souvent épuisée par le rythme de vie aléatoire de la maîtresse des lieux (« Le jour ? La nuit ? Qu'est-ce ce cela veut dire ? Ce ne sont que des mots », disait-elle)[37]. Un nouveau duo se forma rapidement, aussi solide qu'avec Yongden, mais d'un tout autre style.

En plus de la dactylographie, du catalogage et autres recherches d'ouvrages dans les bibliothèques fournies de la philosophe orientaliste, Marie-Madeleine acceptera toutes les tâches imposées par la grande vieillesse d'une personne autoritaire et progressivement paralysée des jambes, puis des mains… mais non du cerveau. À partir de 97 ans, ne pouvant plus écrire tant ses mains étaient déformées, Alexandra dictera ses textes à sa compagne[38]. On imagine la souffrance morale que représentait la perte d'autonomie physique pour une Alexandra naguère si indépendante ! Deux Dignoises, les « Fernande », se chargeaient des travaux ménagers. Marie-Madeleine assumait le reste, passant selon les heures du rôle de secrétaire à celui de gouvernante, d'infirmière, d'hôtesse, de couturière (avec ses « ouvrages de dames »), de chauffeur ou de cuisinière, au son des ordres impérieux de la grande orientaliste !

Définitivement harassante, la vie à Samten Dzong ne manquait ni de piquant ni de fantaisie car la vieille dame recevait des visiteurs : hautes personnalités comme le prince Pierre de Grèce et la reine Élisabeth de Belgique, écrivains comme Lawrence Durrell, explorateurs comme Bertrand Flornoy, hommes politiques comme Christian Fouchet, journalistes, mais aussi des illuminés et des farfelus inconnus. La dernière secrétaire témoigne de cette tranche de vie ô combien singulière :

> « Les heures s'écoulent, les jours passent, tous identiques. Ils sont faits de colères délirantes, de conversations et de discussions passionnées, d'admiration, de travail intensif et aussi de profonde affection. Le rythme de notre vie est difficilement soutenable, mais Alexandra David-Néel me subjugue. Elle fera de moi son esclave. Une esclave, certes, pas toujours douce, mais j'ai consenti à devenir esclave. »

Alexandra savait que Marie-Madeleine lui offrait un cadeau immense en lui permettant de rester chez elle pour y achever son œuvre d'écriture. La reconnaissance fut réciproque : « Elle m'a tout appris. Mes parents m'ont donné la vie, elle m'a donné tout le reste… », affirmait récemment Marie-Madeleine Peyronnet à un journaliste[39].

Si Alexandra David-Néel est une personne peu commune, sa nouvelle assistante ne l'est pas moins. D'abord par sa naissance : sous le soleil brûlant de Réchaïga, « derrière un caillou » du bled algérien, comme sa mère lui avait répondu alors que, petite fille, elle l'avait interrogée sur sa venue au monde : elle n'était pas née « dans une rose » comme les autres demoiselles puisqu'il n'y en avait pas dans le bled, mais bien… derrière un caillou du désert ! D'où, sans doute, la rudesse de son caractère, une dureté apparente qui masque un grand cœur : à trois ans et demi n'est-elle pas allée arracher les clous d'un crucifix dans la chambre de sa mère afin que le Christ ne souffre plus[40] ?

Cette jeune femme de bonne famille, éduquée à la manière forte, allait consacrer toute sa belle énergie à la tyrannique mais passionnante future centenaire. La cohabitation, vécue avec une telle intensité pendant une décennie, ne peut que laisser des traces. À son tour, la dernière collaboratrice se trouva complètement désemparée après la mort de la maîtresse des lieux, le 8 septembre 1969.

À 39 ans, Marie-Madeleine découvre la solitude à Samten-Dzong. Tout lui rappelle Madame Néel, sa personnalité insupportable mais lumineuse, cinglante mais drôle, égoïste mais intègre, coléreuse mais loyale, cabotine mais d'une infinie sagesse et… toujours prête à repartir en voyage. Le silence remplace les appels à coups de sonnette, les ordres à coups de canne dans le plancher, les dialogues et les rires, les récits de voyages et les visites d'admirateurs. L'absence est insupportable. Il faut exorciser la douleur : ce sera *Dix ans avec Alexandra David-Néel*, écrit en deux semaines[41] !

Marie-Madeleine ne quitte pas la maison car Alexandra avait pris soin de lui laisser la jouissance des lieux, par voie testamentaire. Elle est désormais chez elle à Samten Dzong. La ville de Digne, légataire universelle désignée par l'exploratrice[42], touchera les droits d'auteur. Reste l'héritage spirituel et intellectuel d'Alexandra, que sa dernière collaboratrice est alors seule à connaître. En 1969, si les ouvrages de l'exploratrice étaient appréciés, leur diffusion ne dépassait guère le cercle encore restreint des passionnés de philosophies orientales ou de récits d'aventures.

Riche de plus de vingt livres et d’innombrables articles, l’œuvre de l’orientaliste restait inachevée. En effet, dix-huit jours avant sa mort, Alexandra reconnaissait avoir été « paresseuse », ajoutant qu’elle aurait eu encore deux livres à écrire à partir des lettres à son mari, son « journal de voyage » ! Avec une audace empreinte d’un profond respect, Marie-Madeleine osa alors lui demander l’autorisation de consulter ce courrier. En confiance la vieille dame acquiesça, lui demandant simplement d’en faire « le meilleur usage »[43]. C’est ainsi que, encore bouleversée par la disparition de la célèbre tibétologue, Marie-Madeleine commença à dépouiller trois valises de lettres et à dévorer « sept kilos de documents »[44] ! Il lui fallut dix-huit mois pour compiler l’ensemble de cette correspondance qui se révéla d’une qualité exceptionnelle. « La femme que j’avais connue dans ses dernières années toute de rigueur, de despotisme et d’autoritarisme, prenait à cette lecture, une nouvelle dimension. […] Ses angoisses et ses désespoirs s’étalaient avec une franchise surprenante »[45], écrit M.-M. Peyronnet. Cette correspondance paraît d’autant plus précieuse qu’Alexandra s’était refusée à écrire son autobiographie, genre littéraire qu’elle désapprouvait, le jugeant trop subjectif. Bien que la plupart de ses livres la concernent directement, puisqu’ils retracent ses aventures périlleuses en Asie, ils ne parlent jamais de sa vie privée. C’est à Philippe qu’elle réservait ses impressions, ses enthousiasmes, ses déceptions, ses critiques, ses éloges, ses projets et ses demandes d’argent… Philippe eut l’immense mérite de garder son courrier et de le lui restituer dès son retour.

Après avoir recueilli plusieurs avis confirmant la qualité de ces lettres, Marie-Madeleine sut qu’elle devait se battre pour promouvoir l’œuvre de l’orientaliste et la diffuser auprès d’un public plus large. Dès 1970, elle fit rééditer les trois premiers ouvrages de l’exploratrice sous le titre *En Chine – L’amour universel et l’individualisme intégral – Les maîtres Mo-Tsé et Yang-Tchou.* La tâche suivante sera de faire connaître la correspondance au grand public : la première édition du *Journal de voyage – Lettres à son mari* connut un succès immédiat avec deux volumes publiés en 1975 et 1976. Marie-Madeleine continuait à travailler pour l’exploratrice ! Elle vouerait la suite de son existence à défendre sa mémoire et à diffuser son œuvre. Ainsi la mort ne la séparait pas de celle qu’elle avait tant admirée !

En plus de l’œuvre littéraire, la maison d’Alexandra, avec son oratoire tibétain (alors unique en France), ses bibliothèques, la rareté de ses objets ramenés d’Asie et surtout du Tibet encore si mal connu, représentait une

richesse patrimoniale tout à fait originale. Par testament, Alexandra avait légué certaines collections de livres et d'objets à des organismes qui lui étaient chers (musée Guimet, musée de l'Homme, etc.), mais d'innombrables souvenirs de voyages restaient entassés pêle-mêle dans les fameuses malles : équipements de voyages (tentes, sacoches, bottes, gamelles, appareils photographiques…), papiers personnels (passeports, notes, cartes…). Cet héritage insolite témoignait du quotidien d'une exploratrice et de ses pérégrinations en Asie, en particulier sur ce Toit du monde qui faisait rêver… Marie-Madeleine était persuadée de son intérêt remarquable. Encore fallait-il en convaincre les autorités.

À Digne, Madame Néel passait surtout pour une originale. Mais qui la connaissait vraiment ? Sa dernière collaboratrice se battit alors avec acharnement contre l'indifférence. Elle multiplia les démarches en faisant résonner maintes fois son verbe fort dans les bureaux des administrations locales : il fallait créer une structure officielle permettant de valoriser l'œuvre, le personnage et la maison de l'exploratrice. L'opiniâtreté paya encore une fois : Pierre Bayetti, alors adjoint aux affaires culturelles, lui apporta son soutien et la Fondation Alexandra David-Néel vit enfin le jour le 31 juillet 1977. Son siège fut bien sûr fixé dans l'ancienne maison de l'exploratrice. Samten Dzong devint un musée[46]. Puis un bâtiment neuf fut construit dans la propriété pour loger Marie-Madeleine qui fut intégrée au personnel municipal de la ville de Digne-les-Bains.

> « Je ne regrette rien. Je voulais une vie pas banale, je me la suis offerte. Je suis heureuse d'avoir consacré ma vie à une telle âme. Dans ce monde où il n'y a que l'argent, le mensonge et les fesses qui priment, rencontrer une telle grande âme est rare.
> […] Alors voilà, l'exemple de cette petite bonne femme, avec ses failles et ses faiblesses, qui a su trouver son chemin, prouve que nous aussi nous pouvons trouver le nôtre. Et ce chemin se situe au-delà de l'Himalaya et du bouddhisme. En nous-mêmes. »
> Marie-Madeleine Peyronnet, 1985[47].

Dès 1977, Frank Tréguier vint seconder la dernière secrétaire d'Alexandra. Il lui a succédé à la tête de la structure en 1995, année où elle fut mise à la retraite. Bien que n'occupant plus de fonction officielle, Marie-Madeleine reste l'âme vive de cette Fondation qu'elle a fait émerger avec

tant de cœur et d'énergie. Les visiteurs qui ont eu la chance de la rencontrer lors d'une visite du musée savent combien sa présence chaleureuse ajoute à l'« esprit du lieu » où résonne encore l'étonnante personnalité de l'exploratrice du Tibet.

Les noms des courageux aventuriers qui tentèrent de parcourir le Tibet au XIXe siècle et au début du XXe restent connus des spécialistes. Nous les avons cités au fil des pages. Leurs comptes-rendus, leurs récits de voyages sont encore consultés avec respect pour les témoignages qu'ils apportent. Mais aucun ne suscite l'enthousiasme que l'on sent chez les lecteurs d'Alexandra David-Néel dont les livres sont constamment réédités ; toute bonne librairie présente plusieurs de ses titres. L'exploratrice est plus célèbre aujourd'hui qu'elle ne le fut de son vivant ; son nom est même devenu une sorte de symbole pour les amoureux du Tibet et les voyageurs qui ont la chance de s'y rendre. Sa renommée tient avant tout à la qualité de son œuvre écrite, à sa plume alerte, à la profondeur de l'expérience qu'elle rapporte, à son témoignage lucide et d'une qualité étonnante sur l'Inde et le Tibet. Mais Alexandra David-Néel bénéficierait-elle d'une si belle renommée sans Marie-Madeleine Peyronnet ?

Par son action depuis 1969, par le suivi éditorial des livres, par la création de la Fondation, l'animation des visites du musée, ses conférences et moult activités autour du personnage de l'orientaliste, Marie-Madeleine Peyronnet fut le relais indispensable entre l'orientaliste et le grand public.

Puissent ces quelques pages exprimer la gratitude des lecteurs d'Alexandra David-Néel et des visiteurs de Samten Dzong envers celle qui a donné sa vie pour faire connaître la « plus grande exploratrice du XXe siècle »[48] !

---

1 *Initiations lamaïques*. Chapitre X (p. 237, édition de 1985).

2 *Ibid*. Chapitre I (p. 25).

3 Interview de M.-M. Peyronnet par S. Mairet : « Alexandra David-Néel – Magie d'amour à Samten-Dzong ». *Dragon* , septembre-octobre 2008.

4 *Correspondance à son mari – Édition intégrale 1904-1941* (p. 311).

5 Lettre d'A. David-Néel à son mari, 7 janvier 1923.

6 Archives de la Fondation A. David-Néel. Nous remercions particulièrement Frank Tréguier de nous avoir donné accès à ce document.

7 *Mystiques et magiciens du Tibet*. Chapitre II (p. 81 de l'édition Presse Pocket).

8 Voir *Initiations lamaïques*. Chapitre premier (p. 22, édition de 1985).

9 Sur les Kagyupa, voir *Mystiques et magiciens du Tibet* (chapitre V), et *Dharma Chakra – La voie du Bouddha*, pp. 134-150. (Voir bibliographie : Collectif).

10 Voir aussi *Mystiques et magiciens du Tibet*. Chapitre V.
11 Voir p. 28 de *Dieux et démons des solitudes tibétaines* (image scannée).
12 « Une secte mystique dont l'ancêtre spirituel est le célèbre ascète, poète Milarepa, XIe siècle. » (Note d'A. David-Néel).
13 S. & R. Verma, p. 20.
14 Lettre du 15 novembre 1920. Kumbum.
15 Lettre du 23 janvier 1920. Kumbum.
16 Ils circulent alors dans les provinces sino-tibétaines : Moewen correspond à Mochow (voir carte 21 : De Kumbum à Jyekundo).
17 *Mystiques et magiciens du Tibet*. Chapitre V.
18 A.-M. Blondeau et K. Buffetrille, 2002, p. 435.
19 *Introduction à la connaissance transcendante*.
20 Aphur Yongden.
21 *Le Lama aux cinq sagesses*, introduction d'Alexandra David-Néel.
22 Exemple, la lettre de Yongden à Mrs Llyod, 18 septembre 1930. Archives de la Fondation A. David-Néel.
23 M.-M. Peyronnet, p. 219 de l'édition de 2005.
24 Archives de la Fondation A. David-Néel.
25 Lettre à Maria Llyod, 1er mai 1956. Marie-Madeleine Peyronnet nous a appris que le mémorial n'avait pas pu être construit. En revanche le prix devint effectif après la mort de l'exploratrice, sous la forme d'un prix Alexandra David-Néel : il fut décerné jusqu'à ces dernières années dans l'esprit souhaité par l'orientaliste.
26 La première édition date de 1951.
27 Lettre à Mrs Llyod, 11 mai 1958.
28 Lettre à Mrs Llyod, 5 septembre 1958.
29 Lettre à Mrs Llyod, 3 novembre 1958.
30 Lettre à Mrs Llyod, Noël 1958.
31 Lettre à Mrs Llyod, Noël 1958. Aix-en-Provence.
32 Lettre à Mrs Llyod, 8 avril 1959.
33 M.-M. Peyronnet. Chapitre 1.
34 M.-M. Peyronnet. Chapitre 1.
35 Entretien avec Marc de Smet. *Voyages et aventures de l'esprit*. 1985, p. 14.
36 Merci à Marie-Madeleine Peyronnet de nous avoir autorisée à raconter ce souvenir significatif.
37 M.-M. Peyronnet. Chapitres 1 et 8.
38 M.-M. Peyronnet. Chapitre 3.
39 Serge Mairet : « Alexandra David-Néel – Magie d'amour à Samten-Dzong ». *Dragon*, septembre-octobre 2008.
40 Nous remercions vivement Marie-Madeleine Peyronnet qui nous a autorisée à raconter ces anecdotes.
41 Entretien avec Marc de Smet. *Voyages et aventures de l'esprit*. 1985, p. 13.
42 Archives Nationales. Dossier 454 AP 105.
43 Avant-propos du *Journal de voyage – Lettres à son mari*.
44 Entretien avec Marc de Smet. *Voyages et aventures de l'esprit*. 1985, p. 13.
45 Avant-propos du *Journal de voyage – Lettres à son mari*.
46 Voir le site Internet www.alexandra-david-neel.org.
47 Entretien avec Marc de Smet. *Voyages et aventures de l'esprit*. 1985, p. 14.
48 C'est Bertrand Flornoy, l'explorateur de l'Amazone, qui avait qualifié ainsi Alexandra David-Néel lors d'un entretien radiophonique avec Jacques Chancel (émission « Radioscopie »).

Bibliographie

Œuvres d'Alexandra David-Néel

Livres (classés par ordre chronologique)

1898 : *Pour la vie*. Bruxelles, Belgique, Bibliothèque des Temps nouveaux. Rééd. dans *En Chine*. Paris, Plon, 1970. Rééd. avec d'autres textes libertaires en 1998 et 2003 (voir plus loin : Éditions Les nuits rouges).

1907 : *Le Philosophe Meh-ti (ou Mo-tse) et l'idée de solidarité*. Londres, Luzac et Cie. Rééd. sous le titre *Socialisme chinois, Meh-Ti et l'idée de solidarité*. Paris, Giard et Brière. Rééd. dans *En Chine*. Paris, Plon, 1970.

1909 : *Les Théories individualistes dans la philosophie chinoise*. Paris, Giard et Brière. Rééd. dans *En Chine*. Paris, Plon, 1970.

1911 : *Le Modernisme bouddhiste et le Bouddhisme du Bouddha*. Paris, Alcan. Rééd. sous le titre *Le Bouddhisme du Bouddha*. Paris, Éditions du Rocher, 1977.

1925 : *Souvenirs d'une Parisienne au Thibet*. Pékin. Sans indication d'éditeur (épuisé).

1927 : *Voyage d'une Parisienne à Lhassa, à pied et en mendiant de la Chine à l'Inde à travers le Tibet.* Paris, Plon. Traductions. Rééd.

1929 : *Mystiques et magiciens du Thibet.* Préface d'A. d'Arsonval, membre de l'Académie des Sciences. Paris, Plon. Traductions. Rééd. (sans la préface).

1930 : *Initiations lamaïques. Des théories – des pratiques – des hommes*. Paris, Adyar. Rééd.

1931 : *La Vie surhumaine de Guésar de Ling le héros thibétain, racontée par les bardes de son pays.* Avec la collaboration du lama Yongden. Préface de Sylvain Lévi. Paris, Adyar. Traduction, Rééd.

sous le titre *La Vie surhumaine de Guésar de Ling.* Paris, Éditions du Rocher, 1978.

1933 : *Au pays des brigands gentilshommes. Grand Tibet.* Paris, Plon. Traductions, Rééd.

1935 : *Le Lama aux cinq sagesses – Roman tibétain.* (par lama Yongden et A. David-Néel). Paris, Plon. Traductions, Rééd.

1936 : *Le Bouddhisme – Ses doctrines et ses méthodes.* Paris, Plon. Rééd. 1949, Éditions du Rocher, Monaco.

1938 : *Magie d'amour et magie noire. Scènes du Tibet inconnu.* Paris, Plon. Traductions. Rééd.

1940 : *Sous des nuées d'orage*. Paris, Plon. Rééd.

1947 : *À l'ouest barbare de la vaste Chine*. Paris, Plon. Traductions. Rééd.

1949 : *Au cœur des Himalayas. Le Népal.* Bruxelles, Dessart. Traductions. Rééd. Paris, Pygmalion.

1951 a : *L'Inde. Hier – aujourd'hui – demain*. Paris, Plon. Traductions. Rééd. augmentée sous le titre *L'inde où j'ai vécu* (voir plus loin, 1969).

1951 b : *Astavakra Gîtâ. Discours sur le Vedânta advaïta* (traduit du sanscrit). Paris, Adyar. Rééd. avec *Avadhuta Gîtâ*. Paris, Éditions du Rocher (voir 1958).

1951 c : *Les Enseignements secrets des bouddhistes tibétains. La vue pénétrante.* Paris, Adyar. Traductions. Rééd. (édition revue et augmentée).

1952 : *Textes tibétains inédits,* traduits et présentés par Alexandra David-Néel. Paris, La Colombe. Traductions. Rééd. Paris, Pygmalion/Gérard Watelet.

1953 : *Le Vieux Tibet face à la Chine nouvelle.* Paris, Plon. Traduction. Rééd.

1954 : *La Puissance du néant* (par lama Yongden, préface d'Alexandra David-Néel). Paris, Plon. Rééd.

1958 a : *La Connaissance transcendante d'après le texte et les commentaires tibétains.* Paris, Adyar. Rééd.

1958 b : *Avadhuta Gîtâ de Dattatraya. Poème mystique Vedânta advaïta*. Paris, Adyar. Rééd. avec *Astavakra Gîtâ.* Paris, Éditions du Rocher.

1960 : *Le Bouddhisme du Bouddha, ses doctrines, ses méthodes et ses développements mahâyânistes et tantriques au Tibet.* Paris, Plon. Rééd. Paris, Éditions du Rocher.

1961 : *Immortalité et réincarnation. Doctrines et pratiques. Chine-Tibet-Inde.* Paris, Plon. Traductions. Rééd. Paris, Éditions du Rocher.

1964 : *Quarante siècles d'expansion chinoise.* Genève et Paris, La Palatine (épuisé).

1969 : *L'Inde où j'ai vécu. Avant et après l'Indépendance.* Édition augmentée de *L'Inde. Hier – aujourd'hui – demain.* Paris, Plon. Traductions. Rééd.

Ouvrages posthumes, publiés par les soins de Marie-Madeleine Peyronnet :

1970 : *En Chine – L'amour universel et l'individualisme intégral – Les Maîtres Mo-Tsé et Yang-Tchou.* Paris, Plon.

1972 : *Le Sortilège du mystère – Faits étranges et gens bizarres rencontrés au long de mes routes d'Orient et d'Occident*. Paris, Plon. Rééd.

1975 a : *Journal de voyage – Lettres à son mari (11 août 1904-27 décembre 1917).* Paris, Plon. Rééd.

1975 b : *Vivre au Tibet – Cuisine, Traditions et Images.* Morel éditeurs. Réédité sous le titre *Gargantua au pays des neiges*. Éditions Dharma, 1993.

1976 : *Journal de voyage – Lettres à son mari (14 janvier 1918-3 décembre 1940).* Paris, Plon. Rééd.

1979 : *Le Tibet d'Alexandra David-Néel.* (album de photos), F. Borin, Paris, Plon.

1986 : *La Lampe de Sagesse*. Paris, Le Rocher/Jean-Paul Bertrand Éditeur.

1990 : *Sodétchen l'invisible, Conte tibétain.* Illustrations de M. Mille. Digne, Fondation Alexandra David-Néel.

1998 : *Pour la vie et autres textes libertaires inédits 1895-1907*. Paris, Éditions Les nuits rouges.

2000 : *Le Féminisme rationnel.* Paris, Éditions Les nuits rouges.

2000 : *Correspondance avec son mari. Édition intégrale 1904-1941*. Paris, Plon.

2003 : *Féministe et libertaire*. Paris, Éditions Les nuits rouges.

2004 : *Dieux et démons des solitudes tibétaines (Mystiques et magiciens du Tibet. Le lama aux cinq sagesses. Magie d'amour et magie noir. La Puissance du néant)*. Paris, Plon.

Articles
(liste non exhaustive)

(Alexandra David-Néel a écrit de très nombreux articles en français ou en anglais. Ne sont répertoriés ici que ceux que nous avons consultés pour cet ouvrage).

1893 : « Ce que doit être notre fraternité ». *Le Lotus bleu*, n° 9. 4e année, pp. 230-233. Signé Mitra.

1893 : « Solidarité ». *Le Lotus bleu*, n° 10. 4e année, pp. 275-279. Signé Mitra.

1895 : « Notes sur le Bouddhisme ». *L'Étoile socialiste*, du jeudi 18 au jeudi 25 avril, 2e année, n° 20. Signé Mitra.

1900 : « De l'importance des influences ambiantes au point de vue philosophique ». *L'Alliance scientifique universelle*. Signé Alexandra Myrial. Réédité dans Question de/Albin Michel, n° 60 (*voir plus loin* : Smedt M. de).

1900 : « L'autorité paternelle ». Société Anonyme des Arts et Manufactures, 28 août (texte dactylographié conservé à la Fondation A. David-Néel). Signé Alexandra Myrial.

1904 : « Notes historiques sur la Corée ». *Mercure de France*, Paris, I, pp. 97-110. Signé Alexandra Myrial.

1904 a : « Les moines soldats de l'armée coréenne ». *L'Européen*, 6-2, p. 3. Signé Alexandra Myrial.

1904 b : « Religions et superstitions coréennes ». *Mercure de France*, Paris, III, pp. 638-654. Signé Alexandra Myrial.

1904 c : « Le pouvoir religieux au Thibet – Ses origines ». *Mercure de France*, Paris, XII, pp. 599-618. Signé Alexandra Myrial.

1905 a : « Moukden – Notes historiques ». *Mercure de France*, Paris, I-VII, pp. 69-79. Signé Alexandra Myrial.

1905 b : « La question religieuse au Japon ». *Le Courrier européen,* 10 février, p. 6. Signé Alexandra Myrial.

1905 c : « Allocution sur la morale laïque », prononcée par Alexandra Myrial. Congrès de la Libre Pensée, Paris.

1907 : « Le mariage, profession pour femmes ». *La Société nouvelle*, Paris et Mons (Belgique), XIIIe année, 2e série, I, pp. 210-217, (voir aussi *Mercure de France*, Paris, même année, I-VI, pp. 465-472). Signé Alexandra Myrial.

1908 : « Notes sur la philosophie japonaise ». *La Société nouvelle*, Paris et Mons (Belgique), 38 p. Signé Alexandra David.

1909 : « Le féminisme rationnel ». *La Société nouvelle*, Paris et Mons (Belgique), 41 p. Signé Alexandra David.

1912 : « Auprès du dalaï-lama ». *Mercure de France*, Paris, I-X, pp. 466-476. Signé Alexandra David.

1920 a : « En Asie – L'Inde avec les Anglais ». *Mercure de France*, 1-V-11, Paris, pp. 92-104. Signé Alexandra David.

1920 b : « La question du Thibet ». *Mercure de France*, 1-VI, manuscrit dactylographié. Signé Alexandra David.

1921 : « Les méthodes bouddhistes de méditation ». *Buddhist Review*, vol. 8, nº 4. Signé Sunyananda – (Monastère de Kum-Bum).

1925 : « Les Thibétains – Leur mentalité et leurs mœurs ». Conférence, Institut général psychologique, Paris, Extrait du Bulletin, nº 4-6, 25e année, 24 p.

1926 : « En éclaireur à travers le Thibet ». Conférence, *La Géographie*, Paris, Extrait des numéros de mai-juin 1926, 15 p.

1927 a : « Sur la route de Lhassa ». *La Revue théosophique*, *Le Lotus bleu*, Paris, avril 1927, nº 2, XXXVIIIe année, pp. 63-67.

1927 b : « L'entraînement psychique chez les Thibétains ». Conférence, Institut général psychologique, Paris, Extrait du Bulletin, nº 4-6, 27e année, 21 p.

1933 : « Femmes du Thibet ». *La Revue belge*, Bruxelles, Revue de quinzaine, 10e année, Tome II, nº 4, pp. 299-312. (et *Revue de Paris*, 1er février 1933, pp. 270-283.)

1934 : « Le Tibet et le dalaï-lama ». (Texte dactylographié, 17 p.).

1938 : « L'effondrement du prestige des Blancs en Chine ». *La Revue de Paris* (texte dactylographié conservé à la Fondation A. David-Néel).

1948 : « Visite aux étudiants et lettrés tibétains ». *Connaissance du monde*, n° 13, pp. 139-152.

1954 : « Femmes tibétaines ». *France-Asie*, n° 98, juillet, pp. 840-847.

1957 : « Opinions sur l'Inde d'hier et d'aujourd'hui ». *Connaissance du monde*, avril-mai, pp. 31-40.

Réalisations audio-visuelles

1993 : DVD et cassette vidéo : *Alexandra David-Néel, du Sikkim au Tibet interdit*. Réalisation Jeanne Mascolo de Filippis et Antoine de Maximy, F Productions-Fondation Alexandra David-Néel.

1996 : CD-ROM *: Alexandra David-Néel, la femme aux semelles de vent.* Marie-Madeleine Peyronnet, Frank Tréguier, Vincent et Dominique Ohl. Conception et réalisation Kyklos. Production Fondation Alexandra David-Néel.

2006 : 2 CD-audio : *Entretiens avec Alexandra David-Néel – Tibet, Inde, Chine*. Radio Suisse Romande et Éditions Zoé. www.rsr.ch/www.editionszoe.ch

Site Internet de la Fondation Alexandra David-Néel : www.alexandra-david-neel.org

DOCUMENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

Livres consultés (liste simplifiée)

— La première date est celle de l'édition originale, la seconde désigne celle de l'édition que nous avons consultée.

— Les ouvrages collectifs sont répertoriés à « Collectif ».

Anonyme : *La Bhagavad Gîtâ*, Traduit du sanscrit par A. M. ESNOUL et O. LACOMBE. Paris, Seuil, « Points Sagesse ». (1972), 1976.

Anonyme : *La Bhagavad-Gîtâ*, Traduction d'après Shri AUROBINDO, Texte français de C. RAO et J. HERBERT. 4e édition (définitive), Paris, Adrien Maisonneuve. 1984.

ALLEN Ch., *A Mountain in Tibet – The Search for Mount Kailas and the Sources of the Great Rivers of India*. London, Macdonald and Co Ltd. (1982), 1986.

ARIS M., with the assistance of P. BOOZ and contributions by S.-B. SUTTON and J. WAGNER, *Lamas, Princes, and Brigands – Joseph ROCK's Photographs of the Tibetan Borderlands of China*, (catalogue d'exposition), New York City, USA, China Institute in America, China House Gallery. 1992.

ASHFORD B., (GIBBONS B.), *The Himalayan Kingdoms – Nepal, Bhutan and Sikkim.* New York, USA, Hyppocrene Books. (1983), 1987.

AUBERT L., *Paix Japonaise.* Paris, Armand Colin. 1906.

AUROBINDO (SHRI), *La Bhagavad-Gîtâ*. Paris, Albin Michel, « Spiritualités vivantes ». (1942), 1970.

AVENEL H., *Histoire de la presse française – Depuis 1789 jusqu'à nos jours.* Paris, Flammarion. 1900.

AVOUAC J.-P. et DE WEVER P. (sous la dir. de), *Himalaya-Tibet – Le choc des continents.* CNRS Éditions et Muséum national d'Histoire naturelle, Paris. 2002.

0. BACOT J., *Dans les Marches tibétaines autour du Dokerla, novembre 1906-janvier 1908.* Paris. Plon. 1909.

1. BACOT J., *Le Tibet révolté – Vers Népémakö, La Terre promise des Tibétains.* Rééd. Paris, Éd. Raymond Chabaud-Peuples du Monde. (1912), 1988.
2. BACOT J., *Introduction à l'histoire du Tibet.* Paris, Société asiatique, publié avec le concours du CNRS. 1962.
3. BAILEY F.M. (Lt-Col.), *China-Tibet-Assam – A Journey – 1911. (With a map)*, London, Jonathan Cape. 1945.
4. BAILEY F.M. (Lt-Col.), *No Passport to Tibet* (Journey made in 1913). London, Rupert Hart-Davis. 1957.
5. BAKER J.N.L., *Histoire des découvertes géographiques et des explorations.* Paris, Payot. 1949.
6. BAREAU A., *Les Religions de l'Inde.* 3 vol. Paris, Payot, « Les religions de l'humanité ». 1966.
7. BARRAUX R., *Histoire des dalaï-lamas – Quatorze reflets sur le Lac des Visions.* Paris, Albin Michel. 1993.
8. BÉGUIN G., *Les Arts du Népal et du Tibet.* Paris, Desclée de Brouwer. 1987.
9. BÉGUIN G., MORTARI VERGARA P. (sous la dir. de), *Demeures des hommes, sanctuaires des dieux – Sources, développement et rayonnement de l'architecture tibétaine.* Paris, Musée Guimet, Roma, Universita La Sapienza. 1987.
0. BELL Ch., *The People of Tibet.* Oxford, Reprinted lithographically in Great Britain at the University Press Oxford. (1928), 1968.
1. BELLANGER C., GODECHOT J., GUIRAL P., TERROU F. (sous la dir. de), *Histoire générale de la presse française.* Tome III : *De 1871 à 1940.* Paris, PUF. 1972.
2. BERDOULAY V., *La Formation de l'École française de géographie (1870-1914).* Paris, Comité des travaux historiques et scientifiques, Bibliothèque nationale, Mémoires de la section de géographie. 1981.
3. BERGERON M.I., *Le Christianisme en Chine – Approches et stratégies.* Lyon, Éditions du Chalet. 1977.
4. BERGMAN S., *In Korean Wilds and Villages,* London, Travel Book Club. 1938.
5. BESANT A., *La Sagesse antique – Exposé général de l'enseignement théosophique.* Paris, Éditions Adyar. 13e éd., 1993.
6. BESANT A., LEADBEATER C.W., *La Voie de l'occultiste.* Paris, Éditions Adyar. 1927.

7. BIES J., *Littérature française et pensée hindoue des origines à 1950*. Paris, Klincksieck. 1974.
8. BIRD I., *The Golden Chersonese and the Way Thither – The Malayan Travels of a Victorian Lady.* Reprinted Singapore-Oxford-New York, Oxford University Press. (1883), 1990.
9. BIRD I., *Unbeaten Tracks in Japan : An Account of Travels on Horseback in the Interior Including Visits to the Aborigenes of Yezo and the Shrines of Nikko and Isé*. 2 vol., London, John Murray. 1881.
9. BIRD I., *Korea and Her Neighbours : A Narrative of Travel, with an Account of the Recent Vicissitudes and Present Position of the Country*. 2 vol., London, John Murray. 1898.
0. BIRD I., *The Yangtze Valley and Beyond : An Account of Journeys in China, Chiefly in the Province of Sze Chuan and Among the Man-tze of the Somo Territory.* London, John Murray. 1900.
1. BLECH Ch., *Contribution à l'histoire de la Société théosophique en France.* Paris, Éditions Adyar. 1933.
2. BLEICHSTEINER R., *L'Église Jaune*. Paris, Payot. 1950.
3. BLOFELD J., *Le Bouddhisme tantrique du Tibet – Introduction à la théorie, au but et aux techniques de la méditation tantrique.* Paris, Seuil, « Sagesses ». (1970), 1976.
4. BLONDEAU A.M., *Histoire des religions (Les religions du Tibet).* Paris, Gallimard, « La Pléiade ». (Tome III, p. 238 à 329). 1976.
5. BLONDEAU A.M., BUFFETRILLE K., *Le Tibet est-il chinois ?* Paris, Albin Michel. 2002.
6. BOGLE G., *Mission au Bhoutan et au Tibet.* (Titre original : *Narratives of the Mission of George Bogle to Tibet and of the Journey of Thomas Manning to Lhasa.* London. 1876.) Traduit de l'anglais, présenté et annoté par J. Thévenet. Éditions Kimé. 1996.
7. BOISGUÉRIN R. (de), *Fleurs de printemps et lune d'automne-Florilège de poésie lyrique chinoise*. Diffusion Asiathèque, Paris. 1985.
8. BONIN Ch. E., *Les Royaumes des Neiges (États himalayens)*. Paris, Armand Colin. 1911.
9. BOOZ E.B., *Tibet.* Lincolnwood (Chicago) USA, Passport Books, 1986. Édition anglaise : *A Guide to Tibet,* London, Collins. 1986.
0. BOULNOIS L., *Poudre d'or et monnaies d'argent au Tibet.* Centre régional de publication de Meudon-Bellevue, CNRS Éditions 1983.
1. BRIFFAULT R., *L'Inde et l'Angleterre.* s.l.n.d. (1941 ?).

2. BROSSE J., *Alexandra David-Néel – Aventure et Spiritualité.* (1978) Paris, Rééd. 1991, Albin Michel.

3. BUCHANAN K., *L'Espace chinois – Ses transformations des origines à Mao Zedong.* Paris, Armand Colin, « U ». 1973.

4. BUCKLEY M., STRAUSS R., *Tibet – A Travel Survival Kit.* Berkeley USA, Lonely Planet Publications. 1986.

5. BUISSON D., *Temples et sanctuaires au Japon*. Paris, Éditions du Moniteur. 1981.

6. BYRON R., *De la Russie au Tibet.* Paris, Plon, « Odyssées ». (1933), 1990.

7. CAREY W., *Travel and Adventure in Tibet Including the Diary of Miss Annie Taylor's Remarkable Journey from Tau-Chau to Ta-Chien-Lu trough the Heart of the Forbidden Land*. London, Hodder and Stoughton. 1902.

8. CARPENTER F., *Japan and Korea.* New York, USA, Carpenter's world Travels, Doubleday, Page and Company. 1925.

9. CHALON J., *Le Lumineux Destin d'Alexandra David-Néel.* Paris, Librairie académique Perrin. 1985.

0. CHAN V., *Tibet Handbook : A Pilgrimage Guide.* Chico (Californie), Moon Publications, 1994. Traduction française : *Tibet – Le guide du pèlerin.* Olizane, Genève, 1998.

1. CHAYET A., *La Femme au temps des dalaï-lamas.* Paris, Stock-L. Pernoud. 1993.

2. CHAYET A., *Art et Archéologie au Tibet.* Paris, Picard Éditeur. 1994.

3. CHESNAUX J., *L'Asie orientale aux* XIXe *et* XXe *siècles – Chine-Japon-Inde-Sud-Est asiatique.* Paris, PUF, « Nouvelle Clio ». 1973.

4. CHEVALIER A., *Les Voyageuses au* XIXe *siècle.* Tours, éd. Alfred Mame et fils, 1895.

5. Collectif, *Gazetteer of the People's Republic of China – Pinyin to Wade-Giles, Wade-Giles to Pinyin.* Washington, USA, Published by the Defense Mapping Agency. 1979.

6. Collectif, *The Gazetteer of Sikhim.* Reprinted Bibliotheca Himalayica, Series 1, volume 8, New Delhi India, Manjusri Publishing House. (1894), 1972.

7. Collectif, *Chine du Nord – Corée*. (39 cartes et 21 plans), Guide Madrolle, Hachette et Cie, 2e éd. 1911.

8. Collectif, *An Official Guide to Eastern Asia, Trans-Continental Connections between Europe and USA,* Volume I : *Manchuria and Chösen.*

1920, Volume II : *South-Western Japan,* Volume III : *North-Eastern Japan,* Volume IV : *China.* 1915, Prepared by the Department of Railways, Tokyo, Japan. 1915-1920.

9. Collectif, *Le Sacré au Tibet. Temples et mandalas. Le Livre des Morts.* Éditions N.A., « Homo Religiosus », Études pour la redécouverte du sacré. 1990.

0. Collectif, *Dharma Chakra – La Voie du Bouddha*. Kagyu-Ling, La Boulaye, Éditions Marpa. 1993.

1. COLOMBEL P., MEYER F., GRÉGOIRE Ch., *Trésors du Tibet.* (Catalogue d'exposition), Muséum d'histoire naturelle, Paris. 1987.

2. CROISET M., *Marc-Aurèle. Pensées pour moi-même,* suivi du *Manuel d'Épictète.* Paris, GF-Flammarion. 1964.

3. DAVID A. (Abbé), *Journal de mon troisième voyage d'exploration dans l'Empire chinois*. 2 tomes, Paris, Hachette. 1875.

4. DAVIS Ph. (Dr), *La Fin du monde des esprits – Le spiritisme devant la raison et la science.* Paris, Librairie illustrée. s.d. (1887 ?).

5. DAWA SAMDUP (Lama Kasi), *Le Yoga tibétain et les doctrines secrètes ou Les Sept Livres de la Sagesse du Grand Sentier*. Édité par le Dr W. Y. EVANS-WENTZ, Rééd. 1987. Paris, A. Maisonneuve.

6. DAWA SAMDUP, *Le Bardo Thödol – Livre des Morts tibétain,* Édité par le Dr W. Y. EVANS-WENTZ, Rééd.1987. Paris, A. Maisonneuve.

7. DELACROIX S., (sous la dir. de Mgr), *Histoire universelle des missions catholiques,* tome III : *Les Missions contemporaines (1800-1957).* Paris, Librairie Grund, 1956-1959.

8. DENYS J., *A. David-Néel au Tibet (Une supercherie dévoilée).* Paris, La Pensée universelle. 1972.

9. Desgodins C.H., *La Mission du Thibet de 1855 à 1870, comprenant l'exposé des affaires religieuses et divers documents sur ce pays, d'après les lettres de M. l'abbé Desgodins missionnaire apostolique.* (1 carte), Verdun, Imprimerie de Ch. Laurent, Éditeur. 1872.

0. DESGODINS C.H., *Le Thibet d'après la correspondance des missionnaires.* Paris, Librairie catholique de l'œuvre de Saint-Paul. 1885.

1. DÉSIRÉ-MARCHAND J., *Alexandra David-Néel, de Paris à Lhassa, de l'aventure à la sagesse*. (Album en couleurs avec photographies et cartes) Paris, Arthaud. 1997.

2. DÉSIRÉ-MARCHAND J., *Tibet, voyage à Lhassa, sur les traces d'Alexandra David-Néel.* (Photographies de S. PENSOTTI et J.-M.

PORTE) Paris, Arthaud. 2004.
3. DESJARDINS A., *Le Message des Tibétains.* Paris, La Table Ronde. (1966), 1987.
4. DESJARDINS A., *Les Chemins de la Sagesse*. 3 tomes, Paris, La Table Ronde. 1972.
5. DIDIER-METZ A., *La Bibliothèque Marguerite Durant. Histoire d'une femme, mémoire des femmes.* Paris, Mairie de Paris, DAC. 1992.
6. DOLLFUS P., HEMMET Ch., *Voyages dans les Marches tibétaines.* (Catalogue d'exposition), Musée de l'Homme, Paris, Éditions du Muséum, Laboratoire d'ethnologie. 1989.
7. DONNET P.A., *Tibet mort ou vif*, Paris, Gallimard. 1990.
8. DONNET P.A. et DOMPNIER R. (sous la dir. de), *Tibet – Un autre monde*. Genève, Olizane. 1993.
9. DORJE G., *Tibet Handbook.* Footprint Hanbooks Ltd. Bath (England). 1999.
0. DUBY G., PERROT M., FRAISSE G. (sous la dir. de), *Histoire des femmes en Occident.* Tome 4 : *Le XIXe siècle*, Paris, Plon. 1991.
1. DUTREUIL DE RHINS J.L., *L'Asie centrale (Thibet et régions limitrophes).* (Avec un atlas), Paris, Ernest Leroux. 1889.
2. EDOU J, et VERNADET R., *Tibet – Les chevaux du vent.* Bruxelles, Éditions Shambala. 1988.
3. ELISSEEFF V. et D., *La Civilisation de la Chine classique.* Paris, Arthaud. 1987.
4. ELISSEEFF V. et D., *La Civilisation japonaise*. Paris, Arthaud. 1987.
5. ESPINASSE J. (présenté par), *Tibet « Mission impossible » – Lettres du Père Étienne-Jules Dubernard (1894-1905).* Paris, Fayard, « Des Chrétiens ». 1990.
6. FERENCZI T., *L'Invention du journalisme en France – Naissance de la presse moderne à la fin du XIXe siècle.* Paris, Plon. 1993.
7. FERGUSSON W.N., *Adventure Sport and Travel on the Tibetan Steppes*. (With a map), London, Constable and Company Limited. 1911.
8. FILCHNER W., *Quer durch Ost-Tibet.* (Mit 2 Karten), Berlin, Verlegt bei E.S. Mittler und Sohn. 1925.
9. FLEMING P., *Courrier de Tartarie, suivi d'un entretien avec Ella Maillart par C. Domain.* Paris, Payot. (1936), 1992.
0. FLEMING P., *Bayonets to Lhasa – The First Full Account of the British Invasion of Tibet in 1904*. London, Rupert Hart-Davis. 1961.

1. FONDATION ALEXANDRA DAVID-NÉEL, (plaquette avec texte et photos), Éditions SAEP. 1990, réédition.
2. FORD R., *Captured in Tibet.* Hong Kong, Oxford, New York, Oxford University Press. 1990.
3. FOSTER B.and M., *Forbidden Journey – The Life of Alexandra David-Néel.* San Francisco USA, Harper and Row. 1987.
4. FOUCHER A., *La Vie du Bouddha d'après les textes et les monuments de l'Inde.* Rééd. Paris, J. Maisonneuve. (1949), 1987.
5. FRANZ H.G., *L'Inde ancienne.* Paris, Bordas, « Civilisations ». 1990.
6. GALE J.S., *The Diamond Mountains.* In *Transactions of the Korea Branch of the Royal Asiatic Society*, Volume XIII, Seoul, Korea. 1922.
7. GENTELLE P., *La Chine.* Paris, PUF, « Magellan ». 1974.
8. GOLDSTEIN M.C., *A History of Modern Tibet 1913-1951 – The Demise of the Lamaist State.* Los Angeles, USA, University of California. 1989.
9. GORÉ F., *Trente ans aux portes du Thibet interdit 1908-1938.* Imprimerie de la Société des missions étrangères de Paris, Hongkong, Maison de Nazareth. 1939.
00. GOUROU P., *La Terre et l'Homme en Extrême-Orient.* Paris, Armand Colin. 1940.
01. GOVINDA A., (Lama), *Le Chemin des nuages blancs – Pèlerinages d'un moine bouddhiste au Tibet.* Paris, Albin Michel, « Spiritualités vivantes ». (1969), 1976.
02. GOVINDA A., (Lama), *Les Fondements de la mystique tibétaine d'après les enseignements du grand Mantra Om Mani Padme Hum.* Paris, Albin Michel, « Spiritualités vivantes ». 1960.
03. GOZZANO G., *Carnets indiens*, (écrits de1914 à 1916). Actes Sud. 1990.
04. GRATUZE G., *Un pionnier de la Mission tibétaine : le Père Auguste Desgodins (1826-1913).* Paris, Apostolat des Éditions. 1968.
05. GRENARD F., *Le Tibet et ses habitants – Mission Dutreuil de Rhins dans la Haute Asie*. Paris, Armand Colin. 1904. Reprinted 1974, *Tibet – The country and its inhabitants,* Delhi India, Cosmo Publications.
06. GRENARD F., *Haute Asie*, in *Géographie universelle* publiée sous la dir. de P. Vidal de La Blache et L. Gallois, tome VIII, Paris, Librairie Armand Colin. 1929.
07. GROUSSET R., *Sur les traces du Bouddha.* Paris, L'Asiathèque. (Rééd.) 1991.

08. GROUSSET R., *Histoire de la Chine*. Paris, Arthème Fayard, 1942.

09. GUIBAUT A., *Au Tibet par la vallée de la Salouen.* Cambridge, Massachusetts, USA, *Harvard Journal of Asiatic Studies*, Volume 3, April 1938, nº 1, Edited by S. Elisseeff, Ch. S. Gardner, J.R. Ware, pp. 312-336. 1938.

10. GUILLERMAZ J., *Histoire du Parti communiste chinois.* Paris, Payot, Rééd. 2 tomes. 1975.

11. GUILLERMAZ J., *Une vie pour la Chine – Mémoires 1937-1989*. Paris, Robert Laffont. 1989.

12. GURU RINPOCHE, selon KARMA LINGPA, *Le Livre des Morts tibétain – La Grande Libération par l'audition pendant le Bardo*, nouvelle traduction par F. Fremantle et Ch. Trungpa, Paris, Le Courrier du Livre. (1975), 1979.

13. HADFIELD Ch. and J., *A Winter in Tibet.* London, Impact Books. 1988.

14. HANBURY-TRACY J., *Black River of Tibet*. (With a map), London, Frederick Muller Ltd. 1938.

15. HARRER H., *Sept ans d'aventures au Tibet.* Paris, Arthaud. 1953.

16. HARRER H., *Retour au Tibet.* Paris, Arthaud. (1983), 1985.

17. HEDIN S., *Southern Tibet – Discoveries in Former Times Compared with my Own Researches in 1906 – 1908.* Fac-simile and unabridged edition, Delhi, B.R. Publishing Corporation, 9 vol.. and 3 vol. of maps. 1990.

18. HEDIN S., *Trois ans de lutte dans les déserts d'Asie – 1894-1897.* Traduction abrégée, Paris, Pygmalion-Gérard Watelet. Rééd. 1991.

19. HERBERT J., *Spiritualité hindoue.* Paris, Albin Michel, « Spiritualités vivantes ». (1947) 1972.

20. HEURCK (Van) Ph., *Alexandra David-Néel, le mythe et la réalité.* Bruxelles, Éditions Thanh-Long, 1987.

21. HOSIE A., *Report by Mr A. Hosie, his Majesty's Consul-General at Chengtu, on a Journey to the Eastern Frontier of Thibet.* (With a map), London, Harrison and Sons, Printers in ordinary to his Majesty. 1905.

22. HOWARD-BURY C.K., *À la conquête du Mont Everest – Expédition himalayenne.* Paris, Payot. 1922.

23. HUC R.-E., *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie et le Thibet.* (1850), 1962, Livre de poche chrétien, 2 tomes, nº A19-A20. Autres éditions : 2 tomes : Paris, Éd. L'Astrolabe-Raymond Chabaud-Peuples du Monde, 1987. (*Souvenirs…*, suivis de *L'Empire chinois*) : Omnibus, 2001.

24. HUC R.-E., *À travers les déserts de la Tartarie et les neiges du Thibet. Curieuses aventures d'une caravane.* Lille, Maison du bon livre, Grammont (Belgique), œuvre de Saint-Charles. 1914.

25. JAN M., *Le Voyage en Asie centrale et au Tibet – Anthologie des voyageurs occidentaux du Moyen Âge à la première moitié du* XXe *siècle.* Robert Laffont, « Bouquins ». 1992.

26. JANY A., *Jean Blin Missionnaire en Chine – Aperçu de la vie religieuse et politique de la Chine de la fin de l'Empire au communisme (1911-1952).* Paris, Librairie Mignard. s.d. (1959 ou 1960 ?).

27. KALTENMARK M., *Lao Tseu et le taoïsme*. Paris, Seuil, « Maîtres spirituels ». 1965.

28. KARAN P., *Sikkim Himalaya Development in Mountain Environment.* Tokyo, University of Foreign Studies, and Lexington USA, University of Kentucky, Monumenta Serindica, N° 13, with a map 1 : 150000 (voir liste des cartes consultées). 1984.

29. KARAN P.P. and JENKINS W.M., *The Himalayan Kingdoms : Bhutan, Sikkim and Nepal*, Princeton, New Jersey, Toronto, London, New York, Printed in the USA, D. Van Nostrand Company, Inc. 1963.

30. KARMAY S. et SAGANT Ph., (Études recueillies en hommage à Alexander W. Macdonald par les soins de), *Les Habitants du Toit du monde.* Société d'ethnologie. Nanterre. 1997.

31. KAULBACK R., *Salween*. (With a map), London, Hodder and Stoughton. 1938.

32. KAWAGUSHI E., *Trois ans au Tibet.* Editions Kailash. Pondicherry (India). (1909) 2003.

33. KEAY J., *With Passport and Parasol – The Adventures of Seven Victorian Ladies*. London, BBC Books. 1989.

34. KISH G., *Tibet au cœur – La vie de Sven Hedin – Suivi de Sven Hedin et l'orographie du Tibet par E. de Margerie*. Paris, Éd. Raymond Chabaud-Peuples du Monde. 1988.

35. KLAUTKE P., *Keum Gang San – Die Diamantberge Koreas.* Tokyo, Mitteilungen der deutschen Gesellschaft für Natur-und Völkerkunde Ostasiens, Band XXI, Teil C, (1 carte HT). 1926.

36. KLING K., *Tibet, terre du ciel.* Paris, Éditions du Chêne, (album 91 photos). 1984.

37. KOWALL N. and E., *Sikkim and Darjeeling – Our World in Colour.* Hong Kong, The Guidebook Company. 1990.

38. KVAERNE P., *A Norwegian Traveller in Tibet – Theo Sörensen and the Tibetan Collection at the Oslo University Library.* New Delhi India, Bibliotheca Himalayica, Series 1, vol. 13, Manjuscri Publishing House. 1973.
39. LALOU M., *Les Religions du Tibet*, Paris, PUF, « Mythes et religions ». 1957.
40. LAMOTHE M.J., *Milarepa – Les Cent Mille Chants de Milarepa*. 2 vol., Paris, Arthème Fayard. 1986 et 1989.
41. LANGLAIS R., *Road News from Tibet*. Printed in Germany, Berlin Heidelberg, Springer Verlag. 1993.
42. LAO-TZEU, *La Voie et sa vertu – Tao-tê-king.* Traduction de F. Houang et P. Leyris, Paris, Seuil, « Points Sagesses ». 1979.
43. LAUTENSACH H. (Dr), *Korea, eine Landeskunde auf Grund eigener Reisen und der Literatur*. Leipzig, K.F. Koehler Verlag. (1945) Reprinted in English, supplemented and revised, Springer-Verlag, Berlin, Heidelberg, New York, London, Paris, Tokyo.
44. LELIEVRE F. et C., *Histoire de la scolarisation des filles.* Paris, Nathan. 1992.
45. LEROI-GOURHAN A. (sous la dir. de), *Les Explorateurs célèbres*. Paris, Éditions d'Art Lucien Mazenod. 1947.
46. LEVENSON C.B., *Le Seigneur du Lotus Blanc – Le dalaï-lama*, Paris, Lieu Commun. 1987.
47. LEVENSON C.B., *Ainsi parle le dalaï-lama*, Paris, Balland. 1990.
48. LÉVI S., *Le Népal. Étude historique d'un royaume hindou.* Paris, Ed. Leroux. 1905-1906.
49. LIEDEKERKE G. (Comte de), *Sous le sourire des Bouddhas, Ceylan-Java-Bali-Sumatra-Siam-Cambodge.* Paris, Éditions Albert. 1933.
50. LIVOIS R. (de), *Histoire de la presse française.* Tome 1 : *Des origines à 1881,* tome 2 : *De 1881 à nos jours.* Lausanne, Ed. SPES. 1965.
51. LONDRES A., *La Chine en folie*. Paris, Albin Michel. 1925.
52. LOTI P., *Les Derniers Jours de Pékin*. Paris, Calmann-Lévy. s.d. (1901.?).
53. MACDONALD D., *Twenty Years in Tibet – Intimate and Personal Experiences of the Closed Land among all Classes of its People from the Highest to Lowest*. (With a map), London, Seeley, Service and Co Ltd. 1932.

54. MACOUIN F., OMOTO K., *Quand le Japon s'ouvrit au monde.* Paris, Gallimard, « Découvertes ». 1990.
55. MAILLART E., *Ti-Puss*. Paris, Payot. (1951), 1992.
56. MAILLART E., *Oasis interdites – De Pékin au Cachemire – Une femme à travers l'Asie centrale en 1935.* Paris, Payot. 1989.
57. MAINAGE Th., *La Religion spirite.* Paris, Édition de la Revue des jeunes. 1921.
58. MARAINI F., *Tibet secret.* Paris, Arthaud. (1952), 1990.
59. MARKOVITS C. (sous la dir. de), *L'Histoire de l'Inde moderne 1480-1950.* Paris, Fayard. 1994.
60. MARQUES-RIVIERE J., *À l'ombre des monastères thibétains.* Paris, Victor Attinger. 1929.
61. MARQUES-RIVIERE J., *Vers Bénarès La Ville Sainte – L'histoire merveilleuse de Li-Log le guru thibétain.* Paris, Victor Attinger. 1930.
62. MASSIEU I., *Népal et pays himalayens.* Paris, Félix Alcan. 1914.
63. MASSON J., *Mystiques d'Asie. Approches et réflexions.* Desclée de Brouwer. 1992.
64. MERTENS P., S.J., et plusieurs autres missionnaires jésuites français, *La Légende dorée en Chine – Scènes de la vie de Mission au Tche-li sud-est.* Paris, Desclée de Brouwer et Cie. 1920.
65. MICHAUX H., *Un barbare en Asie.* Paris, Gallimard. (1933), 1967.
66. MIGOT A., *Chine sans murailles.* Paris, Arthaud. 1960.
67. MIGOT A., *Au Tibet sur les traces du Bouddha.* Paris, Éditions du Rocher. 1978.
68. MILLER L., *On Top of the World – Five Women Explorers in Tibet.* Seattle, USA, The Mountaineers. 1984.
69. MONESTIER M., *Femmes d'hier et de demain – Ici et d'ailleurs.* Paris, Plon. 1967.
70. MONIEZ M. (sous la dir. de), DEWEIRDT C., GANDIA E., *Le Tibet*, Paris, Éditions Peuples du Monde. 1991.
71. MONTGOMERY MC GOVERN W., *Mon voyage secret à Lhassa*. Paris, Plon. 1926.
72. MOUCHARD Ch., *Aventurières en crinoline.* Paris, Seuil. 1987.
73. NEFONTAINE L., *La Franc-Maçonnerie*. Éditions du Cerf. 1990.
74. NETTLAU M., *Bibliographie de l'anarchie.* Genève, Mégariotis Reprints. (Bruxelles, 1897), 1978.

75. NETTLAU M., *Histoire de l'anarchie.* Paris, Henri Veyrier, Artefact. Rééd. 1986.
76. NIRMAL C. SINHA, *An Introduction to the History and Religion of Tibet.* Gangtok Sikkim India, Himalindia Publications Ltd. (1975), 1991.
77. NIRMAL C. SINHA, *Tales The Thankas Tell – An Introduction to Tibetan Scroll Portraits.* Gangtok Sikkim India, Sikkim Research Institute of Tibetology. 1989.
78. OGG Li, *Les religions en Corée* (in *Histoire des religions*). Paris, Gallimard, « La Pléiade », tome III, pp. 474-494. 1976.
79. OGG Li, *La Corée des origines à nos jours.* Paris, Léopard d'or, 1988.
30. OLDENBERG H., *Le Bouddha – sa vie – sa doctrine – sa communauté.* Traduit par A. Foucher, Paris, Félix Alcan. 1921.
31. OLLONE (Commandant d'), FLEURELLE (Capitaine de), LEPAGE (Capitaine), BOYVE (Lieutenant de), 1911, *Mission d'Ollone – 1906-1909 – Recherches sur les musulmans chinois – Études de A. Vissiere – Notes de E. Blochet et de divers savants.* 1 carte HT 1 : 7500000, Paris, Ernest Leroux Éditeur. 1911.
32. ORLÉANS H. Ph. (d'), *Autour du Tonkin.* Paris, Calmann-Lévy. 1894.
33. PARIAS L.H. (sous la dir. de), *Histoire universelle des explorations.* Préface de L. Febvre. Tome 4 : *Époque contemporaine*, Paris, Nouvelle Librairie de France. 1957.
34. PENICK D.J., DAKPO M.P.S., *Guésar de Ling – L'épopée du guerrier de Shambhala.* Traduit de l'américain par A. Le Cam. Guy Trédaniel Éditeur. 2003.
35. PERCHERON M., *Le Bouddha et le bouddhisme.* Paris, Seuil, « Maîtres Spirituels ». (1956), 1980.
36. PERNOT M., *Sur la route de l'Inde – L'inquiétude de l'Orient.* Paris, Hachette. 1927.
37. PEYRONNET M.M., *Dix ans avec Alexandra David-Néel*, Paris, Plon. Rééd. Fondation A. David-Néel, 1973. Rééd. Fondation Alexandra David-Néel, 2005.
38. POMMARET F., *Les Revenants de l'Au-Delà dans le monde tibétain – Sources littéraires et tradition vivante*. Paris, CNRS Éditions. 1989.
39. POMMARET F., *Le Tibet – Une civilisation blessée.* Paris, Gallimard, « Découvertes ». 2002.
90. POMMARET F., *Lhasa, lieu du divin.* Genève, Olizane. 1997.

91. PONCHEVILLE M.J. (de), *Sept femmes au Tibet – Sur les traces d'Alexandra David-Néel*. Paris, Albin Michel. 1990.
92. PRÉPOSIET J., *Histoire de l'anarchisme*. Paris, Tallandier. 1993.
93. PURNA CHANDRA MUKHERJI (Babu), *A Report on a Tour of Exploration of the Antiquities of Kapilavastu-Terai of Nepal during February and March 1899*. Reprinted, Delhi-Varanasi India, Indological Book House. (1901), 1969.
94. RAMAKRISHNA (SHRI), *Les Paroles du Maître – Entretiens recueillis et publiés par Swâmi Brahmânanda*. Paris, Stock. 1938.
95. RAWSON Ph., *Tibet sacré*. Paris, Seuil. (1991), 1993.
96. RECLUS É., *La Nouvelle Géoraphie universelle*. 19 vol., Paris, Hachette. (1876-1895). Tome VII : *L'Asie orientale* (1882) ; Tome VIII : *L'Inde et l'Indonésie* (1883).
97. RECLUS É., *L'Homme et la Terre*, tome troisième, livre deuxième : *Orient chinois – Inde – Mondes lointains*. Paris, Librairie universelle. 1905.
98. RECLUS P., *Les Frères Élie et Élisée Reclus ou Du protestantisme à l'anarchisme*. Paris, Éd. Les Amis d'Élisée Reclus. 1964.
99. RENOU L., *Le Veda*. 2 vol., Paris, Marabout Université. 1967.
00. REY M., C.R., DEWAN D., *A Souvenir of Centenary Pedong Parish 1882-1983*. Kalimpong, India, Mani Printing Works. 1983.
01. REYOR J., *Pour un aboutissement de l'œuvre de René Guénon – La franc-maçonnerie et l'Église catholique*. Milano Italie, Archè. 1990.
02. RHIE M.M., THURMAN R.A.F., *Wisdom and Compassion – The Sacred Art of Tibet*. (Catalogue d'exposition), London, Thames and Hudson. 1991.
03. RICHARD-NAFARRE N., *Helena Blavatsky ou La réponse du Sphinx*. Paris, François de Villac, 1991.
04. RIJNHART S.C. (Dr), *With the Tibetans in Tent and Temple*, London and Edinburgh. 1901.
05. ROBINSON J., *Wayward Women – A Guide to Women Travellers*. Oxford, New York, Oxford University Press. 1990.
06. ROCKHILL W.W., *The Lands of the Lamas*. London, Longmans-Green and Co. 1891.
07. ROLLAND R., *Mahatma Gandhi*, Paris, Stock. (1923), 1946.
08. ROLLAND R., *Essai sur la mystique et l'action de l'Inde vivante*. 2 vol. Tome 1 : *La Vie de Ramakrishna*. Tome 2 : *La Vie de Vivekananda et l'Évangile universel*. Paris, Stock, 1928 et 1930.

)9. RONALDSHAY (Lord), *Lands of the Thunderbolt, Sikhim, Chumbi and Bhutan.* London, Bombay, Sydney, Constable and Company Limited. 1923.
10. SANDBERG G., *The Exploration of Tibet – Its History and Particulars.* Reprinted Delhi India, Cosmo Publications. (1904), 1973.
11. SARAT CHANDRA DAS, *Journey to Lhassa and Central Tibet.* (With a map), New Edition, London, John Murray. 1904. En français : *Voyage à Lhassa et au Tibet central.* Traduit de l'anglais par Florence et Hélène Béquignon. Genève. Éditions Olizane. 1994.
12. SARRAZIN H., *Élisée Reclus ou la passion du monde.* Paris, La Découverte. 1985.
13. SAVAGE-LANDOR A.H., *La Route de Lhassa – À travers le Tibet interdit.* Rééd. Phébus. (1897), 1993.
14. SCHWEINFURTH U. and H., *Exploration in the Eastern Himalayas and the River Gorge Country of Southeastern Tibet – Francis (Frank) Kingdon Ward (1885-1958).* Geoecological Research, vol. 3, Wiesbaden, Franz Steiner Verlag. (s.d.).
14. SEGALEN V., *Lettres de Chine.* Paris, Plon, « Odyssées ». 1967.
15. SHIN-LOU-TI, *Au Pays du Dragon.* (1 carte HT : Carte routière du Kien-tchang), Paris, Maisonneuve et Fils. 1922.
16. SIMONNET Ch., *Thibet Voyage au bout de la chrétienté.* Paris, Éditions de septembre. (1946), 1991.
17. SION J., *Asie des Moussons.* 1re partie : *Inde-Indochine-Insulinde.* 2e partie : *Chine – Japon.* In *Géographie universelle*, publiée sous la dir. de P. Vidal de La Blache et L. Gallois, tome IX, Paris, Librairie Armand Colin. 1929.
18. SMEDT M. (de), (sous la dir. de), *Alexandra David-Néel – Voyages et aventures de l'esprit – Textes et documents inédits.* Question de/Albin Michel, nº 60. 1985.
19. SMEDT M. (de), *Sur les traces du Bouddha et des hauts lieux du bouddhisme.* Paris, Éditions du Félin. 1986.
20. SMEDT M. (de), (sous la dir. de), *Tibet – Une culture en exil*. Question de /Albin Michel, nº 61. 1988.
21. SOGYAL RINPOCHE, *Le Livre tibétain de la vie et de la mort.* Paris, La Table Ronde. (1992), 1993.
22. STEIN R.A., *La Civilisation tibétaine*. Édition définitive, Paris, L'Asiathèque. 1987.
23. STIRNER M., *L'Unique et sa propriété.* Paris, Stock. (1884), 1978.

24. STODDART A.M., *The Life of Isabella Bird (Mrs Bishop).* London, John Murray. 1906.
25. SUAU P., S.J., *L'Inde tamoule*. Paris, H. Oudin Éditeur. 1901.
26. SUZUKI D.T., *Essais sur le bouddhisme zen*. Paris, Albin Michel, « Spiritualités vivantes ». (1940), 1972.
27. TAFEL A. (Dr), *Meine Tibetreise – Eine Studienfahrt durch das Nordwestliche China und durch die innere Mongolei in das östliche Tibet*. Stuttgart, Berlin, Leipzig, Union Deutsche Verlagsgesellschaft. 1914.
28. TAGORE R., *La Religion de l'homme,* Paris, Les Éditions Rieder. 1933.
29. TAYLOR M., *Le Tibet de Marco Polo à Alexandra David-Néel*. Paris, Payot. 1985.
30. TEICHMAN E., *Travels of a Consular Officer in Eastern Tibet together with a History of the Relations between China, Tibet and India.* (With original maps), Cambridge, at the University Press. 1922.
31. TEMPLE R. (Sir), *Travels in Nepal and Sikhim.* Kathmandu Nepal, Edited by H.K. Kulöy, Ratna Pustak Bhandar, Bibliotheca Himalayica, Series 1, vol. 2. Reprinted 1977.
32. TENZIN GYATSO, XIVe Dalaï-Lama, *Mon pays et mon peuple*. Genève, Olizane. 1984.
33. TENZIN GYATSO, XIVe Dalaï-Lama, *The Buddhism of Tibet and the Key to the Middle Way,* and *Nagarjuna and the VIIe Dalai Lama*, Delhi India, Mitilal Banarsidass. 1987.
34. TENZIN GYATSO, XIVe Dalaï-Lama, *Au loin la liberté*, Fayard, « Mémoires », Paris. 1990.
35. TÉRY S., *Fièvre jaune (La Chine convulsée)*, Paris, Ernest Flammarion. 1928.
36. TILTMAN M.H., *Women in Modern Adventure,* London, G. Harrap and Co Ltd. 1935.
37. TROLLIET P., avec la collaboration de A. Nguyen et M. Rachline, *Noms propres de géographie, d'histoire et de littérature moderne de la Chine (table de concordance des transcriptions).* Paris, Imprimerie nationale, Bibliothèque de l'École des langues orientales vivantes, XXI.
38. TSYBIKOV G.T., *Un pèlerin bouddhiste au Tibet.* Paris, Éditions Peuples du Monde. (1919), 1992.
39. TUCCI, G., *To Lhassa and Beyond.* New York, USA, Snow Lion Publications. (1956), 1983.

40. VAN GRASSDORFF G., *La Nouvelle Histoire du Tibet*. Paris, Perrin. 2006.
41. VERMA S. and R., *A Guide to Sikkim.* Gangtok Sikkim. (1990), 1992.
42. WADDELL L.A., *Among the Himalayas.* Reprinted Bibliotheca Himalayica, Series 1, vol. 18, Katmandu Nepal, Ratna Pustak Bhandar. (1899), 1977.
43. WANG N., *L'Asie orientale du milieu du XIXe siècle à nos jours.* Paris, Armand Colin. 1993.
44. WARE EDGAR J., Esq. C.S.I., Deputy Commissioner of Darjeeling, *Report on a visit to Sikhim and the Thibetan Frontier in October, November, and December 1873.* New Delhi India, Edited by H.K. Kulöy, Mansjuri Publishing House, Bibliotheca Himalayica, Series 1, Vol. 2. Reprinted 1969.
45. WEBER E., *Fin de siècle – La France à la fin du XIXe siècle.* (Harvard University Press), Paris, Fayard, 1986.
46. WEI TSING-SING L., *La Politique missionnaire de la France en Chine 1842-1856*. Paris, Nouvelles éditions latines. 1960.
47. YOUNGHUSBAND F., *Peking to Lhassa : the Narrative of Journeys in the Chinese Empire Made by the Late Brigadier-General George Pereira, C.D., C.M.G., D.S.O., Compiled by Sir Francis Younghusband, K.C., S.I., K.C.I.E., from Notes and Diaries Supplied by Major-General Sir Cecil Pereira, K.C.B., C.M.G.,* (with maps and illustrations). London, Constable and Company Ltd. 1925.

Autres documents

48. Comptes rendus annuels des travaux de la Société des missions étrangères de Paris (années 1921 à 1924).
49. a. Archives des missions étrangères de Paris. Dossier « Tibet-Kangting »-DG-320.
49. b. Archives des missions étrangères de Paris. *État de la Société des missions étrangères de Paris. 1658-1995, ordre alphabétique.* 1995.

Articles consultés

50. BACOT J., « Les populations du Tibet oriental ». *Revue d'ethnographie et de sociologie*, Conférence du 21 mars 1912, pp. 203-210.

51. BACOT J., « Pèlerinage au Dokerla (Tibet oriental) ». Conférences faites au musée Guimet. Paris, E. Leroux. 1909.

52. BAILEY F.M., « Journey through a portion of South-Eastern Tibet and the Mishimi Hills ». *The Geographical Journal*, Vol. XXXIX, nº 4, 1912, pp. 334-346.

53. BAILEY F.M., « Exploration on the Tsangpo or upper Brahmapoutra ». *Scottish Geographical Magazine*, Vol. XXX, 1914, pp. 561-582.

54. BÉGUIN G., « Les peintures tibétaines d'A. David-Néel, au musée Guimet ». *La Revue du Louvre et des musées de France*, 2, 1987, pp. 119-127.

55. BELL Ch., « A year in Lhassa ». *The Geographical Journal*, Vol. LXIII, nº 2, pp. 89-105.

56. BISHOP I., « A journey in western Sze-Chuan ». *The Geographical Journal*, Vol. X, nº 1, 1897, pp. 19-50.

57. BURDSALL R.L., « The altitude and Location of Minya Konka ». *The Geographical Review*, Vol. XXIX, January, nº 1, 1934, pp. 118-128.

58. CARLES W.R., « Dr Tafel's Travels in Tibet ». *The Geographical Journal*, Vol. XLVIII, nº 3, 1916, pp. 159-165.

59. CHARTIER M.M., « Une institution d'encouragement aux explorateurs et aux géographes ». *Acta Geographica*, Numéro spécial, nº 52-53, 1983, pp. 24-34.

60. CHAYET A., « Pays réel et pays sacré, réflexions sur les toponymes tibétains ». (In *Les Habitants du monde* – KARMAY S. et SAGANT Ph. : *voir ci-dessus*). Société d'ethnologie. Nanterre. 1997.

61. CRESSEY G.B., « The New Map of China ». *The Geographical Review*, Vol. XX, October 1930, nº 4, pp. 652-656.

62. DESHAYES L., « La mission du Tibet (1846-1952) – L'échec de l'évangélisation du Tibet ». *Actualités tibétaines*, nº 35. Mai 2007.

63. DEKOBRA M., « Le Népal, Royaume interdit ». *L'Illustration*, nº 4509, 1929, pp. 110-115.

64. DESGODINS A., « La région limitrophe du Thibet, de la Birmanie, de l'Assam et de la Chine ». *Bulletin de la Société de géographie*, 7e Série, Tome V, 1884, pp. 278-288.

65. DÉSIRÉ-MARCHAND J., « Une lectrice passionnée de Jules Verne : l'exploratrice Alexandra David-Néel ». J.V. – *Bulletin du centre de documentation Jules Verne – Amiens*, nº 13, 1990, pp. 16-34.

66. DÉSIRÉ-MARCHAND J., « Le grand pèlerinage d'Alexandra David-Néel en Asie ». In *Récits de pèlerinages et récits de voyage à travers les siècles*. Articles recueillis par Danielle Buschinger. Médiévales 21 – Presses du « Centre d'études médiévales ». Université de Picardie-Jules Verne. Amiens, 2002, pp. 18-27.

67. DUCHESNE-FOURNET P., « Vers le Tibet par la vallée de la Salouen ». *La Géographie*, nº 69, 1938, pp. 37-43.

68. DUPUIS J., « Le Sikkim ». *Acta Geographica*, Fascicule 29, 1959, pp. 19-29.

69. GORÉ F., « Dans les Marches tibétaines ». *Annales de la Société des missions étrangères*, 1932, pp. 156-165.

70. GORÉ F., « Réflexions d'un vieux sino-tibétain ». *Bulletin des missions étrangères de Paris*, septembre, 1950, pp. 541-545.

71. GORÉ F., « L'exploration au Tibet ». *La Géographie*, Tome LV, nº 1-2, 1931, pp. 1-19.

72. KELLAS A.M. (Dr), « The mountains of Nothern Sikkim and Garhwal ». (With a map), *The Geographical Journal*, Vol. XL, nº 3, 1912, pp. 352-353.

73. KINGDON WARD F., « Through the Lutzu Country to Menkong ». *The Geographical Journal*, Vol. XXXIX, nº 3, 1912, pp. 582-592.

74. KINGDON WARD F., « Wanderings of a Naturalist in Tibet and Western China ». *The Scottish Geographical Magazine*, Vol. XXIX, 1913, pp. 341-350.

75. KINGDON WARD F., « Glacial Phenomena on the Yun-Nan-Tibet Frontier ». *The Geographical Journal*, Vol. XLVIII, nº 1, 1916, pp. 55-68.

76. LAFUGIE L., « Une Française en Asie Centrale : Cinq mois dans les montagnes du nord de l'Inde ». *L'Illustration*, nº 4515, 1929, pp. 256-261. *(Remarque : A. David-Néel écrivit la préface de son récit « Au Tibet ». Paris, Éd. J. Susse, sans date).*

77. LE CALLOC'H B, « Alexandra David-Néel et l'Inde ». *Nouvelles de l'Inde*, nº 263, 1988, pp. 19-20.

78. LEGENDRE A.F. (Dr), « À travers la région alpestre du Sseutch'ouan occidental (Vallées du Ngan-ning, Ya-long et Ta-tou-hô) ». *La Géographie*, Tome XVII, 1908, pp. 369-376.

79. LÉVI S., « Le Maharadja du Népal – Grand Officier de la Légion d’honneur ». *L’Illustration*, nº 17, janvier, 1925, pp. 56-59.
80. MONBEIG (Père), « Voyage de Tatsienlu à Oui-Si ». *Annales de la Société des missions étrangères*, pp. 65-82., 1906, pp. 129-154.
81. NORWICK B., « Alexandra David-Néel’s Adventures in Tibet – Fact or Fiction ? ». *The Tibet Journal*, Vol. 1, nº 3 et 4, 1976, pp. 70-74.
82. ORCHARD J.E., « Shanghai ». *The Geographical Review*, Vol. XXVI, January, nº 1, pp. 1-31.
83. PERPILLOU A. (sous la dir. de), « Mémorial du cent-cinquantenaire de la Société de Géographie 1821-1971 ». *Acta Geographica*, nº 20, (voir p. 28-51 : Médailles et prix de Fondations attribués de 1921 à 1971).
84. RABOT Ch., « Un voyage en Asie Centrale – Sur les confins des trois plus grands empires du monde ». *L’Illustration*, nº 4363, pp. 416-422 et nº 4364, 1926, pp. 447-451.
85. REBATEL et TITANT (Drs), « Voyage dans la Régence de Tunis ». *Le Tour du monde*, 1er semestre 1875, pp. 289-320.
86. SCOFIELD J., « Kathmandu’s Remarquable Newars ». *National Geographic*, vol. 155, nº 2, 1979, pp. 268-285.
87. SIMONNET Ch., 1986, Chronique (sans titre : réflexions sur les voyages d’Alexandra David-Néel). Notre Maison, L’Hirondelle (MEP), 28 février, 8 p.
88. SPENCER J.E., « Trade and Transshipment in the Yangtze Valley ». *The Geographical Review*, Vol. XXVIII, January, nº 1, pp. 112-123.
89. SPENCER J.E., « Changing Chunking : The Rebuilding of an Old Chinese City ». *The Geographical Review*, Vol. XXIX, January, nº 1, pp. 46-60.
90. SPENCER J.E., « The Houses of the Chinese ». *The Geographical Review*, Vol. XXXVII, April, nº 2, pp. 254-273.
91. STEIN A., « A third Journey of Exploration in Central Asia – 1913-1916 ». *The Geographical Journal*, Vol. XLVIII, nº 2, 1916, pp. 97-130.
92. TODD O.J., « The Yellow River Reharnassed ». *The Geographical Review*, Vol. XXXIX, January, nº 1, 1949, pp. 38-56.
93. WIENS H.J., « The Shu Tao or Road to Szechwan ». *The Geographical Review*, Vol. XXXIX, October, nº 4, 1949, pp. 584-604.

DOCUMENTATION CARTOGRAPHIQUE

Atlas consultés (classés par ordre chronologique)

389 – L’Asie Centrale – Asie (Thibet et Régions limitrophes), Atlas DUTREUIL de RHINS, Paris.

390 – Atlas des Missions de la Société des Missions Étrangères, 27 cartes et 27 notices, Adrien LAUNAY, Lille, Société de Saint-Augustin Desclée, de Brouwer et Cie.

900 (?) – Atlas Larousse illustré, 42 cartes, 1158 reproductions photographiques, 387 p., Paris, Librairie Larousse, s.d.

904 – Atlas général VIDAL-LABLACHE – Histoire et Géographie, 420 cartes et cartons, Paris, Armand Colin.

905 – Atlas classique VIDAL-LABLACHE – Histoire et Géographie, 342 cartes et cartons, Paris, Librairie Armand Colin.

906-1908 – Southern Tibet – Discoveries in former times compared with my own researches in 1906-1908, HEDIN Sven, Facsimile and unabridged edition, Delhi, B.R. Publishing Corporation, 9 Vols. and 3 Vols. of Maps, 1990.

908 (?) – Atlas of the Chinese Empire, Contaning separate maps of the eighteen Provinces of China Proper on the scale 1 : 3,000,000, and the four great dependencies on the scale of 1 : 7,500,000…, Specially prepared by Mr. Edward STANFORD for the China Inland Mission, London, Morgan and Scoot, Preface 1908.

911 – Atlas de Géographie Moderne, F. SCHRADER, F. PRUDENT, E. ANTHOINE, 64 cartes doubles, 600 cartes de détail, Paris, Librairie Hachette et Cie, Nouvelle édition corrigée et mise à jour.

922 (?) – Atlas Universel de Géographie, VIVIEN DE SAINT-MARTIN et SCHRADER, Nouvelle édition conforme aux traités de Paix et conventions de 1919-1922, 80 cartes, Librairie Hachette, s.d.

924 – Nouvel Atlas Larousse – Géographie Universelle Pittoresque, Texte par L. ABENSOUR, 1519 reproductions photographiques, 113 cartes ou

dessins, 32 cartes hors texte en couleurs, 50 cartes hors texte en noir, 5 photographies hors texte, Paris, Librairie Larousse.

925 – World Missionary Atlas, Institute of Social and Religious Research, New York USA, Edited by H.P. Beach and Ch. H. Fahs, Maps by J. Bartholomew of the Edinburgh Geographical Institute.

936 – China Postal Atlas, Showing the postal establishments and postal routes in each province, Nanking, China, Directorate General of Posts, 30 p.

960-1964 – National Atlas of China, Volume II – Hsitsang (Tibet) – Sinkiang – Mongolia, Volume III : North China, Volume IV : South China, Edited by Dr. CHANG CHI-YUN, Printed by the National War College in cooperation with the Chinese Geographical Institute, Taïwan.

963 – Grand Atlas Mondial, Sélection du Reader’s Digest, 3e édition, Paris, Montréal, 264 p.

963 – Westermanns Atlas zur Welt Geschichte, Teil III Neuzeit, Prof. Dr. W. TRILLMICH und Dr. G. CZYBULKA, 170 S., Georg Westermann Verlag, Braunchweig R.F.A.

964 – Atlas Général Bordas, P. SERRYN, R. BLASSELLE, M. BONNET, 128p., Paris, Bordas.

964 – Historical and Commercial Atlas of China, by Albert HERMANN Ph. D., Harvard – Yenching Institute, Taipei, Taiwan, Literature House Ltd, Drawn, printed, and bound by Georg Westermann, Germany.

974 – The Times Atlas of China, P.J. M. GEELAN and D. C. TWITCHETT, 160 p., London, Times Newspapers Limited.

977 – The Times Atlas of the World, (First edition 1967), London, Edition Times Books, in collaboration with John Batholomew and Son Limited.

978 – L’Atlas International, Rand McNally & Company, Edition spéciale pour Edito-Service S.A., Genève, 222 p.

979 – Le Grand Atlas de l’Histoire Mondiale, Préface de E. LE ROY LADURIE, Encyclopaedia Universalis, 376 p., Paris, Albin Michel.

982, 1983, 1984 – Laufende Arbeiten zu einem Ethnohistorischen Atlas Tibets (EAT), Lieferung 47.1 : Das historische Königreich MILI (Atlas : Blatt XXXV), Lieferung 40.1 : Die historischen Königreiche LING und DERGE (Atlas : Blatt XXVII), Lieferung 41.1 : Die historische Landschaft TEHOR (Atlas : Blatt XXVII), KESSLER P., Tibet-Institut Rikon.

987 – Atlas de la Chine, C. BLUNDEN et M. ELVIN, adaptation de P-E. WILL, 58 cartes, 365 photographies, 239 p., Paris, Éditions du Fanal, Nathan éditeur.

988 – The Contemporary Atlas of China, N. SIVIN, 200 p., Boston U.S.A., Houghton Mifflin Company.
989 – Atlas du Japon, M. COLLCUTT, M. JANSEN, I. KAMAKURA, 53 cartes, 336 illustrations, 240 p., Paris, Éditions du Fanal, Nathan éditeur.
989 – Atlas of the People’s Republic of China, Beijing, China, Foreign Languages Press, China Cartographic Publishing House, First publishing in English, 112 p.
990 – The Oxford School Atlas, Delhi, Oxford University Press, 27th Edition.
991 – Le Grand Atlas des Explorations, Encyclopaedia Universalis, 341 p., Paris.
992 – The Road Atlas of India, (Third edition 1990/91), Government of India, TT. Maps, Madras India, 64 p.
993 – Road Atlas Japan, 1 : 250,000 – Hokkaido only 1 : 600,000, 271 p., Tokyo, Shobunsha Publications, English Edition.

Cartes consultées

Classées par pays et par échelles croissantes

Les cartes précédées du signe * appartiennent à la Fondation Alexandra David-Néel.

Cartes générales de l’Europe et de l’Asie

Traversée de la Chine et de l’Asie Centrale, par Mr le résident BONIN, chargé de Mission, (Carte sd), Société de Géographie de Lille, Séance du 28 février 1901, publiée dans *La Géographie*, Bulletin de la Société de géographie de Paris, échelle moyenne : 1 : 20 500000.
*Nouvelle Asie, 1922, dressée et publiée par Éd. Blondel La Rougery – Éditeur, Paris, Échelle 1 : 13 550 000.
Asie Nord-Est, Paris, I.G.N., 1963, échelle 1 : 10000 000 à l’équateur.
Asie-Est, Paris, I.G.N., 1968, échelle 1 : 10 000 000 à l’équateur.
Europe-Asie Nord-Ouest, 1966, Paris, I.G.N., échelle 1 : 10 000000 à l’équateur.
Chongqing-Pilipinas, 1972, Paris, I.G.N., échelle 1 : 5000000.

Delhi-Novosibirsk, 1972, Paris, I.G.N., échelle 1 : 5000 000.
Singapore-Bombay, 1972, Paris, I.G.N., échelle 1 : 5000 000.
Tokyo-Ulan-Ude, 1972, Paris, I.G.N., échelle 1 : 5000 000.

Séries américaines (assemblage de cartes oro-hydrographiques couvrant l'ensemble du globe) Published by Defense Mapping Agency Combat Support Center – Washington :

Series JNC : Scale 1 : 2 000 000
10. Sheet 24 – Edition 3,
11. Sheet 25 – Edition 4,
12. Sheet 36, – Edition 4,
13. Sheet 37 – Edition 4,
14. Sheet 38 – Edition 4.

Series ONC : Scale 1 : 1000000
15. Sheet F 9 – Edition 5,
16. Sheet G 8 – Edition 4,
17. Sheet G 9 – Edition 6,
18. Sheet G 10 – Edition 11,
19. Sheet H9 – Edition 8,
20. Sheet H10 – Edition 7,
21. Sheet H11 – Edition 6.

Series TPC : Scale 1 : 500000
22. Sheet H9B – Edition 4,
23. Sheet H9C – Edition 2,
24. Sheet H10A – Edition 2,
25. Sheet H10B – Edition 2,
26. Sheet H10C – Edition 2,
27. Sheet H10D – Edition 3.

Cartes régionales Inde et Ceylan

3. India and Ceylan, (s.d., vers 1925 ?), London Atlas of India and Ceylan, scale 1 : 5448 960.

9. Thacker's Reduced Survey Map of India, with index, 1926, by John Bartholomew, Based upon the publications issued by the Surveyor General

of India, Calcutta, scale 1 : 4435200 or 1 Inch = 70 English Miles.
0. **India Political,** 1992, in *A Road Guide to India*, TT. Maps & Publications Ltd, Madras India, Government of India, scale 1 : 4400000.
1. **Indian Subcontinent,** 1985, John Bartholomew & Son Ltd, (Productions Éditions Astrolabe), scale 1 : 4000000.
2. **Inde nord-est,** 1993/94, RV Reise-und Verkehrsverlag, GmbH Stuttgart, carte routière, Monde Carte, échelle 1 : 2 000 000.
3. ***Cook's Tourist Map of the Island of Ceylon**, (s.d., vers 1910 ?), Edinburgh, Johnston Limited, scale 1 : 1 900800.
4. **Northern India**, (s.d., 1988 ?), Nelles Verlag GmbH, München, Federal Republic of Germany, échelle 1 : 1500000.
5. **Eastern India**, 1988, Nelles Verlag GmbH, München, Federal Republic of Germany, échelle 1 : 1 500 000.
6. **N.-E. India Bangladesh**, (sd, 1988 ?), Nelles Verlag GmbH, München, Federal Republic of Germany, échelle 1 : 1 500000.
7. **Sri Lanka**, (s.d., 1988 ?), Nelles Verlag GmbH, München, Federal Republic of Germany, échelle 1 : 450000.
8. **North East India**, 1992, in *A Road Guide to India*, TT. Maps & Publications Ltd, Madras India, Government of India, scale 1 : 1 300000.
9. **West Bengal**, 1991, in *A Road Guide to India*, TT. Maps & Publications Ltd, Madras India, Government of India, scale 1 : 1100 000.

Inde et Népal

0. **Bihar and Orissa, Nepal and United Provinces**, Champaran District, Butwal, Chitawan, Nawalpur, Nuwakot, Palpa, Piuthan and Pokhara Districts, Basti and Gorakhpur Districts, 1930, Published under the direction of Brigadier R. H. THOMAS, Surveyor General of India, Sheet N° 63 M, **Maharajganj,** scale 1 Inch to 4 Miles or 1 : 253440.

erie INDIA AND PAKISTAN U502, 1958, Printed by Army Map Service, Corps of Engineers, US Army, Washington, scale 1 : 250 000,

1. **Kanchenjunga,** Sheet NG 45-3, Edition 2 – AMS.
2. **Katmandu**, Sheet NG 45-1, Edition 1 – AMS,
3. **Tansing**, Sheet NG 44-4, Edition 1 – AMS.

Népal

4. **Nepal Political**, 1992, in *A Road Guide to India*, TT. Maps & Publications Ltd, Madras India, Government of India, scale 1 : 1850000.

5. **Nepal**, (s.d., 1984 ?), Nelles Verlag GmbH, München, Federal Republic of Germany, échelle 1 : 1500000.

6. **Nepal Political**, (s.d. 1983 ?), Publishers Vidya Chitr Praka Shan, New Delhi India, scale 1 : 1 000 000.

7. **Nepal**, 1987, published by Nepal Police Mountaineering and Adventure Fondation, edited by H.B. Thapa, cartography by G. Joshi, scale 1 : 750000.

8. **Kathmandu Valley**, 1975, Nepal-Kartenwerk der Arbeitsgemeinschaft für vergleichende Hochgebirgsforschung Nr. 1, GEO-BUCH Verlag, Munich, Federal Republic of Germany, Scale 1 : 50 000.

Sikkim

9. **Map of Sikkim and Eastern Nepal**, 1853, by J.D. Hooker, Published by John Murray, London, scale : 7 cm = 30 English Miles or 1 : 689 571.

0. **A Map of Sikhim and Adjoining Territories**, Based on G.T.S. Maps, by L.A. Waddell, in *Among the Himalayas* (voir biblio.), London, Archibald Constable and Co, 1898, scale : 4,8 cm = 15 English Miles or 1 : 502 812.

1. **Nothern Sikkim**, 1912, by Dr A. M. KELLAS, in « The mountains of Nothern Sikkim and Garhwal », *The Geographical Journal*, Vol. XL, n° 3, scale 1 : 300 000.

2. **Political Map of Sikkim**, 1984, Government of India, Publishers : Indian Book Depot (Map House), Delhi India, scale : 1 : 300 000.

3. **Skeleton Map of Sikhim**, (First publication 1894), Reprinted 1972 in *The Gazetteer of Sikhim* (voir biblio. dans « Collectif »), scale 1 Inch = 4 Miles or 1 : 253444.

4. **Skeleton Map showing Roads through Sikkim to the Sikkim Thibet Border**, 1903, Intelligence Branch. Topo. Dy. N° 4997, scale 1 Inch = 4 Miles or 1 : 253444.

5. ***Map of Sikkim,** May 1906, Published under the direction of Colonel F.B. Longe, Surveyor General of India, Prepared specially for the Bengal Government from an original based on sheet N° 7 N.W.N.E.T. Frontier, 3rd Edition, scale 1 Inch = 4 Miles or 1 : 253444.

6. **Sikkim**, 1991, in *A Road Guide to India*, TT. Maps & Publications Ltd, Madras India, Government of India, scale 1 : 200 000.
7. **The Kingdom of Sikkim,** 1969, By Pradyumna P. Karan, University of Kentucky, Map Supplement Number 10, *Annals of the Association of American Geographers,* Volume 59, n° 1, March 1969, scale 1 : 150 000.
8. **State map of Sikkim, India**, 1981, Published under the direction of Major-General Kishori Lal Khosla, Surveyor General of India, Second Edition, Government of India, scale : 1 : 150 000.
9. **Sikkim Himalaya,** 1981, Herausgegeben von der Schweiz. Stiftung für Alpine Forschungen, Bearbeitet und gezeichnet nach Kartengrundlagen des Survey of India und mit photographischen Aufnahmen verschiedener Expeditionen von H. B. BOSSART, Topograph, Bern, Kümmerly und Frey, 1 : 150 000.
0. **Sikkim State – Tsang Province**, Surveyed 1939-40, Edition 1941, Published under the direction of Brigadier C. G. LEWIS, Surveyor General of India, scale 1 Inch to 2 Miles half Inch or 1 : 126 720.
1. **Das Massiv des Kangchendzönga (Himalaya)** 1931, von Marcel Kurz – Ingenieur-Topograph der Internationale Himalaya Expedition (1930), Bern, Kümmerly & Frey, MaBstab 1 : 100000.

Confins Inde, Népal, Tibet

2. **Sketch Map of Routes Traversed by European and Asiatic Explorers beyond the British Frontier from 1865 to 1897, (date probable : 1897)**, London, Stanford's Geographical Establishment, échelle mesurée sur la carte : 1 : 4 022500.
3. **Himalaya**, (s.d., 1990 ?), Nelles Verlag GmbH, München, Printed in the Federal Republic of Germany, échelle 1 : 1 500 000.

Tibet

4. **Tibet**, 1974, P. Kessler, Tibet Institut Rikon, Schweiz, (échelle de l'exemplaire consulté : 1 : 5000 000).
5. **Trajet accompli par l'auteur (A. Migot) aux confins sino-tibétains, par caravane et moyens divers, de décembre 1946 à septembre 1947 – Second voyage à Dé-gé, août-octobre 1948**, (in *Caravane vers Bouddha*),

échelle de l'exemplaire consulté : 1 : 4000 000). Réduction in *Au Tibet sur les traces du Bouddha* (voir bibliographie).

6. **Tibet and the surrounding Regions – Compiled from the latest information**, 1904, by Sarat Chandra Das, in *Journey to Lhassa and Central Tibet*, London, John Murray, 368 p., Scale 1 : 3 800 000.

7. **Route Map of Explorations in the Koko-Nor, Ts'aidam and Eastern Tibet**, 1891, W.W. Rockhill (carte parue dans *The Land of the Lamas*, voir biblio.), échelle graphique : 4,5cm = 100 Statute Miles ou 1 : 3575 555.

8. **Frontière du Thibet oriental, par M. l'Abbé Desgodins, Miss. Apost. du Thibet**, 1885, (in *Le Thibet – d'après la correspondance des missionnaires*, C.H. Desgodins, voir biblio.), échelle 1 : 3000 000.

9. **Tibet & the Mountains of Central Asia** – World Travel Map, Revised edition 1993, Bartholomew, the Edinburgh Press Limited, Royal Geographical Society and Mount Everest Foundation 1986, scale 1 : 3 000000.

0. **Carte du Thibet oriental par l'Abbé Desgodins,** (carte manuscrite, s. l.n.d., vers 1877 ?), *Itinéraires de l'Abbé Desgodins au Thibet oriental*, échelle 1 : 2500 000 environ.

1. **Thibet and Adjacent Countries**, 1914, Published under the direction of Colonel S.G. Burrard, Surveyor General of India, Dehra Dun, scale 1 : 2500 000.

2. **Tangar to Lhassa incorporating the Surveys of Brigadier-General G. Pereira**, 1925, Sir Francis Younghusband, (in *Peking to Lhassa : The Narrative of Journeys in the Chinese Empire Made by the Late Brigadier-General George Pereira…*, voir biblio.), Reproduced from Geographical Section General Staff War Office, London, scale : 1 : 2 500000.

3. **Karte von Ost-Tibet mit dem Reiseweg von W. FILCHNER**, 1925, (in *Quer durch Ost-Tibet*, voir biblio.), Berlin, MaBstab 1 : 2500000.

4. **Karte von Ost-Tibet mit dem Reiseweg von W. FILCHNER**, 1925, in *Quer durch Ost-Tibet*, Berlin, Mittler und Sohn, 195 S., MaBstab 1 : 2 500000.

5. **The Himalaya Mountains and Surrounding Regions**, (4 sheets), 1920, Published under the direction of Colonel C.H.D. Ryder, Surveyor General of India, scale 1 : 2 500 000.

6. **Highlands of Tibet and Surrounding Regions**, 1st Edition 1936, Published under the direction of Brigadier H.J. Guchman, Surveyor General of India, scale 1 : 2 500 000.

7. **Carte des voies de communication de la Région Autonome du Tibet,** 1990, Comité de Cartographie de la Région Autonome du Tibet, Maison d'édition de cartes de Cheng Du, échelle 1 : 2 200000 (en chinois).

8. **Sketch Map of South-East Tibet**, (date probable : 1906), Litho., S.I.O., Calcutta, scale 1 Inch = 32 Miles (ou 1 : 2 027 552).

9. **Tibet,** Carte routière – Road Map, (s.d. 1985 ?), Paris, Productions Éditions Astrolabe, échelle 1 : 2000000.

0. **Tibet, Népal, Bhoutan,** Carte routière, 1993/94, RV Reise-und Verkehrsverlag, Stuttgart, Monde Carte, échelle 1 : 2000000.

1. **The Salween and Tsangpo Basins South-Eastern Tibet**, 1938, by J. Hanbury-Tracy, in *Black River of Tibet*, London, F. Muller Ltd, 305 p., scale 4,3 cm = 50 Miles (ou 1 : 1870 930).

2. **The Salween and Tsangpo Basins South-Eastern Tibet**, 1938, by Ronald Kaulback, (in *Salween*, voir biblio.), London, échelle graphique : 1 cm = 10 Miles (ou 1 : 1 609 000).

3. **The Salween and Tsangpo Basins South-Eastern Tibet**, 1938, by R. Kaulback, in *Salween*, London, Hidder and Stoughton, 315 p., scale 4,2 cm = 40 Miles (ou 1 : 1 532380).

4. ***India and Adjacent Countries, Sheet Nº 91 Namcha Barwa, (Provisional Issue), Parts of Assam, Tibet and China (Yün-Nan and Ssü-Ch'uan Provinces),** 1904, Published under the Direction of Lieut. – Colonel F.B. Longe, Surveyor General of India, Scale 1 : 1000000.

5. ***India and Adjacent Countries, Sheet Nº 77 and 82, Assam and Tibet,** 1919, Published under the Direction of Colonel Sir S.G. Burrard, Surveyor General of India, scale 1 : 1 000000 or 1,014 Inches to 16 Miles.

6. **Sketch Map of the route of Capt. F.M. Bailey through South Eastern Tibet and the Mishmi Hills**, 1912, in « Journey through a portion of South-Eastern Tibet and the Mishmi Hills », *The Geographical Journal*, Vol. XXXIX, nº 4, pp. 334-347, Scale 1 : 1 000000.

7. **Part of North-Eastern Frontier and Tibet showing the routes of Captains MORSHEAD and BAILEY**, 1914, in « Exploration on the Tsangpo or upper Brahmapoutra », *Scottish Geographical Magazine*, Vol. XXX, pp. 561-582, scale 1 : 1 000000.

8. **Part of Kam in Eastern Tibet**, 1922, by Eric Teichman, (carte parue dans *Travels of a Consular Officer in Eastern Tibet*, voir biblio.), Published by the Royal Geographical Society, scale 1 : 1000 000 or 1 Inch = 15,78 Stat. Miles.

9. **Map of South-Central Tibet, Katmandu-Lhassa Route Map,** 1987, Reprinted 1992, London, Edward Standford Ltd, Geographical editor René de Milleville, scale 1 : 1 000000.

0. **Latest Map of Kathmandu to Tibet**, Katmandu to Lhassa Highway, Simple Tibetan Glossary, Lhasa City Map, Trekking Route, (s.d., 1980 ?), Mandala Maps, Nepal, scale 1 : 1 000 000.

1. **Yeti Tibet Map**, 1988, Copyright Richard Josephson and Rawa Tiwari, (sans échelle, 1 : 1 000 000 d'après calculs de distances).

2. **A Map of Part of Tibet including Sikkim, the Chumbi Valley and Bhutan showing the Routes between Darjiling and Lhasa,** 1904, London, Published by Edward Standford, scale 1 : 506 880 = 8 Miles to 1 Inch.

3. **Kartenwerk der Erdmagnetischen Forschungs-Expedition W. Filchners nach Zentral-Asien 1926,** China und Tibet, (3 feuilles), Gotha, J. Perthes, MaBstab 1 : 500000.

4. **Carte détaillée du Thibet sud-oriental parcouru par les Missionnaires français, dressée sous la direction de Mr Jacques Bacot – Voyageur au Thibet,** 1907, Paris, échelle graphique 1 cm = 4km (soit 1 : 400 000).

5. **Itinéraires de Jacques Bacot au Tibet oriental en 1909-1910,** 1911, carte générale et cartons, (échelles diverses), in « À travers le Tibet oriental », *La Géographie,* Bull. de la Société de géographie, tome XXIII, n° 15, avril 1911, et dans la rééd. de *Le Tibet révolté*, voir biblio.).

6. ***Tibet – Season 1904-1905, Nothern Frontier** (Sheet n° 14 SW), **North Frontier** (Sheet n° 6 SW), July 1905, published under the direction of Lieut. Colonel F.B. Longe, Surveyor General of India, scale 1 : 253 440 or 1 Inch to 4 Miles.

7. **Dr Albert Tafels Reise in China und Tibet 1905-1908**, (31 feuilles : cartes d'itinéraires), (s.d.), Preuss. Lands., MaBstab 1 : 200000.

8. **Southern Tibet by Sven Hedin** – Hypsometrical maps in 52 sheets, with special use of Dr Hedin's Panoramas constructed and drawn by Colonel H. BYSTRÖM, 1917, Stockholm, Lithographic Institute of the General Staff of the swedish Army, scale 1 : 200 000.

Cartes américaines

— Série INDIA AND PAKISTAN (India, Bhutan, China), Edition 1 – AMS – U 502, Prepared by the Army Map Service, Corps of Engineers, US Army, Washington, compiled in 1955,

— *Série World, scale 1 : 1 000 000 :

99. Lhasa, Sheet NH 46, Edition 3, Published 1951,

100. Tsangpo, Sheet NH 45.

101. Upper Mekong, Sheet NH 47.

— *Scale 1 : 250 000

102. Gyantze, Sheet NH 45-16,

103. Jih-K'a-Tse, Sheet NH 45-12,

104. Kanchenjunga, Sheet NG 45-3,

105. Phari Dzong, Sheet NG 45-4.

Chine et Marches TIBÉTAINES

06. Map of the People's Republic of China, (1981), 1987, Third edition, China Cartographic Publishing House, Beijing, China, scale 1 : 9 000000.

07. China, 1991, in *National Geographic Magazine*, July, scale 1 : 7 819000.

08. Mission D'Ollone – Chine occidentale Tibet N.E. Mongolie 1906-1909, (carte s.d.), Publiée par la Société de géographie de Paris, échelle 1 : 7500 000.

09. *Chinese, Turkestan, Kansu and Oxus Regions, by Sir Aurel STEIN, 1913-15, Indian Archeological Survey, Survey of India Department, Published by the Royal Geographical Society, Scale 1 : 7 500000.

10. The People's Republic of China, 1980, National Geographic Society, in *National Geographic Magazine*, July, Washington, scale 1 : 6 000000.

11. China & Mongolia, 1985, John Bartholomew & Son Ltd, World Travel Map, scale 1 : 6000 000.

12. China, Bhutan, Democratic People's Republic of Korea, Republic of Korea, Mongolia, Nepal, 1988/89, Cartographia Vallalat, Budapest, scale 1 : 6 000000.

13. Map of the People's Republic of China, 1988, Third edition, China Cartographic Publishing House, Beijing, China, scale 1 : 6 000 000 (une édition avec les limites administratives, une édition avec un fond de carte évoquant le relief).

14. Map of China showing Railways, Telegraphs and Treaty Ports, 1913, War Office, Drawn and printed at the Ordnance Survey Office,

Southampton, scale 1 : 5000000 or 1,014 Inches to 80 Miles.

15. **China/Chine**, (s.d. 1985 ?), Kümmerley + Frey, Bern Switzerland, échelle 1 : 5000 000.

16. **China,** 1980, John Bartholomew & Son Ltd, World Travel Map, scale 1 : 4500 000.

17. **Du Tonkin aux Indes,** 1895, par le Prince Henri d'Orléans, MM. Emile Roux et Briffaut, Paris, échelle 1 : 4 000000.

18. **Chinese Empire, Routes of the Imperial Russian Geographical Society's Expedition Kan su and Mongolia under the command of Colonel P.K. Kozlof** from a survey by Capt. NAPALKOF, 1910, Published by the Royal Geographical Society, *The Geographical Journal*, scale 1 : 4 000000 or 1 Inch = 63.13 Stat. Miles.

19. **China**, 1984, GroBe Länderkarte RV Reise- und Verkehrsverlag GmbH, compiled and produced in cooperation between Cartographic Publishing House, China, and Esselte Map Service AB, Sweden, scale 1 : 4000 000.

20. **Map of China prepared for the China Inland Mission**, 1898, (4 Sheets), Reprinted 1903, 1909, 1916, London, Stanford's Geographical Establishment, scale 5cm = 100 Miles (ou 1 : 3218000).

21. ***Map of Yün-Nan**, Printed at W.O. 1932, Compiled by Major H.R. Davies, Geographical Section, General Staff, nº 2112, Published at the War Office, 1906, Corrections 1908, scale 1 : 1 267200 or 1 Inch to 20 Miles.

22. **Map of China**, 1900, published by the China Inland Mission, London, Shanghai, Toronto and Malbourne, Offices of the Mission, scale 7cm = 100 Miles (ou 1 : 2298 571).

23. **Chine Méridionale et Tonkin**, 1899, par le Capitaine Friquegnon, de l'Infanterie de Marine, Service géographique des colonies, Paris, Henri Barrère Ed., échelle 1 : 2000 000.

24. **Yun-Nan**, (s.d.), Service géographique de l'Indochine, échelle 1 : 2 000000.

25. **Carte du Yun-Nan et du Quang-Si,** (s.d.), État-major des troupes d'Indochine, Bureau topographique, échelle 1 : 2000000.

26. **Compass Traverse of a Journey across the Ordos, by Major George Pereira (Late Grenadier Guards) 1910**, 1911, Published by the Royal Geographical Society, *The Geographical Journal,* scale 1 : 2 000000.

27. **Map showing Mr HOSIE's Route to the Thibetan Frontier and back to Chengtu**, 1905, in *Report by Mr Hosie, his Majesty's Consul-General at*

Chengtu, on a Journey to the Eastern Frontier of Thibet, London, Harrison and Sons, 86 p., scale 1 Inch = 26,5 Miles (ou 1 : 1 679066).

28. **Central China**, China 3, (s.d. 1990 ?), Nelles Verlag GmbH, München, Printed in the Federal Republic of Germany, échelle 1 : 1 500000.
29. **North-Eastern China**, China 1, (s.d. 1990 ?), Nelles Verlag GmbH, München, Printed in the Federal Republic of Germany, échelle 1 : 1 500000.
30. **Northern China**, China 2, (s.d. 1990 ?), Nelles Verlag GmbH, München, Printed in the Federal Republic of Germany, échelle 1 : 1 500000.
31. **Part of Southern Se-Chuan (Lololand) from a Plane-table Survey and Native Information**, 1911, by W.N. Fergusson, in *Adventure Sport and Travel on the Tibetan Steppes*, London, Constable and Company Limited, 343 p, scale 1 : 1 000 000.
32. **Southern China**, China 4, (s.d. 1990 ?), Nelles Verlag GmbH, München, Printed in the Federal Republic of Germany, échelle 1 : 1 500000.
33. **North China**, 1937, Published by the Land Survey Department, Japan, scale 1 : 1000000.
34. **Map showing portions of Chinese Turkestan and Kansu – to illustrate the explorations of Dr M. Aurel Stein,** Indian Archeological Survey, and his assistants R.B. Lal scale 1 : 253 440.

Corée

35. **Korea**, (s.d., 1988 ?), Nelles Verlag GmbH, München, Federal Republic of Germany, échelle 1 : 1500 000.
36. **Carte provisoire de la Corée**, 1904, héliogravée et publiée par le Service géographique de l’armée, échelle 1 : 1000 000.
37. **Environs of Kongo-San**, 1920, in *An Official Guide to Eastern Asia*, Vol. 1 : Chosen and Manchuria, Siberia, Tokyo, Department of Railways, scale 1 : 160000.
38. **Wege-Karte der Diamantberge, nach einer japanischen Karte gezeichnet**, 1926, von P. Klautke, in *Keum Gang San – Die Diamantberge Koreas*, Tokyo, Mitteilungen der deutschen Gesellschaft für Natur und Völkerkunde Ostasiens, Band XXI, Teil C, 60 S., Mabstab 1 : 100 000.

Confins Sibérie – Corée – Mandchourie – Chine – Mongolie

39. **China – Mongolia and Korea**, 1968, Reprinted 1977, John Bartholomew & Son Ltd, Edinburgh, scale 1 : 4 500 000.

40. **Manchuria, East-China and Korea**, 1905, compiled and Transliterated by I. Furukawa and M. Mori, Tokio, scale 1 : 2 500000.

41. **Mandchourie et Corée, de Kharbine à Séoul, de Port-Arthur à Vladivostok,** 1904, Traduction de la carte d'État-Major russe, Paris, Augustin Challamel Editeur, échelle 1 : 1 800000.

42. **Karte der Südlichen Mandschurei und Nord-Korea im Masse 1 : 1500000**, 1904, Auf Grundlage des offiziellen russischen Karten-materiales, Ausgeführt im K.U.K. Militär-Geogr. Institut zu Wien.

Série Asie, 1904, Service Géographique de L'Armée, échelle 1 : 1.000.000. :

43. **Kang-Neung,**

44. **Moukden,**

45. **Pékin,**

46. **Tcheng-Te Fou,**

47. **Vladivostok.**

Japon

148. Japan, 1987, Bartholomew World Travel Map, scale 1 : 2 500 000.

Images satellitales

49. **Images NASA, ERTS-E ou LANDSAT**, 1 : 500000, distribuées par Asian Research Service, Hong Kong, (couverture complète consultable au Centre d'Études himalayennes, CNRS, Meudon-Bellevue).

Nouvelles cartes consultées pour l'édition de 2009

Inde et Sikkim

50. **Indian Subcontinent.** (2001) 2002. Collins. London. Scale 1 : 4 000000 (1cm to 40km).

51. **South India Map.** Guide book. 2002. Vishnu Maps Publications. Chennai. India. Scale : 1 : 2000 000.
52. A road guide to **Tamil Nadu.** TTK Healthcare Limited. Chennai. 2003. Scale : 1 : 700,000.
53. **Sikkim.** India. 2003. International Maps. ITMB Publishing Ltd. Vancouver, Canada. Scale 1 : 140 000.

Chine et Tibet

54. **China-Mongolie** (China-Mongolia). (s.d. : vers 2004 ?). Freytag & Berndt. 1 : 6000 000.
55. **Tibet** and Adjacent Areas under Communist China's Occupation. 2001. Amnye Machen Institute. Tibetan Centre fot Advanced Studies. 1 : 3200 000.
56. **Tibet** Autonomous Region. Xizang Zizhiqu. 2003. GIZI MAP. Budapest, Hungary.
57. **Tibet.** 2006. International Travel Maps. A division of ITMB Publishing LTD. Vancouver. Canada. Scale 1 : 1 850000.
58. **Tibet South Central** (Lhasa Region). With detailed routes – Driving distances – Altitudes. Nepa Maps. Himalayan MapHouse Ltd. Kathmandu, Nepal. (s.d. : vers 2002 ?) Scale 1 : 1000 000.

Filmographie

ujiang, la vallée perdue. Réalisation Lu Yue, coproduction Obsession Films et la Sept, 1989.

ur les traces d'Alexandra David-Néel. Réalisation Marie-Jaoul de Poncheville, production Franz-Christoph Giercke, F Productions, 1990.

istory of Tibet (1904-1980). Part 1 : Tibet the lost mystery (1904-1949). Part 2 : A bamboo curtain falls (1950-1980). BBC.

ibet, l'histoire d'une tragédie. Réalisation Ludovic Segarra. Production France 3 et MFP, avec la collaboration du Bureau du Tibet de Paris. Coll. « Histoires d'actualité » dirigée par J.-M. Meurice, 1995.

oyage au Tibet interdit. Priscilla Telmon et Thierry Robert. (DVD) 2007.

Théâtre

lexandra David-Néel pour la vie. Création de Pierrette Dupoyet (Festival d'Avignon, 2003).

ANNEXE 1

Calendrier des voyages d'Alexandra David-Néel

Ce calendrier des deux grands voyages a été établi d'après les carnets et la correspondance de l'exploratrice. Les toponymes reprennent l'orthographe utilisée par Alexandra.

Le lecteur se reportera aux cartes de cet ouvrage pour repérer les lieux, et retrouver l'équivalence entre les toponymes tibétains et ceux qui figurent sur les cartes chinoises en transcription pinyin.

Les dates et les étapes les plus importantes sont indiquées en lettres grasses.

1 – VOYAGE 1911-1925

1911

9 août :	**départ de Tunis** (traversée maritime)
11 août :	Marseille
13 août :	**embarquement et départ de Marseille**
14 août :	passage de Bonifacio
16 août :	Détroit de Messine, Reggio
18 août :	Port-Saïd (escale dans la journée)
19 août :	Canal de Suez

22 août :	îlot de "Djebel Tyr" (Djebel el Tih, sur les cartes)
23 août :	Périm
25 août :	arrivée dans l'Océan Indien
28 août :	au loin : le phare des Maldives

CEYLAN :

30 août :	**arrivée et installation à Colombo**
9 septembre :	vers Dodanduwa
10-13 septembre :	Dodanduwa
14 septembre :	Galle
27 septembre :	Kandy puis retour à Colombo
7 octobre :	de Colombo à Anuradhapura
8 octobre :	Mihintale
9 octobre :	à l'hôtel de Muraweli
10 octobre :	de Mihintale à Kandy par "Polagahela" (Polgahawela)
11 octobre :	retour à Kandy
16 octobre :	jardin de Peradeniya, Katugastotta
18 octobre :	"Nanwara Chiya" (Nuwara Eliya)
19 octobre :	"Hakagalla Gardner" (Hakgala Gardens)
20 octobre :	retour à Kandy
21 octobre :	retour à Colombo
30 octobre :	"Kelani" (Kelaniya)
16 novembre :	**départ de Colombo**, embarquement pour Tuticorin

INDE

17 novembre :	arrivée à Tuticorin
17 novembre :	**Madurai**
18 novembre :	Mandapam
19 novembre :	vers "Paumben" (Pamban) et Rameswaram
20 novembre :	**Madurai**
22 novembre :	Trichinopoli

? novembre :	Pondichéry
27 nov. 28 déc. :	**Madras-Adyar**
30 décembre :	Rajahmundry
nuit du 31 déc. :	Kurda Road

1912

1er janvier	Puri (Jaggernath)
2 janv./25 mars :	**Calcutta**
26 mars :	départ de Calcutta pour Darjeeling
27 mars :	Siliguri
28 mars/10 avril :	Darjeeling
11 avril :	Loopchoo
12 /19 avril :	**Kalimpong**

SIKKIM

20 avril :	Pedong
21 avril :	Pakyong
22 avril/2 mai :	Gangtok
3 mai :	départ d'une excursion vers l'est (vers le *Nathu-La)*
4 mai :	étape à Karponang
6 mai :	retour avant Changu à cause des intempéries
7 mai :	de Karponang à Gangtok
8/14 mai :	Gangtok
15 mai :	départ de Gangtok vers le nord
16 mai :	Dikchu
17 mai :	Singhik
18 mai :	Toang
21 mai :	arrivée à Lachung
24 mai :	de Lachung à Cheungtong
28 mai/1er juin :	Lachen
2 juin :	Tangu
3 juin :	Gyawo-Gung
4 juin :	***Koru-La et Sépo-La*** (cols)

5 juin :	retour à Tangu
5/7 juin :	de Tangu à Lachen
8/9 juin :	Lachen
10 juin :	Cheuntong-Toang
11 juin :	Singhik
12 juin :	Dikchu
13 juin :	Dikchu
14 juin :	retour à Gangtok
15/22 juin :	Gangtok
23 juin :	vers Pakyong
24 juin :	de Pakyong à Rhénok
25 juin :	de Rhénok à Ari
26 juin :	Rhénok-Pakyong
27 juin :	retour à Gangtok
28 juin/29 août :	Gangtok
30 août :	de Gangtok à Fenzang
31 août :	retour à Gangtok
1er sept./1er oct. :	Gangtok
2 octobre :	de Gangtok à Shamdong
3 octobre :	de Shamdong à Temi
4 octobre :	de Temi à Keuzin
5 octobre :	Pemionchi/Pemayangtse
7 octobre :	Sangachelli
8 octobre :	Dentam et Phallat (ou Phallut)
9 octobre :	de Phallat à Dentam
10 octobre :	Rinchingpon
11 octobre :	de Rinchingpon à Chakun (Chakung)
12 octobre :	de Chakun à Darjeeling

INDE

13/14 octobre :	Darjeeling
15 octobre :	départ de Darjeeling pour Calcutta
16 oct./12 nov. :	**Calcutta**
13 novembre :	départ de Calcutta en direction de Gaya

14/16 novembre :	**Gaya**
17 novembre :	de Gaya à Bankipur
18 novembre :	de Bankipur à Raxaul
19/20 novembre :	Bhimpédi, Cols de Sissagouri de de Chandragiri
21/24 novembre :	**Katmandou**
25 nov./30 déc. :	villes et sanctuaires de la vallée de Katmandou
31 décembre :	départ de Katmandou en direction de Lumbini
nuit du 31 déc. :	bungalow de Sissagouri
1913	
1er/2 janvier :	descente vers Churia
3 janvier :	Raxaul
	INDE
4 janvier :	Bridgmanganj
6 janvier :	vers Rumindei-Lumbini
7/11 janvier :	**Rumindei-Lumbini, Kapilavastu**
12 janvier :	Nigliva
13 janvier :	Kot Tilare, Ramghat, Sicotowa, Tagliawa…
15 janvier :	Asidhiwa
16 janvier :	Sinamena
17/19 janvier :	Bunkutwa
20 janvier :	Sinamena
21 janvier :	"Buttol"(Butwal sur les cartes)
22 janvier :	Mauvali
23 janvier :	"Togliowa" (Taulihawa sur les cartes)
25 janvier :	Shobratgang
26 janvier :	Gorakhpur
27/28 janvier :	vers Deoria
29 janvier :	Deoria
29 janvier :	Kasia

29 janvier :	arrivée à Mattha Kumar (Kusinar
3 février :	Deoria, et départ vers Bénarès
4 févr./21 nov. :	**Bénarès**
22 novembre :	départ de Bénarès, en direction de Bhuktiapur
23/25 novembre :	Rajagriha
27 novembre :	arrivée à Siliguri
29 novembre :	Kilyhara
30 novembre :	vers Tista Bridge

SIKKIM

2 décembre :	Rungpo-Shamdong (Khampong)
3 décembre :	arrivée à Gangtok
4 déc./4 janvier :	Gangtok

1914

5 janvier :	de Gangtok à Rhumteck
7 janvier :	retour à Gangtok
8/12 janvier :	Gangtok
13 janvier :	de Gangtok à Shamdong
14 janvier :	Temi
15 janvier :	Keuzing
16/17 janvier :	Tashi-Ding (Tashiding)
18 janvier :	retour à Keuzing
19/20 janvier :	vers Dikchu
21 janvier :	de Dikchu à Gangtok
22 janvier/7 févr. :	Gangtok
8/10 février :	Song, Rumthek, et retour à Song
11 février :	de Song à Rungpo
12/14 février :	Rungpo
15 février :	retour à Gangtok
16/25 février :	Gangtok
26 février :	de Gangtok à Tumlong
mars et avril :	Phodang (ou Podang)
26 avril :	de Gangtok à Tumlong

13 mai :	de Gangtok à Tumlong
23 mai :	retour à Gangtok
15 juin :	départ de Gangtok, en direction de Darjeeling
16 juin :	Pashok, Lopchoo
17 juin :	arrivée à Darjeeling
26 juin :	retour à Gangtok
27 juin/8 sept. :	Gangtok
9 septembre :	de Gangtok à Dikchu (vers le nors)
10 septembre :	Singhik
11 septembre :	Tong
12 septembre :	Cheuntong
13 septembre :	Lachen
14 septembre :	Thangu (Tangu)
15 septembre :	Lachen
16 septembre :	départ de Lachen, vers l'ouest
17 septembre :	vallée du Lhonak
18 septembre :	Tangchung-La
21 septembre :	traversée du col de Tangchung
23 septembre :	nouveau passage du Tangchung-La
24 septembre :	traversée du col de He (He-La) et du Lonak Chu
24/30 sept. :	**camp dans la vallée du Lonak**
1er octobre :	arrivée à Pashi
2 octobre :	Pan-Tang-Tso (lacs Tang Chu) et Nago-La (Naku La)
3 octobre :	Para (camp)
4 octobre :	Neup-Kye (camp)

TIBET

5 octobre :	**arrivée à Nyima La Gompa**
7 octobre :	excursion au col de Chöten Nyima
10 octobre :	Lang-Tam (camp)

11 octobre :	Maki
12 octobre :	Phu (sans doute Phuchungpang)
	SIKKIM
13 octobre :	Lechendek
15/23 octobre :	Thangu (au bungalow)
24 octobre :	départ pour Lachen, et Dewa-Thang (la caverne)
1914	
25 oct. 1914 :	**hiver 1914-1915, pritemps, été 1915**
1915	
	à Lachen (jusqu'au 8 septembre 1915)
9 septembre :	départ pour une excursion : Thangu
10 septembre :	Phalung
11 septembre :	Gyan-Gang (Gogong, ou Gyaogang)
13 septembre :	retour à Phalung
1915	
14 sept. 1915 :	**Dewa-Thang (ermitage)**
1916	
juillet 1916 :	**Dewa-Thang (ermitage)**
7 juillet :	de Chöten Nyima à Tranglung
8/9 juillet :	Mendi, Yerum (Yo-Gnon ? sur certaines cartes), Kuma
10 juillet :	campement près de Kuma
11 juillet :	Yogo ou Ago (Yago)
12/13 juillet :	au bord du Chi-Chu, et traversée de l'affluent
14 juillet :	Patur, ou Patour (Bhadur sur les cartes)
16/25 juillet :	**Shigatze (Tashilumpo)**
26 juillet :	départ de Shigatze (retour au Sikkim)
29 juillet :	Patur, ou Patour (Bhadur sur les cartes)
30 juillet :	Yogo ou Ago (Yago)
31 juillet :	Kuma

1er août :	Dertang
2 août :	Tranglung
3 août :	arrivée à
4 août :	**Chöten Nyima**
5/6 août :	de Chöten Nyima à Nakya
7 août :	Phubra
11/14 août :	Tranglung
15 août :	de Tranglung à Dertang (coucher)
17 août :	Giri, coucher à Gyan-Gun (Gyaogang sur les cartes)
18 août :	de Gyan-Gun à Thangu
19 août :	retour à Dewa-Thang
2 septembre :	**départ de Dewa-Thang (expulsion du Sikkim)**
3 septembre :	Lachen
6 septembre :	Cheuntung, Tong
7 septembre :	Tong, Singhik
8 septembre :	Singhik
10 septembre :	de Dikchu à Gangtok
11 septembre :	de Gangtok à Pakyong
12 septembre :	de Pakyong à Rungpo
13 septembre :	vallée de la Tista, Alexandra quitte le SIKKIM

INDE

17 septembre :	arrivée à Darjeeling
18/20 septembre :	de Darjeeling à Calcutta
21 sept./5 nov. :	**Calcutta**
6 novembre :	départ de Calcutta, vers la Birmanie

BIRMANIE

9 novembre :	Rangoon
10 novembre :	Bodhigan
29 décembre :	**vers Mandalay et les Monts Sagain**

1917

8 janvier 1917 :	départ de Rangoon, vers la Malaisie
	MALAISIE
11/12 janvier :	escale à Penang
13 janvier :	départ de Penang, vers Singapour
	SINGAPOUR
14/19 janvier :	Singapour
	INDOCHINE (escales)
22 janvier :	passage au Cap Saint-Jacques, Saïgon
23/24 janvier :	Saïgon
27 janvier :	Tourane
28/29 janvier :	Haïphong, excursion à Do-Son
30/31 janvier :	Hong-Kong
	CHINE (escales)
3 février :	Shanghaï
	JAPON
6 février :	**arrivée à Kobé**
8/16 février :	Kyoto
17/21 février :	Atami
23 février :	Tokyo
26 février :	Kamakura
1er mars :	Yokohama
12 mars :	retour à Kyoto
13/27 mars :	Kyoto
27/28 mars :	Nara
29/30 mars :	Koya San
31 mars :	retour à Nara
2 avril :	départ pour Isé
3 avril :	Futami-Ga-Ura, et retour à Kyoto
4 avril/2 août :	**Kyoto**

3 août :	arrivée à Kobé
4 août :	départ de Kobé, vers la Corée

CORÉE

7 août :	**arrivée à Fusan**
8 août :	vers Séoul
14/25 août :	Onseiri
26 août :	de Onseiri à Makiri, **vers les Monts de Diamant**
27 août :	arrivée au Chaan ji ou Choan-ji (Choang-ji)
28 août :	ascension à Reiyen-an
29 août :	visites des monastères Yokun-ji, Seiyo-ji et Makaen
16 septembre :	arrivée au Yuten-ji
17 août :	départ du Choan-ji
18 septembre :	Yuten-ji, visite du Pan-ya-ku-an
19 septembre :	installation à Pan-yan-an
22 septembre :	ascension à In-san-dei
24 septembre :	Pan-yan-san
25 septembre :	vers Waiyo
26 septembre :	Rankoku
29 septembre :	arrivée à Séoul
30 sept./ 1er oct. :	Séoul
2 octobre :	**depart de Séoul,** vers Moukden (Mandchourie)

MANDCHOURIE

3/5 octobre :	Moukden
6 octobre :	départ pour Pékin

CHINE

nuit du 6/7 oct. :	Shan-Hai-Kuan
7 octobre :	arrivée à Pékin

1918

7 oct. 1917/janv. 1918 : Pékin

24 janvier :	départ de Pékin
25 janvier :	Chenchow, puis arrivée à Honan-fou
26 janvier :	excursion à Lungmen
27 janvier :	excursion à Shao-Ling-Sse
28 janvier :	Myenchih (Mienchi)
29 janvier :	Kweytan
9 mars :	Wen-Li-Chen, ou Wen-Ti-Chen
24 mars/5 avril :	Tungchow (Toung-Tchéou sur les cartes françaises)
9 avril :	arrivée à Si-an-fou
10 avril/7 mai :	Si-an-fou
8 mai :	départ de Si-an-fou, vers le Kansou
17 mai :	Pigliang
25 mai/13 juin :	Lanchow-fou (Lantchéou sur les cartes françaises)
14 juin :	départ de Lanchow-fou
21 juin :	Nienpai
vers le 25 juin :	Si-in, Sinin, Sining, ou Sining-fou
début juil. 1918 :	**arrivée à Kumbum**
juillet :	installation à Kumbum pour un long séjour
1919	
printemps 1919 :	excursions à Ditza et à Tchakyong
printemps 1919 :	excursion à Nam-Dzong
4 juillet :	Dankar, point de départ d'un circuit estival
Été 1919 :	tour du Koukou-Nor
fin septembre :	retour à Kumbum
29 août/13 sept. :	Sining
14 septembre :	retour à Kumbum
1920	
	Kumbum
1921	
5 février 1921 :	**départ de Kumbum** (après deux ans et demi de séjour)
6/16 février :	Sining

févr./début mars :	Lanchow
15 mars :	départ de Lanchow
22/24 mars :	Ho-Jo
	Sasoma
30 mars/1er avril :	**Lhabrang-Tachikyil**
8 avril :	New Taochou (Taochou-le-Neuf)
	Choni
12 avril :	Minchow
	Siku, Gomi,
6 mai :	Nanping, Tagyu, Kunka-La
14 mai :	Sungpan
24 mai :	Mochow
	Weitchou (Waydou), Koutcheng (une semaine), Lifan
3-10 juin :	Zacolo, Tsakalo ou Zaccalo
	(soit Zagunao ou Tsakunao sur les anciennes cartes)
	col de Dza (Za-La),
	Lianhokow, ou Lianghokow
	(soit Lianghekou sur les anciennes cartes)
21 juin :	départ de Foupien (Fupien)
4 juillet :	Sinkaïtze (Mow-Kong-Ting, ou Moukong)
17 juillet :	Rumichangu, ou Romitchangkou
	Wadjo, Tesmon, Tanli, col de Lambou (ou de Lacham),
	Lambou (Lambu) (?)
25 juillet :	Taou, ou Tao
	Charatong, ou Charatong
	Tangou, ou Dango
14 août :	Tchaou, ou Tchouwo (Chuwo sur les anciennes cartes)
	Kanzé
	Zacco (Jargo sur d'anciennes cartes)
	Apé

	Alexandra se fait arrêter à Chobando
	(soit Kolando sur les anciennes cartes)
	Dzogstche (Dzogchen Gompa)
	Dolma Lhakang
	Benchin Gompa
	Tangou Gompa
17 septembre :	arrivée à Jackyendo (Jyekundo)
hiver 1921/1922 :	**Jyekundo**
	tentatives de sorties :
	— jusqu'à **Tachi Gompa** (vers l'ouest),
	— jusqu'au-delà de **Riwoché** (vers le sud)
juillet 1922 :	**départ de Jyekundo**
août :	Sining
1922/1923	
fin août 1922/ janv. 1923 :	**Kanchow (5 mois à Kanchow)**
30 janvier 23 :	départ de Kanchow
	Dankar
3 février :	Suchow
	Ansi-fou, et Tunghuan
10 avril :	arrivée à Lanchow
11/30 avril :	**Lanchow**
1er mai :	départ de Lanchow
12 mai :	Tsingtchow
23 mai :	Loyang
	Kaichow, Hweih
29 mai/5 juin :	Kwangyuän
	Kiaochow
	Tsidun
	Mienchow
18 juin :	arrivée à Chengtu
19 juin/14 juill. :	**Chengtu**
16 juillet :	Kiating
28/31 juillet :	Omi Shan (Mont Omei et la localité)

	Yachow
11 août :	Fullin
24 août :	**Ningyuanfou**
1er septembre :	Yuan-shin
	errance de douze jours en forêt
	Yungning
24 septembre :	arrivée à Likiang
25/28 septembre :	**Likiang**
29 septembre :	départ de Likiang, vers Tzedjrong
	Weishi
	Hsiao-Weishi
	Tsékou
23 octobre :	**Tsedjrong**

Fin octobre 1923 : départ de Tsedjrong pour Lhassa

Villages et cols traversés au cours de cette randonnée :

Londré
Doker-La (col)

TIBET

Aben
Lhakhangra
Thana
Tondo-La (col)
Ké
Wabo
Tong-La (col)
Pedo
col de To
Kou-La
Gyatong
Dayul (Tchrayul, ou Dayul Gompa)
Tendou (?)
Porang (Pothrang)
col de Ka, col de Ra, col de Pang

Tsawa
Yu, ou Yeh-Pa
Oubé
col de Sepo
Tachitsé
col Déou (Déou-La)
Aigni-La

1924

sources du Poloung Tsangpo
Tcholog
Soung Dzong
Daching
Chowa
Tong Mèd
vers Tongyuk
col de Témo
bords du Brahmapoutre
rivière de Giamda
Tchémadzong
Giamda
col de Pa (au Kongbou)
Detchène
traversée du Kyi-tchou

Fin février 1924 : arrivée à Lhassa

séjour de deux mois dans la capitale interdite
visite des grands monastères de la région (Sera, Drepung, Ganden)…

Avril 1924 : départ de Lhassa

Tchi Pass (col)
Dordji Thag
Samye
Tsetang
Mindoling

vallée de Su-ru-Ling, *Thib Pass*
Lac Yamdrok
monastère de Dorji Phagmo (Samding)

5 mai 1924 : Alexandra se fait reconnaître à Gyantze

25 mai : Phari-Dzong
27 mai : Chumbi
Jelep-La (col frontière avec le Sikkim)

SIKKIM

Rongli
9 juin : Gangtok
11 juin : arrivée à Pedong
12 juin/mi-sept. **Pedong** (à la Mission catholique)

INDE **26 sept./mi-déc. : Calcutta**

1925 8/26 janv. 1925 : Bénarès

12/22 février : Bombay

CEYLAN

27 février : Anuradhapura
2 mars/10 avril : Colombo
10 avril : **départ de Colombo,**
et retour en Europe (par bateau)
29 avril : au large de Bizerte
1er/4 mai : escale à Valence (Espagne)
10/11 mai : **arrivée au Havre.**

2 – Voyage 1937-1946

1937

5 janvier : **de Paris à Bruxelles**
9 janvier : de Bruxelles à Berlin

POLOGNE

10/13 janvier : Varsovie

U.R.S.S.

14 janvier :	Moscou
15 janvier :	Kirow, Perm
16 janvier :	Sverdlovsk-Ekaterinbourg, Omsk, l'Oural
17 janvier :	Novosibirsk, Krasnoïarsk
18 janvier :	Nishendinsk
19 janvier :	**Irkoutsk, Lac Baïkal**
20 janvier :	Tchita, Mandchouria

Mandchoukouo

21 janvier :	Harbin
22 janvier :	Hsinking
23 janvier :	Moukden, Shan-Kai-Kuan, et vers Pékin

CHINE

26 janv./29 juin :	**Pékin**
30 juin :	départ de Pékin, vers le Wutaï Shan
30 juin/1er juill. :	Shih Kia Schwang
2/6 juillet :	Taiyuan
7 juillet :	Wutaishien
8 juil./20 sept. :	**au Wutai Shan** (monastère de Pusating)
21 septembre :	Wutaihsien
22 septembre :	Toung Yeh
	O Pien
24/25 septembre :	Sinchow
26 septembre :	de Sinchow à Taiyüan
27 sept./8 oct. :	Taiyüan
9 octobre :	**Shih kia schwang**
11 octobre :	Chengchow, Chu Ma Tien, Hankéou

1938

12 oct./3 janv. :	**Hankéou**
4 janvier :	départ de Hankéou vers l'ouest, sur le Yangtzé
9 janvier :	Ichang

14/18 janvier :	Ichang, Kweichow, Chungking
18 janv./19 févr. :	Chungking
20 février :	départ de Chungking
fin févr./23 juin :	**Chengtu**
24 juin :	départ de Chengtu, en direction de Tatsienlou
4 juillet :	arrivée à Tatsienlou
1939	**Tatsienlou**
1940	Tatsienlou
1941	Tatsienlou
1942	Tatsienlou
1943 date inconnue	**départ de Tatsienlou**, retour à Chengtu
1944	**Chengtu**
1945 27 juillet :	vol de Chengtu à Yunnanfou
août/début sept. :	Yunnanfou

CHINE/INDE

23 septembre 1945 :	vol de Yunnanfou à Calcutta

INDE

1946	
23 sept./30 juin :	**Calcutta**
décembre 45	excursion à Kurseong et à Darjeeling
30 juin	**vol de Calcutta à Paris**
1er juill. 1946	**retour définitif en Europe.**

ANNEXE 2

Translittération en tibétain des toponymes cités par Alexandra David-Néel

La translittération a été effectuée à partir de sources tibétaines et chinoises par Anne Chayet, Samten Karmay et le regretté Yontan Gyatso (CNRS, URA 1229 Langues et cultures de l'aire tibétaine), que nous remercions chaleureusement.

Les noms tibétains sont translittérés selon le système Wylie, les noms chinois sont indiqués en pinyin.

— en majuscules : noms de régions ou de provinces tibétaines.

— en italiques : noms de cours d'eau et de lacs.

— (c.) : chinois, (t.) : tibétain. Le premier nom correspond à celui de l'origine du site : si le premier nom est chinois, cela signifie que la localité (par exemple) a été fondée ou semble avoir été fondée par les Chinois. S'il est tibétain, la localité est d'origine tibétaine.

— ? : équivalence hypothétique en l'état actuel des connaissances.

Toponymes cités (souvent phonétiquement) par Alexandra David-Néel	*Autres formulations rencontrées sur des cartes (voir liste des cartes consultées)*	*Translittération proposée par l'équipe CNRS de l'URA 1229*
Aben	*idem*	
Aigni La (col)	Yoni La	
Alamdo	*idem*	
AMDO	*idem* + CHAMDO	A-mdo
Amnye Machen	*idem* +Amne Matchin, Amnye-Maltschin Gebirge, Animaqingshanmai, A'nyêmaqên Shan Amnye Machen Gangri	A-myes rMa-chen
Ansifou	Anshi, An-Hsi, Ngan-Si	Anxi (c.)
Atunze	Atunzü	Deqin (c), bDe-chen (t.)
Bam-Tsa (lac)	*Bamtso*	sBam-mtsho
Bamda	Bomda Gomba	sPom-mda'(au lHo-brag)
Batang	Ba Tang, Bathang	'Ba'-thang (t.)
Benchin Gompa	Böjingongba	Pan-chen dgon-pa (t.)
Brahmapoutre, Yarlong Tsangpo	*Yaru Tsangpo River, Tsangbo, Yarlung Tsangpo, Yarlung Zangbo Jiang*	Yar-lung gTsang-po
Chakdzam	Chaksamkha, Chakzanka, Samka	lCags-zam
CHANG TANG, TCHANGS TANGS	CHANGTHANG	Byang-thang
Charatang	Charatong, Kiakulong, (près de Rinda), Sharathang	Sha-rva-thang (t.)
Chengtu, Changtou	Chengdu, Tchengtu, Tchen-Tou, Tching-Tou-Fou	Chengdu (c.), Khrin-tu (t.)
Cherku (voir Jackyendo)		
Chi Chu	*idem*	Tsi-chu
Chiamdo	Qamdo, Ch'amdo	Chab-mdo (t.)

Chobando	Kolando, Korlondo	'Khor-lo-mdo (t.)
Chomolungo (Everest)	*idem* + Chomolangma, Qomolangma Feng,	Jo-mo glang-ma
Choni Gompa	Cho-Ni, Tscho-nien	Co-ne dgon-pa(t.)
Chöten Nyima, Chorten Nyima	*Idem,* Chörten Nyima	mChod-rten nyi-ma
Chowa	Showa, Shöwa	Shor-ba ?
Chumbi	*idem*	Gro-mo
Chun Kor Gompa	Chunkor Gomba, Chun khor gompa	Chos-'khor dgon-pa ?
Chungtien	*idem* + Zhongdian, Gyelthang, Gyeltangteng	Zhongdian (c.), rGyal-thang
col de Choung	Shung La	gZhung la ?
col de Dzé	Dze La	
col de Pa, Kongbou	Kong-Bu-Ba-La, Gungbu-Ba-La	Kong-po Pa-la
col de Poumo	Pou mo La, Puma La	Bu-mo ?
col de Rakchi	Rashi La	Brag-ser la
col de Sepo	Serpubula, Sibu Sharkong Pass (La)	
col de To	To Pass, Do La	
col Déou, Deou La	Deu Pass, Deü La	
Daching Gompa	Dashing	bDe-chen dgon-pa ?
Dangkhuk	*idem*	
Dango, Tangou	Tranggo, Dango Gompa	Brag-mgo (t.)
Dankar	Tangar, Tangkar, Donkyr, Dangar, Tankar, Ten-Kar	sTong-skor (t.)
Dartsédo (voir Tatsienlou)		
Dayul	Tchrayul, Dayül Gomba, Drayü Gompa, Dayoul, Zhayü, Tayulehsze, Drakyöl	rDza-yul
Dergé	Dege, Te-ko, Dégué	sDe-dge (t.)
Dertang	Derthang	bDe-tang

Detchène	De-Chen, De-Chin, Dechen Dzong, Dagze, Tagtse, Tatkse, Dagzê	bDe-chen
Ditza	Detsa	sDi-rtsa (t.)
Doker La (col)	Dokela, Do-Ker Pass	rDo-dkar la
Dolma Lhakang	Droma Lakhong, Tengko, Dainkognumba, Denkhok, Dainkog, Denchökhor Gön	sGrol-ma lha-khang (t.)
Dordji Thag	Dorje Thag, Dorje Drak	rDo-rje-brag
Drepung (près de Lhassa), Depung	*idem*	'Bras-spungs
Dzogong	Tsawa Dzogang, Zogang, Wanda	mDzo-sgang
Dzogstche Gompa	Dzogchen Gompa, Dzokchen Gön, Zogqên	rDzogs-chen dgon-pa (t)
Emei, Omei	*idem* + Omishan	Emei (c.)
Foupien, Fou-pien	Fupientun, Fubian	Fubian (c.)
Fullin	Fulin, Fu-lin, Fou-Lin, Foulin	Fulin, act. Hanyuan (c.)
Galden, Ganden, Gahlden	*idem* + Galden Gompa, Gahden, Ganden	dGa'-ldan
Ghotu La	Ghotu Pass	
Giamda	Gyamda, Kung-Pu-Chiang-Ta, Gongbo'Gyamda, T'ai-Chao, Chinda, Tsen Da	rGya-mda'
Giri	*idem*	
Gomi		sGo-me ?
Gyalwa Péri (sommet)	Gyala Péri, Gyala Peiri, Gyala Pelri	rGyal-ba dpal-ri
Gyantse	Gyangtse Jong, Gyanzé, Gyangze Gyantze, Giantsé, Gyangzê, Gyantse	rGyal-rtse
Ho-Jo	Hochow, Tao Hos. Ho-tschou (Linxia)	Hezhou (c.), Ga-chu (t.)

Hoang ho, Fkeuve Jaune	*idem + Huang He, Huang Shui*	rMa-chu (t.), Huang he (c.)
Hsiao-Weishi	Hsia-Wei-Hsi, Siao Oui Si	Xiao Weixi
Hweih	Wenhs, Wenxia	Wenxian (c.)
Jackyendo	Jyekundo, Kekundo, Jekundo, Kyikudo, Kienkoudo, Gyerkundo, Gyé-rgoun-do, Tchekoundo, Yushuhs, Chiehku, Cherku, Chaiku, Kyirkou, Youchou, Yushu, Gyegu	sKye-rgu-mdo (t.), act. Yushu (c.)
Jelep La	*idem*	rDza-lab la
Jo-Pa	Yipa	
	Jolo Chu (rivière)	
Ka La (col)	*idem*	
Kaichow	*idem*	?, act. Wudu (c.)
Kama	(?)	mKhar-dmar
Kampa Dzong	*idem* + Khamba Jong, Khampadzong, Kampa Xian, Gampa, Gampazhoi, Gampazhol	Gam-pa rdzong
Kanchenjunga, Kintchindjinga	*idem* + Kangchenjunga	Gangs-chen mdzod-lnga
Kanchow (ville chinoise)	*idem (*+ Zangye), Ganzhou	Ganzhou, act. Zhangye (c.)
Kandou, Kanchéou		
Kanzé	Kantzehs, Kan-Tzu, Kantzé, Kantse, Garze, Garzê, Kandze	dKar-mdzes (t.)
Karo La (col)	*idem*	Kha-ro-la
Ké	Képou	
Kha Karpo	*idem* + Kha-oua-kar-po, Kaakerpo, Kakarpo Range, Kawa Karpo	Kha-ba dkar-po
KHAM	*idem* + KAM, KHAMS	Khams
Kiaochow	Jiange	Qiaozhou, act. Jiange (c.)

Kiating	Kiatingfu, (Leshan)	Jiading, act. Leshan (c.)
KONGPO	KONG-PO, KONGBO	Kong-po
Koru-La (col)	Kora La, Kongra La, Kongralama Pass	Gung-brag la
Kou La	*idem*	
KOUKOU NOR	KOKO NOR, QINGHAI	mTsho-sngon (t.)
Koukou Nor (lac), Tso nyenpo	*Koko Nor, Tso-ngon, Kuku-nor, Qinghai Hu, Tsing-Hai, Qinghai, Tso Ngönpo*	mTsho-sngon (t..)
Koutcheng	Hsüeh-Ch'eng (?), Xuecheng	? , act. Xuecheng
Kuma	Kumar	Gur-me
Kumbum, Kum-Bum, Kum Bum, Kouboum, sku bhum, Kubum, Koum Boum	*idem* + Koumboum, Kubum, Kounboum, Koum-Boum, Goun-Boun, Gumbum (ac. Taer si)	sKu-'bum
Kunka La (col)	Kung-Kang-Ling	
Kwangyuän, Kuang-Yüan	Kuyang-Yüan	Guangyuan (c.)
Kyitchou (rivière de Lhassa)	*Kichu, Kitchou, Kyu chu, Lhasa He*	sKuo-cu / sKyid-chu
Lab Gompa	Labug Gomba, Lapu Gomba, Lab Gön	Lab dgon-pa (t.)
Lac Kara	*Kara Nor*	Dug mtsho
Lac Kyaring	*Djaring Nor, Tso Kyareng, Gyaring Hu, Kyaring Tso*	mTsho sKya-rengs
Lac Ngoring	*Oring Nor, Ngoring Tso, Tso Ngoreng, Ngoring Hu*	mTsho sNgo-rengs
Lac Tosou	*Tosson-nor, Tonggi Tsonak, Donggi Cona*	sTong-ri mtsho-nag
Lac Yamdrok	*Yamdrok-Tso, Yamdok Tso, (Lake Palti), Yamzho Yumco, Yamdrok Yumtso*	Yar-'brog mtsho
Lanchow (ville chinoise), Landou	Lanchowfu, Lantchéou, Lan Tchéou, Lan-tschou-fu, Lanzhou	Lanzhou (c.), Lan-chu / Lan-ju (t.)

Lhabrang-Tashikyil, Labrang, Labuleng si (c.)	*idem* + Labran, Lapulengze, Lhabrang, Labrang Tashikhyil	Bla-brang bKra-shis-'khyil (t.), Labuleng si (c.)
Lhakhangra	Lakonra, La Kong Ra	lHa-khang-ru
Lhassa	Lassa, Lhasa	lHa-sa
Lianhokow, Lianghokou	Lianghekou, Liang-ho-kou	Lianghekou (c.)
Lifan	Lifanting, Li Xiang, Li Xian	Lifan, act. Lixian (c.)
Likiang	Li-Chiang-Fu, Li Kiang Fou, Satham (Lijiang), Zhizhixian	Lijiang (c.)
Lingkha	*idem*	Gling-kha, G.-khar ou G.-dkar ?
Litang	*idem*	Li-thang (t.)
Londré	Londjré	
Lounang	Lonang, Lunang	Klu-nang
LOUTZEKIANG	LOUTZE KIANG	
Loyang	Lueyang	Lüeyang (c.)
Maqên Gangri (sommet de l'Amnye Machen)	Amnye Machen, A'nyêmaqên Shan	rMa-chen Gangs-ri
Markam Gartok	*idem*	dMar-khams sGar-thog
Medo Kongkar	Meldro Gungkar, Maizhokunggar,	Mal-gro Gong-dkar
Mékong, Dza chu	*idem + Dza Tchou, Lancang Jiang*	rDza-chu (t.), Lancang jiang (c.)
Mendi	Mende	sMan-sde ?
Menkong	Men-Kung, Mainkung, Menkhung	sMan-khungs
Mienchow	Mienyanghs	Mianzhou, act. Mianyang(c)
Min Jiang	*Sungpan ho*	Zung-chu/rGyal-chu (t.), Min jiang (c.)
Minchow	Min-tschou	sMin-chu-mkhar (t.), Minzhou, act. Minxian (c.)
Mindoling	Mindol-Ling, Mindrolling, Mindroling	sMin-grol-gling

Mo-Te-Tong (lac)	*Tso Mo-Te-Tong, Tsomo Dramling sTsomo Tel Thung, Como Chamling*	mTsho-mo drel-brdung
Mochow	Mowchow, Mao-Tcheou, Maowen, Maowün	? , act. Maowen (c.)
Monts Kunlun	*idem* + Kunlun Shan	
Nagartse	Nagartse Djong (Jong), Nakartse, Nagarzê	sNa-dkar-rtse
Nago-La (col)	Naku La	Nag-po la
Nagong (rivière)	*idem*	
Nam-Dzong	Nangdoi (?)	gNam-rdzong (t.)
Nangchen	*idem* + Lungchin, Nanchen, Lantsien, Nangqên, Nangqen	Nang-chen
Nanping	*idem* + Namphel	rNam-'phel, Nanping (c.)
Nartan, Nartang	Narthang, Nar-Thang	sNar-thang
Natu La, Nathou La		
New Taochou	Taochow, Tau-tschou	Taozhou, act. Lintan (c.)
Ngam Qu		Ngam-chu
Nimaring (rivière)		
Ningyuanfou	Ning Yuen Fou (Xichang)	Ningyuan, act. Xichang (c.)
Nou Tchou (rivière)	*Oukio*	'Od-chu
NYANG		Nyang
Omi Shan (mont)	Omei Shan	Emei shan (c.), Glang-chen 'gying-ri (t.),
Oubé	Wobo	
Pa-hsui (Baxoi)	*idem*	dPa'-shod
Paichu ho, Heichui ho (rivière)	*idem*	'Phan-chu (t.)?
Pang La (col)	*idem*	
Patur, Patour	Bhadu Gompa, Padu, Bhadur, Bhadure	Ba-dur

Pedo	Petou, Bitu	
PEMAKO		Padma-bkod
Phari-Dzong	Phakri Jong, Pali, Pagri	Pha-ri rdzong/Phag-ri rdzong
Po Gotza La (col)	Gotsa La	
Poloung Tsangpo	*Po Tsangpo, Parlung Tsangpo*	sPo-lung gtsang-po
Porang	Porung, Phurong	
Poutchoung	Pa-yi-hsin-tsun	Bu-chung ?
POYUL, PO YUL	*idem*	sPo-yul
Ra La (col)	*idem*	
Rakchi Gompa	Rashi Gomba, Rabshi, Rakshül Gön	Brag-ser dgon-pa
Rawu	Rau, Rawok	Ra-'od
rivière de Dainchine, Ling Chu, Dainchine tchou	*Ling Chu*	Gling-chu
rivière de Giamda	*Nyang, Nyang Chu*	Nyang-chu
rivière de Tongyuk	*Tongyuk Valley*	sTong-mjug/'jug
Riwoché	Rinoudzé, Riwoche, Riwoquê, Riwoqué, Leiwuchi, Riwoqué, Ratsakha	Ri-bo-che
Rumichangu, Romichangkou	Rongmidrango (Tanpa, Danba), Rongmi Drango	Rong-mi brag-mgo (t.)
Salouen, Salween, Giamo nou tchou	*idem, Nag Tchou, Nak Chu*	rGyal-mo dngul-chu
Samding (Dordji Phagmo Gompa)	*idem*	bSam-lding
Samye Gompa	Samoye Gompa, Sam-Aye	bSam-yas
Sangachö Dzong, Sang ngags tchös dzong	Sonngakieudzong, Sang gak tchoul dzong, Sounggakieudzong, Sanga Chojong, Sangacho, Komao-Sanga Chojong, K'o-mai, Sangngnak Chöling	gSang-sngags chos-rdzong
Sasoma, Sosamo	Sa-soma	Sa-so-ma (t.)

Sepo-La (col)	Serpubula	Er-phu la ??
Shigatze	*idem* + Chigatsé, Chigatzé, Shigatse, Zhigatse, Xigazê	gZhis-ka-rtse
Siku, Sikou	*idem*	
Sinin, Si-In, Sining	Siningfu, Si-ning-fu, Si-ning, Hsi-Ning, Xining	Xining (c.), Zi-ling (t.)
Sinkaïtze = Moukongting	Menkung, Mowkung, Mowkungting,	bTsan-lha (t.), Maogong, act. Xiaojin (c.)
Su-Ru-Ling	Suruling (Sungrabling)	gSung-rab-gling
Suchow (ville chinoise)	Soutchéou, Suzhou (Jiuquan)	Suzhou, act. Jiuquan (c.)
Sum Dzong, Soung Dzong	Süng-dsong, Sung-tsung, Sum Dzong, Songzong, Sumzom, Sumdzom	
Sungpan	Songpan, Sung-pan-ting, Soung-Pang-Ting, Sungchu	Zung-chu-mkhar (t.), Songpan (c.)
Tachi Gompa	Tra shi gompa, Tashi, Trachi Gomba, Tashi Lhaphuk Gön	bKra-shis dgon-pa
Tachitsé	Trashitse Dzong, Cha-hsi-tse, Cha-ti-tzé, Zhaxigê, Tashitse	bKra-shis-rtse
Tagyu	Jiuzhaigou, Taga	Brag-dkar ? rTa-rgyug
Tangou Gompa	*idem* + Thrangu Gön, Trangu Monastery	Brag-mgo dgon-pa (t.)
Tanli		
Taou, Tao	Taofu, Tau-tscou, Dao Fu, Dawu, Tawu	rTa'u (t.)
Tashilumpo	*idem* + Tachi loumpo, Tachi-lhun-po, Tashilhunpo	bKra-shis lhun-po
Tatsienlou, Tatchienlou = Dardsedo = Kangding, Kanting	Tat Tsien Lou, Tatchienlu, Tatsienlu, Tachienlu, Tarchedo, Ta-chien-lu, Tatsendo, Dartsedo, Dardo, Dhartsedo, Dardsemdo, Kangtinghs	Dar-rtse-mdo (t.), Dajianlu, act. Kangding (c.)

Tchakyong	A-Shih-Kung, Agong, Bya Khyung, A-Kung, Jakhyung Gön	Bya-khyung (t.)
Tchaou, Tchouwo	Chuwo	Tre'o (t.)
Tchémadzong	Chomo Dzong	
Tcheu Dzong	Chö Dzong, Ch'ü-Tsung	Chos rdzong
Thib Pass, Tchi Pass	*idem :* Thib La	
Tcholog	(?)	
Témo	Te-Mu, Temo, Demo Gön	De-mo
Témo La (col)	Temo La	De-mo la
Tengri Nor ou Namtso Yumco (lac) *(Nam Co)*	*idem*	gNam-mtsho (t.)
Tento Gompa	Tiento	
Thana	Tchrana, Tchrama	Brag-sna/nag
Tondo La (col)	Tondu Pass	
Tong La (col)	Tong Pass	
Tong Mèd	Tang, Tangme, Tong Tö, Thangme	
Tongyuk	Tongkhyuk, Tongjuk, Dongjug, Dongjiu	
Trangloung	Tranglung, Changlung, Tang-Lung	Thang-rlung
TSANG	*idem*	gTsang
TSARONG	*idem*	Tsha-rong
Tsawa	*idem*	
Tsedjrong	Tsedjrou, Tse Djrou, Tsetchong, Tsedjron, Tse Dzjong, Tsedjong, Tsechung, Cezhong	
Tsekou	Tsuku, Tzeku, Tsé Kou, Tsodru	
Tsetang	Chethang, Zetang, Tchetang, Tsedang, Tchetang, Tsethang	rTse-thang/rTsed-thang

Tsidun	Tzu-T'ung, Tzetung	Zitong (c.)
Tsingtchow	Tianshui	?, act. Tianshui (c.)
Tsorkio	*idem*	
Tunghuan	Dunhuang, Touen-houang, Toung Hoang	Dunhuang (c.)
U (province)	*idem*	dBus
Wabo	Ouabo	
Weishi	Wei-Hsi-Ting, Oui Si, Weixi	Weixi (c.)
Weitchou	Wenchuan	Weizhou, act. Wenchuan (c.)
Yachow	Yaanhs, Ya'an, Yaan	Yazhou, act. Ya'an (c.)
Yaloung, Dza Chu	*Yalong Jiang*	rDza-chu (t.), Yalong (c.)
Yangtzé	*idem, + Yang Tsé Kiang, Yangtze, Fleuve Bleu, Yangzi, Dri Chu, Jinsha Jiang*	'Bri-chu (t.), Yangzi (c.)
Yerkalo	Yakalo, Tsakalo	Ya-kha-log (t.)
Yerum	Yo-Gnon (?)	
Yeung Tsong La (col)	*localisé mais pas nommé sur les autres cartes*	
Yigong Tsangpo	*idem + Yiong Tsangpo, Yi'ong Zangbo*	Yid-'ong gtsang-po
Yogo, Ago, Yago	Yago, Iago, Yà-go	g.Ya'-mgo
Yu, Yé-Pa	Yeh-Pa, Jepa	
Yuan-shin	Yen-Yüan-Hsien	Yenyuan xian (c.)
Yukho La	Yuko Pass	
Yungning	Yongning	Yongning (c.)
Za-La, col de Dza	Hungkia La	Tsha-la (t.)
Zacco (alors à la frontière Szechuan-Tibet)	Jargo	
Zacolo, Tsakalo, Zaccalo	Tsakunao, Zagunao, Tsakhalho	Tsha-kho/khog (t.)

TABLE DES CARTES ET DES PLANCHES CARTOGRAPHIQUES

INDEX DES NOMS PROPRES

Les noms géographiques sont indiqués en caractères gras. Les noms des principaux personnages sont suivis de leurs dates de naissance et de décès.

REMERCIEMENTS POUR LA SECONDE ÉDITION

Je tiens à exprimer une nouvelle fois ma gratitude à Marie-Madeleine Peyronnet, la dernière collaboratrice d'Alexandra David-Néel, ainsi qu'à Frank Tréguier qui lui succède à la tête du musée de la Fondation. Comme ils l'avaient fait pour la première édition de ce livre, ils ont bien voulu m'ouvrir les archives de leur établissement et mettre à ma disposition les derniers documents qui y ont été légués. Leur accueil amical et leurs encouragements chaleureux ont ajouté au plaisir de parachever cet ouvrage.

Je remercie la tibétologue Anne Chayet, directeur de recherche au CNRS, qui a bien voulu compléter la translittération des toponymes tibétains que son équipe avait établie pour la première édition.

Mes remerciements s'adressent aussi aux personnes qui m'ont facilité l'accès à certains documents ou apporté des informations complémentaires : Maurice-Émile Giard, Antonina Marceau, Marie-Paul Raibaud, Martine Plouvier, et Liliane Lengrand qui m'a permis de rencontrer Jacqueline Bricard, petite-nièce du professeur d'Arsonval. Mme Bricard a eu la gentillesse de me transmettre des copies de lettres qu'Alexandra David-Néel adressa à ce savant éminent en 1938-1939. Qu'elle soit particulièrement remerciée pour ces documents qui enrichissent maintenant les archives de la Fondation Alexandra David-Néel.

Il n'est pas question d'oublier celles et ceux qui m'avaient apporté leur aide à un moment ou à un autre de mes recherches initiales : Anne-Marie Blondeau, Samten Karmay, Marc Orange, Soggy Chan Piu, Pierre Gentelle, Guy Néel, Tsan Ung-Chan, Mrs P.L. Tenduf La, Christian Ruhaut. Certains sont maintenant décédés : Monseigneur René de Boisguérin, le Père Christian Simonnet, le général Jacques Guillermaz, Yonten Gyatso.

